

U d'of OTTAWA



39003002146347









63  
L  
7C  
4

CHEFS-D'ŒUVRE  
D'ÉLOQUENCE FRANÇAISE





CHEFS-D'OEUVRE *ce*  
D'ÉLOQUENCE FRANÇAISE

ACCOMPAGNÉS

FEV 6 1854

DE NOTES HISTORIQUES, MORALES ET LITTÉRAIRES

ET

D'UN TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DU MOUVEMENT DE L'ART ORATOIRE EN FRANCE

A SON ÉPOQUE CLASSIQUE

PAR LE P. ARSÈNE CAHOUR

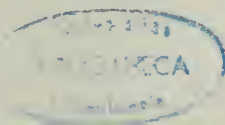
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS



PARIS  
JULIEN, LANIER ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

RUE DE BUCI, 4, F. S.-G.

1854



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

PQ

1333

. C3C

1857



## AVANT-PROPOS.

---

Ce recueil , destiné principalement aux collèges , a deux parties : la première est un choix de discours admis comme classiques et proposés pour modèles ; la seconde est une suite de remarques historiques et littéraires , qui faciliteront l'intelligence et l'appréciation des textes soumis à l'étude des élèves de rhétorique. L'auteur de ce manuel a fait sur les plus beaux monuments de notre éloquence nationale ce que tant de commentateurs font, depuis la renaissance des lettres , sur les harangues d'Athènes et de Rome. Le titre , qui n'annonce que des chefs-d'œuvre français , la table des matières où figurent de simples fragments de discours mêlés à des discours complets , l'encadrement chronologique de chaque page , suffiraient à montrer, à la simple ouverture du livre , que ce recueil oratoire ne ressemble à aucun de ceux qui l'ont précédé , ni par le fond , ni par la forme. Nous aurions donc cru inutile d'en faire remarquer ici les diffé-

rences , si la nouveauté de la méthode n'avait pas besoin d'explication , de justification peut-être. Nous sommes les premiers à comprendre les regrets et la surprise que pourront exciter, au premier coup d'œil , d'une part , les retranchements littéraires , et de l'autre , les additions historiques qu'on apercevra dans cette œuvre en la comparant aux ouvrages du même genre adoptés avec succès dans nos écoles.

Examinons donc brièvement ce qu'on pourra regarder dans ce volume ou comme une pénurie regrettable , ou comme une surabondance déplacée.

D'autres éditeurs ont pensé qu'un recueil de chefs-d'œuvre oratoires français , destiné par sa nature même aux élèves de rhétorique , devait contenir des préceptes relatifs aux différents genres de discours , des analyses et des jugements littéraires ; ils ont même cru doubler la valeur de ce trésor en y faisant entrer ce que la chaire , le barreau et la tribune avaient produit de plus célèbre en Angleterre aussi bien qu'en France , à notre époque comme à celle de Bossuet , de Bourdaloue , de Fénelon , de Massillon , de Mirabeau , de Maury. Telle n'a pas été notre pensée.

L'admission des orateurs étrangers et contemporains dans un manuel classique d'éloquence française , lui suppose une destination que son titre lui-même semble désavouer. C'est une réunion de modèles propres à former le style. Partant de cette notion toute simple , nous n'avons pas osé mettre des traductions , quelque parfaites qu'on pût les supposer , à côté des pages de nos grands maîtres dans l'art de parler et

d'écrire. De même, tout en admirant les plus célèbres orateurs d'aujourd'hui, nous avons cru qu'il fallait attendre le jugement de la postérité pour les élever dans nos écoles à la hauteur de nos écrivains classiques. Si l'on voulait faire connaître les chefs-d'œuvre de l'éloquence étrangère et contemporaine, il faudrait les ranger dans une galerie à part, où figureraient les plus nobles inspirations oratoires, non-seulement de la Grande-Bretagne, mais aussi des autres contrées de l'Europe, de l'Italie qui a ses Ségneri, du Portugal fier de Vieyra, de la Pologne qui vérifie douloureusement aujourd'hui la parole prophétique de Scarga dans ses diètes, de l'Espagne qui vient de voir toute l'Europe catholique émue par la foi éloquente de son Donoso Cortès; et c'est ce que nous serions heureux de faire si la divine providence nous accordait assez de loisir pour ce travail curieux, mais après tout d'un intérêt secondaire.

L'omission des préceptes appelés *idées du genre*, des jugements littéraires portés par nos grands critiques, des analyses oratoires faites par l'éditeur lui-même, pourra paraître moins excusable, puisque là se trouvent des commentaires utiles pour l'intelligence comme pour l'appréciation des discours. Mais pourquoi répéter dans un recueil de modèles oratoires ce que les élèves ont déjà dans leurs traités de rhétorique? Pourquoi, dans une galerie déjà trop étroite pour les chefs-d'œuvre de l'art, donner tant de place aux sentences d'une critique qui n'a guère multiplié ses pages que pour reproduire son admiration sous des formes différentes? Lorsqu'on compare, en effet, les brillantes thèses écrites sur

nos grands orateurs par Laharpe, par Maury, par Dus-sault, par Châteaubriand, par M. Villemain, on y trouve un fond de remarques communes, dont la répétition augmente le volume d'un recueil sans y grossir en proportion le trésor des faits et des idées. Nous sommes loin de trouver à redire à ces grands hommages rendus au génie par des talents supérieurs, dignes eux-mêmes d'être étudiés; mais nous avons cru devoir réserver aux chefs-d'œuvre le quart de notre volume qu'il aurait fallu donner à leurs admirateurs, et abandonner aux professeurs le soin de faire connaître aux élèves ces jugements et ces critiques. Il faut bien laisser quelque chose à faire au maître, sous peine de le condamner à des explications sans nouveauté.

C'est cette pensée de l'intérêt à conserver aux classes qui nous a fait supprimer les analyses, qui doivent montrer à l'élève l'idée principale d'un discours et la filiation des arguments sortis de cette idée mère. Il nous a paru plus avantageux d'en réserver la découverte à l'étude et à la sagacité des jeunes gens sous la direction de leurs maîtres. C'est le sentiment de plusieurs professeurs de belles-lettres dont nous avons consulté le goût et l'expérience. Nous ne nous sommes donc permis d'analyser les discours que lorsque nous les avons abrégés. Il fallait bien, dans ce cas, qu'un rapide aperçu de l'ensemble et des parties supprimées mit le lecteur à même de comprendre la suite des idées.

Il nous reste à expliquer l'importance et la place que nous avons données à l'histoire dans un manuel d'éloquence.

Que l'histoire soit indispensable à l'interprétation de cer-

tains discours qui, comme les oraisons funèbres, les plaidoyers judiciaires, les débats de la tribune, offrent une suite d'allusions à des faits peu connus, tout le monde en conviendra. Bossuet et Fléchier, Pellisson, Beaumarchais et Lally-Tolendal, Mirabeau et Maury, surabondent d'expressions et de phrases dont les trois quarts de leurs jeunes admirateurs n'ont compris ni la portée ni même quelquefois le sens littéral<sup>1</sup>. Pour saisir mille choses dans leurs pages, il ne suffit pas de connaître l'histoire générale du xvii<sup>e</sup> siècle et du xviii<sup>e</sup>, il faut recourir aux mémoires contemporains et y retrouver péniblement les traces de certains événements connus des auditoires d'alors, ignorés des lecteurs d'aujourd'hui. Ce travail n'avait pas encore été fait, ou suffisamment fait, puisqu'il n'avait été tenté que pour les oraisons funèbres, et même d'une façon incomplète ou peu commode.

En effet, les biographies et les notices historiques mises en tête des discours sont d'un usage à la fois insuffisant et malaisé. Elles exigent de l'étude pour être appliquées aux détails des discours qu'elles expliquent; et, d'ailleurs, nous n'en connaissons pas une qui réponde à toutes les difficultés d'une lecture attentive. Il n'est guère possible, en effet, qu'une préface ait assez d'étendue pour servir de commen-

<sup>1</sup> Citons pour exemple cette phrase de Bossuet, parlant d'Anne de Gonzague : « Avec un peu plus de vie, elle aurait vu les grands dons, et le premier des mortels, touché de ce que le monde admire le plus après lui, se plaire à le reconnaître par de dignes distinctions. » (Page 261, *Notes historiques*, n° 151.) M. C. Aubert, dans son édition annotée des *Oraisons funèbres* de Bossuet (Hachette, 1853), déclare que cette phrase vague est *inintelligible aujourd'hui*.



taire à des compositions où tant de mots réclament la connaissance de quelque fait ou de quelque date.

Des notes expliquant au lecteur, en détail et à part, chacune des allusions historiques à mesure qu'il les rencontre, exigent moins de travail, et fournissent, à moins de frais, une interprétation complète : c'est la méthode que nous avons adoptée.

Mais, comme tous les lecteurs n'ont pas un égal besoin de ces notes, il nous a paru expédient de les placer avec des renvois à la fin du volume. Mises au bas des pages, elles auraient peut-être été plus commodément consultées, mais il est des yeux qu'un tel encadrement fatigue, et qui aiment à voir les chefs-d'œuvre littéraires dans toute la simplicité de leur texte. Cette disposition nous permettait, en outre, de donner plus d'étendue à des commentaires qui ont le double avantage de faire connaître en même temps la littérature et l'histoire d'une grande époque.

Nous avons lieu d'espérer que l'usage de ces notes en fera comprendre l'à-propos littéraire et l'utilité scientifique ; puisqu'en facilitant l'intelligence des discours, elles donnent de nombreuses connaissances aux élèves sur notre histoire militaire, politique, religieuse, littéraire et financière même. Les oraisons funèbres de Turenne, de Condé, de Marie-Thérèse, Michel de Le Tellier, d'Anne de Gonzague, d'Henriette de France et d'Henriette d'Angleterre, résument les triomphes de Louis XIV, les guerres de la Fronde, les révolutions politiques et religieuses de la Grande-Bretagne au temps de Henri VIII, d'Elisabeth, de Cromwel, de Charles 1<sup>er</sup>

et de ses deux fils ; dans les plaidoyers de Pellisson se retrouve l'histoire des surintendants de nos finances depuis Enguerrand de Marigny , pendu en 1313 , jusqu'à la prison de Fouquet en 1664 ; les mémoires de Beaumarchais , les harangues du comte de Mirabeau et de l'abbé Maury rappellent à chaque page le déclin moral et politique de l'ancienne monarchie ; enfin la disposition des discours , selon l'ordre des dates , et l'encadrement chronologique du volume entier , offrent un tableau continu du mouvement de notre éloquence nationale , religieuse et profane , depuis l'apparition de Bossuet dans la chaire , en 1656 , jusqu'aux premiers débats de la tribune française , en 1789 et 1790. On y verra l'éloquence sacrée plus précise , plus féconde et sans contredit plus parfaite : elle a déjà ses chefs-d'œuvre , qui sont demeurés les plus beaux monuments de notre langue , quand le barreau n'offre encore que le style embarrassé de Pellisson ; et la logique oratoire de Bourdaloue arrive près d'un demi-siècle avant celle de d'Aguesseau , qui n'a ni son ampleur ni sa marche naturelle.

Cette étude de notre histoire dans les monuments de notre langue , cette concordance des habitudes oratoires , religieuses , morales et politiques du peuple français a peut-être été trop négligée dans nos écoles. N'isolons pas notre littérature des événements qui l'ont faite. Puisse cet essai , à la fois historique et littéraire , être utile à ceux qui comprendront l'intime et perpétuelle union des sociétés et de leurs arts ! Ce serait pour nous un encouragement à la publication d'un nouveau volume qui doit compléter celui-ci. Après avoir édité

les *chefs-d'œuvre de l'éloquence française*, nous nous proposons de faire connaître son *histoire* et ses *monuments* liés à l'histoire et aux événements de la nation qu'elle instruit et persuade. Si ce volume, qui devrait être le second suivant l'ordre des dates, paraît le premier, c'est qu'il nous a semblé plus utile de commencer par la partie classique.

---



# CHEFS-D'OEUVRE

## D'ÉLOQUENCE FRANÇAISE.

---

### PÉRORAISON

du discours prononcé par saint Vincent de Paul, dans l'assemblée tenue à Paris en 1648, pour l'œuvre des enfants trouvés <sup>1</sup>.

Une pieuse association de dames avait pourvu, depuis 1640, à l'entretien des pauvres enfants recueillis par Vincent de Paul dans les rues et aux portes des églises. Mais au bout de huit années, l'œuvre, qui s'était développée au delà de ses ressources, allait tomber, quand son fondateur convoqua une assemblée générale des secondes mères que la charité avait données à ces pauvres petits orphelins, dont cinquante comparurent devant elles.

L'orateur, âgé de soixante-treize ans, mit en délibération si elles continueraient à se charger d'un fardeau qui paraissait dépasser leurs forces. Les raisons pour et contre furent proposées. D'une part, les temps étaient mauvais; nul engagement n'était contracté; l'assemblée était libre de statuer ce qu'elle jugerait convenable. D'une autre part, elles avaient déjà sauvé la vie à une multitude d'enfants qui avaient appris à aimer Dieu, dont quelques-uns commençaient à travailler et se suffiraient bientôt à eux-mêmes : de si beaux commencements présageaient des suites encore plus heureuses. L'auditoire s'attendrit, et le saint vieillard, qui n'était plus maître de ses larmes, conclut en ces termes :

Or sus, Mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants. Vous avez

<sup>1</sup> Né le 24 avril 1576, Vincent de Paul mourut à quatre-vingt-cinq ans, le 27 septembre 1660.

été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnés. Voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner pour toujours. Cessez d'être leurs mères, pour devenir à présent leurs juges : leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais donc, sans plus délibérer, prendre les voix et les suffrages. Il est temps de prononcer leur arrêt, et de décider irrévocablement si vous ne voulez plus avoir pour eux des entrailles de miséricorde. Les voilà devant vous ! Ils vivront, si vous continuez d'en prendre un soin charitable ; et, je vous le déclare devant Dieu, ils seront tous morts demain, si vous les délaissez.

« L'éloquence, a dit le cardinal Maury, ne nous offre point de plus sublime mouvement ; mais aussi n'a-t-elle jamais obtenu de plus beau triomphe. On ne répond à Vincent de Paul que par des pleurs et des cris de miséricorde. Dans cette même assemblée, où l'on est venu avec la résolution d'abandonner pour toujours les enfants trouvés, la fondation de leur hôpital, votée par acclamation, reçoit immédiatement, pour première dotation, quarante mille livres de rentes ; cet exemple d'humanité est aussitôt imité dans tout le royaume et dans l'Europe entière. »

(*Panegyrique de saint Vincent de Paul.*)

## LA ROYAUTÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Fragment d'un sermon pour la fête de la Circoncision, prêché à Metz, le 1<sup>er</sup> janvier 1656, par Bossuet, âgé de 28 ans<sup>1</sup>.

*Vocabis nomen ejus Jesum ; ipse enim salvum faciet populum.* — Vous appellerez son nom Jésus ; car c'est lui qui sauvera le peuple. MATH. I. 21.

Bossuet trouve dans le nom de Jésus-Christ la royauté et le sacerdoce du Fils de Dieu incarné, circoncis et plus tard crucifié. Le premier point de son discours est sur la royauté du Sauveur : il la considère dans sa réalité, dans sa nature, dans son acquisition. 1<sup>o</sup> Elle est réelle, puisqu'elle

<sup>1</sup> *Notes historiques.* N<sup>o</sup> 1. *Œuvres* de Bossuet, t. XI, p. 440. (1816.)

est annoncée par les prophètes, attendue par le peuple hébreu, déclarée par Jésus-Christ lui-même; 2° elle est humble et bienfaisante; 3° elle est conquise par la croix. Nous omettons ce qui regarde les prophéties, l'attente des Juifs et les déclarations de Jésus-Christ.

Certes, je ne craindrai pas de le dire, ce ne sont ni les trônes, ni les palais, ni la pourpre, ni les richesses, ni les gardes qui environnent le prince, ni cette longue suite de grands seigneurs, ni la foule des courtisans qui s'empressent autour de sa personne; non, non, ce ne sont pas ces choses que j'admire le plus dans les rois. Mais quand je considère cette infinie multitude de peuples qui attend de leur protection son salut et sa liberté; quand jè vois que dans un État policé, si la terre est bien cultivée, si les mers sont libres, si le commerce est riche et fidèle, si chacun vit dans sa maison doucement et en assurance, c'est un effet des conseils et de la vigilance du prince; quand je vois que, comme un soleil, sa munificence porte sa vertu jusque dans les provinces les plus reculées; que ses sujets lui doivent, les uns leurs honneurs et leurs charges, les autres leur fortune ou leur vie, tous la sûreté publique et la paix, de sorte qu'il n'y en a pas un seul qui ne doive le chérir comme son père; c'est ce qui me ravit, chrétiens, c'est en quoi la majesté des rois me semble entièrement admirable; c'est en cela que je les reconnais pour les vivantes images de Dieu, qui se plaît à remplir le ciel et la terre des marques de sa bonté, ne laissant aucun endroit de ce monde vide de ses bienfaits et de ses largesses.

Eh! dites-moi, je vous prie, dans quel siècle, dans quelles histoires, dans quelle bienheureuse contrée a-t-on jamais vu un monarque, je ne dis pas si puissant et si redoutable, mais si bon et si bienfaisant que le nôtre?... Regardez cette vaste étendue de l'univers; tout ce qu'il y a de lumières célestes, toutes les saintes inspirations, toutes les vertus et les grâces, c'est le sang du prince Sauveur qui les a attirées sur

la terre. Autant que nous sommes de chrétiens, ne publions-nous pas tous les jours que nous n'avons rien que par lui?

Ce peuple merveilleux, que Dieu en sa bonté a répandu parmi tous les autres, peuple qui habite en ce monde et qui est étranger en ce monde, qui trafique en la terre afin d'amasser dans le ciel, — fidèles, vous m'entendez, c'est du peuple des élus que je parle, de la nation des justes et des gens de bien, — que ne doivent-ils pas au Sauveur? Tous les particuliers de ce peuple, depuis l'origine du monde jusqu'à la consommation des siècles; — voyez quelle grande étendue! — ne crient-ils pas jour et nuit, et de toutes leurs forces, à notre brave libérateur : C'est vous qui avez brisé nos fers, c'est vous qui avez ouvert nos prisons; votre mort nous a délivrés et de l'oppression et de la tyrannie; votre sang nous a rachetés de la damnation éternelle; par vous nous vivons, par vous nous respirons, par vous nous espérons, par vous nous régnons...

Écoutez, écoutez le bel hymne des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, qui représentent, à mon avis, toute l'universalité des fidèles de l'Ancien et du Nouveau Testament; douze pour les douze premiers patriarches, les pères de la synagogue; et douze pour les douze apôtres, princes et fondateurs de l'Église. Ils sont rois, ils sont couronnés et chantent avec une joie incroyable les louanges de l'Agneau sans tache, immolé pour l'amour de nous. « O Agneau immolé, disent-ils, vous nous avez rachetés en votre sang; vous nous avez « faits rois et sacrificateurs à notre Dieu, et nous règnerons « sur la terre! » *Et regnabimus super terram* <sup>1</sup>. O Dieu éternel! Chrétiens, quelle est la merveille de cette cour? Toutes les grandeurs humaines oseraient-elles paraître devant une telle magnificence? Cet ancien admirateur de la vieille Rome <sup>2</sup>

<sup>1</sup> *Apocal.* v. 10. — <sup>2</sup> Cyneas, ambassadeur de Pyrrhus, voyez *Plutarch. Vit. Parall. in Pyrrh. et Flor. Rer. Rom.* lib. I. cap. xviii.

s'étonnait d'avoir vu dans cette ville maîtresse autant de rois, disait-il, que de sénateurs. Mes frères, notre Dieu tout-puissant nous appelle à un bien autre spectacle, dont nous ferons nous-mêmes partie. Dans cette cour vraiment royale, dans cette nation élue, dans cette cité triomphante que Jésus a érigée par sa mort, je veux dire dans la sainte Église, je ne dis pas que nous y voyons autant de rois que de sénateurs, mais je dis que nous y devons être autant de rois que de citoyens...

Quelques louanges que nous donnions aux victorieux, il ne laisse pas d'être véritable que les guerres et les conquêtes produisent toujours beaucoup plus de larmes qu'elles ne font naître de lauriers. Considérez, je vous prie, fidèles, les Césars et les Alexandres, et tous ces autres ravageurs de provinces que nous appelons conquérants : Dieu ne les envoie sur la terre que dans sa fureur. Ces braves, ces triomphateurs, avec tous leurs magnifiques éloges, ils ne sont ici-bas que pour troubler la paix du monde par leur ambition démesurée. Ont-ils jamais fait une guerre si juste, où ils n'aient opprimé une infinité d'innocents ? Leurs victoires sont le deuil et le désespoir des veuves et des orphelins. Ils triomphent de la ruine des nations et de la désolation publique. Ah ! qu'il n'est pas ainsi de mon prince ! C'est un capitaine sauveur, qui sauve les peuples parce qu'il les dompte ; et il les dompte en mourant pour eux. Il n'emploie ni le fer ni le feu pour les subjuguier : il combat par amour, il combat par bienfaits, par des attraites tout-puissants, par des charmes invincibles.

Et c'est ce qu'explique divinement un excellent passage du psaume quarante-quatrième, que je tâcherai de vous exposer. Renouvelez, s'ils vous plaît, vos attentions.

Le prophète en ce lieu considère notre Seigneur comme un prince victorieux ; et voyant en esprit qu'il devait assujettir sous ses lois un si grand nombre de peuples rebelles, il l'invite à prendre ses armes. « Mettez votre épée, lui dit-il, ô



mon brave et valeureux capitaine. » *Accingere gladio tuo super femur tuum*<sup>1</sup>. Et incontinent, comme s'il eût voulu corriger son premier discours par une seconde réflexion — ce sont les mouvements ordinaires de l'expression prophétique — : « Non, non, ce n'est pas ainsi, ô mon prince, ce n'est pas par les armes qu'il vous faut établir votre empire. » Comment donc ? « Allez, lui dit-il, allez, ô le plus beau des hommes, avec cette admirable beauté, avec cette bonne grâce qui vous est si naturelle, *specie tua et pulchritudine tua* ; avancez, combattez et régnez ; » *intende, prospere procede et regna*<sup>2</sup>. Puis il continue ainsi son discours : « Que les flèches du Puissant sont perçantes ! tous les peuples tomberont à ses pieds. Ses coups portent tout droit au cœur des ennemis de mon roi : » *Sagittæ potentis acutæ*<sup>3</sup>. Après quoi il élève les yeux à la majesté de son trône et à la vaste étendue de son empire : *Sedes tua, Deus, in sæculum sæculi*<sup>4</sup> : « Votre trône, ô grand Dieu, est établi ès siècles des siècles ; » et le reste. Et que veut dire ce règne ? quelle est cette victorieuse beauté ? que signifient ces coups, et ces flèches, et ces peuples blessés au cœur ? C'est ce qu'il nous faut expliquer avec l'assistance divine par une doctrine toute chrétienne, toute prise des Livres sacrés et des Écritures apostoliques.

Mais, fidèles, je vous avertis que vos esprits ne soient point occupés d'une vaine idée de beauté corporelle, qui certes ne mériterait pas d'entretenir si longtemps la méditation du prophète. Suivez, suivez plutôt ce tendre et affectueux mouvement de l'admirable saint Augustin. « Pour moi, dit ce grand personnage, quelque part où je voie mon Sauveur, sa beauté me semble charmante. Il est beau dans le ciel, aussi est-il beau dans la terre, beau dans le sein de son Père, beau entre les bras de sa Mère. Il est beau dans les miracles, il ne

<sup>1</sup> Ps. XLIV. 4. — <sup>2</sup> Ibid. 5. — <sup>3</sup> Ibid. 7 et Ps. CXIX. 4. — <sup>4</sup> Ps. XLIV. 8.

l'est pas moins parmi les fonets. Il a une grâce non pareille, soit qu'il nous invite à la vie, soit que lui-même il méprise la mort. Il est beau jusque sur la croix, il est beau même dans le sépulcre : » *Pulcher in cælo, pulcher in terra ;... pulcher in miraculis, pulcher in flagellis ; pulcher invitans ad vitam, pulcher non curans mortem ;... pulcher in ligno, pulcher in sepulcro.* « Que les autres, dit-il, en pensent ce qu'il leur plaira ; mais pour nous autres croyants, partout où il se présente à nos yeux, il est toujours beau en perfection. » *Nobis credentibus ubique sponsus pulcher occurrat*<sup>1</sup>.

Surtout il le faut avouer, chrétiens, quoi que le monde croie de sa passion, quoique ses membres cruellement déchirés et cette pauvre chair écorchée fassent presque soulever le cœur de ceux qui approchent de lui, quoique le prophète ait prédit que dans cet état « il ne serait pas reconnaissable, qu'il n'aurait plus ni grâce, ni même aucune apparence humaine ; » *non est species ei, neque decor ; vidimus eum, et non erat aspectus*<sup>2</sup> : toutefois c'est dans ces linéaments effacés, c'est dans ces yeux meurtris, c'est dans ce visage qui fait horreur, que je découvre des traits d'une incomparable beauté...

Mais peut-être vous me direz : Quelle étrange imagination de chercher sa beauté parmi ses souffrances, qui ne lui laissent pas même la figure d'homme ! Que ne la regardez-vous bien plutôt dans sa merveilleuse transfiguration, ou dans sa résurrection glorieuse ? Écoutez, et comprenez ma pensée, et vous verrez que cette beauté est incomparable pour nous. Un soldat est couvert de grandes blessures qui semblent lui déshonorer le visage. Les délicats peut-être détourneront la vue de dessus ces plaies ; mais le prince les trouvera belles, parce que c'est pour son service qu'il les a reçues... Si les blessures des sujets sont si belles aux yeux du prince, dites-

<sup>1</sup> *In Ps. XLIV. n. 3 ; Oper. t. IV. p. 382.* — <sup>2</sup> *ISAI. LIH. 2.*

moi, les blessures du prince quelles doivent-elles être aux yeux des sujets? Celles-ci sont mes délices; je les baise, je les arrose de larmes. L'amour que mon roi Sauveur a pour moi, qui a ouvert toutes ses plaies, y a répandu une certaine grâce qu'aucun autre objet ne peut égaler, un certain éclat de beauté qui transporte les âmes fidèles... De là sortent ces flèches aiguës que David chante dans notre psaume; de là ces traits de flamme invisible « qui percent les cœurs jusqu'au vif, » *In corda inimicorum regis* <sup>1</sup> : « tellement qu'ils ne respirent plus autre chose que Jésus crucifié, » à l'imitation de l'apôtre. *Non judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum* <sup>2</sup>. C'est ainsi que le roi Jésus se plaît de régner dans les cœurs.

C'est pourquoi je ne m'étonne pas si je ne vois dans sa passion que des marques de sa royauté. Oui, malgré la rage de ses bourreaux, ces épines font un diadème qui couronne sa patience; ce roseau fragile devient un sceptre en ses mains; cette pourpre ridicule, dont ils le couvrent, se changera en pourpre royale sitôt qu'elle sera teinte du sang de mon Maître. Lorsque j'entends le peuple crier que le Sauveur mérite la mort à cause qu'il s'est fait roi, certes, dis-je incontinent en moi-même, ces furieux disent mieux qu'ils ne pensent; car mon prince doit régner par sa mort. Quand il porte lui-même sa croix sur ses épaules innocentes, tout autre qu'un chrétien serait étonné de son impuissance; mais le fidèle se doit souvenir de ce qu'a dit de lui Isaïe, « que sa domination, sa principauté est mise sur son épaule, » *Principatus super humerum ejus* <sup>3</sup>. Qu'est-ce à dire cet empire et cette principauté sur ses épaules? ah! ne l'entendez-vous pas? c'est sa croix. C'est ainsi que l'explique Tertullien, dans le livre contre les Juifs <sup>4</sup>. Sa croix, c'est son sceptre; sa croix, c'est

<sup>1</sup> Ps. XLIV. 7. — <sup>2</sup> I. Cor. II. 2. — <sup>3</sup> ISAÏ. IX. 6. — <sup>4</sup> Adv. Jud. n. 10.



son bâton d'ordonnance; c'est elle qui rangera tous les peuples sous l'obéissance de notre Seigneur.

Et n'avez-vous jamais pris la peine de considérer ce beau titre que les ennemis de mon Maître attachèrent au-dessus de sa croix, JÉSUS DE NAZARETH ROI DES JUIFS, écrit en gros caractères, et en trois sortes de langues, afin que la chose fût plus connue? Il est vrai que les Juifs s'y opposent, mais Pilate l'écrit malgré eux. Qu'est-ce à dire ceci, chrétiens? Ce juge corrompu avait envie de sauver mon Maître, et il ne l'a condamné que pour plaire aux Juifs : les mêmes Juifs le pressent de changer ce titre; il le refuse, il tient ferme, il n'a plus de complaisance pour eux...

Ecrivez donc, ô Pilate, les paroles que Dieu vous dicte, et dont vous n'entendez pas le mystère. Quoi que l'on vous puisse alléguer, gardez-vous de changer ce qui est déjà écrit dans le ciel; que vos ordres soient irrévocables, parce qu'ils sont faits en exécution d'un arrêt immuable du Tout-Puissant. Que la royauté de Jésus soit écrite en langue hébraïque, qui est la langue du peuple de Dieu; et en la langue grecque, qui est la langue des doctes et des philosophes; en la langue romaine, qui est celle de l'empire et du monde<sup>1</sup>. Et vous, ô Grecs, inventeurs des arts; vous, ô Juifs, héritiers des promesses; vous, Romains, maîtres de la terre, venez lire cet admirable écriteau; fléchissez le genou devant votre roi. Bientôt, bientôt vous verrez cet homme, abandonné de ses propres disciples, ramasser tous les peuples sous l'invocation de son nom. Bientôt arrivera ce qu'il a prédit autrefois, qu'étant élevé hors de terre il attirera tout à soi, et changera l'instrument du plus infâme supplice en une machine céleste, pour enlever tous les cœurs. *Et ego, cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum* <sup>2</sup>. Bientôt les nations incréd-

<sup>1</sup> JOAN. XIX. 20. — <sup>2</sup> JOAN. XII. 32.

dules , sur lesquelles il étend ses bras , viendront recevoir parmi ses embrassements paternels cet aimable baiser de paix , qui , selon les prophéties anciennes , les doit réconcilier au vrai Dieu qu'elles ne connaissaient pas. Bientôt ce crucifié sera « couronné d'honneur et de gloire , à cause que , par la grâce de Dieu , il a goûté la mort pour tous , » comme dit la divine épître aux Hébreux <sup>1</sup> ; il verra naître de son sépulcre une belle postérité ; et sera glorieusement accompli ce fameux oracle du prophète Isaïe : « S'il donne son âme pour le péché , il verra une longue suite d'enfants. » *Si posuerit pro peccato animam suam , videbit semen longævum* <sup>2</sup>. « Cette pierre , rejetée de la structure du bâtiment , sera faite la pierre angulaire et fondamentale qui soutiendra tout le nouvel édifice <sup>3</sup> ; et ce mystérieux grain de froment , qui représente notre Sauveur , étant tombé en terre <sup>4</sup> se multipliera par sa propre corruption ; c'est-à-dire que le Fils de Dieu tombera de sa croix dans le sépulcre , et par un merveilleux contre-coup « tous les peuples tomberont à ses pieds : » *Populi sub te cadent* , disait notre psaume <sup>5</sup>.

Que je triomphe d'aise , quand je vois dans Tertullien que déjà de son temps le nom de Jésus , si près de la mort de notre Sauveur et du commencement de l'Eglise , déjà le nom de Jésus était adoré par toute la terre ; et que dans toutes les provinces du monde , qui pour lors étaient découvertes , le Sauveur avait un nombre infini de sujets ! « Nous sommes , dit hautement ce grand personnage , presque la plus grande partie de toutes les villes : » *Pars pene major civitatis cujusque* <sup>6</sup>. Les Parthes invincibles aux Romains , les Thraces antinomes , comme les appelaient les anciens , c'est-à-dire gens impatients de toute sorte de lois , ont subi volontairement le

<sup>1</sup> Hebr. II. 9. — <sup>2</sup> ISAI. LIII. 10. — <sup>3</sup> Ps. CXVII. 21. — <sup>4</sup> JOAN. XII. 24.  
— <sup>5</sup> Ps. XLIV. 7. — <sup>6</sup> Ad Scap. n. 2.

joug de Jésus. Les Mèdes, les Arméniens, et les Perses, et les Indiens les plus reculés; les Maures et les Arabes, et ces vastes provinces de l'Orient; l'Égypte et l'Éthiopie, et l'Afrique la plus sauvage; les Scythes toujours errants, les Sarmates, les Gétuliens, et la Barbarie la plus inhumaine a été apprivoisée par la doctrine modeste du Sauveur Jésus. L'Angleterre, ah! la perfide Angleterre, que le rempart de ses mers rendait inaccessible aux Romains, la foi du Sauveur y est abordée : *Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo vero subdita*<sup>1</sup>. Que dirai-je des peuples des Espagnes, et de la belliqueuse nation des Gaulois, l'effroi et la terreur des Romains, et des fiers Allemands, qui se vantaient de ne craindre autre chose sinon que le ciel tombât sur leurs têtes? Ils sont venus à Jésus, doux et simples comme des agneaux, demander pardon humblement, poussés d'une crainte respectueuse. Rome même, cette ville superbe qui s'était si longtemps enivrée du sang des martyrs de Jésus, Rome la maîtresse a baissé la tête, et a porté plus d'honneur au tombeau d'un pauvre pêcheur qu'aux temples de son Romulus : *Ostendatur mihi Romæ tanto in honore templum Romuli, in quanto ibi ostendo memoriam Petri*<sup>2</sup>.

Il n'y a point d'empire si vaste qui n'ait été resserré dans quelques limites. « Jésus règne partout, dit le grave Tertulien... Jésus est adoré partout. Devant lui la condition des rois n'est pas meilleure que celle des moindres esclaves. Scythes ou Romains, Grecs ou Barbares, tout lui est égal, il est égal à tous, il est roi de tous, il est le Seigneur et le Dieu de tous. » *Christi regnum et nomen ubique porrigitur; ubique regnat, ubique adoratur; non regis apud illum major gratia, non barbari alicujus inferior lætitia; omnibus æqualis, omnibus rex, omnibus Deus et Dominus est*<sup>3</sup>. Et ce qui est de plus

<sup>1</sup> TERT. *adv. jud.* n. 7. — <sup>2</sup> S. AUG. *in Ps.* XLIV. n. 23; *Oper.* t. IV. p. 394. — <sup>3</sup> TERTUL. *adv. Jud.* n. 7.

admirable, c'est que ce ne sont point les nobles et les empereurs qui lui ont amené les simples et les roturiers : au contraire il a amené les empereurs par l'autorité des pêcheurs. Il a permis que les empereurs, avec toute la puissance du monde, résistassent à sa pauvre Eglise par toute sorte de cruautés, afin de faire voir qu'il ne tenait pas son royaume de l'appui ni de la complaisance des grands. Mais quand il lui a plu d'abaisser à ses pieds la majesté de l'empire : Venez, venez à moi, ô Césars; assez et trop longtemps vous avez persécuté mon Eglise; entrez vous-mêmes dans mon royaume, où vous ne serez pas plus considérables que les moindres de vos sujets. Au même temps, Constantin, ce triomphant empereur, obéissant à la Providence, éleva l'étendard de la croix au-dessus des aigles romaines, et par toute l'étendue de l'empire la paix fut rendue aux Eglises.

Où êtes-vous, ô persécuteurs? que sont devenus ces lions rugissants qui voulaient dévorer le troupeau du Sauveur? Mes frères, ils ne sont plus; Jésus les a défaits; « ils sont tombés à ses pieds. » *Populi sub te cadent.* Il en est arrivé comme de saint Paul. « Jésus fit mourir son persécuteur, et mit en sa place un disciple. » *Occisus est inimicus Christi, vivit discipulus Christi*, dit saint Augustin <sup>1</sup>. Ainsi ces peuples farouches, qui frémissaient comme des lions contre les innocents agneaux de Notre-Seigneur, ils ne sont plus, ils sont morts; « Jésus les a frappés au cœur : » *In corda inimicorum.* « C'était dans le cœur qu'ils s'élevaient contre lui, c'est dans le cœur qu'il les a abaissés : » *Cadunt in corde. Ibi se erigebant adversus Christum, ibi cadunt ante Christum.* « Les flèches de mon Maître ont percé le cœur de ses ennemis : » *Sagittæ potentis acutæ, in corda inimicorum regis.* Il les a blessés de son saint amour. « Les ennemis sont défaits; mon

<sup>1</sup> *In Ps. XLIV. n. 16; Oper. t. IV. p. 389.*

Sauveur en a fait des amis. » *Ceciderunt; ex inimicis amici facti sunt: inimici mortui sunt, amici vivunt* <sup>1</sup>. Et comment cela? « Par la croix : » *Domuit orbem, non ferro, sed ligno* <sup>2</sup>. « Le royaume qui n'était pas de ce monde a dompté le monde superbe, non par la fierté d'un combat, mais par l'humilité de la patience : » *Regnum quod de hoc mundo non erat, superbum mundum non atrocitate pugnandi, sed patiendi humilitate vincebat* <sup>3</sup>.

C'est pourquoi dans ce même temps — faites avec moi cette dernière remarque — dans ce même temps, dis-je, dans lequel, la paix étant donnée à l'Eglise, tout ne respirait que Jésus, on lui élevait des temples de tous côtés, on renversait les idoles par toute la terre; dans ce même temps où les vénérables évêques, qui sont les princes de son empire, s'assemblèrent de toutes parts à Nicée pour y tenir les premiers états généraux de tout le royaume de Jésus-Christ, dans lesquels toutes les provinces du monde confessèrent sa divinité; dans ce même temps la croix précieuse à laquelle avait été pendu le Sauveur, croix qui jusques alors avait été cachée — et peut-être que la Providence divine jugeait que la croix de Notre-Seigneur paraissait assez en ses membres durant la persécution des fidèles — la croix donc jusques alors cachée, pesez toutes ces circonstances, fut découverte en ce temps par de grands et extraordinaires miracles; elle fut reconnue, elle fut adorée. Et ce n'est point ici une histoire douteuse : elle doit être approuvée par tous ceux qui aiment les antiquités chrétiennes, dans lesquelles nous la voyons très-évidemment attestée. Eh ! penseriez-vous bien, chrétiens, qu'une chose si mémorable, si célèbre parmi les Pères, soit arrivée en ce temps sans quelque profond conseil de la sagesse éternelle ? cela est hors de

<sup>1</sup> *In Ps. XLIV. n. 16; Oper. t. IV. p. 389.* — <sup>2</sup> *In Ps. xcv. n. 2; Oper. t. IV. p. 1033.* — <sup>3</sup> *In Joan. tract. CXVI. n. 1; Oper. t. III. part. II. p. 794.*



toute apparence. Que dirons-nous donc en cette rencontre? c'est que tout le monde est dompté, tout a fléchi sous les lois du Sauveur.

Paraissez, paraissez, il est temps, ô croix qui avez fait cet ouvrage : c'est vous qui avez brisé les idoles ; c'est vous qui avez subjugué les peuples ; c'est vous qui avez donné la victoire aux valeureux soldats de Jésus , qui ont tout surmonté par la patience. Vous serez gravée sur le front des rois, vous serez le principal ornement de la couronne des empereurs, ô croix qui êtes la joie et l'espérance de tous les fidèles.

Concluons donc de tout ce discours que la croix est un trône magnifique, que le nom de Jésus est un nom bien digne d'un roi ; et qu'un Dieu descendant sur la terre, pour vivre parmi les hommes, n'y pouvait rien faire de plus grand, rien de plus royal , rien de plus divin , que de sauver tout le genre humain par une mort généreuse.

Après avoir prononcé cette première partie de son sermon, qui avait déjà l'étendue d'un discours ordinaire, l'orateur, manquant de temps pour la seconde, ne fit qu'indiquer brièvement à son auditoire quelques grandes idées sur le sacerdoce de Jésus-Christ ; puis il tira sa péroraison de la royauté du Sauveur. Elle est apostolique et chaleureuse ; sa date nous est indiquée par cette apostrophe au peuple de Metz :

Quand on vous parlait ces jours passés de ces lâches qui avaient vendu aux ennemis de l'État les places que le roi leur avait confiées, on vous a vus frémir d'une juste indignation<sup>1</sup>. Vous les nommiez des traîtres , indignes de voir le jour, pour avoir ainsi lâchement trompé la confiance du prince et manqué de foi à leur roi. Fidèles aux rois de la terre, pourquoi ne sommes-nous traîtres qu'au Roi des rois?...

Mes frères, le roi Jésus nous a confié à tous une place , qui lui est de telle importance qu'il l'a voulu acheter par son

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 2.

sang : cette place, c'est notre âme, qu'il a commise à notre fidélité. Nous sommes obligés de la lui garder, par un serment inviolable que nous lui avons prêté au baptême. Il l'a munie de tout ce qui est nécessaire, au dedans par ses grâces et son Saint-Esprit, au dehors par la protection angélique. Rien n'y manque, elle ne peut être prise que par trahison. Traîtres et perfides que nous sommes, nous la livrons à Satan ; nous vendons à Satan le prix du sang de Jésus, à Satan son ennemi capital, qui a voulu envahir son trône, qui, n'ayant pas pu réussir au ciel dans son audacieuse entreprise, est venu sur la terre lui disputer son royaume, et se faire adorer en sa place. O perfidie ! ô indignité ! c'est pour servir Satan que nous trahissons notre prince crucifié pour nous, notre unique libérateur.

Figurez-vous, chrétiens, qu'aujourd'hui, au milieu de cette assemblée, paraît tout à coup un ange de Dieu qui fait retentir à nos oreilles ce que disait autrefois Élie aux Samaritains : « Peuples, jusqu'à quand chancellerez-vous entre deux partis ? » *Quousque claudicatis in duas partes*<sup>1</sup> ? Si le Dieu d'Israël est le vrai Dieu, il faut l'adorer ; si Baal est Dieu, il faut l'adorer. Chers frères, les prédicateurs sont les anges du Dieu des armées. Je vous dis donc aujourd'hui à tous, et Dieu veuille que je me le dise à moi-même comme il faut : *Quousque claudicatis* ? Jusqu'à quand serez-vous chancelants ? Si Jésus est votre roi, rendez-lui vos obéissances ; si Satan est votre roi, rangez-vous du côté de Satan. Il faut prendre parti aujourd'hui. Ah ! mes frères, vous frémissiez à cette horrible proposition. A Jésus ! à Jésus ! dites-vous ; il n'y a pas ici lieu de délibérer...

Mes frères, ne voulez-vous pas bien que je renouvelle aujourd'hui le serment de fidélité que nous devons tous à notre

<sup>1</sup> III. Reg. xviii. 21.



grand roi ? O roi Jésus, à qui nous appartenons à si juste titre, qui nous avez rachetés par un prix d'amour et de charité infinie, je vous reconnais pour mon souverain. C'est à vous seul que je me dévoue. Votre amour sera ma vie, votre loi sera la loi de mon cœur. Je chanterai vos louanges, jamais je ne cesserai de publier vos miséricordes. Je veux vous être fidèle, je veux être à vous sans réserve, je veux vous consacrer tous mes soins, je veux vivre et mourir à votre service. *Amen.*

---

### IMPROVISATION DE BOSSUET,

en présence du grand Condé, à Dijon, au mois de janvier 1660.

Le vainqueur de Rocroy, qui, par haine pour Mazarin, avait prêté pendant huit ans son épée aux Espagnols dans les guerres de Flandre, était rentré en France à la suite du traité des Pyrénées, conclu dans l'île des Faisans, le 7 novembre 1659. Louis XIV était alors avec sa cour à Aix en Provence; le prince traversa le royaume au commencement de janvier pour aller remercier son roi du pardon qu'il venait d'obtenir. Passant par Dijon, il vint à l'improviste entendre Bossuet, qui, ce jour-là, prêchait sur le mépris de l'honneur du monde. Nous avons encore un sermon du grand orateur sur ce sujet, et tout porte à croire que c'est le même discours, au moins pour la division et pour le fond des idées. L'exorde a dû différer avec les circonstances <sup>1</sup>. Lors-

<sup>1</sup> Le sermon qui nous reste de Bossuet sur l'honneur du monde, a été prononcé, le dimanche des Rameaux, avec un préambule qui l'approprie à cette fête, mais qui ne tient pas essentiellement au discours. Ce début est un des plus sublimes de l'orateur; le voici : *Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.* « Dites à la fille de Sion : Voici ton roi qui fait son entrée, plein de bonté et de douceur. » MATTH., XXI. 5. « Parmi toutes les grandeurs du monde, il n'y a rien de si éclatant qu'un jour de triomphe; et j'ai appris de Tertullien que ces illustres triomphateurs de l'ancienne Rome marchaient au Capitole avec tant de gloire, que de peur qu'étant éblouis de tant de magni-

que le vainqueur de Rocroy vint donc, tout à coup et sans suite, prendre place dans l'auditoire, Bossuet s'écriait :

L'honneur du monde, mes frères, c'est cette grande statue que Nabuchodonosor veut que l'on adore. Elle est d'une hauteur prodigieuse, *altitudine cubitorum sexaginta*; parce que rien ne paraît plus élevé que l'honneur du monde. « Elle est toute d'or, » dit l'Écriture<sup>1</sup>. *Fecit statuam auream*; parce que rien ne semble ni plus riche ni plus précieux. « Toutes les langues et tous les peuples adorent cette statue, » *Omnes tribus et lingue adoraverunt statuam auream*<sup>2</sup>: tout le monde sacrifie à l'honneur, et ces fifres, et ces trompettes, et ces hautbois, et ces tambours qui résonnent autour de la statue, n'est-ce pas le bruit de la renommée? ne sont-ce pas les applaudissements et les cris de joie qui composent ce que les hommes appellent la gloire? C'est donc, Messieurs, cette grande et superbe idole que je veux abattre aujourd'hui aux pieds du Sauveur... Je veux faire tomber sur cette idole le foudre de la vérité évangélique...

Parais donc ici, ô honneur du monde, vain fantôme des ambitieux et chimère des esprits superbes; je t'appelle à un tribunal où ta condamnation est inévitable. Ce n'est pas devant les Césars et les princes, ce n'est pas devant les héros et les capitaines que je t'oblige de comparaître: comme ils ont été tes adorateurs, ils prononceraient à ton avantage. Je t'appelle à un jugement où préside un roi couronné d'épines, que l'on a revêtu de pourpre pour le tourner en ridicule, que l'on a

« ficence, ils ne s'élevassent au-dessus de la condition humaine, un esclave, « qui les suivait, avait charge de les avertir qu'ils étaient hommes... Le triomphe de mon Sauveur est bien éloigné de cette pompe; et quand je vois le « pauvre équipage avec lequel il entre dans Jérusalem, au lieu de l'avertir « qu'il est homme, je trouverais bien plus à propos, chrétiens, de le faire sou- « venir qu'il est Dieu. » *Œuvres de Bossuet*, t. XIII, p. 281 et 232.

<sup>1</sup> DANIEL. III. 1. — <sup>2</sup> *Ibid.* 7.

attaché à une croix pour en faire un spectacle d'ignominie. C'est à ce tribunal que je te défère; c'est devant ce roi que je l'accuse...

L'orateur avait reconnu le héros, au moment où il abaissait ainsi au pied de la croix les gloires du monde et les trophées de la victoire. Loin d'être intimidé par la présence inattendue d'un homme qui venait de tout sacrifier à ces vains honneurs qu'il allait abattre, il finit son exorde par un des mouvements oratoires les plus beaux et les plus heureux qu'on puisse trouver dans l'histoire de l'éloquence.

Je ne serais pas sans appréhension, dit-il en se tournant vers le prince, de condamner devant Votre Altesse la gloire dont je la vois environnée, si je ne savais qu'autant qu'elle sait la mériter, autant elle a de lumières pour en connaître le faible. Je reconnais en elle le grand prince, le grand génie, le grand capitaine; mais toutes ces grandeurs, qui ont tant d'éclat devant les hommes, doivent être anéanties devant Dieu. Cependant je ne puis m'empêcher de me réjouir avec toute la France de recevoir ensemble la paix et Votre Altesse. La France voit dans l'une sa tranquillité assurée, et dans l'autre un rempart invincible. Nonobstant la surprise de sa présence imprévue, les paroles ne me manqueraient pas sur un sujet si auguste: mais, en me souvenant au nom de qui je parle, j'aime mieux abattre aux pieds de JÉSUS-CRIST les grandeurs du monde, que de les admirer plus longtemps en votre personne.

L'orateur, en terminant son sermon, eut la présence d'esprit d'y ramener encore l'éloge du prince, en y mêlant les vœux les plus ardents pour son bonheur, et les sages avis de la Religion sur la fragilité des choses humaines, fragilités dont il venait de faire l'expérience. Bossuet nous a laissé lui-même l'analyse de la fin de son discours <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Histoire de Bossuet*, par le cardinal de BAUSSET, t. I, p. 142. — *Œuvres de Bossuet*, t. XIII, p. 312 et 313.

Le sujet , dit - il , m'ayant conduit à faire une forte réflexion sur les changements précipités de l'honneur et de la gloire du monde , je lui dis qu'encore que ces grandes révolutions menaçassent les fortunes les plus éminentes , j'osais espérer néanmoins qu'elles ne regardaient ni la personne ni la maison de Son Altesse ; que Dieu regardait d'un œil trop propice le sang de nos rois et la postérité de saint Louis ; que nous verrions le jeune prince son fils croître avec la bénédiction de Dieu et des hommes ; qu'il serait l'amour de son roi et les délices du peuple , pourvu que la piété crût avec lui , et qu'il se souvînt qu'il était sorti de saint Louis , non pour se glorifier de sa naissance , mais pour imiter l'exemple de sa sainte vie. Votre Altesse , dis-je alors à M. le prince , ne manquera pas de l'y exciter et par ses paroles et par ses exemples ; et il faut qu'il apprenne d'elle que les deux appuis des grands princes sont la piété et la justice. Je conclus enfin que , se tenant fortement lui-même à ces deux appuis , je prévoyais qu'il serait désormais le bras droit de notre monarque , et que toute l'Europe le regarderait comme l'ornement de son siècle ; mais néanmoins que méditant en moi-même la fragilité des choses humaines — qu'il était si digne de sa grande âme d'avoir toujours présente à l'esprit — je souhaitais à Son Altesse une gloire plus solide que celle que les hommes admirent , une grandeur plus assurée que celle qui dépend de la fortune , une immortalité mieux établie que celle que nous promet l'histoire , et enfin une espérance mieux appuyée que celle dont le monde nous flatte , qui est celle de la félicité éternelle.

Bossuet , à cette époque , était entré depuis trois mois dans sa trente-quatrième année.

## L'ÉLOQUENCE DE SAINT PAUL.

Premier point du panégyrique de cet apôtre , prêché à Paris par Bossuet ,  
de 1660 à 1669 <sup>1</sup>.

*Placeo mihi in infirmitatibus meis : cum enim infirmor, tunc potens sum.* — Je ne me plains que dans mes faiblesses : car lorsque je me sens faible , c'est alors que je suis puissant.  
II. Cor. XII. 10.

N'attendez pas , chrétiens , de ce céleste prédicateur , ni la pompe ni les ornements dont se pare l'éloquence humaine. Il est trop grave et trop sérieux pour rechercher ces délicatesses ; ou , pour dire quelque chose de plus chrétien et de plus digne du grand apôtre , il est trop passionnément amoureux des glorieuses bassesses du christianisme pour vouloir corrompre par les vanités de l'éloquence séculière la vénérable simplicité de l'Evangile de Jésus-Christ. Mais , afin que vous compreniez quel est donc ce prédicateur , destiné par la Providence pour confondre la sagesse humaine , écoutez la description que j'en ai tirée de lui-même dans la *première aux Corinthiens*.

Trois choses contribuent ordinairement à rendre un orateur agréable et efficace : la personne de celui qui parle , la beauté des choses qu'il traite , la manière ingénieuse dont il les explique ; et la raison en est évidente. Car l'estime de

<sup>1</sup> Ce sermon a trois points tirés de son texte , c'est-à-dire de l'alliance de cette faiblesse et de cette force que l'apôtre reconnaît en lui : il est puissant parce qu'il est faible. Bossuet fait donc voir les infirmités et les triomphes de saint Paul dans les différents exercices de l'apostolat , qui se réduisent à trois : la prédication , les persécutions et le gouvernement ecclésiastique. « Il prêche , il combat , il gouverne ; et il est faible dans ces trois emplois. Voilà trois infirmités dans lesquelles je prétends montrer la puissance du divin apôtre. » Ce sont les trois points de ce discours. — *Œuvres* de Bossuet , t. XVI , p. 253.



l'orateur prépare une attention favorable, les belles choses nourrissent l'esprit, et l'adresse de les expliquer d'une manière qui plaise les fait doucement entrer dans le cœur. Mais de la manière que se représente le prédicateur dont je parle, il est bien aisé de juger qu'il n'a aucun de ces avantages.

Et premièrement, chrétiens, si vous regardez son extérieur, il avoue lui-même que sa mine n'est point relevée. *Præsentia corporis infirma*<sup>1</sup>; et si vous considérez sa condition, il est pauvre, il est méprisable, et réduit à gagner sa vie par l'exercice d'un art mécanique. De là vient qu'il dit aux Corinthiens : « J'ai été au milieu de vous avec beaucoup « de crainte et d'infirmité<sup>2</sup>; » d'où il est aisé de comprendre combien sa personne était méprisable. Chrétiens, quel prédicateur pour convertir tant de nations !

Mais peut-être que sa doctrine sera si plausible et si belle qu'elle donnera du crédit à cet homme si méprisé ? Non, il n'en est pas de la sorte : « Il ne sait, dit-il, autre chose que son maître crucifié. » *Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum*<sup>3</sup>. C'est-à-dire qu'il ne sait rien que ce qui choque, que ce qui scandalise, que ce qui paraît folie et extravagance. Comment donc peut-il espérer que ses auditeurs soient persuadés ? Mais, grand Paul, si la doctrine que vous annoncez est si étrange et si difficile, cherchez du moins des termes polis, couvrez des fleurs de la rhétorique cette face hideuse de votre Evangile, et adoucissez son austerité par les charmes de votre éloquence. A Dieu ne plaise, répond ce grand homme, que je mêle la sagesse humaine à la sagesse du Fils de Dieu ; c'est la volonté de mon maître que mes paroles ne soient pas moins rudes que ma doctrine paraît incroyable. *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis*<sup>4</sup>. C'est ici qu'il nous faut entendre les secrets

<sup>1</sup> II, *Cor.* x, 10. — <sup>2</sup> I. *Cor.* II, 3. — <sup>3</sup> *Ibid.* 2. — <sup>4</sup> *Ibid.* 4.



de la Providence. Elevons nos esprits, Messieurs, et considérons les raisons pour lesquelles le Père céleste a choisi ce prédicateur, sans éloquence et sans agrément, pour porter par toute la terre aux Romains, aux Grecs, aux Barbares, aux petits, aux grands, aux rois mêmes l'Evangile de Jésus-Christ.

Pour pénétrer un si grand mystère, écoutez le grand Paul lui-même, qui, ayant représenté aux Corinthiens combien ses prédications avaient été simples, en rend cette raison admirable : c'est, dit-il, que « nous vous prêchons une sagesse « qui est cachée, que les princes de ce monde n'ont pas re-  
« connue : » *Sapientiam quæ abscondita est*<sup>1</sup>. Quelle est cette sagesse cachée? Chrétiens, c'est Jésus-Christ même. Il est la sagesse du Père ; mais il est une sagesse incarnée, qui, s'étant couverte volontairement de l'infirmité de la chair, s'est cachée aux grands de la terre par l'obscurité de ce voile. C'est donc une sagesse cachée ; et c'est sur cela que s'appuie le raisonnement de l'apôtre. Ne vous étonnez pas, nous dit-il, si prêchant une sagesse cachée, mes discours ne sont point ornés des lumières de l'éloquence. Cette merveilleuse faiblesse, qui accompagne la prédication, est une suite de l'abaissement par lequel mon Sauveur s'est anéanti ; et comme il a été humble en sa personne, il veut l'être encore dans son Evangile.

Admirable pensée de l'apôtre, et digne certainement d'être méditée. Mettons-la donc dans un plus grand jour, et supposons avant toutes choses que le Fils éternel de Dieu avait résolu de paraître aux hommes en deux différentes manières. Premièrement, il devait paraître dans la vérité de sa chair : secondement, il devait paraître dans la vérité de sa parole. Car, comme il était le Sauveur de tous, il devait se montrer à tous. Par conséquent, il ne suffit pas qu'il paraisse en un coin

<sup>1</sup> I. *Cor.* II. 7.

du monde , il faut qu'il se montre par tous les endroits où la volonté de son Père lui a préparé des fidèles ; si bien que ce même Jésus , qui n'a paru que dans la Judée par la vérité de sa chair , sera porté par toute la terre par la vérité de sa parole.

C'est pourquoi le grand Origène n'a pas craint de nous assurer que la parole de l'Evangile est une espèce de second corps que le Sauveur a pris pour notre salut. *Panis quem Dominus corpus suum esse dicit , verbum est nutritorium animarum*<sup>1</sup>. Qu'est-ce à dire ceci , chrétiens ; et quelle ressemblance a-t-il pu trouver entre le corps de notre Sauveur et la parole de son Evangile ? Voici le fond de cette pensée : c'est que la sagesse éternelle , qui est engendrée dans le sein du Père , s'est rendue sensible en deux sortes. Elle s'est rendue sensible en la chair qu'elle a prise au sein de Marie ; et elle se rend encore sensible par les Ecritures divines et par la parole de l'Evangile : tellement que nous pouvons dire que cette parole et ces Ecritures sont comme un second corps qu'elle prend , pour paraître encore à nos yeux. C'est là en effet que nous la voyons. Ce Jésus , qui a conversé avec les apôtres , vit encore pour nous dans son Evangile ; et il y répand encore , pour notre salut , la parole de vie éternelle.

Après cette belle doctrine , il est bien aisé de comprendre que la prédication des apôtres , soit qu'elle sorte toute vivante de la bouche de ces grands hommes , soit qu'elle coule dans leurs écrits , pour y être portée aux âges suivants , ne doit rien avoir qui éclate. Car , mes Frères , n'entendez-vous pas , selon la pensée de saint Paul , que ce Jésus , qui nous doit paraître et dans sa chair et dans sa parole , veut être humble dans l'une et dans l'autre ?

De là ce rapport admirable entre la personne de Jésus-

<sup>1</sup> *In Matth. Commentar. n. 88, Oper. t. III, p. 898.*

Christ et la parole qu'il a inspirée. *Lac est credentibus , cibus est intelligentibus*. La chair qu'il a prise a été infirme, la parole qui le prêche est simple: nous adorons en notre Sauveur la bassesse mêlée avec la grandeur. Il en est ainsi de son Ecriture: tout y est grand, et tout y est bas; tout y est riche, et tout y est pauvre; et en l'Evangile, comme en Jésus-Christ, ce que l'on voit est faible, et ce que l'on croit est divin. Il y a des lumières dans l'un et dans l'autre; mais ces lumières dans l'un et dans l'autre sont enveloppées de nuages: en Jésus, par l'infirmité de la chair; et en l'Ecriture divine, par la simplicité de la lettre. C'est ainsi que Jésus veut être prêché, et il dédaigne pour sa parole, aussi bien que pour sa personne, tout ce que les hommes admirent.

N'attendez donc pas de l'apôtre, ni qu'il vienne flatter les oreilles par des cadences harmonieuses, ni qu'il veuille charmer les esprits par de vaines curiosités. Ecoutez ce qu'il dit lui-même: « Nous prêchons une sagesse cachée; nous prêchons un Dieu crucifié. » Ne cherchons pas de vains ornements à ce Dieu, qui rejette tout l'éclat du monde. Si notre simplicité déplaît aux superbes, qu'ils sachent que nous voulons leur déplaire, que Jésus-Christ dédaigne leur faste insolent, et qu'il ne veut être connu que des humbles. Abaissons-nous donc à ces humbles; faisons-leur des prédications dont la bassesse tiennne quelque chose de l'humiliation de la croix, et qui soient dignes de ce Dieu qui ne veut vaincre que par la faiblesse.

C'est pour ces solides raisons que saint Paul rejette tous les artifices de la rhétorique. Son discours, bien loin de couler avec cette douceur agréable, avec cette égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs, paraît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas assez pénétré; et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de la dureté de son style irrégulier. Mais, mes Frères, n'en rou-

gissons pas. Le discours de l'apôtre est simple , mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique , s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout ; et son nom, qu'il a toujours à la bouche, ses mystères, qu'il traite si divinement , rendront sa simplicité toute-puissante. Il ira , cet ignorant dans l'art de bien dire , avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs ; et, malgré la résistance du monde , il y établira plus d'Eglises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'Aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes ; il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix ; et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul, adressée à ses citoyens , que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron.

Et d'où vient cela, chrétiens ? C'est que Paul a des moyens pour persuader que la Grèce n'enseigne pas, et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle , qui se plaît de relever ce que les superbes méprisent , s'est répandue et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles. De là vient que nous admirons dans ses admirables Epîtres une certaine vertu plus qu'humaine, qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant qu'elle captive les entendements ; qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes, d'où il tire son origine ; ainsi cette vertu céleste, qui est contenue dans les écrits de saint

Paul , même dans cette simplicité de style conserve toute la vigueur qu'elle apporte du ciel , d'où elle descend.

C'est par cette vertu divine que la simplicité de l'apôtre a assujetti toutes choses. Elle a renversé les idoles , établi la croix de Jésus , persuadé à un million d'hommes de mourir pour en défendre la gloire ; enfin , dans ses admirables Epîtres , elle a expliqué de si grands secrets qu'on a vu les plus sublimes esprits , après s'être exercés longtemps dans les plus hautes spéculations où pouvait aller la philosophie , descendre de cette vaine hauteur où ils se croyaient élevés , pour apprendre à bégayer humblement dans l'école de Jésus-Christ , sous la discipline de Paul.

Aimons donc , aimons , chrétiens , la simplicité de Jésus , aimons l'Evangile avec sa bassesse , aimons Paul dans son style rude , et profitons d'un si grand exemple. Ne regardons pas les prédications comme un divertissement de l'esprit ; n'exigeons pas des prédicateurs les agréments de la rhétorique , mais la doctrine des Ecritures. Que si notre délicatesse , si notre dégoût les contrainst à chercher des ornements étrangers , pour nous attirer par quelque moyen à l'Evangile du sauveur Jésus , distinguons l'assaisonnement de la nourriture solide. Au milieu des discours qui plaisent , ne jugeons rien de digne de nous que les enseignements qui édifient ; et accoutumons-nous tellement à aimer Jésus-Christ tout seul , dans la pureté naturelle de ses vérités toutes saintes , que nous voyions encore régner dans l'Eglise cette première simplicité , qui a fait dire au divin apôtre : *Cum infirmor , tunc potens sum* : « Je suis « puissant , parce que je suis faible ; » mes discours sont forts , parce qu'ils sont simples ; c'est leur simplicité innocente qui a confondu la sagesse humaine.



## L'AVEUGLEMENT DES PÉCHEURS.

Fragment d'un sermon prêché par Bossuet dans l'un des trois Avents qu'il donna à la Cour en 1661, 1663 et 1669 <sup>1</sup>.

*Hora est jam nos de somno surgere.* — Il est temps désormais que nous nous réveillions de notre sommeil. *Rom. xiii. 11.*

Je ne prétends pas seulement faire appréhender aux pécheurs les rigueurs du jugement dernier, ni les supplices insupportables du siècle à venir. De peur que le repos où ils sont, dans la vie présente, ne serve à nourrir dans leur cœur aveugle et impénitent l'espérance de l'impunité, le Saint-Esprit nous enseigne que leur repos même est une peine. Pécheurs, soyez ici attentifs. Voici une nouvelle manière de se venger qui n'appartient qu'à Dieu seul ; c'est de laisser ses ennemis en repos, et de les punir davantage par leur endurcissement et par leur sommeil léthargique que s'il exerçait sur eux un châtiment exemplaire. Il est donc vrai, chrétiens, qu'il arrive souvent qu'à force d'être irrité, Dieu renferme en lui-même toute sa colère ; en sorte que les pécheurs, étant étonnés eux-mêmes de leurs longues prospérités et du cours fortuné de leurs affaires, s'imaginent n'avoir rien à craindre, et ne sentent plus aucun trouble dans leur conscience. Voilà ce pernicieux assoupissement, voilà ce sommeil de mort dont j'ai déjà tant parlé. C'est, mes Frères, le dernier fléau que Dieu envoie à ses ennemis ; c'est le comble de tous les malheurs, c'est la plus prochaine disposition à l'impénitence finale et à la ruine dernière et irremédiable...

Après qu'on a méprisé longtemps ses grâces, ses inspirations, ses miséricordieux avertissements, et les coups par

<sup>1</sup> *Œuvres* de Bossuet, t. XI, p. 149.



lesquels il nous a frappés de temps en temps, non encore pour nous punir à toute rigueur, mais seulement pour nous réveiller, Dieu prend enfin cette dernière résolution pour se venger des hommes ingrats et trop insensibles : il retire ses saintes lumières, il les aveugle, il les endurecit<sup>1</sup>; et leur laissant oublier ses divins préceptes, il fait qu'en même temps ils oublient et leur salut et eux-mêmes... Il faut que je vous montre dans son Ecriture le progrès d'un si grand mal. Le Prophète Isaïe nous le représente tenant en sa main une coupe, qu'il appelle la coupe de la colère de Dieu : *Bibisti de manu Domini calicem iræ ejus*<sup>2</sup> : « La main du Seigneur vous a fait boire la coupe de sa colère. » Elle est, dit-il, remplie d'un breuvage qu'il veut faire boire aux pécheurs; mais d'un breuvage fumeux comme d'un vin nouveau, qui leur monte à la tête et qui les enivre. Ce breuvage qui enivre les pécheurs, qu'est-ce autre chose, Messieurs, que leurs péchés mêmes et leurs désirs emportés auxquels Dieu les abandonne? Ils boivent comme un premier verre, et peu à peu la tête leur tourne; c'est-à-dire que, dans l'ardeur de leurs passions,

<sup>1</sup> Cette grande peinture de l'aveuglement et de l'endurcissement des pécheurs est plus remarquable par sa poésie que par l'exactitude théologique de son expression : ses couleurs ont besoin d'être adoucies. L'orateur, entraîné par sa verve, semble déclarer çà et là que Dieu aveugle lui-même les pécheurs; telle n'a pu être sa pensée, ce serait du calvinisme. Dieu, quand on abuse de ses lumières, les diminue; mais il ne prive jamais des grâces nécessaires; la conversion doit toujours demeurer possible jusqu'au dernier soupir. C'est donc le pécheur qui s'endurcit volontairement lui-même. Dire que c'est Dieu qui l'aveugle, c'est se servir d'une expression peu logique, reçue pourtant dans le langage commun. Ne dit-on pas d'un bienfaiteur qu'il fait des ingrats? d'un père, qui a permis la perte de son fils, qu'il l'a perdu? C'est dans ce sens qu'il faut entendre ici Bossuet, qui, pour effrayer davantage, a choisi l'expression la plus terrible. N'est-ce pas une vengeance de Dieu assez redoutable que de permettre l'aveuglement et la perte des pécheurs, quand il pourrait trouver dans les trésors infinis de sa miséricorde de quoi vaincre leur opiniâtreté?

<sup>2</sup> Is. LI. 17.

la réflexion à demi éteinte n'envoie que des lumières douteuses. Ainsi l'âme n'est plus éclairée comme auparavant; on ne voit plus les vérités de la religion, ni les terribles jugements de Dieu, que comme à travers d'un nuage épais. C'est ce qui s'appelle dans les Ecritures « l'esprit de vertige <sup>1</sup>, » qui rend les hommes chancelants et mal assurés. Cependant ils déplorent encore leur faiblesse; ils jettent quelques regards du côté de la vertu qu'ils ont quittée. Leur conscience se réveille de temps en temps, et dit en poussant un secret soupir dans le cœur : O piété ! ô chasteté ! ô innocence ! ô sainteté du baptême ! ô pureté du christianisme ! Les sens l'emportent sur la conscience : ils boivent encore, et leurs forces se diminuent, et leur vue se trouble. Il leur reste néanmoins quelque connaissance et quelque souvenir de Dieu. Buvez, buvez, ô pécheurs, buvez jusqu'à la dernière goutte, et avalez tout jusqu'à la lie. Mais que trouveront-ils dans ce fond ? « Un breuvage d'assoupissement, dit le saint prophète, qui achève de les enivrer jusqu'à les priver de tout sentiment. » *Usque ad fundum calicis soporis bibisti, et potasti usque ad fæces* <sup>2</sup>. Et voici un effet étrange. « Je les vois, poursuit Isaïe, tombés dans les coins des rues, si profondément assoupis qu'ils semblent tout à fait morts. » *Filii tui projecti sunt, dormierunt in capite omnium viarum* <sup>3</sup>. C'est l'image des grands pécheurs, qui, s'étant enivrés du vin de leurs passions et de leurs délices criminelles, perdent enfin toute connaissance de Dieu et tout sentiment de leur mal. Ils pèchent sans scrupule; ils s'en souviennent sans douleur, ils s'en confessent sans componction, ils y retombent sans crainte, ils y persévèrent sans inquiétude, ils y meurent enfin sans repentance.

Ouvrez donc les yeux, ô pécheurs ! et connaissez l'état où

<sup>1</sup> Is. XIX. 14. — <sup>2</sup> *Ibid.* — <sup>3</sup> *Ibid.* 20.

vous êtes. Pendant que vous contentez vos mauvais désirs, vous buvez un long oubli de Dieu ; un sommeil mortel vous gagne, vos lumières s'éteignent, vos sens s'affaiblissent. Cependant il se fait contre vous, dans le cœur de Dieu, un amas de haine et de colère : *Thesaurizos tibi iram*<sup>1</sup>, comme dit l'apôtre. Sa fureur, longtemps retenue, fera tout à coup un éclat terrible. Alors vous serez réveillés par un coup mortel, mais réveillés seulement pour sentir votre supplice intolérable. Prévenez un si grand malheur ; éveillez-vous, l'heure est venue. *Hora est jam nos de somno surgere*. Eveillez-vous pour écouter l'avertissement, de peur qu'on ne vous éveille pour écouter votre sentence.

---

#### EXTRAITS DES MÉMOIRES DE PELLISSON,

prisonnier à la Bastille ; écrits en faveur du surintendant des finances, Nicolas Fouquet, marquis de Belle-Isle, arrêté le 5 septembre 1661, accusé de pécunat et de projets de révolte, et condamné, en 1664, par une commission extraordinaire dont il avait récusé la compétence<sup>2</sup>.

« Si quelque chose approche de l'orateur romain, dit Voltaire, ce sont les trois mémoires que Pellisson composa pour Fouquet. Ils sont dans le même genre que plusieurs oraisons de Cicéron, un mélange d'affaires judiciaires et d'affaires d'État, traité solidement avec un art qui paraît peu, et orné d'une éloquence touchante<sup>3</sup>. » Cependant Voltaire n'a pas admis Pellisson dans le *Temple du goût*. La Harpe, après avoir déclaré que ce travail de l'amitié courageuse défendait un infortuné, est ce que l'éloquence judiciaire a produit de plus beau dans le xvii<sup>e</sup> siècle, y trouve néanmoins un abus de figures qui sent le dé-

<sup>1</sup> Rom. 11. 5. — <sup>2</sup> Paul Pellisson avait trente-sept ans lorsqu'il fut emprisonné, au mois de septembre 1661. *Notes historiques*. N<sup>o</sup> 3 et 4. — <sup>3</sup> *Siècle de Louis XIV*, ch. 32.

clamateur, beaucoup d'incorrections dans le langage, des phrases trop longues, des constructions embarrassées et des parenthèses trop nombreuses<sup>1</sup>. Ce n'est donc pas le fini de ces plaidoyers qui les a fait ranger parmi les chefs-d'œuvre oratoires; c'est leur logique entraînant, lumineuse, agréable jusque dans les comptes rendus du maniement des finances; c'est l'art avec lequel Pellisson intéresse partout la gloire du roi à l'absolution de son ministre, et, après avoir démontré l'innocence de l'accusé, fait de la clémence du monarque le complément de sa justice irritée; c'est enfin le pathétique auquel, il est vrai, résistèrent Louis XIV et les juges choisis par lui, mais qui émut le public et fit plaindre le condamné. Pour comprendre cette éloquence suppliante jusqu'à paraître agenouillée, il faut se rappeler qu'elle s'adressait à un maître absolu, blessé par le surintendant, et qui, en livrant Fouquet au jugement d'un tribunal, avait fait sentir aux juges que son honneur de roi dépendait de la condamnation d'un coupable accusé par l'autorité royale elle-même.

## I.

## DISCOURS AU ROI

par un de ses fidèles sujets, ou première défense de M. Fouquet<sup>2</sup>.

Sire,

Deux choses bien différentes, mais qui ne sont nullement contraires, m'ont fait prendre la résolution d'adresser directement ce discours à Votre Majesté : l'admiration véritable que j'ai pour un roi le plus grand, le plus magnanime, le plus triomphant et le plus heureux qui soit au monde, et la

<sup>1</sup> *Cours de littérature*, t. VII, p. 10 (Paris, 1799). Il faut se rappeler que ces mémoires furent écrits à la dérobée par un prisonnier qu'on surveillait de près et imprimés clandestinement, sans que l'auteur pût en corriger les épreuves. Nous nous permettrons de décharger quelques périodes, en remplaçant par des points les incises qui les appesantissent et les rendent obscures, et d'indiquer, entre parenthèses, des mots omis et pourtant nécessaires à l'intelligence du discours. De plus nous noterons quelques incorrections qu'il était impossible de faire disparaître sans altération du texte. — <sup>2</sup> Ce discours a dû paraître vers le mois de mars 1662. *Notes hist.* N° 5.

juste compassion dont je suis touché pour le plus infortuné de ses sujets. Ce n'est pas la coutume ni le défaut du siècle que la disgrâce trouve trop de défenseurs, et Votre Majesté n'est sans doute guère importunée de ceux qui lui parlent aujourd'hui pour M. Fouquet, naguère procureur général, surintendant des finances, ministre d'Etat, l'objet de l'admiration et de l'envie, maintenant à peine estimé digne de pitié. Tout se tait, tout tremble, tout révere la colère de Votre Majesté. Je la révérerais plus que personne, et, quelque obligé que je fusse de parler, je me tairais comme tous les autres, si je n'avais à dire à Votre Majesté des choses essentielles qu'autre que moi ne lui dira point, et qui regardent le bien de son service. Veuillez le Maître des cœurs et le Roi des rois que, pour en reconnaître la vérité et l'importance, Votre Majesté les lise sans dégoût jusqu'à la fin, et que, donnant tant de temps aux moindres supplications de ses sujets, elle ne refuse pas un peu de véritable attention à une affaire qui regarde sa gloire, et qui n'est pas de si petite considération qu'elle n'attire aujourd'hui les yeux de toute l'Europe.

Je parlerai, Sire, avec toute la liberté d'un homme qui n'a rien à craindre ni à espérer, mais avec tout le respect et la soumission d'un sujet fidèle; et si, par malheur, ce que je ne saurais croire, il m'échappait le moindre mot qui semblât s'éloigner tant soit peu de cette parfaite soumission, et de ce profond respect que je lui garderai toute ma vie, je le désavoue dès cette heure; je l'efface avant de l'avoir écrit, et supplie très-humblement Votre Majesté de croire que je puis faillir de la plume et de la main, mais jamais du cœur ni de la pensée.

Mais avant que d'entrer dans les accusations de M. Fouquet, où consiste la principale et plus considérable partie de ce que je dois représenter à Votre Majesté, qu'elle me pardonne, s'il lui plaît, si je m'arrête, quoique avec peine, sur



les commissaires extraordinaires devant lesquels on dit que Votre Majesté veut qu'il réponde <sup>1</sup>.

1. — *Question préalable. Incompétence des juges; appel au tribunal du roi*<sup>2</sup>.

Le pouvoir de messieurs les commissaires ne se peut fonder que sur l'édit et la commission que Votre Majesté a fait registrer dans les compagnies souveraines pour la chambre de justice<sup>3</sup>. Encore qu'on y ait coulé en passant deux ou trois mots généraux, *de toutes sortes de personnes et de quelques conditions que ce soit*<sup>4</sup>, il est certain — et il n'y a point d'homme tant soit peu instruit du droit français ou romain, il n'y a point de consultant désintéressé qui n'en dise autant à Votre Majesté — il est certain, dis-je, que ces termes généraux ne comprennent en aucune façon du monde les personnes privilégiées telles qu'est M. Fouquet, comme gentilhomme, comme vétéran du parlement de Paris, comme ayant eu l'honneur d'être un des principaux ministres de votre État, comme exempt, par ses lettres de surintendance, de rendre raison de son administration qu'à la seule personne de Votre Majesté.

Quand Votre Majesté veut déroger à un privilège, il faut qu'elle y déroge en termes précis et exprès; qu'elle parle de ce qui a fondé ce privilège; qu'elle témoigne vouloir s'en départir pour de grandes considérations, et à cet égard seulement; que ce qui détruit soit aussi clair et aussi formel que ce qui avait établi: autrement ces paroles générales ne sont qu'une confirmation simple de la loi générale, qui n'empêche point

<sup>1</sup> Notes hist. N° 6. — <sup>2</sup> Ce titre n'est pas dans le texte; nous l'ajoutons pour faciliter l'intelligence du discours. — <sup>3</sup> Il s'agit de l'édit qui avait créé la chambre de justice, et des lettres de commission contenant les noms des juges choisis par le roi. Notes hist. N° 7. — <sup>4</sup> Ces mots se trouvaient dans l'édit portant création de la chambre de justice, et enregistré le 3 décembre 1661. *Ibid.*



le privilège de subsister <sup>1</sup>. Le grand conseil s'en est expliqué dans son arrêt d'enregistrement, déclarant qu'il ne registrerait rien contre les privilégiés ; les autres compagnies ont cru que cela s'entendrait assez sans le dire, et qu'il ne fallait point aller au-devant du mal par une explication non nécessaire. Si Votre Majesté en pouvait douter, Sire, elle n'aurait qu'à leur envoyer déclarer qu'elle entend soumettre les officiers de leurs corps à la chambre de justice. Votre Majesté verrait aussitôt à ses pieds ces corps vénérables la conjurer de ne leur point ôter, par deux ou trois petits mots généraux, ce que la sagesse et la bonté de tant de rois ses prédécesseurs leur ont accordé par tant de titres si exprès et si authentiques, ce qui fait toute la dignité de leur condition, ce qui leur fait trouver, dans l'esprit des peuples, cette considération et ce respect si nécessaires à ceux à qui Votre Majesté confie la garde des lois, le saint et sacré dépôt de sa justice...

Mais qu'importe, dira-t-on, si, même pour les personnes privilégiées, il y a déjà des exemples de pareilles commissions? C'est quelque chose sans doute, Sire, que ces exemples : mais, je l'oserai dire, ce n'est point assez pour un roi... qui n'obéit qu'à Dieu et à la raison, qui ne regarde désormais ses prédécesseurs que pour les effacer, qui ne pense pas tant à suivre les exemples du passé qu'à faire lui-même des exemples glorieux que la postérité puisse suivre.

Sire, par l'ordonnance de Blois, par celles qui ont été faites depuis, par une infinité d'autres plus anciennes, renouvelées de temps en temps, d'âge en âge, avec un soin extrême, jusqu'aux Capitulaires de Charles le Chauve, par toutes ces ordonnances, Sire, plus claires, plus solennelles, plus souvent réitérées qu'en aucune autre matière, les rois vos prédéces-

<sup>1</sup> Voyez dans les *Notes historiques*, N° 8, en quels termes l'édit du roi parlait de la révocation des privilèges.

seurs ont promis solennellement à leurs sujets de n'établir nulle commission extraordinaire, et de les laisser juger par leurs juges naturels; ils ont dérogé par avance à ce qu'ils pourraient faire au contraire; ils ont ordonné aux compagnies souveraines de n'y avoir aucun égard <sup>1</sup>. Ce sont ces ordonnances, Sire, dont Votre Majesté a juré l'exécution le jour de son sacre; ordonnances fondées sur l'esprit général de la monarchie, sur la forme générale d'administrer la justice en France, qui réclame manifestement contre ces sortes de commissions. Il serait aisé de le montrer par une infinité de raisons, si l'on ne craignait la longueur: mais en voici une, Sire, digne qu'un grand prince... la sache et la considère.

Il n'appartient qu'à l'autorité royale seule en France de poursuivre la punition des crimes; mais, dans cette poursuite, chose étrange et admirable! elle renonce pour un temps, s'il faut ainsi dire, à ce droit si grand, si vaste, si absolu de la royauté. Notre roi devient notre partie. On commandait auparavant de sa part; alors on supplie, on requiert. Il écrit et produit contre l'accusé, et l'accusé contre lui. Ecrire contre son roi légitimement en France, quel prodige! et comment cela est-il possible? Il l'est, Sire, parce qu'en ces rencontres la grandeur de Votre Majesté consiste à s'abaisser jusqu'à ses sujets, à s'égaliser en quelque manière à eux, à se dépouiller de tous ses avantages, parce qu'elle ne les poursuit pas comme ennemis, mais comme sujets, mais comme enfants; [parce] qu'elle voudrait les pouvoir sauver justement, [et] qu'elle craint

<sup>1</sup> Pellisson cite en note les *Capitulaires* de Charles le Chauve, *tit.* I, *ch.* 3; les déclarations de Philippe de Valois, du 9 juillet 1341, et de Louis XI en 1467, le 21 octobre; une réponse de Charles VIII aux Etats du royaume, réunis à Tours en 1483; une ordonnance du même prince en 1485; une autre de Charles IX, donnée à Moulins en 1566; l'autorité enfin de Henri III, en l'ordonnance qu'il fit l'an 1579 sur les cahiers des Etats généraux qu'il avait convoqués à Blois, l'an 1576.

scrupuleusement de les perdre. Or, Sire, je ne parle point ici de messieurs de la chambre de justice en particulier, je parle de tous les commissaires en général en matière de crime. Il ne m'arrivera point aussi de mettre des bornes à votre pouvoir, non plus qu'à la puissance divine dont il est l'image. Je n'aurai jamais d'esprit, ni de voix, ni de sang, ni de vie, que pour soutenir ce sacré pouvoir qui ne fait pas seulement la grandeur de Votre Majesté, mais aussi la félicité de ses peuples. Mais, Sire, que Votre Majesté considère, s'il lui plaît, elle-même, quelle différence il y a, quel éloignement, quel abîme entre cette égalité glorieuse et volontaire du roi au sujet<sup>1</sup> dans la poursuite des crimes, [entre] cette modération, cette retenue, ce scrupule, que je viens de remarquer, et le choix des juges par un roi qui est partie. Et où est la partie..., quelque faible, quelque misérable qu'elle soit, qui ne gagne sa cause s'il lui est permis d'en faire autant? Et que peut-il y avoir de plus suspect, de plus redoutable à des accusés que des juges, non pas naturels et ordinaires, mais établis exprès contre eux, qu'on n'a jamais vus être pour eux, qui, à regarder les exemples du passé sur lesquels on en fonde l'usage, ont toujours su condamner, et pas une seule fois absoudre?

Que si les exemples peuvent quelque chose sur Votre Majesté, qu'elle en reçoive un, mais véritablement fait pour elle; c'est celui de Henri le Grand, de glorieuse mémoire, aïeul de Votre Majesté, à qui elle a tant fait d'honneur en témoignant, même dès l'enfance, qu'elle le regardait comme un des plus dignes modèles de ses grandes actions, et dont on remarque avec éloge qu'il ne fit jamais faire le procès par commissaires à qui que ce soit, quoiqu'il en eût plusieurs occasions, et quoique cette voie lui eût été souvent proposée...

<sup>1</sup> Du roi et du sujet.

L'orateur cite ici, suivant l'usage du barreau à cette époque, l'autorité des théologiens dont l'opinion est favorable à la sienne.

S'il faut enfin entendre la voix du peuple, cette voix, Sire, qui est si souvent celle de Dieu, cette voix qui fait, à vrai dire, la gloire des rois, qui parle si magnifiquement aujourd'hui par toute la terre des vertus de Votre Majesté, elle dira que tout ce qui n'est point naturel et ordinaire, lui est suspect; qu'un innocent même, condamné par votre parlement, passe toujours pour coupable; qu'un coupable même, condamné par des commissaires, laisse toujours au public et à la postérité quelque soupçon d'innocence; qu'enfin le général du monde regarde ces deux sortes de juges comme deux choses tout à fait différentes. Témoin la réponse de ce bon religieux, que l'histoire n'a pas trouvée indigne d'être rapportée, quand le roi François I<sup>er</sup> regardant à Marcoussis le tombeau d'un surintendant immolé, sous un des rois précédents, aux jalousies de la Cour et à la passion d'un duc de Bourgogne, et ce grand prince disant que c'était dommage qu'on eût fait mourir un tel homme par justice : ce n'est pas par justice, Sire, répondit ingénument le religieux, c'est par commissaires<sup>1</sup>.

Je l'ai dit à Votre Majesté, Sire : jusqu'ici, en tout ce raisonnement, je n'ai parlé que des commissaires en général. Je suis persuadé que messieurs de la chambre de justice sont justes, pleins d'honneur, pleins de probité, dignes par leur rang, par leur dignité, par leur caractère, par leur mérite, par le choix de Votre Majesté même, de toute sorte de respects : mais, en descendant du général au particulier, quel moyen, Sire, de dissimuler ce que tout Paris, ce que toute la France disent tous les jours, et que personne n'a encore peut-être osé dire à Votre Majesté ? Je le dirai toutefois hardiment—

<sup>1</sup> Ce surintendant des finances est Jean ou Gerard de Montaigu ; Pellisson en parlera de nouveau dans la troisième partie de ce discours. *Notes hist.* N<sup>o</sup> 23.

car la vérité ne craint rien sous un grand prince, tel que Votre Majesté — bien que ces juges soient justes en eux-mêmes, pleins d'honneur, pleins de probité, le malheur de M. Fouquet veut encore qu'il y en ait parmi eux un grand nombre qui, par d'autres considérations, sont légitimement récusables; mais un si grand nombre, Sire, et pour de telles considérations, qu'il n'y a point de parlement dans votre royaume dont on ne pût évoquer un procès si l'on avait un pareil nombre d'aussi fortes et légitimes récusations <sup>1</sup>.

Avec quelque soin que Votre Majesté veille sur son Etat, les affaires des particuliers, leurs liaisons, leurs intrigues, leurs démêlés, leurs passions, leurs jalousies, leurs animosités, leurs vengeances ne vont point jusqu'au trône. Ce sont vapeurs de la terre qui s'arrêtent à la moyenne région de l'air, et n'approchent point du soleil...

Lors donc, Sire, que tant d'ordonnances, confirmées par les serments des rois vos prédécesseurs et par celui de Votre Majesté même, que l'esprit de nos lois et de la justice française, que l'exemple du grand Henri votre aïeul, que les avis des personnes doctes, saintes et pieuses, que la voix du peuple, que tant de raisons particulières qu'on n'explique point par respect à Votre Majesté, lui persuadent de renvoyer M. Fouquet à ses juges naturels; lorsque Votre Majesté, après tant de prospérités et tant de triomphes..., ne règne pas moins absolument dans les compagnies souveraines que dans le Louvre, quelle nécessité trouvera-t-elle de se détourner du chemin le plus battu, le plus fréquenté de la justice, de quitter les grandes et belles voies royales pour en prendre d'autres? Pourquoi voudra-t-elle, ou donner à un coupable le moyen de se faire croire plus innocent qu'il n'est en effet, ou ôter, sans y penser, à un innocent quelqu'un des moyens de justifier son

<sup>1</sup> *Notes historiques*, N° 9.



innocence ? Pourquoi voudra-t-elle du moins laisser à la médisance et à l'envie , pour qui il n'y a rien de sacré , un prétexte de murmurer en secret , si elle ne l'ose en public , contre la plus belle et plus florissante réputation du monde , qui est celle de Votre Majesté.

Mais , Sire , quelque résolution qu'il plaise à Dieu d'inspirer à Votre Majesté sur ce sujet , ce que je ne puis m'empêcher d'espérer , c'est que , si Votre Majesté ne renvoie point M. Fouquet à ses juges naturels ; si elle n'accorde point ce que la sage et vertueuse mère <sup>1</sup> , ce que la famille désolée de cet infortuné , lui ont déjà demandé avec tant de larmes — qui est de ne lui point donner d'autres juges que Votre Majesté même , suivant les clauses expresses de ses lettres de surintendant , qui l'affranchissent de toute autre juridiction <sup>2</sup> — ; s'il faut que le premier et le plus malheureux des surintendants subisse effectivement le jugement d'une chambre de justice , comme un simple et misérable homme d'affaires , au moins Votre Majesté lui réservera-t-elle en sa personne une justice supérieure à la chambre de justice , une justice où Votre Majesté n'appellera point seulement sa sévérité , mais aussi sa bonté , sa clémence et son cœur vraiment royal , pour y venir donner leur suffrage.

C'est , Sire , devant ce tribunal supérieur — car aussi , à vrai dire , M. Fouquet n'en peut reconnaître d'autre sans se faire tort — ; c'est , dis-je , devant ce tribunal supérieur que je vais désormais plaider sa cause.

<sup>1</sup> *Notes historiques*, N° 10. — <sup>2</sup> *Provisions du 21 février 1653*. « Vous avons constitué, ordonné, et établi par ces présentes, etc., seul surintendant de nos finances, pour désormais les administrer avec un plein et entier pouvoir, et ainsi qu'en votre conscience le jugerez nécessaire pour notre service, et jouir de cette charge aux honneurs, etc., sans que de cette administration vous soyez tenu de rendre raison en notre chambre des comptes, ni ailleurs qu'à notre personne, dont nous vous avons, de notre grâce spéciale, pleine puissance et autorité royale, relevé et dispensé, relevons et dispensons par ces présentes. *Note de Fellisson*.



Que Votre Majesté le souffre, et qu'elle m'écoute, s'il lui plaît, non pas avec l'esprit d'un maître irrité, mais avec celui d'un juge équitable, d'un roi bon et généreux, qui ne condamne jamais qu'à regret, et qui cherche toutes sortes de moyens d'absoudre.

## II. — *Justification de M. Foucquet*<sup>1</sup>.

Je défendrai M. Foucquet de deux accusations principales, [qui sont] la mauvaise administration des finances, qu'on veut qu'il ait appliquées à son profit particulier; la mauvaise et excessive ambition qu'on a représentée à Votre Majesté comme suspecte et criminelle.

Premier chef d'accusation : crime de péculat. Quelle preuve en a-t-on donnée? Ses biens qu'il n'a pu acquérir, ses dépenses qu'il n'a pu faire, sans puiser dans le trésor de l'Etat, l'impossibilité où il se trouve de rendre compte des sommes qui ont passé par ses mains.

Sire, les apparences sont souvent trompeuses, surtout quand on juge des biens d'un homme qui a tout ensemble beaucoup d'esprit et beaucoup de cœur. Je ne crains pas de dire à Votre Majesté qu'il n'y a point d'homme dans son royaume assez hardi pour se charger en même temps des biens et des dettes de M. Foucquet; et, au lieu de ces millions de réserve entassés les uns sur les autres qu'on a d'abord figurés à Votre Majesté, il me semble que je vois ce Romain<sup>2</sup>, qui, après avoir bâti une trop belle maison qu'il fit néanmoins sagement abattre en un jour, pour apaiser l'envie, fut

<sup>1</sup> Titre ajouté. — L'orateur commence cette seconde partie de sa défense par écarter l'accusation tirée d'une foule de papiers compromettants saisis chez son ami. Il reviendra sur cette difficulté dans son second mémoire; il se contente ici de déplorer le malheur d'un homme que sa charge obligeait à écrire sur toutes sortes d'affaires, et dont on a recherché les moindres billets. *Notes hist.* N° 11.

— <sup>2</sup> Le consul Publius Valerius Publicola.

trouvé si pauvre qu'il ne laissa pas de quoi se faire enterrer, et qu'il fallut que le public fit lui-même les frais de ses funérailles.

Je ne dirai rien ici de ses dépenses, en ce qu'on les lui reproche comme des marques d'ambition, puisque j'ai réservé ce sujet pour un autre article ; mais sans pompe , sans artifice , sans éloquence , je supplierai très - humblement Votre Majesté de considérer combien il avait de moyens légitimes d'y fournir <sup>1</sup>.

Pellisson examine donc ici les ressources pécuniaires du surintendant, ressources fondées sur son patrimoine et sur celui de sa femme, qui lui avait apporté plus de douze cent mille livres ; sur son crédit ; sur les revenus ordinaires de sa charge ; sur les grâces extraordinaires qu'il recevait du monarque et de son premier ministre ; sur les immenses et légitimes profits qu'il retirait de ses avances d'argent faites à la couronne.

Quant à la reddition des comptes exigés du surintendant pour prouver son innocence, il faut distinguer deux époques. S'agit-il des six derniers mois ? Elle est inutile , puisque, depuis la mort du cardinal Mazarin, il n'a rien fait et rien pu faire que par l'autorisation de Sa Majesté, que sous la surveillance de Colbert, qui tenait un registre très-exact de tous les fonds du trésor et de toutes les dépenses. S'agit-il des six années qui ont précédé la mort du cardinal ? Premièrement, cette reddition de comptes serait injurieuse à la mémoire de ce grand ministre <sup>2</sup> ; secondement, elle est devenue impossible, en effet, non par la mauvaise administration de l'accusé, mais par la nature même des choses.

L'orateur prouve cette impossibilité, 1<sup>o</sup> en rappelant au roi que, depuis plus d'un siècle, il s'est toujours fait dans les finances, pour le bien même de l'Etat , une infinité d'opérations qu'il a fallu cacher, et dont on a effacé avec soin la mémoire et les traces ; 2<sup>o</sup> en énumérant les cas où l'honneur et l'intérêt du gouvernement exigent qu'on accorde en secret des remises, des indemnités, des cadeaux, des pensions, des augmentations de prix dans les marchés, sans enregistrer ces grâces ; 3<sup>o</sup> en expliquant la conduite de M. Fouquet par celle de Richelieu et de

<sup>1</sup> Notes hist. N<sup>o</sup> 12. — <sup>2</sup> Notes hist. N<sup>o</sup> 13.

Mazarin <sup>1</sup>, qui, pour le bien de l'Etat et pour faciliter l'exécution des affaires, ont aussi fait des grâces secrètes avec le bon plaisir du monarque; 4<sup>o</sup> en rejetant certains comptes embrouillés sur les ruses des gens de qualité qui, pour se faire payer outre mesure, ont pu quelquefois s'entendre avec les commis du ministre des finances; 5<sup>o</sup> en invoquant la voix publique, qui affirme que la plupart des dépenses dont on accuse son ami ont été faites sur des ordres verbaux ou privés du cardinal Mazarin <sup>2</sup>; puis il conclut éloquemment ainsi.

Pour rendre raison de son administration, je demanderais, Sire, à ceux qui l'accusent, si sous le règne triomphant de Votre Majesté, et si sous cette surintendance, l'Etat de Milan s'est perdu, comme sous François I<sup>er</sup> <sup>3</sup>, faute d'avoir envoyé aux troupes l'argent qui leur était destiné; si, faute d'une somme très-médiocre — comme on l'a pourtant vu de nos jours, et avant lui — il a laissé reprendre aux ennemis une des plus importantes places de l'Europe <sup>4</sup>, qui avait coûté de si grandes sommes et tant de sang; si vos armées, Sire, ont jamais manqué de vaincre pour manquer de quoi vivre; si, nonobstant les dépenses effroyables de la guerre, du mariage de Votre Majesté, et de la conclusion de la paix <sup>5</sup>, nonobstant les grandes aliénations qu'on a été contraint de faire, il ne se trouve point encore aujourd'hui que, par les augmentations qu'il a pratiquées dans les grandes fermes, les revenus de Votre Majesté sont encore plus grands qu'ils n'étaient lorsqu'il commença d'être surintendant <sup>6</sup>; si les peuples, par la manière dont il s'est conduit avec eux, n'ont point porté ces pesantes charges

<sup>1</sup> Mazarin se faisait donner régulièrement 23,000,000 par an pour certains états secrets dont il voulait avoir seul la disposition. JACQUES BRESSON. *Hist. financ. de Fr.*, t. I, p. 300 (Paris, 1843). — <sup>2</sup> Pellisson distingue par huit numéros ce que, pour abrégé, nous venons de réduire à cinq articles. — <sup>3</sup> En 1521. *Notes hist.* N<sup>o</sup> 24. — <sup>4</sup> Casal, célèbre par la victoire du comte d'Harcourt sur les Espagnols en 1640, et perdue, en 1652, faute d'argent nécessaire pour l'entretien de la garnison et des remparts. *Notes hist.* N<sup>o</sup> 14. — <sup>5</sup> Des Pyrénées, en 1660. — <sup>6</sup> En 1633.

autant et plus tranquillement que sous les règnes précédents ; si les compagnies souveraines , quoiqu'au milieu des tumultes de la guerre, au milieu presque des mouvements de l'Etat <sup>1</sup>, et en un temps bien différent de celui-ci, n'ont pas été heureusement ménagées, et portées avec beaucoup d'adresse à faciliter les affaires de Votre Majesté ; si dans les trois dernières années, qui sont celles de la plus grande autorité de M. Fouquet <sup>2</sup>, bien que les dépenses augmentassent tous les jours, il n'a pas trouvé moyen de diminuer les tailles, chaque année, de plusieurs millions ; si les remises des traites, qu'il avait trouvées au tiers et quelquefois à davantage, n'ont pas été réduites par lui au quart seulement, et les intérêts à dix pour cent, au lieu de douze et de quinze ; si les gens d'affaires, si les officiers même du conseil, deux sortes de personnes qu'un surintendant bien corrompu ménagerait sans doute comme complices de ses crimes, n'ont pas été chargés de taxes sur taxes pour décharger les peuples de la campagne ; si, en traitant honnêtement les personnes de mérite et de service en toute sorte de conditions, il n'a pas conservé à Votre Majesté le cœur et l'affection de ses sujets, son grand et véritable trésor, ses seules et véritables richesses ? C'est, Sire, la raison que je rendrais pour lui de son administration. Mais combien la rendrait-il mieux lui-même, s'il était encore assez heureux pour le pouvoir faire de sa propre bouche aux pieds de Votre Majesté.

Mais, Sire, de quelque importance que puisse être cette première partie de la justification de M. Fouquet, parlant non-seulement au plus grand roi, mais aussi au roi le plus occupé de la terre, il est temps de passer à la seconde...

<sup>1</sup> Allusion aux troubles de la Fronde, qui furent suivis de sept années de guerre avec les Espagnols, commandés par le vainqueur de Rocroy devenu rebelle. — <sup>2</sup> Le comte de Servien, collègue de Fouquet, mourut au commencement de 1659. *Notes hist.* N<sup>o</sup> 4.



Second chef d'accusation : ambition criminelle , témoignée par les bâtimens de Vaux, par l'acquisition et les fortifications de Belle-Ile, par les gratifications faites aux personnes de la cour<sup>1</sup>.

Sire, ce n'est pas une des moindres marques de la puissance et de la sacrée majesté de nos rois, que cet éclat, cette dignité, cette fortune qu'ils ont répandue dans tout temps sur ceux qui ont eu l'honneur de les servir et de leur plaire; et quand on fera réflexion sur tant de grandes et illustres maisons, aujourd'hui des principales de l'Etat, qui n'ont point eu d'autre origine; quand on se souviendra, Sire, de ce que les grâces et les bontés de Votre Majesté même ont fait avec tant de justice pour feu M. le cardinal Mazarin, et de cette pompe, de cette grandeur, de cette gloire qui l'ont accompagné jusque dans les bras de la mort, on s'étonnera peut-être bien moins qu'un particulier qui a de l'élévation dans l'esprit et dans le cœur, qui sent un zèle extrême pour le service de Votre Majesté, qui ne trouve en elle que faveur et que bonté, espère mieux qu'il ne devait de sa fortune, passe quelquefois dans ses pensées les plus justes bornes que la plus exacte raison leur devrait prescrire<sup>2</sup>.

Je ne prétends pas toutefois, Sire, louer en M. Foucquet ce qu'il a toujours condamné en lui-même. Il y a plusieurs personnes d'honneur qui l'ont entendu souvent se reprocher ses bâtimens comme des faiblesses; qui lui ont entendu dire souvent qu'il aurait imité ce fameux Romain dont j'ai parlé<sup>3</sup>, si désormais il n'eût trouvé plus de prodigalité à abattre qu'à achever; mais que, si son ardeur pour toutes les belles choses, si les propositions et les conseils toujours engageants des personnes les plus célèbres dans les arts, si la facilité d'avoir de l'argent sur son crédit, si l'espérance d'un plus heureux avenir, si son ascendant enfin et son étoile, qui, n'étant<sup>4</sup> que

<sup>1</sup> Titre ajouté. — <sup>2</sup> *Notes hist.* N° 15. — <sup>3</sup> Ci-dessus, p. 40. — <sup>4</sup> Qui, lorsqu'il n'était que, etc.



maître des requêtes , lui faisait commencer des plans de surintendant; si toutes ces choses, dis-je, l'avaient porté plus avant qu'il n'avait cru lui-même devoir aller, il était résolu de corriger ses fautes , et d'en faire un bon usage , en donnant à Votre Majesté ce qu'il trouvait trop beau et trop grand pour lui. En effet, Sire, on sait qu'il a fait porter parole par M. de Brancas à cette sage, à cette grande et incomparable reine , mère de Votre Majesté, de donner Vaux <sup>1</sup> à monseigneur le dauphin aussitôt qu'il serait né, et Votre Majesté sait elle-même la supplication très-humble qu'il lui a faite de prendre Belle-Ile. Et, quant à cette dernière, Sire, je ne doute point que Votre Majesté ne soit aussi informée qu'il en fit l'acquisition par ordre exprès de M. le cardinal Mazarin, qui fut bien aise, en ce temps-là, d'ôter cette place à une maison puissante, et alors suspecte <sup>2</sup>, ayant de plus quelque dessein de s'en accommoder lui-même, dans la pensée qu'on lui avait donnée pour le gouvernement de Bretagne; que ce fut ce cardinal enfin qui fit expédier des ordres pour fortifier cette place, et que jusqu'à sa mort il a laissé en incertitude s'il ne la prendrait point pour lui-même ou pour Votre Majesté. M. Fouquet ne l'a donc jamais regardée, ni possédée, ni fortifiée comme une chose qui fût à lui, d'autant plus que, par la nature de cette acquisition, qui a autrefois appartenu à la couronne, Votre Majesté était en droit de la retirer pour de l'argent toutes les fois qu'il lui plairait; et cela étant, Sire, si Vaux et Belle-Ile faisaient son infortune, la postérité se souviendrait-elle jamais, sans pitié et sans douleur, qu'il fut criminel pour avoir donné de nouveaux ornements à la France, encore qu'il se fût contenté de la peine de les faire, et du plaisir de les remettre à son roi?

<sup>1</sup> Vaux-le-Vicomte, auprès de Melun. *Notes hist.* N° 16. — <sup>2</sup> Belle-Ile avait été érigée en marquisat et donnée par Charles IX aux comtes de Rais.

Je passe, Sire, au reproche qu'on lui fait d'avoir accordé tant de gratifications, de n'avoir rien épargné pour établir son crédit et sa puissance en engageant une infinité de personnes dans ses intérêts... Il n'a eu, dit-on, pour but que de se faire des amis. Votre Majesté voit assez s'il en a beaucoup fait, s'il lui en reste beaucoup de véritables <sup>1</sup>. Mais quand, en servant Votre Majesté, il aurait eu dessein de se faire aimer des personnes de sa cour, où trouverait-on qu'il en soit blâmable, et que ce soit un fort beau secret pour servir utilement son maître, surtout en France, que de se faire haïr ? Les amis que se fait un ministre zélé et fidèle, il ne les dérobe pas à son roi ; il les lui garde, il les lui ramène dans les temps difficiles... Vouloir qu'un roi, un grand roi, un roi tel que Votre Majesté, en prenne ombrage..., c'est mal concevoir sa force et sa grandeur, c'est juger trop indignement et trop basement d'une si haute puissance. J'aimerais autant que le maître d'un grand et ample héritage se mît en peine du travail, de l'empressement, de la diligence, de l'union, des amas et des retraites de quelques misérables fourmis, comme s'il ne pouvait pas les écraser du pied quand il lui plaît, ou les disperser, en moins de rien, du moindre souffle de sa bouche.

III. — *Si l'accusé était coupable, l'honneur et l'intérêt du roi demanderaient son pardon* <sup>2</sup>.

Jusqu'ici, Sire, je n'ai parlé qu'à la justice de Votre Majesté. Que cette justice me permette maintenant de m'adresser à ses autres vertus, à sa bonté, à sa clémence, à sa sagesse. Si j'ai défendu M. Fouquet comme innocent, que je parle encore pour lui comme coupable, en faisant faire à Votre Majesté certaines réflexions générales, mais impor-

<sup>1</sup> Notes hist. N° 17. — <sup>2</sup> Titre ajouté.

tantes, qui, le supposant même coupable, demandent son salut et sa grâce à un prince tel que Votre Majesté.

Et pourquoi, Sire, ne supposerais-je point que M. Fouquet est coupable, si la voix du peuple, si celle des sages disent également, qu'en entrant dans toutes les grandes charges, et surtout en celles qui ont un grand maniement, on met sa tête et sa vie entre les mains de son roi, pour ne dépendre que de sa bienveillance ? qu'il n'y a presque jamais en France de premier ministre, de surintendant, de général d'armée, de gouverneur de province ou de place, qui, étant examiné dans la dernière rigueur des lois, n'en puisse appréhender toute chose avec justice ? Mais en même temps, Sire, et ces sages, et ce peuple, réclament contre cette justice si exacte, contre cette dernière rigueur, presque autant que contre une haute injustice.

C'est une chose très-remarquable que celle que je m'en vais dire à Votre Majesté, attestée cependant par l'histoire, la véritable, la sage, la fidèle conseillère des grands rois. Il n'y a point eu de surintendant, sans exception, qui, dans une administration un peu longue, à écouter les discours du peuple ou les jalousies de la cour, dans ce poste si grand et si envié, si sujet à la haine publique, n'ait paru digne de la mort. Mais de ce grand nombre il n'y en a eu, en tout, que quatre ou cinq de malheureux ; et de ces quatre ou cinq même, à peine y en a-t-il eu un qui, après sa mort, lorsque la colère des rois, la jalousie des concurrents ou des supérieurs, l'envie du monde sont mortes avec lui, n'ait été justifié par l'histoire, n'ait laissé, s'il faut ainsi dire, par sa condamnation, plutôt une ombre et une tache qu'un ornement à la vie de son prince, au moins sur ce fondement qu'il vaudrait mieux avoir sauvé mille coupables que d'avoir fait périr un innocent.

Je ne parle point de Pierre de la Brosse sous le roi Philippe le Hardy, qui n'était pas proprement surintendant, mais cham-

bellan, et ne fut point recherché pour finances, mais convaincu, par ses lettres, d'intelligence avec les ennemis de l'Etat, et que néanmoins plusieurs auteurs, entre autres un italien de grand nom et de grand jugement<sup>1</sup>, ont mis au rang des innocents, comme ces lettres ayant été supposées. Enguerrand de Marigny, sous Philippe le Bel et Louis Hutin son fils, est, à vrai dire, le premier, comme le plus connu et le plus illustre des surintendants malheureux, poursuivi chaudement, disent les auteurs, par Charles de Valois, oncle et comme tuteur du roi, et qu'il avait irrité sous le règne précédent. Il fut condamné solennellement à Vincennes, non point par des commissaires, mais par une assemblée de pairs, ses plus naturels et ses plus légitimes juges. Jamais homme ne passa pour plus coupable : ce n'était pas seulement péculat, c'était neuf ou dix crimes énormes, trahison, intelligence avec les ennemis; c'était même empoisonnements et images de cire, armes accoutumées de la calomnie, renfort ordinaire de fausses ou faibles accusations. Les grands, jaloux de son élévation, furent ravis de le voir condamner; le peuple même, qui le haïssait à cause des grandes levées qu'il avait été contraint de faire pour soutenir la guerre, se jeta avec fureur sur ses statues. Cependant, quelque temps après, ce même Charles de Valois tombe malade d'une espèce d'apoplexie ou paralysie, d'autres disent d'une langueur inconnue. Il examine sa conscience, et, pour obtenir de Dieu sa guérison, qu'il n'obtint pas toutefois, il fait faire des aumônes publiques par tout Paris, et fait dire à ceux qui les distribuaient : *Priez Dieu pour l'âme de Monseigneur Enguerrand de Marigny, et pour Monseigneur Charles de Valois*, mettant toujours Marigny devant Valois, *ce qui étonna fort*, dit l'histoire, *ceux qui avaient cru que cette condamnation était juste*. On ouvre les yeux alors, on met sa femme en liberté<sup>2</sup> qu'on avait tenue

<sup>1</sup> Dante, *Purgatoire*, ch. vi, v. 28. — <sup>2</sup> On met en liberté sa femme, qu'on avait tenue, etc.

aussi coupable que lui, on rétablit ses enfants dans leurs biens, qui avaient été confisqués, on ne le regarde plus que comme une victime de Charles de Valois, tant l'envie, la jalousie, la colère, ont de pouvoir, même sur l'esprit des grands hommes, et sont dangereuses auprès de leurs rois<sup>1</sup>.

Ensuite, et quelques années après seulement, vient Gérard de la Guelle, surintendant, mort à la question, que toute l'histoire reconnaît pour innocent, et sacrifié, par un très-dangereux exemple, à la passion du peuple, qui, ayant pris cœur — chose très-remarquable — de la condamnation de Marigny pour murmurer contre les finances, et passant dans sa fureur, suivant sa coutume, du moindre au plus grand, du ministre au prince, des hommes, pour ainsi dire, à Dieu, avait bien eu l'insolence et l'audace d'appeler publiquement aux états généraux des impositions faites par son roi<sup>2</sup>.

L'histoire, pour ne rien oublier, parle encore d'un Pierre Remy, sous Philippe de Valois, dont la condamnation est assez obscure; car on n'en sait pas de détail. Il est dit seulement qu'on lui trouva, non pas des dettes et de la misère, mais des richesses immenses pour ce temps-là; et si son arrêt mérite d'en être cru, il fut condamné non-seulement pour péculat, mais encore pour trahison<sup>3</sup>.

Quel bon effet produisirent ces recherches et ces condamnations de surintendants en douze ou treize ans de temps, l'une en 1315, l'autre en 1322, l'autre en 1328? — Ceci, Sire, mérite la réflexion de Votre Majesté. — Y eut-il plus d'intégrité dans les finances? les rois en furent-ils mieux servis? les peuples en furent-ils plus contents? Au contraire, jamais tant de plaintes qu'en ce temps-là; jamais tant de crieries et tant de vacarme contre ces mêmes désordres, ou véritables ou supposés. Cette bête, non pas à cent têtes seulement, mais à cent

<sup>1</sup> Notes historiques. N° 19. — <sup>2</sup> Ibid. N° 20. — <sup>3</sup> Ibid. N° 21.



millions de têtes, à qui il est toujours dangereux de découvrir, de laisser même entrevoir le secret et les mystères de l'Etat, s'effaroucha tellement qu'en ce même siècle, même dans la calamité publique, sous le roi Jean, prisonnier, et Charles V, lors dauphin, son fils<sup>1</sup>, ce ne furent que brigues, que factions, que séditions, pour demander compte des finances à tous les ministres de ce temps-là... de sorte qu'en l'espace d'environ quarante ans — car il n'y en a guère davantage de la condamnation d'Enguerrand de Marigny, qui fut en 1315, jusqu'à ces mouvements sous le roi Jean, qui furent en 1357—; en cet espace d'environ quarante ans, depuis qu'on eut une fois commencé d'entamer cette délicate et épineuse matière des finances, il se voit plus de recherches, plus de condamnations, plus de bruit et de désordres dans l'Etat et contre les rois pour les finances, qu'il ne s'en trouvera presque en tout le reste de douze cents et tant d'années de monarchie. [Ce fut] en un siècle néanmoins où les finances n'étaient presque rien..., en un siècle si éloigné de la gloire, de la pompe et de la richesse du nôtre, que les registres de la chambre des comptes nous semblent faits pour se réjouir quand nous y voyons des articles de 7 sous 6 deniers par jour pour les voyages des chanceliers de France, de beaucoup moindres encore pour réparer les habits du roi.

Ainsi, après ces surintendants, mais seulement cinquante ans après, ou environ, on trouve Jean de Montaigne, sous Charles le Simple. C'est celui dont le bon religieux de Marcoussis disait à François I<sup>er</sup> qu'il n'avait pas été condamné par justice, mais par commissaires<sup>2</sup>. Nul historien presque n'a douté de son innocence : il fut immolé à la faction du duc de Bourgogne, pour avoir été de celle du duc d'Orléans.

Ensuite l'histoire parle de Jacques Cœur, sous Charles VII,

<sup>1</sup> *Notes hist.* N<sup>o</sup> 22. — <sup>2</sup> Ci-dessus, p. 37. *Notes hist.* N<sup>o</sup> 23.

condamné non par des commissaires, mais par un arrêt authentique du parlement de Paris, sur une infinité de chefs, tenu sur l'heure pour très-coupable, et pour qui le pape n'obtint qu'à peine que la mort fût changée en rélegation ; et cependant l'histoire dit encore qu'après sa mort il fut trouvé innocent <sup>1</sup>.

Enfin on voit, sous François I<sup>er</sup>, Jean de Semblançay, sage et vénérable vieillard, qui avait véritablement laissé perdre l'Etat de Milan faute d'envoyer à l'armée les sommes que le roi avait ordonnées, mais malgré lui... et forcé par l'autorité, par les menaces et par la rapine d'une puissance supérieure à la sienne, qui détourna cet argent ailleurs, et qui ne songea depuis qu'à sa perte <sup>2</sup>. L'histoire, Sire, ne l'excuse pas seulement, mais déclame contre cette puissance, et contre un ministre de ce temps-là, son ennemi, qui avait été le second instrument de sa mort par un choix affecté de commissaires, tous de sa cabale. Ce sont les termes d'un fort sage historien <sup>3</sup>.

En dernier lieu, Sire, et de nos jours, on a vu M. de la Vieuville poursuivi, condamné par une chambre de justice. S'il ne se fût mis à couvert de ses crimes supposés par un crime véritable, mais pardonnable, en rompant les prisons de son roi, il serait peut-être aujourd'hui au rang des autres. Mais quand l'envie, la haine et l'intrigue ont été dissipées, on a vu sa réputation solennellement rétablie, [on l'a vu] lui-même rétabli enfin dans son emploi, finir ses jours en paix

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 23. — <sup>2</sup> *Ibid.* N° 24. — <sup>3</sup> Franciscus Belcarius Peguillio episcop. Metens. *Comment. rer. gall.* At Pratus Cancellarius, bipedum omnium nequissimus, qui Samblancæo, ob summam ejus auctoritatem, invidebat (hunc enim ob venerandam ejus senectutem patrem suum rex appellare solebat) illi judices a sua cohorte, hoc est, etc., dedit : tametsi non Samblancæum in ære Ludovicæ, sed Ludovicam in ære Samblancæi certo esse norat. Addicti certis destinatisque sententiis judices et Ludovicæ et Prati metu hominem innocentem, ut ferebatur, extremo supplicio addixerunt. — *Note de Pellisson.*

et avec honneur sous le règne auguste et équitable de Votre Majesté <sup>1</sup>.

S'il en faut dire la vérité, Sire, je ne vois point quelle gloire ont acquis aux rois vos prédécesseurs les condamnations de tous ces surintendants; je vois même que la plupart ont fait quelque tort à leur mémoire. Mais Votre Majesté veut-elle voir une gloire véritable et solide, une gloire où les voix ne se trouvent point partagées, où il n'y a ni contestation, ni difficulté? C'est celle de Henri IV, votre grand aïeul, qu'on a loué unanimement d'avoir trouvé M. d'O dans les finances, [ministre] contre lequel on criait plus qu'on n'a jamais fait contre nul autre, son ennemi de plus, et qui lui avait fait mille peines à son avènement à la couronne; et de s'être pourtant contenté, avec une bonté presque divine, d'empêcher les désordres dans les finances, sans lui ôter même son emploi jusqu'à sa mort <sup>2</sup>. Ce n'est pas mon dessein, Sire, de traiter ici le lieu commun de la clémence; mais celle de ce grand prince m'emporte et me ravit en admiration, et son siècle ni la postérité ne l'ont point laissée sans récompense. Ne pensez pas, Sire, que le combat de Fontaine-Française, les batailles de Coutras, d'Arques et d'Ivry, lui aient acquis le surnom de Grand. Il avait déjà désarmé la ligue, conquis son royaume et fait tous ses grands exploits, qu'on ne lui donnait point encore ce grand et auguste titre. Mais quand on a vu que Paris, qui lui avait tant résisté, n'a trouvé en lui qu'un père ou plutôt qu'un roi; que le duc de Mayenne, qui lui avait opiniâtrément disputé la couronne, n'a été puni que d'une simple raillerie et d'une longue promenade à pied, fort incommode à un homme de sa taille <sup>3</sup>; que ce bon prince n'a jamais perdu qu'avec une extrême violence sur lui-même ses plus mortels ennemis, ses amis les plus perfides et les plus ingrats, et

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 23. — <sup>2</sup> *Ibid.* N° 26. — <sup>3</sup> *Ibid.* N° 27.

ceux-là seuls qui n'ont pas voulu implorer sa grâce; qu'en un mot, il savait encore mieux pardonner que vaincre; alors, Sire, alors, le genre humain tout entier..., surpris de trouver en un même homme le cœur d'un lion avec la bonté d'un ange, a rompu, pour ainsi dire, toutes les premières bornes de son admiration, et, ne la pouvant plus contenir en elle-même, l'a exprimée comme d'une seule voix par ce nom de Grand, qui le fera triompher et régner sans cesse dans les siècles à venir, et ne durera pas moins que le monde...

Que l'envie et la lâcheté insultent aux malheureux tant qu'il leur plaira: c'est leur coutume. Votre Majesté est trop éclairée pour s'y méprendre: elle n'ignore ni les grands talents de M. Fouquet, ni les services qui lui ont fait mériter souvent tant d'éloges de la propre bouche de Votre Majesté. Et si les Romains, la nation du monde la plus sévère, ont tenu pourtant, comme il paraît par leurs lois et par leurs histoires, que les belles actions devaient quelquefois couvrir les mauvaises, le mérite exempter de la peine, et la gloire emporter le crime<sup>1</sup>, que Votre Majesté se souvienne, Sire, non pas de la longue administration de M. Fouquet, puisqu'on la calomnie, quoique grande et illustre en plusieurs choses, comme je pense l'avoir fait voir..., mais au moins de deux ou trois actions de sa vie, où son zèle a paru avec tant d'éclat et de gloire que l'envie même ne le saurait nier.

Quand, dans les funestes désordres de cet Etat, dont on ne peut se souvenir qu'avec peine, le parlement quittait Paris pour se ranger à Pontoise, par une fidélité à laquelle Votre Majesté vient de donner des récompenses glorieuses..., ne fut-il pas chargé par Son Eminence du plus grand soin, de la principale confiance de cette importante négociation... que l'on

<sup>1</sup> L. FLORUS, *liv. I, ch. 3*, parlant d'Horace: Citavere leges nefas; sed abstulit virtus parricidam; et facinus intra gloriam fuit. — *Note de Pellisson.*

regardait alors comme devant affermir la couronne presque chancelante sur la tête de Votre Majesté<sup>1</sup>? ne s'exposa-t-il pas, mille fois le jour, pour votre service, aux outrages du parti contraire dans sa compagnie, aux plaintes publiques, aux fureurs d'un peuple irrité? n'éluda-t-il pas cent fois, et ne fit-il pas, presque lui seul, retomber à rien ces tempêtes fatales qui devaient nous écraser? ne s'y gouverna-t-il pas avec tant d'esprit, tant de vigueur, tant d'adresse, tant de fermeté, tant de courage, que Son Eminence... ne pouvait se lasser de l'admirer comme un des plus grands hommes, comme un des plus nobles, des plus vastes, des plus beaux et des plus rares génies que la France eût jamais produits?

Quand, par une maladie qui fait encore frémir les bons Français, nous faillîmes à perdre Votre Majesté<sup>2</sup>, [et lors]qu'il ne fallut pas moins d'un miracle pour nous la rendre, comme il en avait fallu un pour nous la donner; [lors]que la France, dans ce grand malheur, ne voyait devant ses yeux qu'horreur, que confusion et que ténèbres; [lors]que tous les plus grands tremblaient de l'incertitude des événements, que les plus puissants ne songeaient qu'à s'assurer de tous côtés, ou qu'à mettre à couvert leurs richesses; [lors]que nul traitant, nul homme d'affaires ne pouvait, ou ne voulait, ou n'osait donner le moindre secours aux affaires de Votre Majesté, que faisait alors M. Fouquet? Avec un courage digne de l'ancienne Rome — mais pourquoi parler de l'ancienne Rome? disons plutôt avec un courage digne d'un ministre de Votre Majesté — il ne s'endettait pas seulement au delà de ses forces pour elle, il vendait même à Jacquier une terre considérable<sup>3</sup> de madame sa femme, pour envoyer sur l'heure même l'argent à l'armée de Votre Majesté devant Dunkerque.

Mais, Sire, toute sa vie n'est pleine que de pareilles actions;

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 28. — <sup>2</sup> A Mardick, au mois de juillet 1658. — <sup>3</sup> Belassisse.



et jamais surintendant ne s'est engagé pour les affaires publiques plus franchement, plus hardiment et plus noblement que lui. On n'aurait jamais fait, si l'on voulait dire toutes les marques de son zèle, ou de son respect pour la personne de Votre Majesté. Quelle se souviennne seulement de la dernière qu'il lui a donnée immédiatement avant sa prison.

Votre Majesté ne lui commanda pas de quitter sa charge de procureur général; elle lui laissa seulement entendre de loin, et comme en passant, que peut-être ne serait-il pas mal qu'il la quittât pour votre service, où il était obligé de donner désormais en autre chose trop d'assiduité <sup>1</sup>. Balança-t-il un moment, Sire, pour se défaire de la chose du monde qu'il avait toujours tenue pour la plus précieuse? écouta-t-il la voix de ses amis alarmés de cette pensée? ne répondit-il pas avec toute la confiance qu'on pourrait presque prendre en Dieu même, qu'il ne voulait — ce furent ses propres termes — ni protection, ni support, ni bien, ni honneur, ni vie qu'en la bonté de Votre Majesté? et n'employa-t-il pas, sur l'heure même, pour votre service tout ce qu'il avait reçu du prix de sa charge? Certes, Sire, je ne puis croire que Votre Majesté en puisse rappeler le souvenir sans en être attendrie. Que serait-ce si elle voyait encore cet infortuné [lui] même, à peine connaissable, mais moins changé et moins abattu de la longueur de sa maladie et de la dureté de sa prison que du regret d'avoir pu déplaire à Votre Majesté, et qu'il lui dît : Sire, j'ai failli, si Votre Majesté le veut; je mérite toute sorte de supplices; je ne me plains point de la colère de Votre Majesté; souffrez seulement que je me plaigne de ses bontés. Quand est-ce qu'elles m'ont permis de connaître mes fautes et ma mauvaise conduite? Quand est-ce que, par un clin d'œil seulement, Votre Majesté a fait pour moi ce que les maîtres font pour leurs esclaves les

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 6.

plus misérables , ce qu'il est besoin que Dieu fasse pour tous les hommes et pour les rois même , qui est de les menacer avant que de les punir ? Et de quoi n'aurais-je point été capable , de quoi ne le serais-je point , si Votre Majesté avait mieux aimé , si elle aimait mieux encore me corriger que me perdre ?

*Récapitulation des preuves , et conclusion du discours*<sup>1</sup>.

Mais , Sire , je détourne mes yeux de cette triste pensée. Votre Majesté voit combien il est digne de sa bonté et de sa grandeur de ne point faire juger M. Fouquet par une chambre de justice , dont même plusieurs membres sont récusables ; [elle voit] qu'on ne saurait prouver les malversations dont on l'accuse , ni par son bien , car il n'en a point , ni par ses dépenses non plus , car il y a fourni par ses dettes et par plusieurs avantages légitimes ; qu'un compte du détail des finances ne se demanda jamais à un surintendant ; qu'homme vivant , en sa place , ne le pourrait rendre ; que cette discussion est sujette à une infinité d'erreurs... ; qu'il n'a point failli depuis que Votre Majesté lui a donné ses ordres elle-même ; que la mort de Son Eminence , dont il les recevait auparavant , peut-être même que la soustraction de ses lettres lui ôte tout moyen de se justifier ; qu'en plusieurs choses , comme on ne le peut nier , son administration a été grande , noble , glorieuse , utile à l'Etat et à Votre Majesté ; que son ambition , quand elle passerait pour excessive , a mille sortes d'excuses , et ne doit être suspecte d'aucun mauvais dessein ; que ses services , ou du moins son zèle en mille rencontres , surtout dans les temps fâcheux et au milieu de l'orage , méritent quelque considération ; que la recherche de quelques surintendants , sujette à mille artifices de la calomnie et de l'envie , n'a produit aucune gloire aux rois

<sup>1</sup> Titre ajouté.

prédécesseurs de Votre Majesté; que la douceur, que la bonté du grand Henri, son aïeul, et en cette occasion et en mille autres, a été célébrée de mille louanges.

C'en est assez, Sire, pour espérer toutes choses de Votre Majesté. Qu'elle n'écoute plus rien qu'elle-même et les mouvements généreux de son cœur. Que l'histoire marque un jour dans ses monuments éternels : Louis XIV, véritablement donné de Dieu pour la restauration de la France, fut grand en la guerre, grand en la paix. Il effaça, par son application et par sa conduite, la gloire de tous ses prédécesseurs. Il n'aima à répandre que le sang de ses ennemis, il épargna celui de ses sujets. Il sut connaître les fautes de ses ministres, les corriger et les pardonner. Il eut autant de bonté et de douceur que de fermeté et de courage; et ne crut pas bien représenter en terre le pouvoir de Dieu, s'il n'imitait aussi sa clémence.

## II.

### SECONDE DÉFENSE DE M. FOUQUET.

Tel est le titre original de ce nouveau mémoire, que sa péroration et quelques phrases de l'exorde, adressées à Louis XIV, ont fait mal à propos nommer, dans les éditions modernes, *Second discours au roi*.

Pellisson, du fond de la Bastille, ne tarda pas à savoir que le jeune monarque, sous l'influence de Colbert et des autres ennemis de Fouquet, avait l'esprit trop prévenu pour être attaqué directement : il tourna ses efforts vers l'opinion publique; la soulever en faveur de son malheureux ami était le seul moyen possible d'émouvoir le trône et de le contraindre à pardonner. Il voulut donc mettre les gens d'affaires et de robe au courant du procès. Le nouveau discours fut pour eux : le roi n'y eut que ce qu'il fallait, d'abord pour ménager sa susceptibilité, puis pour assurer l'action de cette manœuvre habilement déguisée, c'est-à-dire, de l'encens au début et des supplications à la fin.

Cette composition oratoire est plutôt un *factum* qu'un discours pro-

prement dit ; elle n'a dans son plan ni l'unité , ni la marche progressive qui se trouvent dans la précédente , et qu'exige la perfection de l'éloquence. Pellisson distingue ses adversaires en cinq groupes , et les réponses qu'il leur fait partagent son travail en cinq parties , où sont examinées tour à tour , 1<sup>o</sup> la question de compétence ; 2<sup>o</sup> l'énormité des profits tirés des avances d'argent faites au roi , avances qui sont des services rendus à l'Etat et non des prêts usuraires ; 3<sup>o</sup> la nature et les garanties du privilège qui exempte le surintendant de la reddition de ses comptes ; 4<sup>o</sup> une affaire embrouillée concernant six millions , somme fictive représentée par des billets sans valeur et qu'on prenait pour un vol fait au trésor ; 5<sup>o</sup> la critique des abus inhérents à l'administration de la justice aussi bien qu'à celle du trésor.

Ce second mémoire , plus long du double que le premier , moins à la portée du commun des lecteurs , à cause des détails de finances dont il est rempli , est en outre d'un style beaucoup plus négligé. Son éloquence pleine de verve , de logique , d'adresse , quelquefois même d'originalité , mais jetée *currente calamo* , pêche à chaque instant contre le goût et la grammaire ; à peine y recontre-t-on une page sans incorrections , et par conséquent digne de figurer , sans réserve , dans une galerie de modèles. Elle occupe pourtant une trop belle place parmi les monuments du barreau français pour ne pas entrer dans ce recueil. Nous allons extraire de ce plaidoyer quelques fragments choisis , dont le mérite et les incorrections justifieront à la fois sa renommée historique et notre retenue. Nous déguiserons cependant la plupart des défauts , soit en abrégeant des périodes longues à l'excès , soit en remplaçant par des points des incises vagues et obscures , soit en ajoutant , entre des crochets , des mots indispensables à la clarté de quelques phrases.

*Réponse à l'objection tirée des avances d'argent qu'on reproche  
à M. Fouquet.*

Ces avances , qu'on appelle malicieusement des prêts usuraires , ravalent , dit-on , un surintendant à la condition d'un homme d'affaires et sont incompatibles avec la charge d'un ministre , qui , réglant par là ses propres intérêts , devient tout ensemble juge et partie. L'orateur , après avoir énoncé l'objection , promet de démontrer deux choses : la première , que M. Fouquet , dans l'état où se trouvaient les affaires publiques , ne pouvait agir autrement ; la seconde , que , cela étant , non-seulement il n'en doit pas souffrir , il n'en doit pas être blâmé , mais

qu'il faut l'en louer, malgré l'envie; et qu'en agissant autrement, il eût été blâmable et même ridicule.

Imaginez-vous le plaisir que vous auriez de trouver un jour dans l'histoire de M. de Mezeray, ou dans quelque'une de ces relations particulières et curieuses qui se plaisent à remarquer les petites causes des grands événements : Cette année nous manquâmes deux grands succès, non pas tant faute d'argent que par quelques formalités des finances. On attendait un grand et infaillible secours de quelques affaires extraordinaires, rentes et augmentations de gages; mais la vérification n'en put être faite assez promptement. Un rapporteur de l'édit s'alla malheureusement promener aux champs; un autre perdit sa femme; on tomba dans les fêtes...; les expéditions de l'épargne... étaient longues par la multitude des quittances et des contrats. Girardin, le plus hardi des hommes d'affaires, avait promis deux millions d'avances, mais il était malade à l'extrémité; Monerot, le jeune, qui ne lui cédait ni en crédit ni en courage, pour quelque indisposition, était aux eaux de Bourbon; Marchand était mécontent d'une taxe qu'on faisait payer, disait-il, avec injustice; et le bonhomme Languet ne voulait rien faire sans eux; nul des autres n'était assez fort ou assez entreprenant. Le surintendant trouvait de l'argent sur ses promesses, mais la prudence ne lui conseillait pas d'engager si avant sa fortune particulière dans la publique : il allait pourtant passer par-dessus, quand de grands et doctes personnages lui montrèrent clairement qu'il ne pouvait. Car de prêter ces grandes sommes sans en tirer aucun dédommagement, c'était ruiner impitoyablement sa famille; d'en prendre le même intérêt qu'un homme d'affaires, cela était indigne et même usuraire; de faire un prêt supposé sous le nom d'un autre, c'était une fausseté. Et par toutes ces circonstances malheureuses l'armée



manquant de toutes choses, et le mal étant plus prompt que le remède, nous ne pûmes jamais prendre Stenay ni secourir Arras <sup>1</sup>.

L'histoire en serait bien ridicule sans doute; et si elle est feinte ici, sachez qu'elle a été mille et mille fois véritable, et que ces grandes machines si belles et si pompeuses au dehors, où l'on ne voit briller que des dieux et des héros, que des pierreries et que des lumières, ne se soutiennent, ni ne se meuvent, n'avancent, ni ne reculent, ne montent et ne descendent que sur des mouvements, sur des cordes, sur des poulies de cette espèce qu'on cache autant qu'on peut à la vue des spectateurs.

*Réponse à ceux qui parlent malignement du désordre des finances.*

Il y a de grands abus dans les finances, sans doute; mais où est-ce qu'il n'y en a point? La corruption s'y est glissée, il est vrai; mais où est-ce qu'elle n'a point pénétré? Cette partie de l'Etat est bien malade; mais quelle autre jouit d'une pleine et d'une entière santé? Soyez sévère, vous trouverez une infinité d'autres maux autant ou plus grands que celui-ci. Soyez indulgent, vous verrez qu'au milieu de nos prospérités et de nos triomphes, lorsque toutes les nations étrangères portent envie à notre bonheur, nous ne devons pas nous croire si misérables pour ce mal que l'on nous veut tant faire sentir, puisque nous en avons mille autres plus grands et plus fâcheux, que la seule coutume nous rend insensibles.

Je ne vois presque rien de considérable en France que l'Eglise, l'Epée et la Robe.

<sup>1</sup> Turenne, en 1654, avait assiégé Stenay et secouru Arras, assiégé par Condé et par les Espagnols

L'Eglise est sacrée; n'y touchons point. Il fallait, disent les théologiens, une mission expresse au Fils de Dieu même pour chasser les marchands du temple<sup>1</sup>. Quand même nous appréhenderions qu'ils y fussent revenus, quand nous y verrions des abus et des pécûlats en des richesses bien autres, en des trésors bien plus précieux que ceux du monde, ce ne serait pas à nous d'en parler.

Voici cette belle et florissante noblesse, la gloire et la force de notre nation. Si nous lui disions qu'on murmure fort des violences, je ne veux pas dire tyrannies, dont elle fait gémir en paix et [en] guerre les provinces éloignées, elle nous dirait que le bruit des armes l'empêche le plus souvent d'entendre les lois; elle nous montrerait peut-être son corps tout couvert de blessures et de cicatrices pour le service du prince et du public. Ne la pressons point, et, pour la traiter plus noblement encore, réjouissons-nous plutôt avec elle de ce qu'elle renonce désormais à ces combats singuliers si peu chrétiens, si peu humains, si peu sages, si inconnus aux autres nations et aux autres siècles...

Mais que nous dira la justice, la mère de l'ordre, de la tranquillité et du repos, la protectrice des lois, la correctrice des mœurs, si nous nous plaignons que, malgré ses lumières presque divines, malgré ses soins infinis, malgré son application extrême, continuelle et infatigable, malgré son pouvoir que nous révérons, malgré ses ordres et généraux et particuliers..., je ne sais quel poison fatal et invincible, mêlé et incorporé désormais à ses remèdes les plus salutaires, les tourne à notre ruine, jette dans nos vies et dans nos fortunes une incertitude éternelle, une longue et déplorable confusion? [si nous nous plaignons] qu'en nul autre temps, en nul autre pays on ne plaïda jamais tant qu'en France pour savoir où

<sup>1</sup> Inexactitude.

l'on plaidera, puis sans savoir encore ce que l'on plaide, puis sans le savoir plus<sup>1</sup>? que la chicane désole tout le royaume; qu'il n'y a particulier ni famille qui ne s'en ressente, ni ville, ni campagne, ni lande même... où l'on puisse se mettre à couvert des piqures si dangereuses et si mortelles de ces serpents — c'est ainsi qu'un de nos poètes nomme les procès — soit qu'ils rampent et se traînent à terre comme vipères et couleuvres, soit qu'ils volettent comme scorpions, soit qu'ils s'élèvent comme dragons ou comme hydres épouvantables, à tant de têtes qu'Hercule même ne les saurait dompter; procès non du commun — qu'ai-je dit? communs et très-communs aujourd'hui — qui ne marchent qu'en cérémonie et en pompe sur les épaules courbées de plusieurs hommes, sur des mulets, sur des chariots, où la matière principale languit étouffée sous la masse des incidents; [procès] où la plus grande question est de trouver la question, consistant souvent en quelque clause d'un testament ou d'un contrat un peu trop courte, dont ces montagnes de sacs sont les horribles commentaires..., véritables fléaux de Dieu, dont il punit en sa colère les fautes des pères sur les enfants, jusqu'à la troisième et à la quatrième génération?

Si nous nous plaignons ainsi, quoique amèrement, à la justice, elle nous dira — car elle est juste — que nous avons raison...; qu'elle fait ce qu'elle peut, mais que la chicane a plus d'esprit qu'elle, et trouve mille finesses contre une de ses précautions; que ce n'est pas sa faute, mais celle du genre humain; qu'il n'y a rien de si saint que nous ne sachions corrompre, nul bien si grand dont nous ne trouvions le moyen et l'industrie de nous faire un grand mal.

Ministres sacrés de cette grande déesse, ou, pour mieux dire, juges et magistrats de toutes les sortes, qui êtes la jus-

<sup>1</sup> Davantage.

tice même, c'est à vous que j'adresse désormais ma voix et mes paroles dans la suite de ce discours... Si l'on fait effort auprès de vous... pour tourner ou directement ou indirectement les fautes de tout un peuple contre un seul homme, grand et illustre, quoi que l'envie en puisse dire, mais le plus malheureux de tous, pourriez-vous y consentir, vous qui voyez tous les jours comment l'abus, la corruption et la surprise se glissent, malgré vous-mêmes, jusqu'aux portes de votre sanctuaire, jusqu'au pied de vos autels ? vous qui, avec les intentions les plus justes et les plus droites, avec ces veilles et ces fatigues éternelles, avec cette vie si laborieuse et tellement occupée des affaires d'autrui qu'elle ne vous permet pas de penser aux vôtres, ne sauriez cependant empêcher qu'un peuple obscur et infini qu'on trouve partout, et qu'on ne saurait néanmoins où prendre, quoique marchant sous vos enseignes, ne combatte vos bons desseins, sous prétexte de les seconder... ; n'immortalise les passions, les querelles et les fureurs des hommes mortels... ; ne reproduise incessamment autant de monstres que vous en pouvez exterminer... ; ne fasse trop souvent qu'en jugeant éternellement vous ne puissiez néanmoins venir à bout de rien juger... Désordre étrange, qui ne blesse pas la société civile en quelque chose de peu d'importance, mais en son essence, en son fondement, en son but consistant à ôter la rétribution et la vengeance des mains de chaque particulier, pour la remettre toujours sage, mais toujours puissante, entre le mains du public : abus le plus audacieux de tous les abus, qui ne choque pas l'autorité souveraine en sa moindre partie, mais en la fonction capitale des rois, puisque, dans la vérité comme dans la langue sainte, juger et régner c'est la même chose.

*Péroraison adressée au roi.*

Et vous, grand prince, — car je ne puis m'empêcher de finir ainsi que j'ai commencé, par Votre Majesté même — c'est un dessein digne sans doute de sa grandeur, ce n'est pas un petit dessein que de réformer la France. Il a été moins long et moins difficile à Votre Majesté de vaincre l'Espagne. Qu'elle regarde de tous côtés : tout a besoin de sa main , mais d'une main douce , tendre , salulaire , qui ne tue point pour guérir, qui secoure , qui corrige et répare la nature sans la détruire. Nous sommes tous hommes, Sire ; nous avons tous failli ; nous avons tous désiré d'être considérés dans le monde ; nous avons vu que sans bien on ne l'était pas ; il nous a semblé que sans lui toutes les portes nous étaient fermées , que sans lui nous ne pouvions pas même montrer notre talent et notre mérite, si Dieu nous en avait donné, non pas même servir Votre Majesté, quelque zèle que nous eussions pour son service. Que n'aurions-nous pas fait pour ce bien , sans qui il nous était impossible de rien faire ?

Votre Majesté , Sire , vient de donner au monde un siècle nouveau , où ses exemples, plus que ses lois mêmes ni que ses châtimens, commencent à nous changer. Nous le voyons, nous le sentons avec joie... Mais quant à notre conduite passée , Sire , que Votre Majesté s'accommode, s'il lui plaît , à la faiblesse, à l'infirmité de ses enfans...

*La colère de Votre Majesté s'emporterait-elle contre une feuille sèche que le vent emporte<sup>1</sup> ?* Car à qui appliquerait-on plus à propos ces paroles que disait autrefois à Dieu même l'exemple de la patience et de la misère , qu'à celui qui , par le courroux du ciel et de Votre Majesté, s'est vu enlever en un seul jour , et comme d'un coup de foudre, biens, honneur, réputation , serviteurs, famille , amis et santé, sans consola-

<sup>1</sup> Contra folium quod vento rapitur, ostendis potentiam tuam. JOB. XIII. 25.



tion et sans commerce qu'avec ceux qui viennent pour l'interroger et pour l'accuser ? Encore que ces accusations soient incessamment aux oreilles de Votre Majesté, et que ces défenses n'y soient qu'un moment ; encore qu'on n'ose presque espérer qu'elle voie dans un si long discours ce qu'on peut dire pour lui sur ces abus des finances, sur ces millions, sur ces avances, sur ce droit de donner des commissaires, dont on entretient à toute heure Votre Majesté contre lui, je ne me rebuterai point. Car je ne veux point douter auprès d'elle s'il est coupable : mais je ne saurais douter s'il est malheureux. Je ne veux point savoir ce qu'on dira s'il est puni : mais j'entends déjà, avec espérance, avec joie, ce que tout le monde doit dire de Votre Majesté si elle fait grâce...

Il n'est pas jusqu'aux lois, Sire — c'est un grand saint <sup>1</sup> qui l'a dit, — il n'est pas jusqu'aux lois qui, tout inexorables qu'elles sont de leur nature, ne se réjouissent, lorsque, ne pouvant se fléchir elles-mêmes, elles se sentent fléchir d'une main toute-puissante, telle que celle de Votre Majesté, en faveur des hommes dont elles cherchent toujours le salut, lors même qu'elles semblent demander leur ruine. Le plus sage, le plus juste même des rois crie encore à Votre Majesté comme à tous les rois de la terre : *Ne soyez point si justes* <sup>2</sup>.

C'est un beau nom que la *chambre de justice* ; mais le temple de clémence, que les Romains élevèrent à cette vertu triomphante en la personne de Jules César <sup>3</sup>, est un plus grand et un plus beau nom encore. Si cette vertu n'offre pas un temple à Votre Majesté, elle lui promet du moins l'empire des cœurs, où Dieu même désire de régner. Elle se vante d'être la seule entre ses compagnes qui ne vit et ne respire

<sup>1</sup> Saint Augustin ; *Oper. t. III, Append. p. 48, c.* — <sup>2</sup> *Noli esse justus multum, neque plus sapias quam necesse est. Eccles vii, 17.* — <sup>3</sup> Plutarque, en la vie de Jules César. *Note de Pellisson.*

que sur le trône. Courez hardiment, Sire, dans une si belle carrière : Votre Majesté n'y trouvera que des rois, comme Alexandre le souhaitait quand on lui parla de courir aux jeux olympiques. Que Votre Majesté nous permette un peu d'orgueil et d'audace : comme elle, Sire, quoique non autant qu'elle, nous serons justes, vaillants, prudents, tempérants, libéraux même, mais comme elle nous ne saurions être cléments. Cette vertu, toute douce et tout humaine qu'elle est, plus fière — qui le croirait? — que toutes les autres, dédaigne nos fortunes privées, d'autant plus chère aux grands et aux magnanimes princes, tels que Votre Majesté, qu'elle ne se donne qu'à eux; qu'en toutes les autres [vertus], quoique au-dessus des lois, ils suivent les lois; [et qu']en celle-ci ils n'ont point d'autre loi qu'eux-mêmes. Je me trompe, Sire, je me trompe : s'il y a tant de lois de justice, il y a du moins pour Votre Majesté une générale, une auguste, une sainte loi de clémence, qu'elle ne peut violer, parce qu'elle l'a faite elle-même pour elle-même, comme le Jupiter des fables faisait la destinée, comme le vrai Jupiter fit les lois invariables du monde, je veux dire en la prononçant.

Votre Majesté s'en étonne sans doute, et n'entend point encore ce que je lui dis. Qu'elle rappelle, s'il lui plaît, pour un moment en sa mémoire ce grand et beau jour que la France vit avec tant de joie, que ses ennemis, quoique enflés de mille vaines prétentions, quoique armés et sur nos frontières, virent avec tant de douleur et d'étonnement; cet heureux jour, dis-je, qui acheva de nous donner un grand roi, en répandant sur la tête de Votre Majesté, si chère et si précieuse à ses peuples, l'huile sainte et descendue du ciel. En ce jour, Sire, avant que Votre Majesté reçût cette onction divine, avant qu'elle eût revêtu ce manteau royal, qui ornait bien moins Votre Majesté qu'il n'était orné de Votre Majesté même, avant qu'elle eût pris de l'autel, c'est-à-dire de la

propre main de Dieu, cette couronne, ce sceptre, cette main de justice, cet anneau qui faisait l'indissoluble mariage de Votre Majesté et de son royaume, cette épée nue et flamboyante, toute victorieuse sur les ennemis, toute puissante sur les sujets, nous vîmes, nous entendîmes Votre Majesté environnée des pairs et des premières dignités de l'Etat, au milieu des prières, entre les bénédictions et les cantiques, à la face des autels, devant le ciel et la terre, les hommes et les anges, proférer de sa bouche sacrée ces belles et magnifiques paroles, dignes d'être gravées sur le bronze, mais plus encore dans le cœur d'un si grand roi :

« Je jure et promets de garder et faire garder l'équité et miséricorde en tous jugements, afin que Dieu, clément et miséricordieux, répande sur moi et sur vous sa miséricorde. »

Si quelqu'un, Sire, nous ne le pouvons penser, s'opposait à cette miséricorde, à cette équité royale, nous ne souhaitons pas même qu'il soit traité sans miséricorde et sans équité. Mais nous qui l'implorons pour M. Fouquet, qui ne l'implore pas seulement, mais qui l'espère..., quel malheur en détournerait les effets ? quelle autre puissance, si grande et si redoutable dans les Etats de Votre Majesté, l'empêcherait de suivre et ce serment solennel, et sa gloire, et ses inclinations toutes grandes, toutes royales, puisque, sans leur faire violence et sans faire tort à ses sujets, elle peut exercer toutes ces vertus ensemble ?

L'avenir, Sire, peut être prévu et réglé par de bonnes lois... Mais pour le passé, Sire, il est passé, il ne revient plus, il ne se corrige plus. Votre Majesté nous avait confiés à d'autres mains que les siennes. Persuadés qu'elle pensait moins à nous, nous pensions bien moins à elle ; nous ignorions presque nos propres offenses dont elle ne semblait pas s'offenser. C'est là, Sire, le digne sujet, là propre et

véritable matière, le beau champ de sa clémence et de sa bonté.

L'éloquence de Pellisson ne put sauver son ami. Le procès dura trois ans; sur vingt-quatre juges qui prononcèrent la sentence, notifiée au coupable le 23 décembre 1664, neuf optèrent pour la peine de mort, et les treize autres pour le bannissement, que Louis XIV convertit en emprisonnement perpétuel. Le surintendant fut donc renfermé jusqu'à sa mort, arrivée en 1680. On ne sait pas précisément où il passa ses dernières années, et cette incertitude a fait croire, mais sans fondement, que le célèbre et mystérieux prisonnier connu sous le nom de *Masque-de-Fer* n'était pas autre chose que l'infortuné marquis de Belle-Ile, Nicolas Fouquet. On dit qu'il devint pieux, et que la religion adoucit sa captivité.

## ORAISON FUNÈBRE

de

HENRIETTE-MARIE DE FRANCE, REINE DE LA GRANDE-BRETAGNE,

prononcée le 16 novembre 1669, par Bossuet<sup>1</sup>,

en présence de MONSIEUR <sup>2</sup>, frère unique de Louis XIV, et de MADAME, fille de la défunte reine, dans l'église des religieuses de Sainte-Marie de Chaillot, où repose le cœur de Sa Majesté.

*Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.* Ps. II. v. 10. -- Maintenant, O rois, apprenez; instruisez-vous, juges de la terre.

### MONSIEUR,

Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse,

<sup>1</sup> Bossuet était alors âgé de quarante et un ans. — <sup>2</sup> Philippe de France, duc d'Orléans.

soit qu'il communique sa puissance aux princes , soit qu'il la retire à lui-même , et ne leur laisse que leur propre faiblesse , il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui. Car , en leur donnant sa puissance , il leur commande d'en user , comme il fait lui-même , pour le bien du monde ; et il leur fait voir , en la retirant , que toute leur majesté est empruntée , et que , pour être assis sur le trône , ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes , non-seulement par des discours et par des paroles , mais encore par des effets et par des exemples. *Et nunc, reges , intelligite; erudimini, qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants, et souveraine de trois royaumes<sup>1</sup>, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines : la félicité sans bornes, aussi bien que les misères ; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers ; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête , qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune ; la bonne cause d'abord suivie de bons succès , et depuis , des retours soudains , des changements inouïs ; la rébellion longtemps retenue , à la fin tout à fait maîtresse ; nul frein à la licence ; les lois abolies ; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus ; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté ; une reine fugitive , qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes , et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil ; neuf voyages sur mer , entrepris par une

<sup>1</sup> Notes hist. N° 29.



princesse , malgré les tempêtes ; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois , en des appareils si divers , et pour des causes si différentes ; un trône indignement renversé , et miraculeusement rétabli. Voilà les enseignements que Dieu donne aux rois : ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent , si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé , les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande reine , autrefois élevé par une si longue suite de prospérités , et puis plongé tout à coup dans un abîme d'amertume , parlera assez haut<sup>1</sup> ; et s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événements si étranges , un roi me prête ses paroles pour leur dire : *Et nunc , reges , intelligite ; erudimini , qui judicatis terram.* « Entendez , ô grands de la terre ; instruisez-vous , arbitres du monde. »

Mais la sage et religieuse princesse qui fait le sujet de ce discours n'a pas été seulement un spectacle proposé aux hommes pour y étudier les conseils de la divine providence , et les fatales révolutions des monarchies ; elle s'est instruite elle-même , pendant que Dieu instruisait les princes par son exemple. J'ai déjà dit que ce grand Dieu les enseigne , et en leur donnant et en leur ôtant leur puissance. La reine dont nous parlons a également entendu deux leçons si opposées , c'est-à-dire qu'elle a usé chrétiennement de la bonne et de la mauvaise fortune. Dans l'une elle a été bienfaisante , dans l'autre elle s'est montrée toujours invincible. Tant qu'elle a été heureuse , elle a fait sentir son pouvoir au monde par des bontés infinies ; quand la fortune l'eut abandonnée , elle s'enrichit plus que jamais elle-même de vertus. Tellement qu'elle a perdu pour son propre bien cette puissance royale qu'elle avait

<sup>1</sup> Notes hist. N° 30.

pour le bien des autres ; et si ses sujets , si ses alliés , si l'Eglise universelle a profité de ses grandeurs , elle-même a su profiter de ses malheurs et de ses disgrâces plus qu'elle n'avait fait de toute sa gloire. C'est ce que nous remarquerons dans la vie éternellement mémorable de très - haute , très - excellente et très - puissante princesse Henriette-Marie de France , reine de la Grande-Bretagne.

Quoique personne n'ignore les grandes qualités d'une reine dont l'histoire a rempli tout l'univers , je me sens obligé d'abord à les rappeler en votre mémoire , afin que cette idée nous serve pour toute la suite du discours. Il serait superflu de parler au long de la glorieuse naissance de cette princesse : on ne voit rien sous le soleil qui en égale la grandeur. Le pape saint Grégoire a donné dès les premiers siècles cet éloge singulier à la couronne de France , « qu'elle est autant au-dessus des autres couronnes du monde , que la dignité royale surpasse les fortunes particulières <sup>1</sup>. » Que s'il a parlé en ces termes du temps du roi Childeberrt , et s'il a élevé si haut la race de Mérovée , jugez ce qu'il aurait dit du sang de saint Louis et de Charlemagne. Issue de cette race , fille de Henri le Grand et de tant de rois , son grand cœur a surpassé sa naissance. Toute autre place qu'un trône eût été indigne d'elle. A la vérité elle eut de quoi satisfaire à sa noble fierté , quand elle vit qu'elle allait unir la maison de France à la royale famille des Stuarts , qui étaient venus à la succession de la couronne d'Angleterre par une fille de Henri VII , mais qui tenaient de leur chef , depuis plusieurs siècles , le sceptre d'Ecosse , et qui descendaient de ces rois antiques , dont l'origine se cache si avant dans l'obscurité des premiers temps <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Quanto cæteros homines regia dignitas antecedit , tanto cæterarum gentium regna regni vestri profecto culmen excellit. *Epist.* l. VI , *ep.* VI , *ad Childeberrtum regem*. S. Grégoire le Grand écrivit cette lettre à Childeberrt II de 595 à 596 , l'année même où ce prince mourut empoisonné. — <sup>2</sup> *Notes hist.* N° 31.

Mais si elle eut de la joie de régner sur une grande nation , c'est parce qu'elle pouvait contenter le désir immense qui sans cesse la sollicitait à faire du bien. Elle eut une magnificence royale ; et l'on eût dit qu'elle perdait ce qu'elle ne donnait pas. Ses autres vertus n'ont pas été moins admirables. Fidèle dépositaire des plaintes et des secrets , elle disait que les princes devaient garder le même silence que les confesseurs , et avoir la même discrétion. Dans la plus grande fureur des guerres civiles , jamais on n'a douté de sa parole , ni désespéré de sa clémence. Quelle autre a mieux pratiqué cet art obligeant qui fait qu'on se rabaisse sans se dégrader , et qui accorde si heureusement la liberté avec le respect ? Douce , familière , agréable , autant que ferme et vigoureuse , elle savait persuader et convaincre , aussi bien que commander , et faire valoir la raison non moins que l'autorité. Vous verrez avec quelle prudence elle traitait les affaires ; et une main si habile eût sauvé l'Etat , si l'Etat eût pu être sauvé. On ne peut assez louer la magnanimité de cette princesse. La fortune ne pouvait rien sur elle : ni les maux qu'elle a prévus , ni ceux qui l'ont surprise , n'ont abattu son courage.

Que dirai-je de son attachement immuable à la religion de ses ancêtres ? Elle a bien su reconnaître que cet attachement faisait la gloire de sa maison aussi bien que celle de toute la France , seule nation de l'univers qui , depuis douze siècles presque accomplis que ses rois ont embrassé le christianisme <sup>1</sup> , n'a jamais vu sur le trône que des princes enfants de l'Eglise. Aussi a-t-elle toujours déclaré que rien ne serait capable de la détacher de la foi de saint Louis. Le roi son mari lui a donné jusqu'à la mort ce bel éloge , qu'il n'y avait que le seul point de la religion où leurs cœurs fussent désunis ; et , confirmant par son témoignage la piété de la

<sup>1</sup> Clovis fut baptisé, en 496, avec trois mille hommes de son armée.

reine , ce prince très-éclairé a fait connaître en même temps à toute la terre la tendresse, l'amour conjugal, la sainte et inviolable fidélité de son épouse incomparable.

Dieu , qui rapporte tous ses conseils à la conservation de sa sainte Eglise, et qui, fécond en moyens, emploie toutes choses à ses fins cachées, s'est servi autrefois des chastes attraits de deux saintes héroïnes pour délivrer ses fidèles des mains de leurs ennemis. Quand il voulut sauver la ville de Béthulie, il tendit dans la beauté de Judith un piège imprévu et inévitable à l'aveugle brutalité d'Holopherne. Les grâces pudiques de la reine Esther eurent un effet aussi salulaire, mais moins violent. Elle gagna le cœur du roi son mari, et fit d'un prince infidèle un illustre protecteur du peuple de Dieu. Par un conseil à peu près semblable, ce grand Dieu avait préparé un charme innocent au roi d'Angleterre dans les agréments infinis de la reine son épouse<sup>1</sup>. Comme elle possédait son affection — car les nuages qui avaient paru au commencement furent bientôt dissipés — et que son heureuse fécondité redoublait tous les jours les sacrés liens de leur amour mutuel, sans commettre l'autorité du roi son seigneur, elle employait son crédit à procurer un peu de repos aux catholiques accablés. Dès l'âge de quinze ans elle fut capable de ces soins; et seize années d'une prospérité accomplie, qui coulèrent, sans interruption, avec l'admiration de toute la terre, furent seize années de douceur pour cette Eglise affligée. Le crédit de la reine obtint aux catholiques ce bonheur singulier, et presque incroyable, d'être gouvernés successivement par trois nonces apostoliques, qui leur apportaient les consolations que reçoivent les enfants de Dieu de la communication avec le Saint-Siège<sup>2</sup>.

Le pape saint Grégoire, écrivant au pieux empereur Maurice,

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 32. — <sup>2</sup> *Ibid.* N° 33.



lui représente en ces termes les devoirs des rois chrétiens : « Sachez, ô grand empereur, que la souveraine puissance vous est accordée d'en haut, afin que la vertu soit aidée, que les voies du ciel soient élargies, et que l'empire de la terre serve l'empire du ciel<sup>1</sup>. » C'est la vérité elle-même qui lui a dicté ces belles paroles. Car, qu'y a-t-il de plus convenable à la puissance que de secourir la vertu ? à quoi la force doit-elle servir, qu'à défendre la raison ? et pourquoi commandent les hommes, si ce n'est pour faire que Dieu soit obéi ? Mais surtout il faut remarquer l'obligation si glorieuse que ce grand pape impose aux princes, d'élargir les voies du ciel. Jésus-Christ a dit dans son Evangile : « Combien est étroit le chemin qui mène à la vie<sup>2</sup> ! » Et voici ce qui le rend si étroit : c'est que le juste, sévère à lui-même, et persécuteur irréconciliable de ses propres passions, se trouve encore persécuté par les injustes passions des autres, et ne peut pas même obtenir que le monde le laisse en repos dans ce sentier solitaire et rude, où il grimpe plutôt qu'il ne marche. Accourez, dit saint Grégoire, puissances du siècle ; voyez dans quel sentier la vertu chemine, doublement à l'étroit, et par elle-même, et par l'effort de ceux qui la persécutent : secourez-la ; tendez-lui la main, puisque vous la voyez déjà fatiguée du combat qu'elle soutient au dedans contre tant de tentations qui accablent la nature humaine ; mettez-la du moins à couvert des insultes du dehors. Ainsi vous élargirez un peu les voies du ciel, et rétablirez ce chemin, que sa hauteur et son âpreté rendront toujours assez difficile.

Mais si jamais l'on peut dire que la voie du chrétien est

<sup>1</sup> Ad hoc enim potestas super omnes homines Dominorum meorum pietati cœlitus data est, ut qui bona appetunt, adjuventur; ut cœlorum via largius pateat; ut terrestre regnum cœlesti regno famuletur. *Ep. l. III, ep. 65 Oper. t. VII, p. 221* (Venise, 1770). — <sup>2</sup> Quam arcta via est quæ ducit ad vitam ! *Matth. VII, 14.*



étroite, c'est, Messieurs, durant les persécutions. Car que peut-on imaginer de plus malheureux que de ne pouvoir conserver la foi, sans s'exposer au supplice, ni sacrifier sans trouble, ni chercher Dieu qu'en tremblant? Tel était l'état déplorable des catholiques anglais. L'erreur et la nouveauté se faisaient entendre dans toutes les chaires; et la doctrine ancienne, qui, selon l'oracle de l'Evangile, « doit être prêchée jusque sur les toits<sup>1</sup>, » pouvait à peine parler à l'oreille. Les enfants de Dieu étaient étonnés de ne voir plus ni l'autel, ni le sanctuaire, ni ces tribunaux de miséricorde qui justifient ceux qui s'accusent. O douleur! il fallait cacher la pénitence avec le même soin qu'on eût fait les crimes; et Jésus-Christ même se voyait contraint, au grand malheur des hommes ingrats, de chercher d'autres voiles et d'autres ténèbres que ces voiles et ces ténèbres mystiques dont il se couvre volontairement dans l'Eucharistie. A l'arrivée de la reine, la rigueur se ralentit, et les catholiques respirèrent. Cette chapelle royale qu'elle fit bâtir avec tant de magnificence, dans son palais de Sommerset, rendait à l'Eglise sa première forme. Henriette, digne fille de saint Louis, y animait tout le monde par son exemple, et y soutenait avec gloire par ses retraits, par ses prières, et par ses dévotions, l'ancienne réputation de la très-chrétienne maison de France. Les prêtres de l'Oratoire, que le grand Pierre de Bérulle avait conduits avec elle, et après eux les pères Capucins, y donnèrent, par leur piété, aux autels leur véritable décoration, et au service divin sa majesté naturelle<sup>2</sup>. Les prêtres et les religieux, zélés et infatigables pasteurs de ce troupeau affligé, qui vivaient en Angleterre pauvres, errants, travestis, « desquels aussi le monde n'était pas digne<sup>3</sup>, » venaient reprendre avec joie

<sup>1</sup> Quod in aure auditis, prædicate super tecta. *Matth.* x. 27. — <sup>2</sup> *Notes hist.* N° 34. — <sup>3</sup> Quibus dignus non erat mundus. *Hebr.* xi. 38.

les marques glorieuses de leur profession dans la chapelle de la reine; et l'Eglise désolée, qui autrefois pouvait à peine gémir librement et pleurer sa gloire passée, faisait retentir hautement les cantiques de Sion dans une terre étrangère. Ainsi la pieuse reine consolait la captivité des fidèles, et relevait leur espérance.

Quand Dieu laisse sortir du puits de l'abîme la fumée qui obscurcit le soleil, selon l'expression de l'Apocalypse <sup>1</sup>, c'est-à-dire l'erreur et l'hérésie; quand, pour punir les scandales, ou pour réveiller les peuples et les pasteurs, il permet à l'esprit de séduction de tromper les âmes hautaines, et de répandre partout un chagrin superbe, une indocile curiosité et un esprit de révolte, il détermine, dans sa sagesse profonde, les limites qu'il veut donner aux malheureux progrès de l'erreur, et aux souffrances de son Eglise. Je n'entreprends pas, chrétiens, de vous dire la destinée des hérésies de ces derniers siècles, ni de marquer le terme fatal dans lequel Dieu a résolu de borner leur cours. Mais, si mon jugement ne me trompe pas, si, rappelant la mémoire des siècles passés, j'en fais un juste rapport à l'état présent, j'ose croire, et je vois les sages concourir à ce sentiment, que les jours d'aveuglement sont écoulés, et qu'il est temps désormais que la lumière revienne. Lorsque le roi Henri VIII, prince en tout le reste accompli, s'égara dans les passions qui ont perdu Salomon et tant d'autres rois <sup>2</sup>, et commença d'ébranler l'autorité de l'Eglise, les sages lui dénoncèrent qu'en remuant ce seul point, il mettait tout en péril, et qu'il donnait, contre son dessein, une licence effrénée aux âges suivants. Les sages le prévirent; mais les sages sont-ils crus en ces temps d'emportement, et ne se rit-on pas de leurs prophéties? Ce qu'une judicieuse prévoyance n'a pu mettre dans l'esprit des hommes, une maîtresse plus impérieuse, je

<sup>1</sup> Apoc. ix. 2. — <sup>2</sup> Notes hist. N° 35.

veux dire l'expérience, les a forcés de le croire. Tout ce que la religion a de plus saint a été en proie. L'Angleterre a tant changé qu'elle ne sait plus elle-même à quoi s'en tenir ; et , plus agitée en sa terre , et dans ses ports mêmes , que l'Océan qui l'environne , elle se voit inondée par l'effroyable débordement de mille sectes bizarres <sup>1</sup>. Qui sait si , étant revenue de ses erreurs prodigieuses touchant la royauté <sup>2</sup>, elle ne poussera pas plus loin ses réflexions , et si , ennuyée de ces changements , elle ne regardera pas avec complaisance l'état qui a précédé ?

Cependant admirons ici la piété de la reine , qui a su si bien conserver les précieux restes de tant de persécutions. Que de pauvres , que de malheureux , que de familles ruinées , pour la cause de la foi , ont subsisté pendant tout le cours de sa vie par l'immense profusion de ses aumônes ! Elles se répandaient de toutes parts jusqu'aux dernières extrémités de ses trois royaumes , et , s'étendant par leur abondance même sur les ennemis de la foi , elles adoucissaient leur aigreur et les ramenaient à l'Eglise. Ainsi , non-seulement elle conservait , mais encore elle augmentait le peuple de Dieu. Les conversions étaient innombrables ; et ceux qui en ont été témoins oculaires nous ont appris que , pendant trois ans de séjour qu'elle a fait dans la cour du roi son fils , la seule chapelle royale a vu plus de trois cents convertis , sans parler des autres , abjurer saintement leurs erreurs entre les mains de ses aumôniers <sup>3</sup>. Heureuse d'avoir conservé si soigneusement l'étincelle de ce feu divin que Jésus est venu allumer au monde <sup>4</sup> ! Si jamais l'Angleterre revient à soi ; si ce levain précieux vient un jour à sanctifier toute cette masse où il a été mêlé par ses royales mains , la postérité la plus éloignée n'aura

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 36. — <sup>2</sup> *Ibid.* N° 37. — <sup>3</sup> *Ibid.* N° 38. — <sup>4</sup> *Ignem veni mittere in terram.* LUC. XII. 49.

pas assez de louanges pour célébrer les vertus de la religieuse Henriette, et croira devoir à sa piété l'ouvrage si mémorable du rétablissement de l'Eglise.

Que si l'histoire de l'Eglise garde chèrement la mémoire de cette reine, notre histoire ne taira pas les avantages qu'elle a procurés à sa maison et à sa patrie. Femme et mère très-chérie et très-honorée, elle a réconcilié avec la France le roi son mari et le roi son fils. Qui ne sait qu'après la mémorable action de l'île de Ré, et durant ce fameux siège de La Rochelle, cette princesse, prompte à se servir des conjonctures importantes, fit conclure la paix qui empêcha l'Angleterre de continuer son secours aux Calvinistes révoltés<sup>1</sup>? Et dans ces dernières années, après que notre grand roi, plus jaloux de sa parole et du salut de ses alliés que de ses propres intérêts, eut déclaré la guerre aux Anglais, ne fut-elle pas encore une sage et heureuse médiatrice<sup>2</sup>? ne réunit-elle pas les deux royaumes? et depuis encore, ne s'est-elle pas appliquée, en toutes rencontres, à conserver cette même intelligence? Ces soins regardent maintenant Vos Altesses Royales; et l'exemple d'une grande reine, aussi bien que le sang de France et d'Angleterre, que vous avez uni par votre heureux mariage, vous doit inspirer le désir de travailler sans cesse à l'union de deux rois qui vous sont si proches, et de qui la puissance et la vertu peuvent faire le destin de toute l'Europe.

Monseigneur, ce n'est plus seulement par cette vaillante main et par ce grand cœur que vous acquerrez de la gloire. Dans le calme d'une profonde paix, vous aurez des moyens de vous signaler, et vous pouvez servir l'Etat sans l'alarmer, comme vous avez fait tant de fois, en exposant, au milieu des plus grands hasards de la guerre, une vie aussi précieuse et aussi nécessaire que la vôtre<sup>3</sup>. Ce service, Monseigneur,

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 33. — <sup>2</sup> *Ibid.* N° 39. — <sup>3</sup> *Ibid.* N° 72.



n'est pas le seul qu'on attend de vous, et l'on peut tout espérer d'un prince que la sagesse conseille, que la valeur anime, et que la justice accompagne dans toutes ses actions. Mais où m'emporte mon zèle, si loin de mon triste sujet? Je m'arrête à considérer les vertus de Philippe, et ne songe pas que je vous dois l'histoire des malheurs de Henriette.

J'avoue, en la commençant, que je sens plus que jamais la difficulté de mon entreprise. Quand j'envisage de près les infortunes inouïes d'une si grande reine, je ne trouve plus de paroles; et mon esprit, rebuté de tant d'indignes traitements qu'on a faits à la majesté et à la vertu, ne se résoudrait jamais à se jeter parmi tant d'horreurs, si la constance admirable avec laquelle cette princesse a soutenu ses calamités ne surpassait de bien loin les crimes qui les ont causées. Mais en même temps, chrétiens, un autre soin me travaille. Ce n'est pas un ouvrage humain que je médite. Je ne suis pas ici un historien qui doit vous développer le secret des cabinets, ni l'ordre des batailles, ni les intérêts des partis: il faut que je m'élève au-dessus de l'homme, pour faire trembler toute créature sous les jugements de Dieu. « J'entrerais, avec David, dans les puissances du Seigneur <sup>1</sup>, » et j'ai à vous faire voir les merveilles de sa main et de ses conseils; conseils de juste vengeance sur l'Angleterre; conseils de miséricorde pour le salut de la reine; mais conseils marqués par le doigt de Dieu, dont l'empreinte est si vive et si manifeste dans les événements que j'ai à traiter, qu'on ne peut résister à cette lumière.

Quelque haut qu'on puisse remonter pour rechercher dans les histoires les exemples des grandes mutations, on trouvera que jusques ici elles sont causées, ou par la mollesse, ou par la violence des princes. En effet, quand les princes, négligeant de connaître leurs affaires et leurs armées, ne travaillent qu'à

<sup>1</sup> Introibo in potentias Domini. Ps. LXX. 17.



la chasse, comme disait cet historien <sup>1</sup>, n'ont de gloire que pour le luxe, ni d'esprit que pour inventer des plaisirs ; ou quand, emportés par leur humeur violente, ils ne gardent plus ni lois ni mesures, et qu'ils ôtent les égards et la crainte aux hommes, en faisant que les maux qu'ils souffrent leur paraissent plus insupportables que ceux qu'ils prévoient ; alors, ou la licence excessive, ou la patience poussée à l'extrémité, menacent terriblement les maisons régnantes.

Charles I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, était juste, modéré, magnanime, très-instruit de ses affaires et des moyens de régner. Jamais prince ne fut plus capable de rendre la royauté, non-seulement vénérable et sainte, mais encore aimable et chère à ses peuples. Que lui peut-on reprocher, sinon la clémence ? Je veux bien avouer de lui ce qu'un auteur célèbre a dit de César, « qu'il a été clément jusqu'à être obligé de s'en repentir : » *Cæsari proprium et peculiare sit clementiæ insigne, qua usque ad pœnitentiam omnes superavit* <sup>2</sup>. Que ce soit donc là, si l'on veut, l'illustre défaut de Charles aussi bien que de César : mais que ceux qui veulent croire que tout est faible dans les malheureux et dans les vaincus ne pensent pas pour cela nous persuader que la force ait manqué à son courage, ni la vigueur à ses conseils. Poursuivi à toute outrance par l'implacable malignité de la fortune, trahi de tous les siens, il ne s'est pas manqué à lui-même. Malgré les mauvais succès de ses armes infortunées, si l'on a pu le vaincre, on n'a pas pu le forcer ; et, comme il n'a jamais refusé ce qui était raisonnable étant vainqueur, il a toujours rejeté ce qui était faible et injuste étant captif. J'ai peine à contempler son grand cœur dans ses dernières épreuves. Mais certes il a montré qu'il

<sup>1</sup> Venatus maximus labor est. Ce mot est de l'historien des conquêtes d'Alexandre, dans la description du luxe et de la mollesse des princes indiens. *Q. Curt.* l. VIII, c. 9 ; t. II, p. 225 (édit. de Lemaire). — <sup>2</sup> Plinie l'Ancien, *Hist. nat.* l. VII, c. 26 ; t. III, p. 108 (édit. de Lemaire).

n'est pas permis aux rebelles de faire perdre la majesté à un roi qui sait se connaître ; et ceux qui ont vu de quel front il a paru dans la salle de Westminster, et dans la place de Whitehall, peuvent juger aisément combien il était intrépide à la tête de ses armées, combien auguste et majestueux au milieu de son palais et de sa cour <sup>1</sup>. Grande reine, je satisfais à vos plus tendres désirs, quand je célèbre ce monarque ; et ce cœur, qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille, tout poudre qu'il est, et devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher, à qui ses ennemis mêmes accorderont le titre de sage et celui de juste, et que la postérité mettra au rang des grands princes, si son histoire trouve des lecteurs dont le jugement ne se laisse pas maîtriser aux événements ni à la fortune <sup>2</sup>.

Ceux qui sont instruits des affaires, étant obligés d'avouer que le roi n'avait point donné d'ouverture ni de prétexte aux excès sacrilèges dont nous abhorrons la mémoire, en accusent la fierté indomptable de la nation ; et je confesse que la haine des parricides pourrait jeter les esprits dans ce sentiment. Mais, quand on considère de plus près l'histoire de ce grand royaume, et particulièrement les derniers règnes, où l'on voit non-seulement les rois majeurs, mais encore les pupilles, et les reines même si absolues et si redoutées ; quand on regarde la facilité incroyable avec laquelle la religion a été ou renversée ou rétablie par Henri, par Edouard, par Marie, par Elisabeth, on ne trouve ni la nation si rebelle, ni ses parlements si fiers et si factieux : au contraire, on est obligé de reprocher à ces peuples d'avoir été trop soumis, puisqu'ils ont mis sous le joug leur foi même et leur conscience <sup>3</sup>. N'accusons donc pas aveuglément le naturel des habitants de l'île la plus célèbre du monde, qui, selon les plus fidèles histoires, tirent

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 40. — <sup>2</sup> *Ibid.* N° 41. — <sup>3</sup> *Ibid.* N° 42.

leur origine des Gaules ; et ne croyons pas que les Merciens , les Danois et les Saxons aient tellement corrompu en eux ce que nos pères leur avaient donné de bon sang , qu'ils soient capables de s'emporter à des procédés si barbares , s'il ne s'y était mêlé d'autres causes <sup>1</sup>. Qu'est-ce donc qui les a poussés ? quelle force , quel transport , quelle intempérie a causé ces agitations et ces violences ? N'en doutons pas , chrétiens ; les fausses religions , le libertinage d'esprit , la fureur de disputer des choses divines , sans fin , sans règle , sans soumission , a emporté les courages. Voilà les ennemis que la reine a eu à combattre , et que ni sa prudence , ni sa douceur , ni sa fermeté n'ont pu vaincre.

J'ai déjà dit quelque chose de la licence où se jettent les esprits , quand on ébranle les fondements de la religion , et qu'on remue les bornes une fois posées. Mais comme la matière que je traite me fournit un exemple manifeste , et unique dans tous les siècles , de ces extrémités furieuses , il est , Messieurs , de la nécessité de mon sujet de remonter jusqu'au principe , et de vous conduire pas à pas par tous les excès où le mépris de la religion ancienne , et celui de l'autorité de l'Eglise , ont été capables de pousser les hommes.

Donc la source de tout mal est que ceux qui n'ont pas craint de tenter , au siècle passé , la réformation par le schisme <sup>2</sup> , ne trouvant point de plus fort rempart contre toutes leurs nouveautés que la sainte autorité de l'Eglise , ils ont été obligés de la renverser. Ainsi les décrets des conciles , la doctrine des Pères et leur sainte unanimité , l'ancienne tradition du Saint-Siège et de l'Eglise catholique , n'ont plus été , comme autrefois , des lois sacrées et inviolables. Chacun s'est fait à soi-même un tribunal où il s'est rendu l'arbitre de sa croyance ; et , encore qu'il semble que les novateurs aient

<sup>1</sup> *Notes hist.* N<sup>o</sup> 43. — <sup>2</sup> *Ibid.* N<sup>os</sup> 35 et 36.

voulu retenir les esprits en les renfermant dans les limites de l'Ecriture sainte, comme ce n'a été qu'à condition que chaque fidèle en deviendrait l'interprète, et croirait que le Saint-Esprit lui en dicte l'explication, il n'y a point de particulier qui ne se voie autorisé par cette doctrine à adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, à appeler Dieu tout ce qu'il pense. Dès lors on a bien prévu que, la licence n'ayant plus de frein, les sectes se multiplieraient jusqu'à l'infini; que l'opiniâtreté serait invincible; et que, tandis que les uns ne cesseraient de disputer, ou donneraient leurs rêveries pour inspirations, les autres, fatigués de tant de folles visions, et ne pouvant plus reconnaître la majesté de la religion déchirée par tant de sectes, iraient enfin chercher un repos funeste et une entière indépendance dans l'indifférence des religions ou dans l'athéisme.

Tels, et plus pernicieux encore, comme vous verrez dans la suite, sont les effets naturels de cette nouvelle doctrine. Mais de même qu'une eau débordée ne fait pas partout les mêmes ravages, parce que sa rapidité ne trouve pas partout les mêmes penchans et les mêmes ouvertures, ainsi, quoique cet esprit d'indocilité et d'indépendance soit également répandu dans toutes les hérésies de ces derniers siècles, il n'a pas produit universellement les mêmes effets : il a reçu diverses limites, suivant que la crainte, ou les intérêts, ou l'humeur des particuliers et des nations, ou enfin la puissance divine, qui donne, quand il lui plaît, des bornes secrètes aux passions des hommes les plus emportées, l'ont différemment retenue. Que s'il s'est montré tout entier à l'Angleterre, et si sa malignité s'y est déclarée sans réserve, les rois en ont souffert; mais aussi les rois en ont été cause. Ils ont trop fait sentir aux peuples que l'ancienne religion se pouvait changer. Les sujets ont cessé d'en révéler les maximes, quand ils les ont vues céder aux passions et aux intérêts de leurs princes. Ces

terres trop remuées , et devenues incapables de consistance, sont tombées de toutes parts, et n'ont fait voir que d'effroyables précipices. J'appelle ainsi tant d'erreurs téméraires et extravagantes qu'on voyait paraître tous les jours. Ne croyez pas que ce soit seulement la querelle de l'épiscopat, ou quelques chicanes sur la liturgie anglicane, qui aient ému les Communes <sup>1</sup>. Ces disputes n'étaient encore que de faibles commencements , par où ces esprits turbulents faisaient comme un essai de leur liberté. Mais quelque chose de plus violent se remuait dans le fond des cœurs : c'était un dégoût secret de tout ce qui a de l'autorité, et une démangeaison d'innover sans fin , après qu'on en a vu le premier exemple.

Ainsi les Calvinistes, plus hardis que les Luthériens, ont servi à établir les Sociniens, qui ont été plus loin qu'eux, et dont ils grossissent tous les jours le parti. Les sectes infinies des Anabaptistes sont sorties de cette même source ; et leurs opinions, mêlées au calvinisme, ont fait naître les Indépendants , qui n'ont point eu de bornes , parmi lesquels on voit les Trembleurs, gens fanatiques, qui croient que toutes leurs rêveries leur sont inspirées ; et ceux qu'on nomme Chercheurs, à cause que, dix-sept cents ans après Jésus-Christ, ils cherchent encore la religion, et n'en ont point d'arrêtée <sup>2</sup>.

C'est, Messieurs, en cette sorte que les esprits une fois émus, tombant de ruines en ruines, se sont divisés en tant de sectes. En vain les rois d'Angleterre ont cru les pouvoir retenir sur cette pente dangereuse, en conservant l'épiscopat. Car que peuvent des évêques qui ont anéanti eux-mêmes l'autorité de leur chaire, et la révérence qu'on doit à la succession, en condamnant ouvertement leurs prédécesseurs jusqu'à la source même de leur sacre, c'est-à-dire jusqu'au pape saint Grégoire, et au saint moine Augustin, son disciple, et le premier

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 44. — <sup>2</sup> *Ibid.* N° 45.



apôtre de la nation anglaise<sup>1</sup>? Qu'est-ce que l'épiscopat, quand il se sépare de l'Eglise, qui est son tout, aussi bien que du Saint-Siège, qui est son centre, pour s'attacher, contre sa nature, à la royauté comme à son chef? Ces deux puissances d'un ordre si différent ne s'unissent pas, mais s'embarrassent mutuellement, quand on les confond ensemble; et la majesté des rois d'Angleterre serait demeurée plus inviolable, si, contente de ses droits sacrés, elle n'avait point voulu attirer à soi les droits et l'autorité de l'Eglise. Ainsi rien n'a retenu la violence des esprits féconds en erreurs; et Dieu, pour punir l'irréligieuse instabilité de ces peuples, les a livrés à l'intempérance de leur folle curiosité; en sorte que l'ardeur de leurs disputes insensées, et leur religion arbitraire, est devenue la plus dangereuse de leurs maladies.

Il ne faut point s'étonner s'ils perdirent le respect de la majesté et des lois, ni s'ils devinrent factieux, rebelles et opiniâtres. On énerve la religion quand on la change, et on lui ôte un certain poids, qui seul est capable de tenir les peuples. Ils ont dans le fond du cœur je ne sais quoi d'inquiet qui s'échappe, si on leur ôte ce frein nécessaire; et on ne leur laisse plus rien à ménager, quand on leur permet de se rendre maîtres de leur religion. C'est de là que nous est né ce prétendu règne de Christ, inconnu jusques alors au christianisme, qui devait anéantir toute la royauté, et égaler tous les hommes<sup>2</sup>; songe séditieux des Indépendants, et leur chimère impie et sacrilège. Tant il est vrai que tout se tourne en révoltes et en pensées séditieuses, quand l'autorité de la religion est anéantie! Mais pourquoi chercher des preuves d'une vérité que le Saint-Esprit a prononcée par une sentence manifeste? Dieu même menace les peuples qui altèrent la religion qu'il a établie de se retirer du milieu d'eux, et par là de

<sup>1</sup> En 596. — <sup>2</sup> *Notes hist.* N° 46.

les livrer aux guerres civiles. Ecoutez comme il parle par la bouche du prophète Zacharie : « Leur âme , dit le Seigneur , a varié envers moi , » quand ils ont si souvent changé la religion , « et je leur ai dit : Je ne serai plus votre pasteur , » c'est-à-dire je vous abandonnerai à vous-mêmes et à votre cruelle destinée. Et voyez la suite : « Que ce qui doit mourir aille à la mort ; que ce qui doit être retranché soit retranché. » Entendez-vous ces paroles ? « Et que ceux qui demeureront , se dévorent les uns les autres <sup>1</sup>. » O prophétie trop réelle et trop véritablement accomplie ! La reine avait bien raison de juger qu'il n'y avait point de moyen d'ôter les causes des guerres civiles , qu'en retournant à l'unité catholique , qui a fait fleurir , durant tant de siècles , l'Eglise et la monarchie d'Angleterre , autant que les plus saintes Eglises et les plus illustres monarchies du monde. Ainsi , quand cette pieuse princesse servait l'Eglise , elle croyait servir l'Etat ; elle croyait assurer au roi des serviteurs , en conservant à Dieu des fidèles. L'expérience a justifié ses sentiments ; et il est vrai que le roi son fils n'a rien trouvé de plus ferme dans son service que ces catholiques si haïs , si persécutés , que lui avait sauvés la reine sa mère. En effet , il est visible que , puisque la séparation et la révolte contre l'autorité de l'Eglise a été la source d'où sont dérivés tous les maux , on n'en trouvera jamais les remèdes que par le retour à l'unité , et par la soumission ancienne. C'est le mépris de cette unité qui a divisé l'Angleterre. Que si vous me demandez comment tant de factions opposées et tant de sectes incompatibles , qui se devaient apparemment détruire les unes les autres , ont pu si opiniâtrément conspirer ensemble contre le trône royal , vous l'allez apprendre.

<sup>1</sup> Anima eorum variavit in me ; et dixi : Non pascam vos. Quod moritur , moriatur ; et quod succiditur , succidatur ; et reliqui devorent unusquisque carnem proximi sui. *Zach.* XI, 8 et suiv.

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance; mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées; enfin un de ces esprits remuants et audacieux qui semblent être nés pour changer le monde <sup>1</sup>. Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste! Mais aussi que ne font-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir! Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples, et de prévaloir contre les rois <sup>2</sup>. Car, comme il eut aperçu que, dans ce mélange infini de sectes, qui n'avaient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière, était le charme qui possédait les esprits, il sut si bien les concilier par là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci, occupés du premier objet qui les avait transportés, allaient toujours, sans regarder qu'ils allaient à la servitude; et leur subtil conducteur, qui, en combattant, en dogmatissant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète, aussi bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avait tellement enchanté le monde, qu'il était regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvait encore les pousser plus loin. Je ne vous raconterai pas la suite trop fortunée de ses entreprises, ni ces fameuses victoires

<sup>1</sup> *Notes hist.* N<sup>o</sup> 47. — <sup>2</sup> *Apoc.* XIII, 5, 7.

dont la vertu était indignée, ni cette longue tranquillité qui a étonné l'univers. C'était le conseil de Dieu d'instruire les rois à ne point quitter son Eglise. Il voulait découvrir par un grand exemple tout ce que peut l'hérésie, combien elle est naturellement indocile et indépendante, combien fatale à la royauté et à toute autorité légitime. Au reste, quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours : ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance. « Je suis le Seigneur, dit-il par la bouche de Jérémie; c'est moi qui ai fait la terre, avec les hommes et les animaux, et je la mets entre les mains de qui il me plaît; et maintenant j'ai voulu soumettre ces terres à Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur <sup>1</sup>. » Il l'appelle son serviteur, quoique infidèle, à cause qu'il l'a nommé pour exécuter ses décrets. « Et j'ordonne, poursuit-il, que tout lui soit soumis, jusqu'aux animaux <sup>2</sup>. » Tant il est vrai que tout ploie et que tout est souple quand Dieu le commande. Mais écoutez la suite de la prophétie : « Je veux que ces peuples lui obéissent, et qu'ils obéissent encore à son fils, jusqu'à ce que le temps des uns et des autres vienne <sup>3</sup>. » Voyez, chrétiens, comme les temps sont marqués, comme les générations sont comptées : Dieu détermine jusqu'à quand doit durer l'assoupissement, et quand aussi se doit réveiller le monde <sup>4</sup>.

Tel a été le sort de l'Angleterre. Mais que, dans cette effroyable confusion de toutes choses, il est beau de considérer ce que la grande Henriette a entrepris pour le salut de ce

<sup>1</sup> Ego feci terram et homines et jumenta quæ sunt super faciem terræ, in fortitudine mea magna et in brachio meo extento, et dedi eam ei qui placuit in oculis meis. Et nunc itaque ego dedi omnes terras istas in manu Nabuchodonosor regis Babylonis, servi mei. xxvii, 5 et 6. — <sup>2</sup> Insuper et bestias agri dedi ei ut serviant illi. *Ibid.*, 6. — <sup>3</sup> Et servient ei omnes gentes, et filio ejus, donec veniat tempus terræ ejus et ipsius. *Ibid.* 7. — <sup>4</sup> *Notes hist.* N° 48.

royaume ; ses voyages , ses négociations , ses traités , tout ce que sa prudence et son courage opposaient à la fortune de l'Etat ; et enfin sa constance , par laquelle , n'ayant pu vaincre la violence de la destinée , elle en a si noblement soutenu l'effort ! Tous les jours elle ramenait quelqu'un des rebelles ; et de peur qu'ils ne fussent malheureusement engagés à faillir toujours , parce qu'ils avaient failli une fois , elle voulait qu'ils trouvassent leur refuge dans sa parole. Ce fut entre ses mains que le gouverneur Sharborough remit ce port et ce château inaccessible. Les deux Holam , père et fils , qui avaient donné le premier exemple de perfidie , en refusant au roi même les portes de la forteresse et du port de Hull , choisirent la reine pour médiatrice , et devaient rendre au roi cette place avec celle de Beverley ; mais ils furent prévenus et décapités ; et Dieu , qui voulut punir leur honteuse désobéissance par les propres mains des rebelles , ne permit pas que le roi profitât de leur repentir <sup>1</sup>. Elle avait encore gagné un maire de Londres , dont le crédit était grand , et plusieurs autres chefs de la faction. Presque tous ceux qui lui parlaient se rendaient à elle ; et si Dieu n'eût point été inflexible , si l'aveuglement des peuples n'eût pas été incurable , elle aurait guéri les esprits , et le parti le plus juste aurait été le plus fort.

On sait , Messieurs , que la reine a souvent exposé sa personne dans ces conférences secrètes ; mais j'ai à vous faire voir de plus grands hasards. Les rebelles s'étaient saisis des arsenaux et des magasins ; et , malgré la défection de tant de sujets , malgré l'infâme désertion de la milice même , il était encore plus aisé au roi de lever des soldats que de les armer. Elle abandonne , pour avoir des armes et des munitions , non-seulement ses bijoux , mais encore le soin de sa vie. Elle se met en mer au mois de février <sup>2</sup> , malgré l'hiver et les tem-

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 49. — <sup>2</sup> 1642.



pêtes ; et sous prétexte de conduire en Hollande la princesse royale sa fille aînée <sup>1</sup>, qui avait été mariée à Guillaume , prince d'Orange , elle va pour engager les Etats dans les intérêts du roi , lui gagner des officiers , lui amener des munitions. L'hiver ne l'avait pas effrayée , quand elle partit d'Angleterre : l'hiver ne l'arrête pas , onze mois après , quand il faut retourner auprès du roi ; mais le succès n'en fut pas semblable. Je tremble au seul récit de la tempête furieuse dont sa flotte fut battue durant dix jours. Les matelots furent alarmés jusqu'à perdre l'esprit , et quelques-uns d'entre eux se précipitèrent dans les ondes. Elle , toujours intrépide autant que les vagues étaient émues , rassurait tout le monde par sa fermeté. Elle excitait ceux qui l'accompagnaient à espérer en Dieu , qui faisait toute sa confiance ; et , pour éloigner de leur esprit les funestes idées de la mort qui se présentait de tous côtés , elle disait , avec un air de sérénité qui semblait déjà ramener le calme , que les reines ne se noyaient pas. Hélas ! elle est réservée à quelque chose de bien plus extraordinaire ; et , pour s'être sauvée du naufrage , ses malheurs n'en seront pas moins déplorables. Elle vit périr ses vaisseaux , et presque toute l'espérance d'un si grand secours. L'amiral , où elle était , conduit par la main de Celui qui domine sur la profondeur de la mer , et qui dompte ses flots soulevés , fut repoussé aux ports de la Hollande , et tous les peuples furent étonnés d'une délivrance si miraculeuse.

Ceux qui sont échappés du naufrage disent un éternel adieu à la mer et aux vaisseaux ; et , comme disait un ancien auteur , ils n'en peuvent même supporter la vue <sup>2</sup>. Cependant , onze jours après , ô résolution étonnante ! la reine , à peine sortie d'une tourmente si épouvantable , pressée du

<sup>1</sup> La princesse Henriette-Marie. — <sup>2</sup> Naufragio liberati , exinde repudium et navi et mari dicunt. TERTULL. *de Pœnit.* c. 7.

désir de revoir le roi et de le secourir, ose encore se commettre à la furie de l'Océan et à la rigueur de l'hiver. Elle ramasse quelques vaisseaux qu'elle charge d'officiers et de munitions, et repasse enfin en Angleterre. Mais qui ne serait étonné de la cruelle destinée de cette princesse? Après s'être sauvée des flots, une autre tempête lui fut presque fatale. Cent pièces de canon tonnèrent sur elle à son arrivée, et la maison où elle entra fut percée de leurs coups <sup>1</sup>. Qu'elle eut d'assurance dans cet effroyable péril! mais qu'elle eut de clémence pour l'auteur d'un si noir attentat! On l'amena prisonnier peu de temps après; elle lui pardonna son crime, le livrant pour tout supplice à sa conscience, et à la honte d'avoir entrepris sur la vie d'une princesse si bonne et si généreuse: tant elle était au-dessus de la vengeance aussi bien que de la crainte!

Mais ne la verrons-nous jamais auprès du roi, qui souhaite si ardemment son retour? Elle brûle du même désir, et déjà je la vois paraître dans un nouvel appareil. Elle marche comme un général à la tête d'une armée royale, pour traverser des provinces que les rebelles tenaient presque toutes. Elle assiège et prend d'assaut en passant une place considérable qui s'opposait à sa marche; elle triomphe, elle pardonne; et enfin le roi la vient recevoir dans une campagne où il avait remporté, l'année précédente, une victoire signalée sur le général Essex. Une heure après, on apporta la nouvelle d'une grande bataille gagnée <sup>2</sup>. Tout semblait prospérer par sa présence; les rebelles étaient consternés: et si la reine en eût été crue; si, au lieu de diviser les armées royales et de les amuser, contre son avis, aux sièges infortunés de Hull et de Gloucester, on eût marché droit à Londres, l'affaire était décidée, et cette campagne eût fini la guerre. Mais le

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 50. — <sup>2</sup> *Ibid.* N° 51.

moment fut manqué. Le terme fatal approchait; et le Ciel, qui semblait suspendre en faveur de la piété de la reine la vengeance qu'il méditait, commença à se déclarer. « Tu sais vaincre, disait un brave Africain au plus rusé capitaine qui fut jamais; mais tu ne sais pas user de ta victoire <sup>1</sup>. Rome, que tu tenais, t'échappe; et le destin ennemi t'a ôté tantôt le moyen, tantôt la pensée de la prendre <sup>2</sup>. » Depuis ce malheureux moment, tout alla visiblement en décadence, et les affaires furent sans retour. La reine, qui se trouva grosse <sup>3</sup>, et qui ne put par tout son crédit faire abandonner ces deux sièges, qu'on vit enfin si mal réussir, tomba en langueur; et tout l'Etat languit avec elle. Elle fut contrainte de se séparer d'avec le roi, qui était presque assiégé dans Oxford, et ils se dirent un adieu bien triste, quoiqu'ils ne sussent pas que c'était le dernier. Elle se retira à Exeter, ville forte, où elle fut elle-même bientôt assiégée. Elle y accoucha d'une princesse, et se vit, douze jours après, contrainte de prendre la fuite pour se réfugier en France.

Princesse, dont la destinée est si grande et si glorieuse, faut-il que vous naissiez en la puissance des ennemis de votre maison! O Eternel, veillez sur elle; anges saints, rangez à l'entour vos escadrons invisibles, et faites la garde autour du berceau d'une princesse si grande et si délaissée! elle est destinée au sage et valeureux Philippe, et doit des princes à la France, dignes de lui, dignes d'elle et de leurs aïeux. Dieu l'a protégée, Messieurs. Sa gouvernante, deux ans après, tire ce précieux enfant des mains des rebelles; et quoique ignorant sa captivité, et sentant trop sa grandeur, elle se découvre

<sup>1</sup> Tum Maharbal : Vincere scis, Annibal; victoria uti nescis. *Tit. Liv.* l. xxii, c. 51. — <sup>2</sup> Audita vox Annibalis fertur : « Potiundæ urbis Romæ, modo mentem non dari, modo fortunam. » *Ibid.* l. xxvi, c. 11. *Dans l'historien, c'est donc Annibal qui parle ainsi de lui-même.* — <sup>3</sup> De la princesse Henriette-Anne, future duchesse d'Orléans, née le 16 juin 1644.

elle-même ; quoique, refusant tous les autres noms, elle s'obstine à dire qu'elle est la princesse <sup>1</sup>, elle est enfin amenée auprès de la reine sa mère, pour faire sa consolation durant ses malheurs, en attendant qu'elle fasse la félicité d'un grand prince et la joie de toute la France. Mais j'interromps l'ordre de mon histoire.

J'ai dit que la reine fut obligée à se retirer de son royaume. En effet, elle partit des ports d'Angleterre à la vue des vaisseaux des rebelles, qui la poursuivaient de si près qu'elle entendait presque leurs cris et leurs menaces insolentes. O voyage bien différent de celui qu'elle avait fait sur la même mer, lorsque, venant prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne, elle voyait pour ainsi dire les ondes se courber sous elle, et soumettre toutes leurs vagues à la dominatrice des mers ! Maintenant chassée, poursuivie par ses ennemis implacables, qui avaient eu l'audace de lui faire son procès, tantôt sauvée, tantôt presque prise, changeant de fortune à chaque quart d'heure, n'ayant pour elle que Dieu et son courage inébranlable, elle n'avait ni assez de vents ni assez de voiles pour favoriser sa fuite précipitée. Mais enfin elle arrive à Brest, où, après tant de maux, il lui fut permis de respirer un peu <sup>2</sup>.

Quand je considère en moi-même les périls extrêmes et continuels qu'a courus cette princesse sur la mer et sur la terre, durant l'espace de près de dix ans, et que d'ailleurs je vois que toutes les entreprises sont inutiles contre sa personne, pendant que tout réussit d'une manière surprenante contre l'Etat, que puis-je penser autre chose, sinon que la Providence, autant attachée à lui conserver la vie qu'à renverser sa puissance, a voulu qu'elle survécût à ses grandeurs, afin qu'elle pût survivre aux attachements de la terre et aux sentiments d'orgueil, qui corrompent d'autant plus les âmes qu'elles sont

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 52. — <sup>2</sup> En 1644. *Notes hist.* N° 53.

plus grandes et plus élevées ? Ce fut un conseil à peu près semblable qui abaissa autrefois David sous la main du rebelle Absalon. « Le voyez-vous, ce grand roi , dit le saint et éloquent prêtre de Marseille, le voyez-vous seul, abandonné, tellement déchu dans l'esprit des siens qu'il devient un objet de mépris aux uns, et, ce qui est plus insupportable à un grand courage , un objet de pitié aux autres ; ne sachant, poursuit Salvien , de laquelle de ces deux choses il avait le plus à se plaindre , ou de ce que Siba le nourrissait, ou de ce que Séméï avait l'insolence de le maudire<sup>1</sup> ? » Voilà, Messieurs, une image, mais imparfaite, de la reine d'Angleterre, quand , après de si étranges humiliations , elle fut encore contrainte de paraître au monde , et d'étaler , pour ainsi dire, à la France même, et au Louvre, où elle était née avec tant de gloire , toute l'étendue de sa misère. Alors elle put bien dire avec le prophète Isaïe : « Le Seigneur des armées a fait ces choses pour anéantir tout le faste des grandeurs humaines, et tourner en ignominie ce que l'univers a de plus auguste<sup>2</sup>. » Ce n'est pas que la France ait manqué à la fille de Henri le Grand. Anne la magnanime, la pieuse , que nous ne nommerons jamais sans regret , la reçut d'une manière convenable à la majesté des deux reines. Mais les affaires du roi ne permettant pas que cette sage régente pût proportionner le remède au mal, jugez de l'état de ces deux princesses. Henriette , d'un si grand cœur, est contrainte de demander du secours ; Anne, d'un si grand cœur , ne peut en donner assez<sup>3</sup>. Si l'on eût pu avancer ces belles années dont nous admirons maintenant le cours glorieux , Louis, qui

<sup>1</sup> Dejectus usque in servorum suorum , quod grave est, contumeliam ; vel , quod gravius , misericordiam ; ut vel Siba eum pasceret, vel maledicere Semeï publicè non timeret. *Salv. de Guber. Dei*, l. II. c. 5. — <sup>2</sup> Dominus exercituum cogitavit hoc, ut detraheret superbiam omnis gloriæ, et ad ignominiam deduceret universos inclytos terræ. *Isa. xxiii. 9.* — <sup>3</sup> *Notes hist.* N° 54.



entend de si loin les gémissements des chrétiens affligés ; qui, assuré de sa gloire, dont la sagesse de ses conseils et la droiture de ses intentions lui répondent toujours, malgré l'incertitude des événements, entreprend lui seul la cause commune, et porte ses armes redoutées à travers des espaces immenses de mer et de terre, aurait-il refusé son bras à ses voisins, à ses alliés, à son propre sang, aux droits sacrés de la royauté, qu'il sait si bien maintenir ? Avec quelle puissance l'Angleterre l'aurait-elle vu invincible défenseur ou vengeur présent de la majesté violée !

Mais Dieu n'avait laissé aucune ressource au roi d'Angleterre ; tout lui manque, tout lui est contraire. Les Ecossais, à qui il se donne, le livrent aux Parlementaires anglais, et les gardes fidèles de nos rois trahissent le leur <sup>1</sup>. Pendant que le parlement d'Angleterre songe à congédier l'armée, cette armée toute indépendante réforme elle-même à sa mode le parlement, qui eût gardé quelque mesure, et se rend maîtresse de tout <sup>2</sup>. Ainsi le roi est mené de captivité en captivité ; et la reine remue en vain la France, la Hollande, la Pologne même, et les puissances du Nord les plus éloignées. Elle ranime les Ecossais, qui arment trente mille hommes ; elle fait avec le duc de Lorraine une entreprise pour la délivrance du roi son seigneur, dont le succès paraît infaillible, tant le concert en est juste. Elle retire ses chers enfants, l'unique espérance de sa maison ; et confesse à cette fois que, parmi les plus mortelles douleurs, on est encore capable de joie <sup>3</sup>. Elle console le roi, qui lui écrit de sa prison même qu'elle seule soutient son esprit, et qu'il ne faut craindre de lui aucune bassesse, parce que sans cesse il se souvient qu'il est à elle. O mère, ô femme, ô reine admirable, et digne d'une meilleure

30 janvier 1647. *Notes hist.* N° 55. — <sup>2</sup> Décembre 1647. *Ibid.* N° 56. —

<sup>3</sup> *Notes hist.* N° 57.

fortune, si les fortunes de la terre étaient quelque chose ! Enfin il faut céder à votre sort. Vous avez assez soutenu l'Etat , qui est attaqué par une force invincible et divine : il ne reste plus désormais sinon que vous teniez ferme parmi ses ruines <sup>1</sup>.

Comme une colonne , dont la masse solide paraît le plus ferme appui d'un temple ruineux , lorsque ce grand édifice qu'elle soutenait fond sur elle sans l'abattre ; ainsi la reine se montre le ferme soutien de l'Etat , lorsque après en avoir longtemps porté le faix , elle n'est pas même courbée sous sa chute.

Qui cependant pourrait exprimer ses justes douleurs ? qui pourrait raconter ses plaintes ? Non , Messieurs , Jérémie lui-même , qui seul semble être capable d'égaler les lamentations aux calamités , ne suffirait pas à de tels regrets. Elle s'écrie avec ce prophète : « Voyez , Seigneur, mon affliction. Mon ennemi s'est fortifié ; et mes enfants sont perdus. Le cruel a mis sa main sacrilège sur ce qui m'était le plus cher. La royauté a été profanée , et les princes sont foulés aux pieds. Laissez-moi , je pleurerai amèrement ; n'entreprenez pas de me consoler. L'épée a frappé au dehors ; mais je sens en moi-même une mort semblable <sup>2</sup>. »

Mais après que nous avons écouté ses plaintes , saintes filles <sup>3</sup> , ses chères amies — car elle voulait bien vous nommer ainsi — vous qui l'avez vue si souvent gémir devant les autels de son unique protecteur , et dans le sein desquelles elle a versé les secrètes consolations qu'elle en recevait , mettez fin à ce discours , en nous racontant les sentiments chrétiens dont vous avez été

<sup>1</sup> Charles I<sup>er</sup> fut exécuté le 30 janvier 1649. *Notes hist.* N<sup>o</sup> 40. — <sup>2</sup> Facti sunt filii mei perditii, quoniam invaluit inimicus. *Lam.* 1. 16. Manum suam misit hostis ad omnia desiderabilia ejus. *Ibid.* 1. 10. Polluit regnum et principes ejus. *Ibid.* 11. 2. Recedite a me, amare flebo ; nolite incumbere ut consolemini me. *Is.* xxii. 4. Foris interficit gladius, et domi mors similis est. *Lam.* 1. 20.

— <sup>3</sup> Les Visitandines. *Notes hist.* N<sup>o</sup> 30.

les témoins fidèles. Combien de fois a-t-elle, en ce lieu, remercié Dieu humblement de deux grandes grâces : l'une , de l'avoir fait chrétienne ; l'autre , Messieurs, qu'attendez-vous ? peut-être d'avoir rétabli les affaires du roi son fils ? Non , c'est de l'avoir fait reine malheureuse <sup>1</sup>. Ah ! je commence à regretter les bornes étroites du lieu où je parle. Il faut éclater, percer cette enceinte, et faire retentir bien loin une parole qui ne peut être assez entendue. Que ses douleurs l'ont rendue savante dans la science de l'Evangile , et qu'elle a bien connu la religion et la vertu de la croix , quand elle a uni le christianisme avec les malheurs ! Les grandes prospérités nous aveuglent , nous transportent , nous égarent , nous font oublier Dieu , nous-mêmes , et les sentiments de la foi. De là naissent des monstres de crimes , des raffinements de plaisir, des délicatesses d'orgueil, qui ne donnent que trop de fondement à ces terribles malédictions, que Jésus-Christ a prononcées dans son Evangile : « Malheur à vous qui riez ! Malheur à vous qui êtes pleins » et contents du monde <sup>2</sup> ! Au contraire, comme le christianisme a pris sa naissance de la croix, ce sont aussi les malheurs qui le fortifient. Là, on expie ses péchés ; là, on épure ses intentions ; là, on transporte ses désirs de la terre au ciel ; là, on perd tout le goût du monde, et on cesse de s'appuyer sur soi-même et sur sa prudence. Il ne faut pas se flatter ; les plus expérimentés dans les affaires font des fautes capitales <sup>3</sup>. Mais que nous nous pardonnons aisément nos fautes, quand la fortune nous les pardonne ; et que nous nous croyons bientôt les plus éclairés et les plus habiles , quand nous sommes les plus élevés et les plus heureux ! Les mauvais succès sont les seuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement, et nous arracher cet aveu d'avoir failli, qui coûte tant à notre orgueil. Alors, quand les malheurs nous ouvrent les yeux, nous repassons

<sup>1</sup> Elle se donnait à elle-même le titre de reine malheureuse. — <sup>2</sup> Væ qui saturati estis.... Væ vobis, qui ridetis. *Luc.* vi, 25. — <sup>3</sup> *Notes hist.* N° 58.

avec amertume sur tous nos faux pas ; nous nous trouvons également accablés de ce que nous avons fait , et de ce que nous avons manqué de faire ; et nous ne savons plus par où excuser cette prudence présomptueuse qui se croyait infail-  
libile. Nous voyons que Dieu seul est sage ; et , en déplorant vainement les fautes qui ont ruiné nos affaires , une meilleure réflexion nous apprend à déplorer celles qui ont perdu notre éternité , avec cette singulière consolation qu'on les répare quand on les pleure.

Dieu a tenu douze ans <sup>1</sup> sans relâche , sans aucune consolation de la part des hommes , notre malheureuse reine — donnons-lui hautement ce titre, dont elle a fait un sujet d'actions de grâces — lui faisant étudier sous sa main ces dures , mais solides leçons. Enfin , fléchi par ses vœux et par son humble patience , il a rétabli la maison royale. Charles II est reconnu , et l'injure des rois a été vengée <sup>2</sup>. Ceux que les armes n'avaient pu vaincre , ni les conseils ramener , sont revenus tout à coup d'eux-mêmes : déçus par leur liberté , ils en ont à la fin détesté l'excès , honteux d'avoir eu tant de pouvoir , et leurs propres succès leur faisant horreur. Nous savons que ce prince magnanime eût pu hâter ses affaires , en se servant de la main de ceux qui s'offraient à détruire la tyrannie par un seul coup. Sa grande âme a dédaigné ces moyens trop bas ; il a cru qu'en quelque état que fussent les rois , il était de leur majesté de n'agir que par les lois ou par les armes. Ces lois qu'il a protégées , l'ont rétabli presque toutes seules : il règne paisible et glorieux sur le trône de ses ancêtres , et fait régner avec lui la justice , la sagesse et la clémence.

Il est inutile de vous dire combien la reine fut consolée par ce merveilleux événement ; mais elle avait appris par ses

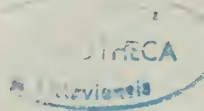
<sup>1</sup> Du 30 janvier 1649, jour de l'exécution de Charles I<sup>er</sup>, au 29 mai 1660, jour de l'entrée triomphale de Charles II à Londres. — <sup>2</sup> Le 8 mai 1660. *Notes hist.* N° 59.



malheurs à ne changer pas dans un si grand changement de son état. Le monde, une fois banni, n'eut plus de retour dans son cœur. Elle vit avec étonnement que Dieu, qui avait rendu inutiles tant d'entreprises et tant d'efforts, parce qu'il attendait l'heure qu'il avait marquée, quand elle fut arrivée, alla prendre comme par la main le roi son fils, pour le conduire à son trône. Elle se soumit plus que jamais à cette main souveraine, qui tient du plus haut des cieux les rênes de tous les empires; et, dédaignant les trônes qui peuvent être usurpés, elle attacha son affection au royaume où l'on ne craint point d'avoir des égaux, et où l'on voit sans jalousie ses concurrents<sup>1</sup>. Touchée de ces sentiments, elle aima cette humble maison<sup>2</sup> plus que ses palais. Elle ne se servit plus de son pouvoir que pour protéger la foi catholique, pour multiplier ses aumônes, et pour soulager plus abondamment les familles réfugiées de ses trois royaumes, et tous ceux qui avaient été ruinés pour la cause de la religion, ou pour le service du roi.

Rappelez en votre mémoire avec quelle circonspection elle ménageait le prochain, et combien elle avait d'aversion pour les discours empoisonnés de la médisance. Elle savait de quel poids est, non-seulement la moindre parole, mais le silence même des princes; et combien la médisance se donne d'empire, quand elle a osé seulement paraître en leur auguste présence. Ceux qui la voyaient attentive à peser toutes ses paroles, jugeaient bien qu'elle était sans cesse sous la vue de Dieu, et que, fidèle imitatrice de l'institut de Sainte-Marie, jamais elle ne perdait la sainte présence de la Majesté divine. Aussi rappelait-elle souvent ce précieux souvenir par l'oraison, et par la lecture du livre de l'Imitation de Jésus, où elle apprenait à se conformer au véritable modèle des chrétiens. Elle veillait

<sup>1</sup> Plus amant illud regnum, in quo non timent habere consortes. *S. Aug. de Civit. Dei*, l. v. c. 24; *Oper. t. VII*, p. 141. — <sup>2</sup> Le monastère de Chaillot.





sans relâche sur sa conscience. Après tant de maux et tant de traverses, elle ne connut plus d'autres ennemis que ses péchés : aucun ne lui sembla léger ; elle en faisait un rigoureux examen ; et , soigneuse de les expier par la pénitence et par les aumônes , elle était si bien préparée que la mort n'a pu la surprendre , encore qu'elle soit venue sous l'apparence du sommeil<sup>1</sup>. Elle est morte, cette grande reine ! et par sa mort elle a laissé un regret éternel , non-seulement à Monsieur et à Madame , qui , fidèles à tous leurs devoirs , ont eu pour elle des respects si soumis , si sincères , si persévérants , mais encore à tous ceux qui ont eu l'honneur de la servir ou de la connaître. Ne plaignons plus ses disgrâces , qui font maintenant sa félicité. Si elle avait été plus fortunée , son histoire serait plus pompeuse , mais ses œuvres seraient moins pleines ; et , avec des titres superbes , elle aurait peut-être paru vide devant Dieu. Maintenant qu'elle a préféré la croix au trône , et qu'elle a mis ses malheurs au nombre des plus grandes grâces , elle recevra les consolations qui sont promises à ceux qui pleurent. Puisse donc ce Dieu de miséricorde accepter ses afflictions en sacrifice agréable ! puisse-t-il la placer au sein d'Abraham ; et , content de ses maux , épargner désormais à sa famille et au monde de si terribles leçons !

<sup>1</sup> Le 14 septembre 1669. *Notes hist.* N° 60.

## LA PUISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

### DANS SA PASSION.

Premier point d'un sermon prêché pour la première fois, le vendredi-saint,  
4 avril 1670, par Bourdaloue<sup>1</sup>.

*Judæi signa petunt, et Græci sapientiam quærunt. Nos autem prædicamus Christum crucifixum, Judæis quidẽm scandalum, Gentibus autem stultitiam; ipsis autem vocatis Judæis atque Græcis, Christum Dei virtutem, et Dei sapientiam.* — Les Juifs demandent des miracles, et les Grecs cherchent la sagesse. Pour nous, nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un sujet de scandale aux Juifs, et qui paraît une folie aux Gentils : mais qui est la force de Dieu, et la sagesse de Dieu à ceux qui sont appelés, soit d'entre les Gentils, soit d'entre les Juifs. Dans la première Éptre aux Corinthiens, chap. 1, v. 22-24.

SIRE ,

Si jamais les prédicateurs pouvaient , avec quelque sujet apparent , rougir de leur ministère , ne serait-ce pas en ce jour , où ils se voient obligés de publier les humiliations étonnantes du Dieu qu'ils annoncent , les outrages qu'il a reçus , les faiblesses qu'il a ressenties , ses langueurs , ses souffrances , sa passion , sa mort ? Cependant , disait le grand Apôtre , malgré les ignominies de la croix , je ne rougirai jamais de l'Evangile de mon Sauveur ; et la raison qu'il en apporte est aussi surprenante , et même encore plus surprenante que le sentiment qu'il en avait. C'est que je sais , ajoutait-il , que l'Evangile de la croix est la vertu de Dieu pour tous ceux qui sont éclairés des lumières de la foi. *Non erubesco Evangelium ; virtus enim Dei est omni credenti*<sup>2</sup>.

Non-seulement saint Paul n'en rougissait point , mais il s'en glorifiait. Car , à Dieu ne plaise , mes frères , écrivait-il aux Galates , que je fasse jamais consister ma gloire dans aucune autre chose que dans la croix de Jésus-Christ. *Mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi*<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Bourdaloue avait alors trente-huit ans. Voyez *Notes hist.* N° 61. —

<sup>2</sup> *Rom.* 1, 16. — <sup>3</sup> *Gal.* VI, 14.

Bien loin que la croix lui donnât de la confusion dans l'exercice de son ministère, il prétendait que, pour soutenir son ministère avec honneur, le plus infailible moyen était de prêcher la croix de l'Homme-Dieu ; et qu'en effet il n'y avait rien dans tout l'Evangile de plus grand, de plus merveilleux, de plus propre même à satisfaire des esprits raisonnables et sensés, que ce profond et adorable mystère. Car voilà le sens littéral de ce passage tout divin que j'ai choisi pour mon texte : *Judæi signa petunt, et Græci sapientiam querunt*. Les Juifs incrédules demandent qu'on leur fasse voir des miracles ; les Grecs, vains et superbes, se piquent de chercher la sagesse : les uns et les autres s'obstinent à ne vouloir croire en Jésus-Christ qu'à ces deux conditions. Et moi, dit l'Apôtre, pour confondre également l'incrédulité des uns et la vanité des autres, je me contente de leur prêcher Jésus-Christ même crucifié. Pourquoi ? parce que c'est par excellence le miracle de la force de Dieu, et tout ensemble le chef-d'œuvre de la sagesse de Dieu : miracle de la force de Dieu, qui seul doit tenir lieu aux Juifs de tout autre miracle, *Christum crucifixum Dei virtutem* ; chef-d'œuvre de la sagesse de Dieu, qui seul est plus que suffisant pour soumettre les Gentils au joug de la foi, et pour les faire renoncer à toute la sagesse mondaine, *Christum crucifixum Dei sapientiam*.

Admirable idée que concevait le Docteur des nations, se représentant toujours la passion du Sauveur des hommes comme un mystère de puissance et de sagesse. Or, c'est à cette idée, chrétiens, que je m'attache, parce qu'elle m'a paru, d'une part, plus propre à vous édifier ; et de l'autre, plus digne de Jésus-Christ, dont j'ai à vous faire aujourd'hui l'éloge funèbre. Car il ne s'agit pas ici de pleurer la mort de cet Homme-Dieu. Nos larmes, si nous en avons à répandre, doivent être réservées pour un autre usage ; et nous ne pouvons ignorer quel est cet usage que nous en devons faire, après que Jésus-

Christ lui-même nous l'a si positivement et si distinctement marqué , lorsque , allant au Calvaire , il dit aux filles de Jérusalem : Ne pleurez point sur moi , mais sur vous. Il ne s'agit pas , dis-je , de pleurer sa mort , mais il s'agit de la méditer ; il s'agit d'en approfondir le mystère ; il s'agit d'y reconnaître le dessein de Dieu , ou plutôt l'ouvrage de Dieu ; il s'agit d'y trouver l'établissement et l'affermissement de notre foi : et c'est , avec la grâce de mon Dieu , ce que j'entreprends. On vous a cent fois touchés et attendris par le récit douloureux de la passion de Jésus-Christ ; et je veux , moi , vous instruire. Les discours pathétiques et affectueux que l'on vous a faits ont souvent ému vos entrailles , mais peut-être d'une compassion stérile , ou , tout au plus , d'une componction passagère , qui n'a pas été jusqu'au changement de vos mœurs. Mon dessein est de convaincre votre raison , et de vous dire quelque chose encore de plus solide , qui désormais serve de fonds à tous les sentiments de piété que ce mystère peut inspirer.

En deux mots , mes chers auditeurs , qui vont partager cet entretien , vous n'avez peut-être jusqu'à présent considéré la mort du Sauveur que comme le mystère de son humilité et de sa faiblesse ; et moi , je vais vous montrer que c'est dans ce mystère qu'il a fait paraître toute l'étendue de sa puissance : ce sera la première partie. Le monde , jusqu'à présent , n'a regardé ce mystère que comme une folie ; et moi je vais vous faire voir que c'est dans ce mystère que Dieu a fait éclater plus hautement sa sagesse : ce sera la seconde partie.

Donnez-moi , Seigneur , pour traiter dignement un si grand sujet , ce zèle dont fut rempli votre Apôtre , quand vous le choisîtes pour porter votre nom aux rois , et pour leur faire révéler , dans l'humiliation même de votre mort , la divinité de votre personne. Je ne parle pas ici , comme saint Paul , à des Juifs , ni à des Gentils ; je parle à des chrétiens de profession , mais parmi lesquels on voit tous les jours des faibles dans la

foi, qui, pleins des maximes du siècle, et consultant trop la prudence humaine, ne laissent pas, quoique chrétiens, d'être quelquefois troublés et même tentés sur l'incontestable vérité de leur religion, quand on leur représente le Dieu qu'ils adorent, comblé d'opprobres et expirant sur une croix. Or, c'est pour cela que je dois les fortifier, en leur faisant connaître le don de Dieu caché dans le mystère de votre mort, et en relevant dans leur idée vos faiblesses apparentes <sup>1</sup>. Soutenez-moi donc, ô mon Dieu, mais en même temps donnez à mes auditeurs cette docilité avec laquelle ils doivent entendre votre parole, pour être non-seulement persuadés, mais convertis et sanctifiés. Je vous la demande, Seigneur, cette grâce, et je l'obtiendrai par les mérites de votre croix même. Car, oubliant aujourd'hui Marie, je n'envisage que votre croix, notre unique espérance; et je vais lui rendre d'abord l'hommage et le culte que lui rend solennellement toute l'Eglise, en lui disant : *O Cruce, ave.*

Qu'un Dieu, comme Dieu, agisse en maître et en souverain; qu'il ait créé d'une parole le ciel et la terre; qu'il fasse des prodiges dans l'univers, et que rien ne résiste à sa puissance; c'est une chose, chrétiens, si naturelle pour lui, que ce n'est presque pas un sujet d'admiration pour nous. Mais qu'un

<sup>1</sup> Il importe de ne pas se tromper sur le but de l'orateur. Bourdaloue parle à des chrétiens faibles dans la foi, et non pas à des incrédules. Supposant donc que la divinité de Jésus-Christ est reconnue par son auditoire, il prouve que les scandales de la passion, au lieu d'infirmer cette croyance, sont de nature à la fortifier, puisqu'ils montrent la force et la sagesse d'un Dieu là où n'apparaissent que faiblesse et folie. Faute de préciser ainsi la pensée de ce puissant dialecticien, quelques critiques ont trouvé sa thèse incomplète : elle le serait, en effet, en présence de déistes. Les auditoires du <sup>xviii</sup> siècle étaient plus croyants et mieux instruits des mystères de la foi que ceux de nos jours. Mais le grand monde chrétien d'alors, orgueilleux et sensuel, avait besoin comme celui d'aujourd'hui, et peut-être encore plus, d'être affermi contre les apparentes bassesses de la croix.



Dieu souffre, qu'un Dieu expire dans les tourments, qu'un Dieu, comme parle l'Écriture, goûte la mort, lui qui possède seul l'immortalité; c'est ce que ni les anges ni les hommes ne comprendront jamais. Je puis donc bien m'écrier avec le prophète : *Obstupescite, cœli* <sup>1</sup>. O cieux, soyez-en saisis d'étonnement ! car, voici ce qui passe toutes nos vues, et ce qui demande toute la soumission et toute l'obéissance de notre foi. Mais aussi est-ce dans ce grand mystère que notre foi a triomphé du monde, *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* <sup>2</sup>.

Il est vrai, chrétiens, Jésus-Christ a souffert, et il est mort. Mais en vous parlant de sa mort et de ses souffrances, je ne crains pas d'avancer une proposition que vous traiteriez de paradoxes, si les paroles de mon texte ne vous avaient disposés à l'écouter avec respect; et je prétends que Jésus-Christ a souffert et qu'il est mort en Dieu, c'est-à-dire d'une manière qui ne pouvait convenir qu'à un Dieu ; d'une manière tellement propre de Dieu, que saint Paul, sans autre raison, a cru pouvoir dire aux Juifs et aux Gentils : Oui, mes frères, ce crucifié que nous vous prêchons; cet homme dont la mort vous scandalise, ce Christ qui vous a paru au Calvaire frappé de la main de Dieu et réduit dans la dernière faiblesse, est la vertu de Dieu même. Ce que vous méprisez en lui, c'est ce qui nous donne de la vénération pour lui. Il est notre Dieu, et nous n'en voulons point d'autre marque, ni d'autre preuve que sa croix. Voilà le précis de la théologie de saint Paul, que vous n'avez peut-être jamais bien comprise, et que j'entreprends de vous développer. Entrons, chrétiens, dans le sens de ces divines paroles, *Christum crucifixum Dei virtutem* ; et tirons-en tout le fruit qu'elles doivent produire dans nos âmes pour notre édification.

<sup>1</sup> Jerem. II, 12. — <sup>2</sup> I. Ep. Joan. V, 4.

Je dis que Jésus-Christ est mort d'une manière qui ne pouvait convenir qu'à un Homme-Dieu : la seule exposition des choses va vous en convaincre. En effet, un homme qui meurt après avoir prédit lui-même clairement et expressément toutes les circonstances de sa mort ; un homme qui meurt en faisant actuellement des miracles, et les plus grands miracles, pour montrer qu'il n'y a rien que de surhumain et de divin dans sa mort ; un homme dont la mort, bien considérée, est elle-même le plus grand de tous les miracles, puisque bien loin de mourir par défaillance, comme le reste des hommes, il meurt au contraire par un effort de sa toute-puissance ; mais, ce qui surpasse tout le reste, un homme qui par l'infamie de sa mort parvient à la plus haute gloire, et qui, expirant sur la croix, triomphe par sa croix même du prince du monde, dompte par sa croix l'orgueil du monde, érige sa croix sur les ruines de l'idolâtrie et de l'infidélité du monde ; n'est-ce pas un homme qui meurt en Dieu, ou, si vous voulez, en Homme-Dieu ? Et voilà sur quoi s'est fondé l'Apôtre en disant que cet homme mort sur la croix était, non pas le ministre de la vertu de Dieu, mais la vertu même de Dieu incarnée, *Christum crucifixum Dei virtutem*.

Ne séparons point ces quatre preuves ; et vous avouerez qu'il n'y a point d'esprit raisonnable, ni même d'esprit opiniâtre, qui n'en doive être touché. Venons au détail.

Non, Chrétiens, il n'appartient qu'à un Dieu de pénétrer dans l'avenir jusques à l'avoir absolument en sa puissance, et jusques à pouvoir dire infailliblement et en maître : Cela sera ; quoique la chose dépende d'une infinité de causes libres qui y doivent concourir. Il n'appartient qu'à un Dieu de connaître distinctement et par soi-même le fond des cœurs, et d'en révéler les plus intimes secrets, les intentions les plus cachées, jusqu'à savoir mieux ce qui est, ou ce qui sera dans la pensée et dans la volonté de l'homme, que l'homme même. Or, c'est

ce qu'a fait Jésus-Christ à l'égard de sa passion et de sa mort.

Je m'explique. A l'entendre parler de sa passion longtemps avant sa passion même, et sans que les Juifs eussent encore formé nul dessein contre lui, on dirait qu'il en parle comme d'un événement déjà arrivé, et dont il raconte l'histoire, tant il est exact à en marquer jusques aux moindres circonstances; et à le voir, le jour de sa mort, subir les différents supplices qu'il endure, on croirait que les bourreaux qui le tourmentent sont moins les exécuteurs des jugements rendus contre sa personne, que de ses prédictions. Enfin, disait-il à ses Apôtres, pour les préparer à ce douloureux mystère, nous allons à Jérusalem, et tout ce qui a été dit du Fils de l'homme va s'accomplir. Car ce Fils de l'homme — c'était la qualité qu'il se donnait — ce Fils de l'homme, que vous voyez et qui vous parle, sera livré aux Gentils; il sera outragé, insulté, fouetté, crucifié. On lui crachera au visage; il mourra dans l'opprobre, et il ressuscitera le troisième jour.

Prenez garde, chrétiens, à la réflexion que fait ici saint Chrysostome. Il y avait déjà des siècles entiers que les prophètes, qui furent dans l'ancienne loi les précurseurs du Messie, avaient publié toutes ces particularités. Comme l'obstacle principal qui devait un jour détourner les esprits mondains de croire en Jésus-Christ était le prétendu scandale que leur causerait l'ignominie de sa mort, Dieu, par une singulière providence, avait révélé aux prophètes que la mort, quoique ignominieuse de ce Messie, serait dans la plénitude des temps le souverain remède du péché, la réparation solennelle du péché, l'excellent moyen du salut et de la rédemption du monde; afin que la prophétie, témoignage invincible de la divinité, rendît les ignominies mêmes de cette mort, non-seulement vénérables, mais adorables; et que les hommes, dans cette vue, bien loin de s'en scandaliser, fussent persuadés qu'il n'y avait rien dans

la passion du Sauveur qui ne fût au-dessus de l'homme. Car voilà, dit saint Chrysostome, quel était le dessein de Dieu, lorsque, dans l'Ancien Testament, il faisait parler Isaïe des souffrances de Jésus-Christ avec autant de certitude, et dans des termes aussi précis que les Evangélistes en ont ensuite parlé dans le Nouveau. Mais ce dessein de Dieu était encore bien plus sensible, et la preuve beaucoup plus convaincante et plus touchante dans la prédiction immédiate qu'en faisait Jésus-Christ lui-même. Car c'est moi, disait-il à ses disciples, en les entretenant de sa mort prochaine, c'est moi qui suis cet homme de douleurs annoncé par Isaïe; c'est moi qui vais remplir jusques à un point tout ce qui en est écrit. Nous voici arrivés au terme de la consommation des choses, et vous en allez être les spectateurs et les témoins. Mais il m'importe que dès maintenant vous en soyez avertis, afin que dans la suite vous n'en soyez pas troublés.

Aussi, tout ce que cet adorable Sauveur leur avait marqué des livres de Moïse et des prophètes, comme se rapportant à lui, s'exécuta-t-il bientôt après, et à la lettre, dans la sanglante catastrophe de sa passion et de sa mort. Ce fut en conséquence et en vertu de ces divines prophéties, dont il était personnellement le sujet, que les Juifs, au lieu de le juger selon leur loi, puisqu'il était Juif, le livrèrent à Pilate, qui était Gentil; que les soldats, contre toutes les formes de la justice, ajoutant à ce que portait l'arrêt de sa condamnation l'insulte et l'inhumanité, lui crachèrent au visage, et le meurtrirent de soufflets; que, jusques aux moindres circonstances du prix auquel il devait être vendu, de l'emploi qu'on devait faire de cet argent, du partage de ses habits et de sa robe jetée au sort, du fiel qu'on lui présenta, les Ecritures, qu'il s'était lui-même appliquées, furent, à ce qu'il semble, la règle de tout ce que ses ennemis attentèrent contre lui; comme s'il n'eût souffert que pour justifier ces oracles, prononcés tant de siècles avant



qu'il eût paru au monde. *Ut adimplerentur Scripturæ; ut impleretur sermo quem dixerat* <sup>1</sup>. Argument si solide et si fort, qu'il n'en fallut pas davantage pour la conversion de ce fameux eunuque, trésorier de la reine d'Ethiopie, dont il est parlé au livre des Actes, et à qui saint Philippe, diacre, expliqua la merveille que je vous prêche. Toutes ces prophéties, et bien d'autres, littéralement et ponctuellement vérifiées dans la passion de Jésus-Christ, l'obligèrent à reconnaître ce Messie, promis de Dieu, et envoyé dans la plénitude des temps. Nous, mes chers auditeurs, nous, revêtus du caractère de chrétiens, en serions-nous moins touchés; et ce qui a suffi pour convaincre un homme que la lumière de l'Evangile n'avait point encore éclairé, serait-il trop faible pour nous confirmer dans la foi que nous professons?

Je dis de même du secret des cœurs, dont Jésus-Christ, dans sa passion, fit bien voir qu'il était le maître. Il prédit à ses apôtres qu'un d'entre eux le trahirait, et Judas y pensait actuellement et le trahit. Il prédit à saint Pierre qu'il le renoncerait; et saint Pierre le renonça en effet. Il lui prédit que, malgré sa chute, sa foi ne manquerait point; et la foi de saint Pierre n'a point manqué. Il lui prédit qu'après sa conversion il affermirait ses frères; et sa conversion, dans la suite, les affermit tous. Il prédit à Madeleine que l'action qu'elle venait de faire, en répandant sur sa tête un parfum précieux, serait louée et prêchée dans tout le monde; et dans tout le monde on en parle encore aujourd'hui. Il prédit à Jérusalem, en pleurant sur elle, qu'elle serait détruite et ruinée de fond en comble; et Jérusalem fut assiégée, pillée, renversée par les Romains, sans qu'il en restât pierre sur pierre.

Cette science des choses futures et des secrets les plus impénétrables, n'était-elle pas évidemment la science d'un

<sup>1</sup> *Matth.* xxvi, 56; *Joan.* xiii, 18, xviii, 9.



Dieu? *Scrutans corda et renes Deus* <sup>1</sup>. Et un homme qui mourait de la sorte, révélant et manifestant ce qui n'était ni ne pouvait être connu que de Dieu, n'avait-il pas toute la puissance et toute la vertu de Dieu même? *Christum crucifixum Dei virtutem*.

Mais ce que j'ajoute doit faire encore plus d'impression sur vous. Il meurt, cet Homme-Dieu, faisant des miracles; et quels miracles? Ah! chrétiens, y en eut-il jamais, et jamais y en aura-t-il de plus éclatants? Tout mourant qu'il est, il fait trembler la terre, il ouvre les sépulcres, il ressuscite les morts, il déchire le voile du temple, il obscurcit le soleil: prodiges aussi surprenants qu'inouïs, prodiges dont les soldats furent tellement émus qu'ils s'en retournèrent convertis; mais au reste, remarque saint Augustin, convertis par l'efficace du même sang qu'ils avaient répandu, *Ipsa redempti sanguine quem fuderunt* <sup>2</sup>. Que dis-je que saint Matthieu n'ait pas rapporté en termes exprès? *Viso terræ motu, et his quæ fiebant, timuerunt valde, dicentes: Vere filius Dei erat iste* <sup>3</sup>.

Je sais qu'il s'est trouvé, jusque dans le christianisme, des impies plus ennemis de Jésus-Christ que les Juifs et les païens mêmes, qui n'ont point eu honte de contester la vérité de ces miracles, prétendant qu'ils pouvaient être supposés; que, par un dessein formé, les Evangélistes avaient pu s'accorder entre eux pour les publier à la gloire de leur maître. Mais c'est ici que l'impiété, pour me servir du terme de l'Ecriture, se confond elle-même; et, qu'en s'élevant contre Dieu, elle fait paraître autant d'ignorance que de malignité. Car, sans examiner combien ce doute est téméraire, puisqu'il n'a point d'autre fondement que la prévention et l'esprit de libertinage, il faudrait montrer, dit saint Augustin, quel intérêt

<sup>1</sup> Ps. vii, 10. — <sup>2</sup> In Joa. Ev. c. 16; Aug. Oper. t. iii, part. 2, p. 724. —

<sup>3</sup> Matth. xxvii, 54.

auraient eu les Evangélistes à publier ces miracles de Jésus-Christ, s'ils eussent été persuadés que c'étaient de faux miracles. N'est-il pas évident que tout le fruit qu'ils en devaient attendre et qui leur en revint, fut la haine publique, les persécutions, les fers, les tourments les plus cruels? Bien loin donc de croire qu'ils eussent pris plaisir à inventer et à débiter ces miracles dont ils auraient connu la fausseté, il faudrait plutôt s'étonner que, les ayant connus pour vrais, ils eussent eu assez de force pour en rendre, au dépens de leur propre vie, le témoignage qu'ils en ont rendu. De plus, poursuit saint Augustin, le style seul dont les Evangélistes ont écrit l'histoire de Jésus-Christ et de sa passion, leur simplicité, leur naïveté, ne marquant ni indignation contre les Juifs, ni compassion pour leur maître; parlant de lui comme en auraient parlé les hommes du monde les plus indifférents et les moins intéressés dans sa cause; racontant ses faiblesses dans le jardin, ses dégoûts, ses ennuis, ses frayeurs, le sanglant affront qu'il eut à essuyer dans le palais d'Hérode, et le mépris que ce prince lui témoigna, le traitement indigne qu'on lui fit chez Anne, chez Caïphe, chez Pilate; et les racontant avec plus d'exactitude et plus au long que ses miracles mêmes; cette sincérité, dis-je, fait bien voir qu'ils n'écrivaient pas en hommes passionnés et prévenus, mais en témoins fidèles et irréprochables de la vérité, dont ils furent les martyrs jusqu'à l'effusion de leur sang.

Ce n'est pas tout. Car si ses miracles étaient supposés, les Juifs, à qui il importait tant de découvrir l'imposture, et qui ne manquaient pas alors d'écrivains célèbres, n'eussent-ils pas pris soin d'en détromper le monde? ne se fussent-ils pas inscrits contre? Et c'est néanmoins ce qu'ils n'ont jamais fait, et ce qu'ils ne font pas même encore, puisque leurs propres auteurs et Josèphe, entre les autres, les démentiraient. Cette éclipse universelle, arrivée contre le cours de la nature, eut

quelque chose de si prodigieux et de si remarquable, que Tertullien, deux siècles après, en parlait encore aux païens, magistrats de Rome, comme d'un fait dont ils conservaient la tradition dans leurs archives, *Cum mundi casum relatum habetis in archivis vestris* <sup>1</sup>. Ce fait même, qu'on regardait comme un fait constant et avéré, surprit tellement Denys l'Aréopagite, ce sage de la gentilité, mais devenu un des plus fermes appuis et des plus grands ornements de notre religion, que, tout éloigné qu'il était de la Judée, et plus encore de la connaissance de nos mystères, il en fut frappé jusqu'à reconnaître lui-même que ces ténèbres avaient été pour lui comme une source de lumière, ou l'avaient au moins disposé à recevoir avec soumission les vérités de la foi et les divines instructions de saint Paul. Que dirai-je de ce fameux criminel crucifié avec Jésus-Christ, et tout à coup converti par ce même Sauveur? Ce changement si subit, qui d'un scélérat fit un vaisseau d'élection et de miséricorde, pouvait-il être l'effet d'une persuasion humaine, et ne parlait-il pas visiblement d'un principe surnaturel et divin? Si Jésus-Christ n'eût agi en Dieu, eût-il pu, mourant sur la croix, se faire connaître à ce malheureux, et confesser sa divinité? et ce miracle de la grâce ne sert-il pas encore à confirmer tous les prodiges de la nature, dont le ciel et la terre, comme de concert, honorerent ce Dieu agonisant et expirant?

Mais, me direz-vous, les Pharisiens, malgré ces miracles, ne laissèrent pas de persister dans leur incrédulité. J'en conviens, mes chers auditeurs; mais, sans entrer sur ce point dans la profondeur et dans l'abîme des jugements de Dieu, toujours justes et saints, quoique terribles et redoutables, vous savez quelle fut l'envie des Pharisiens contre Jésus-Christ; et vous n'ignorez pas ce que peut une telle passion

<sup>1</sup> *Apologet.* c. XXI; *Oper.* p. 20 (Paris, 1675).

pour aveugler les esprits et pour endurcir les cœurs. Quelque inconcevable qu'ait été l'obstination des Pharisiens, peut-être encore aujourd'hui trouverait-on dans le monde, et dans le monde chrétien, des hommes aussi incrédules, s'ils voyaient leurs ennemis faire des miracles; et qui plutôt attribueraient ces miracles à l'enfer, comme les Pharisiens attribuaient ceux du Sauveur du monde au Prince des ténèbres, que de renoncer à leurs préjugés et à leur haine. Quoi qu'il en soit, reprend saint Chrysostome, c'est par là même que commença la réprobation des Pharisiens; et ce mystère de la prédestination et de la réprobation divine parut en ce que les mêmes miracles qui convertirent les soldats et une grande foule de peuple, ne servirent qu'à rendre les Pharisiens plus indociles et plus opiniâtres. Mais c'est encore à cette différence que nous devons reconnaître dans Jésus-Christ mourant la toute-puissante vertu dont nous parlons. Car, comme raisonne saint Chrysostome, mourir en sauvant les uns et en réprouvant les autres; en éclairant les aveugles, qui vivaient dans les ténèbres de l'infidélité, et en aveuglant les plus éclairés, qui abusaient de leurs lumières; en convertissant ceux-là par miséricorde, et laissant périr ceux-ci par justice: n'était-ce pas faire éclater, jusque dans sa mort, les plus glorieux et même les plus essentiels attributs de Dieu?

Il n'y eut qu'un miracle que Jésus-Christ ne voulut pas faire dans sa passion: c'était de se sauver lui-même, comme le lui proposaient ses ennemis, l'assurant qu'ils croiraient en lui, s'il descendait de la croix. *Si rex Israel est, descendat nunc de cruce, et credimus ei*<sup>1</sup>. Mais pourquoi ne le fit-il pas ce miracle? On en voit aisément la raison, dit saint Augustin; et c'est que ce seul miracle eût détruit tous les autres et arrêté le grand ouvrage qu'il avait entrepris, et à quoi tous les

<sup>1</sup> *Matth.* xxvii, 42.



autres miracles se rapportaient comme à leur fin , savoir , l'ouvrage de la rédemption des hommes , qui devait être consommé sur la croix. D'ailleurs ses ennemis , préoccupés de leur passion , auraient aussi peu déferé à ce miracle qu'à celui de la résurrection de Lazare. Car , si l'évidence du fait qui les obligea de convenir que Lazare , mort et enseveli depuis quatre jours , était incontestablement ressuscité , au lieu de les déterminer à croire en Jésus-Christ , leur fit prendre la résolution de le perdre , parce que ce n'était plus la raison , mais la passion qui présidait à leurs conseils ; peut-on juger que le voyant descendre de la croix , ils eussent été de meilleure foi et plus disposés à lui rendre la gloire qui lui était due ?

Mais , sans m'arrêter aux Pharisiens , répondez-moi , mes chers auditeurs , et dites-moi : Jésus-Christ , dans la conjoncture où je le considère , pouvant , comme il est indubitable , se sauver lui-même , et ne le voulant pas , n'a-t-il pas fait quelque chose de plus grand et de plus au-dessus de l'homme , que s'il l'eût en effet voulu ? Miracle pour miracle — appliquez-vous à ceci que vous n'avez peut-être jamais bien pénétré , et qui me paraît plus édifiant — , miracle pour miracle , la douceur avec laquelle il permet aux soldats de se saisir de sa personne , après les avoir renversés par terre en se présentant seulement à eux et leur disant cette parole : C'est moi , *Ego sum* ; la réprimande qu'il fait à saint Pierre sur l'indiscrétion de son zèle , le blâmant d'avoir tiré l'épée contre un domestique du grand-prêtre , lui faisant entendre qu'il n'avait qu'à prier son père , et que son père lui enverrait des légions d'anges qui combattraient pour sa défense ; et , afin de le convaincre qu'il ne parlait pas en vain , guérissant actuellement par un miracle le serviteur que Pierre avait blessé ; ce silence si admirable et si constamment soutenu devant ses juges , surtout devant Pilate , qui , convaincu de son innocence , ne l'interrogeait que pour avoir lieu de l'absoudre ; ce refus de con-



tenter la curiosité d'Hérode, dont il lui était si facile de s'attirer la protection ; cet abandonnement de sa propre cause, et par conséquent de sa vie ; cette tranquillité et cette paix au milieu des insultes les plus outrageantes ; cette détermination à supporter tout sans en demander justice, sans prendre personne à partie, sans former la moindre plainte ; cette charité héroïque qui lui fait excuser en mourant ses persécuteurs ; tout cela, je dis tous ces miracles de patience dans un homme d'ailleurs d'une conduite irréprochable et pleine de sagesse, n'étaient-ils pas plus miraculeux que s'il eût pensé à se tirer des mains de ses bourreaux, et qu'il se fût détaché de la croix ? *Christum crucifixum Dei virtutem* <sup>1</sup>.

Il n'est donc mort que parce qu'il l'a voulu, et même encore de la manière qu'il l'a voulu : ce qui n'appartient, dit saint Augustin, qu'à un homme-Dieu, et ce qui marque dans la mort même la souveraineté et l'indépendance de Dieu. Or voilà, chrétiens, sur quoi j'ai fondé cette autre proposition, que la mort de Jésus-Christ, bien considérée en elle-même, avait été non-seulement un miracle, mais le plus singulier de tous les miracles. Pourquoi ? parce qu'au lieu que les autres hommes meurent par faiblesse, meurent par violence, meurent par nécessité, il est mort, je ne dis pas précisément par choix et par une disposition libre de sa volonté, mais par un effet de son absolue puissance : en sorte que jamais il n'a fait, comme Fils de Dieu et comme Dieu, un plus grand effort de cette puissance absolue, que dans le moment où il consentit que son âme bienheureuse fût séparée de son corps ; et les théologiens en apportent deux raisons. Comprenez-les.

Premièrement, disent-ils, parce que Jésus-Christ ayant été exempt de tout péché, et absolument impeccable, il devait être et il était naturellement immortel ; d'où il s'ensuit que

<sup>1</sup> 1. Cor. 1, 24.

son corps et son âme, unis hypostatiquement à la Divinité, ne pouvaient être séparés sans un miracle. Il fallut donc que Jésus-Christ, pour faire cette séparation, forçât, pour ainsi dire, toutes les lois de la providence ordinaire, et qu'il usât de tout le pouvoir que Dieu lui avait donné, pour détruire cette belle vie, qui, quoique humaine, était toutefois la vie d'un Dieu. Secondement, parce que Jésus-Christ, en vertu de son sacerdoce, étant par excellence le souverain pontife de la loi nouvelle, il n'y avait que lui qui pût, ni qui dût offrir à Dieu le sacrifice de la rédemption du monde, et immoler la victime qui y était destinée. Or, cette victime, c'était son corps. Nul autre que lui ne devait donc l'immoler, ce corps; nul autre que lui n'avait le pouvoir pour cela nécessaire. Les bourreaux qui le crucifiaient étaient bien les ministres de la justice de Dieu, mais ils n'étaient pas les prêtres qui devaient sacrifier cette hostie à Dieu. Il fallait un pontife qui fût saint, qui fût innocent, qui fût sans tache, qui fût séparé des pécheurs et revêtu d'un caractère particulier. Or ce caractère ne pouvait convenir qu'à Jésus-Christ; d'où saint Augustin concluait que Jésus-Christ, par l'effet le plus merveilleux, avait été tout ensemble et le prêtre et l'hostie de son sacrifice. *Idem sacerdos et hostia* <sup>1</sup>.

Ce fut donc lui-même qui se sacrifia, qui exerça sur sa propre personne cette fonction de prêtre et de pontife; lui-même qui détruisit, au moins pour quelques jours, cet adorable composé d'un corps souffrant et d'une âme glorieuse; en un mot, lui-même qui se fit mourir. Car ce ne furent point les bourreaux qui lui ôtèrent la vie; mais il la quitta de lui-même. *Nemo tollit animam meam a me, sed ego pono eam a me ipso* <sup>2</sup>. Il est mort sur la croix, dit saint Augustin; mais, à

<sup>1</sup> Passim. Voyez l'*Index* de ses œuvres, au mot *Christus sacerdos*. —

<sup>2</sup> *Joan.* x, 18.

parler proprement et dans la rigueur , il n'est pas mort par le supplice de la croix. Et pour vous le faire comprendre, il est certain, par le témoignage même des Juifs , que le supplice de la croix , ou plutôt, que ce qui faisait mourir les criminels condamnés à la croix , n'était pas simplement d'y être attachés , mais d'y être rompus vifs. Or , selon la prophétie , Jésus-Christ avait déjà rendu le dernier soupir lorsqu'on voulut lui briser les os ; d'où vient que Pilate s'étonna qu'il fût si tôt mort. *Pilatus autem mirabatur , si jam obiisset*<sup>1</sup>. Et ce qui montre qu'il n'était point mort par défaillance de la nature , c'est qu'en expirant, il poussa un grand cri vers le ciel. *Jesus autem, emissa voce magna, expiravit*<sup>2</sup>. Chose si extraordinaire, qu'au rapport de l'Évangéliste, le centenier qui l'observait de près , et qui le vit expirer de la sorte, protesta hautement qu'il était Dieu et vrai Fils de Dieu. *Videns autem centurio , qui ex adverso stabat , quia sic clamans expirasset , ait : Vere Filius Dei erat iste*<sup>3</sup>. Si ce centenier eût été un disciple du Sauveur , et qu'il eût ainsi raisonné , peut-être son raisonnement et son témoignage pourraient-ils être suspects ; mais c'est un infidèle , c'est un païen qui , de la manière dont il voit mourir Jésus-Christ, conclut sans hésiter qu'il meurt par miracle ; et qui , de ce miracle , tire immédiatement la conséquence qu'il est donc vraiment le Fils de Dieu. *Videns quia sic expirasset, ait : Vere Filius Dei erat iste*. En faut-il davantage pour justifier la parole de l'Apôtre : *Christum crucifixum Dei virtutem* ?

Il est vrai que ce Sauveur mourant a eu ses langueurs et ses faiblesses ; et je pourrais répondre d'abord avec Isaïe que les langueurs et les faiblesses qu'il fit paraître dans sa mort , n'étaient pas les siennes , mais les nôtres , et que le prodige est qu'il ait porté seul les faiblesses et les langueurs de tous

<sup>1</sup> Marc. xv, 44. — <sup>2</sup> Ibid. 37. — <sup>3</sup> Ibid. 39.

les hommes. *Vere languores nostros ipse tulit , et dolores nostros ipse portavit*<sup>1</sup>. Mais parce que cette pensée , quoique solide , serait peut-être encore trop spirituelle pour des esprits mondains et incrédules , je réponds autrement avec saint Chrysostome , et je dis : Oui , ce Sauveur mourant a eu ses faiblesses ; mais le prodige est , que ses faiblesses mêmes , que ses langueurs mêmes , que ses défaillances mêmes , aient été dans le cours de sa passion comme autant de miracles. Car s'il sue en priant dans le jardin , c'est d'une sueur de sang , et si abondante que la terre en est baignée. Si quelques moments après sa mort on lui perce le côté , par un autre effet également miraculeux , il en sort du sang et de l'eau ; et celui qui le rapporte assure qu'il l'a vu , et qu'il en doit être cru. *Et qui vidit , testimonium perhibuit*<sup>2</sup>. On dirait qu'il ne souffre et qu'il ne meurt que pour faire éclater dans sa personne la vertu de Dieu , *Christum crucifixum Dei virtutem*.

Concluons par une dernière preuve , mais essentielle : c'est de voir un homme que l'ignominie de sa mort , que la confusion , l'opprobre , l'humiliation infinie de sa mort , élèvent à toute la gloire que peut prétendre un Dieu ; tellement , qu'à son seul nom et en vue de sa croix , les plus hautes puissances du monde fléchissent les genoux et se prosternent pour lui faire hommage de leur grandeur. *Humiliavit semetipsum , factus obediens usque ad mortem , mortem autem crucis. Propter quod et Deus exaltavit illum , ut in nomine Jesu omne genu flectatur , cœlestium , terrestrium , et infernorum*<sup>3</sup>. Voilà ce que Dieu révélait à saint Paul , dans un temps — remarque bien importante — dans un temps où tout semblait s'opposer à l'accomplissement de cette prédiction ; dans un temps où , selon toutes les vues de la prudence humaine , cette prédiction devait passer pour chimérique ; dans un temps

<sup>1</sup> Isaïe , LIII , 4. — <sup>2</sup> Joan. XIX , 35. — <sup>3</sup> Philipp. II , 8-10.



où le nom de Jésus-Christ était en horreur. Toutefois, ce qu'avait dit l'Apôtre est arrivé; ce qui fut pour les chrétiens de ce temps-là un point de foi, a cessé, en quelque façon, de l'être pour nous, puisque nous sommes témoins de la chose, et qu'il ne faut plus captiver nos esprits pour la croire. Les puissances de la terre fléchissent maintenant les genoux devant ce crucifié. Les princes, et les plus grands de nos princes, sont les premiers à nous en donner l'exemple; et il n'a tenu qu'à nous, les voyant en ce saint jour au pied de l'autel adorer Jésus-Christ sur la croix, de nous consoler et de nous dire à nous-mêmes : Voilà ce quem'avait prédit saint Paul; et ce que du temps de saint Paul j'aurais rejeté comme un songe, c'est ce que je vois, et de quoi je ne puis douter. Or, un homme, mes chers auditeurs, dont la croix, selon la belle expression de saint Augustin, a passé du lieu infâme des supplices sur le front des monarques et des empereurs, *a locis suppliciorum ad frontes imperatorum*<sup>1</sup>; un homme qui, sans autre secours, sans autres armes, par la vertu seule de la croix, a vaincu l'idolâtrie, a triomphé de la superstition, a détruit le culte des faux dieux, a conquis tout l'univers, au lieu que les plus grands rois de l'univers ont besoin, pour les moindres conquêtes, de tant de secours; un homme qui, comme le chante l'Eglise, a trouvé le moyen de régner par où les autres cessent de vivre, c'est-à-dire par le bois qui fut l'instrument de sa mort, *quia Dominus regnavit a ligno*; et ce qui est encore plus merveilleux, un homme qui, pendant sa vie, avait expressément marqué que tout cela s'accomplirait, et que du moment qu'il serait élevé de la terre, il attirerait tout à lui, voulant, comme l'observe l'évangéliste, signifier par là de quel genre de mort il devait mourir, *et ego, si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum; hoc autem dicebat significans qua morte*

<sup>1</sup> In Psalm. 36, sermo II; Aug. Oper. t. IV, p. 267.



*esset moriturus* <sup>1</sup> ; un tel homme n'est-il pas plus qu'homme ? n'est-il pas homme et Dieu tout ensemble ? Quelle vertu la croix où nous le contemplons n'a-t-elle pas eue pour le faire adorer des peuples ? Combien d'apôtres de son Evangile , combien d'imitateurs de ses vertus , combien de confesseurs , combien de martyrs , combien d'âmes saintes dévouées à son culte , combien de disciples zélés pour sa gloire ; disons mieux , combien de nations , combien de royaumes , combien d'empires n'a-t-il pas attirés à lui par le charme secret , mais tout-puissant de cette croix ? *Christum crucifixum Dei virtutem*.

Ah ! mes frères , les Pharisiens voyaient les miracles de ce Dieu crucifié , et ils ne se convertissaient pas. C'est ce que nous avons peine à comprendre. Mais ce qui se passe dans nous est-il moins incompréhensible ? Car nous voyons actuellement un miracle de la mort de Jésus-Christ encore plus grand , un miracle subsistant , un miracle avéré et incontestable , je veux dire , le triomphe de sa croix , le monde converti , le monde devenu chrétien , le monde sanctifié par sa croix. *Et ego , si exaltatus fuero a terra , omnia traham ad meipsum* , Nous le voyons , et notre foi , malgré ce miracle , est toujours languissante et chancelante. Voilà ce que nous devons pleurer , et ce qui doit nous faire trembler. Mais pour profiter de ce mystère , au lieu de trembler et de pleurer par le sentiment d'une dévotion passagère et superficielle , tremblons et pleurons dans l'esprit d'une salutaire componction. Jésus-Christ mourant a fait des miracles. Il faut qu'il en fasse encore un qui doit être le couronnement de tous les autres , et c'est le miracle de notre conversion. Il a fait fendre les pierres , il a ouvert les tombeaux , il a déchiré le voile du temple. Il faut que la vue de sa croix fasse fendre nos cœurs , peut-être plus durs que les pierres. Il faut qu'elle ouvre nos consciences ,

<sup>1</sup> *Joan.* XII, 32 et 33.

peut-être jusqu'à présent fermées comme des tombeaux. Il faut qu'elle déchire notre chair, cette chair de péché, par les saintes rigueurs de la pénitence. Car pourquoi ce Dieu mourant ne nous convertira-t-il pas, puisqu'il a bien converti les auteurs de sa mort? et quand nous convertira-t-il, si ce n'est en ce grand jour où son sang coule avec abondance pour notre salut et notre sanctification?

Pécheurs, qui m'écoutez, voilà ce qui doit vous remplir de confiance. Tandis que vous êtes pécheurs, vous êtes, en qualité de pécheurs, les ennemis de Jésus-Christ; vous êtes ses persécuteurs; le dirai-je? — mais puisque c'est après saint Paul, pourquoi ne le dirais-je pas? — vous êtes même ses bourreaux. Car autant de fois qu'il vous arrive de succomber à la tentation et de commettre le péché, vous crucifiez tout de nouveau ce Sauveur dans vous-mêmes. Mais souvenez-vous que le sang de cet Homme-Dieu a eu le pouvoir d'effacer le péché même des Juifs qui l'ont répandu. *Christi sanguis sic fusus est, ut ipsum peccatum potuerit delere quo fusus est*<sup>1</sup>. C'est en cela, dit saint Augustin, qu'a paru la vertu toute divine de la rédemption de Jésus-Christ; c'est en cela qu'il a paru Sauveur. De ses ennemis il a fait des prédestinés, de ses persécuteurs il a fait des saints; tout pécheurs que vous êtes, quel droit n'avez-vous donc pas de prétendre à ses miséricordes? Approchez du trône de sa grâce, qui est sa croix; mais approchez-en avec des cœurs contrits et humiliés, avec des cœurs soumis et purifiés de la corruption du monde, avec des cœurs dociles et susceptibles de toutes les impressions de l'esprit céleste. Car tel est le miracle que ce Dieu Sauveur veut, par la vertu de sa croix, opérer aujourd'hui dans vous. Votre retour à Dieu, et un retour parfait, après de si longs égarements; votre pénitence, et une pénitence exemplaire, après tant de désordres et

<sup>1</sup> In Joan. Ev. c. 16; Aug. Oper. t. III, Part. 2, p. 724.

de scandales ; la profession que vous ferez , et une profession haute et publique de vivre en chrétiens , après avoir vécu en libertins ; voilà le miracle qui prouvera que Jésus-Christ crucifié est lui-même personnellement la force et la vertu de Dieu. Ah ! Seigneur, serais-je assez heureux pour obtenir que ce miracle s'accomplît visiblement dans mes auditeurs , comme il s'accomplit en effet dans les soldats qui furent présents à votre mort , et dont plusieurs s'attachèrent à vous comme à l'auteur de leur salut ? Donnez-vous pour cela , Seigneur , à ma parole , assez de bénédiction ; et puis-je espérer qu'entre ceux qui m'écoutent , il y en aura d'aussi touchés que le centenier , c'est-à-dire qui sortiront de cette prédication , non-seulement attendris , mais convertis ; non-seulement baignés de larmes , mais commençant à glorifier Dieu par leurs œuvres ; non-seulement persuadés , mais sanctifiés et pénétrés des sentiments chrétiens que cette première vérité a dû leur imprimer ? Que le juif infidèle se scandalise de la croix ; Jésus-Christ mourant est la puissance et la force de Dieu incarné , *Christum crucifixum Dei virtutem* ; vous l'avez vu. Que le gentil s'en moque , et qu'il traite la croix de folie ; Jésus-Christ mourant est la sagesse de Dieu même , *Christum crucifixum Dei sapientiam* ; vous l'allez voir dans la seconde partie.

. . . . .



## ORAISON FUNÈBRE

de

HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE, DUCHESSE D'ORLÉANS,

prononcée par Bossuet, à Saint-Denis, le vingt-unième jour d'août 1670.

*Vanitas vanitatum, dixit Ecclesiastes; vanitas vanitatum, et omnia vanitas.* — Vanité des vanités, a dit l'Ecclesiaste; vanité des vanités, et tout est vanité. ECCL. I, 2.

MONSEIGNEUR <sup>1</sup>,

J'étais donc encore destiné à rendre ce devoir funèbre à très-haute et très-puissante princesse Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans. Elle, que j'avais vue si attentive pendant que je rendais le même devoir à la reine sa mère, devait être sitôt après le sujet d'un discours semblable <sup>2</sup>; et ma triste voix était réservée à ce déplorable ministère. O vanité! ô néant! ô mortels ignorants de leurs destinées! L'eût-elle cru il y a dix mois? Et vous, Messieurs, eussiez-vous pensé, pendant qu'elle versait tant de larmes en ce lieu, qu'elle dût sitôt vous y rassembler pour la pleurer elle-même? Princesse, le digne objet de l'admiration de deux grands royaumes, n'était-ce pas assez que l'Angleterre pleurât votre absence, sans être encore réduite à pleurer votre mort? et la France, qui vous revit avec tant de joie environnée d'un nouvel éclat, n'avait-elle plus d'autres pompes et d'autres triomphes pour vous, au retour de ce voyage fameux d'où vous aviez remporté tant de gloire et de si belles espérances <sup>3</sup>? « Vanité des vanités, et tout est vanité. » C'est la seule parole qui me reste; c'est la seule réflexion que me permet, dans un accident si étrange, une si juste et si sensible douleur. Aussi; n'ai-je point parcouru les livres sacrés pour y trouver quelque

<sup>1</sup> M. le Prince, duc d'Orléans. — <sup>2</sup> *Notes hist.* N° 62. — <sup>3</sup> Elle était revenue de ce voyage le 22 mai, six semaines avant sa mort. *Ibid.* N° 67.

texte que je pusse appliquer à cette princesse. J'ai pris sans étude et sans choix les premières paroles que me présente l'Ecclesiaste, où, quoique la vanité ait été si souvent nommée, elle ne l'est pas encore assez à mon gré pour le dessein que je me propose. Je veux dans un seul malheur déplorer toutes les calamités du genre humain, et dans une seule mort faire voir la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines. Ce texte, qui convient à tous les états et à tous les événements de notre vie, par une raison particulière devient propre à mon lamentable sujet, puisque jamais les vanités de la terre n'ont été si clairement découvertes, ni si hautement confondues<sup>1</sup>. Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement: tout est vain en nous, excepté le sincère aveu que nous faisons devant Dieu de nos vanités, et le jugement arrêté qui nous fait mépriser tout ce que nous sommes.

Mais dis-je la vérité? L'homme, que Dieu a fait à son image, n'est-il qu'une ombre? Ce que Jésus-Christ est venu chercher du ciel en la terre, ce qu'il a cru pouvoir, sans se ravilir, racheter de tout son sang, n'est-ce qu'un rien? Reconnaissons notre erreur. Sans doute ce triste spectacle des vanités humaines nous imposait; et l'espérance publique, frustrée tout à coup par la mort de cette princesse, nous poussait trop loin. Il ne faut pas permettre à l'homme de se mépriser tout entier, de peur que, croyant avec les impies que notre vie n'est qu'un jeu où règne le hasard, il ne marche sans règle et sans conduite au gré de ses aveugles désirs. C'est pour cela que l'Ecclesiaste, après avoir commencé son divin ouvrage par les paroles que j'ai récitées, après en avoir rempli toutes

<sup>1</sup> C'est le texte et l'idée du discours de saint Jean Chrysostome parlant sur la chute d'Eutrope.



les pages du mépris des choses humaines, veut enfin montrer à l'homme quelque chose de plus solide, et conclut tout son discours en lui disant : « Crains Dieu, et garde ses commandements; car c'est là tout l'homme; et sache que le Seigneur examinera dans son jugement tout ce que nous aurons fait de bien et de mal <sup>1</sup>. » Ainsi tout est vain en l'homme, si nous regardons ce qu'il donne au monde; mais, au contraire, tout est important, si nous considérons ce qu'il doit à Dieu. Encore une fois, tout est vain en l'homme, si nous regardons le cours de sa vie mortelle; mais tout est précieux, tout est important, si nous contemplons le terme où elle aboutit, et le compte qu'il en faut rendre. Méditons donc aujourd'hui, à la vue de cet autel et de ce tombeau, la première et la dernière parole de l'Ecclésiaste; l'une qui montre le néant de l'homme; l'autre qui établit sa grandeur. Que ce tombeau nous convainque de notre néant, pourvu que cet autel, où l'on offre tous les jours pour nous une victime d'un si grand prix, nous apprenne en même temps notre dignité. La princesse que nous pleurons sera un témoin fidèle de l'un et de l'autre. Voyons ce qu'une mort soudaine lui a ravi; voyons ce qu'une sainte mort lui a donné. Ainsi nous apprendrons à mépriser ce qu'elle a quitté sans peine, afin d'attacher toute notre estime à ce qu'elle a embrassé avec tant d'ardeur, lorsque son âme, épurée de tous les sentiments de la terre, et pleine du ciel où elle touchait, a vu la lumière toute manifeste. Voilà les vérités que j'ai à traiter, et que j'ai cru dignes d'être proposées à un si grand prince, et à la plus illustre assemblée de l'univers.

« Nous mourons tous, disait cette femme dont l'Ecriture a loué la prudence au second livre des Rois, et nous allons

<sup>1</sup> Deum time, et mandata ejus observa; hoc est enim omnis homo: et cuncta quæ fiunt adducet Deus in judicium, sive bonum, sive malum illud sit. *Eccl.* XII, 13, 14.

sans cesse au tombeau, ainsi que des eaux qui se perdent sans retour<sup>1</sup>. » En effet, nous ressemblons tous à des eaux courantes. De quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine; et cette origine est petite. Leurs années se poussent successivement comme des flots : ils ne cessent de s'écouler, tant qu'enfin, après avoir fait un peu plus de bruit et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme où l'on ne reconnaît plus ni princes, ni rois, ni toutes ces autres qualités superbes qui distinguent les hommes; de même que ces fleuves tant vantés demeurent sans nom et sans gloire, mêlés dans l'Océan avec les rivières les plus inconnues<sup>2</sup>.

Et certainement, Messieurs, si quelque chose pouvait élever les hommes au-dessus de leur infirmité naturelle; si l'origine qui nous est commune souffrait quelque distinction solide et durable entre ceux que Dieu a formés de la même terre, qu'y aurait-il dans l'univers de plus distingué que la princesse dont je parle? Tout ce que peuvent faire non-seulement la naissance et la fortune, mais encore les grandes qualités de l'esprit, pour l'élévation d'une princesse, se trouve rassemblé et puis anéanti dans la nôtre. De quelque côté que je suive les traces de sa glorieuse origine, je ne découvre que des rois, et partout je suis ébloui de l'éclat des plus augustes couronnes. Je vois la maison de France, la plus grande sans comparaison de tout l'univers, et à qui les plus puissantes maisons peuvent bien céder sans envie, puisqu'elles tâchent de tirer leur gloire de cette source. Je vois les rois d'Ecosse, les rois d'Angleterre, qui ont régné depuis tant de siècles sur une des plus belliqueuses nations de l'univers, plus encore par leur courage

<sup>1</sup> Omnes morimur, et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur.  
II Reg. xiv, 14. — <sup>2</sup> Notes hist. N° 63.

que par l'autorité de leur sceptre<sup>1</sup>. Mais cette princesse, née sur le trône, avait l'esprit et le cœur plus haut que sa naissance. Les malheurs de sa maison n'ont pu l'accabler dans sa première jeunesse ; et dès lors on voyait en elle une grandeur qui ne devait rien à la fortune<sup>2</sup>. Nous disions avec joie que le Ciel l'avait arrachée, comme par miracle, des mains des ennemis du roi son père, pour la donner à la France : don précieux, inestimable présent, si seulement la possession en avait été plus durable ! Mais pourquoi ce souvenir vient-il m'interrompre ? Hélas ! nous ne pouvons un moment arrêter les yeux sur la gloire de la princesse, sans que la mort s'y mêle aussitôt pour tout offusquer de son ombre. O mort, éloigne-toi de notre pensée, et laisse-nous tromper pour un peu de temps la violence de notre douleur par le souvenir de notre joie.

Souvenez-vous donc, Messieurs, de l'admiration que la princesse d'Angleterre donnait à toute la cour. Votre mémoire vous la peindra mieux avec tous ses traits et son incomparable douceur, que ne pourront jamais faire toutes mes paroles. Elle croissait au milieu des bénédictions de tous les peuples, et les années ne cessaient de lui apporter de nouvelles grâces. Aussi la reine sa mère, dont elle a toujours été la consolation, ne l'aimait pas plus tendrement que faisait Anne d'Espagne. Anne, vous le savez, Messieurs, ne trouvait rien au-dessus de cette princesse. Après nous avoir donné une reine, seule capable par sa piété et par ses autres vertus royales, de soutenir la réputation d'une tante si illustre, elle voulut, pour mettre dans sa famille ce que l'univers avait de plus grand, que Philippe de France, son second fils, épousât la princesse Henriette ; et quoique le roi d'Angleterre, dont le cœur égale la sagesse, sût que la princesse sa sœur, recherchée de

<sup>1</sup> *Notes hist.* Nos 29 et 31. — <sup>2</sup> *Ibid.* No 52.

tant de rois, pouvait honorer un trône, il lui vit remplir avec joie la seconde place de France, que la dignité d'un si grand royaume peut mettre en comparaison avec les premières du reste du monde<sup>1</sup>.

Que si son rang la distinguait, j'ai eu raison de vous dire qu'elle était encore plus distinguée par son mérite. Je pourrais vous faire remarquer qu'elle connaissait si bien la beauté des ouvrages de l'esprit, que l'on croyait avoir atteint la perfection quand on avait su plaire à Madame<sup>2</sup>. Je pourrais encore ajouter que les plus sages et les plus expérimentés admireraient cet esprit vif et perçant qui embrassait sans peine les plus grandes affaires, et pénétrait avec tant de facilité dans les plus secrets intérêts. Mais pourquoi m'étendre sur une matière où je puis tout dire en un mot ? Le roi, dont le jugement est une règle toujours sûre, a estimé la capacité de cette princesse, et l'a mise par son estime au-dessus de tous nos éloges.

Cependant, ni cette estime, ni tous ces grands avantages, n'ont pu donner atteinte à sa modestie. Tout éclairée qu'elle était, elle n'a point présumé de ses connaissances, et jamais ses lumières ne l'ont éblouie. Rendez témoignage à ce que je dis, vous que cette grande princesse a honorés de sa confiance. Quel esprit avez-vous trouvé plus élevé ? mais quel esprit avez-vous trouvé plus docile ? Plusieurs, dans la crainte d'être trop faciles, se rendent inflexibles à la raison, et s'affermissent contre elle. Madame s'éloignait toujours autant de la présomption que de la faiblesse ; également estimable, et de ce qu'elle savait trouver les sages conseils, et de ce qu'elle était capable de les recevoir. On les sait bien connaître, quand on fait sérieusement l'étude qui plaisait tant à cette princesse ; nouveau genre d'étude, et presque inconnu aux personnes de son âge et de son rang, ajoutons, si vous le voulez, de son sexe. Elle

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 64. — <sup>2</sup> *Ibid.* N° 63.



étudiait ses défauts; elle aimait qu'on lui en fît des leçons sincères : marque assurée d'une âme forte que ses fautes ne dominant pas, et qui ne craint point de les envisager de près par une secrète confiance des ressources qu'elle sent pour les surmonter. C'était le dessein d'avancer dans cette étude de la sagesse qui la tenait si attachée à la lecture de l'histoire, qu'on appelle avec raison la sage conseillère des princes. C'est là que les plus grands rois n'ont plus de rang que par leurs vertus, et que, dégradés à jamais par les mains de la mort, ils viennent subir, sans cour et sans suite, le jugement de tous les peuples et de tous les siècles. C'est là qu'on découvre que le lustre qui vient de la flatterie est superficiel; et que les fausses couleurs, quelque industrieusement qu'on les applique, ne tiennent pas. Là, notre admirable princesse étudiait les devoirs de ceux dont la vie compose l'histoire : elle y perdait insensiblement le goût des romans et de leurs fades héros; et, soigneuse de se former sur le vrai, elle méprisait ces froides et dangereuses fictions<sup>1</sup>. Ainsi, sous un visage riant, sous cet air de jeunesse qui semblait ne promettre que des jeux, elle cachait un sens et un sérieux dont ceux qui traitaient avec elle étaient surpris.

Aussi pouvait-on sans crainte lui confier les plus grands secrets. Loin du commerce des affaires et de la société des hommes, ces âmes sans force, aussi bien que sans foi, qui ne savent pas retenir leur langue indiscrete! « Ils ressemblent, dit le Sage, à une ville sans murailles, qui est ouverte de toutes parts<sup>2</sup>, » et qui devient la proie du premier venu. Que Madame était au-dessus de cette faiblesse! Ni la surprise, ni l'intérêt, ni la vanité, ni l'appât d'une flatterie délicate ou d'une douce conversation, qui souvent, épanchant le cœur, en fait échapper le secret, n'était capable de lui faire découvrir

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 66. — <sup>2</sup> Sicut urbs patens et absque murorum ambitu, ita vir qui non potest in loquendo cohibere spiritum suum. *Prov.* xxv, 28.



le sien ; et la sûreté qu'on trouvait en cette princesse, que son esprit rendait si propre aux grandes affaires , lui faisait confier les plus importantes.

Ne pensez pas que je veuille , en interprète téméraire des secrets d'État , discourir sur le voyage d'Angleterre , ni que j'imite ces politiques spéculatifs, qui arrangent suivant leurs idées les conseils des rois , et composent, sans instruction , les annales de leur siècle<sup>1</sup>. Je ne parlerai de ce voyage glorieux que pour dire que Madame y fut admirée plus que jamais. On ne parlait qu'avec transport de la bonté de cette princesse, qui , malgré les divisions trop ordinaires dans les cours , lui gagna d'abord tous les esprits. On ne pouvait assez louer son incroyable dextérité à traiter les affaires les plus délicates , à guérir ces défiances cachées qui souvent les tiennent en suspens, et à terminer tous les différends d'une manière qui conciliait les intérêts les plus opposés. Mais qui pourrait penser sans verser des larmes aux marques d'estime et de tendresse que lui donna le roi son frère<sup>2</sup>? Ce grand roi , plus capable encore d'être touché par le mérite que par le sang , ne se lassait point d'admirer les excellentes qualités de Madame. O plaie irréparable! ce qui fut en ce voyage le sujet d'une si juste admiration, est devenu pour ce prince le sujet d'une douleur qui n'a point de bornes. Princesse, le digne lien des deux plus grands rois du monde , pourquoi leur avez-vous été sitôt ravie? Ces deux grands rois se connaissent; c'est l'effet des soins de Madame : ainsi leurs nobles inclinations concilieront leurs esprits , et la vertu sera entre eux une immortelle médiatrice. Mais si leur union ne perd rien de sa fermeté , nous déplorerons éternellement qu'elle ait perdu son agrément le plus doux; et qu'une princesse si chérie de tout l'univers ait été précipitée dans le tombeau , pendant que la confiance de

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 67. — <sup>2</sup> Charles II.

deux si grands rois l'élevait au comble de la grandeur et de la gloire.

La grandeur et la gloire ! Pouvons-nous encore entendre ces noms dans ce triomphe de la mort ? Non , Messieurs , je ne puis plus soutenir ces grandes paroles , par lesquelles l'arrogance humaine tâche de s'étourdir elle-même , pour ne pas apercevoir son néant. Il est temps de faire voir que tout ce qui est mortel , quoi qu'on ajoute par le dehors pour le faire paraître grand , est par son fond incapable d'élévation. Ecoutez à ce propos le profond raisonnement , non d'un philosophe qui dispute dans une école , ou d'un religieux qui médite dans un cloître ; je veux confondre le monde par ceux que le monde même révère le plus , par ceux qui le connaissent le mieux , et ne lui veux donner pour le convaincre que des docteurs assis sur le trône. « O Dieu , dit le Roi Prophète , vous avez fait mes jours mesurables , et ma substance n'est rien devant vous <sup>1</sup>. » Il est ainsi , chrétiens : tout ce qui se mesure finit ; et tout ce qui est né pour finir n'est pas tout à fait sorti du néant , où il est sitôt replongé. Si notre être , si notre substance n'est rien , tout ce que nous bâtissons dessus que peut-il être ? Ni l'édifice n'est plus solide que le fondement , ni l'accident attaché à l'être plus réel que l'être même. Pendant que la nature nous tient si bas , que peut faire la fortune pour nous élever ? Cherchez , imaginez parmi les hommes les différences les plus remarquables , vous n'en trouverez point de mieux marquée , ni qui vous paraisse plus effective que celle qui relève le victorieux au-dessus des vaincus qu'il voit étendus à ses pieds. Cependant ce vainqueur , enflé de ses titres , tombera lui-même à son tour entre les mains de la mort. Alors ces malheureux vaincus rappelleront à leur com-

<sup>1</sup> Ecce mensurabiles posuisti dies meos , et substantia mea tanquam nihilum ante te. *Ps.* xxxviii, 6. *Notes hist.* N° 68.

pagnie leur superbe triomphateur ; et du creux de leur tombeau sortira cette voix qui foudroie toutes les grandeurs : « Vous voilà blessé comme nous ; vous êtes devenu semblable à nous <sup>1</sup>. » Que la fortune ne tente donc pas de nous tirer du néant, ni de forcer la bassesse de notre nature.

Mais peut-être, au défont de la fortune, les qualités de l'esprit, les grands desseins, les vastes pensées, pourront nous distinguer du reste des hommes. Gardez-vous bien de le croire, parce que toutes nos pensées qui n'ont pas Dieu pour objet sont du domaine de la mort. « Ils mourront, dit le Roi Prophète, et en ce jour périront toutes leurs pensées <sup>2</sup> ; » c'est-à-dire, les pensées des conquérants, les pensées des politiques, qui auront imaginé dans leurs cabinets des desseins où le monde entier sera compris. Ils se seront munis de tous côtés par des précautions infinies ; enfin ils auront tout prévu, excepté leur mort qui emportera en un moment toutes leurs pensées. C'est pour cela que l'Ecclésiaste, le roi Salomon, fils du roi David — car je suis bien aise de vous faire voir la succession de la même doctrine dans un même trône — c'est, dis-je, pour cela que l'Ecclésiaste, faisant le dénombrement des illusions qui travaillent les enfants des hommes, y comprend la sagesse même. « Je me suis, dit-il, appliqué à la sagesse, et j'ai vu que c'était encore une vanité <sup>3</sup>, » parce qu'il y a une fausse sagesse qui, se renfermant dans l'enceinte des choses mortelles, s'ensevelit avec elles dans le néant. Ainsi je n'ai rien fait pour Madame, quand je vous ai représenté tant de belles qualités qui la rendaient admirable au monde, et capable des plus hauts desseins où une princesse puisse s'élever. Jusqu'à ce que je commence à vous raconter ce qui l'unit

<sup>1</sup> Et tu vulneratus es, sicut et nos ; nostri similis effectus es. *Is.* xiv, 10. — <sup>2</sup> In illa die peribunt omnes cogitationes eorum. *Ps.* cxlv, 4. — <sup>3</sup> Transivi ad contemplandam sapientiam... locutusque cum mente mea, animadverti quod hoc quoque esset vanitas. *Eccle.* ii, 12, 13.

à Dieu, une si illustre princesse ne paraîtra dans ce discours que comme un exemple le plus grand qu'on se puisse proposer, et le plus capable de persuader aux ambitieux qu'ils n'ont aucun moyen de se distinguer, ni par leur naissance, ni par leur grandeur, ni par leur esprit, puisque la mort, qui égale tout, les domine de tous côtés avec tant d'empire, et que d'une main si prompte et si souveraine elle renverse les têtes les plus respectées.

Considérez, Messieurs, ces grandes puissances que nous regardons de si bas. Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause ; et il les épargne si peu qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si Madame a été choisie pour nous donner une telle instruction. Il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant ; mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable, où retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre cette étonnante nouvelle : Madame se meurt ! Madame est morte <sup>1</sup> ! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille <sup>2</sup> ? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud de toutes parts. On trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse ; partout on entend des cris ; partout on voit la douleur et le désespoir et l'image de la mort. Le roi, la reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré ; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du prophète : « Le roi pleurera, le

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 69. — <sup>2</sup> *Ibid.* N° 70.

prince sera désolé, et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement <sup>1</sup>. »

Mais et les princes et les peuples gémissaient en vain. En vain Monsieur, en vain le roi même tenait Madame serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvaient dire l'un et l'autre avec saint Ambroise : *Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam* <sup>2</sup>. « Je serrais les bras, mais j'avais déjà perdu ce que je tenais. » La princesse leur échappait parmi des embrassements si tendres; et la mort, <sup>3</sup> plus puissante, nous l'enlevait entre ces royales mains. Quoi donc, elle devait périr sitôt ! Dans la plupart des hommes les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup. Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissait; avec quelles grâces, vous le savez. Le soir nous la vîmes séchée; et ces fortes expressions, par lesquelles l'Écriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines, devaient être pour cette princesse si précises et si littérales <sup>3</sup>.

Hélas ! nous composions son histoire de tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux. Le passé et le présent nous garantissaient l'avenir; et on pouvait tout attendre de tant d'excellentes qualités. Elle allait s'acquérir deux puissants royaumes par des moyens agréables : toujours douce, toujours paisible autant que généreuse et bienfaisante, son crédit n'y aurait jamais été odieux; on ne l'eût point vue s'attirer la gloire avec une ardeur inquiète et précipitée; elle l'eût attendue sans impatience, comme sûre de la posséder. Cet attachement qu'elle a montré si fidèle pour le

<sup>1</sup> Rex ingebit, et princeps inductur mœrore, et manus populi terræ conturbantur. *Ezech.* vii, 27. — <sup>2</sup> Quem tenebam. *Orat. de ob. Sat. frat.* l. i, n° 19. — <sup>3</sup> Homo sicut fenum dies ejus; tanquam flos agri sic efflorescit. *Ps.* cii, 14. Mane sicut herba transeat, mane floreat et transeat; vespere decidat, induret et arescat. *Ps.* lxxxix, 6.



roi jusques à la mort, lui en donnait les moyens; et certes c'est le bonheur de nos jours que l'estime se puisse joindre avec le devoir, et qu'on puisse autant s'attacher au mérite et à la personne du prince qu'on en révère la puissance et la majesté<sup>1</sup>. Les inclinations de Madame ne l'attachaient pas moins fortement à tous ses autres devoirs. La passion qu'elle ressentait pour la gloire de Monsieur n'avait point de bornes. Pendant que ce grand prince, marchant sur les pas de son invincible frère, secondait avec tant de valeur et de succès ses grands et héroïques desseins dans la campagne de Flandre<sup>2</sup>, la joie de cette princesse était incroyable. C'est ainsi que ses généreuses inclinations la menaient à la gloire par les voies que le monde trouve les plus belles; et si quelque chose manquait encore à son bonheur, elle eût tout gagné par sa douceur et par sa conduite<sup>3</sup>. Telle était l'agréable histoire que nous faisions pour Madame; et, pour achever ces nobles projets, il n'y avait que la durée de sa vie dont nous ne croyions pas devoir être en peine. Car qui eût pu seulement penser que les années eussent dû manquer à une jeunesse qui semblait si vive? Toutefois c'est par cet endroit que tout se dissipe en un moment. Au lieu de l'histoire d'une belle vie, nous sommes réduits à faire l'histoire d'une admirable, mais triste mort.

A la vérité, Messieurs, rien n'a jamais égalé la fermeté de son âme, ni ce courage paisible qui, sans faire effort pour s'élever, s'est trouvé par sa naturelle situation au-dessus des accidents les plus redoutables. Oui, Madame fut douce envers la mort, comme elle l'était envers tout le monde. Son grand cœur ni ne s'aigrit, ni ne s'emporta contre elle. Elle ne la brave non plus avec fierté, contente de l'envisager sans émotion et de la recevoir sans trouble. Triste consolation,

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 71. — <sup>2</sup> En 1667. *Ibid.* N° 72. — <sup>3</sup> *Ibid.* N° 73.

puisque, malgré ce grand courage, nous l'avons perdue! C'est la grande vanité des choses humaines. Après que, par le dernier effet de notre courage, nous avons, pour ainsi dire, surmonté la mort, elle éteint en nous jusqu'à ce courage par lequel nous semblions la défier.

La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie! la voilà telle que la mort nous l'a faite; encore ce reste tel quel va-t-il disparaître : cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job <sup>1</sup>, avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places. Mais ici notre imagination nous abuse encore. La mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature, notre corps prend un autre nom ; même celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps : il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue ; tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes <sup>2</sup>.

C'est ainsi que la puissance divine, justement irritée contre notre orgueil, le pousse jusqu'au néant ; et que, pour égaler à jamais les conditions, elle ne fait de nous tous qu'une même cendre. Peut-on bâtir sur ces ruines? peut-on appuyer quelque grand dessein sur ce débris inévitable des choses humaines?

<sup>1</sup> xx1, 26 et 32. — <sup>2</sup> Cadit in originem terram et cadaveris nomen; ex isto quoque nomine peritura, in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem. *Tertull. de resur. carnis*, iv. — *Le texte porte : Caducæ (carnis)...* et de isto quoque nomine perituræ. *Oper.* p. 327 (Paris, 1675). *Notes hist.* N<sup>o</sup> 74.

Mais quoi, Messieurs, tout est-il donc désespéré pour nous ? Dieu, qui foudroie toutes nos grandeurs jusqu'à les réduire en poudre, ne nous laisse-t-il aucune espérance ? lui aux yeux de qui rien ne se perd, et qui suit toutes les parcelles de nos corps, en quelque endroit écarté du monde que la corruption ou le hasard les jette, verra-t-il périr sans ressource ce qu'il a fait capable de le connaître et de l'aimer ? Ici un nouvel ordre de choses se présente à moi ; les ombres de la mort se dissipent : « Les voies me sont ouvertes à la véritable vie <sup>1</sup>. » Madame n'est plus dans le tombeau ; la mort, qui semblait tout détruire, a tout établi : voici le secret de l'Ecclésiaste, que je vous avais marqué dès le commencement de ce discours, et dont il faut maintenant découvrir le fond.

Il faut donc penser, chrétiens, qu'outre le rapport que nous avons du côté du corps avec la nature changeante et mortelle, nous avons d'un autre côté un rapport intime et une secrète affinité avec Dieu, parce que Dieu même a mis quelque chose en nous qui peut confesser la vérité de son être, en adorer la perfection, en admirer la plénitude ; quelque chose qui peut se soumettre à sa souveraine puissance, s'abandonner à sa haute et incompréhensible sagesse, se confier en sa bonté, craindre sa justice, espérer son éternité. De ce côté, Messieurs, si l'homme croit avoir en lui de l'élévation, il ne se trompera pas. Car comme il est nécessaire que chaque chose soit réunie à son principe, et que c'est pour cette raison, dit l'Ecclésiaste, « que le corps retourne à la terre, dont il a été tiré <sup>2</sup>, » il faut, par la suite du même raisonnement, que ce qui porte en nous la marque divine, ce qui est capable de s'unir à Dieu, y soit aussi rappelé. Or ce qui doit retourner à Dieu, qui est la grandeur primitive et essentielle, n'est-il

<sup>1</sup> Notas mihi fecisti vias vitæ. *Ps.* xv, 11. — <sup>2</sup> Revertatur pulvis ad terram suam, unde erat ; et spiritus redeat ad Deum, qui dedit illum. *Eccle.* xii, 7.

pas grand et élevé? C'est pourquoi, quand je vous ai dit que la grandeur et la gloire n'étaient parmi nous que des noms pompeux, vides de sens et de choses, je regardais le mauvais usage que nous faisons de ces termes. Mais pour dire la vérité dans toute son étendue, ce n'est ni l'erreur ni la vanité qui ont inventé ces noms magnifiques; au contraire, nous ne les aurions jamais trouvés si nous n'en avions porté le fonds en nous-mêmes. Car où prendre ces nobles idées dans le néant? La faute que nous faisons n'est donc pas de nous être servis de ces noms; c'est de les avoir appliqués à des objets trop indignes.

Saint Chrysostome a bien compris cette vérité quand il a dit : « Gloire, richesses, noblesse, puissance, pour les hommes du monde ne sont que des noms; pour nous, si nous servons Dieu, ce seront des choses. Au contraire la pauvreté, la honte, la mort, sont des choses trop effectives et trop réelles pour eux; pour nous, ce sont seulement des noms <sup>1</sup>, » parce que celui qui s'attache à Dieu ne perd ni ses biens, ni son honneur, ni sa vie. Ne vous étonnez donc pas si l'Ecclésiaste dit si souvent : « Tout est vanité. » Il s'explique, « tout est vanité sous le soleil <sup>2</sup>, » c'est-à-dire, tout ce qui est mesuré par les années, tout ce qui est emporté par la rapidité du temps. Sortez du temps et du changement, aspirez à l'éternité; la vanité ne vous tiendra plus asservis. Ne vous étonnez pas si le même Ecclésiaste méprise tout en nous jusqu'à la sagesse, et ne trouve rien de meilleur que de goûter en repos le fruit de son travail <sup>3</sup>. La sagesse dont il

<sup>1</sup> Gloria enim et potentia, divitiæ et nobilitas, et his similia, nomina sunt apud ipsos; res autem apud nos. Quemadmodum et tristitia, mors et ignominia, et paupertas, et similia, nomina sunt apud nos; res apud illos. *Homil. LVIII in Matth.*, n° 5; *Oper. t. VII*, p. 591. — <sup>2</sup> Vidi cuncta quæ fiunt sub sole, et ecce universa vanitas. *Eccle.* 1, 14; III, 11, etc. — <sup>3</sup> Nonne melius est comedere et bibere, et ostendere animæ suæ bona de laboribus suis. *Eccle.* 11, 24.

parle en ce lieu est cette sagesse insensée, ingénieuse à se tourmenter, habile à se tromper elle-même, qui se corrompt dans le présent, qui s'égare dans l'avenir, qui, par beaucoup de raisonnements et de grands efforts, ne fait que se consumer inutilement en amassant des choses que le vent emporte. « Eh ! s'écrie ce sage roi, y a-t-il rien de si vain <sup>1</sup> ? » Et n'a-t-il pas raison de préférer la simplicité d'une vie particulière qui goûte doucement et innocemment ce peu de biens que la nature nous donne, aux soucis et aux chagrins des avarés, aux songes inquiets des ambitieux ? Mais « cela même, dit-il, ce repos, cette douceur de la vie, est encore une vanité <sup>2</sup>, » parce que la mort trouble et emporte tout. Laissons-lui donc mépriser tous les états de cette vie, puisqu'enfin de quelque côté qu'on s'y tourne on voit toujours la mort en face, qui couvre de ténèbres tous nos plus beaux jours. Laissons-lui égaler le fou et le sage ; et même, je ne craindrai pas de le dire hautement en cette chaire, laissons-lui confondre l'homme avec la bête. *Unus interitus est hominis et jumentorum* <sup>3</sup>.

En effet, jusqu'à ce que nous ayons trouvé la véritable sagesse, tant que nous regarderons l'homme par les yeux du corps, sans y démêler par l'intelligence ce secret principe de toutes nos actions, qui, étant capable de s'unir à Dieu, doit nécessairement y retourner, que verrons-nous autre chose dans notre vie que de folles inquiétudes ? et que verrons-nous dans notre mort qu'une vapeur qui s'exhale, que des esprits qui s'épuisent, que des ressorts qui se démontent et se déconcertent, enfin qu'une machine qui se dissout et qui se met en pièces ? Ennuyés de ces vanités, cherchons ce qu'il y a de grand et de solide en nous. Le Sage nous l'a montré dans les

<sup>1</sup> Et est quidquam tam vanum ? *Eccle.* II, 19. — <sup>2</sup> Vidi quod hoc quoque esset vanitas. *Eccle.* II, 1. — <sup>3</sup> *Eccle.* III, 19.



dernières paroles de l'Ecclésiaste ; et bientôt Madame nous le fera paraître dans les dernières actions de sa vie. « Crains Dieu, et observe ses commandements, car c'est là tout l'homme <sup>1</sup> ; » comme s'il disait : Ce n'est pas l'homme que j'ai méprisé, ne le croyez pas ; ce sont les opinions, ce sont les erreurs par lesquelles l'homme abusé se déshonore lui-même. Voulez-vous savoir en un mot ce que c'est que l'homme ? Tout son devoir, tout son objet, toute sa nature, c'est de craindre Dieu. Tout le reste est vain, je le déclare ; mais aussi tout le reste n'est pas l'homme. Voici ce qui est réel et solide, et ce que la mort ne peut enlever ; car, ajoute l'Ecclésiaste : « Dieu examinera dans son jugement tout ce que nous aurons fait de bien et de mal <sup>2</sup>. »

Il est donc maintenant aisé de concilier toutes choses. Le Psalmiste dit « qu'à la mort périront toutes nos pensées <sup>3</sup> ; » oui, celles que nous aurons laissé emporter au monde, dont la figure passe et s'évanouit. Car encore que notre esprit soit de nature à vivre toujours, il abandonne à la mort tout ce qu'il consacre aux choses mortelles, de sorte que nos pensées, qui devaient être incorruptibles du côté de leur principe, deviennent périssables du côté de leur objet. Voulez-vous sauver quelque chose de ce débris si universel, si inévitable ? Donnez à Dieu vos affections ; nulle force ne vous ravira ce que vous aurez déposé en ses mains divines. Vous pourrez hardiment mépriser la mort à l'exemple de notre héroïne chrétienne. Mais, afin de tirer d'un si bel exemple toute l'instruction qu'il nous peut donner, entrons dans une profonde considération des conduites de

<sup>1</sup> Deum time et mandata ejus observa : hoc est enim omnis homo. *Eccle.* xii, 13.  
— <sup>2</sup> Et cuncta, quæ fiunt, adducet Deus in judicium pro omni errato, sive bonum, sive malum illud sit. *Eccle.* xii, 14. — <sup>3</sup> In illa die peribunt omnes cogitationes eorum. *Ps.* cxlvi, 4.

Dieu sur elle ; et adorons en cette princesse le mystère de la prédestination et de la grâce.

Vous savez que toute la vie chrétienne, que tout l'ouvrage de notre salut est une suite continuelle de miséricorde ; mais le fidèle interprète du mystère de la grâce , je veux dire le grand Augustin, m'apprend cette véritable et solide théologie, que c'est dans la première grâce et dans la dernière, que la grâce se montre grâce ; c'est-à-dire que c'est dans la vocation qui nous prévient et dans la persévérance finale qui nous couronne, que la bonté qui nous sauve paraît toute gratuite et toute pure. En effet, comme nous changeons deux fois d'état, en passant, premièrement, des ténèbres à la lumière, et, ensuite, de la lumière imparfaite de la foi à la lumière consommée de la gloire ; comme c'est la vocation qui nous inspire la foi , et que c'est la persévérance qui nous transmet à la gloire , il a plu à la divine bonté de se marquer elle-même au commencement de ces deux états par une impression illustre et particulière ; afin que nous confessions que toute la vie du chrétien, et dans le temps qu'il espère et dans le temps qu'il jouit, est un miracle de grâce.

Que ces deux principaux moments de la grâce ont été bien marqués par les merveilles que Dieu a faites pour le salut éternel de Henriette d'Angleterre ! Pour la donner à l'Eglise, il a fallu renverser tout un grand royaume. La grandeur de la maison d'où elle est sortie n'était pour elle qu'un engagement plus étroit dans le schisme de ses ancêtres : disons des derniers de ses ancêtres , puisque tout ce qui les précède , à remonter jusqu'aux premiers temps , est si pieux et si catholique <sup>1</sup>. Mais si les lois de l'Etat s'opposent à son salut éternel , Dieu ébranlera tout l'Etat pour l'affranchir de ces lois. Il met les âmes à ce prix ; il remue le ciel et la

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 75.

terre pour enfanter ses élus ; et, comme rien ne lui est cher que ces enfants de sa dilection éternelle, que ces membres inséparables de son Fils bien-aimé, rien ne lui coûte pourvu qu'il les sauve. Notre princesse est persécutée avant que de naître ; délaissée aussitôt que mise au monde ; arrachée en naissant à la piété d'une mère catholique ; captive, dès le berceau, des ennemis implacables de sa maison ; et, ce qui était plus déplorable, captive des ennemis de l'Eglise, par conséquent destinée, premièrement par sa glorieuse naissance et ensuite par sa malheureuse captivité, à l'erreur et à l'hérésie<sup>1</sup>. Mais le sceau de Dieu était sur elle. Elle pouvait dire avec le Prophète : « Mon père et ma mère m'ont abandonnée ; mais le Seigneur m'a reçue en sa protection<sup>2</sup>. » Délaissée de toute la terre dès ma naissance, « je fus comme jetée entre les bras de sa providence paternelle ; et dès le ventre de ma mère il se déclara mon Dieu<sup>3</sup>. » Ce fut à cette garde fidèle que la reine sa mère commit ce précieux dépôt. Elle ne fut point trompée dans sa confiance. Deux ans après, un coup imprévu, et qui tenait du miracle, délivra la princesse des mains des rebelles. Malgré les tempêtes de l'Océan et les agitations encore plus violentes de la terre, Dieu, la prenant sur ses ailes, comme l'aigle prend ses petits, la porta lui-même dans ce royaume ; lui-même la posa dans le sein de la reine sa mère, ou plutôt dans le sein de l'Eglise catholique. Là, elle apprit les maximes de la piété véritable, moins par les instructions qu'elle y recevait que par les exemples vivants de cette grande et religieuse reine<sup>4</sup>. Elle a imité ses pieuses libéralités : ses aumônes, toujours abondantes, se sont répandues principalement sur les catholiques d'Angleterre, dont elle a

<sup>1</sup> Ci-dessus, p. 20 et *Notes hist.* Nos 52 et 53. — <sup>2</sup> *Pater meus et mater mea dereliquerunt me ; Dominus autem assumpsit me. Ps. xxvi, 10.* — <sup>3</sup> *In te projectus sum ex utero : de ventre matris meæ ; Deus meus es tu. Ps. xxi, 11.*

— <sup>4</sup> *Notes hist.* No 76.

été la fidèle protectrice. Digne fille de saint Edouard et de saint Louis, elle s'attacha du fond de son cœur à la foi de ces deux grands rois.

Qui pourrait assez exprimer le zèle dont elle brûlait pour le rétablissement de cette foi dans le royaume d'Angleterre, où l'on en conserve encore tant de précieux monuments? Nous savons qu'elle n'eût pas craint d'exposer sa vie pour un si pieux dessein; et le Ciel nous l'a ravie! O Dieu! que prépare ici votre éternelle providence? Me permettez-vous, ô Seigneur, d'envisager en tremblant vos saints et redoutables conseils? Est-ce que les temps de confusion ne sont pas encore accomplis? est-ce que le crime qui fit céder vos vérités saintes à des passions malheureuses est encore devant vos yeux, et que vous ne l'avez pas assez puni par un aveuglement de plus d'un siècle? Nous ravissez-vous Henriette par un effet du même jugement qui abrégéa les jours de la reine Marie, et son règne si favorable à l'Eglise<sup>1</sup>? ou bien voulez-vous triompher seul? et en nous ôtant les moyens dont nos désirs se flattaient, réservez-vous dans les temps marqués par votre prédestination éternelle de secrets retours à l'Etat et à la maison d'Angleterre? Quoi qu'il en soit, ô grand Dieu, recevez-en aujourd'hui les bienheureuses prémices en la personne de cette princesse. Puisse toute sa maison et tout le royaume suivre l'exemple de sa foi! Ce grand roi qui remplit de tant de vertus le trône de ses ancêtres, et fait louer tous les jours la divine main qui l'y a rétabli comme par miracle<sup>2</sup>, n'improvera pas notre zèle<sup>3</sup>, si nous souhaitons devant Dieu que lui et tous ses peuples soient comme nous. *Opto apud Deum... non tantum te, sed etiam omnes... fieri tales, qualis et ego sum*<sup>4</sup>. Ce souhait est fait pour les rois; et

<sup>1</sup> Notes hist. N° 77. — <sup>2</sup> En 1660. Ibid. N° 59. — <sup>3</sup> Ibid. N° 78. —

<sup>4</sup> Act. xxvi, 29.

saint Paul, étant dans les fers, le fit la première fois en faveur du roi Agrippa ; mais saint Paul en exceptait ses liens, *exceptis vinculis his* : et nous, nous souhaitons principalement que l'Angleterre, trop libre dans sa croyance, trop licencieuse dans ses sentiments, soit enchaînée comme nous de ces bienheureux liens qui empêchent l'orgueil humain de s'égarer dans ses pensées, en le captivant sous l'autorité du Saint-Esprit et de l'Eglise.

Après vous avoir exposé le premier effet de la grâce de Jésus-Christ en notre princesse, il me reste, Messieurs, de vous faire considérer le dernier, qui couronnera tous les autres. C'est par cette dernière grâce que la mort change de nature pour les chrétiens, puisqu'au lieu qu'elle semblait être faite pour nous dépouiller de tout, elle commence, comme dit l'Apôtre<sup>1</sup>, à nous revêtir, et nous assure éternellement la possession des biens véritables. Tant que nous sommes détenus dans cette demeure mortelle, nous vivons assujettis aux changements, parce que, si vous me permettez de parler ainsi, c'est la loi du pays que nous habitons ; et nous ne possédons aucun bien, même dans l'ordre de la grâce, que nous ne puissions perdre un moment après par la mutabilité naturelle de nos désirs. Mais aussitôt qu'on cesse pour nous de compter les heures, et de mesurer notre vie par les jours et par les années, sortis des figures qui passent et des ombres qui disparaissent, nous arrivons au règne de la vérité, où nous sommes affranchis de la loi des changements. Ainsi notre âme n'est plus en péril, nos résolutions ne vacillent plus : la mort, ou plutôt la grâce de la persévérance finale a la force de les fixer ; et de même que le testament de Jésus-Christ, par lequel il se donne à nous, est confirmé à jamais, suivant le droit des testaments et la doctrine de l'Apôtre<sup>2</sup>, par

<sup>1</sup> II. Cor. v, 3. — <sup>2</sup> Heb. ix, 15. et suiv.



la mort de ce divin Testateur ; ainsi la mort du fidèle fait que ce bienheureux testament, par lequel de notre côté nous nous donnons au Sauveur, devient irrévocable. Donc, Messieurs, si je vous fais voir encore une fois Madame aux prises avec la mort, n'appréhendez rien pour elle. Quelque cruelle que la mort vous paraisse, elle ne doit servir à cette fois que pour accomplir l'œuvre de la grâce, et sceller en cette princesse le conseil de son éternelle prédestination. Voyons donc ce dernier combat ; mais, encore un coup, affermissons-nous. Ne mêlons point de faiblesse à une si forte action, et ne déshonorons point par nos larmes une si belle victoire.

Voulez-vous voir combien la grâce qui a fait triompher Madame a été puissante ? voyez combien la mort a été terrible. Premièrement, elle a plus de prise sur une princesse qui a tant à perdre. Que d'années elle va ravir à cette jeunesse<sup>1</sup> ! que de joie elle enlève à cette fortune ! que de gloire elle ôte à ce mérite ! D'ailleurs, peut-elle venir ou plus prompte ou plus cruelle ? C'est ramasser toutes ses forces, c'est unir tout ce qu'elle a de plus redoutable que de joindre, comme elle fait, aux plus vives douleurs l'attaque la plus imprévue. Mais quoique, sans menacer et sans avertir, elle se fasse sentir tout entière dès le premier coup, elle trouve la princesse prête<sup>2</sup>. La grâce plus active encore l'a déjà mise en défense. Ni la gloire ni la jeunesse n'auront un soupir. Un regret immense de ses péchés ne lui permet pas de regretter autre chose. Elle demande le crucifix sur lequel elle avait vu expirer la reine sa belle-mère<sup>3</sup>, comme pour y recueillir les impressions de constance et de piété que cette âme, vraiment chrétienne, y avait laissées avec les derniers soupirs. A la vue d'un si grand objet, n'attendez pas de cette princesse des discours étudiés et

<sup>1</sup> Elle n'avait que vingt-six ans. — <sup>2</sup> *Notes hist.* N° 79. — <sup>3</sup> Anne d'Autriche, morte en 1666.

magnifiques; une sainte simplicité fait ici toute la grandeur. Elle s'écrie : « O mon Dieu, pourquoi n'ai-je pas toujours mis en vous ma confiance ? » Elle s'afflige, elle se rassure, elle confesse humblement, et avec tous les sentiments d'une profonde douleur, que de ce jour seulement elle commence à connaître Dieu, n'appelant pas le connaître que de regarder encore tant soit peu le monde.

Qu'elle nous parut au-dessus de ces lâches chrétiens qui s'imaginent avancer leur mort quand ils préparent leur confession; qui ne reçoivent les saints sacrements que par force, dignes certes de recevoir pour leur jugement ce mystère de piété qu'ils ne reçoivent qu'avec répugnance ! Madame appelle les prêtres plutôt que les médecins; elle demande d'elle-même les sacrements de l'Eglise, la pénitence avec componction, l'eucharistie avec crainte et puis avec confiance, la sainte onction des mourants avec un pieux empressement. Bien loin d'en être effrayée, elle veut la recevoir avec connaissance; elle écoute l'explication de ces saintes cérémonies, de ces prières apostoliques, qui, par une espèce de charme divin, suspendent les douleurs les plus violentes; qui font oublier la mort—je l'ai vu souvent—à qui les écoute avec foi; elle les suit, elle s'y conforme; on lui voit paisiblement présenter son corps à cette huile sacrée, ou plutôt au sang de Jésus qui coule si abondamment avec cette précieuse liqueur. Ne croyez pas que ses excessives et insupportables douleurs aient tant soit peu troublé sa grande âme.

Ah! je ne veux plus tant admirer les braves ni les conquérants. Madame m'a fait connaître la vérité de cette parole du Sage : « Le patient vaut mieux que le brave; et celui qui dompte son cœur vaut mieux que celui qui prend des villes <sup>1</sup>. » Combien a-t-elle été maîtresse du sien ! avec quelle

<sup>1</sup> Melior est patiens viro forti; et qui dominatur animo suo, expugnare urbium. *Prov.* xvi, 32.

tranquillité a-t-elle satisfait à tous ses devoirs ! Rappelez en votre pensée ce qu'elle dit à Monsieur. Quelle force ! quelle tendresse ! O paroles qu'on voyait sortir de l'abondance d'un cœur qui se sent au-dessus de tout, paroles que la mort présente et Dieu plus présent encore ont consacrées, sincère production d'une âme qui, tenant au ciel, ne doit plus rien à la terre que la vérité, vous vivrez éternellement dans la mémoire des hommes, mais surtout vous vivrez éternellement dans le cœur de ce grand prince <sup>1</sup>. Madame ne peut plus résister aux larmes qu'elle lui voit répandre. Invincible par tout autre endroit, ici elle est contrainte de céder. Elle prie Monsieur de se retirer, parce qu'elle ne veut plus sentir de tendresse que pour ce Dieu crucifié qui lui tend les bras. Alors qu'avons-nous vu <sup>2</sup> ? qu'avons-nous ouï ? Elle se conformait aux ordres de Dieu ; elle lui offrait ses souffrances en expiation de ses fautes ; elle professait hautement la foi catholique et la résurrection des morts, cette précieuse consolation des fidèles mourants. Elle excitait le zèle de ceux qu'elle avait appelés pour l'exciter elle-même, et ne voulait point qu'ils cessassent un moment de l'entretenir des vérités chrétiennes. Elle souhaita mille fois d'être plongée au sang de l'Agneau : c'était un nouveau langage que la grâce lui apprenait. Nous ne voyions en elle ni cette ostentation par laquelle on veut tromper les autres, ni ces émotions d'une âme alarmée par lesquelles on se trompe soi-même. Tout était simple, tout était solide, tout était tranquille ; tout partait d'une âme soumise et d'une source sanctifiée par le Saint-Esprit.

En cet état, Messieurs, qu'avions-nous à demander à Dieu pour cette princesse, sinon qu'il l'affermît dans le bien et qu'il conservât en elle les dons de sa grâce ? Ce grand Dieu nous exauçait ; mais souvent, dit saint Augustin, en nous exauçant il

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 80. — <sup>2</sup> *Ibid.* N° 81.

trompe heureusement notre prévoyance <sup>1</sup>. La princesse est affermie dans le bien d'une manière plus haute que celle que nous entendions. Comme Dieu ne voulait plus exposer aux illusions du monde les sentiments d'une piété si sincère, il a fait ce que dit le Sage : « il s'est hâté. » En effet quelle diligence ! en neuf heures l'ouvrage est accompli. « Il s'est hâté de la tirer du milieu des iniquités <sup>2</sup>. » Voilà, dit le grand saint Ambroise, la merveille de la mort dans les chrétiens : elle ne finit pas leur vie ; elle ne finit que leurs péchés <sup>3</sup> et les périls où ils sont exposés. Nous nous sommes plaints que la mort, ennemie des fruits que nous promettait la princesse, les a ravagés dans la fleur ; qu'elle a effacé , pour ainsi dire sous le pinceau même, un tableau qui s'avancait à la perfection avec une incroyable diligence, dont les premiers traits, dont le seul dessin montrait déjà tant de grandeur. Changeons maintenant de langage ; ne disons plus que la mort a tout d'un coup arrêté le cours de la plus belle vie du monde, et de l'histoire qui se commençait le plus noblement ; disons qu'elle a mis fin aux plus grands périls dont une âme chrétienne peut être assaillie. Et, pour ne point parler ici des tentations infinies qui attaquent à chaque pas la faiblesse humaine, quel péril n'eût point trouvé cette princesse dans sa propre gloire ? La gloire ! qu'y a-t-il pour le chrétien de plus pernicieux et de plus mortel ? quel appât plus dangereux ? quelle fumée plus capable de faire tourner les meilleures têtes ?

Considérez la princesse ; représentez-vous cet esprit qui , répandu par tout son extérieur, en rendait les grâces si vives : tout était esprit , tout était bonté. Affable à tous avec dignité, elle savait estimer les uns sans fâcher les autres ; et quoique le mérite fût distingué, la faiblesse ne se sentait pas dédaignée.

<sup>1</sup> *Oper. t. III, part. II, p. 866 et 867.* — <sup>2</sup> *Properavit educere illum de medio iniquitatum. Sap. IV, 14.* — <sup>3</sup> *Finis factus est erroris, quia culpa, non natura defecit. Oper. t. I, p. 405.*

Quand quelqu'un traitait avec elle, il semblait qu'elle eût oublié son rang pour ne se soutenir que par sa raison. On ne s'apercevait presque pas qu'on parlât à une personne si élevée ; on sentait seulement au fond de son cœur qu'on eût voulu lui rendre au centuple la grandeur dont elle se dépouillait si obligeamment. Fidèle en ses paroles, incapable de déguisement, sûre à ses amis, par la lumière et la droiture de son esprit elle les mettait à couvert des vains ombrages, et ne leur laissait à craindre que leurs propres fautes. Très-reconnaissante des services, elle aimait à prévenir les injures par sa bonté ; vive à les sentir, facile à les pardonner. Que dirai-je de sa libéralité ? Elle donnait non-seulement avec joie, mais avec une hauteur d'âme qui marquait tout ensemble et le mépris du don et l'estime de la personne. Tantôt par des paroles touchantes, tantôt même par son silence, elle relevait ses présents ; et cet art de donner agréablement, qu'elle avait si bien pratiqué durant sa vie, l'a suivie — je le sais — jusqu'entre les bras de la mort <sup>1</sup>. Avec tant de grandes et tant d'aimables qualités, qui eût pu lui refuser son admiration ? Mais, avec son crédit, avec sa puissance, qui n'eût voulu s'attacher à elle ? N'allait-elle pas gagner tous les cœurs, c'est-à-dire la seule chose qu'ont à gagner ceux à qui la naissance et la fortune semblent tout donner ? Et si cette haute élévation est un précipice affreux pour les chrétiens, ne puis-je pas dire, Messieurs, pour me servir des paroles fortes du plus grave des historiens, « qu'elle allait être précipitée dans la gloire <sup>2</sup> ? » Car quelle créature fut jamais plus propre à être l'idole du monde ?

Mais ces idoles que le monde adore, à combien de tentations délicates ne sont-elles pas exposées ! La gloire, il est vrai, les défend de quelques faiblesses ; mais la gloire les défend-elle

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 82. — <sup>2</sup> *In ipsam gloriam præceps agebatur.* TACIT. *Vit. Agric.* n. 41 ; *Oper.* t. IV, p. 155 (édit. de Lemaire).



de la gloire même? ne s'adorent-elles pas secrètement? ne veulent-elles pas être adorées? que n'ont-elles pas à craindre de leur amour-propre? et que se peut refuser la faiblesse humaine, pendant que le monde lui accorde tout? N'est-ce pas là qu'on apprend à faire servir à l'ambition, à la grandeur, à la politique, et la vertu et la religion et le nom de Dieu? La modération que le monde affecte n'étouffe pas les mouvements de la vanité, elle ne sert qu'à les cacher; et plus elle ménage le dehors, plus elle livre le cœur aux sentiments les plus délicats et les plus dangereux de la fausse gloire. On ne compte plus que soi-même, et l'on dit au fond de son cœur : « Je suis, et il n'y a que moi sur la terre <sup>1</sup>. » En cet état, Messieurs, la vie n'est-elle pas un péril? la mort n'est-elle pas une grâce? Que ne doit-on pas craindre de ses vices, si les bonnes qualités sont si dangereuses? N'est-ce donc pas un bienfait de Dieu d'avoir abrégé les tentations avec les jours de Madame; de l'avoir arrachée à sa propre gloire, avant que cette gloire par son excès eût mis en hasard sa modération?

Qu'importe que sa vie ait été si courte? jamais ce qui doit finir ne peut être long <sup>2</sup>. Quand nous ne compterions point ses confessions plus exactes, ses entretiens de dévotion plus fréquents, son application plus forte à la piété dans les derniers temps de sa vie; ce peu d'heures, saintement passées parmi les plus rudes épreuves et dans les sentiments les plus purs du christianisme, tiennent lieu toutes seules d'un âge accompli. Le temps a été court, je l'avoue; mais l'opération de la grâce a été forte, mais la fidélité de l'âme a été parfaite. C'est l'effet d'un art consommé de réduire en petit tout un grand ouvrage; et la grâce, cette excellente ouvrière, se plaît quelquefois à renfermer en un jour la perfection d'une longue

<sup>1</sup> Ego sum, et præter me non est altera. *Isa.* XLVII, 10. — <sup>2</sup> *Notes hist.* N° 68.

vie. Je sais que Dieu ne veut pas qu'on s'attende à de tels miracles ; mais si la témérité insensée des hommes abuse de ses bontés , son bras pour cela n'est pas raccourci , et sa main n'est pas affaiblie. Je me confie pour Madame en cette miséricorde qu'elle a si sincèrement et si humblement réclamée. Il semble que Dieu ne lui ait conservé le jugement libre jusqu'au dernier soupir, qu'afin de faire durer les témoignages de sa foi. Elle a aimé en mourant le Sauveur Jésus ; les bras lui ont manqué plutôt que l'ardeur d'embrasser la croix. J'ai vu sa main défaillante chercher encore en tombant de nouvelles forces pour appliquer sur ses lèvres ce bienheureux signe de notre rédemption ; n'est-ce pas mourir entre les bras et dans le baiser du Seigneur ? Ah ! nous pouvons achever ce saint Sacrifice pour le repos de Madame avec une pieuse confiance. Ce Jésus en qui elle a espéré, dont elle a porté la croix en son corps par des douleurs si cruelles, lui donnera encore son sang, dont elle est déjà toute teinte, toute pénétrée , par la participation à ses sacrements et par la communion avec ses souffrances.

Mais en priant pour son âme , chrétiens, songeons à nous-mêmes. Qu'attendons-nous pour nous convertir ? quelle dureté est semblable à la nôtre , si un accident si étrange , qui devrait nous pénétrer jusqu'au fond de l'âme , ne fait que nous étourdir pour quelques moments ? Attendons-nous que Dieu ressuscite des morts pour nous instruire ? Il n'est point nécessaire que les morts reviennent , ni que quelqu'un sorte du tombeau ; ce qui entre aujourd'hui dans le tombeau doit suffire pour nous convertir. Car, si nous savons nous connaître, nous confesserons, chrétiens, que les vérités de l'éternité sont assez bien établies. Nous n'avons rien que de faible à leur opposer ; c'est par passion et non par raison que nous osons les combattre. Si quelque chose les empêche de régner sur nous , ces saintes et salutaires vérités , c'est que le monde

nous occupe; c'est que les sens nous enchantent; c'est que le présent nous entraîne.

Faut-il un autre spectacle pour nous détromper et des sens et du présent et du monde? La providence divine pouvait-elle nous mettre en vue, ni de plus près, ni plus fortement, la vanité des choses humaines? et si nos cœurs s'endurcissent après un avertissement si sensible, que lui reste-t-il autre chose que de nous frapper nous-mêmes sans miséricorde? Prévenons un coup si funeste, et n'attendons pas toujours des miracles de la grâce. Il n'est rien de plus odieux à la souveraine puissance que de la vouloir forcer par des exemples, et de lui faire une loi de ses grâces et de ses faveurs. Qu'y a-t-il donc, chrétiens, qui puisse nous empêcher de recevoir, sans différer, ses inspirations? Quoi! le charme de sentir est-il si fort que nous ne puissions rien prévoir? Les adorateurs des grandeurs humaines seront-ils satisfaits de leur fortune, quand ils verront que dans un moment leur gloire passera à leur nom, leurs titres à leurs tombeaux, leurs biens à des ingrats et leurs dignités peut-être à leurs envieux? Que si nous sommes assurés qu'il viendra un dernier jour où la mort nous forcera de confesser toutes nos erreurs, pourquoi ne pas mépriser par raison ce qu'il faudra un jour mépriser par force? et quel est notre aveuglement si, toujours avançant vers notre fin et plutôt mourants que vivants, nous attendons les derniers soupirs pour prendre les sentiments que la seule pensée de la mort nous devrait inspirer à tous les moments de notre vie? Commencez aujourd'hui à mépriser les faveurs du monde; et toutes les fois que vous serez dans ces lieux augustes, dans ces superbes palais à qui Madame donnait un éclat que vos yeux recherchent encore; toutes les fois que, regardant cette grande place qu'elle remplissait si bien, vous sentirez qu'elle y manque, songez que cette gloire que vous admiriez faisait son péril en cette vie, et que dans l'autre elle

est devenue le sujet d'un examen rigoureux , où rien n'a été capable de la rassurer que cette sincère résignation qu'elle a eue aux ordres de Dieu , et les saintes humiliations de la pénitence.

## FRAGMENTS

de

### L'ORAISON FUNÈBRE DE TURENNE,

prononcée par Mascaron, évêque de Tulle , le 30 octobre 1675 , dans l'église des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, où le cœur du héros fut inhumé <sup>1</sup>.

*Proba me, Deus, et scito cor meum.* — Éprouvez-moi , grand Dieu , et sondez le fond de mon cœur. *Ps.* 138, v. 22.

M<sup>me</sup> de Sévigné écrivait à sa fille , le 6 novembre 1675 : « M. de Tulle a surpassé tout ce qu'on espérait de lui dans l'oraison funèbre de M. de Turenne ; c'est une action pour l'immortalité. » Quatre jours après, elle ajoutait : « On ne parle que de cette admirable oraison funèbre de M. de Tulle ; il n'y a qu'un cri d'admiration... Son texte était : *Domine , probasti me et cognovisti me* ; et cela fut traité divinement. J'ai bien envie de la voir imprimée. » Elle fut imprimée ; et la spirituelle dame ne changea pas d'avis. On le voit dans sa lettre du 1<sup>er</sup> janvier suivant : « Ne vous a-t-on pas envoyé , ma fille , l'oraison funèbre de M. de Turenne?... Il me semble n'avoir jamais rien vu de si beau que cette pièce d'éloquence. On dit que l'abbé Fléchier veut la surpasser, mais je l'en défie <sup>2</sup> ; il pourra parler d'un héros , mais ce ne sera pas de M. de Turenne ; et voilà ce que M. de Tulle a fait divinement à mon gré. La peinture de son cœur est un chef-d'œuvre... Je vous avoue que j'en suis charmée ; et si les critiques ne l'estiment plus depuis qu'elle est imprimée ,

Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain. »

M<sup>me</sup> de Lafayette fut du nombre de ces critiques qui , après avoir admiré l'oraison funèbre divinement prononcée par Mascaron , la ju-

<sup>1</sup> Mascaron avait alors quarante et un ans. *Notes hist.* N° 83. Deux nièces du vicomte de Turenne, filles du duc de Bouillon et de la vertueuse Eléonore de Bergues, étaient carmélites dans le couvent du faubourg Saint-Jacques.

gèrent sévèrement à la lecture. Ce discours a cependant de trop belles pages pour être oublié dans un recueil des monuments oratoires du *xvii<sup>e</sup>* siècle. L'évêque de Tulle était né orateur, et grand orateur : son éloquence chaude et naturelle contraste avec l'art de Fléchier ; mais elle manque de mesure , de goût et de concision. Souvent élevée , elle se perd souvent aussi dans le faux éclat des *concelli* , ou bien se noie dans des pensées communes. Son style négligé abonde en répétitions de mots , en consonnances et en queues de phrases , qui se traînent à l'aide de *qui* et de *que*.

Nous ne citerons rien de l'exorde ; il est par trop faible. L'orateur le termine en annonçant qu'il va montrer dans le cœur de M. de Turenne celui d'un grand capitaine , d'un sage et d'un héros ; et telle est la division de son discours. Le début de la première partie est majestueux et plein d'à-propos : c'est une apologie chrétienne des combats et de la gloire. Elle est suivie d'une vive et brillante peinture des exploits du héros. La verve de l'orateur croît avec son sujet : voici comment il parle de la campagne de 1674, qui fut la dernière achevée par le grand capitaine :

N'attendez pas de moi, Messieurs, que je vous fasse ici une description particulière des actions immortelles de cette campagne , digne de l'envie des plus fameux conquérants qui furent jamais. Pour bien peindre de telles choses, il faut avoir un génie capable de les faire ; et la postérité ne saura jamais bien tout ce que ce grand homme fit voir de sagesse , de capacité, de pénétration, d'activité, de vigueur à Sintzheim , à Ladenbourg, à Entzheim, à Mulhausen, à Turckheim, si ce nouveau César n'a lui-même laissé l'histoire de sa vie <sup>1</sup>. Pour moi , dont le style, peu accoutumé à de telles matières , n'en pourrait que ternir l'éclat , quand je vois cette multitude innombrable d'Allemands qui menaçaient la France d'une

<sup>1</sup> Turenne a laissé des Mémoires écrits de sa propre main : ils sont divisés en trois livres, et vont de 1643 à 1658. Ils sont loin de valoir ceux de César pour le style. Leur narration est simple , pleine de candeur et de modestie ; mais elle manque de vivacité et d'élégance. Le héros les composa lorsque la paix des Pyrénées, conclue en 1659, lui donna quelques années de repos.



inondation pareille à celle des Cimbres et des Teutons; et que j'entends cet homme si sage, qui parlait toujours si modestement de l'avenir, promettre fièrement de leur faire repasser le Rhin, en deçà duquel l'espérance de ravager nos plus riches provinces les avait attirés, il me semble qu'il y eut ici une inspiration d'en haut, et que, non-seulement vaillant comme David, mais en quelque façon prophète comme lui, il parla de l'avenir aussi sûrement que le Dieu même qui l'inspirait pour le prévoir, et qui le soutenait pour l'exécuter.

Assemblez-vous, ennemis d'Israël, dit le Dieu des armées; et vous serez vaincus. *Congregamini populi, et vincimini.* Renforcez votre ligue de l'union de cent peuples confédérés; vous serez vaincus. *Confortomini, et vincimini.* Faites des apprêts effroyables de guerre; vous serez vaincus. *Accingite vos, et vincimini.* Joignez la prudence à la force, tenez mille conseils de guerre; tous vos desseins seront renversés. *Inite consilium, et dissipabitur.* Promettez, espérez, menacez; il n'arrivera rien de ce que vous projetez. *Loquimini verbum, et non fiet*<sup>1</sup>. Voilà, Messieurs, comme parle celui devant qui toutes les forces de la terre ne sont que du vent et de la fumée; et voilà ce que promet fièrement ce grand capitaine, cet autre David inspiré et animé de l'esprit de Dieu. Peuples que le Rhin sépare de nous, unissez-vous, sortez de vos forêts et de vos neiges pour venir inonder les doux climats de la France; cercles de l'Empire, unissez toutes vos forces; vous serez vaincus; et il ne vous restera que de tristes et malheureux débris de vos armées, qui iront annoncer à leur pays, épuisé d'hommes et de soldats, votre défaite et la grandeur de mon roi. Il le dit, il l'exécute: il fait une marche de près de cent lieues; il conduit son armée et son artillerie par des chemins que les montagnes, les précipices, les torrents et les neiges rendaient

<sup>1</sup> *Is.* VIII, 9 et 10.

presque inaccessibles à des voyageurs libres et déchargés; la marche se fait avec un secret si prodigieux qu'on eût dit que les troupes étaient enveloppées d'un nuage épais, qui en dérobait la vue à tous les hommes. Il surprend les ennemis, il les attaque avec un nombre inégal; mais Dieu renouvelle ici les victoires prodigieuses des Machabées; et pour peindre la chose par les paroles mêmes de l'Ecriture sainte et de l'Eglise, qui viennent si bien à mon sujet, à peine M. de Turenne fit-il briller, dans ses étendards, l'image éclatante du soleil de la France que les yeux des ennemis en furent éblouis. Cette multitude se dissipe, ravie de mettre un grand fleuve entre leur fuite et l'ardeur de notre illustre général, qui ne leur donnait point de relâche. *Refulsit in clypeos aureos... et multitudo gentium dissipata est* <sup>1</sup>.

Pour montrer que l'héroïque guerrier eut le cœur d'un sage, l'orateur peint ses vertus morales fondées sur l'amour de la justice et de la vérité, son désintéressement, sa droiture, sa modestie, qui alla jusqu'à la naïveté, son dévouement au bien public. Tel est le thème de la seconde partie, qui, plus négligée que les deux autres, a pourtant des passages bien sentis et vivement colorés. La troisième est consacrée aux vertus du chrétien. Mascarón y prouve que M. de Turenne, après avoir été de bonne foi dans l'hérésie, fut dans sa conversion désintéressé, prudent et courageux; puis il s'écrie :

Anges du premier ordre, esprits destinés par la Providence à la garde de cette grande âme, dites-nous quelle fut la joie de l'Eglise du ciel à sa conversion, et avec quelles réjouissances furent reçus les premiers parfums des oraisons de ce nouveau catholique, lorsque, du pied des autels de l'Agneau sacrifié, vous les portâtes au pied de l'autel de l'Agneau régnañt dans la gloire. Les vieillards couronnés et les chœurs des anges n'en redoublèrent-ils pas la joie et l'harmonie du céleste cantique? Pour vous, Messieurs, vous n'avez pas oublié que l'Eglise de la

<sup>1</sup> *Machab.* vi, 39.

terre regarda cette conversion avec autant de joie qu'elle eût fait celle d'un royaume tout entier. M. de Turenne, vainqueur des ennemis de l'Etat, ne causa jamais à la France une joie si universelle et si sensible que M. de Turenne vaincu par la vérité et soumis au joug de la foi...

Depuis que M. de Turenne fut devenu par sa conversion un nouvel enfant en Jésus-Christ, fut-il une piété plus sincère, une foi plus vive, une confiance en Dieu plus pleine et plus forte, une humilité plus profonde et une religion plus entière?... Ce n'était pas assez pour lui d'offrir au Seigneur, soir et matin, le sacrifice de ses lèvres; il voulait être chrétien tout le jour, comme il le disait lui-même; et il avait pitié de ces personnes aveugles qui, par une petite prière qu'ils offrent à Dieu le matin, croient avoir acheté le droit de l'oublier, et même de l'offenser le reste de la journée. M. de Turenne n'estimait dans la religion que ces jours pleins et entiers dont parle David : *Dies pleni invenientur in eis* <sup>1</sup>... Il s'efforçait de continuer par la droiture de ses intentions, par l'éloignement du péché et par l'amour sincère du bien, le sacrifice de louanges que ses prières, ses saintes lectures, ses heures de retraite et ses pieuses réflexions commençaient et finissaient si fidèlement tous les jours.

Ne pensez pas, Messieurs, que notre héros perdît, à la tête des armées et au milieu des victoires, ces sentiments de religion. Certes, s'il y a une occasion au monde où l'âme, pleine d'elle-même, soit en danger d'oublier son Dieu, c'est dans ces postes éclatants où un homme, par la sagesse de sa conduite, par la grandeur de son courage, par la force de son bras et par le nombre de ses soldats, devient comme le Dieu des autres hommes, et, rempli de gloire en lui-même, remplit tout le reste du monde d'amour, d'admiration ou de frayeur. Les

<sup>1</sup> Ps. LXXII, 10.

dehors mêmes de la guerre, le son des instruments, l'éclat des armes, l'ordre des troupes, le silence des soldats, l'ardeur de la mêlée, le commencement, le progrès et la consommation de la victoire, les cris différents des vaincus et des vainqueurs attaquent l'âme par tant d'endroits qu'enlevée à tout ce qu'elle a de sagesse et de modération, elle ne connaît ni Dieu ni elle-même. C'est alors que les impies Salmonées osent imiter le tonnerre de Dieu, et répondre par les foudres de la terre aux foudres du ciel. C'est alors que les sacrilèges Antiochus n'adorent que leurs bras et leurs cœurs, et que les insolents Pharaons, enflés de leur puissance, s'écrient : C'est moi qui me suis fait moi-même ! Mais aussi la religion et l'humilité paraissent-elles jamais plus majestueuses que lorsque, dans ce point de gloire et de grandeur, elles retiennent le cœur de l'homme dans la soumission et la dépendance où la créature doit être à l'égard de son Dieu ?

M. de Turenne n'a jamais plus vivement senti qu'il y avait un Dieu au-dessus de sa tête, que dans ces occasions éclatantes, où presque tous les autres l'oublent. C'était alors qu'il redoublait ses prières. On l'a vu même s'écarter dans les bois, où, la pluie sur la tête et les genoux dans la boue, il adorait en cette humble posture ce Dieu devant qui les légions des Anges tremblent et s'humilient. Les Israélites, pour s'assurer de la victoire, faisaient porter l'Arche d'alliance dans leur camp ; et M. de Turenne croyait que le sien serait sans force et sans défense s'il n'était tous les jours fortifié par l'oblation de la divine victime, qui a triomphé de toutes les forces de l'enfer. Il y assistait avec une dévotion et une modestie capables d'inspirer du respect à ces âmes dures à qui la vue des terribles mystères n'en inspirait pas.

Dans le progrès même de la victoire, et dans ces moments d'amour-propre où un général voit qu'elle se déclare pour son parti, sa religion était en garde pour l'empêcher d'irriter tant



soit peu le Dieu jaloux , par une confiance trop précipitée de vaincre. En vain tout retentissait des cris de victoire autour de lui , en vain les officiers se flattaient et le flattaient lui-même de l'assurance d'un heureux succès ; il arrêta tous ces emportements de joie, où l'orgueil humain a tant de part, par ces paroles si dignes de sa pitié : Si Dieu ne nous soutient, et s'il n'achève son ouvrage, il y a encore assez de temps pour être battus.

Aussi, comme il reconnaissait que toutes les victoires venaient de Dieu, il s'efforçait de les rendre dignes de Dieu. Après avoir vaincu les ennemis, il n'oubliait rien pour vaincre la victoire même. Vous savez que naturellement elle est cruelle, insolente, impie ; M. de Turenne la rendait douce, raisonnable et religieuse. Quels ordres ne donnait-il pas ! quels efforts ne faisait-il pas pour arrêter le carnage, qui, après l'ardeur du combat, n'est plus qu'un crime et une brutalité barbare ; pour empêcher la profanation des temples, l'incendie des maisons, les dégâts inutiles et les abominations qui obligent si souvent les princes chrétiens à pleurer les plus justes et les plus glorieuses victoires <sup>1</sup> !

Après un tel exemple, les faux politiques oseront-ils encore mettre parmi leurs maximes impies, que la religion chrétienne n'est pas propre à faire de grands hommes de guerre ? Les libertins oseront-ils tourner en ridicule ceux qui songent à apporter aux occasions dangereuses un cœur d'autant plus ferme et plus intrépide, que leur conscience est plus pure ? O corruption ! ô fantôme d'une fausse gloire ! ô ouvrage funeste de ce vieil ennemi du genre humain, qui n'a que trop réussi à ouvrir une porte assurée à la mort éternelle des âmes, dans un emploi où il a tant de portes ouvertes à la mort du corps ! Quoi ! Messieurs, des chrétiens peuvent-ils penser

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 123.



qu'un homme soutenu de la confiance qu'il a en Dieu, armé de la sûreté de sa conscience, animé de l'espérance des couronnes immortelles, convaincu qu'une des plus essentielles obligations que la religion lui impose est de combattre et de mourir, s'il le faut, pour le service de son prince et de sa patrie, soit moins généreux et moins vaillant qu'un impie présomptueux qui met toute son espérance en soi-même, et qui ne reconnaît point d'autre Dieu que son cœur et que son bras? Messieurs, le pourrez-vous croire désormais? et si les exemples des Charlemagne, des Théodose, des David, qui ont plus remporté de victoires par leurs prières que par leurs épées, sont trop anciens et trop éloignés, ne serez-vous pas instruits par la piété et la religion du héros que vous venez de perdre? Vous lui avez vu prendre au pied des autels les armes pour aller combattre les ennemis; vous lui avez vu rapporter au pied des autels ces mêmes armes après les avoir vaincus. Avez-vous vu que sa religion l'ait troublé en donnant les ordres? qu'elle l'ait rendu timide dans l'exécution? qu'elle l'ait empêché de poursuivre chaudement la victoire, d'en tirer tous les avantages possibles pour le service de son maître? Enfin, pour avoir de la religion, en était-il moins prudent, moins vaillant, moins heureux? ou plutôt n'était-il pas heureux, sage et vaillant parce qu'il avait de la religion?

M<sup>me</sup> de Sévigné, alors absente de Paris, ne tarda pas à entendre parler de l'oraison funèbre de l'abbé Fléchier, qui fut imprimée dès la fin du mois de janvier 1676. Ne l'ayant pas encore lue, elle écrivit à sa fille, le 18 mars : « Est-il possible que M. Fléchier puisse contester à M. de Tulle? » Mais, dix jours après, l'ayant entendu lire, elle la mit au-dessus de celle de Mascarón, la trouvant *plus également belle partout*.

---

## ORAISON FUNÈBRE

de

TRÈS-HAUT ET TRÈS-PUISSANT PRINCE HENRI DE LA TOUR-D'Auvergne,  
VICOMTE DE TURENNE,

prononcée à Paris, dans l'église de Saint-Eustache, le 10 janvier 1676,  
par Fléchier, abbé de Saint-Séverin <sup>1</sup>.

*Fleaverunt eum omnis populus Israel planctu magno, et lugebant dies multos, et dixerunt : Quomodo cecidit potens, qui saluum faciebat populum Israel? —* Tout le peuple le pleura amèrement ; et, après avoir pleuré durant plusieurs jours, ils s'écrièrent : Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël ? 1 *Mach.* ix, 20 et 21.

Je ne puis, Messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs, dont l'Ecriture sainte se sert pour louer la vie, et pour déplorer la mort du sage et vaillant Machabée. Cet homme, qui portait la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre ; qui couvrait son camp du bouclier, et forçait celui des ennemis avec l'épée ; qui donnait à des rois ligüés contre lui des déplaisirs mortels, et réjouissait Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle <sup>2</sup> :

Cet homme, qui défendait les villes de Juda, qui domptait l'orgueil des enfants d'Ammon et d'Esäü, qui revenait chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères ; cet homme que Dieu avait mis autour d'Israël, comme un mur d'airain, où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venait tous les ans,

<sup>1</sup> Il avait alors quarante-quatre ans. *Notes hist.* N° 85. — <sup>2</sup> Nous suivons l'orthographe adoptée par Fléchier lui-même dans son édition de 1676. L'art et la déclamation occupèrent trop de place dans son éloquence pour que nous ne tenions pas un compte tout spécial des signes de sa prononciation oratoire, bien que la ponctuation et les alinéa, qui la figurent, ne soient pas toujours d'accord avec la grammaire et la logique.

comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne voulait d'autre récompense des services qu'il rendait à sa patrie, que l'honneur de l'avoir servie :

Ce vaillant homme poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avait réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues ; des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous leurs habitants. Ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long et morne silence, d'une voix entrecoupée de sanglots, que formaient dans leur cœur la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrièrent : « Comment est mort cet homme puissant, qui sauvait le peuple d'Israël ? » A ces cris, Jérusalem redoubla ses pleurs ; les voûtes du temple s'ébranlèrent ; le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : « Comment est mort cet homme puissant, qui sauvait le peuple d'Israël ? »

Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappelez-vous pas en votre mémoire, ce que vous avez vu, ce que vous avez senti il y a cinq mois ? Ne vous reconnaissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite ? et ne mettez-vous pas dans votre esprit, à la place du héros dont parle l'Ecriture, celui dont je viens vous parler ? La vertu, et le malheur de l'un et de l'autre sont semblables, et il ne manque aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. O si l'esprit divin, Esprit de force et de vérité, avait enrichi mon discours de ces images vives et naturelles, qui représentent la vertu, et qui la persuadent tout ensemble, de combien de nobles idées remplirais-je vos esprits, et quelle impression ferait sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes et glorieuses !

Quelle matière fut jamais plus disposée à recevoir tous les

ornements d'une grave et solide éloquence, que la vie et la mort de très-haut et très-puissant prince Henri de la Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne, maréchal général des camps et armées du roi, et colonel général de la cavalerie légère? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire, conduites d'armées, sièges de places, prises de villes, passages de rivières, attaques hardies, retraites honorables, campements bien ordonnés, combats soutenus, batailles gagnées, ennemis vaincus par la force, dissipés par l'adresse, lassés et consumés par une sage et noble patience? Où peut-on trouver tant et de si puissants exemples, que dans les actions d'un homme sage, modeste, libéral, désintéressé, dévoué au service du prince et de la patrie, grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété?

Quel sujet peut inspirer des sentiments plus justes, et plus touchants, qu'une mort soudaine et surprenante, qui a suspendu le cours de nos victoires, et rompu les plus douces espérances de la paix? Puissances ennemies de la France, vous vivez, et l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort. Puissiez-vous seulement reconnaître la justice de nos armes, recevoir la paix que, malgré vos pertes, vous avez tant de fois refusée, et dans l'abondance de vos larmes éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheureusement allumée<sup>1</sup>. A Dieu ne plaise que je porte mes souhaits plus loin; les jugements de Dieu sont impénétrables. Mais vous vivez, et je plains en cette chaire un sage et vertueux capitaine dont les intentions étaient pures, et dont la vertu semblait mériter une vie plus longue et plus étendue.

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 83.

Retenons nos plaintes, Messieurs ; il est temps de commencer son éloge, et de vous faire voir comment cet homme puissant triomphe des ennemis de l'Etat par sa valeur, des passions de l'âme par sa sagesse, des erreurs et des vanités du siècle par sa piété. Si j'interromps cet ordre de mon discours, pardonnez un peu de confusion dans un sujet qui nous a causé tant de trouble. Je confondrai quelquefois peut-être le général d'armée, le sage, le chrétien. Je louerai tantôt les victoires, tantôt les vertus qui les ont obtenues. Si je ne puis raconter tant d'actions, je les découvrirai dans leurs principes, j'adorerai le Dieu des armées, j'invoquerai le Dieu de la paix, je bénirai le Dieu des miséricordes, et j'attirerai partout votre attention, non pas par la force de l'éloquence, mais par la vérité, et par la grandeur des vertus dont je suis engagé de vous parler.

N'attendez pas, Messieurs, que je suive la coutume des orateurs, et que je loue M. de Turenne comme on loue les hommes ordinaires. Si sa vie avait moins d'éclat, je m'arrêteraï sur la grandeur et la noblesse de sa maison : et si son portrait était moins beau, je produirais ici ceux de ses ancêtres. Mais la gloire de ses actions efface celle de sa naissance ; et la moindre louange qu'on peut lui donner, c'est d'être sorti de l'ancienne et illustre maison de la Tour-d'Auvergne, qui a mêlé son sang à celui des rois et des empereurs ; qui a donné des maîtres à l'Aquitaine, des princesses à toutes les cours de l'Europe, et des reines même à la France.

Mais que dis-je ? il ne faut pas l'en louer ici, il faut l'en plaindre : quelque glorieuse que fût la source dont il sortait, l'hérésie des derniers temps l'avait infectée<sup>1</sup>. Il recevait avec ce beau sang des principes d'erreur et de mensonge, et parmi ses exemples domestiques il trouvait celui d'ignorer et de

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 86.



combattre la vérité. Ne faisons donc pas la matière de son éloge, de ce qui fut pour lui un sujet de pénitence, et voyons les voies d'honneur et de gloire que la providence de Dieu lui ouvrit dans le monde, avant que sa miséricorde le retirât des voies de la perdition et de l'égarement de ses pères.

Avant sa quatorzième année il commença de porter les armes<sup>1</sup>. Des sièges et des combats servirent d'exercice à son enfance, et ses premiers divertissements furent des victoires. Sous la discipline du prince d'Orange son oncle maternel, il apprit l'art de la guerre en qualité de simple soldat, et ni l'orgueil, ni la paresse ne l'éloignèrent d'aucun des emplois, où la peine et l'obéissance sont attachées. On le vit en ce dernier rang de la milice, ne refuser aucune fatigue, et ne craindre aucun péril; faire par honneur ce que les autres faisaient par nécessité, et ne se distinguer d'eux que par un plus grand attachement au travail, et par une plus noble application à tous ses devoirs.

Ainsi commençait une vie, dont les suites devaient être si glorieuses, semblable à ces fleuves qui s'étendent à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, et qui portent enfin partout où ils coulent, la commodité et l'abondance. Depuis ce temps il a vécu pour la gloire et pour le salut de l'Etat. Il a rendu tous les services qu'on peut attendre d'un esprit ferme et agissant, quand il se trouve dans un corps robuste et bien constitué<sup>2</sup>. Il a eu dans la jeunesse toute la prudence d'un âge avancé, et dans un âge avancé toute la vigueur de la jeunesse. Ses jours ont été pleins<sup>3</sup>, selon les termes de l'Ecriture; et comme il ne perdit pas ses jeunes années dans la mollesse et la volupté, il n'a pas été contraint de passer les dernières dans l'oisiveté et dans la faiblesse.

Quel peuple ennemi de la France n'a pas ressenti les effets

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 87. — <sup>2</sup> *Ibid.* N° 88. — <sup>3</sup> *Ps.* LXXII, 10.

de sa valeur, et quel endroit de nos frontières n'a pas servi de théâtre à sa gloire ? Il passe les Alpes <sup>1</sup> ; et dans les fameuses actions de Casal, de Turin, de la route de Quiers, il se signale par son courage, et par sa prudence ; et l'Italie le regarde comme un des principaux instruments de ces grands et prodigieux succès qu'on aura peine à croire un jour dans l'histoire. Il passe des Alpes aux Pyrénées, pour assister à la conquête de deux importantes places <sup>2</sup>, qui mettent une de nos plus belles provinces à couvert de tous les efforts de l'Espagne. Il va recueillir au delà du Rhin les débris d'une armée défaite, il prend des villes et contribue au gain des batailles <sup>3</sup>. Il s'élève ainsi par degrés, et par son seul mérite, au suprême commandement <sup>4</sup> ; et fait voir dans tout le cours de sa vie, ce que peut pour la défense d'un royaume, un général d'armée, qui s'est rendu digne de commander en obéissant, et qui a joint à la valeur et au génie, l'application et l'expérience.

Ce fut alors que son esprit et son cœur agirent dans toute leur étendue. Soit qu'il fallût préparer les affaires, ou les décider ; chercher la victoire avec ardeur, ou l'attendre avec patience ; soit qu'il fallût prévenir les desseins des ennemis par la hardiesse, ou dissiper les craintes et les jalousies des alliés par la prudence ; soit qu'il fallût se modérer dans les prospérités, ou se soutenir dans les malheurs de la guerre, son âme fut toujours égale. Il ne fit que changer de vertus, quand la fortune changeait de face ; heureux sans orgueil, malheureux avec dignité, et presque aussi admirable, lorsqu'avec jugement et avec fierté, il sauvait les restes des troupes battues à Marienthal <sup>5</sup>, que lorsqu'il battait lui-même les Impériaux et les Bavarois, et qu'avec des troupes triomphantes, il forçait toute l'Allemagne à demander la paix à la France <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> En 1639. *Notes hist.* N° 89. — <sup>2</sup> En 1642. *Ibid.* N° 90. — <sup>3</sup> En 1643. *Ibid.* N° 91. — <sup>4</sup> En 1660. *Ibid.* N° 92. — <sup>5</sup> En 1645. *Ibid.* N° 93. — <sup>6</sup> Paix de Munster, 1648. *Ibid.* N° 94.

On eût dit qu'un heureux traité allait terminer toutes les guerres de l'Europe, lorsque Dieu, dont les jugements, selon le prophète, sont des abîmes<sup>1</sup>, voulut affliger, et punir la France par elle-même, et l'abandonna à tous les dérèglements que causent dans un Etat les dissensions civiles et domestiques. Souvenez-vous, Messieurs, de ce temps de désordre et de trouble, où l'esprit ténébreux de discorde confondait le droit avec la passion, le devoir avec l'intérêt, la bonne cause avec la mauvaise; où les astres les plus brillants souffrirent presque tous quelque éclipse, et les plus fidèles sujets se virent entraînés, malgré eux, par le torrent des partis, comme ces pilotes, qui se trouvant surpris de l'orage en pleine mer, sont contraints de quitter la route qu'ils veulent tenir, et de s'abandonner pour un temps au gré des vents et de la tempête. Telle est la justice de Dieu, telle est l'infirmité naturelle des hommes. Mais le sage revient aisément à soi; et il y a dans la politique comme dans la religion, une espèce de pénitence plus glorieuse que l'innocence même, qui répare avantageusement un peu de fragilité par des vertus extraordinaires, et par une ferveur continuelle<sup>2</sup>.

Mais où m'arrête-je, Messieurs? Votre esprit vous représente déjà sans doute M. de Turenne à la tête des armées du roi. Vous le voyez combattre et dissiper la rébellion, ramener ceux que le mensonge avait séduits, rassurer ceux que la crainte avait ébranlés, et crier, comme un autre Moïse, à toutes les portes d'Israël : « Que ceux qui sont au Seigneur se joignent à moi<sup>3</sup>. » Quelles furent alors sa fermeté et sa sagesse? Tantôt sur les rives de la Loire, suivi d'un petit nombre d'officiers et de domestiques, il court à la défense d'un pont, et tient ferme contre une armée; et soit la hardiesse de l'en-

<sup>1</sup> Domine... judicia tua abyssus multa. *Ps.* xxxv, 7. — <sup>2</sup> *Notes hist.* N° 95.

— <sup>3</sup> Si quis est Domini, jungatur mihi. *Exod.* xxxii, 26.

treprise, soit la seule présence de ce grand homme, soit la protection visible du Ciel, qui rendait les ennemis immobiles, il étonna, par sa résolution, ceux qu'il ne pouvait arrêter par la force, et releva par cette prudente et heureuse témérité, l'État penchant vers sa ruine <sup>1</sup>. Tantôt se servant de tous les avantages des temps et des lieux, il arrête, avec peu de troupes, une armée qui venait de vaincre, et mérite les louanges mêmes d'un ennemi, qui dans les siècles idolâtres aurait passé pour le Dieu des batailles <sup>2</sup>. Tantôt vers les bords de la Seine, il oblige, par un traité, un prince étranger, dont il avait pénétré les plus secrètes intentions, de sortir de France, et d'abandonner les espérances qu'il avait conçues de profiter de nos désordres <sup>3</sup>.

Je pourrais ajouter ici des places prises, des combats gagnés sur les rebelles. Mais dérobons quelque chose à la gloire de notre héros, plutôt que de voir plus longtemps l'image funeste de nos misères passées. Parlons d'autres exploits, qui aient été aussi avantageux pour la France que pour lui-même, et dont nos ennemis n'aient pas eu sujet de se réjouir.

Je me contente de vous dire qu'il apaisa par sa conduite l'orage dont le royaume était agité. Si la licence fut réprimée; si les haines publiques et particulières furent assoupies; si les lois reprirent leur ancienne vigueur; si l'ordre et le repos furent rétablis dans les villes et dans les provinces; si les membres furent heureusement réunis avec leur chef, c'est à lui, France, que tu le dois. Je me trompe, c'est à Dieu, qui tire, quand il veut, des trésors de sa Providence, ces grandes âmes, qu'il a choisies comme des instruments visibles de sa puissance, pour faire naître du sein des tempêtes le calme et

<sup>1</sup> Défense du pont de Gergean, en 1652. *Notes hist.* N° 96. — <sup>2</sup> En 1652, affaires de Bleneau et du faubourg Saint-Antoine. *Ibid.* N° 97. — <sup>3</sup> En 1652, le duc de Lorraine. *Ibid.* N° 98.

la tranquillité publique, pour relever les Etats de leurs ruines, et réconcilier, quand sa justice est satisfaite, les peuples avec leurs souverains <sup>1</sup>.

Son courage, qui n'agissait qu'avec peine dans les malheurs de sa patrie, sembla s'échauffer dans les guerres étrangères, et l'on vit redoubler sa valeur. N'entendez pas par ce mot, Messieurs, une hardiesse vaine, indiscrete, emportée, qui cherche le danger pour le danger même; qui s'expose sans fruit, et qui n'a pour but que la réputation, et les vains applaudissements des hommes. Je parle d'une hardiesse sage et réglée, qui s'anime à la vue des ennemis; qui dans le péril même pourvoit à tout, et prend tous ses avantages: mais qui se mesure avec ses forces, qui entreprend les choses difficiles, et ne tente pas les impossibles; qui n'abandonne rien au hasard de ce qui peut être conduit par la vertu <sup>2</sup>; capable enfin de tout oser quand le conseil est inutile, et prête à mourir dans la victoire, ou à survivre à son malheur, en accomplissant ses devoirs.

J'avoue, Messieurs, que je succombe ici sous le poids de mon sujet. Ce grand nombre d'actions, dont je dois parler, m'embarrasse; je ne puis les décrire toutes, et je voudrais n'en omettre aucune. Que n'ai-je le secret de graver dans vos esprits un plan invisible et raccourci de la Flandre et de l'Allemagne <sup>3</sup>! Je marquerais, sans confusion, dans vos pensées, tout ce que fit ce grand capitaine, et vous dirais en abrégé, selon les lieux: Ici, il forçait des retranchements, et secourait une place assiégée <sup>4</sup>; là, il surprenait les ennemis, ou les battait en pleine campagne. Ces villes où vous voyez les lis arborés, ont été, ou défendues par sa vigilance, ou conquises par

<sup>1</sup> Guerre de la Fronde, depuis la journée des Barricades, 26 août 1648, jusqu'au mois d'octobre 1652. *Notes hist.* N° 99. — <sup>2</sup> *Ibid.* N° 100. — <sup>3</sup> *Ibid.* N° 101. — <sup>4</sup> Secours d'Arras, en 1654. *Ibid.* N° 102.



sa fermeté et par son courage <sup>1</sup>. Ce lieu couvert d'un bois et d'une rivière, c'est le poste où il rassurait ses troupes effrayées après une honorable retraite <sup>2</sup>. Ici, il sortait de ses lignes pour combattre, et d'un seul coup prenait une ville, et gagnait une bataille <sup>3</sup>. Là, distribuant ce qui lui restait de son propre argent, il achevait un siège <sup>4</sup>, et il allait en faire lever un au même temps <sup>5</sup>.

Je recueillerais ensuite tant de succès, et vous ferais souvenir de ces mauvaises nuits que le roi d'Espagne avoua qu'il avait passées, et de cette paix recherchée par des traités et des alliances, sans laquelle, Flandre, théâtre sanglant où se passent tant de scènes tragiques; triste et fatale contrée, trop étroite pour contenir tant d'armées qui te dévorent, tu aurais accru le nombre de nos provinces, et au lieu d'être la source malheureuse de nos guerres, tu serais aujourd'hui le fruit paisible de nos victoires <sup>6</sup> !

Je pourrais, Messieurs, vous montrer vers les bords du Rhin autant de trophées que sur les bords de l'Escaut et de la Sambre <sup>7</sup>. Je pourrais vous décrire des combats gagnés, des rivières, et des défilés passés à la vue des ennemis, des plaines teintes de leur sang, des montagnes presque inaccessibles traversées pour les aller repousser loin de nos frontières. Mais l'éloquence de la chaire n'est pas propre au récit des combats et des batailles : la langue d'un prêtre destinée à louer Jésus-Christ le Sauveur des hommes, ne doit pas être employée à parler d'un art qui tend à leur destruction; et je ne viens pas vous donner des idées de meurtre et de carnage devant ces autels où l'on n'offre plus le sang des taureaux

<sup>1</sup> De 1655 à 1657. *Ibid.* N° 103. — <sup>2</sup> Au Quesnoy, en 1656. *Ibid.* N° 104. — <sup>3</sup> Bataille des Dunes et prise de Dunkerque en 1658. *Ibid.* N° 108. — <sup>4</sup> Au siège de Saint-Venant, en 1657. *Ibid.* N° 105. — <sup>5</sup> Le siège d'Ardres. — <sup>6</sup> La paix des Pyrénées, en 1660. *Notes hist.* N° 106. — <sup>7</sup> *Ibid.* N° 107.

en sacrifice au Dieu des armées, mais au Dieu de miséricorde et de paix une victime non sanglante.

Quoi donc ! n'y a-t-il point de valeur et de générosité chrétienne ? L'Ecriture qui commande de sanctifier les guerres<sup>1</sup>, ne nous apprend-elle pas que la piété n'est pas incompatible avec les armes ? Viens-je condamner une profession, que la religion ne condamne pas, quand on en sait modérer la violence ? Non, Messieurs, je sais que ce n'est pas en vain que les princes portent l'épée<sup>2</sup> ; que la force peut agir, quand elle se trouve jointe avec l'équité ; que le Dieu des armées préside à cette redoutable justice que les souverains se font à eux-mêmes ; que le droit des armes est nécessaire pour la conservation de la société ; et que les guerres sont permises pour assurer la paix, pour protéger l'innocence, pour arrêter la malice qui se déborde, et pour retenir la cupidité dans les bornes de la justice.

Je sais aussi que la modération et la charité doivent régler les guerres parmi les chrétiens ; que les capitaines qui les conduisent sont les ministres de la providence de Dieu qui est toujours sage, et de la puissance des rois qui ne doit jamais être injuste ; qu'ils doivent avoir le cœur doux et charitable, lors même que leurs mains sont sanglantes, et adorer intérieurement le Créateur, lorsqu'ils se trouvent dans la triste nécessité de détruire ses créatures.

C'est ici que j'atteste la foi publique, Messieurs, et que parlant de la douceur et de la modération de M. de Turenne, je puis avoir pour témoins de ce que je dis, tous ceux qui l'ont suivi dans les armées. S'est-il fait un plaisir de se servir du pouvoir qu'il a eu de nuire à ceux mêmes qu'on regarde et qu'on traite comme ennemis ? Où a-t-il laissé des marques

<sup>1</sup> Sanctificate bellum. *Joel*. III, 9. — <sup>2</sup> Non sine causa (princeps) gladium portat. *Rom.* XIII, 4.

terribles de sa colère , ou de ses vengeances particulières? Laquelle de ses victoires a-t-il estimée par le nombre des misérables qu'il accablait , ou des morts qu'il laissait sur le champ de bataille? quelle vie a-t-il exposée, pour son intérêt, ou pour sa propre réputation? quel soldat n'a-t-il pas ménagé comme un sujet du prince et une portion de la république? quelle goutte de sang a-t-il répandue qui n'ait servi à la cause commune <sup>1</sup>?

On l'a vu, dans la fameuse bataille des Dunes, arracher les armes des mains des soldats étrangers, qu'une férocité naturelle acharnait sur les vaineus <sup>2</sup>. On l'a vu gémir de ces maux nécessaires que la guerre traîne après soi, que le temps force de dissimuler, de souffrir, et de faire. Il savait qu'il y a un droit plus haut et plus sacré que celui que la fortune et l'orgueil imposent aux faibles et aux malheureux , et que ceux qui vivent sous la loi de Jésus-Christ, doivent épargner, autant qu'ils peuvent, un sang consacré par le sien, et ménager des vies qu'il a rachetées par sa mort.

Il cherchait à soumettre les ennemis, non pas à les perdre. Il eût voulu pouvoir attaquer sans nuire, se défendre sans offenser, et réduire au droit et à la justice, ceux à qui il était obligé, par devoir, de faire violence.

Enfin, il s'était fait une espèce de morale militaire qui lui était propre. Il n'avait pour toute passion, que l'affection pour la gloire du roi , le désir de la paix , et le zèle du bien public. Il n'avait pour ennemis que l'orgueil, l'injustice, et l'usurpation. Il s'était accoutumé à combattre sans colère, à vaincre sans ambition, et à triompher sans vanité , et à ne suivre pour règle de ses actions que la vertu et la sagesse. C'est ce que je dois vous montrer en cette seconde partie.

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 123. — <sup>2</sup> Le 14 juin 1658. *Ibid.* N° 108.

La valeur n'est qu'une force aveugle et impétueuse, qui se trouble et se précipite, si elle n'est éclairée et conduite par la probité et par la prudence; et le capitaine n'est pas accompli, s'il ne renferme en soi l'homme de bien, et l'homme sage. Quelle discipline peut établir dans un camp, celui qui ne sait régler ni son esprit, ni sa conduite? Et comment saura calmer, ou émouvoir, selon ses desseins, dans une armée tant de passions différentes, celui qui ne sera pas maître des siennes? Aussi l'Esprit de Dieu nous apprend dans l'Écriture, que l'homme prudent l'emporte sur le courageux, que la sagesse vaut mieux que les armes des gens de guerre, et que celui qui est patient et modéré est quelquefois plus estimable, que celui qui prend des villes, et qui gagne des batailles <sup>1</sup>.

Ici vous formez sans doute, Messieurs, dans votre esprit, des idées plus nobles que celles que je puis vous donner. En parlant de M. de Turenne, je reconnais que je ne puis vous élever au-dessus de vous-mêmes; et le seul avantage que j'ai, c'est que je ne dirai rien que vous ne croyiez, et que, sans être flatteur, je puis dire de grandes choses. Y eut-il jamais homme plus sage et plus prévoyant, qui conduisit une guerre avec plus d'ordre et de jugement, qui eut plus de précautions et plus de ressources, qui fut plus agissant et plus retenu, qui disposât mieux toutes choses à leur fin, et qui laissât mûrir ses entreprises avec tant de patience<sup>2</sup>? Il prenait des mesures presque infaillibles; et pénétrant non-seulement ce que les ennemis avaient fait, mais encore ce qu'ils avaient dessein de faire, il pouvait être malheureux, mais il n'était jamais surpris<sup>3</sup>. Il distinguait le temps d'attaquer, et le temps de défendre. Il ne hasardait jamais rien que lorsqu'il avait

<sup>1</sup> *Melior est vir prudens quam fortis. Sap. vi, 1. Melior est sapientia quam arma bellica. Eccles. ix, 18. Melior est patiens viro forti, et qui dominatur animo suo, expugnatore urbium. Prov. xvi, 32. —* <sup>2</sup> *Notes hist. N. 109. —*

<sup>3</sup> Il le fut à Marienthal. *Ibid.* N° 93.

beaucoup à gagner, et qu'il n'avait presque rien à perdre. Lors même qu'il semblait céder, il ne laissait pas de se faire craindre. Telle enfin était son habileté, que lorsqu'il vainquait, on ne pouvait en attribuer l'honneur qu'à sa prudence; et lorsqu'il était vaincu, on ne pouvait en imputer la faute qu'à la fortune <sup>1</sup>.

Souvenez-vous, Messieurs, du commencement, et des suites de la guerre, qui n'étant d'abord qu'une étincelle, embrase aujourd'hui toute l'Europe<sup>2</sup>. Tout se déclare contre la France. On soulève les étrangers, on débauche les alliés, on intimide les amis, on encourage les vaincus, on arme les envieux. Sur des craintes imaginaires, et des défiances artificieusement inspirées, les intérêts sont confondus, la foi violée, et les traités méprisés. Il fallait, je vous l'avoue, pour résister à tant d'armées jointes ensemble contre nous, des troupes aussi vaillantes, et des capitaines aussi expérimentés que les nôtres. Mais rien n'était si formidable que de voir toute l'Allemagne, ce grand et vaste corps, composé de tant de peuples et de nations différentes, déployer tous ses étendards, et marcher vers nos frontières, pour nous accabler par la force, après nous avoir effrayés par la multitude.

Il fallait opposer à tant d'ennemis un homme d'un courage ferme et assuré, d'une capacité étendue, d'une expérience consommée, qui soutînt la réputation, et qui ménageât les forces du royaume; qui n'oubliât rien d'utile et de nécessaire, et ne fît rien de superflu; qui sût, selon les occasions, profiter de ses avantages, ou se relever de ses pertes; qui fût tantôt le bouclier, et tantôt l'épée de son pays; capable d'exécuter les ordres qu'il aurait reçus, et de prendre conseil de lui-même dans les rencontres.

Vous savez de qui je parle, Messieurs; vous savez le détail

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 110. — <sup>2</sup> Guerre de 1672 à 1678. *Ibid.* N° 111.



de ce qu'il fit, sans que je le die <sup>1</sup>. Avec des troupes considérables seulement par leur courage, et par la confiance qu'elles avaient en leur général, il arrête, et consume deux grandes armées, et force à conclure la paix, par des traités, ceux qui croyaient venir terminer la guerre par notre entière et prompte défaite <sup>2</sup>. Tantôt il s'oppose à la jonction de tant de secours ramassés, et rompt le cours de tous ces torrents qui auraient inondé la France. Tantôt il les défait, ou les dissipe par des combats réitérés. Tantôt il les repousse au-delà de leurs rivières, et les arrête toujours, par des coups hardis, quand il faut rétablir la réputation; par la modération, quand il ne faut que la conserver <sup>3</sup>.

Villes que nos ennemis s'étaient déjà partagées, vous êtes encore dans l'enceinte de notre empire. Provinces qu'ils avaient déjà ravagées dans le désir et dans la pensée, vous avez encore recueilli vos moissons. Vous durez encore, places que l'art et la nature ont fortifiées, et qu'ils avaient dessein de démolir; et vous n'avez tremblé que sous des projets frivoles d'un vainqueur en idée, qui comptait le nombre de nos soldats, et qui ne songeait pas à la sagesse de leur capitaine.

Cette sagesse était la source de tant de prospérités éclatantes. Elle entretenait cette union des soldats avec leur chef, qui rend une armée invincible. Elle répandait dans les troupes un esprit de force, de courage, et de confiance, qui leur faisait tout souffrir, et tout entreprendre dans l'exécution de ses desseins : elle rendait enfin des hommes grossiers, capables de gloire. Car, Messieurs, qu'est-ce qu'une armée? c'est un corps animé d'une infinité de passions différentes, qu'un homme habile fait mouvoir pour la défense de la patrie; c'est une troupe d'hommes armés, qui suivent aveuglément les ordres d'un chef, dont ils ne savent pas les intentions; c'est une

<sup>1</sup> *Je le dise. Notes hist.* N° 112. — <sup>2</sup> *Ibid.* N° 113. — <sup>3</sup> Voyez Mascarou, p. 154 et 155.

multitude d'âmes pour la plupart viles, et mercenaires, qui, sans songer à leur propre réputation, travaillent à celle des rois et des conquérants ; c'est un assemblage confus de libertins, qu'il faut assujettir à l'obéissance ; de lâches, qu'il faut mener au combat ; de téméraires, qu'il faut retenir ; d'impatients, qu'il faut accoutumer à la constance. Quelle prudence ne faut-il pas pour conduire, et réunir au seul intérêt public tant de vues et de volontés différentes ? Comment se faire craindre, sans se mettre en danger d'être haï, et bien souvent abandonné ? comment se faire aimer, sans perdre un peu de l'autorité, et relâcher de la discipline nécessaire ?

Qui trouva jamais mieux tous ces justes tempéraments, que ce prince que nous pleurons ? Il attacha par des nœuds de respect et d'amitié, ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des supplices ; et se fit rendre par sa modération une obéissance aisée, et volontaire. Il parle, chacun écoute ses oracles ; il commande, chacun avec joie suit ses ordres ; il marche, chacun croit courir à la gloire. On dirait qu'il va combattre des rois confédérés avec sa seule maison, comme un autre Abraham<sup>1</sup> ; que ceux qui le suivent, sont ses soldats, et ses domestiques ; et qu'il est et général, et père de famille tout ensemble. Aussi rien ne peut soutenir leurs efforts ; ils ne trouvent point d'obstacles qu'ils ne surmontent ; point de difficultés qu'ils ne vainquent ; point de péril qui les épouvante ; point de travail qui les rebute ; point d'entreprise qui les étonne ; point de conquête qui leur paraisse difficile. Que pouvaient-ils refuser à un capitaine qui renonçait à ses commodités, pour les faire vivre dans l'abondance ; qui, pour leur procurer du repos, perdait le sien propre ; qui soulageait leurs fatigues, et ne s'en épargnait aucune ; qui prodiguait son sang, et ne ménageait que le leur ?

<sup>1</sup> Gen. xiv, 14.

Par quelle invisible chaîne entraînait-il ainsi les volontés ? Par cette bonté avec laquelle il encourageait les uns, il excusait les autres, et donnait à tous les moyens de s'avancer, de vaincre leur malheur, ou de réparer leurs fautes ; par ce désintéressement qui le portait à préférer ce qui était plus utile à l'Etat, à ce qui pouvait être plus glorieux pour lui-même ; par cette justice qui, dans la distribution des emplois, ne lui permettait pas de suivre son inclination au préjudice du mérite ; par cette noblesse de cœur et de sentiments, qui l'élevait au-dessus de sa propre grandeur, et par tant d'autres qualités qui lui attiraient l'estime et le respect de tout le monde. Que j'entrerais volontiers dans les motifs et dans les circonstances de ses actions ! que j'aimerais à vous montrer une conduite si régulière et si uniforme ; un mérite si éclatant, et si exempt de faste et d'ostentation ; de grandes vertus produites par des principes encore plus grands ; une droiture universelle, qui le portait à s'appliquer à tous ses devoirs, et à les réduire tous à leurs fins justes et naturelles ; et une heureuse habitude d'être vertueux, non pas pour l'honneur, mais pour la justice, qu'il y a de l'être ! Mais il ne m'appartient pas de pénétrer jusqu'au fond de ce cœur magnanime ; et il était réservé à une bouche plus éloquente que la mienne, d'en exprimer tous les mouvements, et toutes les inclinations intérieures <sup>1</sup>.

Pour récompenser tant de vertus par quelque honneur extraordinaire, il fallait trouver un grand roi, qui crût ignorer quelque chose, et qui fût capable de l'avouer. Loin d'ici ces flatteuses maximes, que les rois naissent habiles, et que les autres le deviennent ; que leurs âmes privilégiées sortent des mains de Dieu, qui les crée, toutes sages et intelligentes ; qu'il

<sup>1</sup> Allusion à l'oraison funèbre prononcée par Mascaron deux mois auparavant. Ce paragraphe où Fléchier rappelle le désintéressement, la justice, la modestie, la droiture de Turenne, est une analyse assez fidèle de la seconde partie de ce discours. Voyez ci-dessus, p. 156.

n'y a point pour eux d'essai, ni d'apprentissage; qu'ils sont vertueux sans travail, et prudents sans expérience. Nous vivons sous un prince, qui, tout grand, et tout éclairé qu'il est, a bien voulu s'instruire pour commander; qui, dans la route de la gloire, a su choisir un guide fidèle, et qui a cru qu'il était de sa sagesse de se servir de celle d'autrui. Quel honneur pour un sujet d'accompagner son roi, de lui servir de conseil, et, si je l'ose dire, d'exemple dans une importante conquête! Honneur d'autant plus grand, que la faveur n'y put avoir part; qu'il ne fut fondé que sur un mérite universellement connu; et qu'il fut suivi de la prise des villes les plus considérables de la Flandre<sup>1</sup>.

Après cette glorieuse marque d'estime et de confiance, quels projets d'établissement et de fortune n'aurait pas faits un homme avare et ambitieux? qu'il eût amassé de biens et d'honneurs, et qu'il eût vendu chèrement tant de travaux et de services! Mais cet homme sage et désintéressé, content des témoignages de sa conscience, et riche de sa modération, trouve dans le plaisir qu'il a de bien faire, la récompense d'avoir bien fait. Quoiqu'il puisse tout obtenir, il ne demande, et ne prétend rien; il ne désire, à l'exemple de Salomon, qu'un état frugal et honnête entre la pauvreté et les richesses<sup>2</sup>; et quelques offres qu'on lui fasse, il n'étend ses désirs qu'à proportion de ses besoins, et se resserre dans les bornes étroites du seul nécessaire. Il n'y eut qu'une ambition qui fût capable de le toucher : ce fut de mériter l'estime et la bienveillance de son maître. Cette ambition fut satisfaite; et notre siècle a vu un sujet aimer son roi pour ses grandes qualités, non pour sa dignité, ni pour sa fortune; et un roi aimer son sujet, plus pour le mérite qu'il connaissait en lui, que pour les services qu'il en recevait.

<sup>1</sup> En 1667. — <sup>2</sup> *Mendicitatem et divitias ne dederis mihi : tribue tantum victui meo necessaria. Prov. xxx, 8. Notes hist. N° 114.*

Cet honneur, Messieurs, ne diminua point sa modestie. A ce mot, je ne sais quel remords m'arrête. Je crains de publier ici des louanges qu'il a si souvent rejetées, et d'offenser après sa mort une vertu qu'il a tant aimée pendant sa vie. Mais accomplissons la justice, et louons-le sans crainte, en un temps où nous ne pouvons être suspects de flatterie, ni lui susceptible de vanité. Qui fit jamais de si grandes choses ? qui les dit avec plus de retenue<sup>1</sup> ? Remportait-il quelque avantage ; à l'entendre, ce n'était pas qu'il fût habile, mais l'ennemi s'était trompé. Rendait-il compte d'une bataille ; il n'oubliait rien, sinon que c'était lui qui l'avait gagnée. Racontait-il quelques-unes de ces actions qui l'avaient rendu si célèbre ; on eût dit qu'il n'en avait été que le spectateur, et l'on doutait si c'était lui qui se trompait, ou la renommée. Revenait-il de ses glorieuses campagnes qui rendront son nom immortel ; il fuyait les acclamations populaires, il rougissait de ses victoires, il venait recevoir des éloges comme on vient faire des apologies, et n'osait presque aborder le roi, parce qu'il était obligé par respect de souffrir patiemment les louanges dont Sa Majesté ne manquait jamais de l'honorer.

C'est alors que dans le doux repos d'une condition privée, ce prince se dépoillant de toute la gloire qu'il avait acquise pendant la guerre, et se renfermant dans une société peu nombreuse de quelques amis choisis, il s'exerçait sans bruit aux vertus civiles : sincère dans ses discours, simple dans ses actions, fidèle dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, réglé dans ses désirs, grand même dans les moindres choses. Il se cache, mais sa réputation le découvre : il marche sans suite et sans équipage, mais chacun dans son esprit le met sur un char de triomphe. On compte, en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs qui le suivent ; tout

<sup>1</sup> *Notes hist.* N<sup>o</sup> 115.



seul qu'il est, on se figure autour de lui ses vertus, et ses victoires qui l'accompagnent. Il y a je ne sais quoi de noble dans cette honnête simplicité; et moins il est superbe, plus il devient vénérable.

Il aurait manqué quelque chose à sa gloire, si trouvant partout tant d'admirateurs, il n'eût fait quelques envieux. Telle est l'injustice des hommes : la gloire la plus pure, et la mieux acquise les blesse; tout ce qui s'élève au-dessus d'eux, leur devient odieux et insupportable; et la fortune la plus approuvée, et la plus modeste n'a pu se sauver de cette lâche et maligne passion. C'est la destinée des grands hommes d'en être attaqué; et c'est le privilège de M. de Turenne d'avoir pu la vaincre. L'envie fut étouffée, ou par le mépris qu'il en fit, ou par des accroissements perpétuels d'honneur et de gloire : le mérite l'avait fait naître, le mérite la fit mourir. Ceux qui lui étaient moins favorables, ont reconnu combien il était nécessaire à l'Etat : ceux qui ne pouvaient souffrir son élévation, se crurent enfin obligés d'y consentir; et n'osant s'affliger de la prospérité d'un homme qui ne leur aurait jamais donné la misérable consolation de se réjouir de quelque-une de ses fautes, ils joignirent leur voix à la voix publique, et crurent qu'être son ennemi, c'était l'être de toute la France <sup>1</sup>.

Mais à quoi auraient abouti tant de qualités héroïques, si Dieu n'eût fait éclater sur lui la puissance de sa grâce, et si celui, dont sa providence s'était si noblement servi, eût été l'objet éternel de sa justice? Dieu seul pouvait dissiper ses ténèbres, et il tenait en sa puissance l'heureux moment qu'il avait marqué pour l'éclairer de ses vérités.

Il arriva ce moment heureux, ce point où se rapportait toute sa véritable gloire. Il entrevit des pièges et des précipices que

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 116.

sa prévention lui avait jusqu'alors entièrement cachés. Il commença à marcher avec précaution et avec crainte dans ces routes égarées où il se trouvait engagé<sup>1</sup>. Certains rayons de grâce et de lumière lui firent apercevoir qu'en vain remplirait-il les plus beaux endroits de l'histoire, si son nom n'était écrit dans le livre de vie ; qu'en vain gagnerait-il le monde entier, s'il perdait son âme ; qu'il n'y avait qu'une foi et un Jésus-Christ, et une vérité simple et indivisible, qui ne se montre qu'à ceux qui la cherchent avec un cœur humble, et une volonté désintéressée. Il n'était pas encore éclairé, mais il commençait d'être docile. Combien de fois consulta-t-il des amis savants et fidèles<sup>2</sup> ? combien de fois, soupirant après ces lumières vives et efficaces, qui seules triomphent des erreurs de l'esprit humain, dit-il à Jésus-Christ, comme cet aveugle de l'Evangile : « Seigneur, faites que je voie<sup>3</sup> ? » combien de fois essaya-t-il d'une main impuissante d'arracher le bandeau fatal qui fermait ses yeux à la vérité ? combien de fois remonta-t-il jusqu'à ces sources anciennes et pures que Jésus-Christ a laissées à son Eglise, pour y puiser avec joie les eaux d'une doctrine salutaire ?

Habitude, prétextes, engagement, honte de changer, plaisir d'être regardé comme le chef et le protecteur d'Israël<sup>4</sup> ; vaines et spécieuses raisons de la chair et du sang<sup>5</sup>, vous ne pûtes le retenir. Dieu rompit tous ses liens ; et le mettant dans la liberté de ses enfants, le fit passer de la région des ténèbres, au royaume de son Fils bien-aimé, à qui il appartenait par son élection éternelle. Ici un nouvel ordre de choses se présente à moi. Je vois de plus grandes actions, de plus nobles motifs, une protection de Dieu plus visible. Je parle désormais d'une sagesse que la véritable piété accompagne, et d'un courage

<sup>1</sup> Ses inquiétudes commencèrent dès 1660, et même dès 1658. *Notes hist.* N° 117. — <sup>2</sup> Entre autres Bossuet et Mascaron. *Ibid.* N° 118. — <sup>3</sup> Domine, ut videam. *Luc*, XVIII, 41. — <sup>4</sup> Comme son père. *Ibid.* N° 86. — <sup>5</sup> *Ibid.* N° 119.

que l'esprit de Dieu fortifie. Renouvelez donc votre attention en cette dernière partie de mon discours, et suppléez dans vos pensées à ce qui manquera à mes expressions et à mes paroles.

Si M. de Turenne n'avait su que combattre et vaincre; s'il ne s'était élevé au-dessus des vertus humaines; si sa valeur et sa prudence n'avaient été animées d'un esprit de foi et de charité: je le mettrais au rang des Scipion, et des Fabius; je laisserais à la vanité le soin d'honorer la vanité; et je ne viendrais pas dans un lieu saint faire l'éloge d'un homme profane. S'il avait fini ses jours dans l'aveuglement et dans l'erreur, je louerais en vain des vertus que Dieu n'aurait pas couronnées; je répandrais des larmes inutiles sur son tombeau; et si je parlais de sa gloire, ce ne serait que pour déplorer son malheur. Mais, grâces à Jésus-Christ, je parle d'un chrétien éclairé des lumières de la foi, agissant par les principes d'une religion pure, et consacrant par une sincère piété, tout ce qui peut flatter l'ambition, ou l'orgueil des hommes. Ainsi les louanges que je lui donne, retournent à Dieu qui en est la source; et comme c'est la vérité qui l'a sanctifié, c'est aussi la vérité qui le loue.

Que sa conversion fut entière, Messieurs, et qu'il fut différent de ceux, qui sortant de l'hérésie par des vues intéressées<sup>1</sup>, changent de sentiments sans changer de mœurs; n'entrent dans le sein de l'Eglise, que pour la blesser de plus près par une vie scandaleuse; et ne cessent d'être ennemis déclarés, qu'en devenant enfants rebelles! Quoique son cœur se fût sauvé des dérèglements que causent d'ordinaire les passions, il prit encore plus de soin de le régler. Il crut que l'innocence de sa vie devait répondre à la pureté de sa créance. Il connut la vérité, il l'aima, il la suivit. Avec quel humble respect assistait-il aux sacrés mystères! avec quelle docilité écoutait-il les

<sup>1</sup> Notes hist. N<sup>o</sup> 120.

instructions salutaires des prédicateurs évangéliques ! avec quelle soumission adorait-il les œuvres de Dieu que l'esprit humain ne peut comprendre ! Vrai adoreur en esprit et en vérité ; cherchant le Seigneur , selon le conseil du Sage , dans la simplicité du cœur <sup>1</sup> ; ennemi irréconciliable de l'impiété ; éloigné de toute superstition , et incapable d'hypocrisie.

A peine a-t-il embrassé la saine doctrine , qu'il en devient le défenseur : aussitôt qu'il est revêtu des armes de lumière , il combat les œuvres de ténèbres : il regarde en tremblant l'abîme d'où il est sorti , et il tend la main à ceux qu'il y a laissés. On dirait qu'il est chargé de ramener dans le sein de l'Eglise tous ceux que le schisme en a séparés : il les invite par ses conseils , il les attire par ses bienfaits , il les presse par ses raisons , il les convainc par ses expériences ; il leur fait voir les écueils où la raison humaine fait tant de naufrages ; et leur montre derrière lui , selon les termes de saint Augustin , le pont de la miséricorde de Dieu , par où il vient de passer lui-même <sup>2</sup>. Tantôt il allume le zèle des docteurs , et les exhorte d'opposer au faste du mensonge , la force de la vérité. Tantôt il leur découvre ces voies douces et insinuanes , qui gagnent le cœur , pour gagner l'esprit. Tantôt il fournit , selon son pouvoir , les fonds nécessaires pour assister ceux qui abandonnent tout pour suivre Jésus-Christ qui les appelle. Vous le savez , évêques confidants de son zèle : tout occupé qu'il est dans le cours de ses dernières actions de guerre , il concerte avec vous des entreprises de religion , et n'oublie rien de ce qui peut contribuer , ou à instruire ceux qu'une longue prévention aveugle <sup>3</sup> , ou à gagner ceux que la cupidité et l'intérêt retiennent encore dans leurs erreurs ; digne fils de cette Eglise , dont la charité

<sup>1</sup> In simplicitate cordis quærite illum. *Sap.* I, 1. — <sup>2</sup> S. Augustin dit en parlant aux pécheurs convertis : Si jam fixus in cælo es... noli, quia tu transisti, velle misericordiæ Dei pontem subvertere. *In Ps. xciii; Oper. t. IV, p. 1003.* — <sup>3</sup> *Notes hist.* N° 121.

s'étend à tout, à l'imitation de celle de Dieu, et qui procure à ses enfants, outre l'héritage éternel, le soulagement même de leurs nécessités temporelles.

Telle était la disposition de son âme, Messieurs, lorsque la providence de Dieu permit que le roi justement irrité allât porter la guerre au milieu des États d'une république injuste et ingrate, et fit sentir la force de ses armes à ceux qui méprisaient ses bienfaits, et qui voulaient s'opposer à sa gloire <sup>1</sup>. Ce fut alors que notre héros reprit les armes, et qu'à la suite de son maître, et à la tête de ses armées, il exposa son sang dans une guerre non-seulement heureuse, mais sainte, où la victoire avait peine à suivre la rapidité du vainqueur, et où Dieu triomphait avec le prince. Quelle était sa joie, lorsqu'après avoir forcé des villes, il voyait son illustre neveu, plus éclatant par ses vertus que par sa pourpre, ouvrir et réconcilier des églises <sup>2</sup>! Sous les ordres d'un roi aussi pieux que puissant, l'un faisait prospérer les armes, l'autre étendait la religion : l'un abattait des remparts, l'autre redressait des autels : l'un ravageait les terres des Philistins, l'autre portait l'arche autour des pavillons d'Israël : puis unissant ensemble leurs vœux, comme leurs cœurs étaient unis, le neveu avait part aux services que l'oncle rendait à l'Etat, et l'oncle avait part à ceux que le neveu rendait à l'Eglise.

Suivons ce prince dans ses dernières campagnes, et regardons tant d'entreprises difficiles, tant de succès glorieux, comme des preuves de son courage, et des récompenses de sa piété. Commencer ses journées par la prière, réprimer l'impiété et les blasphèmes, protéger les personnes et les choses saintes contre l'insolence et l'avarice des soldats, invoquer dans tous les dangers le Dieu des armées : c'est le devoir et le soin ordinaire de tous les capitaines. Pour lui, il passe plus

<sup>1</sup> Guerre déclarée à la Hollande, en 1672. *Notes hist.* N° 112. — <sup>2</sup> *Ibid.* N° 122.



avant. Lors même qu'il commande aux troupes, il se regarde comme un simple soldat de Jésus-Christ. Il sanctifie les guerres par la pureté de ses intentions, par le désir d'une heureuse paix, par les lois d'une discipline chrétienne. Il considère ses soldats comme ses frères, et se croit obligé d'exercer la charité dans une profession cruelle, où l'on perd souvent l'humanité même <sup>1</sup>. Animé par de si grands motifs, il se surpasse lui-même, et fait voir que le courage devient plus ferme, quand il est soutenu par des principes de religion; qu'il y a une pieuse magnanimité, qui attire les bons succès, malgré les périls et les obstacles; et qu'un guerrier est invincible, quand il combat avec foi, et quand il prête des mains pures au Dieu des batailles qui les conduit.

Comme il tient de Dieu toute sa gloire, aussi la lui rapporte-t-il tout entière, et ne conçoit autre confiance que celle qui est fondée sur le nom du Seigneur. Que ne puis-je vous représenter ici une de ces importantes occasions, où il attaque avec peu de troupes toutes les forces de l'Allemagne! il marche trois jours, passe trois rivières, joint les ennemis, les combat, et les charge. Le nombre d'un côté, la valeur de l'autre, la fortune est longtemps douteuse; enfin le courage arrête la multitude, l'ennemi s'ébranle, et commence à plier. Il s'élève une voix, qui crie : Victoire ! Alors ce général suspend toute l'émotion que donne l'ardeur du combat; et d'un ton sévère, arrêtez, dit-il, notre sort n'est pas en nos mains; et nous serons nous-mêmes vaincus, si le Seigneur ne nous favorise. A ces mots, il lève les yeux au ciel, d'où lui vient son secours; et continuant à donner ses ordres, il attend avec soumission, entre l'espérance et la crainte, que les ordres du ciel s'exécutent <sup>2</sup>.

Qu'il est difficile, Messieurs, d'être victorieux, et d'être hum-

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 123. — <sup>2</sup> En 1674. *Ibid.* N° 124.

ble tout ensemble ! Les prospérités militaires laissent dans l'âme je ne sais quel plaisir touchant, qui la remplit, et l'occupe tout entière. On s'attribue une supériorité de puissance et de force ; on se couronne de ses propres mains ; on se dresse un triomphe secret à soi-même ; on regarde, comme son propre bien, ces lauriers qu'on cueille avec peine, et qu'on arrose souvent de son sang ; et lors même qu'on rend à Dieu de solennelles actions de grâces, et qu'on pend aux voûtes sacrées de ses temples des drapeaux déchirés et sanglants qu'on a pris sur les ennemis, qu'il est dangereux que la vanité n'étouffe une partie de la reconnaissance, qu'on ne mêle aux vœux qu'on rend au Seigneur, des applaudissements qu'on croit se devoir à soi-même, et qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens qu'on va brûler sur ses autels !

C'était en ces occasions que M. de Turenne, se dépouillant de lui-même, renvoyait toute la gloire à Celui à qui seul elle appartient légitimement. S'il marche ; il reconnaît que c'est Dieu qui le conduit, et qui le guide : s'il défend des places ; il sait qu'on les défend en vain, si Dieu ne les garde : s'il se retranche ; il lui semble que c'est Dieu, qui lui fait un rempart, pour le mettre à couvert de toute insulte : s'il combat ; il sait d'où il tire toute sa force : et s'il triomphe ; il croit voir dans le ciel une main invisible qui le couronne. Rapportant ainsi toutes les grâces qu'il reçoit, à leur origine, il en attire de nouvelles. Il ne compte plus les ennemis qui l'entourent ; et sans s'étonner de leur nombre, ou de leur puissance, il dit avec le prophète : « Ceux-là se fient au nombre de leurs combattants et de leurs chariots ; pour nous, nous nous reposons sur la protection du Tout-Puissant <sup>1</sup>. » Dans cette fidèle et juste confiance, il redouble son ardeur, forme de grands desseins,

<sup>1</sup> Hi in curribus et hi in equis ; nos autem in nomine Domini Dei nostri invocabimus. Ps. xix, 8.

exécute de grandes choses, et commence une campagne qui semblait devoir être fatale à l'Empire <sup>1</sup>.

Il passe le Rhin, et trompe la vigilance d'un général habile et prévoyant <sup>2</sup>. Il observe les mouvements des ennemis. Il relève le courage des alliés. Il ménage la foi suspecte et chancelante des voisins. Il ôte aux uns la volonté, aux autres les moyens de nuire; et profitant de toutes ces conjonctures importantes, qui préparent les grands et glorieux événements, il ne laisse rien à la fortune, de ce que le conseil, et la prudence humaine lui peuvent ôter <sup>3</sup>. Déjà frémissait dans son camp l'ennemi confus et déconcerté. Déjà prenait l'essor, pour se sauver dans les montagnes, cet aigle, dont le vol hardi avait d'abord effrayé nos provinces. Ces foudres de bronze, que l'enfer a inventés pour la destruction des hommes, tonnaient de tous côtés, pour favoriser, ou pour précipiter cette retraite; et la France en suspens attendait le succès d'une entreprise, qui, selon toutes les règles de la guerre, était infaillible <sup>4</sup>.

Hélas! nous savions tout ce que nous pouvions espérer, et nous ne pensions pas à ce que nous devions craindre. La Providence divine nous cachait un malheur plus grand que la perte d'une bataille. Il en devait coûter une vie que chacun de nous eût voulu racheter de la sienne propre; et tout ce que nous pouvions gagner, ne valait pas ce que nous allions perdre. O Dieu terrible, mais juste en vos conseils, sur les enfants des hommes <sup>5</sup>, vous disposez et des vainqueurs, et des victoires! Pour accomplir vos volontés, et faire craindre vos jugements, votre puissance renverse ceux que votre puissance avait élevés. Vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes, et vous frappez, quand il vous plaît, ces têtes illustres, que vous avez tant de fois couronnées.

<sup>1</sup> Elle commença au mois de mai 1675; Condé la termina. — <sup>2</sup> De Monteculli. *Notes hist.* N° 125. — <sup>3</sup> *Ibid.* N° 126. — <sup>4</sup> *Ibid.* N° 127. — <sup>5</sup> *Terribilis in consiliis super filios hominum. Ps. LXV, 5.*

N'attendez pas, Messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique ; que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées ; que je découvre ce corps pâle et sanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé ; que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, et que j'expose à vos yeux les tristes images de la religion, et de la patrie éplorées. Dans les pertes médiocres, on surprend ainsi la pitié des auditeurs, et par des mouvements étudiés, on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines et forcées. Mais on décrit sans art, une mort qu'on pleure sans feinte. Chacun trouve en soi la source de sa douleur, et rouvre lui-même sa plaie ; et le cœur, pour être touché, n'a pas besoin que l'imagination soit émue.

Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon discours. Je me trouble, Messieurs ; Turenne meurt <sup>1</sup>, tout se confond ; la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur, et ranimé par la vengeance ; tout le camp demeure immobile ; les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non pas aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourants envoient leurs fils pleurer sur leur général mort ; l'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres ; et la renommée, qui se plaît à répandre dans l'univers les accidents extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince, et du triste regret de sa mort <sup>2</sup>.

Que de soupirs alors, que de plaintes, que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne ! L'un voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte. L'autre, qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le sacrifice adorable de Jésus-Christ pour l'âme

<sup>1</sup> Le 27 juillet 1675. — <sup>2</sup> *Notes hist.* N° 428.

de celui qui a sacrifié sa vie et son sang pour le bien public. Là on lui dresse une pompe funèbre, où l'on s'attendait de lui dresser un triomphe. Chacun choisit l'endroit qui lui paraît le plus éclatant dans une si belle vie. Tous entreprennent son éloge; et chacun s'interrompant lui-même par ses soupirs, et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent, et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur; et la perte d'un homme seul est une calamité publique.

Pourquoi, mon Dieu, si j'ose répandre mon âme en votre présence, et parler à vous, moi qui ne suis que poussière et que cendre; pourquoi le perdons-nous dans la nécessité la plus pressante, au milieu de ses grands exploits, au plus haut point de sa valeur, dans la maturité de sa sagesse<sup>1</sup>? Est-ce qu'après tant d'actions dignes de l'immortalité, il n'avait plus rien de mortel à faire? Ce temps était-il arrivé, où il devait recueillir le fruit de tant de vertus chrétiennes, et recevoir de vous la couronne de justice, que vous gardez à ceux qui ont fourni une glorieuse carrière? Peut-être avions-nous mis en lui trop de confiance; et vous nous défendez dans vos Ecritures de nous faire un bras de chair, et de nous confier aux enfants des hommes<sup>2</sup>. Peut-être est-ce une punition de notre orgueil, de notre ambition, de nos injustices. Comme il s'élève du fond des vallées, des vapeurs grossières, dont se forme la foudre, qui tombe sur les montagnes; il sort du cœur des peuples des iniquités, dont vous déchargez les châliments sur la tête de ceux qui les gouvernent, ou qui les défendent. Je ne viens pas, Seigneur, sonder les abîmes de vos jugements, ni découvrir ces ressorts secrets et invisibles, qui font agir votre

<sup>1</sup> Il achevait sa soixante-quatrième année. — <sup>2</sup> Maledictus homo qui confidit in homine, et ponit carnem brachium suum. *Jerem.* xvii, 5. Nolite confidere in principibus, in filiis hominum, in quibus non est salus. *Ps.* cxlv, 2 et 3.



miséricorde, ou votre justice; je ne veux, et ne dois que les adorer. Mais vous êtes juste; vous nous affligez; et dans un siècle aussi corrompu que le nôtre, nous ne devons chercher ailleurs, que dans le dérèglement de nos mœurs, toutes les causes de nos misères.

Tirons donc, Messieurs, tirons de notre douleur des motifs de pénitence, et ne cherchons qu'en la piété de ce grand homme de vraies et solides consolations. Citoyens, étrangers, ennemis, peuples, rois, empereurs le plaignent, et le révèrent; mais que peuvent-ils contribuer à son véritable bonheur? Son roi même, et quel roi, l'honore de ses regrets et de ses larmes: grande et précieuse marque de tendresse et d'estime pour un sujet, mais inutile pour un chrétien. Il vivra, je l'avoue, dans l'esprit et dans la mémoire des hommes; mais l'Ecriture m'apprend que ce que l'homme pense, et l'homme lui-même, n'est que vanité<sup>1</sup>. Un magnifique tombeau renfermera ses tristes dépouilles; mais il sortira de ce superbe monument, non pour être loué de ses exploits héroïques, mais pour être jugé selon ses bonnes ou mauvaises œuvres. Ses cendres seront mêlées avec celles de tant de rois qui gouvernèrent ce royaume, qu'il a si généreusement défendu: mais, après tout, que leur reste-t-il à ces rois, non plus qu'à lui, des applaudissements du monde, de la foule de leur cour, de l'éclat et de la pompe de leur fortune, qu'un silence éternel, une solitude affreuse, et une terrible attente des jugements de Dieu, sous ces marbres précieux qui les couvrent<sup>2</sup>? Que le monde honore donc comme il voudra les grandeurs humaines; Dieu seul est la récompense des vertus chrétiennes.

O mort trop soudaine, mais pourtant par la miséricorde du Seigneur depuis longtemps prévue! Combien de paroles

<sup>1</sup> Dominus scit cogitationes hominum, quoniam vanæ sunt. *Ps.* xciii, 11. Universa vanitas, omnis homo vivens. *Ps.* xxxviii, 8. — <sup>2</sup> *Notes hist.* N° 129.

édifiantes, combien de saints exemples nous as-tu ravis? Nous eussions vu, quel spectacle! au milieu des victoires et des triomphes, mourir humblement un chrétien. Avec quelle attention eût-il employé ses derniers moments à pleurer intérieurement ses erreurs passées, à s'ancantir devant la majesté de Dieu, et à implorer le secours de son bras, non plus contre des ennemis visibles, mais contre ceux de son salut! Sa foi vive et sa charité fervente nous auraient sans doute touché, et il nous resterait un modèle d'une confiance sans présomption, d'une crainte sans faiblesse, d'une pénitence sans artifice, d'une constance sans affectation, et d'une mort précieuse devant Dieu et devant les hommes.

Ces conjectures ne sont-elles pas justes, Messieurs? que dis-je, conjectures? c'étaient des desseins formés. Il avait résolu de vivre aussi saintement, que je présume qu'il fût mort. Prêt à jeter toutes ses couronnes au pied du trône de Jésus-Christ, comme ces vainqueurs de l'Apocalypse<sup>1</sup>; prêt à ramasser toute sa gloire, pour s'en dépouiller par une retraite volontaire, il n'était déjà plus du monde, quoique la Providence l'y retînt encore. Dans le tumulte des armées, il s'entretenait des douces et secrètes espérances de sa solitude<sup>2</sup>. D'une main il foudroyait les Amalécites, et il levait déjà l'autre pour attirer sur lui les bénédictions célestes. Ce Josué dans le combat faisait déjà les fonctions de Moïse sur la montagne; et sous les armes d'un guerrier, portait le cœur, et la volonté d'un pénitent.

Seigneur, qui éclairez les plus sombres replis de nos consciences, et qui voyez dans nos plus secrètes intentions ce qui n'est pas encore, comme ce qui est, recevez dans le sein de votre gloire cette âme, qui bientôt n'eût été occupée que des pensées de votre éternité. Recevez ces désirs que vous lui aviez

<sup>1</sup> Mittebant coronas suas ante thronum. *Apoc.* iv, 10. — <sup>2</sup> *Notes hist.* N° 130.

vous-même inspirés. Le temps lui a manqué, et non pas le courage de les accomplir. Si vous demandez des œuvres avec ses désirs; voilà des charités qu'il a faites, ou destinées pour le soulagement et pour le salut de ses frères; voilà des âmes égarées, qu'il a ramenées à vous par ses assistances, par ses conseils, par son exemple; voilà ce sang de votre peuple, qu'il a tant de fois épargné; voilà ce sang qu'il a si généreusement répandu pour nous; et pour dire encore plus, voilà le sang que Jésus-Christ a versé pour lui.

Ministres du Seigneur, achevez le saint sacrifice. Chrétiens, redoublez vos vœux, et vos prières; afin que Dieu, pour récompense de ses travaux, l'admette dans le séjour du repos éternel, et donne dans le ciel une paix sans fin, à celui qui nous en a trois fois <sup>1</sup> procuré une sur la terre, passagère à la vérité, mais toujours douce, et toujours désirable.

## EXORDE DU DISCOURS

### SUR L'UNITÉ DE L'ÉGLISE,

prononcé par Bossuet à l'ouverture de l'assemblée générale du clergé de France, à la messe solennelle du Saint-Esprit, dans l'église des Grands-Augustins, le 9 novembre 1681 <sup>2</sup>.

*Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria lua, Israel! — Que vos tentes sont belles, ô enfants de Jacob! que vos pavillons, ô Israélites, sont merveilleux! C'est ce que dit Balaam, inspiré de Dieu, à la vue du camp d'Israël dans le désert. Au livre des Nombres. xxiv. 1, 2, 5, 5.*

### MESSEIGNEURS,

C'est sans doute un grand spectacle de voir l'Eglise chrétienne figurée dans les anciens Israélites; [de] la voir, dis-je, sortie de l'Egypte et des ténèbres de l'idolâtrie, cherchant la

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 131. — <sup>2</sup> Bossuet, alors âgé de cinquante-quatre ans, venait d'être nommé à l'évêché de Meaux. Cette assemblée dura jusqu'au mois de juin 1682, et vota les quatre fameux articles auxquels le Vicaire de Jésus-Christ répondit par un bref commençant ainsi : *Filii matris meæ insurrexerunt in me.*

terre promise à travers d'un désert immense, où elle ne trouve que d'affreux rochers et des sables brûlants; nulle terre, nulle culture, nul fruit; une sécheresse effroyable; nul pain qu'il ne lui faille envoyer du ciel; nul rafraîchissement qu'il ne lui faille tirer par miracle du sein d'une roche; toute la nature stérile pour elle, et aucun bien que par grâce. Mais ce n'est pas ce qu'elle a de plus surprenant. Dans l'horreur de cette vaste solitude, on la voit environnée d'ennemis; ne marchant jamais qu'en bataille; ne logeant que sous des tentes; toujours prête à déloger et à combattre; étrangère que rien n'attache, que rien ne contente, qui regarde tout en passant, sans vouloir jamais s'arrêter; heureuse néanmoins dans cet état, tant à cause des consolations qu'elle reçoit durant le voyage, qu'à cause du glorieux et immuable repos qui sera la fin de sa course. Voilà l'image de l'Eglise pendant qu'elle voyage sur la terre.

Balaam la voit dans le désert : son ordre, sa discipline, ses douze tribus rangées sous leurs étendards; Dieu, son chef invisible, au milieu d'elle; Aaron, prince des prêtres et de tout le peuple de Dieu, chef visible de l'Eglise sous l'autorité de Moïse, souverain législateur et figure de Jésus-Christ; le sacerdoce étroitement uni avec la magistrature; tout en paix par le concours de ces deux puissances; Coré et ses sectateurs, ennemis de l'ordre et de la paix, engloutis, à la vue de tout le peuple, dans la terre soudainement entr'ouverte sous leurs pieds, et ensevelis tout vivants dans les enfers. Quel spectacle! quelle assemblée! quelle beauté de l'Eglise! Du haut d'une montagne, Balaam la voit tout entière; et, au lieu de la maudire comme on l'y voulait contraindre, il la bénit. On le détourne, on espère lui en cacher la beauté, en lui montrant ce grand corps par un coin d'où il ne puisse en découvrir qu'une partie; et il n'est pas moins transporté, parce qu'il voit cette partie dans le tout, avec toute la convenance et toute la proportion qui

les assortit l'un avec l'autre. Ainsi, de quelque côté qu'il la considère, il est hors de lui ; et ravi en admiration il s'écrie : *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israël!* « Que vous êtes admirables sous vos tentes, enfants de Jacob! » quel ordre dans votre camp! quelle merveilleuse beauté paraît dans ces pavillons si sagement arrangés; et si vous causez tant d'admiration sous vos tentes et dans votre marche, que sera-ce quand vous serez établis dans votre patrie!

Il n'est pas possible, mes frères, qu'à la vue de cette auguste assemblée vous n'entriez dans de pareils sentiments. Une des plus belles parties de l'Eglise universelle se présente à vous : c'est l'Eglise gallicane qui vous a tous engendrés en Jésus-Christ; église renommée dans tous les siècles, aujourd'hui représentée par tant de prélats que vous voyez assistés de l'élite de leur clergé, et tous ensemble prêts à vous bénir, prêts à vous instruire, selon l'ordre qu'ils en ont reçu du Ciel. C'est en leur nom que je vous parle; c'est par leur autorité que je vous prêche. Qu'elle est belle cette Eglise gallicane, pleine de science et de vertu! mais qu'elle est belle dans son tout, qui est l'Eglise catholique; et qu'elle est belle saintement, inviolablement unie à son chef, c'est-à-dire, au successeur de saint Pierre! O que cette union ne soit point troublée! que rien n'altère cette paix et cette unité où Dieu habite!

Esprit-Saint, Esprit pacifique, qui faites habiter les frères unanimement dans votre maison, affermissez-y la paix. La paix est l'objet de cette assemblée. Au moindre bruit de division, nous accourons effrayés pour unir parfaitement le corps de l'Eglise, le père et les enfants, le chef et les membres, le sacerdoce et l'empire. Mais puisqu'il s'agit d'unité, commençons à nous unir par des vœux communs, et demandons tous ensemble la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*



## MESSEIGNEURS,

« Regarde, et fais selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne. » C'est ce qui fut dit à Moïse, lorsqu'il eut ordre de construire le tabernacle<sup>1</sup>. Mais saint Paul nous avertit<sup>2</sup> que ce n'est point ce tabernacle bâti de main d'homme qui doit être travaillé avec tant de soin et formé sur ce beau modèle : c'est le vrai tabernacle de Dieu et des hommes; c'est l'Eglise catholique, où Dieu habite, et dont le plan est fait dans le ciel. C'est aussi pour cette raison que saint Jean voyait dans l'Apocalypse « la sainte cité de Jérusalem<sup>3</sup>, » et l'Eglise qui commençait à s'établir par toute la terre; il la voyait, dis-je, descendre du ciel. C'est là que les dessins en ont été pris : « Regarde, et fais selon le modèle qui t'a été montré sur cette montagne. »

Mais pourquoi parler de saint Jean et de Moïse? Ecoutons Jésus-Christ lui-même. Il nous dira « qu'il ne fait rien que ce qu'il voit faire à son Père<sup>4</sup>. » Qu'a-t-il donc vu, chrétiens, quand il a formé son Eglise? Qu'a-t-il vu dans la lumière éternelle et dans les splendeurs des saints où il a été engendré devant l'aurore? C'est le secret de l'Epoux, et nul autre que l'Epoux ne le peut dire.

« Père saint, je vous recommande ceux que vous m'avez donnés, » je vous recommande mon Eglise; « gardez-les en votre nom, afin qu'ils soient un comme nous<sup>5</sup>. » Et encore : « Comme vous êtes en moi et moi en vous, ô mon Père, ainsi qu'ils soient un en nous. Qu'ils soient un comme nous; qu'ils soient un en nous<sup>6</sup>. » Je vous entends, ô Sauveur; vous voulez faire votre Eglise belle, vous commencez par la faire parfaitement une. Car qu'est-ce que la beauté, sinon un rapport,

<sup>1</sup> *Exod.* xxv. 40. — <sup>2</sup> *Hebr.* viii. 9. — <sup>3</sup> *Apoc.* xxi. 10. — <sup>4</sup> *Joan.* v. 19.  
— <sup>5</sup> *Ibid.* xvii. 11. — <sup>6</sup> *Ibid.* xvii. 21, 22.

une convenance et enfin une espèce d'unité? Rien n'est plus beau que la nature divine, où le nombre même, qui ne subsiste que dans les rapports mutuels de trois Personnes égales, se termine en une parfaite unité. Après la divinité rien n'est plus beau que l'Eglise, où l'unité divine est représentée. « Un comme nous, un en nous : regardez, et faites suivant ce modèle. »

Une si grande lumière nous éblouirait; descendons, et considérons l'unité avec la beauté dans les chœurs des anges. La lumière s'y distribue sans se diviser; elle passe d'un ordre à un autre avec une parfaite correspondance, parce qu'il y a une parfaite subordination. Les anges ne dédaignent pas de se soumettre aux archanges, ni les archanges de reconnaître les puissances supérieures. C'est une armée où tout marche avec ordre, et comme disait ce patriarche : « C'est ici le camp de Dieu <sup>1</sup>. » C'est pourquoi, dans ce combat donné dans le ciel, on nous représente « Michel et ses anges contre Satan et ses anges <sup>2</sup>. » Il y a un chef dans chaque parti; mais ceux qui disent avec saint Michel : « Qui égale Dieu? » triomphent des orgueilleux, qui disent : Qui nous égale? et les anges victorieux demeurent unis à leur Créateur sous le chef qu'il leur a donné. O Jésus, qui n'êtes pas moins le chef des anges que celui des hommes, « regardez, et faites selon ce modèle; » que la sainte hiérarchie de votre Eglise soit formée sur celle des esprits célestes. Car, comme dit saint Grégoire, « si la seule beauté de l'ordre fait qu'il se trouve tant d'obéissance où il n'y a point de péché, combien plus doit-il y avoir de subordination et de dépendance parmi nous, où le péché mettrait tout en confusion sans ce secours <sup>3</sup>? »

Selon cet ordre admirable, toute la nature angélique a en-

<sup>1</sup> Genes. xxxii. 2. — <sup>2</sup> Apoc. xii. 7. — <sup>3</sup> S. Greg. *Epist. libr. v, epist.*; LIV, *Oper. t. II. p. 784.*

semble une immortelle beauté; et chaque troupe, chaque chœur des anges a sa beauté particulière, inséparable de celle du tout. Cet ordre a passé du ciel à la terre; et je vous ai dit d'abord qu'outre la beauté de l'Eglise universelle, qui consiste dans l'assemblage du tout, chaque église, placée dans un si beau tout avec une justesse parfaite, a sa grâce particulière. Jusqu'ici tout nous est commun avec les saints anges, mais saint Grégoire nous a fait remarquer que le péché n'est point parmi eux; c'est pourquoi la paix y règne éternellement. Cette cité bienheureuse, d'où les superbes et les factieux ont été bannis, où il n'est resté que les humbles et les pacifiques, ne craint plus d'être divisée. Le péché est parmi nous; malgré notre infirmité l'orgueil y règne, et, tirant tout à soi, il nous arme les uns contre les autres. L'Eglise donc qui porte en son sein, dans ce secret principe d'orgueil qu'elle ne cesse de réformer dans ses enfants, une éternelle semence de division, n'aurait point de beauté durable, ni de véritable unité, si elle ne trouvait dans son unité des moyens de s'y affermir, quand elle est menacée de division.

Ecoutez; voici le mystère de l'unité catholique et le principe immortel de la beauté de l'Eglise. Elle est belle et une dans son tout, c'est ma première partie, où nous verrons la beauté de tout le corps de l'Eglise; belle et une en chaque membre, c'est ma seconde partie, où nous verrons la beauté particulière de l'Eglise gallicane dans ce beau tout de l'Eglise universelle; belle et une d'une beauté et d'une unité durables, c'est ma dernière partie, où nous verrons dans le sein de l'unité catholique des remèdes pour prévenir les moindres commencements de division et de trouble. Que de grandeur et que de beauté! mais que de force, que de majesté, que de vigueur dans l'Eglise! Car ne croyez pas que je parle d'une beauté superficielle qui trompe les yeux. La vraie beauté vient de la santé; ce qui rend l'Eglise forte, la rend belle. Son unité la rend

belle , son unité la rend forte. Voyons donc dans son unité et sa beauté et sa force. Heureux si l'ayant vue belle , premièrement , dans son tout , et , ensuite , dans la partie à laquelle nous nous trouvons immédiatement attachés , nous travaillons à finir jusqu'aux moindres dissensions qui pourraient défigurer une beauté si parfaite. Ce sera le fruit de ce discours , et c'est sans doute le plus digne objet qu'on puisse proposer à un si grand auditoire.

Bossuet , dans le développement historique et théologique des trois parties de ce discours , soutient la majesté de son exorde : jamais il n'eut plus d'élévation d'idées , de magnificence d'images , de verve et d'originalité. Ce serait le chef-d'œuvre de son éloquence , si c'était celui de sa doctrine. Mais forcé de concilier son respect pour l'Eglise romaine , mère et maîtresse de toutes les Eglises , avec les prétentions de sa puissante fille , l'Eglise gallicane , alors fâcheusement réunie pour définir ses libertés , le grand orateur se trouva dans une position fautive , où il eut besoin de toute sa foi et de toute sa pieuse politique pour maintenir son auditoire et demeurer lui-même dans cette unité qu'il proclame. Il s'élance tantôt à droite , tantôt à gauche ; pour quatre pas qu'il fait en avant , il en fait deux en arrière ; et sa chaleur est à tout instant refroidie par des protestations , soit qu'il ait peur de son enthousiasme , quand il célèbre la suprématie et l'infailibilité des successeurs de saint Pierre , soit qu'il redoute la hardiesse des libertés qu'il réclame et veut en même temps défendre contre les soupçons d'un schisme. Ce n'est pas le cas d'entrer dans les questions théologiques soulevées à cette époque , où l'Eglise gallicane , soutenue par Louis XIV , et oubliant la logique , voulut soumettre l'autorité des représentants de Jésus-Christ à celle des conciles qu'ils président et qu'ils sanctionnent , et leur enlever la puissance des Canons qu'ils ont faits. Nous ne voulons qu'expliquer l'embarras de l'orateur : on en jugera par sa conclusion , mélange d'abandon et de réserve , d'hommages solennellement rendus et de leçons témérairement faites à la mère de toutes les Eglises.

Qu'elle est grande l'Eglise romaine soutenant toutes les Eglises , « portant , dit un ancien pape <sup>1</sup> , le fardeau de tous

<sup>1</sup> Joan. VIII, *Epist.* LXXX; *Concil.* t. IX, p. 66.



ceux qui souffrent, » entretenant l'unité , confirmant la foi , liant et déliant les pécheurs , ouvrant et fermant le ciel ! Qu'elle est grande, encore une fois, lorsque, pleine de l'autorité de saint Pierre , de tous les Apôtres , de tous les conciles , elle en exécute , avec autant de force que de discrétion , les salutaires décrets ! Quelle a été sa puissance, lorsqu'elle l'a fait consister principalement à tenir toute créature abaissée sous l'autorité des Canons, sans jamais s'éloigner de ceux qui sont les fondements de la discipline ; et qu'heureuse de dispenser les trésors du ciel, elle ne songeait pas à disposer des choses inférieures que Dieu n'avait pas mises en sa main <sup>1</sup> !

Dans cet état glorieux où vous paraît l'Eglise romaine , et les rois et les royaumes sont trop heureux d'avoir à lui obéir. Quel aveuglement, quand des royaumes chrétiens ont cru s'affranchir, en secouant, disaient-ils, le joug de Rome, qu'ils appelaient un jong étranger ! comme si l'Eglise avait cessé d'être universelle ; ou que le lien commun, qui fait de tant de royaumes un seul royaume de Jésus-Christ, pût devenir étranger à des chrétiens. Quelle erreur , quand des rois ont cru se rendre plus indépendants en se rendant maîtres de la religion ! au lieu que la religion, dont l'autorité rend leur majesté inviolable, ne peut être pour leur propre bien trop indépendante, et que la grandeur des rois est d'être si grands qu'ils ne puissent , non plus que Dieu dont ils sont l'image , se nuire à eux-mêmes, ni par conséquent à la religion qui est l'appui de leur trône. Dieu préserve nos rois très-chrétiens de prétendre à l'empire des choses sacrées, et qu'il ne leur vienne jamais une si détestable envie de régner !...

L'Eglise de France est zélée pour ses libertés : elle a raison <sup>2</sup>....

<sup>1</sup> Voilà une des leçons faites au Saint-Siège, et cachées sous l'éloge. — <sup>2</sup> Correctif demandé par l'assemblée.



Sainte Eglise romaine , mère des Eglises et mère de tous les fidèles , Eglise choisie de Dieu pour unir ses enfants dans la même foi et dans la même charité , nous tiendrons toujours à ton unité par le fond de nos entrailles. « Si je t'oublie , Eglise romaine , puissé-je m'oublier moi-même ! Que ma langue se sèche et demeure immobile dans ma bouche , si tu n'es pas toujours la première dans mon souvenir , si je ne te mets pas au commencement de tous mes cantiques de réjouissance. » *Adhæreat lingua mea faucibus meis , si non meminero tui , si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ* <sup>1</sup>...

Tremblez à l'ombre même de la division ; songez au malheur des peuples , qui , ayant rompu l'unité , se rompent en tant de morceaux , et ne voient plus dans leur religion que la confusion de l'enfer et l'horreur de la mort. Ah ! prenons garde que ce mal ne gagne. Déjà nous ne voyons que trop parmi nous de ces esprits libertins , qui sans savoir ni la religion , ni ses fondements , ni ses origines , ni sa suite , « blasphèment ce qu'ils ignorent , et se corrompent dans ce qu'ils savent ; » « nuées sans eau , » poursuit l'apôtre saint Jude <sup>2</sup> , docteurs sans doctrine , qui pour toute autorité ont leur hardiesse , et pour toute science leurs décisions précipitées ; « arbres deux fois morts et déracinés , » morts premièrement parce qu'ils ont perdu la charité , mais doublement morts , parce qu'ils ont encore perdu la foi , et entièrement déracinés , puisque , déchus de l'une et de l'autre , ils ne tiennent à l'Eglise par aucune fibre ; « astres errants » qui se glorifient dans leurs routes nouvelles et écartées , sans songer qu'il leur faudra bientôt disparaître...

<sup>1</sup> Ps. CXXXVI. 6. — <sup>2</sup> Epist. 10, 12 et 13.

---

## SERMON

SUR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST,

prêché à la Cour par Bourdaloue, le jour de Pasques, 29 mars 1682.

L'exorde de ce discours est célèbre. L'idée que Bourdaloue y développe avec tant de fermeté, de magnificence et d'harmonie, appartient au père jésuite Claude Texier, né en 1628, prédicateur à la Cour en 1661, mort en 1687; et qui, par conséquent, vivait encore quand le prince de la logique oratoire, alors âgé de cinquante ans, s'empara de sa conception, la féconda et en fit sortir un chef-d'œuvre. Ce ne fut pas toutefois sans peine. Pour arriver à cette perfection d'idées et de style, il fallut que l'orateur se corrigeât lui-même et fût corrigé par son éditeur, le père Bretonneau, qui mit la dernière main à ses œuvres <sup>1</sup>. Nous avons retrouvé son premier jet dans un ancien manuscrit : il nous a paru intéressant de le publier ici avec l'ébauche du père Texier qui l'inspira. Dans ce rapprochement des trois formes successives d'une même idée, qui s'embellit à mesure qu'elle est élaborée par le génie et la critique, il y a plus que l'intérêt de l'histoire; il y a une grande leçon de goût, un encouragement au travail.

*Exorde du père Texier :*

*Surrexit, non est hic.* — Jésus est ressuscité, il n'est plus ici. S. MARC, ch. XVI, v. 6.

« C'est le propre des puissances de la terre de faire éclater leur grandeur et leur majesté humaine sur des trônes, pendant leur vie, pour venir bientôt ensevelir cette pompe dans l'horreur d'un cercueil, et couvrir ce faux éclat de leur diadème sous une pièce de marbre noir, qui porte ces caractères lugubres : *Hic jacet*. Ici gît celui que la fortune, plutôt que le mérite, avait élevé sur la tête des peuples; ici est renversé cet esprit ambitieux, qui ne respirait que la gloire du siècle; ici pourrit le cadavre hideux de cet infâme voluptueux, pour qui la nature n'avait pas assez de plaisirs ni de délices. *Hic jacet*. Ici se voient les tristes restes de cet homme grand selon le monde, mais petit devant

<sup>1</sup> François Bretonneau, né en 1660, jésuite en 1675, mort en 1741, retoucha de même les sermons de ses deux autres confrères, les pères Cheminais et Giroust. Le père de La Rue lui appliquait à cette occasion ces paroles de l'éloge que l'Église fait de St Martin et l'appelait *Trium mortuorum suscitator magnificus*.

Dieu ; qui s'étant enflé d'orgueil comme les flots de la mer, s'est venu briser contre la poussière de ce tombeau. »

« Il en est tout au contraire de Jésus-Christ. Où la grandeur mondaine rencontre sa ruine, celle de Jésus-Christ trouve son établissement. C'est pourquoi les anges écrivent sur son tombeau un épitaphe bien opposé à celui des hommes <sup>1</sup>. Au lieu d'un triste *Hic jacet*, ils y mettent ces glorieuses paroles : *Surrexit, non est hic*. Celui qui a vécu comme le dernier de tous les hommes, est maintenant élevé au plus haut faite de la gloire de Dieu ; celui qui a succombé, en apparence, sous les efforts injustes de ses ennemis, se relève victorieux, et les tient abattus sous ses pieds <sup>2</sup>. »

### *Premier jet de Bourdaloue :*

Même texte.

« Ces paroles, chrestienne compagnie, qui font aujourd'huy comme l'épitaphe du sépulchre de Jésus-Christ, sont bien différentes de celles qu'on a coutume de graver sur les mausolées les plus superbes et les plus magnifiques des hommes. Car les sépulchres des hommes portent toujours cette inscription : *Hic jacet*. Mais le sépulchre de Jésus-Christ en porte une toute contraire : *Non est hic*. C'est, Messieurs, ce qui a rendu le sépulchre de cet Homme-Dieu si glorieux selon la prédication d'Isaïe : *Et erit sepulchrum ejus gloriosum*, mais d'une gloire bien opposée à celle des roys et des monarques de la terre. Car si les sépulchres des roys de la terre sont glorieux, c'est parce qu'ils terminent toute leur gloire ; et le sépulchre de Jésus-Christ est glorieux parce qu'il commence la sienne. Les roys de la terre, Messieurs, sont grands jusqu'à la mort, et jusqu'au sépulchre ils sont pleins de gloire ; mais toute leur gloire est absorbée dans leur tombeau, au lieu que le fils de Dieu trouve justement dans son tombeau la véritable grandeur. C'est là, en effet, où il s'est revêtu de force ; c'est là où il s'est revêtu de beauté et d'immortalité ; c'est dans le tombeau où il a remporté la victoire sur la mort, sur l'enfer et sur le péché. De sorte que nous pouvons dire de luy bien plus véritablement que de Samson, qui n'a été que sa figure, qu'en mourant il a surmonté bien plus glorieusement ses ennemis qu'il n'avait fait pendant tout le cours de sa vie. Voilà le mystère, Messieurs,

<sup>1</sup> Épitaphe était alors masculin et féminin, et plus souvent masculin, au dire de Richelet. — <sup>2</sup> La division du père Texier ne ressemble en rien à celle de Bourdaloue, et ne vaut pas la peine d'être citée.

qui fait toute la joye du christianisme, c'est-à-dire, le mystère adorable de la résurrection glorieuse de notre Dieu, mais qui fit pareillement la joye de la sainte Vierge, quand elle vit celui qu'elle même [avait enfanté], ressuscité. Toute l'Église lui en fait aujourd'huy une conjouissance solennelle. Imitons-là, Messieurs, en lui disant : *Ave.* »

« C'est de saint Augstin, Messieurs, que j'emprunte aujourd'huy tout le sujet et même tout le partage de l'entretien que j'ay à vous faire sur le grand mystère que l'Église célèbre dans cette solennité. Saint Augustin, parlant de la résurrection du fils de Dieu, dans des traités différents qu'il en a faits, remarque deux choses qui sont essentielles à ce mystère, et qui ne sont pas moins essentielles à notre religion. Voicy comme il s'en explique : *In hac resurrectione, fratres, et miraculum Christus nobis exhibuit et exemplum.* Le fils de Dieu, mes frères, dit ce saint docteur, nous propose dans sa résurrection un grand miracle, et, en mesme temps, un grand exemple. Il nous propose un grand miracle pour animer notre foy, *miraculum ut credamus.* Mais il nous propose un grand exemple pour fortifier nos espérances, *exemplum ut speremus.* Il nous propose un grand miracle, qui est celui de sa résurrection, pour imprimer dans nos esprits la foy de sa divinité; il nous propose un grand exemple, qui est celui de sa résurrection, pour établir dans nos cœurs l'espérance de notre résurrection future. Prenez garde, Messieurs, à ces deux propositions qui vont faire tout le partage de cet entretien. Le Sauveur du monde est ressuscité; donc nous ne devons plus douter qu'il ne soit véritablement le fils de Dieu : ce sera mon premier point. Le Sauveur du monde est ressuscité; donc nous ne devons plus douter que nous ne ressuscitions après luy : ce sera mon second point. Voilà, Messieurs, un discours que j'ose dire fondamental en matière de christianisme et de religion. Je laisseray pour aujourd'huy le détail de la moralité, et je m'attacheray aux deux grands principes de toute la moralité. Car les deux grands principes de la moralité, c'est de croire que Jésus-Christ estant ressuscité, il est Dieu; et qu'estant ressuscité, nous ressusciterons un jour. Or, l'un et l'autre est renfermé dans le mystère que l'Église célèbre aujourd'huy. Voilà tout le sujet de vos attentions. »

En comparant, phrase par phrase, cet exorde et celui qu'on va lire, on verra que le chef-d'œuvre était déjà tout entier dans l'ébauche : il a suffi, pour l'en tirer, de ne pas craindre les ratures. Ce travail d'une critique ferme et habile est la confirmation du précepte formulé par Boileau, le contemporain et l'admirateur de Bourdaloue :

Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.

*Dernier travail de Bourdaloue.*

*Respondens autem angelus dixit mulieribus : Nolite expavescere. Jesum quæritis Nazarenum, crucifixum ; surrexit, non est hic ; ecce locus ubi posuerunt eum. — L'ange dit aux femmes : Ne craignez point. Vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié ; il est ressuscité, il n'est plus ici ; voici le lieu où on l'avait mis. S. MARC, chap. xvi, v. 6.*

SIRE,

Ces paroles sont bien différentes de celles que nous voyons communément gravées sur les tombeaux des hommes. Quelque puissants qu'ils aient été, à quoi se réduisent ces magnifiques éloges qu'on leur donne, et que nous lisons sur ces superbes mausolées que leur érige la vanité humaine ? A cette triste inscription : *Hic jacet*. Ce grand, ce conquérant, cet homme tant vanté dans le monde, est ici couché sous cette pierre, et enseveli dans la poussière, sans que tout son pouvoir et toute sa grandeur l'en puissent tirer. Mais il en va bien autrement à l'égard de Jésus-Christ. A peine a-t-il été enfermé dans le sein de la terre qu'il en sort, dès le troisième jour, victorieux et tout brillant de lumière ; en sorte que ces femmes dévotes qui le viennent chercher, et qui, ne le trouvant pas, en veulent savoir des nouvelles, n'en apprennent rien autre chose sinon qu'il est ressuscité, et qu'il n'est plus là. *Non est hic*. Voilà, selon la prédiction et l'expression d'Isaïe, ce qui rend son tombeau glorieux : *Et erit sepulcrum ejus gloriosum*<sup>1</sup>. Au lieu donc que la gloire des grands du siècle se termine au tombeau, c'est dans le tombeau que commence la gloire de ce Dieu-Homme. C'est là, c'est, pour ainsi parler, dans le centre même de la faiblesse qu'il fait éclater toute sa force ; et jusqu'entre les bras de la mort qu'il reprend, par sa propre vertu, une vie bienheureuse et immortelle. Admirable changement, chrétiens, qui doit affermir son Eglise, qui doit consoler ses disciples et les rassurer, qui doit servir de fondement

<sup>1</sup> xi, 40.



à la foi et à l'espérance chrétienne. Car tels sont, ou tels doivent être les effets de la résurrection du Sauveur, comme j'entreprends de vous le montrer dans ce discours. Saluons d'abord Marie, et félicitons-la, en lui disant : *Regina cæli*, etc.

Oui, chrétiens, un des plus solides fondements et de notre foi et de notre espérance, c'est la glorieuse résurrection de Jésus-Christ. Je le dis après saint Augustin; et, m'attachant à sa pensée, je trouve en deux paroles de ce Père le partage le plus juste et le dessein le plus complet. Car, selon la belle remarque de ce saint docteur, le Fils de Dieu dans sa résurrection nous présente tout à la fois et un grand miracle et un grand exemple : *In hac resurrectione et miraculum et exemplum*. Un grand miracle pour confirmer notre foi, *miraculum ut credas*; et un grand exemple pour animer notre espérance, *exemplum ut speres*<sup>1</sup>. En effet, c'est sur cette résurrection du Sauveur des hommes que sont établies les deux plus importantes vérités du christianisme, dont l'une est comme la base de toute la religion, savoir que Jésus-Christ est Dieu; et l'autre est le principe de toute la morale évangélique, savoir que nous ressusciterons un jour nous-mêmes comme Jésus-Christ. Ainsi, mes chers auditeurs, sans une plus longue préparation, voici ce que j'ai aujourd'hui à vous faire voir. Miracle de la résurrection de Jésus-Christ, preuve incontestable de sa divinité : c'est par là qu'il confirme notre foi; et ce sera la première partie. Exemple de la résurrection de Jésus-Christ, gage assuré de notre résurrection future : c'est par là qu'il anime notre espérance; et ce sera la seconde partie. Deux points d'une extrême conséquence. Dans le premier, Jésus-Christ, par sa résurrection, nous apprendra ce qu'il est; dans le second, Jésus-Christ, par cette même résurrection, nous

<sup>1</sup> S. Aug. *Oper.* t. IV, p. 741, A et B; t. V, p. 815, A; p. 1406, G; *et passim*. Cette sentence est le résumé de plusieurs textes du saint docteur.

apprendra ce que nous serons. L'un et l'autre renferment ce qu'il y a dans le christianisme de plus sublime et de plus relevé. Plaise au Ciel qu'ils servent également à votre instruction et à votre édification !

#### PREMIÈRE PARTIE.

C'est une grande parole , chrétiens , et qui mérite d'être écoutée avec tous les sentiments de respect que la religion est capable de nous inspirer , quand saint Paul nous dit que l'auguste mystère de la résurrection a établi dans le monde la foi de la divinité de Jésus-Christ. *Qui prædestinatus est Filius Dei in virtute... ex resurrectione mortuorum, Jesu Christi Domini nostri* <sup>1</sup>. Ainsi parlait l'Apôtre, persuadé, rempli, pénétré de cette vérité : Nous adorons , mes frères , un Sauveur qui a été prédestiné Fils de Dieu , en vertu de sa résurrection glorieuse. Au lieu de prédestiné , le texte grec et le syriaque portent, manifesté et déclaré ; mais saint Ambroise concilie ces deux versions , en disant que Jésus-Christ , qui était un Dieu caché dans son incarnation , devait , selon l'ordre de sa prédestination éternelle , être un Dieu révélé et un Dieu connu dans sa résurrection. *Christus latens in incarnatione, prædestinatus erat ut declararetur Filius Dei in resurrectione* <sup>2</sup>.

Je ne sais , mes chers auditeurs , si vous avez jamais fait réflexion à une autre proposition bien remarquable du même apôtre , dans cet excellent discours qu'il fit au peuple d'Antioche , et qui est rapporté au livre des Actes. Voici comment s'expliquait le Docteur des gentils : *Et nos vobis annuntiamus eam, quæ ad patres nostros repromissio facta est, quoniam hanc Deus adimplevit... resuscitans Jesum , sicut in secundo psalmo scriptum est : Filius meus es tu, ego hodie genui te* <sup>3</sup>. « Nous vous annonçons l'accomplissement d'une grande promesse , que Dieu

<sup>1</sup> Rom. 1, 4. — <sup>2</sup> In epist. ad Rom.; S. Ambr. Oper. t. II, in append. p. 27 ( Paris, 1690 ). — <sup>3</sup> Act. XIII, 32 et 33 ; Ps. II, 7.

avait faite à nos pères, et qui a été durant tant de siècles le sujet de leur espérance et de leurs vœux. Dieu a voulu que nous, qui sommes leurs enfants, eussions l'avantage de la voir enfin consommée; et l'exécution de cette promesse est qu'il a ressuscité Jésus, selon ce qui est écrit dans le psalme : « Vous êtes mon Fils, et c'est aujourd'hui que je vous ai engendré. »

Que signifie cela, chrétiens? et de quel jour saint Paul prétendait-il parler? Si c'était de celui où Jésus-Christ, comme Fils de Dieu et comme Verbe incréé, est engendré de son Père, pourquoi l'appliquait-il au mystère de sa résurrection? et s'il l'entendait du jour où Jésus-Christ, comme Dieu-Homme, est ressuscité selon la chair, pourquoi faisait-il mention de sa génération éternelle? *Resuscitans Jesum, sicut scriptum est : Ego hodie genui te*. Quel rapport de l'un à l'autre? Ah! répond saint Ambroise, il est admirable, et jamais l'Apôtre n'a parlé plus conséquemment. Pourquoi? parce qu'en effet la résurrection de Jésus-Christ a été pour lui une seconde naissance, mais bien plus heureuse et plus avantageuse que la première; puisqu'en renaissant, pour ainsi dire, du tombeau, il a fait éclater visiblement dans sa personne ce caractère de Fils de Dieu, dont il était revêtu. Et c'est pour cela que le Père éternel le reconnaît singulièrement dans ce mystère, et lui adresse ces paroles dans un sens particulier : *Filius meus es tu, ego hodie genui te*. Oui, mon Fils, c'est en ce jour que je vous engendre pour la seconde fois, mais d'une manière qui justifiera parfaitement la grandeur de votre origine, et la vérité de cet être divin que vous avez reçu de moi : *Filius meus es tu, id est, meum hodie te probasti esse Filium* <sup>1</sup>. Comme s'il lui disait : Tandis que vous avez été sur la terre, quoique vous fussiez sans contestation Fils de Dieu, on ne vous a considéré que sous la qualité de Fils de l'homme. Mais

<sup>1</sup> S. Ambr. *Oper.* t. I, p. 881.

maintenant que vous triomphez de la mort, et que vous êtes régénéré à la vie de la gloire, vous vous rendez à vous-même un témoignage si authentique de la divinité qui habite en vous, qu'elle ne peut plus désormais vous être disputée; et quoique j'aie toujours été votre père dans le temps et dans l'éternité, je ne laisse pas de m'en faire aujourd'hui un honneur spécial, distinguant ce jour bienheureux entre les autres jours qui ont composé votre destinée, et le choisissant pour déclarer à tout l'univers que vous êtes mon Fils. *Filius meus es tu, ego hodie genui te.*

Mais venons au fond de la question, et pour nous instruire d'une vérité aussi essentielle que celle-ci, voyons dans quel sens et comment il est vrai que la résurrection de Jésus-Christ établit particulièrement la foi de sa divinité. Car vous me direz : Le Sauveur du monde, pendant le cours de sa vie mortelle, n'avait-il pas fait des miracles qui l'autorisaient dans la qualité qu'il prenait de Fils de Dieu ? Les démons chassés, les aveugles-nés guéris, les morts de quatre jours ressuscités, n'était-ce pas autant de démonstrations, mais de démonstrations palpables et sensibles, du pouvoir tout divin qui résidait en lui ? Quel effet plus singulier devait avoir sa résurrection pour confirmer cette créance ? Ecoutez-moi, chrétiens ; voici le nœud de la difficulté et comme le point décisif du mystère que je traite.

Je dis que la révélation de la divinité de Jésus-Christ était surtout attachée à sa résurrection : *qui prædestinatus est Filius Dei ex resurrectione mortuorum*<sup>1</sup>. Pourquoi ? pour quatre raisons, ou plutôt pour une seule renfermée dans ces quatre propositions. Parce que la résurrection de Jésus-Christ était la preuve que cet Homme-Dieu devait expressément donner aux Juifs pour leur faire connaître sa divinité ;

<sup>1</sup> Rom. I, 4.



parce que cette preuve était en effet la plus naturelle et la plus convaincante de sa divinité ; parce que, de tous les miracles de Jésus-Christ faits par la vertu de sa divinité, il n'y en a pas un qui ait été si avéré, ni d'une évidence si incontestable que celui de la résurrection de son corps ; et parce que c'est celui de tous qui a le plus servi à la propagation de la foi et à l'établissement de l'Evangile, dont la substance et le capital est de croire en Jésus-Christ et de confesser sa divinité. D'où vient que les chrétiens des premiers siècles, voulant exprimer dans un mot l'idée qu'ils se formaient de la résurrection du Sauveur, par un usage reçu entre eux, l'appelaient simplement *le Témoignage* ; jusque-là que l'empereur Constantin, ayant bâti dans la nouvelle Jérusalem un superbe temple sous le titre de Jésus-Christ ressuscité, lui donna le nom de *Martyrium*, c'est-à-dire, *Testimonium*. Et saint Cyrille, patriarche de la même ville, en apporte la raison, savoir : que ce temple était consacré à un mystère que Dieu avait lui-même choisi pour être le témoignage solennel de la divinité de son Fils <sup>1</sup>. C'est ce que vous verrez, chrétiens, dans l'exposition de ces quatre articles que je vais vous développer.

Car, premièrement, n'est-ce pas une remarque bien solide, qu'autant de fois que Jésus-Christ se trouve, dans l'Evangile, pressé par les Juifs sur le sujet de sa divinité, et qu'ils lui en demandent des preuves, il ne leur en donne jamais d'autre que sa résurrection, dont il se sert, ou pour convaincre leurs esprits, ou pour confondre leur incrédulité ? Cette nation infidèle, disait-il, veut être assurée par un miracle de ce que je suis ; et elle n'aura point d'autre miracle que celui du prophète Jonas, ou plutôt que celui dont le prophète Jonas fut la figure, savoir : qu'après avoir été enfermé trois jours dans le sein de la terre, j'en sortirai comme Jonas sortit du ventre de

<sup>1</sup> *De Christi resurr. Catech. XIV, § 6 ; S. Cyrilli hierosolymit. Oper. p. 207 (Paris, 1720).*



la baleine. *Generatio prava signum quærit, et signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ prophetæ*<sup>1</sup>. Vous me demandez, ajoutait-il en s'adressant aux Pharisiens, par quel miracle je vous montre que j'ai droit d'user du pouvoir absolu et de l'autorité indépendante que je m'attribue. *Quod signum ostendis nobis quia hæc facis* <sup>2</sup>? Or, voici par où je veux que vous en jugiez : c'est qu'après que vous aurez détruit, par une mort cruelle et violente, ce temple visible, qui est mon corps, je le rétablirai dès le troisième jour dans le même état, et dans un état même plus parfait. *Solvite templum hoc, et in tribus diebus excitabo illud* <sup>3</sup>. Prenez garde, s'il vous plaît, chrétiens; il pouvait leur produire cent autres miracles qu'il opérât au milieu d'eux; mais il les supprime tous, et vous diriez qu'en les faisant il ne se proposait rien moins que de faire connaître aux hommes sa divinité. Car s'il change l'eau en vin, aux noces de Cana, c'est par une déférence comme forcée à la prière de Marie. S'il délivre la fille de la Chananéenne, c'est pour se délivrer de l'importunité de cette femme. S'il ressuscite le fils de la veuve, c'est par une pure compassion. Dans la plupart même de ces actions surhumaines, après avoir laissé agir sa toute-puissance, il recommande le secret à ceux qui en ont ressenti la vertu. Et quand il découvre aux trois disciples la gloire de sa transfiguration, où le Père céleste parlant en personne le reconnaît pour son Fils bien-aimé, il leur défend d'en rien publier, jusqu'à ce qu'il soit ressuscité d'entre les morts. *Nemini dixeritis visionem, donec Filius hominis a mortuis resurgat* <sup>4</sup>.

Pourquoi cela? par la raison qu'en apporté saint Chrysostome : que, dans le dessein de Dieu, la résurrection de Jésus-Christ ayant été ordonnée pour être le signe de la filiation divine, c'était elle qui devait mettre le sceau à tous les

<sup>1</sup> Matth. XII, 39. — <sup>2</sup> Joan. II, 18. — <sup>3</sup> Ibid., 14. — <sup>4</sup> Matth. XVII, 9.

autres miracles, et qui en devait consommer la preuve <sup>1</sup>. De là dépendait la foi de tout le reste. Car ce Sauveur des hommes ayant dit : Je suis égal à mon Père et Dieu comme lui; et, pour faire voir que je le suis, je ressusciterai trois jours après ma mort, s'il n'eût pas été tel qu'il prétendait, il était impossible qu'il ressuscitât, parce que Dieu alors, en concourant au miracle de sa résurrection, eût autorisé l'imposture et le mensonge. Si donc, après cette déclaration, il est ressuscité, il fallait aussi, par une suite nécessaire, qu'il fût Dieu. Étant Dieu, tous ses miracles subsistaient, puisqu'il est naturel à un Dieu de faire des miracles. Et au contraire, s'il n'était pas ressuscité, la créance de sa divinité se trouvait détruite par sa propre bouche; sa divinité détruite, ses miracles ne devaient plus avoir de force, ses paroles n'étaient que fausseté, sa vie qu'artifice et illusion, toute la foi chrétienne qu'un fantôme. Et voilà le sens littéral de ce passage de saint Paul : *Si autem Christus non resurrexit, inanis est prædicatio nostra, inanis est et fides vestra* <sup>2</sup>. Tout cela, encore une fois, parce que Jésus-Christ avait marqué la résurrection de son corps comme le caractère distinctif de sa divinité.

Mais pourquoi choisissait-il celui-là préférablement à tous les autres ? Ah ! chrétiens, en pouvait-il choisir un plus éclatant et plus sensible que de se ressusciter lui-même ? Le miracle, dit saint Augustin, est pour les créatures intelligentes le langage et la voix de Dieu; et le plus grand de tous les miracles est la résurrection d'un mort. Mais entre toutes les résurrections, quelle est la plus miraculeuse ? n'est-ce pas, poursuit ce saint docteur, de se rendre la vie à soi-même, et de se ressusciter par sa propre vertu ? Ce n'est donc point sans raison que Jésus-Christ s'attachait spécialement à ce signe, pour vérifier qu'il était Dieu et Fils de Dieu. En effet, il n'ap-

<sup>1</sup> In Joan. homil. xxiii; S. Chrys. Oper. t. VIII, p. 135. — <sup>2</sup> I Cor. xv, 14.

partient qu'à un Dieu de dire comme lui : *Potestatem habeo ponendi animam meam , et iterum sumendi eam* <sup>1</sup>. « J'ai le pouvoir de quitter la vie , et j'ai le pouvoir de la reprendre : » l'un m'est aussi facile que l'autre ; et comme je ne la quitterai que quand je voudrai , aussi la reprendrai-je quand il me plaira. Il n'y a , dis-je , qu'un Dieu qui puisse s'exprimer de la sorte.

Avant Jésus-Christ — ne perdez pas cette réflexion de saint Ambroise également solide et ingénieuse — avant Jésus-Christ, on avait vu dans le monde des hommes ressuscités, mais ressuscités par d'autres hommes. Elisée , par le souffle de sa bouche, avait ranimé le cadavre du fils de la Sunamite ; et par la prière d'Elie , l'enfant de la veuve de Sarepta , mort de défaillance et de langueur , avait été rendu à sa mère désolée plein de vigueur et de santé. Mais , comme remarque saint Ambroise, ceux qui étaient alors ressuscités ne recevaient la vie que par une vertu étrangère ; et ceux qui opéraient ces miracles , ne les faisaient que dans des sujets étrangers. La merveille inouïe, c'était que le même homme fît tout à la fois le double miracle , et de ressusciter et de se ressusciter. Car c'est ce qu'on n'avait jamais entendu. *A sæculo non est auditum* <sup>2</sup>. Et voilà le miracle que Dieu réservait à son Fils , afin de déclarer au monde qu'il était tout ensemble homme et Dieu : homme , puisqu'il était ressuscité ; et Dieu , puisqu'il s'était ressuscité. *Ut ostenderet quoniam erat in ipso , et resuscitatus homo , et resuscitans Deus* <sup>3</sup>.

Mystère adorable que saint Jérôme , par ce don de pénétration qu'il avait pour bien entendre les Ecritures , observe dans ces paroles du psaume , qui , selon la lettre même , conviennent à Jésus-Christ , et ne se peuvent rapporter qu'à

<sup>1</sup> Joan. x, 18. — <sup>2</sup> Ibid. ix, 32. — <sup>3</sup> De fide resurrect. l. II, § 91 ; De fide, c. iv ; S. Ambr. Oper. t. II, p. 4158 et 502 ( Paris, 1690 ).

lui : *Æstimatus sum cum descendantibus in lacum ; factus sum sicut homo sine adjutorio , inter mortuos liber* <sup>1</sup>. On ni'a mis au rang des morts , et l'on a cru qu'en mourant je ne devais point avoir d'autre sort que le commun des hommes ; mais il y a eu néanmoins entre eux et moi deux grandes différences, l'une que j'ai été libre entre les morts, *inter mortuos liber* ; et l'autre que , parmi les morts , je n'ai eu besoin du secours de personne , *sicut homo sine adjutorio* Que veut-il dire , chrétiens ? C'est-à-dire que Jésus-Christ est entré dans le royaume de la mort , non pas comme son sujet , mais comme son souverain ; non pas comme esclave , mais comme vainqueur ; non pas comme dépendant de ses lois , mais comme jouissant d'une parfaite liberté : *Inter mortuos liber*. De sorte que , pour en sortir par la voie de la résurrection , il ne lui a fallu que lui-même : point de prophète qui priât pour lui , qui lui commandât de se lever , qui le tirât par violence du tombeau , parce qu'étant Dieu , il ne devait être aidé que de sa vertu toute-puissante. *Factus sum sicut homo sine adjutorio , inter mortuos liber*. Paroles , ajoute saint Jérôme , que le Saint-Esprit semble avoir dictées pour composer l'építaphe de Jésus-Christ qui devait ressusciter <sup>2</sup>.

Il est donc vrai que la résurrection de cet Homme-Dieu était la preuve la plus authentique qu'il pouvait donner de sa divinité ; et c'est pourquoi toute la synagogue , conjurée contre lui , fit de puissants efforts pour empêcher que la créance de cette résurrection ne fût reçue dans le monde. Tous les Juifs étaient persuadés que si l'on croyait une fois et s'il était constant que Jésus-Christ fût ressuscité , dès-là il se trouverait dans une pleine possession et de la qualité de Messie , et de celle de Fils de Dieu. Mais qu'est-il arrivé ? Par une conduite toute

<sup>1</sup> Ps. LXXXVII, 5 ; S. Hieron. *Oper. t. II, append.*, p. 352 ( Paris , 1699 ).

— <sup>2</sup> In Ps. xv ; S. Hier. *Oper. t. II, append.*, p. 150 et 151.



merveilleuse de la Providence , de tous les articles de notre religion , ou plutôt de tous les miracles sur quoi est fondée notre religion , il n'y en a aucun dont le fait ait été si avéré , ni dont l'évidence soit si incontestable. En sorte , dit saint Augustin , qu'un païen même et un infidèle , examinant sans préoccupation toutes les circonstances de ce miracle , est forcé d'en reconnaître la vérité. Et ce qui est encore plus étonnant , continue ce saint docteur , c'est que les deux choses qui naturellement auraient dû être des obstacles à la foi de cette résurrection , savoir , la haine des Pharisiens et l'incrédulité des Apôtres , sont justement les deux moyens que Dieu a employés pour l'appuyer et pour la fortifier.

Oni , les ennemis de Jésus-Christ les plus passionnés ont malgré eux contribué , par leur haine même , à vérifier le miracle de la résurrection de son corps , et par conséquent à établir notre foi. Car prenez garde , chrétiens : à peine Jésus-Christ est-il expiré , qu'ils s'adressent à Pilate. Et que lui représentent-ils ? Nous nous souvenons que ce séducteur a dit , lorsqu'il était encore vivant : Je ressusciterai trois jours après ma mort. Il s'y est publiquement engagé , et il a voulu qu'on éprouvât par là s'il était fidèle et véritable dans ses paroles. Tout le peuple est dans l'attente du succès de cette prédiction ; et si son corps venait maintenant à disparaître , il n'en faudrait pas davantage pour confirmer une erreur aussi pernicieuse que celle-là. Il est donc important d'y pourvoir , et nous venons à vous pour le faire avec plus d'autorité. Allez , leur répond Pilate , vous avez des gardes , usez-en comme il vous semblera bon , je vous donne tout pouvoir. Et aussitôt le sépulcre est investi de soldats ; la pierre qui en ferme l'ouverture est scellée ; on n'omet rien pour une entière sûreté. Quel effet de cette prévoyance ? Point d'autres que d'écarter jusqu'aux moindres doutes , et jusqu'aux plus légers soupçons sur la résurrection de Jésus-Christ.



Car, malgré toutes leurs précautions et tous leurs soins, le corps du Sauveur, après trois jours de sépulture, ne s'étant plus trouvé dans le tombeau, que pouvaient dire les Pharisiens? que ses disciples l'avaient enlevé à la faveur de la nuit, et tandis que la garde était endormie? Mais, reprend saint Augustin, comment a-t-on pu approcher du sépulcre, lever la pierre, emporter le corps, sans éveiller aucun des soldats? D'ailleurs, si la garde était endormie, d'où a-t-elle su qu'on l'avait enlevé, et qui l'avait enlevé? Et si elle n'était pas endormie, comment a-t-elle souffert qu'on l'enlevât<sup>1</sup>? Quelle apparence que les disciples, qui étaient la faiblesse et la timidité même, soient devenus tout à coup si hardis; et qu'au travers des gardes, avec un danger visible de leurs personnes, ils aient osé ravir un corps mis en dépôt sous le sceau public? De plus, quand ils l'auraient osé, à quel dessein voudraient-ils faire croire aux autres une chose dont la fausseté leur aurait été clairement connue? Que pourraient-ils espérer de là? Car s'ils avaient enlevé le corps, il leur était évident que Jésus-Christ n'était pas ressuscité, et qu'il les avait trompés; et comme ils s'étaient exposés pour lui à la haine de toute leur nation, il était naturel que, se voyant ainsi abusés, bien loin de soutenir encore ses intérêts, ils le renoncassent, déclarant aux magistrats que c'était un imposteur : témoignage que toute la synagogue eût reçu avec un applaudissement général, et qui leur eût gagné l'affection de tout le peuple; au lieu que, publiant sa résurrection, ils ne devaient attendre que les traitements les plus rigoureux, les persécutions, les prisons, les fouets, la mort même.

Cependant, voilà l'unique défaite des Juifs pour éluder le miracle de la résurrection de Jésus-Christ : ses disciples enlevèrent son corps. Ce n'est pas seulement de l'Évangéliste que

<sup>1</sup> In Ps. LXIII; S. Aug. *Oper.* t. IV, p. 624.

nous l'apprenons, mais de Justin martyr, lequel, ayant été juif de religion, était mieux instruit que personne de leurs traditions. Ils répandirent, dit-il, dans le monde que le sépulcre avait été forcé. Mais le mensonge était si visible que la résurrection du Sauveur ne laissa pas de passer pour constante parmi le peuple <sup>1</sup>. Josèphe lui-même n'en a pu disconvenir, quelque intérêt qu'il eût à obscurcir la gloire du Fils de Dieu <sup>2</sup>; et afin que la gentilité aussi bien que le judaïsme rendit hommage à ce Dieu ressuscité, Pilate, selon le rapport de Tertullien, bien informé de la vérité et déjà chrétien dans sa conscience, en écrivit à Tibère. *Ea omnia super Christo Pilatus, et ipse pro conscientia sua jam christianus, Tiberio renuntiavit* <sup>3</sup>. Sur quoi ce Père n'a pas craint d'ajouter que les empereurs auraient cru dès lors en Jésus-Christ s'ils n'avaient été, comme empereurs, nécessaires au siècle; ou si les chrétiens, qui renonçaient au siècle, avaient pu être empereurs. *Si aut Cæsares non fuissent sæculo necessarii, aut christiani potuissent esse Cæsares* <sup>4</sup>.

Mais ce qui me surprend au delà de tout le reste, et ce que nous ne pouvons assez admirer, c'est de voir les Apôtres, qui, pendant la vie de leur maître, ne pouvaient pas même comprendre ce qu'il leur disait de sa résurrection, qui, dans

<sup>1</sup> *Dialogus cum Tryphone*, nos 17 et 108; S. Just. philos. et martyr. *Oper.* p. 117 et 202 (Paris, 1742). — <sup>2</sup> « En ce temps vivait Jésus, homme sage, s'il faut cependant l'appeler homme. Il fit, en effet, des œuvres prodigieuses, et fut maître de ceux qui ouvrent leur cœur à la vérité. Il gagna beaucoup de Juifs et de gentils. C'était le Christ. Accusé par les chefs de notre nation, il fut mis en croix par Pilate; et ne fut pas, malgré cela, abandonné par ceux qui s'étaient attachés à lui. Le troisième jour, il leur apparut ressuscité, suivant les prophéties qui avaient prédit de lui ce miracle et une infinité d'autres. Les chrétiens, auxquels il a donné son nom, existent encore aujourd'hui. » L'authenticité de ce grand témoignage est contestée. — *Antiquit. judaic.* l. XVIII, c. III, n° 3; Flav. Joseph *Oper.* t. I, p. 876; et fin du t. II. (Edit. d'Havercamp, 1726.) — <sup>3</sup> *Apologet.*, Tertull. *Oper.* p. 20 (Paris, 1675). — <sup>4</sup> *Ibid.* p. 21.

le temps de sa passion, en avaient absolument désespéré, et qui rejetaient après sa mort, comme des fables et des rêveries, ce qu'on leur racontait de ses apparitions ; de voir, dis-je, des hommes si mal disposés à croire, ou plutôt si déterminés à ne pas croire, devenir les prédicateurs et les martyrs d'un mystère qui, jusque-là, avait été le plus ordinaire sujet de leur incrédulité ; aller devant les tribunaux et les juges de la terre confesser une résurrection dont ils s'étaient toujours fait une matière de scandale ; ne pas craindre de mourir pour en confirmer la vérité, et s'estimer heureux pourvu qu'en mourant ils servissent à Jésus-Christ glorieux et triomphant de témoins fidèles. Qui fit ce changement en eux, et qui était capable de le faire, sinon l'assurance et la foi de sa résurrection ? Mais une foi si ferme, après une incrédulité si obstinée, n'était-elle pas un coup de la main du Très-Haut ? *Hæc mutatio dexteræ Excelsi* <sup>1</sup>. Aussi est-ce en vertu de cette foi, je dis de la foi d'une résurrection si miraculeuse, que le christianisme s'est multiplié ; que l'Evangile a fait dans le monde des progrès inconcevables, et que la divinité du Sauveur, malgré l'enfer et toutes ses puissances, a été crue jusqu'aux extrémités du monde ?

Nous n'avons qu'à considérer l'origine et la naissance de l'Eglise. Jamais les Apôtres ne prêchaient Jésus-Christ dans les synagogues, qu'ils ne produisissent sa résurrection comme une preuve sans réplique. *Hunc Deus suscitavit tertia die* <sup>2</sup>. C'est celui, disaient-ils sans cesse, qui est ressuscité le troisième jour ; celui que le Dieu de nos pères a glorifié, en le délivrant de la mort ; celui que vous avez crucifié, mais qui depuis s'est montré dans l'état d'une vie nouvelle. On dirait que c'était là le seul article qui rendait leur prédication efficace et invincible. Car en quoi faisaient-ils paraître la

<sup>1</sup> Ps. LXXVI, 11. — <sup>2</sup> Act. XIII, 30.

force de ce zèle apostolique dont ils étaient remplis? à rendre témoignage de la résurrection de Jésus-Christ. *Virtute magna reddebant Apostoli testimonium resurrectionis Jesu Christi Domini nostri* <sup>1</sup>. En cela consistait tout le soin et tout le fruit de leur ministère; jusque-là même que lorsqu'il fallut procéder à l'élection d'un nouveau disciple en la place du perfide Judas, la grande raison qu'ils apportèrent fut qu'ayant vu ce qu'ils avaient vu, et qu'étant au Sauveur du monde ce qu'ils lui étaient, ils devaient s'associer quelqu'un pour être avec eux témoin de sa résurrection. *Oportet enim testem resurrectionis ejus nobiscum fieri unum ex istis* <sup>2</sup>. Comme si leur apostolat eût été réduit à ce seul point. Et en effet, ajoute saint Luc, tout le monde se rendait à la force de ce témoignage. Les Juifs n'y pouvaient résister, les gentils en étaient persuadés, le nombre des chrétiens croissait tous les jours; et nous apprenons de saint Chrysostome qu'immédiatement après la profession de foi que faisaient les catéchumènes, en reconnaissant que Jésus-Christ était ressuscité, on leur conférait le baptême. Pourquoi cela? parce que professer la résurrection de Jésus-Christ, c'était professer qu'il était Dieu; et professer qu'il était Dieu, c'était embrasser sa religion, puisqu'il est certain que toute la religion chrétienne est fondée sur la divinité de Jésus-Christ, et que la divinité de Jésus-Christ ne nous a été authentiquement révélée que par le miracle de sa résurrection.

Arrêtons-nous ici; et pour répondre au dessein de Dieu dans ce mystère, élevons-nous par les sentiments de la foi au-dessus de notre bassesse. Entrons, si j'ose m'exprimer de la sorte, dans le sanctuaire de la divinité de Jésus-Christ, qui nous est ouvert; et profitant de la fête que nous célébrons, disons avec les vieillards de l'Apocalypse, prosternés devant le

<sup>1</sup> Act. iv, 33. — <sup>2</sup> Ibid. i, 22.



trône de l'Agneau : *Dignus est Agnus, qui occisus est, accipere virtutem et divinitatem*<sup>1</sup>. Oui, l'Agneau sacrifié pour nous mérite de recevoir l'hommage que toute l'Eglise lui rend aujourd'hui. En adorant son Être divin, faisons à ce Sauveur la même protestation que lui fit saint Pierre : *Tu es Christus Filius Dei vivi*<sup>2</sup>, vous êtes le Fils du Dieu vivant ; ou, pour la concevoir dans des termes d'autant plus forts et plus énergiques qu'ils sont plus simples et plus naturels, servons-nous de l'expression de saint Thomas : *Dominus meus et Deus meus*<sup>3</sup>, mon Seigneur et mon Dieu ; expression qui confondait autrefois l'impiété arienne, et qui fermera éternellement la bouche à l'infidélité des libertins. Au lieu qu'avant la résurrection du Fils de Dieu, et Thomas et les autres apôtres se contentaient de lui dire : *Magister, Domine, Seigneur, Maître* ; maintenant qu'il est ressuscité, faisons-nous un devoir de lui répéter cent fois : *Dominus meus et Deus meus*. Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ; et vous me le faites connaître si évidemment dans votre résurrection, que j'aurais presque lieu de craindre qu'elle ne fît perdre à ma foi une partie de son mérite. Car je sens mon âme toute pénétrée des vives lumières qui sortent de votre humanité sainte, et qui sont comme les rayons de la divinité qu'elle renferme.

Je ne comprenais pas ce que saint Paul voulait faire entendre aux Hébreux, quand il leur disait que le Père éternel avait commandé aux anges d'adorer son Fils dans le moment qu'il ressuscita, et qu'il fit sa seconde entrée dans le monde. *Et cum iterum introducit Primogenitum in orbem terræ, dicit : Et adorent eum omnes angeli Dei*<sup>4</sup>. Mais j'en vois maintenant la raison : c'est que Jésus-Christ, en ressuscitant, montra à tout l'univers qu'il était Dieu, et que l'adoration est le culte propre de Dieu et uniquement affecté à Dieu.

<sup>1</sup> Apoc. v, 12. — <sup>2</sup> Matth. xvi, 16. — <sup>3</sup> Joan. xx, 28. — <sup>4</sup> Hebr. i, 6.



Voilà pourquoi le Père éternel voulut que ce culte fût rendu solennellement à Jésus-Christ par tous les esprits bienheureux. *Et adorent eum omnes angeli Dei.* De savoir pourquoi il s'adressa aux anges et non pas aux hommes pour leur donner cet ordre, ah ! mes frères, dit saint Jérôme expliquant ce passage, c'est notre instruction d'une part, mais notre confusion de l'autre. Car il ne s'adressa aux anges que dans la connaissance anticipée qu'il eut de l'ingratitude, de la dureté, de l'insensibilité des hommes. Il ne s'adressa aux anges que parce qu'il prévint que les hommes seraient des esprits mondains, qui, bien loin d'adorer Jésus-Christ en vérité, l'outrageraient, le blasphémeraient, et par le dérèglement de leur vie le couvriraient de honte et d'opprobre. Il est vrai que les hommes, encore plus que les anges, devaient adorer ce Dieu renaissant du tombeau, puisque c'était leur Sauveur, et non pas le Sauveur des anges. Mais le désordre des hommes, le libertinage des uns, l'hypocrisie des autres, l'orgueil de ceux-ci, la lâcheté de ceux-là, c'est ce qui détermina le Père céleste à recourir aux anges comme à des créatures plus fidèles, quand il voulut procurer à son Fils unique le tribut d'honneur qui lui était dû en conséquence de sa résurrection. *Et cum iterum introducit Primogenitum in orbem terræ, dicit : Et adorent eum omnes angeli Dei.* Comme s'il eût dit : Que les anges soient ses adorateurs, puisque les hommes sont des impies qui le scandalisent. Car c'est le reproche que chacun de nous a dû se faire aujourd'hui dans l'amertume de son âme ; reproche qui suffirait pour nous tirer de l'assoupissement où nous sommes et pour ranimer notre foi ; reproche qui, par une suite nécessaire, produirait notre conversion et le changement de nos mœurs.

En effet, cette foi de la divinité de Jésus-Christ a sanctifié le monde ; et n'est-ce pas par cette même foi que le monde, qui nous enchante et dont les maximes nous corrompent, doit

être sanctifié dans nous ? Si j'ai cette foi, ou je suis juste ou je suis dans la voie de l'être ; si je ne l'ai pas, il n'y a dans moi que péché et qu'iniquité. Qui est celui, demande le bien-aimé disciple saint Jean, qui triomphe du monde, sinon celui qui croit que Jésus-Christ est Dieu ? *Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei*<sup>1</sup> ? C'est-à-dire, quel est celui qui, maître de ses passions, est réglé dans sa conduite, modéré dans ses désirs, continent, patient, charitable, sinon celui qui se laisse gouverner et conduire par la foi de ce Dieu Sauveur ? Au contraire, quel est celui qui demeure toujours esclave du monde et de ses concupiscences, esclave de l'ambition, esclave de l'intérêt, esclave de la sensualité, si ce n'est pas celui qui a renoncé à cette foi, ou en qui cette foi est languissante ? *Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei ?*

Consultez l'expérience, et vous verrez avec quelle raison parlait l'Apôtre. La prudence humaine a cru pouvoir se maintenir indépendamment de cette foi, et en a voulu secouer le joug ; mais on sait de quelle manière elle y a réussi, et les tristes effets de cette indépendance criminelle. On a vu des chrétiens s'ériger en philosophes, et, laissant Jésus-Christ, s'en tenir à la foi d'un Dieu. Mais par une disposition secrète de la Providence, leur philosophie n'a servi qu'à faire paraître encore davantage l'égarement de leurs esprits et la corruption de leurs cœurs. Il semble qu'avec la connaissance d'un Dieu, ils devaient être naturellement sages et naturellement vertueux. Mais parce qu'on ne peut être solidement vertueux et sage que par la grâce, que la grâce est attachée à Jésus-Christ, que Jésus-Christ ne nous est rien sans la foi, que la foi qui nous unit à lui est celle qui nous révèle sa divinité, de là vient qu'avec toutes ces belles idées de

<sup>1</sup> I Joan. v, 5.

sagesse , ils ont été des insensés , des emportés ; qu'ils se sont laissé entraîner au torrent du vice ; qu'ils ont succombé aux plus honteuses passions ; qu'ils se sont , comme dit saint Paul , évanouis dans leurs propres pensées , et qu'affectant d'être philosophes , ils ont même cessé d'être des hommes. Au contraire , où a-t-on trouvé l'innocence et la pureté de la vie ? Dans cette sainte et divine foi , qui nous apprend que Jésus-Christ est vrai Fils de Dieu. *Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei ?* Voilà ce qui nous justifie ; voilà ce qui nous ouvre le trésor des grâces et des vertus ; voilà ce qui nous donne accès auprès de Dieu pour avoir part un jour à cette bienheureuse résurrection qui nous est promise. Résurrection de Jésus-Christ , preuve incontestable de sa divinité : c'est par là qu'il confirme notre foi. Résurrection de Jésus-Christ , gage assuré de notre résurrection future : c'est ainsi qu'il anime notre espérance , comme vous l'allez voir dans la seconde partie.

#### SECONDE PARTIE.

De tous les articles de notre religion , il n'y en a aucun , dit saint Augustin , qui ait été plus contredit que la résurrection des hommes , parce qu'il n'y en a point qui les retienne plus dans le devoir , et qui les assujettisse davantage aux lois divines. *In nulla re tam vehementer contradicitur fidei christianæ, quam in resurrectione carnis*<sup>1</sup>. Car si les hommes doivent ressusciter , il y a donc une autre vie que celle-ci ; toutes nos espérances ne se terminent donc pas à la mort ; nous avons donc un sort bon ou mauvais à attendre dans l'éternité ; Dieu nous réserve donc à d'autres récompenses ou à d'autres peines que celles que nous voyons ; notre grande affaire est donc de travailler ici à mériter les unes et à éviter les autres ; il faut donc rapporter nos actions à cette fin , et tout le reste doit

<sup>1</sup> *In Ps. 88 ; S. Aug. Oper. t. IV, p. 948, E.*

donc être indifférent; nous sommes donc bien condamnables de nous troubler des misères de cette vie, et de nous laisser surprendre à l'éclat des prospérités humaines; la vertu seule est donc sur la terre notre bien solide, et même notre unique bien. Car toutes ces conséquences suivent nécessairement du principe de la résurrection des morts. C'est pourquoi Tertulien commence l'excellent ouvrage qu'il a composé sur cette matière par ces belles paroles : *Fiducia christianorum, resurrectionis mortuorum* <sup>1</sup>. Au contraire, dit saint Paul, si nous ne devons pas ressusciter, et si c'est au bonheur de ce monde que nos espérances sont bornées, nous sommes les plus misérables de tous les hommes; car tout ce que nous faisons est inutile. C'est en vain que nous nous exposons à tant de dangers; en vain que j'ai soutenu tant de combats à Ephèse pour la foi. Il n'y a plus de conduite, plus de règle à garder, et l'on peut donner à ses sens tout ce qu'ils demandent. Le devoir et la piété sont des biens imaginaires, et l'intérêt présent est le seul bien qui nous doive gouverner <sup>2</sup>.

Prenez garde, chrétiens; de cette erreur, que les hommes ne ressusciteront pas, l'Apôtre tirait toutes ces conclusions par un raisonnement théologique, dont il y a peu de personnes encore aujourd'hui qui comprennent toute la force, mais que saint Chrysostome a très-bien développé, en observant contre qui saint Paul avait alors à disputer. Ce n'était pas, remarque ce Père, contre des hérétiques, qui, reconnaissant l'immortalité des âmes, ne voulussent pas reconnaître la résurrection des corps. Son argument eût été nul. Mais il combattait les libertins et les athées qui nient la résurrection des corps, parce qu'ils ne veulent pas croire l'immortalité des âmes, ni une vie future. Car quoique ces deux erreurs n'aient pas entre elles une connexion abso-

<sup>1</sup> De resurrectione carnis; Tertull. Oper. p. 325 (Paris, 1675). — <sup>2</sup> 1 Ad Corinth. xv, 16-32.



lument nécessaire, elles sont néanmoins inséparablement jointes dans l'opinion des impies, qui, tâchant d'effacer de leurs esprits l'idée des choses éternelles, afin de se mettre en possession de pécher avec plus d'impunité, veulent abolir, premièrement, la foi de la résurrection des corps, et, par un progrès d'infidélité qui est presque inévitable, s'aveuglent ensuite jusqu'à se persuader même que les âmes ne sont pas immortelles. Et voilà pourquoi saint Paul se sert des mêmes armes pour attaquer l'une et l'autre de ces deux impiétés.

Quoi qu'il en puisse être, je dis, chrétiens, pour m'en tenir précisément à mon sujet, que dans la résurrection de Jésus-Christ nous avons un gage sensible et assuré de notre résurrection. Comment cela? parce que dans cette résurrection du Sauveur nous trouvons tout à la fois le principe, le motif et le modèle de la nôtre : le principe par où Dieu peut nous ressusciter, le motif qui engage Dieu à nous ressusciter, et le modèle sur lequel Dieu veut nous ressusciter. Ceci demande toutes vos réflexions.

Je prétends d'abord que nous trouvons dans la résurrection du Fils de Dieu le principe de la nôtre. Pourquoi? parce que cette résurrection miraculeuse est, de la part de Jésus-Christ, l'effet d'une force souveraine et toute-puissante. Car, s'il a pu par sa toute-puissance se ressusciter lui-même, pourquoi ne pourra-t-il pas faire dans les autres ce qu'il a fait dans sa personne? C'est l'invincible raisonnement de saint Augustin<sup>1</sup>. Il y en a, dit ce Père, qui croient la résurrection du Sauveur, et qui se rendent là-dessus au témoignage incontestable des Ecritures. Mais, fidèles sur ce point, ils corrompent d'ailleurs leur créance et donnent dans une erreur grossière, ne comprenant pas, ou ne voulant pas comprendre, comment il s'ensuit de là que nous puissions un jour ressusciter nous-mêmes.

<sup>1</sup> *De resurrectione mortuorum serm.*; *Oper. t. V*, p. 1406 et suiv.



Or, reprend ce saint docteur, Jésus-Christ ressuscité dans une chair semblable à la mienne, et ressuscité par sa propre vertu, n'est-ce pas une preuve évidente que je puis un jour, non pas me ressusciter moi-même comme lui, mais être ressuscité par lui ? Si, selon les fausses idées des Manichéens, poursuit saint Augustin, il n'avait pris, en venant sur la terre, qu'un corps fantastique et apparent ; s'il avait laissé dans la corruption du tombeau cette chair formée dans le sein de Marie, et dont il s'était revêtu pour vivre parmi les hommes ; si, reprenant une vie glorieuse, il avait repris un autre corps que le mien, un corps d'une substance plus déliée et composée de qualités plus parfaites, je pourrais peut-être douter de ma résurrection. Mais aujourd'hui il renaît avec la même chair, avec le même sang dont il fut conçu dans les chastes flancs d'une vierge ; et ce que je vois s'accomplir en lui, quelle raison aurais-je de croire qu'il ne puisse pas l'accomplir en moi ? Car est-il moins puissant en moi et pour moi qu'il ne l'est en lui-même et pour lui-même ; et si c'est toujours la même vertu, ne sera-t-elle pas toujours en état d'opérer les mêmes miracles ?

C'est donc par cette suprême puissance qu'il ira dans les abîmes de la mer, dans les entrailles de la terre, dans le fond des antres et des cavernes, dans les lieux du monde les plus obscurs et les plus cachés, recueillir ces restes de nous-mêmes que la mort avait détruits, rassembler ces cendres dispersées, et, tout insensibles qu'elles seront, leur faire entendre sa voix et les ranimer.

Ainsi le comprenait saint Paul, parlant aux premiers fidèles. Jésus-Christ est ressuscité, mes frères, leur disait ce maître des nations ; on vous l'annonce, et vous le croyez. Mais ce qui m'étonne, ajoutait le grand Apôtre, c'est que, ce Dieu-Homme étant ressuscité, il s'en trouve encore parmi vous qui osent contester la résurrection des hommes. *Si autem Christus præ-*

*dicatur quod resurrexit a mortuis, quomodo quidam dicunt in vobis quia resurrectio non est*<sup>1</sup>? Car l'un n'est-il pas une conséquence de l'autre; et ne sera-ce pas ce Dieu ressuscité qui réparera les ruines de la mort, et qui rétablira nos corps dans leur première forme et leur premier état? *Qui et reformabit corpus humilitatis nostræ*<sup>2</sup>. Mais encore, par où opérera-t-il ce miracle? sera-ce seulement par l'efficace de son intercession? sera-ce seulement par la vertu de ses mérites? Non, remarque saint Chrysostome; mais l'Apôtre nous fait entendre que ce sera par le domaine absolu qu'a l'Homme-Dieu sur toute la nature : *secundum operationem qua etiam possit subijcere sibi omnia*<sup>3</sup>.

Ainsi même l'avait compris le patriarche Job, cet homme suscité de Dieu, trois mille ans avant Jésus-Christ, pour en parler dans des termes si précis et si forts, et pour prédire si clairement la résurrection du Sauveur et la nôtre. Oui, je crois, s'écriait-il pour s'encourager lui-même et pour se soutenir dans ses souffrances, je crois et je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je dois, après les peines de cette vie et après avoir payé le tribut à la mort, ressusciter dans ma propre chair. *Scio quod Redemptor meus vivit* — ces paroles sont admirables — *et in novissimo die de terra surrecturus sum*<sup>4</sup>. Voyez-vous la liaison qu'il met entre ces deux résurrections, celle de Jésus-Christ son rédempteur, *Scio quod Redemptor meus vivit*; et la sienne propre, *et in novissimo die de terra surrecturus sum*? Qu'aurait-il dit, s'il eût vécu de nos jours, et qu'il eût été témoin comme nous de cette résurrection glorieuse du Fils de Dieu, où nous ne trouvons pas seulement le principe de la nôtre, mais encore le motif?

Car il est naturel que les membres soient unis au chef; et quand le chef se ressuscite lui-même, n'est-ce pas une suite

<sup>1</sup> *1 ad Corinth. xv, 12.* — <sup>2</sup> *Ad Philip. iii, 21.* — <sup>3</sup> *Ibid.* — <sup>4</sup> *Job xix, 25.*

qu'il doit ressusciter ses membres avec lui? Or notre chef, c'est Jésus-Christ, et nous sommes tous les membres de Jésus-Christ. Je puis donc bien appliquer à ce mystère ce que saint Léon disait de la triomphante ascension du Sauveur au ciel, que là où le chef entre, ses membres l'y doivent suivre<sup>1</sup>. Et de même que Jésus-Christ, selon la pensée de ce grand pape, n'est pas seulement rentré dans le séjour de sa gloire pour lui-même, mais pour nous, c'est-à-dire, pour nous en ouvrir les portes et pour nous y appeler après lui; par la même règle et dans le même sens, n'ai-je pas droit de conclure que c'est pour nous-mêmes qu'il a brisé les portes de la mort, pour nous-mêmes qu'il est sorti du tombeau et qu'il est ressuscité? Et certes, s'il veut, en qualité de chef, que ses membres agissent comme lui, souffrent comme lui, vivent comme lui, meurent comme lui, pourquoi ne voudra-t-il pas qu'ils ressuscitent comme lui? N'est-il pas juste que, nous faisant part de ses travaux, il nous fasse part de sa récompense; et puisqu'une partie de sa récompense est la gloire de son corps, parce que ce corps adorable est entré en participation de mérites avec son âme, n'est-il pas engagé par là-même à récompenser pareillement en nous et le corps et l'âme? C'est la belle et consolante théologie de saint Paul; et voilà pourquoi ce grand Apôtre l'appelle les prémices des morts : *primitiæ dormientium*<sup>2</sup>; le premier-né d'entre les morts, *primogenitus ex mortuis*<sup>3</sup>. Des prémices supposent des suites; et pour être le premier-né, ou, si vous voulez, le premier ressuscité d'entre les morts, il faut que les morts doivent pareillement renaître à la fin des siècles et reprendre une nouvelle vie. Vérité si incontestable dans la doctrine du maître des Gentils, qu'il ne fait pas difficulté de dire que si les

<sup>1</sup> In totius Ecclesiæ confidimus corpore faciendum, quod ejus præcessit in capite. *Sacrament. in ascensu Dom.*; *Oper. t. II*, p. 20 (Venise, 1756). —

<sup>2</sup> *1 ad Cor. xv*, 20. — <sup>3</sup> *Ad Col. i*, 18.

morts ne doivent pas ressusciter après la résurrection de Jésus-Christ, et en vertu de cette bienheureuse résurrection, il s'ensuit que ce n'est qu'une résurrection imaginaire et supposée. *Si resurrectio mortuorum non est, neque Christus resurrexit* <sup>1</sup>.

Il est donc vrai, mes chers auditeurs, que nous ressusciterons par Jésus-Christ, ou plutôt par la toute-puissance de Jésus-Christ. Il est vrai que nous ressusciterons parce que Jésus-Christ est ressuscité; et pour mettre le comble à notre espérance, j'ajoute que nous ressusciterons encore semblables à Jésus-Christ, et que sa résurrection est le modèle de la nôtre. Car, demande saint Augustin, pourquoi Dieu a-t-il voulu que la résurrection de son Fils fût si sensible, et pourquoi le Fils unique de Dieu a-t-il tant cherché lui-même à la faire connaître et à la rendre publique? Ah! répond ce saint docteur, c'est afin de nous découvrir sensiblement dans sa personne la vaste étendue de nos prétentions; c'est afin de nous faire voir dans ce qu'il est ce que nous devons être, ou ce que nous pouvons devenir. Je n'ai donc qu'à me représenter ce qu'il y a de plus brillant dans le triomphe de mon Sauveur; je n'ai qu'à contempler cette humanité glorifiée, ce corps, tout matériel et tout corps qu'il est, revêtu de toutes les qualités des esprits, tout éclatant de lumière et couronné d'une splendeur éternelle; voilà l'heureux état où je dois être moi-même élevé, et ce que la foi me promet. Espérance fondée sur la parole même de Dieu, puisque c'est sur la parole de son Apôtre. Car, dit l'Apôtre, quand Dieu viendra tirer nos corps de la poussière et les ranimer de son souffle, ce sera pour les conformer au divin exemplaire qui nous est proposé dans la résurrection de Jésus-Christ. *Reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ* <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> 1 ad Cor. xv, 13. — <sup>2</sup> Philipp. iii, 21.



Maintenant ce sont des corps sujets à la corruption et à la pourriture ; maintenant ce sont des corps sujets à la souffrance et à la douleur ; maintenant ce sont des corps fragiles et sujets à la mort ; maintenant ce n'est qu'une chair grossière , vile et méprisable. Mais alors , par le plus prompt et le plus merveilleux changement , ils auront , si je puis m'exprimer de la sorte , la même incorruptibilité que le corps d'un Dieu , la même impassibilité , la même immortalité , la même subtilité , la même clarté : *configuratum corpori claritatis sue*. Tout cela néanmoins , mes frères , à une condition , savoir , que nous travaillerons dans la vie présente à les sanctifier ; et par où ? par la mortification et la pénitence chrétienne. Car si ce sont des corps que nous ayons flattés , que nous ayons idolâtrés , à qui nous ayons accordé tout ce que demandait une cupidité sensuelle , et dont nous ayons fait par là des corps de péché , ils ressusciteront , mais comment ? comme des objets d'horreur , pour servir à la confusion de l'âme et pour partager son tourment , après avoir servi et avoir eu part à ses crimes.

Ah ! chrétiens , les grandes vérités ! Malheur à qui ne les croit pas ! malheur à qui les croit , et qui vit comme s'il ne les croyait pas ! Mais heureux mille fois le fidèle qui , non content de les croire , en fait la règle de sa vie , et en tire de puissants motifs pour animer sa ferveur ! Entrez , s'il vous plaît , avec moi dans cette importante morale.

Malheur , dis-je , à qui ne croit pas ce point essentiel du christianisme et cette résurrection future ! S'il y avait parmi mes auditeurs quelqu'un de ces libertins , voici ce que je lui dirais avec toute la sincérité et toute l'ardeur de mon zèle : Il faut , mon cher frère , que le désordre soit bien grand dans vous , et que le vice y ait pénétré bien avant , pour vous réduire à ne plus croire une des vérités fondamentales de la religion. Il faut que votre cœur ait bien corrompu votre esprit ,



pour l'aveugler et le pervertir de la sorte. Car dites-moi, je vous prie, si vous êtes encore capable de vous rendre à ce raisonnement, qui de nous deux est mieux fondé, vous qui ne croyez pas ce que l'on vous annonce touchant une autre vie que celle-ci et de la résurrection des morts, et moi qui le crois d'une foi ferme et avec une entière soumission ? Sur quoi vous appuyez-vous pour ne le pas croire, du moins pour en douter ? sur votre jugement, sur votre prudence, ou plutôt sur votre présomption ? Vous ne croyez pas ces mystères, parce que vous ne les concevez pas ; parce que vous voulez mesurer toutes choses par vos sens ; parce que vous ne voulez déférer, ni vous en rapporter qu'à vos yeux ; parce que vous dites, comme cet apôtre incrédule : *Nisi videro, non credam*<sup>1</sup>. Si je ne vois, je ne croirai rien ; conduite pleine d'ignorance et d'erreur : voilà le fondement de votre infidélité. Mais moi, dans ma créance et dans la foi que j'ai embrassée, et pour laquelle je serais prêt à verser mon sang, je me fonde sur le témoignage de Dieu même, sur les principes de sa providence et de sa sagesse, sur la vérité de mille prophéties, sur un nombre presque infini de miracles, sur l'autorité des plus grands hommes de tous les siècles, des hommes les plus sensés, les plus éclairés, les plus irréprochables et les plus saints. Je me trouve en possession d'une foi qui a opéré tant de merveilles dans l'univers, qui a triomphé de tant de rois et de tant de peuples, qui a détruit et aboli tant de superstitions, qui a produit et fait pratiquer tant de vertus, qui a eu tant de témoins, qui a été signée par le sang de tant de martyrs, qui s'est accrue par les persécutions mêmes, et contre laquelle toutes les puissances de l'enfer et de la terre n'ont jamais pu prévaloir et jamais ne prévaudront : telles sont les raisons qui m'y attachent. Or de ces raisons et des vôtres, jugez, encore

<sup>1</sup> Joan. xx, 25.

une fois, quelles sont les plus solides et les plus capables de déterminer un cœur droit et de le fixer.

Mais, me direz-vous, comment comprendre cette résurrection des morts ? Il ne s'agit pas, mon cher auditeur, de la comprendre pour la croire ; mais de la croire, quand même elle vous serait absolument incompréhensible. Car que vous la compreniez, ou que vous ne la compreniez pas, ce n'est point ce qui la rend plus ou moins vraie, ou plus ou moins certaine, ni par conséquent plus ou moins croyable. Cependant j'ai bien lieu d'être surpris, mon cher frère, que vous, qui vous piquez d'une prétendue force d'esprit, vous formiez là-dessus tant de difficultés. Comme si cette résurrection n'était pas évidemment possible à Dieu notre créateur. Car, dit saint Augustin, s'il a pu créer de rien nos corps, ne pourra-t-il pas les former une seconde fois de leur propre matière ; et qui l'empêchera de rétablir ce qui était déjà, puisqu'il a pu faire ce qui n'avait jamais été <sup>1</sup> ? Comme si cette résurrection n'était pas même aisée et facile à Dieu, puisqu'il est tout-puissant et que rien ne résiste à une puissance sans bornes. Comme si toutes les créatures ne nous rendaient pas cette résurrection très-sensible. Un grain de blé meurt dans le sein de la terre — c'est la comparaison de saint Paul — et il faut, en effet, que ce petit grain se pourrisse et qu'il meure ; mais ensuite ne le voyons-nous pas renaître, et n'est-il pas étrange que ce qui vous fait douter de votre résurrection, soit cela même par où la Providence a voulu vous la rendre plus intelligible ? Comme si cette résurrection n'était pas très-conforme aux principes de la nature, qui, par l'inclination mutuelle du corps et de l'âme et par l'étroite liaison qu'il y a entre l'un et l'autre, demande qu'ils soient éternellement réunis. Comme si la créance de cette résurrection n'était pas une des notions les plus universelles et

<sup>1</sup> S. Aug. *Oper.* t. V, p. 626, D.

les plus communes qui se soient répandues dans le monde. Ceux mêmes, disait Tertullien, qui nient la résurrection, la reconnaissent malgré eux par leurs sacrifices et leurs cérémonies à l'égard des morts<sup>1</sup>. Ce soin d'orner leurs tombeaux et d'en conserver les cendres, est un témoignage d'autant plus divin qu'il est plus naturel. Ce n'est pas seulement, ajoutait-il, chez les chrétiens et chez les juifs qu'on a cru que les hommes devaient ressusciter, mais chez les peuples même les plus barbares, chez les païens et les idolâtres ; et ce n'a pas seulement été une opinion populaire, mais le sentiment des sages et des savants. Comme si Dieu enfin ne nous avait pas facilité la foi de cette résurrection par d'autres résurrections qu'on a vues, que des témoins irréprochables ont rapportées, et que nous ne pouvons tenir pour suspectes, sans démentir les divines Ecritures et les histoires les plus authentiques.

Ah ! mon cher auditeur, allons à la source du mal, et apprenez une bonne fois à vous connaître vous-même. Vous avez de la peine à vous persuader qu'il y ait une autre vie, une résurrection, un jugement à la fin des siècles, parce qu'avec cette persuasion il faudrait prendre une conduite toute nouvelle, et que vous en craignez les conséquences. Mais les conséquences de votre libertinage sont-elles moins à craindre pour vous et moins affreuses ? Dieu, indépendamment de votre volonté, vous a créé sans vous, et il saura bien sans vous et malgré vous vous ressusciter. *Non quia vis, non resurges ; aut si resurrecturum te non credideris, propterea non resurges.* Ce sont les paroles de saint Augustin. Votre résurrection ne dépendra point de votre créance ; mais le bonheur ou le malheur de votre résurrection dépendra et de votre créance et de votre vie. Or, quelle surprise à ce dernier jour, et quel désespoir, s'il faut ressusciter pour entendre l'arrêt solennel qui

<sup>1</sup> *De resurr. carnis*, c. 1 ; Tertull. *Oper.* p. 325 (Paris, 1675).

vous réprouvera ; s'il faut ressusciter pour entrer dans les ténèbres de l'enfer, en sortant des ombres de la mort ; s'il faut ressusciter pour consommer par la réunion du corps et de l'âme votre damnation, parce que dans une affaire d'une telle importance vous n'aurez pas voulu prendre un parti aussi sage et aussi certain que l'est celui de croire et de bien vivre !

Je dis de bien vivre ; et voici le malheur, non plus du libertin qui ne croit pas, mais du pécheur qui croit et qui vit comme s'il ne croyait pas. En effet, que sert-il de croire et de ne pas agir conformément à sa foi ? que dis-je ? et d'agir même d'une manière directement opposée à sa foi ? de croire une résurrection qui nous fera comparaître devant le souverain juge des vivants et des morts, et de ne travailler pas à le gagner, ce juge redoutable, et à le fléchir en notre faveur ? de croire une résurrection qui nous produira aux yeux du monde entier pour être connus tels que nous serons et tels que nous aurons été, et de vivre dans des habitudes, dans des désordres maintenant cachés et secrets, mais qui, révélés alors et publiés à la face de l'univers, nous conviendront d'ignominie et d'opprobres ? de croire une résurrection qui nous doit faire passer à une vie ou éternellement heureuse, ou éternellement malheureuse, selon le bien que nous aurons pratiqué dans la vie présente, ou selon le mal que nous y aurons commis ; et de ne rien faire dans la vie présente de tout le bien qui nous peut procurer une heureuse immortalité, et de commettre dans la vie présente tout le mal qui nous peut attirer la plus terrible condamnation et nous conduire à une malheureuse éternité ? Que sert-il, encore une fois, de croire de la sorte ? Ou plutôt, croire de la sorte, n'est-ce pas se rendre encore plus coupable et se condamner par soi-même ?

C'est à vous surtout, femmes du monde, à bien méditer ce point de votre religion, et à en profiter. Peu en peine de l'avenir, vous ne pensez qu'au présent ; et refusant à votre



âme tous vos soins, vous n'êtes occupées que de votre corps. Hélas! en voulant le conserver, vous le perdez. Voilà à quoi vous ne pensez pas, et à quoi vous penserez, mais trop tard, quand au son de la dernière trompette ce corps renaîtra de sa propre cendre, et que vous entendrez sortir de la bouche de Dieu ces formidables paroles : *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum*<sup>1</sup>. Que les délices où ce corps a vécu soient la mesure de son tourment. Après que vous en avez fait votre idole, que vous l'avez tant ménagé et tant flatté, la mort en a fait la pâture des vers; et la nouvelle vie que je lui rends en va faire la pâture des flammes, dont le sentiment lui sera d'autant plus douloureux qu'il a plus goûté les fausses douceurs où vous l'avez nourri. *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum*.

Concluons, mes chers auditeurs. Heureux le fidèle qui croit et qui attend une résurrection glorieuse, parce qu'il se met, par la pratique de toutes les œuvres chrétiennes et par la sainteté de ses mœurs, en état de la mériter. Voilà ce qui animait saint Paul, ce qui consolait l'Eglise naissante et persécutée, ce qui, dans la suite des siècles, a soutenu tant de martyrs, tant de solitaires, tant de religieux. Car nous souffrons, disaient-ils, nous mortifions nos corps, nous nous privons des plaisirs que le monde nous présente; mais ce n'est pas en vain; et puisque nous sommes assurés que l'âme survit au corps, et qu'à la dernière consommation des temps le corps doit encore se rejoindre à l'âme pour commencer ensemble une vie immortelle, nous avons bien de quoi nous réjouir dans la pensée que nous serons alors abondamment payés, par une félicité souveraine, de tout ce que nous aurons quitté sur la terre, et de tous les sacrifices que nous aurons faits à Dieu. Voilà ce qui doit inspirer le même zèle et la même ardeur à tout ce qu'il y a d'âmes

<sup>1</sup> Apoc. XVIII, 7.



pieuses qui m'écoutent; je dis plus, voilà ce qui doit sanctifier tout ce qu'il y a ici de chrétiens à qui je parle. Voilà sur quoi ils doivent prendre leurs résolutions : ils ne les prendront jamais sur des principes plus solides. Si dans cette solennité ils n'ont pas encore fait leur devoir, voilà ce qui doit les engager à s'en acquitter sincèrement, à s'en acquitter promptement, à s'en acquitter pleinement. S'ils ont satisfait au précepte de l'Eglise, et qu'ils soient ainsi rentrés dans les voies de Dieu, voilà ce qui doit les y maintenir et les y faire marcher constamment. Car c'est de cette constance que tout dépend; et pour ressusciter dans la gloire, il faut, par une sainte persévérance, mourir dans la grâce.

Mais, hélas ! qui persévéra ? Souffrez, mes chers auditeurs, que je m'attache particulièrement à ce point, en finissant ce dernier discours. Qui, dis-je, persévéra ? où sont ces âmes fidèles à leurs promesses et inébranlables dans leurs résolutions ? Il n'y a que vous, ô mon Dieu ! qui les connaissiez, puisqu'il n'y a que vous qui puissiez connaître et le cœur de l'homme et l'avenir ; deux choses qui vous sont toujours présentes, mais qui nous sont également cachées, et jusqu'où nos faibles lumières ne peuvent s'étendre. J'ai lieu néanmoins, Seigneur, de me consoler par les conjectures que je puis avoir d'un secret dont la parfaite connaissance vous est réservée ; et je sais en particulier, tout l'univers le sait avec moi, qu'il y a ici un cœur que votre main a formé, un cœur ennemi de l'inconstance et de la légèreté, fidèle dans ses paroles, égal dans sa conduite, inviolablement attaché aux lois qu'il veut bien se prescrire ; qui, s'étant proposé de grands desseins, n'en peut être détourné par aucun obstacle ; qui a fait des prodiges de valeur pour les exécuter, et, ce qui n'est pas un moindre prodige, qui a renoncé pour cela non-seulement au repos et aux plaisirs, mais à ses avantages même et à ses intérêts. Jusqu'où la perfection de votre loi ne peut-elle point porter, ô mon

Dieu , ce cœur ferme et intrépide ? et qui jamais dans ce sens a été plus propre que lui au royaume du ciel ?

C'est donc Votre Majesté, Sire, qui fait ici toute ma consolation. Mais qui suis-je pour parler de moi ? Disons mieux ; les anges protecteurs de votre royaume , les saints qui redoublent jour et nuit leurs prières pour votre personne sacrée , Dieu même , si j'ose le dire , ne trouvera-t-il pas , dans la fermeté qui fait votre caractère , de quoi pouvoir se consoler de l'inconstance de la plupart des chrétiens ? C'est Dieu, Sire, qui a imprimé dans votre grande âme ce caractère de fermeté ; et comme Votre Majesté , s'arrêtant au milieu de ses conquêtes , n'a point pris pour fermeté héroïque une opiniâtreté ambitieuse , aussi ne peut-elle se méprendre dans l'usage qu'elle doit faire de cette vertu. L'exemple qu'elle en vient de donner à toute l'Europe en est une preuve que la postérité n'oubliera jamais. Plus ferme dans sa religion que dans ses entreprises militaires , elle a fait céder ses entreprises militaires à l'intérêt commun de la religion. Au seul bruit des ennemis du nom chrétien , elle a interrompu le cours de ses armes : votre piété royale n'ayant pu souffrir que vos armes , autrefois si glorieusement employées et peut-être encore aujourd'hui destinées par la Providence à repousser ces infidèles , servissent en aucune sorte à l'avancement de leurs desseins. Incapable alors de penser à vous-même , et de profiter dans cette conjoncture de la faiblesse de ceux dont votre bras a tant de fois dompté la force ; prêt à sacrifier tout , dès que vous avez compris qu'il s'agissait de la cause de Dieu , vous avez oublié vos plus justes prétentions , quand il a fallu donner des marques de votre zèle et de votre foi. Voilà ce que j'appelle fermeté , et fermeté pure , puisque ni l'ambition ni l'intérêt n'y ont nulle part <sup>1</sup>.

Mais après tout , Sire , Votre Majesté sait assez que la fer-

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 131.

meté d'un roi chrétien ne doit pas en demeurer là ; qu'elle doit être occupée dans lui à quelque chose encore de plus digne de lui ; qu'il en doit être lui-même le sujet ; et que, comme toutes les qualités qu'on admire dans les héros seraient peu estimées des hommes si la fermeté y manquait , ainsi la fermeté même est peu estimée de Dieu si elle n'est jointe avec sa grâce , qui seule fait à ses yeux notre mérite. Oui, c'est pour conserver la grâce que Votre Majesté a reçu de Dieu ce caractère de fermeté et de constance ; et jamais la guerre , ce théâtre si éclatant pour elle , ne lui a fourni de plus nobles triomphes que ceux d'un monarque qui fait triompher dans sa personne la grâce de son Dieu. Si dans tous les états la persévérance chrétienne est le dernier effet de la grâce, on peut dire que c'est une espèce de miracle dans un roi, et surtout dans le plus absolu des rois, puisqu'il trouve dans sa grandeur même les plus dangereux ennemis qu'il ait à combattre. Car que ne doit pas craindre pour le salut celui à qui tout obéit , à qui tout cède, à qui rien ne peut résister, à qui tout s'efforce de plaire et à qui tout craint souverainement de déplaire ; et quelle fermeté d'âme ne doit-il pas opposer à tout cela, s'il veut, disait saint Bernard, que tout cela, en l'élevant , ne le perde pas <sup>1</sup> ? Mais aussi, de quel mérite devant Dieu ne doit pas être la persévérance d'un prince qui, se voyant au-dessus de tout et maître de tout, s'étudie à l'être encore plus de lui-même ; qui, recevant à tous moments les hommages des hommes , n'oublie jamais ce qu'il doit à Dieu ; qui joint avec la majesté du trône l'humilité de la religion, avec l'indépendance d'un souverain la charité d'un chrétien, avec le droit d'impunité l'équité la plus droite et tous les sentiments de la plus exacte probité ?

Voilà, Sire, les victoires que la grâce toute-puissante de Jésus-Christ doit remporter dans vous. Demeurant ferme dans

<sup>1</sup> *Ad Eugenium papam epist.*; S. Bern. *Oper.* t. I, p. 234 et 350 (Paris, 1690).

cette grâce, vous confondrez les libertins, qui craignent votre persévérance; vous consolerez les gens de bien, qui en font le sujet de leurs vœux; et constant pour un Dieu si constant lui-même pour vous, en gouvernant un royaume de la terre vous mériterez de posséder le royaume éternel, que je vous souhaite, etc.

---

PREMIÈRE PARTIE

de

L'ORAISON FUNÈBRE DE MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE,

REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE,

prononcée à Saint-Denis, en présence de MONSEIGNEUR le DAUPHIN, le premier septembre 1683, par Bossuet <sup>1</sup>.

*Sine macula enim sunt ante thronum Dei.* — Ils sont sans tache devant le trône de Dieu. — Paroles de l'apôtre S. Jean dans sa Révélation, c. xiv, v. 5.

« Voici en peu de mots, dit Bossuet dans son exorde, ce que j'ai à dire de la plus pieuse des reines; et tel est le digne abrégé de son éloge: il n'y a rien que d'auguste dans sa personne; il n'y a rien que de pur dans sa vie. » Telle est la division de son discours. Il invite à contempler « dans la première place du monde la rare et majestueuse beauté d'une vertu toujours constante. »

Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est Dieu qui donne les grandes naissances, les grands mariages, les enfants, la postérité. C'est lui qui dit à Abraham: « Les rois sortiront de vous <sup>2</sup>, » et qui fait dire par son Prophète à David: « Le Seigneur vous fera une maison <sup>3</sup>. » « Dieu, qui d'un seul homme a voulu former tout le genre humain, comme dit saint Paul, et de cette source commune le répandre sur toute la surface de la terre, » en a vu et prédestiné dès l'éternité les allian-

<sup>1</sup> Bossuet était alors âgé de cinquante-cinq ans. L'oraison funèbre de Marie-Thérèse fut prononcée par plus de trente orateurs, dont les discours furent imprimés en 1683 et 1684. — <sup>2</sup> Reges ex te egredientur. *Gen.* xvii, 6. —

<sup>3</sup> Prædicat tibi Dominus, quod domum faciat tibi Dominus. *II Reg.* vii, 11.



ces et les divisions, « marquant les temps, poursuit-il, et donnant des bornes à la demeure des peuples, » et enfin un cours réglé à toutes ces choses <sup>1</sup>. C'est donc Dieu qui a voulu élever la reine par une auguste naissance à un auguste mariage ; afin que nous la vissions honorée au-dessus de toutes les femmes de son siècle , pour avoir été chérie, estimée, et trop tôt, hélas ! regrettée par le plus grand de tous les hommes <sup>2</sup>.

Que je méprise ces philosophes qui , mesurant les conseils de Dieu à leurs pensées , ne le font auteur que d'un certain ordre général, d'où le reste se développe comme il peut ! Comme s'il avait à notre manière des vues générales et confuses , et comme si la souveraine Intelligence pouvait ne pas comprendre dans ses desseins les choses particulières, qui seules subsistent véritablement. N'en doutons pas, chrétiens ; Dieu a préparé dans son conseil éternel les premières familles qui sont la source des nations, et dans toutes les nations les qualités dominantes qui en devaient faire la fortune. Il a aussi ordonné dans les nations les familles particulières dont elles sont composées ; mais principalement celles qui devaient gouverner ces nations , et en particulier, dans ces familles, tous les hommes par lesquels elles devaient ou s'élever , ou se soutenir, ou s'abattre.

C'est par la suite de ces conseils que Dieu a fait naître les deux puissantes maisons d'où la reine devait sortir , celle de France et celle d'Autriche , dont il se sert pour balancer les choses humaines : jusqu'à quel degré et jusqu'à quel temps ? il le sait, et nous l'ignorons <sup>3</sup>.

On remarque dans l'Ecriture que Dieu donne aux maisons royales certains caractères propres ; comme celui que les

<sup>1</sup> Deus ... qui fecit ex uno omne genus hominum inhabitare super universam faciem terre , definiens statuta tempora et terminos habitationis eorum. *Act.* xvii, 24, 26. — <sup>2</sup> *Notes hist.* N° 132. — <sup>3</sup> *Ibid.* N° 133.



Syriens, quoique ennemis des rois d'Israël, leur attribuaient par ces paroles : « Nous avons appris que les rois de la maison d'Israël sont cléments <sup>1</sup>. »

Je n'examinerai pas les caractères particuliers qu'on a donnés aux maisons de France et d'Autriche ; et sans dire que l'on redoutait davantage les conseils de celle d'Autriche, ni qu'on trouvait quelque chose de plus vigoureux dans les armes et dans le courage de celle de France, maintenant que par une grâce particulière ces deux caractères se réunissent visiblement en notre faveur, je remarquerai seulement ce qui faisait la joie de la reine : c'est que Dieu avait donné à ces deux maisons, d'où elle est sortie, la piété en partage ; de sorte que, sanctifiée, qu'on m'entende bien, c'est-à-dire, consacrée à la sainteté par sa naissance, selon la doctrine de saint Paul <sup>2</sup>, elle disait avec cet apôtre : « Dieu que ma famille a toujours servi, et à qui je suis dédiée par mes ancêtres, » *Deus cui servio a progenitoribus* <sup>3</sup>.

Que s'il faut venir au particulier de l'auguste maison d'Autriche, que peut-on voir de plus illustre que sa descendance immédiate, où durant l'espace de quatre cents ans on ne trouve que des rois et des empereurs, et une si grande affluence de maisons royales, avec tant d'Etats et tant de royaumes, qu'on a prévu il y a longtemps qu'elle en serait surchargée <sup>4</sup> ?

Qu'est-il besoin de parler de la très-chrétienne maison de France, qui, par sa noble constitution, est incapable d'être assujettie à une famille étrangère ; qui est toujours dominante dans son chef ; qui, seule dans tout l'univers et dans tous les siècles, se voit après sept cents ans d'une royauté établie — sans compter ce que la grandeur d'une si haute origine fait trou-

<sup>1</sup> Ecce audivimus quod reges domus Israel clementes sint. III Reg. xx, 31. —

<sup>2</sup> Filii vestri ... sancti sunt. I Cor. vii, 14. — <sup>3</sup> II Tim. I, 3. — <sup>4</sup> Notes hist. N° 134.

ver ou imaginer aux curieux observateurs des antiquités — seule, dis-je, se voit après tant de siècles encore dans sa force et dans sa fleur, et toujours en possession du royaume le plus illustre qui fut jamais sous le soleil, et devant Dieu, et devant les hommes : devant Dieu, d'une pureté inaltérable dans la foi ; et devant les hommes, d'une si grande dignité qu'il a pu perdre l'empire, sans perdre sa gloire ni son rang <sup>1</sup> ?

La reine a eu part à cette grandeur, non-seulement par la riche et fière maison de Bourgogne <sup>2</sup>, mais encore par Isabelle de France sa mère, digne fille de Henri-le-Grand, et de l'aveu de l'Espagne, la meilleure reine, comme la plus regrettée qu'elle eût jamais vue sur le trône. Triste rapport de cette princesse avec la reine sa fille : elle avait à peine quarante-deux ans quand l'Espagne la pleura <sup>3</sup> ; et pour notre malheur la vie de Marie-Thérèse n'a guère eu un plus long cours <sup>4</sup>...

Avec quelle application et quelle tendresse Philippe IV son père ne l'avait-il pas élevée ! On la regardait en Espagne non pas comme une Infante, mais comme un Infant ; car c'est ainsi qu'on y appelle la princesse qu'on reconnaît comme héritière de tant de royaumes. Dans cette vue, on approcha d'elle tout ce que l'Espagne avait de plus vertueux et de plus habile. Elle se vit, pour ainsi parler, dès son enfance, tout environnée de vertus ; et on voyait paraître en cette jeune princesse plus de belles qualités qu'elle n'attendait de couronnes. Philippe l'élève ainsi pour ses Etats ; Dieu, qui nous aime, la destine à Louis.

Cessez, princes et potentats, de troubler par vos prétentions le projet de ce mariage. Que l'amour, qui semble aussi le vouloir troubler, cède lui-même <sup>5</sup>. L'amour peut bien remuer le cœur des héros du monde ; il peut bien y soulever des

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 135. — <sup>2</sup> *Ibid.* N° 136. — <sup>3</sup> En 1644. Isabelle avait épousé Philippe IV en 1615. — <sup>4</sup> Marie-Thérèse mourut le 30 juillet 1683, âgée de quarante-cinq ans. — <sup>5</sup> *Notes hist.* N° 137.

tempêtes et y exciter des mouvements qui fassent trembler les politiques, et qui donnent des espérances aux insensés. Mais il y a des âmes d'un ordre supérieur à ses lois, à qui il ne peut inspirer des sentiments indignes de leur rang; il y a des mesures prises dans le ciel qu'il ne peut rompre; et l'Infante, non-seulement par son auguste naissance, mais encore par sa vertu et par sa réputation, est seule digne de Louis.

C'était « la femme prudente qui est donnée proprement par le Seigneur, » comme dit le Sage <sup>1</sup>. Pourquoi « donnée proprement par le Seigneur, » puisque c'est le Seigneur qui donne tout? Et quel est ce merveilleux avantage qui mérite d'être attribué d'une façon si particulière à la divine bonté? Il ne faut, pour l'entendre, que considérer ce que peut dans les maisons la prudence tempérée d'une femme sage pour les soutenir, pour y faire fleurir dans la piété la véritable sagesse, et pour calmer des passions violentes qu'une résistance emportée ne ferait qu'aigrir.

Ile pacifique où se doivent terminer les différends de deux grands empires à qui tu sers de limites <sup>2</sup>; île éternellement mémorable par les conférences de deux grands ministres, où l'on vit développer toutes les adresses et tous les secrets d'une politique si différente, où l'un se donnait du poids par sa lenteur et l'autre prenait l'ascendant par sa pénétration : auguste journée où deux fières nations, longtemps ennemies et alors réconciliées par Marie-Thérèse, s'avancent sur leurs confins, leurs rois à leur tête, non plus pour se combattre, mais pour s'embrasser; où ces deux rois, avec leur cour d'une grandeur, d'une politesse et d'une magnificence aussi bien que d'une conduite si différente, furent l'un à l'autre et à tout l'univers un si grand spectacle : fêtes sacrées, ma-

<sup>1</sup> A Domino proprie uxor prudens. *Prov.* xix, 14. — <sup>2</sup> L'île des Faisans. *Notes hist.* N° 138.

riage fortuné<sup>1</sup>, voile nuptial, bénédiction, sacrifice, puis-je mêler aujourd'hui vos cérémonies et vos pompes avec ces pompes funèbres, et le comble des grandeurs avec leurs ruines? Alors l'Espagne perdit ce que nous gagnions; maintenant nous perdons tout les uns et les autres; et Marie-Thérèse périt pour toute la terre. L'Espagne pleurait seule; maintenant que la France et l'Espagne mêlent leurs larmes et en versent des torrents, qui pourrait les arrêter? Mais si l'Espagne pleurait son Infante qu'elle voyait monter sur le trône le plus glorieux de l'univers, quels seront nos gémissements à la vue de ce tombeau, où tous ensemble nous ne voyons plus que l'inévitable néant des grandeurs humaines? Taisons-nous; ce n'est pas des larmes que je veux tirer de vos yeux. Je pose les fondements des instructions que je veux graver dans vos cœurs: aussi bien la vanité des choses humaines, tant de fois étalée dans cette chaire, ne se montre que trop d'elle-même, sans le secours de ma voix, dans ce sceptre si tôt tombé d'une si royale main, et dans une si haute majesté si promptement dissipée.

Mais ce qui en faisait le plus grand éclat n'a pas encore paru. Une reine si grande par tant de titres le devenait tous les jours par les grandes actions du roi et par le continuel accroissement de sa gloire. Sous lui la France a appris à se connaître: elle se trouve des forces que les siècles précédents ne savaient pas. L'ordre et la discipline militaire s'augmentent avec les armées. Si les Français peuvent tout, c'est que leur roi est partout leur capitaine; et après qu'il a choisi l'endroit principal qu'il doit animer par sa valeur, il agit de tous côtés par l'impression de sa vertu.

Jamais on n'a fait la guerre avec une force plus inévitable, puisqu'en méprisant les saisons, il a ôté jusqu'à la défense à

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 139.



ses ennemis. Les soldats, ménagés et exposés quand il le faut, marchent avec confiance sous ses étendards : nul fleuve ne les arrête, nulle forteresse ne les effraie. On sait que Louis foudroie les villes plutôt qu'il ne les assiège ; et tout est ouvert à sa puissance.

Les politiques ne se mêlent plus de deviner ses desseins. Quand il marche, tout se croit également menacé : un voyage tranquille devient tout à coup une expédition redoutable à ses ennemis. Gand tombe avant qu'on pense à le munir : Louis y vient par de longs détours ; et la reine, qui l'accompagne au cœur de l'hiver, joint au plaisir de le suivre celui de servir secrètement à ses desseins <sup>1</sup>.

Par les soins d'un si grand roi, la France entière n'est plus, pour ainsi parler, qu'une seule forteresse qui montre de tous côtés un front redoutable. Couverte de toutes parts, elle est capable de tenir la paix avec sûreté dans son sein, mais aussi de porter la guerre partout où il faut, et de frapper de près et de loin avec une égale force. Nos ennemis le savent bien dire ; et nos alliés ont ressenti, dans le plus grand éloignement, combien la main de Louis était secourable.

Avant lui, la France, presque sans vaisseaux, tenait en vain aux deux mers ; maintenant on les voit couvertes depuis le levant jusqu'au couchant de nos flottes victorieuses, et la hardiesse française porte partout la terreur avec le nom de Louis. Tu céderas, ou tu tomberas sous ce vainqueur, Alger riche des dépouilles de la chrétienté. Tu disais en ton cœur avare : Je tiens la mer sous mes lois, et les nations sont ma proie. La légèreté de tes vaisseaux te donnait de la confiance ; mais tu te verras attaquée dans tes murailles, comme un oiseau ravissant qu'on irait chercher parmi ses rochers et dans son nid, où il partage son butin à ses petits. Tu rends déjà tes

<sup>1</sup> En 1678. *Notes hist.* N° 140.



esclaves. Louis a brisé les fers dont tu accablais ses sujets, qui sont nés pour être libres sous son glorieux empire. Tes maisons ne sont plus qu'un amas de pierres. Dans ta brutale fureur, tu te tournes contre toi-même, et tu ne sais comment assouvir ta rage impuissante. Mais nous verrons la fin de tes brigandages. Les pilotes étonnés s'écrient par avance : « Qui est semblable à Tyr ? et toutefois elle s'est tue dans le milieu de la mer <sup>1</sup> ; » et la navigation va être assurée par les armes de Louis <sup>2</sup>.

Des triomphes militaires de Louis XIV passant à la sagesse de ses lois, à son autorité, à son zèle pour la religion qu'il fait aussi régner sur lui-même, Bossuet ramène ainsi l'éloge du monarque à celui de la reine :

C'était, Messieurs, d'un tel héros que Marie-Thérèse devait partager la gloire d'une façon particulière, puisque, non contente d'y avoir part comme compagne de son trône, elle ne cessait d'y contribuer par la persévérance de ses vœux.

Pendant que ce grand roi la rendait la plus illustre de toutes les reines, vous la faisiez, Monseigneur, la plus illustre de toutes les mères. Vos respects l'ont consolée de la perte de ses autres enfants. Vous les lui avez rendus : elle s'est vue renaître dans ce prince, qui fait vos délices et les nôtres ; et elle a trouvé une fille digne d'elle dans cette auguste princesse, qui, par son rare mérite autant que par les droits d'un nœud sacré, ne fait avec vous qu'un même cœur. Si nous l'avons admirée dès le moment qu'elle parut, le roi a confirmé notre jugement ; et maintenant devenue, malgré ses souhaits, la principale décoration d'une cour dont un si grand roi fait le soutien, elle est la consolation de toute la France.

Ainsi notre reine, heureuse par sa naissance, qui lui rendait

<sup>1</sup> Quæ est ut Tyrus, quæ obmutuit in medio maris? *Ezech.* xxvii, 32

— <sup>2</sup> En 1683. *Notes hist.* N° 141.

la piété aussi bien que la grandeur comme héréditaire, par sa sainte éducation, par son mariage, par la gloire et par l'amour d'un si grand roi, par le mérite et par les respects de ses enfants et par la vénération de tous les peuples, ne voyait rien sur la terre qui ne fût au-dessous d'elle. Elevez maintenant, ô Seigneur, et mes pensées et ma voix. Que je puisse représenter à cette auguste audience l'incomparable beauté d'une âme que vous avez toujours habitée, qui n'a jamais « affligé votre Esprit-Saint<sup>1</sup>, » qui jamais n'a perdu « le goût du don céleste<sup>2</sup>, » afin que nous commencions, malheureux pécheurs, à verser sur nous-mêmes un torrent de larmes; et que, ravis des chastes attrails de l'innocence, jamais nous ne nous lassions d'en pleurer la perte.

Dans la seconde partie, moins brillante que la première, mais plus touchante et plus instructive, on admire surtout les deux passages suivants :

*Résignation de la reine.*

Vous parlerai-je de ses pertes et de la mort de ses chers enfants ? Ils lui ont tous déchiré le cœur. Représentons-nous ce jeune prince, que les Grâces semblaient elles-mêmes avoir formé de leurs mains<sup>3</sup>. Pardonnez-moi ces expressions. Il me semble que je vois encore tomber cette fleur. Alors, triste messager d'un événement si funeste, je fus aussi le témoin, en voyant le roi et la reine, d'un côté de la douleur la plus pénétrante, et de l'autre des plaintes les plus lamentables; et sous des formes différentes, je vis une affliction sans mesure. Mais je vis aussi des deux côtés la foi également victorieuse; je vis le sacrifice agréable de l'âme humiliée sous la main de Dieu, et deux victimes royales immoler d'un commun accord leur propre cœur...

<sup>1</sup> Nolite contristare Spiritum sanctum Dei. *Ephes.* iv, 30. — <sup>2</sup> Gustaverunt donum cœleste. *Heb.* vi, 4. — <sup>3</sup> Le duc d'Anjou, second de ses fils, enfant de trois ans, remarquable par sa beauté, mort le 10 juillet 1671.

*Parallèle de Marie-Thérèse et d'Anne d'Autriche.*

La France a vu de nos jours deux reines plus unies encore par la piété que par le sang, dont la mort également précieuse devant Dieu, quoiqu'avec des circonstances différentes, a été d'une singulière édification à toute l'Eglise. Vous entendez bien que je veux parler d'Anne d'Autriche, et de sa chère nièce, ou plutôt de sa chère fille Marie-Thérèse. Anne dans un âge déjà avancé, et Marie-Thérèse dans sa vigueur, mais toutes deux d'une si heureuse constitution qu'elle semblait nous promettre le bonheur de les posséder un siècle entier, nous sont enlevées contre notre attente, l'une par une longue maladie, et l'autre par un coup imprévu. Anne, avertie de loin par un mal aussi cruel qu'irremédiable, vit avancer la mort à pas lents, et sous la figure qui lui avait toujours paru la plus affreuse<sup>1</sup>. Marie-Thérèse, aussitôt emportée que frappée par la maladie, se trouve toute vive et tout entière entre les bras de la mort, sans presque l'avoir envisagée<sup>2</sup>. A ce fatal avertissement, Anne, pleine de foi, ramasse toutes les forces qu'un long exercice de la piété lui avait acquises, et regarde sans se troubler toutes les approches de la mort. Humiliée sous la main de Dieu, elle lui rend grâces de l'avoir ainsi avertie; elle multiplie ses aumônes toujours abondantes; elle redouble ses dévotions toujours assidues; elle apporte de nouveaux soins à l'examen de sa conscience toujours rigoureux. Avec quel renouvellement de foi et d'ardeur lui vîmes-nous recevoir le saint Viatique! Dans de semblables actions, il ne fallut à Marie-Thérèse que sa ferveur ordinaire : sans avoir besoin de la mort pour exciter sa piété, sa piété s'excitait toujours assez elle-

<sup>1</sup> Anne d'Autriche mourut en 1666, d'un cancer au sein, après deux ans de remèdes inutiles. Elle avait soixante-cinq ans — <sup>2</sup> Marie-Thérèse n'avait que quarante-cinq ans, lorsqu'elle fut enlevée par un abcès intérieur, le 30 juillet 1683, après quelques jours de maladie.

même, et prenait dans sa propre force un continuel accroissement. Que dirons-nous, chrétiens, de ces deux reines ? Par l'une Dieu nous a appris comment il faut profiter du temps ; et l'autre nous a fait voir que la vie vraiment chrétienne n'en a pas besoin.

---

## ÉLOGE ACADÉMIQUE DE PIERRE CORNEILLE ,

prononcé par Jean Racine, le 2 janvier 1685 <sup>1</sup>.

Racine avait à complimenter deux nouveaux académiciens, Thomas Corneille, qui venait occuper le fauteuil de son illustre frère, mort le 1<sup>er</sup> octobre 1684 <sup>2</sup>, et Jean-Louis Bergeret, qui succédait à Geraut de Cordemoi, auteur d'une *Histoire générale de France*. Sa harangue eut deux parties. Dans la première, il fit l'éloge du grand poète, et dans la seconde celui du grand roi protecteur de l'Académie. Cette composition oratoire est loin sans doute de l'éloquence poétique d'*Athalie*, d'*Esther*, d'*Andromaque*, d'*Iphigénie*, de *Mithridate*, de *Britannicus* ; mais elle figure parmi les meilleurs discours académiques du dix-septième siècle ; c'est plutôt comme monument historique que comme chef-d'œuvre de notre art oratoire que nous la faisons connaître. Le style en est poli, mais lent ; et les louanges données à Louis XIV ont une exagération que la postérité n'a pu admettre, que le prince lui-même eut le bon esprit de ne pas goûter sans réserve <sup>3</sup>.

... Dans l'enfance, ou pour mieux dire, dans le chaos du poème dramatique parmi nous, votre illustre frère, après avoir quelque temps cherché le bon chemin, et lutté, si j'ose ainsi dire, contre le mauvais goût de son siècle, enfin, inspiré d'un génie extraordinaire et aidé de la lecture des anciens, fit voir sur la scène la raison, mais la raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornements dont notre langue est capa-

<sup>1</sup> Racine était alors âgé de quarante-cinq ans. *Notes hist.* N° 142. — <sup>2</sup> Pierre Corneille, reçu à l'Académie en 1647, était mort âgé de 78 ans. — <sup>3</sup> *Notes hist.* N° 143.

ble ; accorda heureusement la vraisemblance et le merveilleux ; et laissa bien loin derrière lui tout ce qu'il avait de rivaux , dont la plupart , désespérant de l'atteindre et n'osant plus entreprendre de lui disputer le prix , se bornèrent à combattre la voix publique déclarée pour lui , et essayèrent en vain , par leurs discours et par leurs frivoles critiques , de rabaisser un mérite qu'ils ne pouvaient égaler.

La scène retentit encore des acclamations qu'excitèrent à leur naissance *le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Pompée*, tous ces chefs-d'œuvre représentés depuis sur tant de théâtres , traduits en tant de langues , et qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vrai , où trouvera-t-on un poète qui ait possédé à la fois tant de grands talents , tant d'excellentes parties , l'art , la force , le jugement , l'esprit ? Quelle noblesse , quelle économie dans les sujets ! quelle véhémence dans les passions ! quelle gravité dans les sentiments ! quelle dignité , et en même temps quelle prodigieuse variété dans les caractères ! Combien de rois , de princes , de héros de toutes nations nous a-t-il représentés toujours tels qu'ils doivent être , toujours uniformes avec eux-mêmes , et jamais ne se ressemblant les uns aux autres ! Parmi tout cela une magnificence d'expression proportionnée aux maîtres du monde qu'il fait souvent parler , capable néanmoins de s'abaisser quand il veut , et de descendre jusqu'aux plus simples naïvetés du comique , où il est encore inimitable ; enfin , ce qui lui est surtout particulier , une certaine force , une certaine élévation qui surprend , qui enlève , et qui rend jusqu'à ses défauts — si on lui en peut reprocher quelques-uns — plus estimables que les vertus des autres. Personnage véritablement né pour la gloire de son pays , comparable , je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a eu d'excellents tragiques , puisqu'elle confesse elle-même qu'en ce genre elle n'a pas été fort heureuse , mais aux Eschyle , aux Sophocle , aux Euripide , dont la fameuse Athè-



nes ne s'honore pas moins que des Thémistocle, des Périclès, des Alcibiade, qui vivaient en même temps qu'eux.

Oui, Monsieur, que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra l'éloquence et la poésie, et traite les habiles écrivains de gens inutiles dans les États, nous ne craindrons point de dire, à l'avantage des lettres et de ce corps fameux dont vous faites maintenant partie, que du moment que des esprits sublimes, passant de bien loin les bornes communes, se distinguent, s'immortalisent par des chefs-d'œuvre comme ceux de monsieur votre frère, quelque étrange inégalité que durant leur vie la fortune mette entre eux et les plus grands héros, après leur mort cette différence cesse. La postérité qui se plaît, qui s'instruit dans les ouvrages qu'ils lui ont laissés, ne fait point de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes, fait marcher de pair l'excellent poète et le grand capitaine. Le même siècle qui se glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste, ne se glorifie guère moins d'avoir produit Horace et Virgile. Ainsi lorsque, dans les âges suivants, on parlera avec étonnement des victoires prodigieuses et de toutes les grandes choses qui rendront notre siècle l'admiration de tous les siècles à venir, Corneille, n'en doutons point, Corneille tiendra sa place parmi toutes ces merveilles. La France se souviendra avec plaisir que, sous le règne du plus grand de ses rois, a fleuri le plus grand de ses poètes...

---

## FRAGMENTS DE L'ORAISON FUNÈBRE

D'ANNE DE GONZAGUE DE GLÈVES, PRINCESSE PALATINE;

prononcée par Bossuet, en présence de Monseigneur le prince de Condé, de Madame la duchesse et de Monseigneur le duc de Bourbon, dans l'église des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, le neuvième jour d'août 1685 <sup>1</sup>.

*Apprehendi te ab extremis terræ, et a longinquis ejus vocavi te; elegi te, et non abjeci te: ne timeas, quia ego tecum sum.* — « Je t'ai pris par la main pour te ramener des extrémités de la terre; je t'ai appelé des lieux les plus éloignés; je t'ai choisi et je ne t'ai pas rejeté: ne crains point, parce que je suis avec toi. » C'est Dieu même qui parle ainsi *Isaïe*, xli, 9 et 10.

Bossuet s'adresse aux pécheurs; il les invite à voir dans les égarements et la conversion d'Anne de Gonzague comment on s'éloigne de Dieu, et comment on revient à lui: c'est la pensée de son exorde, qui est plein de vivacité et d'énergie.

La division de cette oraison funèbre est historique. « Ne craignons pas, dit l'orateur, de faire paraître notre princesse dans les états différents où elle a été. » Ces différents états d'Anne de Gonzague sont: 1<sup>o</sup> sa pieuse jeunesse à Faremoustier et à Avenai, depuis la mort de sa mère, arrivée en 1618, jusqu'à son apparition à la cour en 1637; 2<sup>o</sup> sa vie mondaine et politique au temps de son mariage célébré en 1643, des guerres de la Fronde commencées en 1648, et de ses déceptions en 1660; 3<sup>o</sup> son vevage en 1663, qui la mena en 1672 au dérèglement et à l'incrédulité. Tels sont les événements qui remplissent la première moitié de la vie d'Anne de Gonzague et la première partie de son oraison funèbre. Les douze années de sa vie pénitente rempliront la seconde. L'orateur y racontera: 1<sup>o</sup> le retour de la princesse à Dieu; 2<sup>o</sup> sa vie exemplaire à la cour, où elle renonce aux vanités; 3<sup>o</sup> sa vie pénitente dans la retraite et dans l'intérieur de sa maison, où elle se livre aux exercices de piété; 4<sup>o</sup> ses bonnes œuvres; 5<sup>o</sup> les épreuves dont Dieu s'est servi pour la purifier, en la faisant passer par les maladies, par les scrupules et par les doutes contre la foi; 6<sup>o</sup> enfin sa mort pleine de confiance, et arrivée en 1684. Les sorties de l'orateur contre les incrédules, et ses réponses à leurs objections eurent un à-propos de circonstance. Le prince de Condé, qui était présent, venait de se convertir. Sa foi, au temps des guerres de la Fronde, avait été, sinon ébranlée, au moins

<sup>1</sup> Bossuet avait alors cinquante-sept ans.

obscurcie ; et Bossuet , qui l'avait ramené à Dieu dans ses entretiens particuliers , ne négligea pas cette occasion de l'affermir par l'exemple et les paroles d'une princesse qu'il avait singulièrement estimée , et dont la conversion n'avait pas été sans influence sur la sienne.

Jamais plante ne fut cultivée avec plus de soin , ni ne se vit plus tôt couronnée de fleurs et de fruits que la princesse Anne. Dès ses plus tendres années , elle perdit sa pieuse mère Catherine de Lorraine <sup>1</sup>. Charles duc de Nevers , et depuis duc de Mantoue <sup>2</sup>, son père , lui en trouva une digne d'elle ; et ce fut la vénérable mère Françoise de la Châtre , d'heureuse et sainte mémoire , abbesse de Faremoustier , que nous pouvons appeler la restauratrice de la règle de saint Benoît , et la lumière de la vie monastique <sup>3</sup>. Dans la solitude de sainte Fare , autant éloignée des voies du siècle que sa bienheureuse situation la sépare de tout commerce du monde ; dans cette sainte montagne , que Dieu avait choisie depuis mille ans , où les épouses de Jésus-Christ faisaient revivre la beauté des anciens jours , où les joies de la terre étaient inconnues , où les vestiges des hommes du monde , des curieux et des vagabonds ne paraissaient pas ; sous la conduite de la sainte abbesse , qui savait donner le lait aux enfants aussi bien que le pain aux forts , les commencements de la princesse Anne étaient heureux. Les mystères lui furent révélés , l'Ecriture lui devint familière. On lui avait appris la langue latine , parce que c'était celle de l'Eglise ; et l'office divin faisait ses délices. Elle aimait tout dans la vie religieuse , jusqu'à ses austérités et à ses humiliations ; et durant douze ans qu'elle fut dans ce monastère , on lui voyait tant de modestie et tant de sagesse qu'on ne savait à quoi elle était le plus propre , ou à commander ou à obéir. Mais la sage abbesse , qui la crut capable de soutenir

<sup>1</sup> Morte le 8 mars 1618. Anne n'avait alors que deux ans. — <sup>2</sup> *Notes hist.* N° 144. — <sup>3</sup> *Ibid.* N° 145.

sa réforme, la destinait au gouvernement ; et déjà on la comptait parmi les princesses qui avaient conduit cette célèbre abbaye, quand sa famille, trop empressée à exécuter ce pieux projet, le rompit.

Nous sera-t-il permis de le dire ? la princesse Marie, pleine alors de l'esprit du monde , croyait , selon la coutume des grandes maisons, que ses jeunes sœurs devaient être sacrifiées à ses grands desseins <sup>1</sup>. Qui ne sait où son rare mérite et son éclatante beauté, avantage toujours trompeur, lui firent porter ses espérances ? Et d'ailleurs, dans les plus puissantes maisons, les partages ne sont-ils pas regardés comme une espèce de dissipation, par où elles se détruisent d'elles-mêmes, tant le néant y est attaché ! La princesse Bénédicte , la plus jeune des trois sœurs, fut la première immolée à ces intérêts de famille : on la fit abbesse, sans que, dans un âge si tendre , elle sût ce qu'elle faisait ; et la marque d'une si grave dignité fut comme un jouet entre ses mains <sup>2</sup>. Un sort semblable était destiné à la princesse Anne. Elle eût pu renoncer à sa liberté, si on lui eût permis de la sentir ; et il eût fallu la conduire, et non pas la précipiter dans le bien. C'est ce qui renversa tout à coup les desseins de Faremoustier.

Avenai parut avoir un air plus libre , et la princesse Bénédicte y présentait à sa sœur une retraite agréable. Quelle merveille de la grâce ! malgré une vocation si peu régulière, la jeune abbesse devint un modèle de vertu. Ses douces conversations rétablirent dans le cœur de la princesse Anne ce que d'importuns empressements en avaient banni. Elle prêtait de nouveau l'oreille à Dieu , qui l'appelait avec tant d'attraits à la vie religieuse ; et l'asile qu'elle avait choisi pour défendre sa liberté devint un piège innocent pour la captiver. On remarquait dans les deux princesses la même noblesse

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 146. — <sup>2</sup> *Ibid.* N° 147.

dans les sentiments , le même agrément , et , si vous me permettez de parler ainsi, les mêmes insinuations dans les entretiens : au dedans les mêmes désirs , au dehors les mêmes grâces ; et jamais sœurs ne furent unies par des liens ni si doux ni si puissants. Leur vie eût été heureuse dans leur éternelle union , et la princesse Anne n'aspirait plus qu'au bonheur d'être une humble religieuse d'une sœur dont elle admirait la vertu.

En ce temps le duc de Mantoue , leur père , mourut <sup>1</sup> : les affaires les appelèrent à la cour. La princesse Bénédicte , qui avait son partage dans le ciel , fut jugée propre à concilier les intérêts différents dans la famille. Mais, ô coup funeste pour la princesse Anne ! la pieuse abbesse mourut dans ce beau travail et dans la fleur de son âge <sup>2</sup>. Je n'ai pas besoin de vous dire combien le cœur tendre de la princesse Anne fut profondément blessé par cette mort. Mais ce ne fut pas là sa plus grande plaie. Maîtresse de ses désirs , elle vit le monde , elle en fut vue : bientôt elle sentit qu'elle plaisait ; et vous savez le poison subtil qui entre dans un jeune cœur avec ces pensées. Ses beaux desseins furent oubliés. Pendant que tant de naissance , tant de biens , tant de grâces qui l'accompagnaient , lui attiraient les regards de toute l'Europe , le prince Edouard de Bavière , fils de l'électeur Frédéric V , comte Palatin du Rhin et roi de Bohême , jeune prince qui s'était réfugié en France durant les malheurs de sa maison , la mérita <sup>3</sup>. Elle préféra aux richesses les vertus de ce prince , et cette noble alliance où de tous côtés on ne trouvait que des rois. La princesse Anne l'invite à se faire instruire : il connut bientôt les erreurs où les derniers de ses pères , déserteurs de l'ancienne foi , l'avaient engagé. Heureux présages pour la

<sup>1</sup> En 1637, le 21 septembre. — <sup>2</sup> Même année, 20 novembre, à Paris, au Val-de-Grâce. Elle n'avait pas vingt ans accomplis. — <sup>3</sup> En 1645. *Ibid.* N° 444.



maison Palatine ! Sa conversion fut suivie de celle de la princesse Louise, sa sœur, dont les vertus font éclater par toute l'Eglise la gloire du saint monastère de Maubuisson ; et ces bienheureuses prémices ont attiré une telle bénédiction sur la maison Palatine, que nous la voyons enfin catholique dans son chef <sup>1</sup>. Le mariage de la princesse Anne fut un heureux commencement d'un si grand ouvrage. Mais, hélas ! tout ce qu'elle aimait devait être de peu de durée. Le prince son époux lui fut ravi <sup>2</sup>, et lui laissa trois princesses, dont les deux qui restent pleurent encore la meilleure mère qui fut jamais, et ne trouvent de consolation que dans le souvenir de ses vertus <sup>3</sup>. Ce n'est pas encore le temps de vous en parler. La princesse Palatine est dans l'état le plus dangereux de sa vie.

Que le monde voit peu de ces veuves dont parle saint Paul, « qui, vraiment veuves et désolées, » s'ensevelissent, pour ainsi dire, elles-mêmes dans le tombeau de leur époux ; y enterrent tout amour humain avec ces cendres chéries, et, délaissées sur la terre, « mettent leur espérance en Dieu et passent les nuits et les jours dans la prière <sup>4</sup> ! » Voilà l'état d'une veuve chrétienne, selon les préceptes de saint Paul ; état oublié parmi nous, où la viduité est regardée, non plus comme un état de désolation — car ces mots ne sont plus connus — mais comme un état désirable, où, affranchi de tout joug, on n'a plus à contenter que soi-même, sans songer à cette terrible sentence de saint Paul : « La veuve qui passe sa vie dans les plaisirs » — remarquez qu'il ne dit pas : la veuve qui passe sa vie dans les crimes ; il dit : « La veuve qui la passe dans les plaisirs — elle est morte toute vive <sup>5</sup> ; » parce qu'oubliant le deuil éternel et le caractère de désolation qui fait le

<sup>1</sup> Notes hist. N° 148. — <sup>2</sup> Le 18 mars 1663. — <sup>3</sup> Notes hist. N° 144.

— <sup>4</sup> Viduas honora, quæ vere viduæ sunt ... Quæ autem vere vidua est et desolata, speret in Deum, et instet obsecrationibus et orationibus nocte ac die. 1 Tim. v. 3, 5. — <sup>5</sup> Nam quæ in deliciis est, vivens mortua est, *Ibid.* 6.

soutien comme la gloire de son état, elle s'abandonne aux joies du monde. Combien donc en devrait-on pleurer comme mortes, de ces veuves jeunes et riantes que le monde trouve si heureuses ! Mais surtout, quand on a connu Jésus-Christ, et qu'on a eu part à ses grâces ; quand la lumière divine s'est découverte, et qu'avec des yeux illuminés on se jette dans les voies du siècle ; qu'arrive-t-il à une âme qui tombe d'un si haut état, qui renouvelle contre Jésus-Christ, et encore contre Jésus-Christ connu et goûté, tous les outrages des Juifs, et le crucifie encore une fois ? Vous reconnaissez le langage de saint Paul. Achevez donc, grand Apôtre, et dites-nous ce qu'il faut attendre d'une chute si déplorable. « Il est impossible, dit-il, qu'une telle âme soit renouvelée par la pénitence <sup>1</sup>. » Impossible : quelle parole ! soit, Messieurs, qu'elle signifie que la conversion de ces âmes, autrefois si favorisées, surpasse toute la mesure des dons ordinaires, et demande, pour ainsi parler, le dernier effort de la puissance divine ; soit que l'impossibilité dont parle saint Paul veuille dire qu'en effet il n'y a plus de retour à ces premières douceurs qu'a goûtées une âme innocente, quand elle y a renoncé avec connaissance ; de sorte qu'elle ne peut rentrer dans la grâce que par des chemins difficiles et avec des peines extrêmes.

Quoi qu'il en soit, chrétiens, l'un et l'autre s'est vérifié dans la princesse Palatine. Pour la plonger entièrement dans l'amour du monde, il fallait ce dernier malheur : quoi ? la faveur de la cour. La cour veut toujours unir les plaisirs avec les affaires. Par un mélange étonnant, il n'y a rien de plus sérieux, ni ensemble de plus enjoué. Enfoncez ; vous trouvez

<sup>1</sup> Impossibile est enim eos qui semel sunt illuminati, gustaverunt etiam donum cœleste, et participes facti sunt Spiritus sancti ; gustaverunt nihilominus bonum Dei verbum, virtutesque sæculi venturi, et prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam, rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei, et ostentui habentes. *Heb. vi. 4. et seq.*

partout des intérêts cachés, des jalousies délicates qui causent une extrême sensibilité, et, dans une ardente ambition, des soins et un sérieux aussi triste qu'il est vain. Tout est couvert d'un air gai, et vous diriez qu'on ne songe qu'à s'y divertir. Le génie de la princesse Palatine se trouva également propre aux divertissements et aux affaires. La cour ne vit jamais rien de plus engageant ; et, sans parler de sa pénétration ni de la fertilité infinie de ses expédients, tout céda au charme secret de ses entretiens.

Que vois-je durant ce temps ? quel trouble ! quel affreux spectacle se présente ici à mes yeux ! La monarchie ébranlée jusqu'aux fondements, la guerre civile, la guerre étrangère, le feu au dedans et au dehors ; les remèdes de tous côtés plus dangereux que les maux ; les princes arrêtés avec grand péril, et délivrés avec un péril encore plus grand ; ce prince que l'on regardait comme le héros de son siècle, rendu inutile à sa patrie dont il avait été le soutien ; et ensuite, je ne sais comment, contre sa propre inclination, armé contre elle ; un ministre persécuté et devenu nécessaire, non-seulement par l'importance de ses services, mais encore par ses malheurs où l'autorité souveraine était engagée <sup>1</sup>. Que dirais-je ? Était-ce là de ces tempêtes par où le ciel a besoin de se décharger quelquefois ? et le calme profond de nos jours devait-il être précédé par de tels orages ? ou bien était-ce les derniers efforts d'une liberté remuante, qui allait céder la place à l'autorité légitime ? ou bien était-ce comme un travail de la France prête à enfanter le règne miraculeux de Louis ? Non, non : c'est Dieu qui voulait montrer qu'il donne la mort, et qu'il ressuscite ; qu'il plonge jusqu'aux enfers, et qu'il en retire <sup>2</sup> ; qu'il secoue la terre et la brise, et qu'il guérit en un moment toutes ses brisures <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Condé et Mazarin. — <sup>2</sup> Dominus mortificat, et vivificat ; deducit ad inferos, et reducit. I, *Reg.* 11, 6. — <sup>3</sup> Commovisti terram, et conturbasti eam : sana contritiones ejus, quia commota est. *Ps.* LIX, 4.

Ce fut là que la princesse Palatine signala sa fidélité, et fit paraître toutes les richesses de son esprit. Je ne dis rien qui ne soit connu. Toujours fidèle à l'Etat et à la grande reine Anne d'Autriche, on sait qu'avec le secret de cette princesse, elle eût encore celui de tous les partis; tant elle était pénétrante, tant elle s'attirait de confiance, tant il lui était naturel de gagner les cœurs! Elle déclarait aux chefs des partis jusqu'où elle pouvait s'engager; et on la croyait incapable ni de tromper ni d'être trompée. Mais son caractère particulier était de concilier les intérêts opposés, et en s'élevant au-dessus, de trouver le secret endroit, et comme le nœud par où on les peut réunir. Que lui servirent ces rares talents? que lui servit d'avoir mérité la confiance intime de la cour, d'en soutenir le ministre, deux fois éloigné, contre sa mauvaise fortune, contre ses propres frayeurs, contre la malignité de ses ennemis, et enfin contre ses amis, ou partagés, ou irrésolus, ou infidèles? Que ne lui promit-on pas dans ces besoins! Mais quel fruit lui en revint-il, sinon de connaître par expérience le faible des grands politiques; leurs volontés changeantes ou leurs paroles trompeuses; la diverse face des temps; les amusements des promesses; l'illusion des amitiés de la terre, qui s'en vont avec les années et les intérêts; et la profonde obscurité du cœur de l'homme, qui ne sait jamais ce qu'il voudra, qui souvent ne sait pas bien ce qu'il veut, et qui n'est pas moins caché ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres? O éternel roi des siècles, qui possédez seul l'immortalité, voilà ce qu'on vous préfère; voilà ce qui éblouit les âmes qu'on appelle grandes!

Dans ces déplorables erreurs, la princesse Palatine avait les vertus que le monde admire, et qui font qu'une âme séduite s'admire elle-même: inébranlable dans ses amitiés, et incapable de manquer aux devoirs humains. La reine sa sœur en fit l'épreuve dans un temps où leurs cœurs étaient désunis.

Un nouveau conquérant s'élève en Suède. On y voit un



autre Gustave non moins fier, ni moins hardi, ou moins bel-liquieux que celui dont le nom fait encore trembler l'Allemagne. Charles-Gustave parut à la Pologne surprise et trahie comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles, tout prêt à la mettre en pièces <sup>1</sup>. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit fondre sur l'ennemi avec la vitesse d'un aigle? Où sont ces âmes guerrières, ces marteaux d'armes tant vantés, et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain? Ni les chevaux ne sont vites, ni les hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur. En même temps la Pologne se voit ravagée par le rebelle Cosaque, par le Moscovite infidèle, et plus encore par le Tartare, qu'elle appelle à son secours dans son désespoir. Tout nage dans le sang, et on ne tombe que sur des corps morts. La reine n'a plus de retraite; elle a quitté le royaume. Après de courageux, mais de vains efforts, le roi est contraint de la suivre. Réfugiés dans la Silésie, où ils manquent des choses les plus nécessaires, il ne leur reste qu'à considérer de quel côté allait tomber ce grand arbre ébranlé par tant de mains, et frappé de tant de coups à sa racine, ou qui en enlèverait les rameaux épars <sup>2</sup>. Dieu en avait disposé autrement. La Pologne était nécessaire à son Eglise, et lui devait un vengeur <sup>3</sup>. Il la regarde en pitié. Sa main puissante ramène en arrière le Suédois indompté, tout frémissant qu'il était. Il se venge sur le Danois, dont la soudaine invasion l'avait rappelé; et déjà il l'a réduit à l'extrémité. Mais l'Empire et la Hollande se remuent contre un conquérant qui menaçait tout le Nord de la servitude. Pendant qu'il rassemble de nou-

<sup>1</sup> En 1655. *Notes hist.* N° 149. — <sup>2</sup> *Clamavit fortiter, et sic ait : Succidite arborem, et præcidite ramos ejus : excutite folia ejus, et dispergite fructus ejus. Dan. iv, 11, 20. Succident eum alieni, et crudelissimi nationum, et projicient eum super montes; et in cunctis convallibus corrueunt rami ejus, et confringentur arbuscula ejus in universis rupibus terræ. Ezech. xxxi, 12.* — <sup>3</sup> Jean Sobieski, vainqueur des Turcs qui assiégèrent Vienne en 1683.



velles forces et médite de nouveaux carnages , Dieu tonne du plus haut des cieux ; le redouté capitaine tombe au plus beau temps de sa vie, et la Pologne est délivrée <sup>1</sup>. Mais le premier rayon d'espérance vint de la princesse Palatine : honteuse de n'envoyer que cent mille livres au roi et à la reine de Pologne, elle les envoie du moins avec une incroyable promptitude. Qu'admira-t-on davantage, ou de ce que ce secours vint si à propos, ou de ce qu'il vint d'une main dont on ne l'attendait pas, ou de ce que, sans chercher d'excuse dans le mauvais état où se trouvaient ses affaires, la princesse Palatine s'ôta tout pour soulager une sœur qui ne l'aimait pas ? Les deux princesses ne furent plus qu'un même cœur ; la reine parut vraiment reine par une bonté et par une magnificence dont le bruit a retenti par toute la terre ; et la princesse Palatine joignit au respect qu'elle avait pour une aînée de ce rang et de ce mérite, une éternelle reconnaissance.

Quel est, Messieurs, cet aveuglement dans une âme chrétienne, et qui le pourrait comprendre, d'être incapable de manquer aux hommes, et de ne craindre pas de manquer à Dieu ? Comme si le culte de Dieu ne tenait aucun rang parmi les devoirs ! ConteZ-nous donc maintenant, vous qui les savez, toutes les grandes qualités de la princesse Palatine ; faites-nous voir, si vous le pouvez, toutes les grâces de cette douce éloquence qui s'insinuait dans les cœurs par des tours si nouveaux et si naturels ; dites qu'elle était généreuse, libérale, reconnaissante, fidèle dans ses promesses, juste : vous ne faites que raconter ce qui l'attachait à elle-même. Je ne vois dans tout ce récit que le prodigue de l'Evangile, qui veut avoir son partage, qui veut jouir de soi-même et des biens que son père lui a donnés ; qui s'en va le plus loin qu'il peut de la maison paternelle, « dans un pays écarté, » où il dissipe tant

<sup>1</sup> En 1660.

de rares trésors, et, en un mot, où il donne au monde tout ce que Dieu voulait avoir <sup>1</sup>. Pendant qu'elle contentait le monde et se contentait elle-même, la princesse Palatine n'était pas heureuse; et le vide des choses humaines se faisait sentir à son cœur. Elle n'était heureuse, ni pour avoir avec l'estime du monde, qu'elle avait tant désirée, celle du roi même; ni pour avoir l'amitié et la confiance de Philippe et des deux princesses qui ont fait successivement avec lui la seconde lumière de la cour: de Philippe, dis-je, ce grand prince que ni sa naissance, ni sa valeur, ni la victoire elle-même, quoiqu'elle se donne à lui avec tous ses avantages, ne peuvent enfler; et de ces deux grandes princesses dont on ne peut nommer l'une sans douleur, ni connaître l'autre sans l'admirer <sup>2</sup>. Mais peut-être que le solide établissement de la famille de notre princesse achèvera son bonheur. Non, elle n'était heureuse, ni pour avoir placé auprès d'elle la princesse Anne, sa chère fille et les délices de son cœur, ni pour l'avoir placée dans une maison où tout est grand. Que sert de s'expliquer davantage? On dit tout quand on prononce seulement le nom de Louis de Bourbon, prince de Condé, et de Henri-Jules de Bourbon, duc d'Enghien <sup>3</sup>. Avec un peu plus de vie, elle aurait vu les grands dons, et le premier des mortels, touché de ce que le monde admire le plus après lui, se plaire à le reconnaître par de dignes distinctions <sup>4</sup>. C'est ce qu'elle devait attendre du mariage de la princesse Anne. Celui de la princesse Bénédicte ne fut guère moins heureux, puisqu'elle épousa Jean Frédéric, duc de Brunswick et de Hanovre, souverain puissant, qui avait joint le savoir avec la valeur, la religion catholique avec les vertus de sa maison, et, pour comble de joie à notre princesse, le service de l'Empire avec les inté-

<sup>1</sup> *Luc.* xv, 12, 13. — <sup>2</sup> Henriette d'Angleterre, et Charlotte-Elisabeth de Bavière, seconde femme de Philippe d'Orléans. — <sup>3</sup> *Notes hist.* N° 150.

— <sup>4</sup> *Ibid.* N° 151.

rêts de la France. Tout était grand dans sa famille; et la princesse Marie sa fille n'aurait eu à désirer sur la terre qu'une vie plus longue <sup>1</sup>. Que s'il fallait, avec tant d'éclat, la tranquillité et la douceur, elle trouvait dans un prince aussi grand d'ailleurs que celui qui honore cette audience, avec les grandes qualités, celles qui pouvaient contenter sa délicatesse; et dans la duchesse sa chère fille un naturel tel qu'il fallait à un cœur comme le sien, un esprit qui se fait sentir sans vouloir briller, une vertu qui devait bientôt forcer l'estime du monde, et, comme une vive lumière, percer tout à coup avec un grand éclat un beau mais sombre nuage. Cette alliance fortunée lui donnait une perpétuelle et étroite liaison avec le prince, qui de tout temps avait le plus ravi son estime, prince qu'on admire autant dans la paix que dans la guerre, en qui l'univers attentif ne voit plus rien à désirer et s'étonne de trouver enfin toutes les vertus en un seul homme. Que fallait-il davantage, et que manquait-il au bonheur de notre princesse? Dieu qu'elle avait connu, et tout avec lui.

Une fois elle lui avait rendu son cœur. Les douceurs célestes qu'elle avait goûtées sous les ailes de sainte Fare étaient revenues dans son esprit. Retirée à la campagne, séquestrée du monde, elle s'occupa trois ans entiers à régler sa conscience et ses affaires <sup>2</sup>. Un million qu'elle retira du duché de Réthelois servit à multiplier ses bonnes œuvres; et la première fut d'acquiescer ce qu'elle devait, avec une scrupuleuse régularité, sans se permettre ces compositions si adroitement colorées, qui souvent ne sont qu'une injustice couverte d'un nom spécieux. Est-ce donc ici cet heureux retour que je vous promets depuis si longtemps? Non, Messieurs; vous ne verrez encore à cette fois qu'un plus déplorable éloignement. Ni les conseils de la Pro-

<sup>1</sup> Marie, princesse de Salins, morte avant sa mère. — <sup>2</sup> De 1660-1663. *Notes hist.* N° 152.

vidence, ni l'état de la princesse, ne permettaient qu'elle partageât tant soit peu son cœur : une âme comme la sienne ne souffre point de tels partages ; et il fallait ou tout à fait rompre, ou se rengager tout à fait avec le monde. Les affaires l'y rappelèrent ; sa piété s'y dissipa encore une fois ; elle éprouva que Jésus-Christ n'a pas dit en vain : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus*. « L'état de l'homme qui retombe devient pire que le premier <sup>1</sup>. » Tremblez, âmes réconciliées, qui renoncez si souvent à la grâce de la pénitence ; tremblez, puisque chaque chute creuse sous vos pas de nouveaux abîmes ; tremblez enfin au terrible exemple de la princesse Palatine. A ce coup le Saint-Esprit irrité se retire, les ténèbres s'épaississent, la foi s'éteint.

Un saint abbé dont la doctrine et la vie sont un ornement de notre siècle, ravi d'une conversion aussi admirable et aussi parfaite que celle de notre princesse, lui ordonna de l'écrire pour l'édification de l'Eglise <sup>2</sup>. Elle commence ce récit en confessant son erreur. Vous, Seigneur, dont la bonté infinie n'a rien donné aux hommes de plus efficace pour effacer leurs péchés que la grâce de les reconnaître, recevez l'humble confession de votre servante ; et en mémoire d'un tel sacrifice, s'il lui reste quelque chose à expier après une si longue pénitence, faites-lui sentir aujourd'hui vos miséricordes. Elle confesse donc, chrétiens, qu'elle avait tellement perdu les lumières de la foi que, lorsqu'on parlait sérieusement des mystères de la religion, elle avait peine à retenir ce ris dédaigneux qu'excitent les personnes simples lorsqu'on leur voit croire des choses impossibles. « Et, poursuit-elle, c'eût été pour moi le plus grand de tous les miracles que de me faire croire fermement le christianisme. » Que n'eût-elle pas donné pour obtenir ce miracle ? Mais l'heure marquée par la divine Providence n'était

<sup>1</sup> *Luc.* XI, 26. — <sup>2</sup> De Rancé, le célèbre abbé de la Trappe, mort en 1700.



pas encore venue. C'était le temps où elle devait être livrée à elle-même, pour mieux sentir dans la suite la merveilleuse victoire de la grâce. Ainsi elle gémissait dans son incrédulité, qu'elle n'avait pas la force de vaincre. Peu s'en faut qu'elle ne s'emporte jusqu'à la dérision, qui est le dernier excès et comme le triomphe de l'orgueil; et qu'elle ne se trouve parmi « ces moqueurs dont le jugement est si proche, » selon la parole du Sage : *Parata sunt derisoribus judicia* <sup>1</sup>...

En cet état, chrétiens, où la foi même est perdue, c'est-à-dire, où le fondement est renversé, que restait-il à notre princesse? que restait-il à une âme qui, par un juste jugement de Dieu, était déchue de toutes les grâces, et ne tenait à Jésus-Christ par aucun lien? Qu'y restait-il, chrétiens, si ce n'est ce que dit saint Augustin? Il restait la souveraine misère et la souveraine miséricorde. *Restabat magna miseria et magna misericordia* <sup>2</sup>. Il restait ce secret regard d'une Providence miséricordieuse qui la voulait rappeler des extrémités de la terre; et voici quelle fut la première touche. Prêtez l'oreille, Messieurs; elle a quelque chose de miraculeux. Ce fut un songe admirable, de ceux que Dieu même fait venir du ciel par le ministère des anges, dont les images sont si nettes et si démêlées, où l'on voit je ne sais quoi de céleste. Elle crut — c'est elle-même qui le raconte au saint abbé; écoutez, et prenez garde surtout de n'écouter pas avec mépris l'ordre des avertissements divins et la conduite de la grâce — elle crut, dis-je, « que marchant seule dans une forêt, elle y avait rencontré un aveugle dans une petite loge. Elle s'approche pour lui demander s'il était aveugle de naissance, ou s'il l'était devenu par quelque accident. Il répondit qu'il était aveugle-né. Vous ne savez donc pas, reprit-elle, ce que c'est que la

<sup>1</sup> *Prov.* xix, 29. Nous supprimons ici, faute d'espace, une longue et vigoureuse sortie contre les incrédules. — <sup>2</sup> Le texte de saint Augustin porte : *Remansit magna, etc. Enarrat. in Ps.* l, n. 8. *Oper. t.* IV, p. 466.



lumière, qui est si belle et si agréable, et le soleil, qui a tant d'éclat et de beauté? Je n'ai, dit-il, jamais joui de ce bel objet, et je ne m'en puis former aucune idée. Je ne laisse pas de croire, continua-t-il, qu'il est d'une beauté ravissante. L'aveugle parut alors changer de voix et de visage, et prenant un ton d'autorité : Mon exemple, dit-il, vous doit apprendre qu'il y a des choses très-excellentes et très-admirables qui échappent à notre vue, et qui n'en sont ni moins vraies ni moins désirables, quoiqu'on ne les puisse ni comprendre ni imaginer. »

C'est en effet qu'il manque un sens aux incrédules comme à l'aveugle; et ce sens, c'est Dieu qui le donne, selon ce que dit saint Jean : « Il nous a donné un sens pour connaître le « vrai Dieu, et pour être en son vrai Fils. » *Dedit nobis sensum, ut cognoscamus verum Deum, et simus in vero Filio ejus*<sup>1</sup>. Notre princesse le comprit. En même temps, au milieu d'un songe si mystérieux, « elle fit l'application de la belle comparaison de l'aveugle aux vérités de la religion et de l'autre vie. » Ce sont ses mots que je vous rapporte. Dieu, qui n'a besoin ni de temps, ni d'un long circuit de raisonnement pour se faire entendre, tout à coup lui ouvrit les yeux. Alors, par une soudaine illumination, « elle se sentit si éclairée — c'est elle-même qui continue à vous parler — et tellement transportée de la joie d'avoir trouvé ce qu'elle cherchait depuis si longtemps, qu'elle ne put s'empêcher d'embrasser l'aveugle, dont le discours lui découvrait une plus belle lumière que celle dont il était privé. Et, dit-elle, il se répandit dans mon cœur une joie si douce et une foi si sensible, qu'il n'y a point de paroles capables de l'exprimer. »

Vous attendez, chrétiens, quel sera le réveil d'un sommeil

<sup>1</sup> I Joan. v, 20.

si doux et si merveilleux. Ecoutez, et reconnaissez que ce songe est vraiment divin. « Elle s'éveilla là-dessus, dit-elle, et se trouva dans le même état où elle s'était vue dans cet admirable songe, c'est-à-dire, tellement changée qu'elle avait peine à le croire. » Le miracle qu'elle attendait est arrivé : elle croit, elle qui jugeait la foi impossible. Dieu la change par une lumière soudaine et par un songe qui tient de l'extase. Tout suit en elle de la même force. « Je me levai, poursuit-elle, avec précipitation. Mes actions étaient mêlées d'une joie et d'une activité extraordinaires. » Vous le voyez, cette nouvelle vivacité, qui animait ses actions, se ressent encore dans ses paroles. « Tout ce que je lisais sur la religion me touchait jusqu'à répandre des larmes. Je me trouvais à la messe dans un état bien différent de celui où j'avais accoutumé d'être. » Car c'était de tous les mystères celui qui lui paraissait le plus incroyable. « Mais alors, dit-elle, il me semblait sentir la présence réelle de Notre-Seigneur, à peu près comme l'on sent les choses visibles, et dont l'on ne peut douter. » Ainsi elle passa tout à coup d'une profonde obscurité à une lumière manifeste ; les nuages de son esprit sont dissipés : miracle aussi étonnant que celui où Jésus-Christ fit tomber en un instant des yeux de Saul converti cette espèce d'écaille dont ils étaient couverts<sup>1</sup>. Qui donc ne s'écrierait à un si soudain changement : « Le doigt de Dieu est ici<sup>2</sup> ? » La suite ne permet pas d'en douter, et l'opération de la grâce se reconnaît dans ses fruits. Depuis ce bienheureux moment, la foi de notre princesse fut inébranlable ; et même cette joie sensible qu'elle avait à croire, lui fut continuée quelque temps.

Mais au milieu de ces célestes douceurs, la justice divine eut son tour. L'humble princesse ne crut pas qu'il lui fût

<sup>1</sup> Act. ix, 18. — <sup>2</sup> Digitus Dei est hic. Exod. viii, 19.

permis d'approcher d'abord des saints sacrements. Trois mois entiers furent employés à repasser avec larmes ses ans écoulés parmi tant d'illusions, et à préparer sa confession. Dans l'approche du jour désiré où elle espérait de la faire, elle tomba dans une syncope qui ne lui laissa ni couleur, ni pouls, ni respiration. Revenue d'une si longue et si étrange défaillance, elle se vit replongée dans un plus grand mal ; et après les affres de la mort, elle ressentit toutes les horreurs de l'enfer. Digne effet des sacrements de l'Eglise, qui, donnés ou différés, font sentir à l'âme la miséricorde de Dieu, ou tout le poids de ses vengeances. Son confesseur, qu'elle appelle, la trouve sans force, incapable d'application, et prononçant à peine quelques mots entrecoupés. Il fut contraint de remettre la confession au lendemain. Mais il faut qu'elle vous raconte elle-même quelle nuit elle passa dans cette attente. Qui sait si la Providence n'aura pas amené ici quelque âme égarée, qui doive être touchée de ce récit ? « Il est, dit-elle, impossible de s'imaginer les étranges peines de mon esprit, sans les avoir éprouvées. J'appréhendais à chaque moment le retour de ma syncope, c'est-à-dire, ma mort et ma damnation. J'avais bien que je n'étais pas digne d'une miséricorde que j'avais si longtemps négligée ; et je disais à Dieu dans mon cœur que je n'avais aucun droit de me plaindre de sa justice, mais qu'enfin, chose insupportable ! je ne le verrais jamais ; que je serais éternellement avec ses ennemis, éternellement sans l'aimer, éternellement haïe de lui. Je sentais tendrement ce déplaisir, et je le sentais même, comme je crois — ce sont ses propres paroles — entièrement détaché des autres peines de l'enfer. »

Le voilà, mes chères sœurs, vous le connaissez, le voilà ce pur amour que Dieu lui-même répand dans les cœurs avec toutes ses délicatesses et dans toute sa vérité. La voilà cette crainte qui change les cœurs ; non point la crainte de l'es-

clave qui craint l'arrivée d'un maître fâcheux, mais la crainte d'une chaste épouse qui craint de perdre ce qu'elle aime.

Ces sentiments tendres, mêlés de larmes et de frayeur, aigrissaient son mal jusqu'à la dernière extrémité ; nul n'en pénétrait la cause, et on attribuait ces agitations à la fièvre dont elle était tourmentée. Dans cet état pitoyable, pendant qu'elle se regardait comme une personne réprouvée et presque sans espérance de salut, Dieu, qui fait entendre ses vérités en telle manière et sous telles figures qu'il lui plaît, continua de l'instruire, comme il a fait Joseph et Salomon ; et durant l'assoupissement que l'accablement lui causa, il lui mit dans l'esprit cette parabole si semblable à celle de l'Evangile<sup>1</sup>. Elle voit paraître ce que Jésus-Christ n'a pas dédaigné de nous donner comme l'image de sa tendresse, une poule devenue mère, empressée autour des petits qu'elle conduisait. Un d'eux s'étant écarté, notre malade le voit englouti par un chien avide. Elle accourt ; elle lui arrache cet innocent animal. En même temps on lui crie d'un autre côté qu'il le fallait rendre au ravisseur, dont on éteindrait l'ardeur en lui enlevant sa proie. « Non, dit-elle, je ne le rendrai jamais. » En ce moment elle s'éveilla ; et l'application de la figure, qui lui avait été montrée, se fit en un instant dans son esprit, comme si on lui eût dit : « Si vous, qui êtes mauvaise<sup>2</sup>, ne pouvez vous résoudre à rendre ce petit animal que vous avez sauvé, pourquoi croyez-vous que Dieu, infiniment bon, vous redonnera au démon, après vous avoir tirée de sa puissance ? Espérez et prenez courage. » A ces mots elle demeura dans un calme et dans une joie qu'elle ne pouvait exprimer, « comme si un ange lui eût appris — ce sont encore ses paroles — que Dieu ne l'abandonnerait pas. » Ainsi tomba tout à coup la fureur des

<sup>1</sup> *Matth.* xxiii, 37. — <sup>2</sup> Si ergo vos, cum sitis mali, etc. *Ibid.* vii, 11.



vents et des flots à la voix de Jésus-Christ qui les menaçait <sup>1</sup>; et il ne fit pas un moindre miracle dans l'âme de notre sainte pénitente, lorsque, parmi les frayeurs d'une conscience alarmée et « les douleurs de l'enfer, » il lui fit sentir tout à coup, par une vive confiance, avec la rémission de ses péchés, cette « paix qui surpasse toute intelligence <sup>2</sup>. » Alors une joie céleste saisit tous ses sens, « et les os humiliés tressaillirent <sup>3</sup>. » Souvenez-vous, ô sacré pontife, quand vous tiendrez en vos mains la sainte victime qui ôte les péchés du monde, souvenez-vous de ce miracle de sa grâce. Et vous saints prêtres, venez; et vous, saintes filles, et vous, chrétiens; venez aussi, ô pécheurs. Tous ensemble, commençons d'une même voix le cantique de la délivrance, et ne cessons de répéter avec David : « Que Dieu est bon, que sa miséricorde est éternelle <sup>4</sup> ! »

Il ne faut point manquer à de telles grâces, ni les recevoir avec mollesse. La princesse Palatine change en un moment tout entière : nulle parure que la simplicité, nul ornement que la modestie. Elle se montre au monde à cette fois; mais ce fut pour lui déclarer qu'elle avait renoncé à ses vanités. Car aussi quelle erreur à une chrétienne, et encore à une chrétienne pénitente, d'orner ce qui n'est digne que de son mépris, de peindre et de parer l'idole du monde, de retenir comme par force et avec mille artifices autant indignes qu'inutiles, ces grâces qui s'envolent avec le temps? Sans s'effrayer de ce qu'on dirait, sans craindre comme autrefois ce vain fantôme des âmes infirmes, dont les grands sont épouvantés plus que tous les autres, la princesse Palatine parut à la cour si différente d'elle-même; et dès lors elle renonça à tous les diver-

<sup>1</sup> *Marc.* iv, 39. — <sup>2</sup> *Dolores inferni circumdederunt me. Ps.* xvii, 6. — *Pax Dei, quæ exuperat omnem sensum. Philip.* iv, 7. — <sup>3</sup> *Auditui meo dabis gaudium et lætitiā; et exultabunt ossa humiliata. Ps.* l, 10. — <sup>4</sup> *Confitemini Domino, quoniam bonus, quoniam in æternum misericordia ejus. Ps.* cxxxv, 1.



tissemens , à tous les jeux , jusqu'aux plus innocents , se soumettant aux sévères lois de la pénitence chrétienne , et ne songeant qu'à restreindre et à punir une liberté qui n'avait pu demeurer dans ses bornes.

Douze ans de persévérance au milieu des épreuves les plus difficiles l'ont élevée à un éminent degré de sainteté. La règle qu'elle se fit dès le premier jour fut immuable ; toute sa maison y entra : chez elle on ne faisait que passer d'un exercice de piété à un autre. Jamais l'heure de l'oraison ne fut changée ni interrompue , pas même par les maladies. Elle savait que , dans ce commerce sacré , tout consiste à s'humilier sous la main de Dieu et moins à donner qu'à recevoir ; ou plutôt , selon le précepte de Jésus-Christ , son oraison fut perpétuelle pour être égale au besoin<sup>1</sup>. La lecture de l'Evangile et des livres saints en fournissait la matière. Si le travail semblait l'interrompre , ce n'était que pour la continuer d'une autre sorte. Par le travail on charmait l'ennui , on ménageait le temps , on guérissait la langueur de la paresse et les pernicieuses rêveries de l'oisiveté. L'esprit se relâchait pendant que les mains , industrieusement occupées , s'exerçaient dans des ouvrages dont la piété avait donné le dessein : c'était ou des habits pour les pauvres , ou des ornemens pour les autels. Les Psau-  
mes avaient succédé aux cantiques des joies du siècle. Tant qu'il n'était point nécessaire de parler , la sage princesse gardait le silence : la vanité et les médisances , qui soutiennent tout le commerce du monde , lui faisaient craindre tous les entretiens ; et rien ne lui paraissait ni agréable ni sûr que la solitude. Quand elle parlait de Dieu , le goût intérieur d'où sortaient toutes ses paroles se communiquait à ceux qui conversaient avec elle ; et les nobles expressions qu'on remarquait dans ses discours ou dans ses écrits , venaient de la haute idée

<sup>1</sup> Oportet semper orare , et non deficere. *Luc.* XVIII, 1.

qu'elle avait conçue des choses divines. Sa foi ne fut pas moins simple que vive. Dans les fameuses questions qui ont troublé en tant de manières le repos de nos jours, elle déclarait hautement qu'elle n'avait autre part à y prendre que celle d'obéir à l'Eglise <sup>1</sup>.

Si elle eût eu la fortune des ducs de Nevers ses pères, elle en aurait surpassé la pieuse magnificence, quoique cent temples fameux en portent la gloire jusqu'au ciel, « et que les églises des saints publient leurs aumônes <sup>2</sup>. » Le duc son père avait fondé dans ses terres de quoi marier tous les ans soixante filles : riche oblation, présent agréable. La princesse sa fille en mariait aussi tous les ans ce qu'elle pouvait, ne croyant pas assez honorer les libéralités de ses ancêtres, si elle ne les imitait. On ne peut retenir ses larmes, quand on lui voit épancher son cœur sur de vieilles femmes qu'elle nourrissait. Des yeux si délicats firent leurs délices de ces visages ridés, de ces membres courbés sous les ans. Ecoutez ce qu'elle en écrit au fidèle ministre de ses charités ; et dans un même discours, apprenez à goûter la simplicité et la charité chrétienne. « Je suis ravie, dit-elle, que l'affaire de nos bonnes vieilles soit si avancée. Achéons vite, au nom de Notre-Seigneur ; ôtons vite cette bonne femme de l'étable où elle est, et la mettons dans un de ces petits lits. » Quelle nouvelle vivacité succède à celle que le monde inspire ! Elle poursuit : « Dieu me donnera peut-être de la santé, pour aller servir cette paralytique : au moins je le ferai par mes soins, si les forces me manquent ; et joignant mes maux aux siens, je les offrirai plus hardiment à Dieu. Mandez-moi ce qu'il faut pour la nourriture et les ustensiles de ces pauvres femmes ; peu à peu nous les mettrons à leur aise. » Je me plais à répéter toutes ces paroles, malgré les oreilles délicates :

<sup>1</sup> Allusion au Jansénisme. — <sup>2</sup> *Eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia sanctorum. Eccli. xxxi, 41.*

elles effacent les discours les plus magnifiques , et je voudrais ne parler plus que ce langage. Dans les nécessités extraordinaires , sa charité faisait de nouveaux efforts. Le rude hiver des années dernières acheva de la dépouiller de ce qui lui restait de superflu. Tout devint pauvre dans sa maison et sur sa personne : elle voyait disparaître avec une joie sensible les restes des pompes du monde ; et l'aumône lui apprenait à se retrancher tous les jours quelque chose de nouveau. C'est en effet la vraie grâce de l'aumône , en soulageant les besoins des pauvres , de diminuer en nous d'autres besoins , c'est-à-dire , ces besoins honteux qu'y fait la délicatesse , comme si la nature n'était pas assez accablée de nécessités.

Qu'attendez-vous , chrétiens , à vous convertir ; et pourquoi désespérez-vous de votre salut ? Vous voyez la perfection où s'élève l'âme pénitente , quand elle est fidèle à la grâce. Ne craignez ni la maladie , ni les dégoûts , ni les tentations , ni les peines les plus cruelles. Une personne si sensible et si délicate , qui ne pouvait seulement entendre nommer les maux , a souffert , douze ans entiers et presque sans intervalle , ou les plus vives douleurs , ou des langueurs qui épuisaient le corps et l'esprit ; et cependant durant tout ce temps , et dans les tourments inouïs de sa dernière maladie où ses maux s'augmentèrent jusqu'aux derniers excès , elle n'a eu à se repentir que d'avoir une seule fois souhaité une mort plus douce. Encore réprima-t-elle ce faible désir , en disant aussitôt après , avec Jésus-Christ , la prière du sacré mystère du Jardin ; c'est ainsi qu'elle appelait la prière de l'agonie de notre Sauveur : « O mon père , que votre volonté soit faite , et non pas la mienne <sup>1</sup>... »

La princesse convertie et pénitente passa par tous les genres d'épreuves , et s'y sanctifia : le tableau de ses souffrances physiques et morales termine son éloge funèbre.

<sup>1</sup> Pater ... non mea voluntas , sed tua fiat. *Luc.* xxii, 42.

## FRAGMENT DE L'ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT ET PUISSANT SEIGNEUR MESSIRE MICHEL LE TELLIER,  
CHEVALIER, CHANCELIER DE FRANCE,

prononcée par Bossuet, dans l'église paroissiale de Saint-Gervais,  
le 25 janvier 1686 <sup>1</sup>.

*Posside sapientiam, acquirere prudentiam; arripe illam, et exaltabit te; glorificaberis ab ea, cum eam fueris amplexatus.* — Possédez la sagesse, et acquérez la prudence; si vous la cherchez avec ardeur, elle vous élèvera; et vous remplira de gloire, quand vous l'aurez embrassée. *Prov. iv, 7 et 8.*

*Sagesse de Michel Le Tellier et son dévouement au bien public, pendant les guerres de la Fronde. — Extrait de la première partie.*

Ce qui rend sa modération plus digne de nos louanges, c'est la force de son génie né pour l'action, et la vigueur qui, durant cinq ans, lui fit dévouer sa tête aux fureurs civiles <sup>2</sup>. Si aujourd'hui je me vois contraint de retracer l'image de nos malheurs, je n'en ferai point d'excuse à mon auditoire, où, de quelque côté que je me tourne, tout ce qui frappe mes yeux me montre une fidélité irréprochable, ou peut-être une courte erreur réparée par de longs services. Dans ces fatales conjonctures, il fallait à un ministre étranger <sup>3</sup> un homme d'un ferme génie et d'une égale sûreté, qui, nourri dans les compagnies <sup>4</sup>, connût les ordres du royaume et l'esprit de la nation. Pendant que la magnanime et intrépide régente <sup>5</sup> était obligée à montrer le roi enfant aux provinces, pour dissiper

<sup>1</sup> Cinq mois après l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague. Bossuet était dans sa cinquante-huitième année. Il fait dans ce discours le tableau politique des hommes et des événements de son siècle, à la façon de Tacite dont il égale la fermeté et la profondeur. *Notes hist.* n° 153. — <sup>2</sup> Depuis la journée des Barricades, 27 août 1648, jusqu'en 1653, qui fut la dernière année des troubles sérieux dans l'intérieur du royaume. — <sup>3</sup> Le cardinal Jules Mazarin était né dans le royaume de Naples. — <sup>4</sup> Assemblées de magistrats. — <sup>5</sup> Anne d'Autriche, veuve de Louis XIII, mère de Louis XIV.



les troubles qu'on y excitait de toutes parts, Paris et le cœur du royaume demandaient un homme capable de profiter des moments, sans attendre de nouveaux ordres et sans troubler le concert de l'Etat. Mais le ministre lui-même souvent éloigné de la cour, au milieu de tant de conseils que l'obscurité des affaires, l'incertitude des événements et les différents intérêts faisaient hasarder, n'avait-il pas besoin d'un homme que la régente pût croire? Enfin il fallait un homme qui, pour ne pas irriter la haine publique déclarée contre le ministère, sût se conserver de la créance dans tous les partis, et ménager les restes de l'autorité. Cet homme si nécessaire au jeune roi, à la régente, à l'Etat, au ministre, aux cabales même pour ne les précipiter pas aux dernières extrémités par le désespoir, vous me prévenez, Messieurs, c'est celui dont nous parlons. C'est donc ici qu'il parut comme un génie principal. Alors nous le vîmes s'oublier lui-même; et comme un sage pilote, sans s'étonner ni des vagues, ni des orages, ni de son propre péril, aller droit, comme au terme unique d'une si périlleuse navigation, à la conservation du corps de l'Etat et au rétablissement de l'autorité royale.

Pendant que la cour réduisait Bordeaux<sup>1</sup>, et que Gaston<sup>2</sup>, laissé à Paris pour le maintenir dans le devoir, était environné de mauvais conseils, le Tellier fut le Chusaï qui les confondit, et qui assura la victoire à l'Oint du Seigneur<sup>3</sup>. Fallut-il éventer les conseils d'Espagne et découvrir le secret d'une paix trompeuse, que l'on proposait afin d'exciter la sédition pour peu qu'on l'eût différée? le Tellier en fit d'abord accepter les offres; notre plénipotentiaire partit; et

<sup>1</sup> En 1630. — <sup>2</sup> Gaston d'Orléans, fils d'Henri IV, oncle de Louis XIV, et père de Mademoiselle, princesse célèbre dans les troubles d'alors. — <sup>3</sup> Chusaï, fidèle serviteur de David, feignit d'entrer dans le parti d'Absalon afin de modérer la fureur de ce prince révolté contre son père, et réussit à déjouer ses méchants projets. *Reg.* XVII.



l'archiduc , forcé d'avouer qu'il n'avait pas de pouvoir , fit connaître lui-même au peuple ému — si toutefois un peuple ému connaît quelque chose — qu'on ne faisait qu'abuser de sa crédulité <sup>1</sup>. Mais s'il y eut jamais une conjoncture où il fallut montrer de la prévoyance et un courage intrépide , ce fut lorsqu'il s'agit d'assurer la garde des trois illustres captifs <sup>2</sup>. Quelle cause les fit arrêter : si ce fut ou des soupçons , ou des vérités , ou de vaines terreurs, ou de vrais périls, et dans un pas si glissant des précautions nécessaires , qui le pourra dire à la postérité ? Quoi qu'il en soit, l'oncle du roi est persuadé ; on croit pouvoir s'assurer des autres princes , et on fait des coupables , en les traitant comme tels <sup>3</sup>. Mais où garder des lions toujours prêts à rompre leurs chaînes , pendant que chacun s'efforce de les avoir en sa main pour les retenir ou les lâcher au gré de son ambition ou de ses vengeances ? Gaston , que la cour avait attiré dans ses sentiments , était-il inaccessible aux factieux ? Ne vois-je pas au contraire autour de lui des âmes hautaines, qui, pour faire servir les princes à leurs intérêts cachés , ne cessaient de lui inspirer qu'il devait s'en rendre le maître ? De quelle importance, de quel éclat, de quelle réputation au dedans et au dehors d'être le maître du sort du prince de Condé ! Ne craignons pas de le nommer, puisque enfin tout est surmonté par la gloire de son grand nom et de ses actions immortelles. L'avoir entre ses mains, c'était y avoir la victoire même qui le suit éternellement dans les combats. Mais il était juste que ce précieux dépôt de l'Etat demeurât entre les mains du roi ; et il lui appartenait de garder une si noble partie de son sang <sup>4</sup>.

Pendant donc que notre ministre travaillait à ce glorieux ouvrage, où il y allait de la royauté et du salut de l'Etat, il

<sup>1</sup> En 1650, au mois de septembre. *Notes hist.* N° 154. — <sup>2</sup> Le prince de Condé, son frère le prince de Conti et son beau-frère le duc de Longueville, arrêtés par Mazarin, le 18 janvier 1650. — <sup>3</sup> *Notes hist.* N° 155. — <sup>4</sup> *Ibid.*

fut seul en butte aux factieux. Lui seul, disaient-ils, savait dire et taire ce qu'il fallait. Seul il savait épancher et retenir son discours : impénétrable, il pénétrait tout ; et pendant qu'il tirait le secret des cœurs, il ne disait, maître de lui-même, que ce qu'il voulait. Il perçait dans tous les secrets, démêlait toutes les intrigues, découvrait les entreprises les plus cachées et les plus sourdes machinations. C'était ce sage dont il est écrit : « Les conseils se recèlent dans le cœur de l'homme à la manière d'un profond abîme sous une eau dormante ; mais l'homme sage les épuise ; » il en découvre le fond. *Sicut aqua profunda, sic consilium in corde viri ; vir sapiens exhauriat illud*<sup>1</sup>. Lui seul réunissait les gens de bien, rompait les liaisons des factieux, en déconcertait les desseins, et allait recueillir dans les égarés ce qu'il y restait quelquefois de bonnes intentions. Gaston ne croyait que lui ; et lui seul savait profiter des heureux moments et des bonnes dispositions d'un si grand prince. « Venez, venez, faisons contre lui de secrètes menées. » *Venite, et cogitemus adversus eum cogitationes*. Unissons-nous pour le décréditer ; tous ensemble « frappons-le de notre langue, et ne souffrons plus qu'on écoute tous ses beaux discours. » *Percutiamus eum lingua, neque attendamus ad universos sermones ejus*<sup>2</sup>. Mais on faisait contre lui de plus funestes complots. Combien reçut-il d'avis secrets que sa vie n'était pas en sûreté ? Et il connaissait, dans le parti, de ces fiers courages dont la force malheureuse et l'esprit extrême ose tout, et sait trouver des exécuteurs. Mais sa vie ne lui fut pas précieuse, pourvu qu'il fût fidèle à son ministère. Pouvait-il faire à Dieu un plus beau sacrifice que de lui offrir une âme pure de l'iniquité de son siècle, et dévouée à son prince et à sa patrie ? Jésus nous en a montré l'exemple : les Juifs même le reconnaissaient pour un si bon citoyen qu'ils cru-

<sup>1</sup> Prov. xx, 5. — <sup>2</sup> Jerem. xviii, 18.

rent ne pouvoir donner auprès de lui une meilleure recommandation à ce centenier, qu'en disant à notre Sauveur : « Il aime notre nation <sup>1</sup>. » Jérémie a-t-il plus versé de larmes que lui sur les ruines de sa patrie ? Que n'a pas fait ce Sauveur miséricordieux pour prévenir les malheurs de ses citoyens ? Fidèle au prince comme à son pays, il n'a pas craint d'irriter l'envie des Pharisiens en défendant les droits de César <sup>2</sup> ; et lorsqu'il est mort pour nous sur le Calvaire, victime de l'univers, il a voulu que le plus chéri de ses évangélistes remarquât qu'il mourait spécialement pour sa nation, *quia moriturus erat pro gente* <sup>3</sup>.

Si notre zélé ministre, touché de ces vérités, exposa sa vie, craindrait-il de hasarder sa fortune ? Ne sait-on pas qu'il fallait souvent s'opposer aux inclinations du cardinal son bienfaiteur ? Deux fois, en grand politique, ce judicieux favori sut céder au temps, et s'éloigner de la cour <sup>4</sup>. Mais il le faut dire, toujours il y voulait revenir trop tôt. Le Tellier s'opposait à ses impatiences jusqu'à se rendre suspect ; et, sans craindre ni ses envieux, ni les défiances d'un ministre également soupçonneux et ennuyé de son état, il allait d'un pas intrépide où la raison d'Etat le déterminait. Il sut suivre ce qu'il conseillait. Quand l'éloignement de ce grand ministre eut attiré celui de ses confidents, supérieur par cet endroit au ministre même, dont il admirait d'ailleurs les profonds conseils, nous l'avons vu retiré dans sa maison <sup>5</sup>, où il conserva sa tranquillité parmi les incertitudes des émotions populaires et d'une cour agitée ; et résigné à la Providence, il vit sans inquiétude frémir à l'entour les flots irrités ; et parce qu'il souhaitait le rétablissement du ministre, comme un soutien nécessaire de la réputation et de l'autorité de la régence, et non pas, comme plusieurs autres, pour son intérêt que le poste qu'il occupait lui donnait assez

<sup>1</sup> Diligit enim gentem nostram. *Luc.* VII, 5. — <sup>2</sup> *Matth.* XXII, 21. — <sup>3</sup> *Joan.* XI, 51. — <sup>4</sup> Le 6 février 1651, et le 19 août 1652. — <sup>5</sup> En 1651.

de moyens de ménager d'ailleurs, aucun mauvais traitement ne le rebutait. Un beau-frère, sacrifié malgré ses services, lui montrait ce qu'il pouvait craindre. Il savait, crime irrémissible dans les cours, qu'on écoutait des propositions contre lui-même, et peut-être que sa place eût été donnée, si on eût pu la remplir d'un homme aussi sûr. Mais il n'en tenait pas moins la balance droite. Les uns donnaient au ministre des espérances trompeuses; les autres lui inspiraient de vaines terreurs, et, en s'empressant beaucoup, ils faisaient les zélés et les importants. Le Tellier lui montrait la vérité, quoique souvent importune; et industrieux à se cacher dans les actions éclatantes, il en renvoyait la gloire au ministre, sans craindre dans le même temps de se charger des refus que l'intérêt de l'Etat rendait nécessaires. Et c'est de là qu'il est arrivé qu'en méprisant par raison la haine de ceux dont il lui fallait combattre les prétentions, il en acquérait l'estime et souvent même l'amitié et la confiance. L'histoire en racontera de fameux exemples : je n'ai pas besoin de les rapporter; et, content de remarquer des actions de vertu dont les sages auditeurs puissent profiter, ma voix n'est pas destinée à satisfaire les politiques ni les curieux.

Mais puis-je oublier celui que je vois partout dans le récit de nos malheurs? cet homme si fidèle aux particuliers, si redoutable à l'Etat, d'un caractère si haut qu'on ne pouvait ni l'estimer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à demi; ferme génie que nous avons vu, en ébranlant l'univers, s'attirer une dignité qu'à la fin il voulut quitter comme trop chèrement achetée, ainsi qu'il eut le courage de le reconnaître dans le lieu le plus éminent de la chrétienté, et enfin comme peu capable de contenter ses désirs : tant il connut son erreur, et le vide des grandeurs humaines <sup>1</sup>. Mais pendant qu'il vou-

<sup>1</sup> Le cardinal de Retz. *Notes hist.* N° 136.

lait acquérir ce qu'il devait un jour mépriser, il remua tout par de secrets et puissants ressorts; et, après que tous les partis furent abattus, il sembla encore se soutenir seul, et seul encore menacer le favori victorieux de ses tristes et intrépides regards <sup>1</sup>. La religion s'intéresse dans ses infortunes; la ville royale s'émeut; et Rome même menace <sup>2</sup>. Quoi donc, n'est-ce pas assez que nous soyons attaqués au dedans et au dehors par toutes les puissances temporelles? Faut-il que la religion se mêle dans nos malheurs, et qu'elle semble nous opposer de près et de loin une autorité sacrée? Mais, par les soins du sage Michel le Tellier, Rome n'eut point à reprocher au cardinal Mazarin d'avoir terni l'éclat de la pourpre dont il était revêtu; les affaires ecclésiastiques prirent une forme réglée <sup>3</sup>. Ainsi le calme fut rendu à l'Etat; on revoit dans sa première vigueur l'autorité affaiblie; Paris et tout le royaume, avec un fidèle et admirable empressement, reconnaît son roi gardé par la Providence et réservé à ses grands ouvrages; le zèle des compagnies, que de tristes expériences avaient éclairées, est inébranlable; les pertes de l'Etat sont réparées; le cardinal fait la paix avec avantage <sup>4</sup>; au plus haut point de sa gloire, sa joie est troublée par la triste apparition de la mort; intrépide, il domine jusqu'en ses bras et au milieu de son ombre; il semble qu'il ait entrepris de montrer à toute l'Europe que sa faveur, attaquée par tant d'endroits, est si hautement rétablie que tout devient faible contre elle, jusqu'à une mort prochaine et lente. Il meurt avec cette triste consolation <sup>5</sup>; et nous voyons commencer ces belles années dont on ne peut assez admirer le cours glorieux.

Cependant la grande et pieuse Anne d'Autriche rendait un

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 157. — <sup>2</sup> *Ibid.* N° 158. — <sup>3</sup> *Ibid.* — <sup>4</sup> La paix des Pyrénées, conclue le 7 novembre 1659. *Ibid.* N°s 106 et 138. — <sup>5</sup> Le cardinal Mazarin mourut le 9 mars 1661. *Notes hist.* N° 159.



perpétuel témoignage à l'inviolable fidélité de notre ministre, où, parmi tant de divers mouvements, elle n'avait jamais remarqué un pas douteux. Le roi, qui dès son enfance l'avait vu toujours attentif au bien de l'Etat et tendrement attaché à sa personne sacrée, prenait confiance en ses conseils; et le ministre conservait sa modération, soigneux surtout de cacher l'important service qu'il rendait continuellement à l'Etat, en faisant connaître les hommes capables de remplir les grandes places, et en leur rendant à propos des offices qu'ils ne savaient pas. Car que peut faire de plus utile un zélé ministre, puisque le prince, quelque grand qu'il soit, ne connaît sa force qu'à demi, s'il ne connaît les grands hommes que la Providence fait naître en son temps pour le seconder? Ne parlons pas des vivants, dont les vertus non plus que les louanges ne sont jamais sûres dans le variable état de cette vie. Mais je veux ici nommer par honneur le sage, le docte et le pieux Lamoignon, que notre ministre proposait toujours comme digne de prononcer les oracles de la justice dans le plus majestueux de ses tribunaux <sup>1</sup>. La justice, leur commune amie, les avait unis; et maintenant ces deux âmes pieuses, touchées sur la terre du même désir de faire régner les lois, contemplant ensemble à découvert les lois éternelles d'où les nôtres sont dérivées; et si quelque légère trace de nos faibles distinctions paraît encore dans une si simple et si claire vision, elles adorent Dieu en qualité de justice et de règle....

<sup>1</sup> Le célèbre Lamoignon, premier président du parlement de Paris, mourut le 10 décembre 1677.

---

## SERMON POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE,

SUR LA VOCATION DES GENTILS ,

prêché par Fénelon <sup>1</sup>, le 6 janvier 1687, dans l'église des Missions-Étrangères, en présence des ambassadeurs de Siam <sup>2</sup>.

*Surge, illuminare, Jerusalem, quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est.* — Levez-vous, soyez éclairée, ô Jérusalem, car votre lumière vient, et la gloire du Seigneur s'est levée sur vous. *Au LX<sup>e</sup> chapitre d'Isaïe.*

BÉNI soit Dieu, mes frères, puisqu'il met aujourd'hui sa parole dans ma bouche pour louer l'œuvre qu'il accomplit par cette maison ! Je souhaitais il y a longtemps, je l'avoue, d'épancher mon cœur devant ces autels, et de dire à la louange de la grâce tout ce qu'elle opère dans ces hommes apostoliques pour illuminer l'Orient. C'est donc dans un transport de joie que je parle aujourd'hui de la vocation des gentils, dans cette maison d'où sortent les hommes par qui les restes de la gentilité entendent l'heureuse nouvelle.

A peine Jésus, l'attente et le désiré des nations, est né ; et voici les mages, dignes prémices des gentils, qui, conduits par l'étoile, viennent le reconnaître. Bientôt les nations ébranlées viendront en foule après eux ; les idoles seront brisées, et la connaissance du vrai Dieu sera abondante comme les eaux de la mer qui couvrent la terre. Je vois les peuples, je vois les princes qui adorent dans la suite des siècles celui que les mages viennent adorer aujourd'hui. Nations de l'Orient, vous y viendrez à votre tour ; une lumière, dont celle de l'étoile n'est qu'une ombre, frappera vos yeux et dissipera vos ténèbres. Venez, venez, hâtez-vous de venir à la maison du Dieu de Jacob. O Eglise ! ô Jérusalem ! réjouissez-vous, poussez des cris de joie. Vous qui étiez stérile dans ces régions, vous qui n'enfantiez pas, vous aurez dans cette

<sup>1</sup> Agé de trente-cinq ans. *Notes hist.* N<sup>o</sup> 160. — <sup>2</sup> *Ibid.* N<sup>o</sup> 161.

extrémité de l'univers des enfants innombrables. Que votre fécondité vous étonne ! levez les yeux tout autour , et voyez ; rassasiez vos yeux de votre gloire ; que votre cœur admire et s'épanche : la multitude des peuples se tourne vers vous , les îles viennent , la force des nations vous est donnée ; de nouveaux mages , qui ont vu l'étoile du Christ en Orient , viennent du fond des Indes pour le chercher <sup>1</sup>. Levez-vous , ô Jérusalem ! *Surge , illuminare , etc.*

Mais je sens mon cœur ému au dedans de moi-même ; il est partagé entre la joie et la douleur. Le ministère de ces hommes apostoliques et la vocation de ces peuples est le triomphe de la religion ; mais c'est peut-être aussi l'effet d'une secrète réprobation qui pend sur nos têtes. Peut-être sera-ce sur nos ruines que ces peuples s'élèveront , comme les gentils s'élevèrent sur celles des Juifs à la naissance de l'Eglise. Voici une œuvre que Dieu fait pour glorifier son Evangile ; mais n'est-ce point aussi pour le transférer ? Il faudrait n'aimer point le Seigneur Jésus pour n'aimer pas son ouvrage ; mais il faudrait s'oublier soi-même pour n'en trembler pas. Réjouissons-nous donc au Seigneur , mes frères , au Seigneur qui donne gloire à son nom ; mais réjouissons-nous avec tremblement. Voilà les deux pensées qui rempliront ce discours.

Esprit promis par la vérité même à tous ceux qui vous cherchent , que mon cœur ne respire que pour vous attirer au dedans de lui ; que ma bouche demeure muette plutôt que de s'ouvrir , si ce n'est à votre parole ; que mes yeux se ferment à toute autre lumière qu'à celle que vous versez d'en haut ! O Esprit-Saint , soyez vous-même tout en tous : dans ceux qui m'écoutent , l'intelligence , la sagesse , le sentiment ; en moi , la force , l'onction , la lumière ! Marie , priez pour nous. *Ave, Maria.*

<sup>1</sup> Allusion aux ambassadeurs de Siam.

## PREMIER POINT.

Quelle est, mes frères, cette Jérusalem dont le Prophète parle, cette cité pacifique dont les portes ne se ferment ni jour ni nuit, qui suce le lait des nations, dont les rois de la terre sont les nourriciers et viennent adorer les sacrés vestiges? Elle est si puissante que tout royaume qui ne lui sera pas soumis périra; et si heureuse qu'elle n'aura plus d'autre soleil que Dieu, qui fera luire sur elle un jour éternel. Qui ne voit que ce ne peut être cette Jérusalem rebâtie par les Juifs ramenés de Babylone, ville faible, malheureuse, souvent en guerre, toujours en servitude sous les Perses, les Grecs, les Romains; enfin sous ces derniers, réduite en cendres, avec une dispersion universelle de ses enfants, qui dure encore depuis seize siècles? C'est donc manifestement hors du peuple juif qu'il faut chercher l'accomplissement des promesses dont il est déchu.

Il n'y a plus d'autre Jérusalem que celle d'en haut, qui est notre mère, selon saint Paul <sup>1</sup> : elle vient du ciel, et elle enfante sur la terre.

Qu'il est beau, mes frères, de voir comment les promesses se sont accomplies en elle! Tel était le caractère du Messie qu'il devait non pas subjuguier par les armes, comme les Juifs charnels le prétendaient grossièrement, mais, ce qui est infiniment plus noble et plus digne de la magnificence des promesses, attirer par sa puissance sur les cœurs, sous son règne d'amour et de vérité, toutes les nations idolâtres.

Jésus-Christ naît, et la face du monde se renouvelle. La loi de Moïse, ses miracles, ceux des Prophètes, n'avaient pu servir de digue contre le torrent de l'idolâtrie, et conserver le culte du vrai Dieu chez un seul peuple resserré dans un coin du monde; mais celui qui vient d'en haut est au-dessus

<sup>1</sup> *Ad Galat.* iv, 26.

de tout : à Jésus est réservé de posséder toutes les nations en héritage. Il les possède, vous le voyez. Depuis qu'il a été élevé sur la croix, il a attiré tout à lui. Dès l'origine du christianisme, saint Irénée et Tertullien ont montré que l'Eglise était déjà plus étendue que cet empire même qui se vantait d'être lui seul tout l'univers. Les régions sauvages et inaccessibles du Nord, que le soleil éclaire à peine, ont vu la lumière céleste ; les plages brûlantes d'Afrique ont été inondées des torrents de la grâce ; les empereurs mêmes sont devenus les adorateurs du nom qu'ils blasphémaient, et les nourriciers de l'Eglise dont ils versaient le sang. Mais la vertu de l'Evangile ne doit pas s'éteindre après ces premiers efforts, le temps ne peut rien contre elle : Jésus-Christ, qui en est la source, est de tous les temps ; il était hier, il est aujourd'hui, et il sera aux siècles des siècles <sup>1</sup>. Aussi vois-je cette fécondité qui se renouvelle toujours ; la vertu de la croix ne cesse d'attirer tout à elle.

Regardez ces peuples barbares qui firent tomber l'empire romain. Dieu les a multipliés et tenus en réserve sous un ciel glacé, pour punir Rome païenne et enivrée du sang des martyrs : il leur lâche la bride, et le monde en est inondé. Mais, en renversant cet empire, ils se soumettent à celui du Sauveur ; tout ensemble ministres des vengeances et objets des miséricordes sans le savoir, ils sont menés comme par la main au-devant de l'Evangile ; et c'est d'eux qu'on peut dire à la lettre qu'ils ont trouvé le Dieu qu'ils ne cherchaient pas.

Combien voyons-nous encore de peuples que l'Eglise a enfantés à Jésus-Christ depuis le huitième siècle, dans ces temps mêmes les plus malheureux, où ses enfants, révoltés contre elle, n'ont point de honte de lui reprocher qu'elle a été stérile et répudiée par son Epoux ! Vers le dixième siècle, dans ce

<sup>1</sup> Jesus Christus heri et hodie, ipse et in sæcula. *Ad Hebr.* XIII, 8.



siècle dont on exagère trop les malheurs , accourent en foule à l'Eglise, les uns sur les autres, l'Allemand, de loup ravisant devenu agneau, le Polonais, le Poméranien, le Bohémien, le Hongrois conduit aux pieds des Apôtres par son premier roi saint Etienne. Non, non, vous le voyez, la source des célestes bénédictions ne tarit point. Alors l'Epoux donna de nouveaux enfants à l'Epouse, pour la justifier et pour montrer qu'elle ne cesse point d'être son unique et sa bien-aimée.

Mais que vois-je depuis deux siècles ? Des régions immenses qui s'ouvrent tout à coup ; un nouveau monde inconnu à l'ancien, et plus grand que lui. Gardez-vous bien de croire qu'une si prodigieuse découverte ne soit due qu'à l'audace des hommes. Dieu ne donne aux passions humaines, lors même qu'elles semblent décider de tout, que ce qu'il leur faut pour être les instruments de ses desseins : ainsi l'homme s'agit, mais Dieu le mène. La foi plantée dans l'Amérique, parmi tant d'orages, ne cesse pas d'y porter des fruits.

Que reste-t-il ? Peuples des extrémités de l'Orient, votre heure est venue. Alexandre, ce conquérant rapide, que Daniel dépeint comme ne touchant pas la terre de ses pieds, lui qui fut si jaloux de subjuguier le monde entier, s'arrêta bien loin au deçà de vous ; mais la charité va plus loin que l'orgueil. Ni les sables brûlants, ni les déserts, ni les montagnes, ni la distance des lieux, ni les tempêtes, ni les écueils de tant de mers, ni l'intempérie de l'air, ni le milieu fatal de la ligne où l'on découvre un ciel nouveau, ni les flottes ennemies, ni les côtes barbares, ne peuvent arrêter ceux que Dieu envoie. Qui sont ceux-ci qui volent comme les nuées ? Vents, portez-les sur vos ailes. Que le Midi, que l'Orient, que les îles inconnues les attendent et les regardent en silence venir de loin. Qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes qu'on voit venir du haut des montagnes apporter la paix, annoncer les biens éternels, prêcher le salut, et dire : O

Sion, ton Dieu régnera sur toi <sup>1</sup> ! Les voici ces nouveaux conquérants, qui viennent sans armes, excepté la croix du Sauveur. Ils viennent, non pour enlever les richesses et répandre le sang des vaincus, mais pour offrir leur propre sang et communiquer le trésor céleste.

Peuples qui les vîtes venir, quelle fut d'abord votre surprise, et qui peut la représenter ? Des hommes qui viennent à vous sans être attirés par aucun motif ni de commerce, ni d'ambition, ni de curiosité ; des hommes qui, sans vous avoir jamais vus, sans savoir même où vous êtes, vous aiment tendrement, quittent tout pour vous, et vous cherchent au travers de toutes les mers, avec tant de fatigues et de périls, pour vous faire part de la vie éternelle qu'ils ont découverte ! Nations ensevelies dans l'ombre de la mort, quelle lumière sur vos têtes !

A qui doit-on, mes frères, cette gloire et cette bénédiction de nos jours ? A la compagnie de Jésus, qui, dès sa naissance, ouvrit, par le secours des Portugais, un nouveau chemin à l'Evangile dans les Indes. N'est-ce pas elle qui a allumé les premières étincelles du feu de l'apostolat dans le sein de ces hommes livrés à la grâce ? Il ne sera jamais effacé de la mémoire des justes, le nom de cet enfant d'Ignace qui, de la même main dont il avait rejeté l'emploi de la confiance la plus éclatante, forma une petite société de prêtres, germes bénis de cette communauté <sup>2</sup>.

O Ciel, conservez à jamais la source d'une grâce si abondante, et faites que ces deux corps portent ensemble le nom du Seigneur Jésus à tous les peuples qui l'ignorent !

Parmi ces différents royaumes où la grâce prend diverses

<sup>1</sup> *Quam pulchri super montes pedes annuntiantis et prædicantis pacem, annuntiantis bonum, prædicantis salutem, dicentis Sion : Regnabit Deus tuus ! Is. LII, 7 ; Nah. I, 15 ; ad Rom. X, 15. —* <sup>2</sup> Le père Alexandre de Rhodes. *Notes hist.* N<sup>o</sup> 162.

formes selon la diversité des naturels, des mœurs et des gouvernements, j'en aperçois un qui est le canal de l'Evangile pour les autres. C'est à Siam que se rassemblent ces hommes de Dieu ; c'est là que se forme un clergé composé de tant de langues et de peuples sur qui doit découler la parole de vie ; c'est là que commencent à s'élever jusque dans les nues des temples qui retentiront des divins cantiques.

Grand roi dont la main les élève, que tardez-vous à faire au vrai Dieu, de votre cœur même, le plus agréable et le plus auguste de tous les temples <sup>2</sup>. Pénétrants et attentifs observateurs, qui nous montrez un goût si exquis ; fidèles ministres qu'il a envoyés du lieu où le soleil se lève jusqu'à celui où il se couche, pour voir Louis, rapportez-lui ce que vos yeux ont vu : ce royaume fermé, non, comme la Chine, par une simple muraille, mais par une chaîne de places fortifiées qui en rendent les frontières inaccessibles ; cette majesté douce et pacifique qui règne au dedans ; mais surtout cette piété qui cherche bien plus à faire régner Dieu que l'homme. Sache, par nos histoires, la postérité la plus reculée que l'Indien est venu mettre aux pieds de Louis les richesses de l'aurore, en reconnaissance de l'Evangile reçu par ses soins ! Encore n'est-ce pas assez de nos histoires ; fasse le Ciel qu'un jour, parmi ces peuples, les pères attendris disent à leurs enfants pour les instruire : Autrefois, dans un siècle favorisé de Dieu, un roi nommé Louis, jaloux d'étendre les conquêtes de Jésus-Christ bien loin au delà des siennes, fit passer de nouveaux apôtres aux Indes ; c'est par là que nous sommes chrétiens ; et nos ancêtres accoururent d'un bout de l'univers à l'autre pour voir la sagesse, la gloire et la piété qui étaient dans cet homme mortel !

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 163. — <sup>2</sup> Ces paroles s'adressent au roi de Siam, qui annonçait alors des dispositions favorables au christianisme. *Notes hist.* N° 161.

Sous sa protection , que la distance des lieux ne peut affaiblir , ou plutôt — car à Dieu ne plaise que nous mettions notre espérance ailleurs qu'en la croix ! — ou plutôt par la vertu toute-puissante du nom de Jésus-Christ , évêques , prêtres , allez annoncer l'Evangile à toute créature. J'entends la voix de Pierre qui vous envoie et qui vous anime. Il vit , il parle dans son successeur ; son zèle et son autorité ne cessent de confirmer ses frères. C'est de la chaire principale , c'est du centre de l'unité chrétienne que sortent les rayons de la foi la plus pure et la plus féconde , pour percer les ténèbres de la gentilité. Allez donc , anges prompts et légers ; que sous vos pas les montagnes descendent , que les vallées se combleront , que toute chair voie le salut de Dieu.

Frappe , cruel Japon ; le sang de ces hommes apostoliques ne cherche qu'à couler de leurs veines , pour te laver dans celui du Sauveur que tu ne connais pas. Empire de la Chine , tu ne pourras fermer tes portes. Déjà un saint pontife , marchant sur les traces de François Xavier , a béni cette terre par ses derniers soupirs <sup>1</sup>. Nous l'avons vu , cet homme simple et magnanime , qui revenait tranquillement de faire le tour entier du globe terrestre. Nous avons vu cette vieillesse prématurée et si touchante , ce corps vénérable , courbé , non sous le poids des années , mais sous celui de ses pénitences et de ses travaux ; et il semblait nous dire à nous tous , au milieu desquels il passait sa vie , à nous tous qui ne pouvions nous rassasier de le voir , de l'entendre , de le bénir , de goûter l'onction et de sentir la bonne odeur de Jésus-Christ , qui était en lui ; il semblait nous dire : Maintenant me voilà , je sais que vous ne verrez plus ma face. Nous l'avons vu qui venait de mesurer la

<sup>1</sup> Il s'agit ici de M. Pallu , évêque d'Héliopolis et vicaire apostolique du Tonkin , mort en Chine en 1684 , huit mois après son arrivée dans cet empire. Parti pour l'Asie en 1657 , revenu en France en 1680 pour y chercher des ouvriers apostoliques , il avait repassé les mers en 1682.

terre entière ; mais son cœur, plus grand que le monde, était encore dans ces régions si éloignées. L'Esprit l'appelait à la Chine : et l'Évangile, qu'il devait à ce vaste empire, était comme un feu dévorant au fond de ses entrailles, qu'il ne pouvait plus retenir.

Allez donc, saint vieillard, traversez encore une fois l'Océan étonné et soumis ; allez au nom de Dieu. Vous verrez la terre promise ; il vous sera donné d'y entrer, parce que vous avez espéré contre l'espérance même. La tempête, qui devait causer le naufrage, vous jettera sur le rivage désiré. Pendant huit mois, votre voix mourante fera retentir les bords de la Chine du nom de Jésus-Christ. O mort précipitée ! ô vie précieuse, qui devait durer plus longtemps ! ô douces espérances tristement enlevées ! Mais adorons Dieu, taisons-nous.

Voilà, mes frères, ce que Dieu a fait en nos jours pour faire taire les bouches profanes et impies. Quel autre que Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, aurait osé promettre qu'après son supplice tous les peuples viendraient à lui, et croiraient en son nom ? Environ dix-sept siècles après sa mort, sa parole est encore vivante et féconde dans toutes les extrémités de la terre. Par l'accomplissement d'une promesse inouïe et si étendue, Jésus-Christ montre qu'il tient dans ses mains immortelles les cœurs de toutes les nations et de tous les siècles.

Par là nous montrons encore la vraie Eglise à nos frères errants, comme saint Augustin la montrait aux sectes de son siècle. Qu'il est beau, mes frères, qu'il est consolant de parler le même langage, et de donner précisément les mêmes marques de l'Eglise que ce père donnait il y a treize cents ans ! C'est cette ville située sur le sommet de la montagne, qui est vue de loin par tous les peuples de la terre ; c'est ce royaume de Jésus-Christ, qui possède toutes les nations ; c'est cette société la plus répandue, qui seule a la gloire d'annoncer Jésus-Christ aux peuples idolâtres ; c'est cette Eglise, qui non-seu-



lement doit être toujours visible mais toujours la plus visible et la plus éclatante. Car il faut que la plus grande autorité extérieure et vivante qui soit parmi les chrétiens, mène sûrement et sans discussion les simples à la vérité. Autrement la Providence se manquerait à elle-même; elle rendrait la religion impraticable aux simples; elle jetterait les ignorants dans l'abîme des discussions et des incertitudes des philosophes; elle n'aurait donné le texte des Ecritures, manifestement sujet à tant d'interprétations différentes, que pour nourrir l'orgueil et la division. Que deviendraient les âmes dociles pour autrui et défiantes d'elles-mêmes, qui auraient horreur de préférer leur propre sens à celui de l'assemblée la plus digne d'être crue qu'il y ait sur la terre? Que deviendraient les humbles, qui craindraient avec raison bien davantage de se tromper eux-mêmes que d'être trompés par l'Eglise? C'est par cette raison que Dieu, outre la succession non interrompue des pasteurs, naturellement si propre à faire passer la vérité de main en main dans la suite de tous les siècles, a mis cette fécondité si étendue et si singulière dans la vraie Eglise, pour la distinguer de toutes les sociétés retranchées, qui languissent obscures, stériles et resserrées dans un coin du monde. Comment osent-elles dire, ces sectes nouvelles, que l'idolâtrie régnait partout avant leur réforme? Toutes les nations ayant été données par le Père au Fils, Jésus-Christ a-t-il laissé perdre son héritage? Quelle main plus puissante que la sienne le lui a ravi? Quoi donc! sa lumière était-elle éteinte dans l'univers? Peut-être croyez-vous, mes frères, que c'est moi; non, c'est saint Augustin qui parle ainsi aux Donatistes, aux Manichéens, et, en changeant seulement les noms, à nos Protestants.

Cette étendue de l'Eglise, cette fécondité de notre Mère dans toutes les parties du monde, ce zèle apostolique qui reluit dans nos seuls pasteurs et que ceux des nouvelles

sectes n'ont pas même entrepris d'imiter, embarrassent les plus célèbres défenseurs du schisme. Je l'ai lu dans leurs derniers livres; ils n'ont pu le dissimuler. J'ai vu même les personnes les plus sensées et les plus droites de ce parti avouer que cet éclat, malgré toutes les subtilités dont on tâche de l'obscurcir, les frappe jusqu'au cœur et les attire à nous.

Qu'elle est donc grande cette œuvre qui console l'Eglise, qui la multiplie, qui répare ses pertes, qui accomplit si glorieusement les promesses, qui rend Dieu sensible aux hommes, qui montre Jésus - Christ toujours vivant et régnant dans les cœurs par la foi, selon sa parole, au milieu même de ses ennemis; qui répand en tous lieux son Eglise, afin que tous les peuples puissent l'écouter; qui met en elle ce signe éclatant que tout œil peut voir, et auquel les simples sont assurés, sans discussion, que la vérité de la doctrine est attachée! Qu'elle est grande cette œuvre! Mais où sont les ouvriers capables de la soutenir? mais où sont les mains propres à recueillir ces riches moissons dont les campagnes de l'Orient sont déjà blanchies? Jamais la France, il est vrai, n'a eu de plus pressants besoins pour elle qu'aujourd'hui. Pasteurs, rassemblez vos conseils et vos forces pour achever d'abattre ce grand arbre, dont les branches orgueilleuses montaient jusqu'au ciel, et qui est déjà ébranlé jusqu'à ses plus profondes racines<sup>1</sup>. Ne laissez aucune étincelle cachée du feu de l'hérésie prêt à s'éteindre; ranimez votre discipline; hâtez-vous de déraciner par la vigueur de vos Canons le scandale et les abus; faites goûter à vos enfants les chastes délices des saintes lettres; formez des hommes qui soutiennent la majesté de l'Evangile, et dont les lèvres gardent la science. O mère! faites sucer à vos enfants les deux mamelles de la science et de la charité. Que par vous la vérité luise encore sur la terre. Montrez que

<sup>1</sup> Allusion à la révocation de l'édit de Nantes, signée au mois d'octobre 1685.

ce n'est pas en vain que Jésus-Christ a prononcé cet oracle pour tous les temps sans restriction : « Qui vous écoute, m'écoute <sup>1</sup>. » Mais que les besoins du dedans ne fassent pas abandonner ni oublier ceux du dehors. Eglise de France, ne perdez pas votre couronne. D'une main, allaitez dans votre sein vos propres enfants ; étendez l'autre sur cette extrémité de la terre où tant de nouveau-nés, encore tendres en Jésus-Christ, poussent de faibles cris vers vous, et attendent que vous ayez pour eux des entrailles de mère.

O vous, qui avez dit à Dieu : Vous êtes mon sort et mon héritage <sup>2</sup>, ministres du Seigneur, qui êtes aussi son héritage et sa portion, foulez aux pieds la chair et le sang. Dites à vos parents : Je vous ignore. Ne connaissez que Dieu, n'écoutez que lui. Que ceux qui sont déjà attachés ici dans un travail réglé, y persévèrent. Car les dons sont divers, et il suffit que chacun suive le sien ; mais qu'ils donnent du moins leurs vœux et leurs prières à l'œuvre naissante de la foi. Que chacun de ceux qui sont libres se dise à soi-même : Malheur à moi si je n'évangélise ! Hélas ! peut-être que tous les royaumes de l'Orient ensemble n'ont pas autant de prêtres qu'une paroisse d'une seule ville. Paris, tu t'enrichis de la pauvreté des nations, ou plutôt, par de malheureux enchantements, tu perds pour toi-même ce que tu enlèves aux autres ; tu privas le champ du Seigneur de sa culture, les ronces et les épines le couvrent ; tu privas les ouvriers de la récompense due au travail. Que ne puis-je aujourd'hui, mes frères, m'écrier comme Moïse aux portes du camp d'Israël : « Si quelqu'un est au Seigneur, qu'il se joigne à moi <sup>3</sup> ! » Dieu m'en est témoin, Dieu devant qui je parle, Dieu à la face duquel je sers chaque jour, Dieu qui lit dans les cœurs et qui sonde les reins. Sei-

<sup>1</sup> S. Luc. x, 16. — <sup>2</sup> Dominus pars hæreditatis meæ. Ps. xv, 5. — <sup>3</sup> Si quis est Domini, jungatur mihi. Exod. xxxii, 26.

gneur, vous le savez que c'est avec confusion et douleur qu'admirant votre œuvre, je ne me sens ni les forces, ni le courage d'aller l'accomplir. Heureux ceux à qui vous donnez de le faire ! Heureux moi-même, malgré ma faiblesse et mon indignité, si mes paroles peuvent allumer dans le cœur de quelque saint prêtre cette flamme céleste dont un pécheur comme moi ne mérite pas de brûler<sup>1</sup> !

Par ces hommes chargés des richesses de l'Evangile la grâce croît, et le nombre des croyants se multiplie de jour en jour ; l'Eglise refleurit, et son entière et ancienne beauté se renouvelle. Là on court pour baiser les pieds d'un prêtre quand il passe ; là on recueille avec soin, avec un cœur affamé et avide, jusqu'aux moindres parcelles de la parole de Dieu qui sort de sa bouche ; là on attend avec impatience, pendant toute la semaine, le jour du Seigneur où tous les frères, dans un saint repos, se donnent tendrement le baiser de paix, n'étant tous ensemble qu'un cœur et qu'une âme ; là on soupire après la joie des assemblées, après les chants des louanges de Dieu, après le sacré festin de l'Agneau ; là on croit voir encore les travaux, les voyages, les dangers des Apôtres avec la ferveur des Eglises naissantes. Heureuses parmi ces Eglises celles que le feu de la persécution éprouve pour les rendre plus pures ! Heureuses ces Eglises dont nous ne pouvons nous empêcher de regarder la gloire d'un œil jaloux ! On y voit des catéchumènes qui désirent de se plonger, non-seulement dans les eaux salutaires, mais dans les flammes du Saint-Esprit et dans le sang de l'Agneau, pour y blanchir leurs robes ; des catéchumènes qui attendent le martyre avec le baptême. Quand aurons-nous de tels chrétiens, dont les délices soient de se nourrir des paroles de la foi, de goûter les vertus du

<sup>1</sup> Fénelon avait voulu se consacrer aux missions du Canada et du Levant. Voyez son *histoire* par le cardinal de Bausset, t. I, p. 42.

siècle futur, et de s'entretenir de leur bienheureuse espérance? Là ce qui est regardé ici comme excessif, comme impraticable, ce qu'on ne peut croire possible sur la foi des histoires des premiers temps, est la pratique actuelle de ces Eglises; là, être chrétien et ne plus tenir à la terre, est la même chose; là on n'ose montrer à ces fidèles enflammés nos tièdes chrétiens d'Europe, de peur que cet exemple contagieux ne leur apprenne à aimer la vie et à ouvrir leurs cœurs aux joies empoisonnées du siècle. L'Evangile dans son intégrité fait encore sur eux toute son impression naturelle; il forme des pauvres bienheureux, des affligés qui trouvent la joie dans les larmes, et des riches qui craignent d'avoir leur consolation en ce monde; tout milieu entre le siècle et Jésus-Christ est ignoré; ils ne savent que prier, se cacher, souffrir, espérer. O aimable simplicité! ô foi vierge! ô joie pure des enfants de Dieu! ô beauté des anciens jours que Dieu ramène sur la terre, et dont il ne reste plus parmi nous qu'un triste et honteux souvenir! Hélas! malheur à nous! Parce que nous avons péché, notre gloire nous a quittés, elle s'envole au delà des mers, un nouveau peuple nous l'enlève. Voilà, mes frères, ce qui doit nous faire trembler.

#### SECOND POINT.

Si Dieu, terrible dans ses conseils sur les enfants des hommes, n'a pas même épargné les branches naturelles de l'olivier franc, comment oserions-nous espérer qu'il nous épargnera, nous, mes frères, branches sauvages et entées, nous, branches mortes et incapables de fructifier<sup>1</sup>? Dieu frappe sans pitié son ancien peuple, ce peuple héritier des promesses, ce peuple race bénite d'Abraham, dont Dieu s'est déclaré le Dieu à jamais; il le frappe d'aveuglement, il le rejette de devant sa face, il le disperse comme la cendre au vent; il

<sup>1</sup> *Ad Roman.* xi, 17-21.



n'est plus son peuple, et Dieu n'est plus son Dieu ; et il ne sert plus, ce peuple réprouvé, qu'à montrer à tous les autres peuples qui sont sous le ciel, la malédiction et la vengeance divine qui distille sur lui goutte à goutte, et qui y demeurera jusqu'à la fin.

Comment est-ce que la nation juive est déchue de l'alliance de ses pères et de la consolation d'Israël ? le voici, mes frères. Elle s'est endurcie au milieu des grâces, elle a résisté au Saint-Esprit, elle a méconnu l'Envoyé de Dieu. Pleine des désirs du siècle, elle a rejeté une rédemption qui, loin de flatter son orgueil et ses passions charnelles, devait au contraire la délivrer de son orgueil et de ses passions. Voilà ce qui a fermé les cœurs à la vérité, voilà ce qui a éteint la foi, voilà ce qui a fait que « la lumière luisant au milieu des ténèbres, les ténèbres ne l'ont point comprise <sup>1</sup>. » La réprobation de ce peuple a-t-elle anéanti les promesses ? A Dieu ne plaise ! La main du Tout-Puissant se plaît à montrer qu'elle est jalouse de ne devoir ses œuvres qu'à elle-même ; elle rejette ce qui est, pour appeler ce qui n'est pas <sup>2</sup>. Le peuple qui n'était pas même peuple, c'est-à-dire, les nations dispersées, qui n'avaient jamais fait un corps ni d'Etat, ni de religion, ces nations qui vivaient enfoncées dans une brutale idolâtrie, s'assemblent et sont tout à coup un peuple bien-aimé. Cependant les Juifs, privés de la science de Dieu jusqu'alors héréditaire parmi eux, enrichissent de leurs dépouilles toutes les nations. Ainsi Dieu transporte le don de la foi, selon son bon plaisir et selon le profond mystère de sa volonté.

Ce qui a fait la réprobation des Juifs — prononçons ici, mes frères, notre jugement pour prévenir celui de Dieu — ce qui a fait leur réprobation, ne doit-il pas faire la nôtre ? Ce peuple, quand Dieu l'a foudroyé, était-il plus attaché à la terre que

<sup>1</sup> Joann. 1, 5. — <sup>2</sup> Ad Roman. IV, 17.

nous, plus enfoncé dans la chair, plus enivré de ses passions mondaines, plus aveuglé par sa présomption, plus rempli de lui-même, plus vide de l'amour de Dieu? Non, non, mes frères; ses iniquités n'étaient point encore montées jusqu'à la mesure des nôtres. Le crime de crucifier de nouveau Jésus-Christ, mais Jésus-Christ connu, mais Jésus-Christ goûté, mais Jésus-Christ régnant parmi nous; le crime de fouler aux pieds volontairement notre unique hostie de propitiation et le sang de l'alliance, n'est-il pas plus énorme et plus irrémissible que celui de répandre ce sang, comme les Juifs, sans le connaître?

Ce peuple est-il le seul que Dieu a frappé? Hâtons-nous de descendre aux exemples de la loi nouvelle; ils sont encore plus effrayants. Jetez, mes frères, des yeux baignés de larmes sur ces vastes régions d'où la foi s'est levée sur nos têtes, comme le soleil. Quelles sont-elles devenues ces fameuses Eglises d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem, de Constantinople, qui en avaient d'innombrables sous elles? C'est là que, pendant tant de siècles, les conciles assemblés ont étouffé les plus noires erreurs, et prononcé ces oracles qui vivront éternellement; c'est là que régnait avec majesté la sainte discipline, modèle après lequel nous soupirons en vain. Cette terre était arrosée du sang des martyrs, elle exhalait le parfum des vierges; le désert même fleurissait par ses solitaires; mais tout est ravagé sur ces montagnes découlantes de lait et de miel, où paissaient sans crainte les troupeaux d'Israël. Là maintenant sont les cavernes inaccessibles des serpents et des basilics.

Que reste-t-il sur les côtes d'Afrique, où les assemblées d'évêques étaient aussi nombreuses que les conciles universels, et où la loi de Dieu attendait son explication de la bouche d'Augustin? Je ne vois plus qu'une terre encore fumante de la foudre que Dieu y a lancée.

Mais quelle terrible parole de retranchement Dieu n'a-t-il

pas fait entendre sur la terre dans le siècle passé ! L'Angleterre, rompant le sacré lien de l'unité qui peut seul retenir les esprits, s'est livrée à toutes les visions de son cœur. Une partie des Pays-Bas, l'Allemagne, le Danemark, la Suède, sont autant de rameaux que le glaive vengeur a retranchés, et qui ne tiennent plus à l'ancienne tige.

L'Eglise, il est vrai, répare ces pertes ; de nouveaux enfants, qui lui naissent au delà des mers, essuient ses larmes pour ceux qu'elle a perdus. Mais l'Eglise a des promesses d'éternité ; et nous, qu'avons-nous, mes frères, sinon des menaces qui nous montrent à chaque pas l'abîme ouvert sous nos pieds ? Le fleuve de la grâce ne tarit point, il est vrai ; mais souvent, pour arroser de nouvelles terres, il détourne son cours, et ne laisse dans l'ancien canal que des sables arides. La foi ne s'éteindra point, je l'avoue ; mais elle n'est attachée à aucun des lieux qu'elle éclaire ; elle laisse derrière elle une affreuse nuit à ceux qui ont méprisé le jour, et elle porte ses rayons à des yeux plus purs.

Que ferait plus longtemps la foi chez des peuples corrompus jusqu'à la racine, qui ne portent le nom de fidèles que pour le flétrir et le profaner ? Lâches et indignes chrétiens, par vous le christianisme est avili et méconnu ; par vous le nom de Dieu est blasphémé chez les gentils ; vous n'êtes plus qu'une pierre de scandale à la porte de la maison de Dieu, pour faire tomber ceux qui y viennent chercher Jésus-Christ.

Mais qui pourra remédier aux maux de nos Eglises, et relever la vérité qui est foulée aux pieds dans les places publiques ? L'orgueil a rompu ses digues et inondé la terre ; toutes les conditions sont confondues ; le faste s'appelle politesse, la plus folle vanité une bienséance ; les insensés entraînent les sages et les rendent semblables à eux ; la mode, si ruineuse par son inconstance et par ses excès capricieux, est une loi

tyrannique à laquelle on sacrifie toutes les autres ; le dernier des devoirs est celui de payer ses dettes. Les prédicateurs n'osent plus parler pour les pauvres , à la vue d'une foule de créanciers dont les clameurs montent jusqu'au ciel. Ainsi la justice fait taire la charité ; mais la justice elle-même n'est plus écoutée. Plutôt que de modérer les dépenses superflues , on refuse cruellement le nécessaire à ses créanciers. La simplicité , la modestie , la frugalité , la probité exacte de nos pères , leur ingénuité , leur pudeur , passent pour des vertus rigides et austères d'un temps trop grossier. Sous prétexte de se polir , on s'est amolli pour la volupté et endurci contre la vertu et contre l'honneur. On invente chaque jour et à l'infini de nouvelles nécessités pour autoriser les passions les plus odieuses. Ce qui était d'un faste scandaleux dans les conditions les plus élevées , il y a quarante ans , est devenu une bienséance pour les plus médiocres. Détestable raffinement de nos jours ! monstre de nos mœurs ! La misère et le luxe augmentent comme de concert ; on est prodigue de son bien et avide de celui d'autrui ; le premier pas de la fortune est de se ruiner. Qui pourrait supporter les folles hauteurs que l'orgueil affecte , et les bassesses infâmes que l'intérêt fait faire ? On ne connaît plus d'autre prudence que la dissimulation , plus de règle des amitiés que l'intérêt , plus de bienfaits qui puissent attacher à une personne dès qu'on la trouve ou inutile ou ennuyeuse. Les hommes , gâtés jusque dans la moelle des os par les ébranlements et les enchantements des plaisirs violents et raffinés , ne trouvent plus qu'une douceur fade dans les consolations d'une vie innocente ; ils tombent dans les langueurs mortelles de l'ennui dès qu'ils ne sont plus animés par la fureur de quelque passion. Est-ce donc là être chrétien ? Allons , allons dans d'autres terres , où nous ne soyons plus réduits à voir de tels disciples de Jésus-Christ. O Evangile ! est-ce là ce que vous enseignez ? O foi chré-

tienne! vengez-vous ; laissez une éternelle nuit sur la face de la terre, de cette terre couverte d'un déluge d'iniquités.

Mais , encore une fois , voyons nos ressources sans nous flatter. Quelle autorité pourra redresser des mœurs si dépravées? Une sagesse vaine et intempérante, une curiosité superbe et effrénée emporte les esprits. Le Nord ne cesse d'enfanter de nouveaux monstres d'erreur; parmi ces ruines de l'ancienne foi, tout tombe, tout tombe comme par morceaux; le reste des nations chrétiennes en sent le contre-coup; on voit les mystères de Jésus-Christ ébranlés jusqu'aux fondements. Des hommes profanes et téméraires ont franchi les bornes, et ont appris à douter de tout. C'est ce que nous entendons tous les jours : un bruit sourd d'impiété vient frapper nos oreilles, et nous en avons le cœur déchiré. Après s'être corrompus dans ce qu'ils connaissent, ils blasphèment enfin ce qu'ils ignorent. Prodige réservé à nos jours! l'instruction augmente, et la foi diminue. La parole de Dieu, autrefois si féconde, deviendrait stérile, si l'impiété l'osait; mais elle tremble sous Louis; et, comme Salomon, il la dissipe de son regard. Cependant de tous les vices on ne craint plus que le scandale. Que dis-je? le scandale même est au comble; car l'incrédulité, quoique timide, n'est pas muette : elle sait se glisser dans les conversations, tantôt sous des railleries envenimées, tantôt sous des questions où l'on veut tenter Jésus-Christ, comme les Pharisiens. En même temps l'aveugle sagesse de la chair, qui prétend avoir droit de tempérer la religion au gré de ses désirs, déshonore et énerve ce qui reste de foi parmi nous. Chacun marche dans la voie de son propre conseil ; chacun, ingénieux à se tromper, se fait une fausse conscience. Plus d'autorité dans les pasteurs, plus d'uniformité de discipline. Le dérèglement ne se contente plus d'être toléré, il veut être la règle même, et appelle excès tout ce qui s'y oppose. La chaste colombe, dont



le partage ici-bas est de gémir, redouble ses gémissements. Le péché abonde, la charité se refroidit, les ténèbres s'épaississent, le mystère d'iniquité se forme; dans ces jours d'aveuglement et de péché, les élus même seraient séduits, s'ils pouvaient l'être. Le flambeau de l'Evangile, qui doit faire le tour de l'univers, achève sa course. O Dieu! que vois-je? où sommes-nous? Le jour de la ruine est proche, et les temps se hâtent d'arriver. Mais adorons en silence et avec tremblement l'impénétrable secret de Dieu.

Ames recueillies, âmes ferventes, hâtez-vous de retenir la foi prête à nous échapper. Vous savez que dix justes auraient sauvé la ville abominable de Sodôme que le feu du ciel consuma. C'est à vous à gémir sans cesse au pied des autels pour ceux qui ne gémissent pas de leurs misères. Opposez-vous, soyez le bouclier d'Israël contre les traits de la colère du Seigneur; faites violence à Dieu, il le veut; d'une main innocente arrêtez le glaive déjà levé.

Seigneur, qui dites dans vos Ecritures : « Quand même une mère oublierait son propre fils, le fruit de ses entrailles, et moi je ne vous oublierai jamais <sup>1</sup>, » ne détournez point votre face de dessus nous. Que votre parole croisse dans ces royaumes où vous l'envoyez; mais n'oubliez pas les anciennes Eglises dont vous avez conduit si heureusement la main pour planter la foi chez ces nouveaux peuples. Souvenez-vous du siège de Pierre, fondement immobile de vos promesses; souvenez-vous de l'Eglise de France, mère de celle d'Orient sur qui votre grâce reluit; souvenez-vous de cette maison qui est la vôtre, des ouvriers qu'elle forme, de leurs larmes, de leurs prières, de leurs travaux. Que vous dirai-je, Seigneur, pour nous-mêmes? Souvenez-vous de notre misère et de votre miséricorde; souvenez-vous du sang de votre Fils, qui coule sur

<sup>1</sup> *Is.* XLIX, 15.

nous, qui vous parle en notre faveur, et en qui seul nous nous confions. Bien loin de nous arracher, selon votre justice, ce peu de foi qui nous reste encore, augmentez-la, purifiez-la, rendez-la vive ; qu'elle perce toutes nos ténèbres, qu'elle étouffe toutes nos passions, qu'elle redresse tous nos jugements, afin qu'après avoir cru ici-bas, nous puissions voir éternellement dans votre sein ce que nous aurons cru. *Amen.*

## ORAISON FUNÈBRE

DE LOUIS DE BOURBON,

PRINCE DE CONDÉ, PREMIER PRINCE DU SANG,

prononcée par Bossuet, dans l'église de Notre-Dame de Paris, le dixième jour de mars 1687 <sup>1</sup>.

*Dominus tecum, virorum fortissime... Vade in hac fortitudine tua... Ego ero tecum.*  
— Le Seigneur est avec vous, ô le plus courageux de tous les hommes ! Allez avec ce courage dont vous êtes rempli. Je serai avec vous. *Aux Juges*, VI, 42, 44, 46.

MONSEIGNEUR <sup>2</sup>,

Au moment que j'ouvre la bouche pour célébrer la gloire immortelle de Louis de Bourbon, prince de Condé, je me sens également confondu et par la grandeur du sujet et, s'il m'est permis de l'avouer, par l'inutilité du travail. Quelle partie du monde habitable n'a pas ouï les victoires du prince de Condé et les merveilles de sa vie ? On les raconte partout ; le Français qui les vante n'apprend rien à l'étranger ; et quoi que je puisse aujourd'hui vous en rapporter, toujours prévenu par vos pensées, j'aurai encore à répondre au secret reproche que vous me ferez d'être demeuré beaucoup au-dessous. Nous ne pouvons rien, faibles orateurs, pour la gloire des âmes extraordinaires : le Sage a raison de dire que

<sup>1</sup> Bossuet était alors âgé de cinquante-neuf ans. — <sup>2</sup> M. le prince de Condé, fils du prince défunt.

« leurs seules actions les peuvent louer <sup>1</sup>; » toute autre louange languit auprès des grands noms; et la seule simplicité d'un récit fidèle pourrait soutenir la gloire du prince de Condé. Mais en attendant que l'histoire, qui doit ce récit aux siècles futurs, le fasse paraître, il faut satisfaire, comme nous pourrions, à la reconnaissance publique et aux ordres du plus grand de tous les rois. Que ne doit point le royaume à un prince qui a honoré la maison de France, tout le nom français, son siècle, et pour ainsi dire l'humanité toute entière? Louis-le-Grand est entré lui-même dans ces sentiments. Après avoir pleuré ce grand homme, et lui avoir donné par ses larmes, au milieu de toute sa cour, le plus glorieux éloge qu'il pût recevoir, il assemble dans un temple si célèbre ce que son royaume a de plus auguste, pour y rendre des devoirs publics à la mémoire de ce prince; et il veut que ma faible voix anime toutes ces tristes représentations et tout cet appareil funèbre <sup>2</sup>. Faisons donc cet effort sur notre douleur. Ici un plus grand objet, et plus digne de cette chaire, se présente à ma pensée.

C'est Dieu qui fait les guerriers et les conquérants. « C'est vous, lui disait David, qui avez instruit mes mains à combattre et mes doigts à tenir l'épée <sup>3</sup>. » S'il inspire le courage, il ne donne pas moins les autres grandes qualités naturelles et surnaturelles, et du cœur et de l'esprit. Tout part de sa puissante main : c'est lui qui envoie du ciel les généreux sentiments, les sages conseils et toutes les bonnes pensées. Mais il veut que nous sachions distinguer entre les dons qu'il abandonne à ses ennemis et ceux qu'il réserve à ses serviteurs. Ce qui distingue ses amis d'avec tous les autres, c'est la piété : jusqu'à ce qu'on ait reçu ce don du ciel, tous les

<sup>1</sup> Landent eam in portis opera ejus. *Prov.* xxxi, 31. — <sup>2</sup> *Notes hist.* N° 164.  
— <sup>3</sup> Benedictus Dominus Deus meus, qui docet manus meas ad prælium, et digitos meos ad bellum. *Ps.* cxliii, 1.

autres non-seulement ne sont rien , mais encore tournent en ruine à ceux qui en sont ornés. Sans ce don inestimable de la piété , que serait-ce que le prince de Condé avec tout ce grand cœur et ce grand génie ? Non , mes frères , si la piété n'avait comme consacré ses autres vertus , ni ces princes ne trouveraient aucun adoucissement à leur douleur , ni ce religieux pontife aucune confiance dans ses prières , ni moi-même aucun soutien aux louanges que je dois à un si grand homme. Poussons donc à bout la gloire humaine par cet exemple : détruisons l'idole des ambitieux ; qu'elle tombe anéantie devant ces autels <sup>1</sup>. Mettons ensemble aujourd'hui , car nous le pouvons dans un si noble sujet , toutes les plus belles qualités d'une excellente nature ; et à la gloire de la vérité , montrons , dans un prince admiré de tout l'univers , que ce qui fait les héros , ce qui porte la gloire du monde jusqu'au comble ; valeur , magnanimité , bonté naturelle ; voilà pour le cœur : vivacité , pénétration , grandeur et sublimité de génie ; voilà pour l'esprit , ne seraient qu'une illusion , si la piété ne s'y était jointe ; et enfin que la piété est le tout de l'homme <sup>2</sup>. C'est , Messieurs , ce que vous verrez dans la vie éternellement mémorable de très-haut et très-puissant prince Louis de Bourbon , prince de Condé , premier prince du sang <sup>3</sup>.

Dieu nous a révélé que lui seul il fait les conquérants , et que seul il les fait servir à ses desseins. Quel autre a fait un Cyrus , si ce n'est Dieu qui l'avait nommé , deux cents ans avant sa naissance , dans les oracles d'Isaïe ? Tu n'es pas encore , lui disait-il , « mais je te vois , et je t'ai nommé par ton nom : tu t'appelleras Cyrus. Je marcherai devant toi dans les combats ; à ton approche je mettrai les rois en fuite ; je briserai les portes d'airain. C'est moi qui étends les cieux ,

<sup>1</sup> Voyez ci-dessus p. 17, et *Notes hist.* N° 165. — <sup>2</sup> *Notes hist.* N° 166. —

<sup>3</sup> *Ibid.* N° 167.

qui soutiens la terre , qui nomme ce qui n'est pas comme ce qui est <sup>1</sup> : » c'est-à-dire , c'est moi qui fais tout , et moi qui vois , dès l'éternité , tout ce que je fais. Quel autre a pu former un Alexandre , si ce n'est ce même Dieu qui en a fait voir de si loin , et par des figures si vives , l'ardeur indomptable à son prophète Daniel ? « Le voyez-vous , dit-il , ce conquérant , avec quelle rapidité il s'élève de l'Occident comme par bonds , et ne touche pas à terre <sup>2</sup> ? » Semblable , dans ses sauts hardis et dans sa légère démarche , à ces animaux vigoureux et bondissants , il ne s'avance que par vives et impétueuses saillies , et n'est arrêté ni par montagnes ni par précipices. Déjà le roi de Perse est entre ses mains ; « à sa vue il s'est animé , *efferatus est in eum* , dit le Prophète ; il l'abat , il le foule aux pieds : nul ne le peut défendre des coups qu'il lui porte , ni lui arracher sa proie <sup>3</sup> . » A n'entendre que ces paroles de Daniel , qui croiriez-vous voir , Messieurs , sous cette figure , Alexandre ou le prince de Condé <sup>4</sup> ? Dieu donc lui avait donné cette indomptable valeur pour le salut de la France , durant la minorité d'un roi de quatre ans. Laissez-le croître ce roi chéri du ciel ; tout cédera à ses exploits : supérieur aux siens comme aux ennemis , il saura tantôt se servir , tantôt se passer de ses plus fameux capitaines ; et seul sous la main de Dieu qui sera continuellement à son secours , on le verra l'assuré rem-

<sup>1</sup> Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro , cujus apprehendi dexteram.... Ego ante te ibo , et gloriosos terræ humiliabo : portas æreas conteram , et vectes ferreos confringam.... ut scias quia ego Dominus , qui voco nomen tuum.... Vocavi te nomine tuo.... Accinxi te , et non cognovisti me.... Ego Dominus , et non est alter , formans lucem et creans tenebras , faciens pacem et creans malum : ego Dominus faciens omnia hæc , etc. *Is.* XLV. 1, 2, 3, 4, 7. — <sup>2</sup> Veniebat ab Occidente super faciem totius terræ ; et non tangebatur terram. *Dan.* VIII, 5. — <sup>3</sup> Cucurrit ad eum in impetu fortitudinis suæ ; cumque appropinquasset prope arietem , efferatus est in eum , et percussit arietem... cumque cum misisset in terram , conculcavit , et nemo quibat liberare arietem de manu ejus. *Ibid.* 6, 7, 20. —

<sup>4</sup> *Notes hist.* N° 168.



part de ses Etats. Mais Dieu avait choisi le duc d'Enghien pour le défendre dans son enfance <sup>1</sup>. Aussi, vers les premiers jours de son règne, à l'âge de vingt-deux ans, le duc conçut un dessein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre; mais la victoire le justifia devant Rocroi <sup>2</sup>.

L'armée ennemie est plus forte, il est vrai: elle est composée de ces vieilles bandes wallonnes, italiennes et espagnoles, qu'on n'avait pu rompre jusqu'alors. Mais pour combien fallait-il compter le courage qu'inspirait à nos troupes le besoin pressant de l'Etat, les avantages passés, et un jeune prince du sang qui portait la victoire dans ses yeux <sup>3</sup>? Don Francisco de Mellos l'attend de pied ferme; et, sans pouvoir reculer, les deux généraux et les deux armées semblent avoir voulu se renfermer dans des bois et dans des marais, pour décider leur querelle, comme deux braves, en champ clos <sup>4</sup>. Alors, que ne vit-on pas? Le jeune prince parut un autre homme. Touchée d'un si digne objet, sa grande âme se déclara tout entière: son courage croissait avec les périls, et ses lumières avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, il reposa le dernier; mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, et dès la première bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel; et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre <sup>5</sup>. Le voyez-vous, comme il vole ou à la victoire ou à la mort <sup>6</sup>? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier le Français à demi vaincu, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 169. — <sup>2</sup> Le 19 mai 1643. *Ibid.* N° 170. — <sup>3</sup> *Ibid.* N° 171. — <sup>4</sup> Le 18 mai au soir. *Ibid.* N° 172. — <sup>5</sup> Bataille d'Arbelles, qui devait décider du sort de l'Asie. — <sup>6</sup> *Notes hist.* N° 173.

étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups <sup>1</sup>. Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts <sup>2</sup>. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants; trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime. Mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Bek précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés <sup>3</sup>: le prince l'a prévenu, les bataillons enfoncés demandent quartier; mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque; leur effroyable décharge met les nôtres en furie; on ne voit plus que carnage; le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que le grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux qu'entre les bras du vainqueur? de quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces? Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines! Mais il se trouva par terre, parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte <sup>4</sup>. Elle ne savait pas que le prince, qui

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 174. — <sup>2</sup> *Ibid.* N° 175. — <sup>3</sup> *Ibid.* N° 176. — <sup>4</sup> *Ibid.* N° 177.

lui fit perdre tant de ses vieux régiments à la journée de Rocroi, en devait achever les restes dans les plaines de Lens <sup>1</sup>. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou, et dans le champ de bataille il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait. Là on célébra Rocroi délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne, qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage <sup>2</sup>. L'armée commença l'action de grâces; toute la France suivit; on y élevait jusqu'au ciel le coup d'essai du duc d'Enghien : c'en serait assez pour illustrer une autre vie que la sienne; mais pour lui, c'est le premier pas de sa course.

Dès cette première campagne, après la prise de Thionville <sup>3</sup>, digne prix de la victoire de Rocroi, il passa pour un capitaine également redoutable dans les sièges et dans les batailles. Mais voici dans un jeune prince victorieux quelque chose qui n'est pas moins beau que la victoire. La cour, qui lui préparait à son arrivée les applaudissements qu'il méritait, fut surprise de la manière dont il les reçut. La reine régente lui a témoigné que le roi était content de ses services. C'est dans la bouche du souverain la digne récompense de ses travaux. Si les autres osaient le louer, il repoussait leurs louanges comme des offenses; et, indocile à la flatterie, il en craignait jusqu'à l'apparence. Telle était la délicatesse, ou plutôt telle était la solidité de ce prince. Aussi avait-il pour maxime — écoutez; c'est la maxime qui fait les grands hommes — que dans les grandes actions il faut uniquement songer à bien faire, et laisser venir la gloire après la vertu. C'est ce qu'il inspirait aux autres; c'est ce qu'il suivait lui-même. Ainsi la fausse gloire ne

<sup>1</sup> Cinq ans après, le 20 août 1648. Ci-après, p. 320. — <sup>2</sup> *Notes hist.* N° 178. — <sup>3</sup> 10 août suivant. *Ibid.* N° 179.

le tentait pas ; tout tendait au vrai et au grand. De là vient qu'il mettait sa gloire dans le service du roi et dans le bonheur de l'Etat : c'était là le fond de son cœur ; c'étaient ses premières et ses plus chères inclinations. La cour ne le retint guère, quoiqu'il en fût la merveille. Il fallait montrer partout, et à l'Allemagne comme à la Flandre, le défenseur intrépide que Dieu nous donnait <sup>1</sup>.

Arrêtez ici vos regards. Il se prépare contre le prince quelque chose de plus formidable qu'à Rocroi ; et, pour éprouver sa vertu, la guerre va épuiser toutes ses inventions et tous ses efforts. Quel objet se présente à mes yeux ? Ce n'est pas seulement des hommes à combattre ; c'est des montagnes inaccessibleles ; c'est des ravines et des précipices d'un côté ; c'est de l'autre un bois impénétrable, dont le fond est un marais ; et derrière des ruisseaux, de prodigieux retranchements ; c'est partout des forts élevés, et des forêts abattues qui traversent des chemins affreux ; et, au dedans, c'est Merci avec ses braves Bavaois enflés de tant de succès et de la prise de Fribourg <sup>2</sup> ; Merci qu'on ne vit jamais reculer dans les combats ; Merci que le prince de Condé et le vigilant Turenne n'ont jamais surpris dans un mouvement irrégulier <sup>3</sup>, et à qui ils ont rendu ce grand témoignage, que jamais il n'avait perdu un seul moment favorable, ni manqué de prévenir leurs desseins, comme s'il eût assisté à leurs conseils. Ici donc durant huit jours <sup>4</sup>, et à quatre attaques différentes <sup>5</sup>, on vit tout ce qu'on peut soutenir et entreprendre à la guerre. Nos troupes semblent rebutées autant par la résistance des ennemis que par l'effroyable disposition des lieux ; et le prince se vit quelque temps comme abandonné. Mais, comme un autre Machabée, « son bras ne l'abandonna pas, et son courage, irrité par

<sup>1</sup> *Notes hist.* N<sup>o</sup> 180. — <sup>2</sup> 28 juillet 1644. *Ibid.* N<sup>o</sup> 181. — <sup>3</sup> *Ibid.* N<sup>o</sup> 182.

— <sup>4</sup> Du 3 au 9 août 1644. — <sup>5</sup> La première attaque fut le 3, la seconde le 5, et les deux autres le

tant de périls , vint à son secours <sup>1</sup>. » On ne l'eut pas plutôt vu pied à terre forcer le premier ces inaccessibles hauteurs , que son ardeur entraîna tout après elle. Merci voit sa perte assurée ; ses meilleurs régiments sont défaits ; la nuit sauve les restes de son armée <sup>2</sup>. Mais que des pluies excessives s'y joignent encore , afin que nous ayons à la fois , avec tout le courage et tout l'art, toute la nature à combattre <sup>3</sup>. Quelque avantage que prenne un ennemi habile autant que hardi, et dans quelque affreuse montagne qu'il se retranche de nouveau , poussé de tous côtés , il faut qu'il laisse en proie au duc d'Enghien , non-seulement son canon et son bagage , mais encore tous les environs du Rhin <sup>4</sup>.

Voyez comme tout s'ébranle. Philisbourg est aux abois en dix jours , malgré l'hiver qui approche ; Philisbourg qui tint si longtemps le Rhin captif sous nos lois , et dont le plus grand des rois a si glorieusement réparé la perte <sup>5</sup>. Worms , Spire , Mayence , Landau , vingt autres places de nom ouvrent leurs portes. Merci ne les peut défendre , et ne paraît plus devant son vainqueur. Ce n'est pas assez ; il faut qu'il tombe à ses pieds , digne victime de sa valeur : Nordlingue en verra la chute <sup>6</sup> ; il y sera décidé qu'on ne tient non plus devant les Français en Allemagne qu'en Flandre , et on devra tous ces avantages au même prince. Dieu , protecteur de la France et d'un roi qu'il a destiné à ses grands ouvrages , l'ordonne ainsi.

Par ces ordres tout paraissait sûr sous la conduite du duc d'Enghien ; et , sans vouloir ici achever le jour à vous marquer seulement ses autres exploits , vous savez , parmi tant

<sup>1</sup> Salvavit mihi brachium meum , et indignatio mea ipsa auxiliata est mihi. *Is.* LXIII, 5. — <sup>2</sup> Premier combat engagé le 3, à 5 heures du soir. *Notes hist.* N° 183. — <sup>3</sup> Le 4, pluies ; le 5, second combat. — <sup>4</sup> Le 9 matin et soir. *Notes hist.* N° 184. — <sup>5</sup> Philisbourg capitula le 12 septembre 1644, *Ibid.* N° 185. — <sup>6</sup> Le 3 août 1645, *Ibid.* N° 186.



de fortes places attaquées, qu'il n'y en eut qu'une seule qui pût échapper [à] ses mains<sup>1</sup>; encore releva-t-elle la gloire du prince. L'Europe, qui admirait la divine ardeur dont il était animé dans les combats, s'étonna qu'il en fût le maître, et, dès l'âge de vingt-six ans, aussi capable de ménager ses troupes que de les pousser dans les hasards, et de céder à la fortune que de la faire servir à ses desseins. Nous le vîmes partout ailleurs comme un de ces hommes extraordinaires qui forcent tous les obstacles. La promptitude de son action ne donnait pas le loisir de la traverser. C'est là le caractère des conquérants. Lorsque David, un si grand guerrier, déplora la mort de deux fameux capitaines qu'on venait de perdre, il leur donna cet éloge : « Plus vites que les aigles, plus courageux que les lions<sup>2</sup>. » C'est l'image du prince que nous regrettons. Il paraît en un moment comme un éclair dans les pays les plus éloignés. On le voit en même temps à toutes les attaques, à tous les quartiers. Lorsque occupé d'un côté, il envoie reconnaître l'autre, le diligent officier qui porte ses ordres s'étonne d'être prévenu, et trouve déjà tout ranimé par la présence du prince : il semble qu'il se multiplie dans une action ; ni le fer ni le feu ne l'arrêtent. Il n'a pas besoin d'armer cette tête qu'il expose à tant de périls<sup>3</sup>; Dieu lui est une armure plus assurée : les coups semblent perdre leur force en l'approchant, et laisser seulement sur lui des marques de son courage et de la protection du Ciel. Ne lui dites pas que la vie d'un premier prince du sang, si nécessaire à l'Etat, doit être épargnée : il répond qu'un prince du sang, plus intéressé par sa naissance à la gloire du roi et de la couronne, doit dans le besoin de l'Etat être dévoué plus que tous les autres pour en relever l'éclat<sup>4</sup>.

Après avoir fait sentir aux ennemis, durant tant d'années,

<sup>1</sup> Lerida, en 1647. *Notes hist.* N° 187. — <sup>2</sup> Aquilis velociore, leonibus fortiores. II *Reg.* I, 23. — <sup>3</sup> *Notes hist.* N° 188. — <sup>4</sup> *Ibid.* N° 189.

l'invincible puissance du roi, s'il fallut agir au dedans pour la soutenir, je dirai tout en un mot, il fit respecter la régente<sup>1</sup>; et puisqu'il faut une fois parler de ces choses dont je voudrais pouvoir me taire éternellement, jusqu'à cette fatale prison il n'avait pas seulement songé qu'on pût rien attenter contre l'Etat<sup>2</sup>; et, dans son plus grand crédit, s'il souhaitait d'obtenir des grâces, il souhaitait encore plus de les mériter. C'est ce qui lui faisait dire — je puis bien ici répéter devant ces autels les paroles que j'ai recueillies de sa bouche, puisqu'elles marquent si bien le fond de son cœur — il disait donc, en parlant de cette prison malheureuse, qu'il y était entré le plus innocent de tous les hommes, et qu'il en était sorti le plus coupable. « Hélas ! poursuivait-il, je ne respirais que le service du roi et la grandeur de l'Etat ! » On ressentait dans ses paroles un regret sincère d'avoir été poussé si loin par ses malheurs. Mais, sans vouloir excuser ce qu'il a si hautement condamné lui-même, disons, pour n'en parler jamais, que comme dans la gloire éternelle les fautes des saints pénitents, convertes de ce qu'ils ont fait pour les réparer et de l'éclat infini de la divine miséricorde, ne paraissent plus; ainsi dans des fautes si sincèrement reconnues, et dans la suite si glorieusement réparées par de fidèles services, il ne faut plus regarder que l'humble reconnaissance du prince qui s'en repentit, et la clémence du grand roi qui les oublia<sup>3</sup>.

Que s'il est enfin entraîné dans ces guerres infortunées, il y aura du moins cette gloire de n'avoir pas laissé avilir la grandeur de sa maison chez les étrangers. Malgré la majesté de l'Empire, malgré la fierté de l'Autriche et les couronnes héréditaires attachées à cette maison, même dans la branche qui domine en Allemagne, réfugié à Namur, soutenu de son seul courage et de sa seule réputation, il porta si loin les

<sup>1</sup> En 1648 et 1649. *Notes hist.* N° 190. — <sup>2</sup> Il fut prisonnier depuis le 18 janvier 1650 jusqu'au 13 février 1651. *Ibid.* N° 191. — <sup>3</sup> En 1660. *Ibid.* N° 192.

avantages d'un prince de France et de la première maison de l'univers, que tout ce qu'on put obtenir de lui fut qu'il consentit de traiter d'égal avec l'archiduc, quoique frère de l'empereur et fils de tant d'empereurs, à condition qu'en lieu tiers ce prince ferait les honneurs des Pays-Bas <sup>1</sup>. Le même traitement fut assuré au duc d'Enghien, et la maison de France garda son rang sur celle d'Autriche jusque dans Bruxelles. Mais voyez ce que fait faire un vrai courage. Pendant que le prince se soutenait si hautement avec l'archiduc qui dominait, il rendait au roi d'Angleterre <sup>2</sup> et au duc d'York, maintenant un roi si fameux <sup>3</sup>, malheureux alors, tous les honneurs qui leur étaient dus; et il apprit enfin à l'Espagne, trop dédaigneuse, quelle était cette majesté que la mauvaise fortune ne pouvait ravir à de si grands princes. Le reste de sa conduite ne fut pas moins grand. Parmi les difficultés que ses intérêts apportaient au traité des Pyrénées <sup>4</sup>, écoutez quels furent ses ordres; et voyez si jamais un particulier traita si noblement ses intérêts. Il mande à ses agents dans la conférence qu'il n'est pas juste que la paix de la chrétienté soit retardée davantage à sa considération; qu'on ait soin de ses amis; et pour lui, qu'on lui laisse suivre sa fortune <sup>5</sup>. Ah! quelle grande victime se sacrifie au bien public! Mais quand les choses changèrent, et que l'Espagne lui voulut donner ou Cambrai et ses environs, ou le Luxembourg, en pleine souveraineté, il déclara qu'il préférerait à ces avantages, et à tout ce qu'on pouvait jamais lui accorder de plus grand, quoi? son devoir et les bonnes grâces du roi <sup>6</sup>. C'est ce qu'il avait toujours dans le cœur; c'est ce qu'il répétait sans cesse au duc d'Enghien.

Le voilà dans son naturel. La France le vit alors accompli

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 193. — <sup>2</sup> Charles II. *Ibid.* N° 194. — <sup>3</sup> Jacques II, roi en 1685. *Ibid.* — <sup>4</sup> Conclu dans l'île des Faisans et signé le 7 novembre 1659. *Ibid.* N° 106. — <sup>5</sup> *Ibid.* N° 195. — <sup>6</sup> *Ibid.* N° 196.

par ces derniers traits , et avec ce je ne sais quoi d'achevé que les malheurs ajoutent aux grandes vertus : elle le revit dévoué plus que jamais à l'Etat et à son roi <sup>1</sup>. Mais, dans ses premières guerres , il n'avait qu'une seule vie à lui offrir ; maintenant il en a une autre , qui lui est plus chère que la sienne. Après avoir , à son exemple , glorieusement achevé le cours de ses études , le duc d'Enghien est prêt à le suivre dans les combats <sup>2</sup>. Non content de lui enseigner la guerre comme il a fait jusqu'à la fin par ses discours , le prince le mène aux leçons vivantes et à la pratique. Laissons le passage du Rhin <sup>3</sup> , le prodige de notre siècle et de la vie de Louis le Grand. A la journée de Senef <sup>4</sup> , le jeune duc , quoiqu'il commandât , comme il avait déjà fait en d'autres campagnes , vient , dans les plus rudes épreuves , apprendre la guerre aux côtés du prince son père. Au milieu de tant de périls , il voit ce grand prince renversé dans un fossé , sous un cheval tout en sang. Pendant qu'il lui offre le sien et s'occupe à relever le prince abattu , il est blessé entre les bras d'un père si tendre , sans interrompre ses soins , ravi de satisfaire à la fois à la piété et à la gloire. Que pouvait penser le prince , si ce n'est que , pour accomplir les plus grandes choses , rien ne manquerait à ce digne fils que les occasions ? Et ses tendresses se redoublaient avec son estime.

Ce n'était pas seulement pour un fils , ni pour sa famille qu'il avait des sentiments si tendres. Je l'ai vu — et ne croyez pas que j'use ici d'exagération — je l'ai vu vivement ému des périls de ses amis ; je l'ai vu , simple et naturel , changer de visage au récit de leurs infortunes , entrer avec eux dans les moindres choses comme dans les plus importantes ; dans les accommodements calmer les esprits aigris , avec une patience

<sup>1</sup> Condé rentra en France en 1660. Voyez ci-dessus p. 16 et suiv. — <sup>2</sup> *Notes hist.* N° 197. — <sup>3</sup> Le 12 juin 1672. *Ibid.* N° 198. — <sup>4</sup> Le 11 août 1674. *Ibid.* N° 199.

et une douceur qu'on n'aurait jamais attendue d'une humeur si vive , ni d'une si haute élévation. Loin de nous les héros sans humanité. Ils pourront bien forcer les respects et ravir l'admiration, comme font tous les objets extraordinaires ; mais ils n'auront pas les cœurs. Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté comme son propre caractère <sup>1</sup>, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons. La bonté devait donc faire comme le fond de notre cœur, et devait être en même temps le premier attrait que nous aurions en nous-mêmes pour gagner les autres hommes. La grandeur qui vient par-dessus, loin d'affaiblir la bonté, n'est faite que pour l'aider à se communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on élève pour la répandre. Les cœurs sont à ce prix : et les grands dont la bonté n'est pas le partage, par une juste punition de leur dédaigneuse insensibilité, demeureront privés éternellement du plus grand bien de la vie humaine, c'est-à-dire, des douceurs de la société. Jamais homme ne les goûta mieux que le prince dont nous parlons ; jamais homme ne craignit moins que la familiarité blessât le respect. Est-ce là celui qui forçait les villes, et qui gagnait les batailles ? Quoi ! il semble avoir oublié ce haut rang qu'on lui a vu si bien défendre ! Reconnaissez le héros qui, toujours égal à lui-même, sans se hausser pour paraître grand, sans s'abaisser pour être civil et obligeant, se trouve naturellement tout ce qu'il doit être envers tous les hommes : comme un fleuve majestueux et bienfaisant, qui porte paisiblement dans les villes l'abondance qu'il a répandue dans les campagnes en les arrosant ; qui se donne à tout le monde, et ne s'élève et ne s'enfle que lorsque avec violence on s'oppose à la douce pente qui le porte à

<sup>1</sup> Edition de 1637. Les éditions suivantes portent « comme le caractère de la nature divine. »



continuer son tranquille cours. Telle a été la douceur, et telle a été la force du prince de Condé. Avez-vous un secret important ? versez-le hardiment dans ce noble cœur : votre affaire devient la sienne par la confiance. Il n'y a rien de plus inviolable pour ce prince que les droits sacrés de l'amitié. Lorsqu'on lui demande une grâce, c'est lui qui paraît l'obligé ; et jamais on ne vit de joie ni si vive ni si naturelle que celle qu'il ressentait à faire plaisir. Le premier argent qu'il reçut d'Espagne avec la permission du roi , malgré les nécessités de sa maison épuisée , fut donné à ses amis , encore qu'après la paix il n'eût rien à espérer de leurs secours ; et quatre cent mille écus , distribués par ses ordres , firent voir — chose rare dans la vie humaine — la reconnaissance aussi vive dans le prince de Condé que l'espérance d'engager les hommes l'est dans les autres. Avec lui la vertu eut toujours son prix. Il la louait jusque dans ses ennemis. Toutes les fois qu'il avait à parler de ses actions, et même dans les relations qu'il en envoyait à la cour, il vantait les conseils de l'un, la hardiesse de l'autre ; chacun avait son rang dans ses discours ; et parmi ce qu'il donnait à tout le monde, on ne savait où placer ce qu'il avait fait lui-même. Sans envie, sans fard, sans ostentation, toujours grand dans l'action et dans le repos, il parut à Chantilly comme à la tête des troupes. Qu'il embellît cette magnifique et délicieuse maison, ou bien qu'il munît un camp au milieu du pays ennemi, et qu'il fortifiât une place ; qu'il marchât avec une armée parmi les périls, ou qu'il conduisît ses amis dans ces superbes allées, au bruit de tant de jets d'eau qui ne se taisaient ni jour ni nuit, c'était toujours le même homme, et sa gloire le suivait partout. Qu'il est beau, après les combats et le tumulte des armes, de savoir encore goûter ces vertus paisibles et cette gloire tranquille qu'on n'a point à partager avec le soldat non plus qu'avec la fortune ; où tout charme et rien n'éblouit ; qu'on regarde sans être étourdi ni

par le son des trompettes , ni par le bruit des canons , ni par les cris des blessés ; où l'homme paraît tout seul aussi grand , aussi respecté que lorsqu'il donne des ordres , et que tout marche à sa parole <sup>1</sup> !

Venons maintenant aux qualités de l'esprit ; et puisque , pour notre malheur , ce qu'il y a de plus fatal à la vie humaine , c'est-à-dire , l'art militaire , est en même temps ce qu'elle a de plus ingénieux et de plus habile , considérons d'abord par cet endroit le grand génie de notre prince. Et premièrement , quel général porta jamais plus loin sa prévoyance ? C'était une de ses maximes qu'il fallait craindre les ennemis de loin pour ne les plus craindre de près , et se réjouir à leur approche. Le voyez-vous comme il considère tous les avantages qu'il peut ou donner ou prendre ? avec quelle vivacité il se met dans l'esprit , en un moment , les temps , les lieux , les personnes , et non-seulement leurs intérêts et leurs talents , mais encore leurs humeurs et leurs caprices ? Le voyez-vous comme il compte la cavalerie et l'infanterie des ennemis , par le naturel des pays ou des princes confédérés ? Rien n'échappe à sa prévoyance. Avec cette prodigieuse compréhension de tout le détail et du plan universel de la guerre , on le voit toujours attentif à ce qui survient : il tire d'un déserteur , d'un transfuge , d'un prisonnier , d'un passant , ce qu'il veut dire , ce qu'il veut taire , ce qu'il sait , et pour ainsi dire ce qu'il ne sait pas ; tant il est sûr dans ses conséquences. Ses partis lui rapportent jusqu'aux moindres choses : on l'éveille à chaque moment ; car il tenait encore pour maxime qu'un habile

<sup>1</sup> Bellicas laudes solent quidam extenuare verbis , easque detrahare ducibus , communicare cum multis , ne propriæ sint imperatorum. Et certe in armis militum virtus , locorum opportunitas , auxilia sociorum , classes , commeatus , multum juvant. Maximam vero partem quasi suo jure fortuna sibi vindicat ; et quidquid est prospere gestum , id pene omne ducit suum. At vero hujus gloriæ , C. Cæsar , quam es paulo ante adeptus , socium habes neminem. Cicéron , *Pro Marcello*.

capitaine peut bien être vaincu, mais qu'il ne lui est pas permis d'être surpris. Aussi lui devons-nous cette louange, qu'il ne l'a jamais été. A quelque heure et de quelque côté que viennent les ennemis, ils le trouvent toujours sur ses gardes, toujours prêt à fondre sur eux, et à prendre ses avantages : comme une aigle qu'on voit toujours, soit qu'elle vole au milieu des airs, soit qu'elle se pose sur le haut de quelque rocher, porter de tous côtés des regards perçants, et tomber si sûrement sur sa proie qu'on ne peut éviter ses ongles non plus que ses yeux ; aussi vifs étaient les regards, aussi vite et impétueuse était l'attaque, aussi fortes et inévitables étaient les mains du prince de Condé. En son camp on ne connaît point les vaines terreurs, qui fatiguent et rebutent plus que les véritables. Toutes les forces demeurent entières pour les vrais périls ; tout est prêt au premier signal ; et, comme dit le Prophète, « toutes les flèches sont aiguës, et tous les arcs sont tendus <sup>1</sup>. » En attendant on repose d'un sommeil tranquille, comme on ferait sous son toit et dans son enclos. Que dis-je qu'on repose ? A Piéton, près de ce corps redoutable que trois puissances réunies avaient assemblé, c'était dans nos troupes de continuels divertissements : toute l'armée était en joie, et jamais elle ne sentit qu'elle fût plus faible que celle des ennemis <sup>2</sup>. Le prince, par son campement, avait mis en sûreté non-seulement toute notre frontière et toutes nos places, mais encore tous nos soldats : il veille, c'est assez. Enfin l'ennemi décampe ; c'est ce que le prince attendait. Il part à ce premier mouvement : déjà l'armée hollandaise, avec ses superbes étendards, ne lui échappera pas ; tout nage dans le sang, tout est en proie ; mais Dieu sait donner des bornes aux plus beaux desseins. Cependant les ennemis sont poussés partout. Oudenarde est délivrée

<sup>1</sup> Sagittæ ejus acutæ, et omnes arcus ejus extenti. *Is.* v, 28. — <sup>2</sup> Le 11 août 1674. Voyez ci-dessus, p. 313, et *Notes hist.* N° 200.

de leurs mains . Pour les tirer eux-mêmes de celles du prince, le Ciel les couvre d'un brouillard épais ; la terreur et la désertion se met dans leurs troupes ; on ne sait plus ce qu'est devenue cette formidable armée <sup>1</sup>. Ce fut alors que Louis, qui, après avoir achevé le rude siège de Besançon <sup>2</sup> et avoir encore une fois réduit la Franche-Comté avec une rapidité inouïe <sup>3</sup>, était revenu tout brillant de gloire pour profiter de l'action de ses armées de Flandre et d'Allemagne, commanda ce détachement qui fit en Alsace les merveilles que vous savez, et parut le plus grand de tous les hommes, tant par les prodiges qu'il avait faits en personne, que par ceux qu'il fit faire à ses généraux <sup>4</sup>.

Quoiqu'une heureuse naissance eût apporté de si grands dons à notre prince, il ne cessait de l'enrichir par ses réflexions. Les campements de César firent son étude. Je me souviens qu'il nous ravissait en nous racontant comme en Catalogne, dans les lieux où ce fameux capitaine, par l'avantage des postes, contraignit cinq légions romaines et deux chefs expérimentés à poser les armes sans combat<sup>5</sup> ; lui-même il avait été reconnaître <sup>6</sup> les rivières et les montagnes qui servirent à ce grand dessein ; et jamais un si digne maître n'avait expliqué par de si doctes leçons les Commentaires de César. Les capitaines des siècles futurs lui rendront un honneur semblable. On viendra étudier sur les lieux ce que l'histoire racontera du campement de Piéton, et des merveilles dont il fut suivi. On remarquera dans celui de Chatenoy l'éminence qu'occupait ce grand capitaine, et le ruisseau dont il se couvrit sous le canon du retranchement de Schelestadt. Là on lui verra mépriser l'Allemagne conjurée ; suivre à son tour les ennemis, quoique plus forts ;

<sup>1</sup> 21 août 1674. *Notes hist.* N° 201. — <sup>2</sup> Besançon fut pris le 15 mai 1674 ; sa citadelle capitula le 22. — <sup>3</sup> Du 10 mars au 22 juillet. — <sup>4</sup> *Not. hist.* N° 202. --

<sup>5</sup> Ces deux chefs, partisans de Pompée, étaient Afranius et Petreius. *De bello civili*. L. I, c. 84-86. — <sup>6</sup> Dans sa campagne de 1647.

rendre leurs projets inutiles, et leur faire lever le siège de Saverne, comme il avait fait un peu auparavant celui de Haguenau <sup>1</sup>. C'est par de semblables coups, dont sa vie est pleine, qu'il a porté si haut sa réputation que ce sera dans nos jours s'être fait un nom parmi les hommes, et s'être acquis un mérite dans les troupes, d'avoir servi sous le prince de Condé; et comme un titre pour commander, de l'avoir vu faire.

Mais si jamais il parut un homme extraordinaire, s'il parut être éclairé et voir tranquillement toutes choses, c'est dans ces rapides moments d'où dépendent les victoires, et dans l'ardeur du combat. Partout ailleurs il délibère; docile, il prête l'oreille à tous les conseils: ici tout se présente à la fois; la multitude des objets ne le confond pas; à l'instant le parti est pris; il commande et il agit tout ensemble, et tout marche en concours et en sûreté. Le dirai-je? mais pourquoi craindre que la gloire d'un si grand homme puisse être diminuée par cet aveu? ce n'est plus ces prompts saillies qu'il savait si vite et si agréablement réparer, mais enfin qu'on lui voyait quelquefois dans les occasions ordinaires <sup>2</sup>: vous diriez qu'il y a en lui un autre homme, à qui sa grande âme abandonne de moindres ouvrages où elle ne daigne se mêler. Dans le feu, dans le choc, dans l'ébranlement, on voit naître tout à coup je ne sais quoi de si net, de si posé, de si vif, de si ardent, de si doux, de si agréable pour les siens, de si hautain et de si menaçant pour les ennemis, qu'on ne sait d'où lui peut venir ce mélange de qualités si contraires. Dans cette terrible journée <sup>3</sup> où, aux portes de la ville et à la vue de ses citoyens, le Ciel sembla vouloir décider du sort de ce prince; où avec l'élite des troupes il avait en tête un général si pressant <sup>4</sup>; où il se vit plus

<sup>1</sup> En 1575, après la mort de Turenne. *Notes hist.* N° 203. — <sup>2</sup> *Ibid.* N° 204.

— <sup>3</sup> La journée du faubourg Saint-Antoine, 2 juillet 1652. *Ibid.* N° 191. —

<sup>4</sup> Turenne. *Ibid.* N° 97.



que jamais exposé aux caprices de la fortune ; pendant que les coups venaient de tous côtés, ceux qui combattaient auprès de lui nous ont dit souvent que, si l'on avait à traiter quelque grande affaire avec ce prince, on eût pu choisir de ces moments où tout était en feu autour de lui ; tant son esprit s'élevait alors, tant son âme leur paraissait éclairée comme d'en haut en ces terribles rencontres : semblable à ces hautes montagnes dont la cime, au-dessus des nues et des tempêtes, trouve la sérénité dans sa hauteur, et ne perd aucun rayon de la lumière qui l'environne. Ainsi, dans les plaines de Lens, nom agréable à la France, l'archiduc, contre son dessein, tiré d'un poste invincible par l'appât d'un succès trompeur, par un soudain mouvement du prince qui lui oppose des troupes fraîches à la place des troupes fatiguées, est contraint à prendre la fuite. Ses vieilles troupes périssent ; son canon, où il avait mis sa confiance, est entre nos mains ; et Bek, qui l'avait flatté d'une victoire assurée, pris et blessé dans le combat, vient rendre en mourant un triste hommage à son vainqueur par son désespoir <sup>1</sup>. S'agit-il ou de secourir ou de forcer une ville ? le prince saura profiter de tous les moments. Ainsi, au premier avis que le hasard lui porta d'un siège important, il traverse, trop promptement <sup>2</sup>, tout un grand pays ; et d'une première vue il découvre un passage assuré pour le secours, aux endroits qu'un ennemi vigilant n'a pu encore assez munir <sup>3</sup>. Assiège-t-il quelque place ? il invente tous les jours de nouveaux moyens d'en avancer la conquête. On croit qu'il expose les troupes ; il les ménage, en abrégant le temps des périls par la vigueur des attaques. Parmi tant de coups surprenants, les gouverneurs les plus courageux ne tiennent pas les promesses qu'ils ont faites à leurs généraux : Dunkerque est pris

<sup>1</sup> Le 20 août 1648. Ci-dessus, p. 307. *Notes hist.* N° 205. — <sup>2</sup> Trop promptement pour la France contre laquelle ce héros combattait alors. — <sup>3</sup> Secours de Cambrai, 1<sup>er</sup> juin 1657. *Notes hist.* N° 206.

en treize jours au milieu des pluies d'automne ; et ses barques, si redoutées de nos alliés, paraissent tout à coup dans tout l'océan avec nos étendards <sup>1</sup>.

Mais ce qu'un sage général doit le mieux connaître, c'est ses soldats et ses chefs. Car de là vient ce parfait concert qui fait agir les armées comme un seul corps, ou, pour parler avec l'Ecriture, « comme un seul homme. » *Egressus est Israel tanquam vir unus* <sup>2</sup>. Pourquoi comme un seul homme ? parce que, sous un même chef, qui connaît et les soldats et les chefs comme ses bras et ses mains, tout est également vif et mesuré. C'est ce qui donne la victoire ; et j'ai ouï dire à notre grand prince qu'à la journée de Nordlingue, ce qui l'assurait du succès, c'est qu'il connaissait M. de Turenne, dont l'habileté consommée n'avait besoin d'aucun ordre pour faire tout ce qu'il fallait. Celui-ci publiait de son côté qu'il agissait sans inquiétude, parce qu'il connaissait le prince et ses ordres toujours sûrs. C'est ainsi qu'ils se donnaient mutuellement un repos qui les appliquait chacun tout entier à son action. Ainsi finit heureusement la bataille la plus hasardeuse et la plus disputée qui fut jamais <sup>3</sup>.

C'a été dans notre siècle un grand spectacle de voir, dans le même temps et dans les mêmes campagnes, ces deux hommes que la voix commune de toute l'Europe égalait aux plus grands capitaines des siècles passés ; tantôt à la tête de corps séparés, tantôt unis, plus encore par le concours des mêmes pensées que par les ordres que l'inférieur recevait de l'autre ; tantôt opposés front à front, et redoublant l'un dans l'autre l'activité et la vigilance : comme si Dieu, dont souvent, selon l'Ecriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campements, que de belles

<sup>1</sup> 11 octobre 1646. *Ibid.* N° 207. — <sup>2</sup> I. *Reg.* XI, 7. — <sup>3</sup> Bataille de Nordlingue, 3 août 1645. Ci-dessus, p. 309. *Notes hist.* N° 208 et 186.

marches, que de hardiesse, que de précautions, que de périls, que de ressources! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires? L'un paraît agir par des réflexions profondes, et l'autre par de soudaines illuminations : celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité; celui-là d'un air plus froid, sans jamais rien avoir de lent, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au dedans, lors même qu'il paraissait embarrassé au dehors. L'un, dès qu'il parut dans les armées, donne une haute idée de sa valeur, et fait attendre quelque chose d'extraordinaire, mais toutefois s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie : l'autre, comme un homme inspiré, dès sa première bataille s'égale aux maîtres les plus consommés. L'un, par de vifs et continuels efforts, emporte l'admiration du genre humain, et fait taire l'envie : l'autre jette d'abord une si vive lumière, qu'elle n'osait l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortune : l'autre, et par l'avantage d'une si haute naissance, et par ces grandes pensées que le Ciel envoie, et par une espèce d'instinct admirable dont les hommes ne connaissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins, et forcer les destinées. Et afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers, l'un, emporté d'un coup soudain, meurt pour son pays, comme un Judas le Machabée; l'armée le pleure comme son père, et la cour et tout le peuple gémit; sa piété est louée comme son courage, et sa mémoire ne se flétrit point par le temps : l'autre, élevé par les armes au comble de la gloire comme un David, comme lui meurt dans son lit en publiant les louanges de Dieu et instruisant sa

famille; et laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie que de la douceur de sa mort. Quel spectacle de voir et d'étudier ces deux hommes, et d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritait l'autre! C'est ce qu'a vu notre siècle; et ce qui est encore plus grand, il a vu un roi se servir de ces deux grands chefs, et profiter du secours du Ciel, et, après qu'il en est privé par la mort de l'un et les maladies de l'autre, concevoir de plus grands desseins, exécuter de plus grandes choses, s'élever au-dessus de lui-même, surpasser et l'espérance des siens et l'attente de l'univers : tant est haut son courage, tant est vaste son intelligence, tant ses destinées sont glorieuses <sup>1</sup>!

Voilà, Messieurs, les spectacles que Dieu donne à l'univers, et les hommes qu'il y envoie quand il y veut faire éclater, tantôt dans une nation, tantôt dans une autre, selon ses conseils éternels, sa puissance ou sa sagesse. Car ces divins attributs paraissent-ils mieux dans les cieux qu'il a formés de ses doigts, que dans ces rares talents qu'il distribue comme il lui plaît aux hommes extraordinaires? Quel astre brille davantage dans le firmament, que le prince de Condé n'a fait dans l'Europe? Ce n'était pas seulement la guerre qui lui donnait de l'éclat : son grand génie embrassait tout, l'antique comme le moderne, l'histoire, la philosophie, la théologie la plus sublime, et les arts avec les sciences. Il n'y avait livre qu'il ne lût; il n'y avait homme excellent, ou dans quelque spéculation ou dans quelque ouvrage, qu'il n'entretint : tous sortaient plus éclairés d'avec lui, et rectifiaient leurs pensées, ou par ses pénétrantes questions, ou par ses réflexions judicieuses <sup>2</sup>. Aussi sa conversation était un charme, parce qu'il savait parler à chacun selon ses talents; et non-seulement aux gens de guerre de leurs entreprises, aux courtisans de leurs

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 209. — <sup>2</sup> *Ibid.* N° 210.

intérêts, aux politiques de leurs négociations, mais encore aux voyageurs curieux de ce qu'ils avaient découvert ou dans la nature, ou dans le gouvernement, ou dans le commerce; à l'artisan de ses inventions, et enfin aux savants de toutes les sortes de ce qu'ils avaient trouvé de plus merveilleux.

C'est de Dieu que viennent ces dons : qui en doute ? Ces dons sont admirables : qui ne le voit pas ? Mais pour confondre l'esprit humain qui s'enorgueillit de tels dons, Dieu ne craint point d'en faire part à ses ennemis. Saint Augustin considère parmi les païens tant de sages, tant de conquérants, tant de graves législateurs, tant d'excellents citoyens, un Socrate, un Marc-Aurèle, un Scipion, un César, un Alexandre, tous privés de la connaissance de Dieu et exclus de son royaume éternel. N'est-ce donc pas Dieu qui les a faits ? Mais quel autre les pouvait faire, si ce n'est celui qui fait tout dans le ciel et dans la terre ? Mais pourquoi les a-t-il faits ? et quels étaient les desseins particuliers de cette sagesse profonde, qui jamais ne fait rien en vain ? Ecoutez la réponse de saint Augustin. « Il les a faits, nous dit-il, pour orner le siècle présent, » *ut ordinem sæculi præsentis ornaret* <sup>1</sup>. Il a fait dans les grands hommes ces rares qualités, comme il a fait le soleil. Qui n'admire ce bel astre ? qui n'est ravi de l'éclat de son midi, et de la superbe parure de son lever et de son coucher ? Mais puisque Dieu le fait luire sur les bons et sur les mauvais, ce n'est pas un si bel objet qui nous rend heureux : Dieu l'a fait pour embellir et pour éclairer ce grand théâtre du monde. De même, quand il a fait dans ses ennemis aussi bien que dans ses serviteurs ces belles lumières d'esprit, ces rayons de son intelligence, ces images de sa bonté, ce n'est pas pour les rendre heureux qu'il leur a fait ces riches présents ; c'est une décoration de l'univers, c'est un ornement

<sup>1</sup> *Contra Julian.*, l. IV, c. 3 ; l. V, c. 6 ; S. Aug. *Oper.* t. X, p. 593 et 636, B.



du siècle présent. Et voyez la malheureuse destinée de ces hommes qu'il a choisis pour être les ornements de leur siècle. Qu'ont-ils voulu, ces hommes rares, sinon des louanges et la gloire que les hommes donnent? Peut-être que, pour les confondre, Dieu refusera cette gloire à leurs vains désirs? Non, il les confond mieux en la leur donnant, et même au delà de leur attente. Cet Alexandre, qui ne voulait que faire du bruit dans le monde, y en fait plus qu'il n'aurait osé espérer. Il faut encore qu'il se trouve dans tous nos panégyriques; et il semble, par une espèce de fatalité glorieuse à ce conquérant, qu'aucun prince ne puisse recevoir de louanges qu'il ne les partage. S'il a fallu quelque récompense à ces grandes actions des Romains, Dieu leur en a su trouver une convenable à leurs mérites comme à leurs désirs. Il leur donne pour récompense l'empire du monde, comme un présent de nul prix. O rois, confondez-vous dans votre grandeur; conquérants, ne vantez pas vos victoires. Il leur donne pour récompense la gloire des hommes, récompense qui ne vient pas jusqu'à eux; qui s'efforce de s'attacher, quoi? peut-être à leurs médailles ou à leurs statues déterrées, restes des ans et des barbares; aux ruines de leurs monuments et de leurs ouvrages qui disputent avec le temps; ou plutôt à leur idée, à leur ombre, à ce qu'on appelle leur nom. Voilà le digne prix de tant de travaux, et dans le comble de leurs vœux la conviction de leur erreur. Venez, rassasiez-vous, grands de la terre; saisissez-vous, si vous pouvez, de ce fantôme de gloire, à l'exemple de ces grands hommes que vous admirez. Dieu, qui punit leur orgueil dans les enfers, ne leur a pas envié, dit saint Augustin, cette gloire tant désirée; et « vains, ils ont reçu une récompense aussi vaine que leurs désirs. » *Receperunt mercedem suam, vani vanam* <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> In Psalm. cxviii. Serm. xii, n° 2; S. Aug. Oper. t. IV, p. 1306, E.

Il n'en sera pas ainsi de notre grand prince : l'heure de Dieu est venue<sup>1</sup>, heure attendue, heure désirée, heure de miséricorde et de grâce. Sans être averti par la maladie, sans être pressé par le temps, il exécute ce qu'il méditait. Un sage religieux<sup>2</sup>, qu'il appelle exprès, règle les affaires de sa conscience : il obéit, humble chrétien, à sa décision ; et nul n'a jamais douté de sa bonne foi<sup>3</sup>. Dès lors aussi on le vit toujours sérieusement occupé du soin de se vaincre soi-même, de rendre vaines toutes les attaques de ses insupportables douleurs<sup>4</sup>, d'en faire par sa soumission un continuel sacrifice. Dieu, qu'il invoquait avec foi, lui donna le goût de son Ecriture, et dans ce livre divin la solide nourriture de la piété. Ses conseils se réglaient plus que jamais par la justice : on y soulageait la veuve et l'orphelin, et le pauvre en approchait avec confiance<sup>5</sup>. Sérieux autant qu'agréable père de famille, dans les douceurs qu'il goûtait avec ses enfants<sup>6</sup> il ne cessait de leur inspirer les sentiments de la véritable vertu ; et ce jeune prince, son petit-fils<sup>7</sup>, se sentira éternellement d'avoir été cultivé par de telles mains. Toute sa maison profitait de son exemple. Plusieurs de ses domestiques avaient été malheureusement nourris dans l'erreur que la France tolérait alors<sup>8</sup> : combien de fois l'a-t-on vu inquiété de leur salut, affligé de leur résistance, consolé par leur conversion ? Avec quelle incomparable netteté d'esprit leur faisait-il voir l'antiquité et la vérité de la religion catholique ? Ce n'était plus cet ardent vainqueur qui semblait vouloir tout emporter : c'était une douceur, une patience, une charité qui songeait à

<sup>1</sup> En 1685. — <sup>2</sup> Le P. Etienne de Champs, jésuite. *Notes hist.* N° 211. —

<sup>3</sup> *Ibid.* N° 212. — <sup>4</sup> Douleurs de la goutte, surtout depuis sa dernière campagne de 1676. — <sup>5</sup> Ses aumônes montaient, chaque année, à cent mille écus.

— <sup>6</sup> *Notes hist.* N° 213. — <sup>7</sup> Louis de Bourbon. *Ibid.* N° 214. — <sup>8</sup> D'après l'édit de Nantes, donné par Henri IV, en 1598, en faveur des calvinistes, et révoqué par Louis XIV au mois d'octobre 1685.

gagner les cœurs, et à guérir des esprits malades. C'est, Messieurs, ces choses simples, gouverner sa famille, édifier ses domestiques, faire justice et miséricorde, accomplir le bien que Dieu veut, et souffrir les maux qu'il envoie; c'est ces communes pratiques de la vie chrétienne que Jésus-Christ louera au dernier jour devant ses saints anges, et devant son Père céleste. Les histoires seront abolies avec les empires, et il ne se parlera plus de tous ces faits éclatants dont elles sont pleines.

Pendant qu'il passait sa vie dans ces occupations, et qu'il portait au-dessus de ses actions les plus renommées la gloire d'une si belle et si pieuse retraite, la nouvelle de la maladie de la duchesse de Bourbon<sup>1</sup> vint à Chantilly comme un coup de foudre. Qui ne fut frappé de la crainte de voir éteindre cette lumière naissante? On appréhenda qu'elle n'eût le sort des choses avancées. Quels furent les sentiments du prince de Condé, lorsqu'il se vit menacé de perdre ce nouveau lien de sa famille avec la personne du roi? C'est donc dans cette occasion que devait mourir ce héros! Celui que tant de sièges et de batailles n'ont pu emporter, va périr par sa tendresse! Pénétré de toutes les inquiétudes que donne un mal affreux, son cœur, qui le soutient seul depuis si longtemps, achève à ce coup de l'accabler: les forces qu'il lui fait trouver l'épuisent. S'il oublie toute sa faiblesse à la vue du roi qui approche de la princesse malade; si, transporté de son zèle et sans avoir besoin de secours à cette fois, il accourt pour l'avertir de tous les périls que ce grand roi ne craignait pas, et qu'il l'empêche enfin d'avancer, il va tomber évanoui à quatre pas; et on admire cette nouvelle manière de s'exposer pour son roi<sup>2</sup>. Quoique la duchesse d'Enghien<sup>3</sup>, princesse dont la vertu ne craignit jamais que de manquer à sa famille et à ses devoirs, eût

<sup>1</sup> Mademoiselle de Nantes. *Notes hist.* N° 214. — <sup>2</sup> Novembre, 1685. —

<sup>3</sup> Fille d'Anne de Gonzague. Ci-dessus, p. 261. *Notes hist.* Nos 150, 151 et 213.

obtenu de demeurer auprès de lui pour le soulager, la vigilance de cette princesse ne calme pas les soins qui le travaillent; et, après que la jeune princesse est hors de péril, la maladie du roi va bien causer d'autres troubles à notre prince. Puis-je ne m'arrêter pas en cet endroit?

A voir la sérénité qui reluisait sur ce front auguste, eût-on soupçonné que ce grand roi, en retournant à Versailles, allât s'exposer à ces cruelles douleurs où l'univers a connu sa pitié, sa constance, et tout l'amour de ses peuples<sup>1</sup>? De quels yeux le regardions-nous lorsqu'aux dépens d'une santé qui nous est si chère, il voulait bien adoucir nos cruelles inquiétudes par la consolation de le voir; et que, maître de sa douleur comme de tout le reste des choses, nous le voyions tous les jours non-seulement régler ses affaires selon sa coutume, mais encore entretenir sa cour attendrie avec la même tranquillité qu'il lui fait paraître dans ses jardins enchantés? Béni soit-il de Dieu et des hommes, d'unir ainsi toujours la bonté à toutes les autres qualités que nous admirons! Parmi toutes ses douleurs, il s'informait avec soin de l'état du prince de Condé, et il marquait pour la santé de ce prince une inquiétude qu'il n'avait pas pour la sienne.

Il s'affaiblissait, ce grand prince; mais la mort cachait ses approches. Lorsqu'on le crut en meilleur état, et que le duc d'Enghien, toujours partagé entre les devoirs de fils et de sujet, était retourné par son ordre auprès du roi<sup>2</sup>, tout change en un moment, et on déclare au prince sa mort prochaine<sup>3</sup>. Chrétiens, soyez attentifs, et venez apprendre à mourir; ou plutôt venez apprendre à n'attendre pas la dernière heure pour commencer à bien vivre. Quoi! attendre à commencer une vie nouvelle, lorsque, entre les mains de la mort, glacés sous ses

<sup>1</sup> Le 18 novembre 1686, Louis XIV subit une cruelle opération. *Notes hist.* N° 215. — <sup>2</sup> *Ibid.* N° 216. — <sup>3</sup> *Ibid.* N° 217.

froides mains , vous ne saurez si vous êtes avec les morts ou encore avec les vivants ! Ah ! prévenez par la pénitence cette heure de troubles et de ténèbres ! Par là, sans être étonné de cette dernière sentence qu'on lui prononça , le prince demeure un moment dans le silence ; et tout à coup : « O mon Dieu ! dit-il , vous le voulez , votre volonté soit faite : je me jette entre vos bras ; donnez-moi la grâce de bien mourir. » Que désirez-vous davantage ? Dans cette courte prière, vous voyez la soumission aux ordres de Dieu, l'abandon à sa providence, la confiance en sa grâce, et toute la piété. Dès lors aussi, tel qu'on l'avait vu dans tous ses combats, résolu, paisible, occupé sans inquiétude de ce qu'il fallait faire pour les soutenir, tel fut-il à ce dernier choc ; et la mort ne lui parut pas plus affreuse, pâle et languissante, que lorsqu'elle se présente au milieu du feu sous l'éclat de la victoire qu'elle montre seule. Pendant que les sanglots éclataient de toutes parts, comme si un autre que lui en eût été le sujet, il continuait à donner ses ordres ; et s'il défendait les pleurs, ce n'était pas comme un objet dont il fût troublé, mais comme un empêchement qui le retardait. A ce moment, il étend ses soins jusqu'aux moindres de ses domestiques. Avec une libéralité digne de sa naissance et de leurs services, il les laisse comblés de ses dons, mais encore plus honorés des marques de son souvenir. Comme il donnait des ordres particuliers et de la plus haute importance, puisqu'il y allait de sa conscience et de son salut éternel, averti qu'il fallait écrire et ordonner dans les formes , quand je devrais, Monseigneur, renouveler vos douleurs et rouvrir toutes les plaies de votre cœur, je ne tairai pas ces paroles qu'il répéta si souvent : qu'il vous connaissait ; qu'il n'y avait, sans formalités, qu'à vous dire ses intentions ; que vous iriez encore au delà, et suppléeriez de vous-même à tout ce qu'il pourrait avoir oublié. Qu'un père vous ait aimé, je ne m'en



étonne pas, c'est un sentiment que la nature inspire ; mais qu'un père si éclairé vous ait témoigné cette confiance jusqu'au dernier soupir, qu'il se soit reposé sur vous de choses si importantes, et qu'il meure tranquillement sur cette assurance, c'est le plus beau témoignage que votre vertu pouvait remporter ; et, malgré tout votre mérite, Votre Altesse n'aura de moi aujourd'hui que cette louange <sup>1</sup>.

Ce que le prince commença ensuite pour s'acquitter des devoirs de la religion, mériterait d'être raconté à toute la terre, non à cause qu'il est remarquable, mais à cause, pour ainsi dire, qu'il ne l'est pas, et qu'un prince si exposé à tout l'univers ne donne rien aux spectateurs. N'attendez donc pas, Messieurs, de ces magnifiques paroles qui ne servent qu'à faire connaître, sinon un orgueil caché, du moins les efforts d'une âme agitée, qui combat ou qui dissimule son trouble secret. Le prince de Condé ne sait ce que c'est que de prononcer de ces pompeuses sentences ; et dans la mort, comme dans la vie, la vérité fit toujours toute sa grandeur. Sa confession fut humble, pleine de componction et de confiance. Il ne lui fallut pas longtemps pour la préparer : la meilleure préparation pour celle des derniers temps, c'est de ne les attendre pas. Mais, Messieurs, prêtez l'oreille à ce qui va suivre. A la vue du saint Viatique qu'il avait tant désiré, voyez comme il s'arrête sur ce doux objet. Alors il se souvint des irrévérences dont, hélas ! on déshonore ce divin mystère. Les chrétiens ne connaissent plus la sainte frayeur dont on était saisi autrefois à la vue du sacrifice. On dirait qu'il eût cessé d'être terrible, comme l'appelaient les saints Pères, et que le sang de notre Victime n'y coule pas encore aussi véritablement que sur le Calvaire. Loin de trembler devant les autels, on y méprise

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 218.

Jésus-Christ présent ; et dans un temps où tout un royaume se remue pour la conversion des hérétiques<sup>1</sup>, on ne craint point d'en autoriser les blasphèmes. Gens du monde, vous ne pensez pas à ces horribles profanations ; à la mort vous y penserez avec confusion et saisissement. Le prince se ressouvint de toutes les fautes qu'il avait commises ; et trop faible pour expliquer avec force ce qu'il en sentait, il emprunta la voix de son confesseur pour en demander pardon au monde, à ses domestiques et à ses amis. On lui répondit par des sanglots : ah ! répondez-lui maintenant en profitant de cet exemple ! Les autres devoirs de la religion furent accomplis avec la même piété et la même présence d'esprit. Avec quelle foi, et combien de fois pria-t-il le Sauveur des âmes, en baisant la croix, que son sang répandu pour lui ne le fût pas inutilement ? C'est ce qui justifie le pécheur ; c'est ce qui soutient le juste ; c'est ce qui rassure le chrétien. Que dirai-je des saintes prières des agonisants, où, dans les efforts que fait l'Eglise, on entend ses vœux les plus pressés, et comme les derniers cris par où cette sainte mère achève de nous enfanter à la vie céleste ? Il se les fit répéter trois fois, et il y trouva toujours de nouvelles consolations. En remerciant ses médecins : « Voilà, dit-il, maintenant mes vrais médecins ; » il montrait les ecclésiastiques dont il écoutait les avis, dont il continuait les prières, les psaumes toujours à la bouche, la confiance toujours dans le cœur. S'il se plaignit, c'était seulement d'avoir si peu à souffrir pour expier ses péchés : sensible jusques à la fin à la tendresse des siens, il ne s'y laissa jamais vaincre ; et au contraire il craignait toujours de trop donner à la nature.

Que dirai-je de ses derniers entretiens avec le duc d'Enghien ? quelles couleurs assez vives pourraient vous représenter et la constance du père et les extrêmes douleurs du fils ? D'abord le

<sup>1</sup> A la suite de la révocation de l'édit de Nantes. Ci-dessus, p. 326.

visage en pleurs, avec plus de sanglots que de paroles , tantôt la bouche collée sur ces mains victorieuses et maintenant défaillantes, tantôt se jetant entre ces bras et dans ce sein paternel , il semble par tant d'efforts vouloir retenir ce cher objet de ses respects et de ses tendresses. Les forces lui manquent ; il tombe à ses pieds. Le prince, sans s'émouvoir, lui laisse reprendre ses esprits ; puis appelant la duchesse sa belle-fille , qu'il voyait aussi sans parole et presque sans vie, avec une tendresse qui n'eut rien de faible, il leur donne ses derniers ordres où tout respirait la pitié. Il les finit en les bénissant avec cette foi et avec ces vœux que Dieu exauce, et en bénissant avec eux, ainsi qu'un autre Jacob, chacun de leurs enfants en particulier ; et on vit de part et d'autre tout ce qu'on affaiblit en le répétant.

Je ne vous oublierai pas, ô prince son cher neveu, et comme son second fils <sup>1</sup>, ni le glorieux témoignage qu'il a rendu constamment à votre mérite, ni ses tendres empressements, et la lettre qu'il écrivit en mourant pour vous rétablir dans les bonnes grâces du roi , le plus cher objet de vos vœux , ni tant de belles qualités qui vous ont fait juger digne d'avoir si vivement occupé les dernières heures d'une si belle vie. Je n'oublierai pas non plus les bontés du roi qui prévinrent les désirs du prince mourant, ni les généreux soins du duc d'Enghien qui ménagea cette grâce, ni le gré que lui fut le prince d'avoir été si soigneux, en lui donnant cette joie, d'obliger un si cher parent <sup>2</sup>. Pendant que son cœur s'épanche, et que sa voix se ranime en louant le roi, le prince de Conti arrive pénétré de reconnaissance et de douleur. Les tendresses se renouvellent : les deux princes ouïrent ensemble ce qui ne sortira jamais de leur cœur ; et le prince conclut, en leur confirmant qu'ils ne seraient jamais ni grands hommes, ni grands princes, ni hon-

<sup>1</sup> François-Louis de Bourbon, prince de Conti. — <sup>2</sup> *Notes hist.* N° 219.

nêtes gens, qu'autant qu'ils seraient gens de bien, fidèles à Dieu et au roi. C'est la dernière parole qu'il laissa gravée dans leur mémoire; c'est, avec la dernière marque de sa tendresse, l'abrégé de leurs devoirs <sup>1</sup>. Tout retentissait de cris, tout fondait en larmes: le prince seul n'était pas ému, et le trouble n'arrivait pas dans l'asile où il s'était mis. O Dieu, vous étiez sa force, son inébranlable refuge, et, comme disait David, ce ferme rocher où s'appuyait sa constance <sup>2</sup>!

Puis-je taire durant ce temps ce qui se faisait à la cour et en présence du roi? Lorsqu'il y fit lire la dernière lettre que lui écrivit ce grand homme, et qu'on y vit, dans les trois temps que marquait le prince, ses services qu'il y passait si légèrement au commencement et à la fin de sa vie, et dans le milieu ses fautes dont il faisait une si sincère reconnaissance, il n'y eut cœur qui ne s'attendrît à l'entendre parler de lui-même avec tant de modestie; et cette lecture, suivie des larmes du roi, fit voir ce que les héros sentent les uns pour les autres <sup>3</sup>. Mais lorsqu'on vint à l'endroit du remerciement où le prince marquait qu'il mourait content, et trop heureux d'avoir encore assez de vie pour témoigner au roi sa reconnaissance, son dévouement, et, s'il l'osait dire, sa tendresse, tout le monde rendit témoignage à la vérité de ses sentiments; et ceux qui l'avaient ouï parler si souvent de ce grand roi, dans ses entretiens familiers, pouvaient assurer que jamais ils n'avaient rien entendu ni de plus respectueux et de plus tendre pour sa personne sacrée, ni de plus fort pour célébrer ses vertus royales, sa piété, son courage, son grand génie, principalement à la guerre, que ce qu'en disait ce grand prince avec aussi peu d'exagération que de flatterie.

Pendant qu'on lui rendait ce beau témoignage, ce grand

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 166. — <sup>2</sup> Dominus petra mea, et robur meum, et salvator meus ... et refugium meum. II. *Reg.* xxii, 2 et 3. — <sup>3</sup> *Notes hist.* N° 220.

homme n'était plus. Tranquille entre les bras de son Dieu où il s'était une fois jeté, il attendait sa miséricorde et implorait son secours, jusqu'à ce qu'il cessât enfin de respirer et de vivre <sup>1</sup>. C'est ici qu'il faudrait laisser éclater ses justes douleurs, à la perte d'un si grand homme; mais, pour l'amour de la vérité et à la honte de ceux qui la méconnaissent, écoutez encore ce beau témoignage qu'il lui rendit en mourant. Averti par son confesseur que si notre cœur n'était pas encore entièrement selon Dieu; il fallait, en s'adressant à Dieu même, obtenir qu'il nous fit un cœur comme il le voulait, et lui dire avec David ces tendres paroles : « O Dieu ! créez en moi un cœur pur <sup>2</sup>; » à ces mots le prince s'arrête, comme occupé de quelque grande pensée; puis appelant le saint religieux qui lui avait inspiré ce beau sentiment : « Je n'ai jamais douté, dit-il, des mystères de la religion, quoi qu'on ait dit <sup>3</sup>. » Chrétiens, vous l'en devez croire; et, dans l'état où il est, il ne doit plus rien au monde que la vérité. « Mais, poursuivit-il, j'en doute moins que jamais. Que ces vérités, continuait-il avec une douceur ravissante, se démêlent et s'éclaircissent dans mon esprit ! Oui, dit-il, nous verrons Dieu comme il est, face à face. » Il répétait en latin avec un goût merveilleux, ces grands mots : *Sicuti est, facie ad faciem* <sup>4</sup>; et on ne se lassait point de le voir dans ce doux transport. Que se faisait-il dans cette âme? quelle nouvelle lumière lui apparaissait? quel soudain rayon perçait la nue et faisait comme évanouir en ce moment, avec toutes les ignorances des sens, les ténèbres mêmes, si je l'ose dire, et les saintes obscurités de la foi? Que devinrent alors ces beaux titres dont notre orgueil est flatté? Dans l'approche d'un si beau jour, et dès la première atteinte d'une si vive lumière,

<sup>1</sup> Il expira à Fontainebleau le 11 décembre 1686, âgé de soixante-cinq ans et trois mois. — <sup>2</sup> Cor mundum crea in me, Deus. *Ps.* L, 12. — <sup>3</sup> On l'avait dit incrédule. Voyez ci-dessus, p. 251 et 261. — <sup>4</sup> I. *Joan.* III, 2; I *Cor.* XIII, 12.



combien promptement disparaissent tous les fantômes du monde ! Que l'éclat de la plus belle victoire paraît sombre ! qu'on en méprise la gloire, et qu'on vent de mal à ces faibles yeux qui s'y sont laissé éblouir !

Venez, peuple, venez maintenant ; mais venez plutôt, princes et seigneurs , et vous qui jugez la terre , et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel ; et vous , plus que tous les autres , princes et princesses , nobles rejetons de tant de rois , lumières de la France , mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage : venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance , de tant de grandeur , de tant de gloire. Jetez les yeux de toutes parts ; voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros : des titres , des inscriptions , vaines marques de ce qui n'est plus ; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau , et des fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste ; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant ; et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs , que celui à qui on les rend <sup>1</sup>. Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine , pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros. Mais approchez en particulier , ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire , âmes guerrières et intrépides. Quel autre fut plus digne de vous commander ? mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête ? Pleurez donc ce grand capitaine , et dites en gémissant : Voilà celui qui nous menait dans les hasards ; sous lui se sont formés tant de renommés capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre ; son ombre eût pu encore gagner des batailles ; et voilà que dans son silence son nom même nous anime , et en-

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 221.

semble il nous avertit que pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre il faut encore servir le Roi du ciel. Servez donc ce Roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous complera un soupir et un verre d'eau donné en son nom plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu; et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant. Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau; versez des larmes avec des prières; et admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien; ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus; et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple.

Pour moi, s'il m'est permis après tous les autres de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire : votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface. Vous aurez dans cette image des traits immortels : je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour, sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en action de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra*<sup>1</sup>. « La véritable victoire, celle qui met

<sup>1</sup> 1. *Joun.* v, 4.

sous nos pieds le monde entier , c'est notre foi. » Jouissez, prince , de cette victoire , jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres , grand prince , dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte ; heureux si , averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration , je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe , et d'une ardeur qui s'éteint.

### DISCOURS

prononcé par M. l'abbé de Fénelon , pour sa réception à l'Académie française à la place de M. Pellisson, le mardi 31 mars 1693 <sup>1</sup>.

J'aurais besoin , Messieurs , de succéder à l'éloquence de M. Pellisson, aussi bien qu'à sa place, pour vous remercier de l'honneur que vous me faites aujourd'hui , et pour réparer , dans cette compagnie , la perte d'un homme si estimable.

Dès son enfance il apprit d'Homère, en le traduisant presque tout entier, à mettre dans les moindres peintures et de la vie et de la grâce ; bientôt il fit sur la jurisprudence un ouvrage où l'on ne trouva d'autre défaut que celui de n'être pas conduit jusqu'à sa fin. Par de si beaux essais, il se hâtait, Messieurs, d'arriver à ce qui passa pour son chef-d'œuvre ; je veux dire l'histoire de l'Académie <sup>2</sup>. Il y montra son caractère, qui était la facilité, l'invention, l'élégance, l'insinuation, la justesse, le tour ingénieux. Il osait heureusement, pour parler comme Horace. Ses mains faisaient naître les fleurs de tous côtés : tout ce qu'il touchait était embelli. Des plus viles herbes des champs, il savait faire des couronnes pour les

<sup>1</sup> Fénelon avait alors près de quarante et un ans. Voyez, p. 30, les plaidoyers de Pellisson et les *Notes hist.* N° 3. — <sup>2</sup> Elle parut en 1653. *Ibid.*

héros ; et la règle , si nécessaire aux autres , de ne toucher jamais que ce qu'on peut orner , ne semblait pas faite pour lui. Son style noble et léger ressemblait à la démarche des divinités fabuleuses , qui coulaient dans les airs sans poser le pied sur la terre. Il racontait — vous le savez mieux que moi , Messieurs — avec un tel choix des circonstances , avec une si agréable variété , avec un tour si propre et si nouveau jusque dans les choses les plus communes , avec tant d'industrie pour enchaîner les faits les uns dans les autres , avec tant d'art pour transporter le lecteur dans le temps où les choses s'étaient passées , qu'on s'imagine y être , et qu'on s'oublie dans le doux tissu de ses narrations.

Tout le monde y a lu avec plaisir la naissance de l'Académie. Chacun , pendant cette lecture , croit être dans la maison de M. Conrart , qui en fut comme le berceau <sup>1</sup>. Chacun se plaît à remarquer la simplicité , l'ordre , la politesse , l'élégance qui régnaient dans ses premières assemblées , et qui attirèrent les regards d'un puissant ministre <sup>2</sup> ; ensuite les jalousies et les ombrages qui troublèrent ces beaux commencements <sup>3</sup> ; enfin l'éclat qu'eut cette compagnie par les ouvrages des premiers académiciens. Vous y reconnaissez l'illustre Racan , héritier de l'harmonie de Malherbe ; Vaugelas , dont l'oreille fut si délicate pour la pureté de la langue ; Corneille , grand et hardi dans ses caractères , où est marquée une main de maître ; Voiture , toujours accompagné de grâces les plus riantes et les plus légères. On y trouve le mérite et la vertu joints à l'érudition et à la délicatesse , la naissance et les dignités avec le goût exquis des lettres. Mais je m'engage insensiblement au delà de mes bornes : en parlant des morts je m'approche trop

<sup>1</sup> De 1629 à 1634. — <sup>2</sup> Le cardinal de Richelieu , qui , au mois de mars 1634 , se déclara protecteur de l'Académie naissante et lui fit expédier des lettres d'établissement au mois de janvier 1635. — <sup>3</sup> Le parlement refusa pendant deux ans l'enregistrement de ces lettres.



des vivants, dont je blesserais la modestie par mes louanges.

Pendant cet heureux renouvellement des lettres, M. Pellisson présente un beau spectacle à la postérité. Armand, cardinal de Richelieu<sup>1</sup>, changeait alors la face de l'Europe, et, recueillant les débris de nos guerres civiles, posait les vrais fondements d'une puissance supérieure à toutes les autres. Pénétrant dans le secret de nos ennemis, et impénétrable pour celui de son maître, il remuait de son cabinet les plus profonds ressorts dans les cours étrangères pour tenir nos voisins toujours divisés. Constant dans ses maximes, inviolable dans ses promesses, il faisait sentir ce que peuvent la réputation du gouvernement et la confiance des alliés. Né pour connaître les hommes et pour les employer selon leurs talents, il les attachait par le cœur à sa personne et à ses desseins pour l'Etat. Par ces puissants moyens, il portait chaque jour des coups mortels à l'impérieuse maison d'Autriche, qui menaçait de son joug tous les pays chrétiens. En même temps il faisait au dedans du royaume la plus nécessaire de toutes les conquêtes, domptant l'hérésie tant de fois rebelle<sup>2</sup>. Enfin, ce qu'il trouva le plus difficile, il calmait une cour orageuse, où les grands, inquiets et jaloux, étaient en possession de l'indépendance<sup>3</sup>. Aussi le temps, qui efface les autres noms, fait croître le sien; et à mesure qu'il s'éloigne de nous, il est mieux dans son point de vue. Mais, parmi ses pénibles veilles, il sut se faire un doux loisir pour se délasser par le charme de l'éloquence et de la poésie<sup>4</sup>. Il reçut dans son sein l'Académie naissante. Un magistrat éclairé et ama-

<sup>1</sup> Né en 1583, évêque de Luçon en 1607, secrétaire d'Etat en 1616, cardinal en 1622, à la tête du ministère en 1624, mort en 1642. — <sup>2</sup> Allusion au siège de la Rochelle, boulevard du calvinisme; Louis XIII y entra le 1<sup>er</sup> novembre 1628. Malheureusement, la politique trop humaine de ce redoutable ministre affermit le protestantisme en Allemagne, afin d'affaiblir la maison d'Autriche. — <sup>3</sup> Acquise sous la régence de Marie de Médicis, mère de Louis XIII, roi à neuf ans. — <sup>4</sup> On a de lui des discours, des harangues, des traités de



héros ; et la règle , si nécessaire aux autres , de ne toucher jamais que ce qu'on peut orner , ne semblait pas faite pour lui. Son style noble et léger ressemblait à la démarche des divinités fabuleuses , qui coulaient dans les airs sans poser le pied sur la terre. Il racontait — vous le savez mieux que moi , Messieurs — avec un tel choix des circonstances , avec une si agréable variété , avec un tour si propre et si nouveau jusque dans les choses les plus communes , avec tant d'industrie pour enchaîner les faits les uns dans les autres , avec tant d'art pour transporter le lecteur dans le temps où les choses s'étaient passées , qu'on s'imagine y être , et qu'on s'oublie dans le doux tissu de ses narrations.

Tout le monde y a lu avec plaisir la naissance de l'Académie. Chacun , pendant cette lecture , croit être dans la maison de M. Conrart , qui en fut comme le berceau <sup>1</sup>. Chacun se plaît à remarquer la simplicité , l'ordre , la politesse , l'élégance qui régnaient dans ses premières assemblées , et qui attirèrent les regards d'un puissant ministre <sup>2</sup> ; ensuite les jalousies et les ombrages qui troublèrent ces beaux commencements <sup>3</sup> ; enfin l'éclat qu'eut cette compagnie par les ouvrages des premiers académiciens. Vous y reconnaissez l'illustre Racan , héritier de l'harmonie de Malherbe ; Vaugelas , dont l'oreille fut si délicate pour la pureté de la langue ; Corneille , grand et hardi dans ses caractères , où est marquée une main de maître ; Voiture , toujours accompagné de grâces les plus riantes et les plus légères. On y trouve le mérite et la vertu joints à l'érudition et à la délicatesse , la naissance et les dignités avec le goût exquis des lettres. Mais je m'engage insensiblement au delà de mes bornes : en parlant des morts je m'approche trop

<sup>1</sup> De 1629 à 1634. — <sup>2</sup> Le cardinal de Richelieu , qui , au mois de mars 1634 , se déclara protecteur de l'Académie naissante et lui fit expédier des lettres d'établissement au mois de janvier 1635. — <sup>3</sup> Le parlement refusa pendant deux ans l'enregistrement de ces lettres.

des vivants, dont je blesserais la modestie par mes louanges.

Pendant cet heureux renouvellement des lettres, M. Pellisson présente un beau spectacle à la postérité. Armand, cardinal de Richelieu<sup>1</sup>, changeait alors la face de l'Europe, et, recueillant les débris de nos guerres civiles, posait les vrais fondements d'une puissance supérieure à toutes les autres. Pénétrant dans le secret de nos ennemis, et impénétrable pour celui de son maître, il remuait de son cabinet les plus profonds ressorts dans les cours étrangères pour tenir nos voisins toujours divisés. Constant dans ses maximes, inviolable dans ses promesses, il faisait sentir ce que peuvent la réputation du gouvernement et la confiance des alliés. Né pour connaître les hommes et pour les employer selon leurs talents, il les attachait par le cœur à sa personne et à ses desseins pour l'État. Par ces puissants moyens, il portait chaque jour des coups mortels à l'impérieuse maison d'Autriche, qui menaçait de son joug tous les pays chrétiens. En même temps il faisait au dedans du royaume la plus nécessaire de toutes les conquêtes, domptant l'hérésie tant de fois rebelle<sup>2</sup>. Enfin, ce qu'il trouva le plus difficile, il calmait une cour orageuse, où les grands, inquiets et jaloux, étaient en possession de l'indépendance<sup>3</sup>. Aussi le temps, qui efface les autres noms, fait croître le sien; et à mesure qu'il s'éloigne de nous, il est mieux dans son point de vue. Mais, parmi ses pénibles veilles, il sut se faire un doux loisir pour se délasser par le charme de l'éloquence et de la poésie<sup>4</sup>. Il reçut dans son sein l'Académie naissante. Un magistrat éclairé et ama-

<sup>1</sup> Né en 1583, évêque de Luçon en 1607, secrétaire d'État en 1616, cardinal en 1622, à la tête du ministère en 1624, mort en 1642. — <sup>2</sup> Allusion au siège de la Rochelle, boulevard du calvinisme; Louis XIII y entra le 1<sup>er</sup> novembre 1628. Malheureusement, la politique trop humaine de ce redoutable ministre affermit le protestantisme en Allemagne, afin d'affaiblir la maison d'Autriche. — <sup>3</sup> Acquise sous la régence de Marie de Médicis, mère de Louis XIII, roi à neuf ans. — <sup>4</sup> On a de lui des discours, des harangues, des traités de

pendant ce loisir, dans les sources de la tradition, de quoi combattre la vérité; mais la vérité le vainquit, et se montra à lui avec tous ses charmes. Il sortit de sa prison honoré de l'estime et des bontés du roi; mais, ce qui est bien plus grand, il en sortit étant déjà dans son cœur humble enfant de l'Église. La sincérité et le désintéressement de sa conversion lui en firent retarder la cérémonie, de peur qu'elle ne fût récompensée par une place que ses talents pouvaient lui attirer, et qu'un autre moins vertueux que lui aurait recherchée<sup>1</sup>.

Depuis ce moment il ne cessa de parler, d'écrire, d'agir, de répandre les grâces du prince, pour ramener ses frères errants. Heureux fruits des plus funestes erreurs! Il faut avoir senti, par sa propre expérience, tout ce qu'il en coûte dans ce passage des ténèbres à la lumière, pour avoir la vivacité, la patience, la tendresse, la délicatesse de charité, qui éclatent dans ses écrits de controverse.

Nous l'avons vu, malgré sa défaillance, se traîner encore au pied des autels jusqu'à la veille de sa mort, pour célébrer, disait-il, sa fête et l'anniversaire de sa conversion. Hélas! nous l'avons vu, séduit par son zèle et par son courage, nous promettre, d'une voix mourante, qu'il achèverait son grand ouvrage sur l'Eucharistie. Oui, je l'ai vu les larmes aux yeux, je l'ai entendu; il m'a dit tout ce qu'un catholique, nourri depuis tant d'années des paroles de la foi, peut dire pour se préparer à recevoir les sacrements avec ferveur. La mort, il est vrai, le surprit, venant sous l'apparence du sommeil; mais elle le trouva dans la préparation des vrais fidèles<sup>2</sup>.

Au reste, Messieurs, ses travaux pour la magistrature et pour les affaires de religion que le roi lui avait confiées, ne l'empêchaient pas de s'appliquer aux belles-lettres, pour lesquelles il était né. Sa plume fut d'abord choisie pour écrire le

<sup>1</sup> *Notes hist.* N° 3. — <sup>2</sup> Le 7 février 1693.

règne présent. Avec quelle joie verrons-nous, Messieurs, dans cette histoire, un prince qui, dès sa plus grande jeunesse, achève par sa fermeté ce que le grand Henri son aïeul osa à peine commencer ! Louis étouffe la rage du duel altéré du plus noble sang des Français ; il relève son autorité abattue, règle ses finances, discipline ses troupes. Tandis que d'une main il fait tomber à ses pieds les murs de tant de villes fortes aux yeux de tous ses ennemis consternés, de l'autre il fait fleurir, par ses bienfaits, les sciences et les beaux-arts dans le sein tranquille de la France.

Mais que vois-je, Messieurs ? une nouvelle conjuration de cent peuples qui frémissent autour de nous pour assiéger, disent-ils, ce grand royaume comme une seule place <sup>1</sup>. C'est l'hérésie, presque déracinée par le zèle de Louis, qui se ranime et qui rassemble tant de puissances. Un prince ambitieux ose, dans son usurpation, prendre le nom de libérateur : il réunit les protestants et il divise les catholiques <sup>2</sup>.

Louis seul, pendant cinq années, remporte des victoires et fait des conquêtes de tous côtés sur cette ligue qui se vantait de l'accabler sans peine et de ravager nos provinces ; Louis seul soutient, avec toutes les marques les plus naturelles d'un cœur noble et tendre, la majesté de tous les rois en la personne d'un roi indignement renversé du trône <sup>3</sup>. Qui racontera ces merveilles, Messieurs ?

Mais qui osera dépeindre Louis dans cette dernière campagne, encore plus grand par sa patience que par sa conquête ? Il choisit la plus inaccessible place des Pays-Bas <sup>4</sup> ; il trouve un rocher escarpé, deux profondes rivières qui l'entourent,

<sup>1</sup> Ligue d'Angsbourg, signée le 21 juin 1686. — <sup>2</sup> Guillaume, prince d'Orange, fut l'âme de cette coalition ; il fit la guerre à Jacques II, roi catholique d'Angleterre (*Notes hist.* Nos 57 et 78), dont il avait épousé la fille, sous prétexte de protéger la religion protestante. — <sup>3</sup> Jacques II, détrôné en 1689. — <sup>4</sup> Namur, assiégé et pris par Louis XIV, au mois de juin 1692.



plusieurs places fortifiées dans une seule ; au dedans une armée entière pour garnison ; au dehors la face de la terre couverte de troupes innombrables d'Allemands, d'Anglais, de Hollandais, d'Espagnols, sous un chef accoutumé à risquer tout dans les batailles <sup>1</sup>. La saison se dérègle, on voit une espèce de déluge au milieu de l'été : toute la nature semble s'opposer à Louis.

En même temps il apprend qu'une partie de sa flotte, invincible par son courage, mais accablée par le nombre des ennemis, a été brûlée <sup>2</sup> ; et il supporte l'adversité comme si elle lui était ordinaire. Il paraît doux et tranquille dans les difficultés, plein de ressources dans les accidents imprévus, humain envers les assiégés, jusqu'à prolonger un siège si périlleux pour épargner une ville qui lui résiste et qu'il peut fondroyer. Ce n'est ni en la multitude de ses soldats aguerris, ni en la noble ardeur de ses officiers, ni en son propre courage, ressource de toute l'armée, ni en ses victoires passées, qu'il met sa confiance ; il la place encore plus haut, dans un asile inaccessible, qui est le sein de Dieu même. Il revient enfin victorieux, les yeux baissés sous la puissante main du Très-Haut, qui donne et qui ôte la victoire comme il lui plaît ; et, ce qui est plus beau que tous les triomphes, il défend qu'on le loue.

Dans cette grandeur simple et modeste, qui est au-dessus, non-seulement des louanges, mais encore des événements, puisse-t-il, Messieurs, puisse-t-il ne se confier jamais qu'en la vertu, n'écouter que la vérité, ne vouloir que la justice, être connu de ses ennemis — ce souhait comprend tout pour la félicité de l'Europe, — devenir l'arbitre des nations après avoir

<sup>1</sup> Le prince d'Orange, à la tête de cent mille hommes. — <sup>2</sup> Le 29 juillet 1692, dans la Manche, à la Hogue. Le brave comte de Tourville la commandait ; il n'avait que quarante-quatre vaisseaux, la flotte ennemie en avait quatre-vingt-dix ; il soutint glorieusement le combat pendant tout un jour, et sa retraite fut belle, mais la marée lui manqua, et quatorze de ses vaisseaux furent brûlés.



guéri leur jalousie, faire sentir toute sa bonté à son peuple dans une paix profonde, être longtemps les délices du genre humain, et ne régner sur les hommes que pour faire régner Dieu au-dessus de lui !

Voilà, Messieurs, ce que M. Pellisson aurait éternisé dans son histoire : l'Académie a fourni d'autres hommes dont la voix est assez forte pour le faire entendre aux siècles les plus reculés. Mais une matière si vaste vous invite tous à écrire : travaillez donc tous à l'envi, Messieurs, pour célébrer un si beau règne. Je ne saurais mieux témoigner mon zèle à cette compagnie que par un souhait si digne d'elle.

## L'UNION DE LA PHILOSOPHIE ET DE L'ÉLOQUENCE ;

### MERCURIALE

prononcée par le chancelier d'Aguesseau<sup>1</sup>, à l'ouverture des audiences du parlement, en 1695.

C'est en vain que l'orateur se flatte d'avoir le talent de persuader les hommes, s'il n'a acquis celui de les connaître.

L'étude de la morale et celle de l'éloquence sont nées en même temps ; et leur union est aussi ancienne dans le monde que celle de la pensée et de la parole.

On ne séparait point autrefois deux sciences qui, par leur nature, sont inséparables : le philosophe et l'orateur possédaient en commun l'empire de la sagesse ; ils entretenaient un heureux commerce, une parfaite intelligence entre l'art de bien penser et celui de bien parler ; et l'on n'avait pas encore imaginé cette distinction injurieuse aux orateurs, ce divorce, funeste à l'éloquence, de l'esprit et de la raison, des expressions et des sentiments de l'orateur et du philosophe<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Henri-François d'Aguesseau n'avait alors que vingt-sept ans. Il vécut jusqu'en 1751. — <sup>2</sup> D'Aguesseau s'est inspiré des beaux chapitres où Cicéron, parlant de ce divorce, le fait remonter à Socrate. *De Orat.*, l. III, c. 15-19.

S'il y avait quelque différence entre eux, elle était toute à l'avantage de l'éloquence : le philosophe se contentait de convaincre, l'orateur s'appliquait à persuader.

L'un supposait ses auditeurs attentifs, dociles, favorables; l'autre savait leur inspirer l'attention, la docilité, la bienveillance.

L'austérité des mœurs, la sévérité du discours, l'exacte rigueur du raisonnement, faisaient admirer le philosophe : la douceur d'esprit, ou naturelle ou étudiée, les charmes de la parole, le talent de l'insinuation, faisaient aimer l'orateur.

L'esprit était pour l'un, et le cœur était pour l'autre. Mais le cœur se révoltait souvent contre les vérités dont l'esprit était convaincu; l'esprit, au contraire, ne refusait jamais de se soumettre aux sentiments du cœur; et le philosophe, roi légitime, se faisait souvent craindre comme un tyran, au lieu que l'orateur exerçait une tyrannie si douce et si agréable qu'on la prenait pour la domination légitime.

Ce fut dans ce premier âge de l'éloquence que la Grèce vit autrefois le plus grand de ses orateurs jeter les fondements de l'empire de la parole sur la connaissance de l'homme, et sur les principes de la morale.

En vain la nature, jalouse de sa gloire, lui refuse ces talents extérieurs, cette éloquence muette, cette autorité visible qui surprend l'âme des auditeurs, et qui attire leurs vœux avant que l'orateur ait mérité leurs suffrages : la sublimité de son discours ne laissera pas à l'auditeur, transporté hors de lui-même, le temps et la liberté de remarquer ces défauts; ils seront cachés dans l'éclat de ses vertus; on sentira son impétuosité, mais on ne verra point ses démarches; on le suivra comme un aigle dans les airs, sans savoir comment il a quitté la terre.

Censeur sévère de la conduite de son peuple, il paraîtra plus populaire que ceux qui le flattent; il osera présenter à

ses yeux la triste image de la vertu pénible et laborieuse , et il le portera à préférer l'honnête difficile , et souvent même malheureux , à l'utile agréable , et aux douceurs d'une indigne prospérité.

La puissance du roi de Macédoine redoutera l'éloquence de l'orateur athénien ; le destin de la Grèce demeurera suspendu entre Philippe et Démosthène ; et comme il ne peut survivre à la liberté de sa patrie , elle ne pourra jamais expirer qu'avec lui <sup>1</sup>.

D'où sont sortis ces effets surprenants d'une éloquence plus qu'humaine ? Quelle est la source de tant de prodiges , dont le simple récit fait encore , après tant de siècles , l'objet de notre admiration ?

Ce ne sont point des armes préparées dans l'école d'un déclamateur. Ces foudres , ces éclairs qui font trembler les rois sur leur trône , sont formés dans une région supérieure. C'est dans le sein de la sagesse qu'il avait puisé cette politique hardie et généreuse , cette liberté constante et intrépide , cet amour invincible de la patrie ; c'est dans l'étude de la morale qu'il avait reçu des mains de la raison même cet empire absolu , cette puissance souveraine sur l'âme de ses auditeurs. Il a fallu un Platon pour former un Démosthène , afin que le plus grand des orateurs fît hommage de toute sa réputation au plus grand des philosophes.

Que si , après avoir porté les yeux sur ces vives lumières de l'éloquence , nous pouvons encore soutenir la vue de nos défauts , nous aurons du moins la satisfaction d'en connaître la cause , et d'en découvrir le remède.

Ne nous étonnons point de voir en nos jours cette décadence prodigieuse de la profession de l'éloquence ; nous devrions être surpris , au contraire , si elle était florissante.

<sup>1</sup> Quelques éditions portent « respirer qu'avec lui. »

Livrés dès notre enfance aux préjugés de l'éducation et de la coutume, le désir d'une fausse gloire nous empêche de parvenir à la véritable ; et, par une ambition qui se précipite en voulant s'élever, on veut agir avant que d'avoir appris à se conduire, juger avant que d'avoir connu, et, si nous osons même le dire, parler avant que d'avoir pensé.

On méprise la connaissance de l'homme comme une spéculation stérile, plus propre à dessécher qu'à enrichir l'esprit, comme l'occupation de ceux qui n'en ont point, et dont le travail, quelque éclatant qu'il soit par la beauté de leurs ouvrages, n'est regardé que comme une illustre et laborieuse oisiveté.

Mais l'éloquence se venge elle-même de cette témérité ; elle refuse son secours à ceux qui la veulent réduire à un simple exercice de paroles ; et, les dégradant de la dignité d'orateurs, elle ne leur laisse que le nom de déclamateurs frivoles, ou d'historiens souvent infidèles du différend de leurs parties.

Vous qui aspirez à relever la gloire de votre ordre, et à rappeler en nos jours au moins l'ombre et l'image de cette ancienne éloquence, ne rougissez point d'emprunter des philosophes ce qui était autrefois votre propre bien ; et avant que d'approcher du sanctuaire de la justice, contemplez avec des yeux attentifs ce spectacle continuel que l'homme présente à l'homme même.

Que son esprit attire vos premiers regards, et attache pour un temps toute votre application.

La vérité est son unique objet ; il la cherche dans ses plus grands égarements ; elle est la source innocente de ses erreurs, et le mensonge même ne saurait lui plaire que sous l'image et sous l'apparence trompeuse de la vérité.

L'orateur n'a qu'à la montrer, il est sûr de la victoire. Il a rempli le premier et le plus noble de ses devoirs, quand il a su éclairer, instruire, convaincre l'esprit, et présenter aux



yeux de ses auditeurs une lumière si vive et si éclatante , qu'ils ne puissent s'empêcher de reconnaître à ce caractère auguste la présence de la vérité.

Qu'il ne se laisse pas éblouir par les succès passagers de cette vaine éloquence qui cherche à surprendre les suffrages par des grâces étudiées, et non pas à les mériter par les beautés solides d'un raisonnement victorieux : l'auditeur , flatté sans être convaincu , condamne le jugement de l'orateur dans le temps qu'il loue son imagination ; et lui accordant , à regret , le triste éloge d'avoir su plaire sans avoir su persuader , il préfère , sans hésiter , une éloquence grossière et sauvage , mais convaincante et persuasive , à une politesse languissante , énermée , et qui ne laisse aucun aiguillon dans l'âme des auditeurs.

Celui qui aura bien connu la nature de l'esprit humain , saura trouver un juste milieu entre ces deux extrémités. Instruit dans l'art difficile de montrer la vérité aux hommes , il sentira que , même pour leur plaire , il n'est point de moyen plus sûr que de les convaincre ; mais attentif à ménager la superbe délicatesse de l'auditeur , qui veut être respecté dans le temps même qu'on l'instruit , la vérité ne dédaignera pas d'emprunter dans sa bouche les ornements de la parole.

Il la dévoilera avec tant d'art que ses auditeurs croiront qu'il n'a fait que dissiper le nuage qui la cachait à leurs yeux ; et ils joindront à ce plaisir de découvrir la pure lumière de la vérité , celui de se flatter en secret qu'ils partagent avec l'orateur l'honneur de cette découverte.

Persuadé que , sans l'art du raisonnement , la rhétorique est un fard qui corrompt les beautés naturelles , le parfait orateur en épuisera toutes les sources ; il découvrira tous les canaux par lesquels la vérité peut entrer dans l'esprit de ceux qui l'écoutent ; et il ne négligera pas même ces sciences abstraites que le commun des hommes ne méprise que parce qu'il les ignore.



La connaissance de l'homme lui apprendra qu'elles sont comme les routes naturelles , et, si l'on peut s'exprimer ainsi , les avenues de l'esprit humain. Mais , attentif à ne pas confondre les moyens avec la fin, il ne s'y arrêtera pas trop longtemps. Il se hâtera de les parcourir avec l'empressement d'un voyageur qui retourne dans sa patrie : on ne s'apercevra point de la sécheresse des pays par lesquels il aura passé ; il pensera comme un philosophe, et il parlera comme un orateur.

Par un secret enchaînement de propositions également simples et évidentes , il conduira l'esprit de vérités en vérités, sans jamais ni lasser, ni partager son attention ; et, dans le temps même que ses auditeurs s'attendent encore à une longue suite de raisonnements , ils seront surpris de voir que, par un artifice innocent , la simple méthode a servi de preuve , et que l'ordre seul a produit la conviction.

↳ Mais ce sera peu pour lui de convaincre ; il voudra persuader, et il découvrira d'abord , dans l'étude du cœur humain , les caractères différents de la conviction et de la persuasion.

✓ Pour convaincre, il suffit de parler à l'esprit ; pour persuader, il faut aller jusqu'au cœur. La conviction agit sur l'entendement, et la persuasion sur la volonté. L'une fait connaître le bien ; l'autre le fait aimer. La première n'emploie que la force du raisonnement ; la dernière y ajoute la douceur du sentiment ; et si l'une règne sur les pensées, l'autre étend son empire sur les actions mêmes.

↳ Tous les cœurs sont capables de sentir et d'aimer ; tous les esprits ne le sont pas de raisonner et de connaître.

Pour apercevoir distinctement la vérité , il faut quelquefois autant de lumière que pour la découvrir aux autres. La preuve devient inutile, si l'esprit de celui qui l'écoute n'est capable de la comprendre ; et un grand orateur demande souvent un grand auditeur pour suivre le progrès de son raisonnement.

Mais pour régner par la force ou par la douceur du sentiment, il suffit de parler devant les hommes : leur amour-propre prête à l'orateur des armes pour les combattre ; sa première vertu est de connaître les défauts des autres ; sa sagesse consiste à découvrir leurs passions, et sa force à savoir profiter de leurs faiblesses.

C'est par là qu'il achève de surmonter les obstacles qui s'opposent au succès de son éloquence. Les âmes les plus rebelles, ces esprits opiniâtres sur lesquels la raison n'avait point de prise, et qui résistaient à l'évidence même, se laissent entraîner par l'attrait de la persuasion. La passion triomphe de ceux que la raison n'avait pu dompter ; leur voix se mêle avec celle des génies d'un ordre supérieur. Les uns suivent volontairement la lumière que l'orateur leur présente ; les autres sont enlevés par un charme secret dont ils éprouvent la force, sans en connaître la cause. Tous les esprits convaincus, tous les cœurs persuadés, paient également à l'orateur ce tribut d'amour et d'admiration qui n'est dû qu'à celui que la connaissance de l'homme a élevé au plus haut degré de l'éloquence.

Maîtres dans l'art de parler au cœur, ne craignez pas de manquer jamais de figures, d'ornements, et de tout ce qui compose cette innocente volupté dont l'orateur doit être l'artisan.

Ceux qui n'apportent à la profession de l'éloquence qu'une connaissance imparfaite, pour ne pas dire une ignorance entière de la morale, peuvent craindre de tomber dans ce défaut : destitués du secours des choses, ils recherchent ambitieusement celui des expressions, comme un voile magnifique, à la faveur duquel ils espèrent cacher la disette de leur esprit, et paraître dire beaucoup plus qu'ils ne pensent.

Mais ces mêmes paroles, qui fuient ceux qui les cherchent uniquement, s'offrent en foule à un orateur qui s'est nourri pendant longtemps de la substance des choses mêmes. L'abon-

dance des pensées produit celle des expressions ; l'agréable se trouve dans l'utile ; et les armes qui ne sont données au soldat que pour vaincre, deviennent son plus bel ornement.

➤ Avouons néanmoins qu'il est une science de plaire différente de celle d'émouvoir les passions. L'orateur ne touche pas toujours : son sujet y résiste souvent. Mais l'orateur doit toujours plaire : l'intérêt de sa cause le demande toujours.

1 Telle est la nature de l'esprit humain qu'il veut que la raison même s'assujettisse à lui parler le langage de l'imagination. La vérité simple et négligée trouve peu d'adorateurs : le commun des hommes la méconnaît dans sa simplicité, ou la méprise dans sa négligence. Leur entendement se fatigue en vain à tracer les premiers traits du tableau qui se peint dans leur âme, si l'imagination ne lui prête ses couleurs. L'ouvrage de l'entendement n'est souvent pour eux qu'une figure morte et inanimée : l'imagination lui donne la vie et le mouvement. La conception pure, quelque lumineuse qu'elle soit, fatigue l'attention de l'esprit : l'imagination le délasse, et revêt tous les objets des qualités sensibles, dans lesquelles il se repose agréablement.

2 Il s'élève presque toujours contre ceux qui osent prendre une route nouvelle, et qui veulent aller à l'entendement sans passer par l'imagination. Accoutumé à ne recevoir les impressions de la vérité que quand elles sont accompagnées de ce plaisir secret qu'il prend pour un de ses caractères, il préfère souvent un mensonge agréable à une austère vérité ; et son imagination, indignée du mépris de l'orateur qui s'est contenté de parler à l'intelligence, s'en venge souvent sur l'orateur même, et détruit en secret cette conviction qu'il se flattait d'avoir su produire.

3 Que cette disposition est favorable aux orateurs ! et qu'il est vrai de dire que c'est l'imagination qui a élevé l'empire de l'éloquence, et qui lui a soumis tous les hommes !

C'est par son moyen que l'orateur sait approcher si près de notre âme les images de tous les objets, qu'elle les prend pour les objets mêmes. Elle substitue, pour ainsi dire, les choses aux paroles. Ce n'est plus l'orateur, c'est la nature qui parle : l'imitation devient si parfaite, qu'elle se cache elle-même ; et, par une espèce d'enchantement, ce n'est plus une description ingénieuse, c'est un objet véritable que l'auditeur croit voir, croit sentir, et se peindre à lui-même.

Ces miracles de l'art sont des effets de ce pouvoir naturel que la connaissance de l'imagination donne à l'orateur sur l'imagination même. Il n'appartient qu'à lui de faire ce choix si difficile entre des beautés différentes ; de savoir quitter le bien pour prendre le mieux ; d'enlever, pour ainsi dire, et de cueillir la première fleur des objets qu'il présente à l'esprit ; et d'attraper dans la peinture qui se fait par la parole, ce jour, cette lumière, ce moment heureux que le grand peintre saisit, et que le peintre médiocre cherche inutilement après qu'il a passé.

Il possède le talent encore plus rare de connaître jusqu'où il faut aller pour savoir garder la modération dans le bien même, de ne passer jamais les bornes presque imperceptibles qui séparent ce qui convient de ce qui ne convient pas, et d'observer en tout l'exacte rigueur de la bienséance.

C'est cette dernière science qui sait embellir tout ce que l'orateur touche, qui donne des grâces à sa négligence même, et qui fait aimer jusqu'à ses défauts ; c'est une secrète sympathie qui, attachant l'âme à tous les objets extérieurs, lui fait sentir tous les rapports qui les unissent et toutes les différences qui les séparent ; ou, si l'on veut, c'est une justesse d'oreille que la moindre dissonance blesse, et qui goûte toute la beauté de l'harmonie : ou plutôt, c'est ce que l'on comprend et que l'on ne saurait presque définir ; ce que l'on cherche toujours, que l'on trouve rarement, et que l'on perd souvent, même en



voulant le chercher; et, pour tout dire en un mot, c'est le chef-d'œuvre de l'art des rhéteurs, et c'est néanmoins ce que l'art des rhéteurs ne saurait apprendre.

La nature donne à l'orateur ce génie heureux, cet instinct secret, ce goût sûr et délicat qui sent, comme par inspiration, ce qui sied et ce qui ne sied pas.

La morale y ajoute la connaissance des sujets sur lesquels il doit exercer ses talents naturels; et, après lui avoir découvert les préceptes généraux de la rhétorique dans l'étude de l'homme en général, elle lui présente l'homme en particulier, comme un second tableau dans lequel il doit chercher les règles particulières de la bienséance.

Attentif à se connaître lui-même, s'il veut prévenir la censure du public, qu'il soit le premier censeur de ses défauts. Le caractère le plus ordinaire de ceux qui déplaisent aux autres, est de se plaire trop à eux-mêmes. Heureux celui qui a commencé par se déplaire pendant longtemps, qui a pu être frappé plus vivement de ses défauts que ses propres ennemis, et qui a éprouvé, dans les premières années de sa vie, l'utile déplaisir de ne pouvoir jamais se contenter lui-même! Il semble que la nature ne lui donne cette inquiétude que pour lui faire mieux goûter le plaisir du succès, et que ce soit à ce prix qu'elle lui fasse acheter la gloire qu'elle lui prépare.

Il joint à ce dégoût de lui-même une heureuse défiance de ses forces. Sa modestie fait sans peine ce discernement, si pénible à l'amour-propre, des sujets qui lui sont proportionnés; ou plutôt, par un amour-propre plus éclairé, pour réussir dans tout ce qu'il entreprend, il n'entreprend rien qui soit au-dessus de lui; et il n'oublie jamais que quelque grand que l'on soit, on paraît toujours médiocre quand on est inférieur à son sujet; et, qu'au contraire, on paraît toujours assez grand quand on a pu remplir toute l'étendue de sa cause.

Si le caractère de son esprit lui refuse la hardiesse des



expressions, la véhémence des figures, la rapidité de la déclamation, il ne préférera point, vainement ambitieux, un sublime mal soutenu à une sage et précieuse médiocrité : la justesse d'esprit, la pureté du discours, la dignité de la prononciation seront son partage; l'égalité de son style suppléera ce qui manque à son élévation; il s'insinuera par la douceur dans l'âme de ceux qui se révoltaient contre la fierté dominante des orateurs véhéments; il saura mettre à profit jusqu'à ses imperfections; elles ne serviront qu'à rendre l'auditeur moins défiant et plus facile à être touché; sa faiblesse deviendra sa force, et fera partie de son éloquence.

Il n'affectera point la gloire d'une vaste érudition, si la multitude de ses occupations ne lui a pas permis de l'acquérir; ou, s'il est assez heureux pour l'avoir acquise, elle perdra dans sa bouche cet air sauvage et impérieux que les savants lui prêtent, pour reprendre ce caractère de douceur et de modestie que la nature lui avait donnée; et par une adroite dissimulation de ses forces il jouira du précieux avantage d'avoir su mériter l'estime sans exciter la jalousie, et de s'être fait aimer des hommes dans le temps même qu'il les forçait à l'admirer.

Cette noble modestie relèvera l'éclat de toutes ses vertus : c'est elle qui embellit, pour ainsi dire, la beauté même; qui répand une bienséance générale sur toutes les paroles de l'orateur, et qui intéresse si fortement ceux qui l'écoutent au succès de son action, qu'au lieu d'en être les juges, ils en deviennent les protecteurs. Ornement naturel de ceux qui commencent, plus estimable encore dans ceux qui sont plus avancés, elle est la vertu de tous les temps et de tous les âges, qui doit accompagner l'orateur dans tout le cours de sa réputation, quoique la même éloquence ne lui convienne pas toujours, et que le progrès de son style doive imiter celui de ses années.

La jeunesse peut se permettre, pour un temps, l'abondance des figures, la richesse des ornements, et tout ce qui compose la pompe et le luxe de l'éloquence : cette heureuse témérité, ces efforts hardis d'une éloquence naissante sont les défauts de ceux qui sont destinés aux grandes vertus. Un style sec et aride est odieux dans la jeunesse, par la seule affectation d'une sévérité prématurée. Malheur à ces génies ingrats et stériles qui prennent la sécheresse pour la justesse d'esprit, la disette pour la modération, la faiblesse pour le bon usage de ses forces, et qui croient que la vertu consiste à n'avoir point de vices !

Il viendra un âge plus avancé qui retranchera cette riche superfluité ; le style de l'orateur vieillira avec lui ; ou , pour mieux dire, il acquerra toute la maturité de la vieillesse, sans perdre la vigueur de la jeunesse. Il ne manquera pas même alors de grâces et d'ornements ; mais ces grâces seront austères, ces ornements seront graves et majestueux.

Ainsi, suivant toujours les règles de la plus exacte bienséance, il sentira que le moyen le plus sûr de plaire aux autres est de ne sortir jamais de son propre caractère, et de ne parler que d'après soi-même. Mais, obligé par la nature de son ministère de parler aussi d'après ses parties, il ne s'appliquera pas moins à les connaître, s'il veut remplir les devoirs de l'avocat et mériter la gloire de l'orateur.

**II** 1 Étudier les inclinations de ses parties, pour les suivre si elles sont justes, et pour les réprimer si elles sont déréglées ; connaître leur vertu pour prévenir les juges en leur faveur, et leurs défauts pour détruire ou pour affaiblir le préjugé qui leur est contraire ; examiner avec attention leur naissance et leur état, leur réputation et leur dignité, pour ménager avec art ces avantages équivoques qui peuvent exciter ou la faveur ou l'envie, souvent plus à craindre pour ceux qui les ont qu'à désirer pour ceux qui ne les ont pas, c'est le devoir commun

de tous ceux qui portent le nom d'avocat ; mais ce n'est encore qu'une légère idée des obligations de l'orateur.

S'il veut être toujours sûr de plaire et de réussir, il faut que, sans prendre ni les passions ni les erreurs de ses parties, il se transforme, pour ainsi dire, en elles-mêmes ; et que, les exprimant avec art dans sa personne, il paraisse aux yeux du public, non tel qu'elles sont, mais tel qu'elles devraient être.

Qu'il imite l'adresse de ces peintres qui savent prêter des grâces à ce que la nature a de plus affreux, et qui, diminuant les défauts sans toucher à la ressemblance, donnent aux personnes les plus difformes la joie de se reconnaître et de se plaire dans leurs portraits.

C'est par le moyen de cette fiction ingénieuse et sous cette personne empruntée, que l'orateur, animé, pénétré, agité des mêmes mouvements que sa partie, ne dira jamais rien qui ne lui convienne parfaitement. Il réunira la douceur et la sagesse de la raison avec l'impétuosité de la passion ; ou plutôt, la passion de la partie deviendra raisonnable dans la bouche de son défenseur ; et, se renfermant dans l'usage auquel la nature l'avait destinée, elle saura toucher le cœur sans offenser l'esprit.

Ce ne sera plus un seul homme dont le style, toujours le même, ne fait que changer de sujet sans changer de ton.

Il se multipliera, pour ainsi dire ; il empruntera autant de formes différentes qu'il aura de causes et de parties d'un caractère différent.

Tantôt sublime et pompeux, son style imitera la rapidité d'un torrent impétueux ou la majesté d'un fleuve tranquille ; tantôt simple et modeste, il saura descendre sans s'abaisser, et, par des grâces naïves et des ornements naturels, délasser l'attention de ceux qui l'avaient à peine suivi dans son élévation.

Il refusera d'orner ce qui ne demande que d'être expliqué.

En portant la lumière dans les longues obscurités d'une procédure ennuyeuse, il se contentera d'arracher les épines qui lui sont naturelles, sans vouloir y mêler mal à propos des fleurs étrangères.

Souvent la véhémence et la triste sévérité de son discours protégera la vertu opprimée, et fera trembler le vice triomphant; quelquefois, plus facile et plus doux en apparence, mais plus redoutable en effet, il ne s'attachera pas tant à rendre le vice odieux qu'à le rendre méprisable; mais la nécessité autorisera son ironie, ou, du moins, l'utilité la fera excuser; la vérité lui servira toujours de fondement, et la sagesse en saura modérer et adoucir l'usage.

Ainsi, prenant successivement toutes sortes de caractères, né pour tous, et réussissant dans chacun comme s'il n'était né que pour celui-là seul, il ne lui restera plus qu'à souhaiter que ce personnage étranger que la nécessité de son ministère lui impose, n'exige jamais rien de l'avocat qui soit contraire au devoir de l'homme de bien.

Mais s'il éprouve quelquefois ce combat intérieur entre lui-même et sa partie, sa vertu seule le décidera, ou plutôt elle saura le prévenir. Elle rougirait d'avoir pu hésiter un moment entre l'honnête et l'utile. Jaloux de sa réputation, il l'estimera trop pour la sacrifier à sa partie; et sagement infidèle, il acquerra plus de vraie et de solide gloire par un silence judicieux, qu'il n'aurait fait par tous les efforts de son éloquence. Plus heureux en cet état que les anciens orateurs, il n'aura pas besoin de connaître le caractère particulier de ses juges pour être assuré de leur plaire.

Dans ce temps d'une liberté ennemie de la justice, où la qualité de juge était un présent de la naissance plutôt que le prix du mérite; dans ces assemblées tumultueuses, où la raison, vaincue par le nombre, devait s'estimer heureuse si elle n'était que méprisée sans être punie, l'orateur, qui comp-

tait souvent ses propres ennemis dans le nombre de ses juges, ne pouvait presque espérer un succès favorable, s'il ne s'appliquait à couvrir les erreurs du peuple pour le tromper; ses passions, pour le séduire; ses caprices, pour le flatter; son faible, pour l'entraîner.

Et, lorsque la fortune, lassée de présider aux jugements populaires, voulut remettre l'empire du monde entre les mains d'un seul, pour régner par un homme sur tous les autres hommes, l'orateur trouva souvent tous les défauts du peuple réunis dans son juge avec une autorité encore plus absolue.

Ce fut, à la vérité, un jour de triomphe, non-seulement pour l'orateur, mais encore pour l'éloquence même, que celui où la fortune prit plaisir à commettre deux héros d'un caractère différent : ces grands hommes, qui ont eu tous deux pour but de régner et de vaincre, l'un par la force des armes, l'autre par les charmes de la parole.

Le conservateur de la république, celui que Rome libre appela le Père de la patrie, parle devant l'usurpateur de l'empire et le destructeur de la liberté. Il défend un de ces fiers républicains qui avaient porté les armes contre César<sup>1</sup>, et il a César même pour juge.

C'est peu de parler pour un ennemi vaincu en présence du victorieux; il parle pour un ennemi condamné, et il entreprend de le justifier devant celui qui a prononcé sa condamnation avant que de l'entendre, et qui, bien loin de lui donner l'attention d'un juge, ne l'écoute plus qu'avec la maligne curiosité d'un auditeur prévenu.

Mais l'orateur connaît la passion dominante de son juge; et c'en est assez pour le vaincre. Il flatte sa vanité pour désarmer sa vengeance; et, malgré l'indifférence obstinée de

<sup>1</sup> Q. LIGARIUS. Voyez le plaidoyer de Cicéron pour cet ennemi de César exilé et accusé par Tubéron.



César, il sait l'intéresser si vivement à la conservation de celui qu'il voulait perdre, que son émotion ne peut plus se contenir au dedans de lui-même. Le trouble extérieur de son visage rend hommage à la supériorité de l'éloquence ; il absout celui qu'il avait déjà condamné ; et Cicéron mérite l'éloge qu'il donne à César, d'avoir su vaincre le vainqueur et triompher de la victoire <sup>1</sup>.

Quels éloges aurait-il donnés à la modération d'un prince aussi grand que César, mais plus maître de lui-même ; qui se rend, non à l'éloquence, mais à la justice, et qui ne partage avec personne la gloire de savoir se vaincre lui-même, sans trouble, sans effort, par la seule supériorité d'une vertu qui a tellement dompté les passions, qu'elle règne sans violence et qu'elle triomphe sans combat !

Heureux les orateurs qui parlent devant les juges animés de cet esprit, et soutenus par ce grand exemple !

Vous savez qu'ils sont juges, et c'est en savoir assez pour les connaître parfaitement. Ils n'ont point d'autre caractère que celui qu'ils portent dans le tribunal de la justice souveraine ; aucun mélange de passions, d'intérêt, d'amour-propre, n'a jamais troublé la pureté des fonctions de leur ministère. On les a définis quand on a défini la justice ; et la personne privée ne se laisse jamais entrevoir sous le voile de la personne publique.

Ne travaillez donc point à concilier leur attention par les vaines figures d'une déclamation étudiée : un motif plus noble et plus élevé, une vue plus sainte et plus efficace les rend attentifs. Ne recherchez point leur faveur par des artifices superflus : la raison seule peut la mériter. La bienséance à

<sup>1</sup> Et cæteros quidem omnes victores bellorum civilium jam ante æquitate et misericordia viceras : hodierna vero die te ipsum vicisti., ipsam victoriam vicisse videris, *Pro Marcello*. N° IV.

leur égard est la même chose que le devoir, et rien n'est plus éloquent auprès d'eux que la vertu.

Assurés de leur approbation, ne doutez point de celle du public.

Ce peuple, cette multitude qui, dans le temps qu'elle exerçait elle-même les jugements, se faisait craindre aux parties par son caprice, n'est plus terrible qu'aux orateurs, par la juste sévérité d'une censure rigoureuse. Ceux qui abusaient de leur ministère, dans le temps qu'ils étaient juges, ne se trompent presque plus, depuis qu'ils sont devenus simples spectateurs; et le caractère de l'infailibilité est presque toujours attaché au sentiment de la multitude.

C'est elle qui fait le partage de la réputation entre les grands hommes, et qui, par un juste discernement du mérite, donne des éloges différents aux différentes qualités de ceux de vos confrères dont vous regrettez la perte.

Elle loue dans l'un <sup>1</sup> l'étendue de la science et la profondeur de l'érudition; dans l'autre <sup>2</sup>, une parfaite intelligence des affaires et une expérience consommée. Elle plaint une justesse d'esprit, une force de raisonnement peu commune, dans celui <sup>3</sup> qu'une mort précipitée a enlevé au milieu de sa course; et elle admire dans le dernier <sup>4</sup> ce mérite qui n'a paru que parfait, cette élévation dont on n'a remarqué ni le commencement ni le progrès, cette réputation subite qui est sortie tout éclatante de l'obscurité de sa retraite laborieuse.

C'est donc ce jugement, cette approbation du public, qui donne le privilège de l'immortalité à vos ouvrages. Vous jouissez auprès de lui du même avantage qu'auprès de vos juges. Incapable d'être corrompu, il n'applaudit constamment qu'au véritable mérite; mais il lui applaudit toujours. Un grand orateur n'accuse jamais son siècle d'injustice: il sait toujours

<sup>1</sup> M. Chuppé. — <sup>2</sup> M. Billiard. — <sup>3</sup> M. de Tessé. — <sup>4</sup> M. Husson.

le rendre juste. La connaissance de l'homme lui fait mépriser ces goûts passagers qui n'entraînent que les orateurs et les auditeurs médiocres. Elle lui inspire ce goût général et universel , ce goût de tous les temps et de tous les pays, ce goût de la nature , qui, malgré les efforts d'une fausse éloquence , est toujours sûr d'enlever l'estime des hommes et de forcer leur admiration.

La chaste sévérité de son éloquence se contente de ne pas déplaire à l'auditeur, en attaquant avec violence une erreur qui le flatte ; mais elle ne cherche jamais à lui plaire par des vices agréables : elle trouve une route plus sûre pour arriver à son cœur ; et, redressant son goût sans le combattre, elle lui met devant les yeux de véritables beautés, pour lui apprendre à rejeter les fausses.

C'est ainsi que la connaissance de l'homme rend l'orateur supérieur aux jugements des hommes ; c'est par là qu'il devient l'arbitre du bon goût, le modèle de l'éloquence, l'honneur de son siècle, et l'admiration de la postérité ; enfin, c'est par là que son cœur, aussi élevé que son esprit, réunit la science de bien vivre à celle de bien parler, et qu'il rétablit entre elles cette ancienne intelligence , sans laquelle le philosophe est inutile aux autres hommes, et l'orateur à soi-même.

---

## DÉBUT DE MASSILLON A LA COUR;

## EXORDE

du sermon qu'il prêcha à Versailles, pour la fête de Tous les Saints,  
le 1<sup>er</sup> novembre 1699 <sup>1</sup>.

*Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.* — Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. MATTH. V, 3.

SIRE,

Si le monde parlait ici à la place de Jésus-Christ, sans doute il ne tiendrait pas à Votre Majesté le même langage. Heureux le prince, vous dirait-il, qui n'a jamais combattu que pour vaincre; qui n'a vu tant de puissances armées contre lui, que pour leur donner une paix plus glorieuse; et qui a toujours été plus grand, ou que le péril, ou que la victoire.

Heureux le prince, qui, durant le cours d'un règne long et florissant, jouit à loisir des fruits de sa gloire, de l'amour de ses peuples, de l'estime de ses ennemis, de l'admiration de l'univers, de l'avantage de ses conquêtes, de la magnificence de ses ouvrages, de la sagesse de ses lois, de l'espérance auguste d'une nombreuse postérité; et qui n'a plus rien à désirer que de conserver longtemps ce qu'il possède.

Ainsi parlerait le monde; mais, Sire, Jésus-Christ ne parle pas comme le monde.

Heureux, vous dit-il, non celui qui fait l'admiration de son siècle; mais celui qui fait sa principale occupation du siècle à venir, et qui vit dans le mépris de soi-même et de tout ce qui passe; parce que le royaume du ciel est à lui. *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cælorum* <sup>2</sup>.

Heureux, non celui dont l'histoire va immortaliser le règne et les actions dans le souvenir des hommes; mais celui dont les larmes auront effacé l'histoire de ses péchés du souvenir de

<sup>1</sup> Massillon avait alors trente-sept ans. *Notes hist.* N<sup>o</sup> 222. — <sup>2</sup> MATTH. V, 3.

Dieu même ; parce qu'il sera éternellement consolé. *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur* <sup>1</sup>.

Heureux , non celui qui aura étendu par de nouvelles conquêtes les bornes de son empire ; mais celui qui aura su renfermer ses désirs et ses passions dans les bornes de la loi de Dieu ; parce qu'il possédera une terre plus durable que l'empire de l'univers. *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram* <sup>2</sup>.

Heureux , non celui qui , élevé par la voix des peuples au-dessus de tous les princes qui l'ont précédé , jouit à loisir de sa grandeur et de sa gloire ; mais celui qui , ne trouvant rien sur le trône même digne de son cœur , ne cherche de parfait bonheur ici-bas que dans la vertu et dans la justice ; parce qu'il sera rassasié. *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur* <sup>3</sup>.

Heureux , non celui à qui les hommes ont donné les titres glorieux de grand et d'invincible ; mais celui à qui les malheureux donneront devant Jésus-Christ le titre de père et de miséricordieux ; parce qu'il sera traité avec miséricorde. *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur* <sup>4</sup>.

Heureux enfin , non celui qui , toujours arbitre de la destinée de ses ennemis , a donné plus d'une fois la paix à la terre ; mais celui qui a pu se la donner à soi-même , et bannir de son cœur les vices et les affections déréglées qui en troublent la tranquillité ; parce qu'il sera appelé enfant de Dieu. *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur* <sup>5</sup>.

Voilà , Sire , ceux que Jésus-Christ appelle heureux ; et l'Evangile ne connaît point d'autre bonheur sur la terre que la vertu et l'innocence.

Grand Dieu ! ce n'est donc pas cette longue suite de prospérités inouïes dont vous avez favorisé la gloire de son règne,

<sup>1</sup> MATTH. V, 5. — <sup>2</sup> *Ibid.* 4. — <sup>3</sup> *Ibid.* 6. — <sup>4</sup> *Ibid.* 7. — <sup>5</sup> *Ibid.* 9.



qui peut le rendre le plus heureux des rois. C'est par là qu'il est grand ; mais ce n'est pas par là qu'il est heureux. Sa piété a commencé sa félicité. Tout ce qui ne sanctifie pas l'homme, ne saurait faire le bonheur de l'homme. Tout ce qui ne vous met pas dans un cœur, ô mon Dieu, n'y met ou que de faux biens qui le laissent vide, ou que des maux réels qui le remplissent d'inquiétude ; et une conscience pure est la source unique des vrais plaisirs.

---

## UNE DES DERNIÈRES INSPIRATIONS DE BOSSUET.

### TABLEAU DE LA RAPIDITÉ DE LA VIE ;

Extrait d'un sermon sur la joie du chrétien, prêché de 1696 à 1702, dans la cathédrale de Meaux, le jour de Pâques <sup>1</sup>.

Il nous a paru intéressant de marquer par ce dernier rayon l'époque où s'éteignirent à la fois les deux grandes lumières de la chaire au xvii<sup>e</sup> siècle, Bossuet et Bourdaloue, morts tous les deux la même année 1704, à un mois d'intervalle <sup>2</sup>. Le fragment que nous allons citer est tiré d'une ébauche dont l'inégalité atteste une plume fatiguée <sup>3</sup>. En 1696 avait commencé la cruelle et longue infirmité qui mena le grand évêque de Meaux à la tombe, et remplit ses huit dernières années de la pensée incessante d'une fin prochaine. A partir de ce moment, ses prédications furent rares, et seulement pour son peuple. Ses forces, ranimées en 1702, rendirent quelque éclat à son éloquence : il put prêcher le 21 septembre, à Saint-Germain, pour relever le courage de Jacques II, roi catholique d'Angleterre, détrôné. Ce discours ne nous est pas parvenu <sup>4</sup>.

La vie humaine [est] semblable à un chemin, dont l'issue est un précipice affreux. On nous en avertit dès le premier

<sup>1</sup> Date probable. *Œuvres* de Bossuet, t. XIII, p. 688. — <sup>2</sup> Bossuet le 12 avril, Bourdaloue le 13 mai. — <sup>3</sup> Les mots entre crochets indiquent les lacunes qu'il a fallu remplir, pour compléter les phrases inachevées. — <sup>4</sup> Nous en avons cependant l'analyse conservée par l'abbé Ledieu, secrétaire de Bossuet. Voyez l'*Histoire de Bossuet*, par le cardinal de Bausset, t. IV, p. 36 et suiv.

pas ; mais la loi est prononcée : il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas : marche, marche ! Un poids invincible, une force invincible nous entraîne ; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines [nous fatiguent et nous inquiètent dans la route] : encore si je pouvais éviter ce précipice affreux. Non, non ; il faut marcher, il faut courir : [telle est la] rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps [on rencontre des] objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent, etc. On voudrait arrêter : marche, marche ! Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé : fracas effroyable, inévitable ruine ! On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant : enchantement ! Toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux ; déjà tout commence à s'effacer. Les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires : tout se ternit, tout s'efface. L'ombre de la mort [se présente] ; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord ; encore un pas ! Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux [s'égarent] ; il faut marcher. [On voudrait retourner] en arrière ; plus de moyen : tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce chemin, c'est la vie ; que ce gouffre, c'est la mort. Mais la mort finit tous les maux passés, et se finit elle-même. Non, non : dans ces gouffres, des feux dévorants, [des] grincements de dents, un pleur éternel, un feu qui ne s'éteint pas, un ver qui ne meurt pas. Tel est le chemin de celui qui s'abandonne aux sens ; plus court aux uns qu'aux autres. On ne voit pas la fin : quelquefois on tombe sans y penser, et tout d'un coup. Mais le fidèle [demeure

ferme] : Jésus-Christ, qui l'accompagne toujours, [le soutient]; il méprise ce qu'il voit périr et échapper. Au bout, près de l'abîme, une main invisible le transportera; ou plutôt il y entrera comme Jésus-Christ, il mourra comme Jésus-Christ, pour triompher de la mort.

---

## LE PETIT NOMBRE DES ELUS;

Sermon prêché par Massillon, d'abord à Saint-Eustache, puis à la cour,  
de 1701 à 1704.

« La première fois, dit Voltaire, que Massillon, depuis évêque de Clermont, prêcha son fameux sermon du petit nombre des élus, il y eut un endroit où un transport de saisissement s'empara de tout l'auditoire; presque tout le monde se leva à moitié par un mouvement involontaire; le murmure d'acclamation et de surprise fut si fort qu'il troubla l'orateur, et ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau... Cette figure, la plus hardie qu'on ait jamais employée, et en même temps la plus à sa place, est un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puisse lire chez les nations anciennes et modernes, et le reste du discours n'est pas indigne de cet endroit si saillant <sup>1</sup>. »

Voltaire, excellent juge en fait d'éloquence et de poésie, quand la passion ne l'égarait pas, était trop mauvais théologien pour apercevoir le défaut d'une suite d'arguments exagérés, dont la gradation, toute fantastique, amena l'auditoire à ce prodigieux saisissement. Nous avons

<sup>1</sup> *Dict. philosoph.*, au mot *Éloquence*; *Œuvres de Voltaire*, t. XXXIX, p. 529 et 530. — Dussault ajoute que quand Massillon répéta ce discours à Versailles, devant la cour, qui était prévenue et attendait avec empressement le morceau célèbre, il réussit comme si l'épreuve avait été nouvelle. « L'orateur, dit-il, avant d'entrer dans ce mouvement, jeta ses regards sur le roi, et parut hésiter un moment, comme par respect pour la majesté royale; puis, s'abandonnant à toute la véhémence oratoire, il ne s'arrêta plus qu'à l'instant où l'émotion, portée au comble et visiblement partagée par Louis XIV, l'obligea de s'interrompre. Il pâlit alors, demeura muet, et posa, pendant quelques minutes, les deux mains sur ses yeux, laissant ainsi à l'assemblée le temps de revenir de sa frayeur, et prenant celui de se remettre lui-même. La vérité et la beauté de l'action achevèrent l'effet du morceau. » — *Oraisons funèbres, Notice sur Massillon*, p. 284. (Paris, 1822.)

cru qu'il était utile d'en faire la remarque dès le début : quelques notes indiqueront les parties faibles des trois arguments auxquels se réduit ce sermon en trois points. Aucun des discours de Massillon n'est plus propre à montrer la véritable physionomie de son talent, faible du côté de la logique, prodigieux du côté de l'art et de la passion.

*Multi leprosi erant in Israel sub Elisæo propheta ; et nemo eorum mundatus est, nisi Naanam Syrus.* — Il y avait beaucoup de lépreux en Israël du temps du prophète Elisée, et aucun d'eux ne fut guéri que le seul Naaman le Syrien. Luc, iv, 27.

Vous nous demandez tous les jours, mes frères, s'il est vrai que le chemin du ciel soit difficile, et si le nombre de ceux qui se sauvent est aussi petit que nous le disons. A une question si souvent proposée, et encore plus souvent éclaircie, Jésus-Christ vous répond aujourd'hui qu'il y avait beaucoup de veuves en Israël affligées de la famine, et que la seule veuve de Sarepta mérita d'être secourue par le prophète Elie ; que le nombre des lépreux était grand en Israël du temps du prophète Elisée, et que cependant Naaman tout seul fut guéri par l'homme de Dieu <sup>1</sup>.

Pour moi, mes frères, si je venais ici vous alarmer plutôt que vous instruire, il me suffirait de vous exposer simplement ce qu'on lit de plus terrible dans les livres saints sur cette grande vérité, et, parcourant de siècle en siècle l'histoire des justes, vous montrer que, dans tous les temps, les élus ont été fort rares. La famille de Noé, seule sur la terre, sauvée de l'inondation générale ; Abraham, seul, discerné de tout le reste des hommes, et devenu le dépositaire de l'alliance ; Josué et Caleb, seuls de six cent mille Hébreux, introduits

<sup>1</sup> Jésus-Christ ne répond pas ici à la question du petit nombre des élus, mais à l'orgueilleuse prétention des Juifs, qui croyaient avoir droit aux grâces du Messie. Il pent répandre ses dons de préférence sur les gentils, puisque Elie et Elisée, dont la conduite avait figuré la sienne, refusèrent leur secours aux Israélites, et le donnèrent à la veuve de Sarepta, qui était Sidonienne, et à Naaman, qui était Syrien.

dans la terre de promesse; un Job, seul juste dans la terre de Hus; Lot, dans Sodome; les trois enfants juifs, dans Babylone<sup>1</sup>.

A des figures si effrayantes auraient succédé les expressions des prophètes : vous auriez vu dans Isaïe les élus aussi rares que ces grappes de raisin qu'on trouve encore après la vendange, et qui ont échappé à la diligence du vendangeur; aussi rares que ces épis qui restent par hasard après la moisson, et que la faux du moissonneur a épargnés<sup>2</sup>.

L'Evangile aurait encore ajouté de nouveaux traits à la terreur de ces images : je vous aurais parlé de deux voies, dont l'une est étroite, rude, et la voie d'un très-petit nombre; l'autre, large, spacieuse, semée de fleurs, et qui est comme la voie publique de tous les hommes; enfin, en vous faisant remarquer que partout, dans les livres saints, la multitude est toujours le parti des réprouvés, et que les élus, comparés au reste des hommes, ne forment qu'un petit troupeau qui échappe presque à la vue<sup>3</sup>; je vous aurais laissé, sur votre salut, dans des alarmes toujours cruelles à quiconque n'a pas encore renoncé à la foi et à l'espérance de sa vocation<sup>4</sup>.

Mais que ferais-je en bornant tout le fruit de cette instruc-

<sup>1</sup> Ces figures regardent autant la vocation à l'Evangile que la prédestination au royaume des cieux; admissibles comme ornement de style, elles n'ont pas la force nécessaire pour être placées en tête d'une thèse aussi grave, aussi désespérante que celle-ci. — <sup>2</sup> Cette terrible prédiction d'Isaïe annonce la ruine de Damas et des villes d'Israël où les habitants devinrent rares, comme le prophète l'avait dit. ISAÏE, XVII, 5 et 6; *Id.*, XXIV, 13; S. JÉRÔME, *in Isaiam; Oper.*, t. III, p. 123. — <sup>3</sup> *Nolite timere pusillus grex.* LUC, XII, 32. — <sup>4</sup> Le texte de l'Evangile le plus effrayant sur ce mystère est cette sentence de Jésus-Christ : *Multi sunt vocati, pauci vero electi.* MATTH. XX, 16. Mais *multi* est mis là pour *omnes*, car tous les hommes sont appelés au royaume de Dieu. Notre-Seigneur ne compare pas le nombre des élus à celui des chrétiens, mais à la totalité du genre humain, où se trouveront au dernier jugement assez d'idolâtres, d'infidèles, d'incrédules et d'hérétiques volontaires, pour que le nombre des élus demeure comparativement petit, quand même la moitié des chrétiens serait sauvée.



tion à vous prouver seulement que très-peu de personnes se sauvent? Hélas! je découvrirais le danger , sans apprendre à l'éviter ; je vous montrerais avec le prophète le glaive de la colère de Dieu levé sur vos têtes , et je ne vous aiderais pas à vous dérober au coup qui vous menace ; je troublerais les consciences , et je n'instruirais pas les pécheurs.

Mon dessein donc aujourd'hui est de chercher dans nos mœurs les raisons de ce petit nombre. Comme chacun se flatte qu'il n'en sera pas exclu , il importe d'examiner si sa confiance est bien fondée. Je veux , en vous marquant les causes qui rendent le salut si rare , non pas vous faire conclure en général que peu seront sauvés , mais vous réduire à vous demander à vous-même si , vivant comme vous vivez , vous pouvez espérer de l'être : qui suis-je ? que fais-je pour le ciel ? et quelles peuvent être mes espérances éternelles ?

Je ne me propose point d'autre ordre dans une matière aussi importante. Quelles sont les causes qui rendent le salut si rare ? je vais en marquer trois principales , et voilà le seul plan de ce discours : l'art et les recherches seraient ici mal placés. Appliquez-vous , qui que vous soyez : le sujet ne saurait être plus digne de votre attention , puisqu'il s'agit d'apprendre quelles peuvent être les espérances de votre destinée éternelle. Implorons , etc. *Ave, Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

Peu de gens se sauvent , parce qu'on ne peut comprendre dans ce nombre que deux sortes de personnes : ou celles qui ont été assez heureuses pour conserver leur innocence pure et entière , ou celles qui , après l'avoir perdue , l'ont retrouvée dans les travaux de la pénitence. Première cause. Il n'y a que ces deux voies de salut ; et le ciel n'est ouvert , ou qu'aux innocents , ou qu'aux pénitents. Or , de quel côté êtes-vous ? Etes-vous innocent ? êtes-vous pénitent ? Rien de souillé

n'entrera dans le royaume de Dieu : il faut donc y porter, ou une innocence conservée, ou une innocence recouvrée. Or, mourir innocent est un privilège où peu d'âmes peuvent aspirer ; vivre pénitent est une grâce que les adoucissements de la discipline et le relâchement de nos mœurs rendent presque encore plus rare.

En effet, qui peut prétendre aujourd'hui au salut par un titre d'innocence ? Où sont ces âmes pures en qui le péché n'ait jamais habité, et qui aient conservé jusqu'à la fin le trésor sacré de la première grâce que l'Eglise leur avait confiée dans le baptême, et que Jésus-Christ leur redemandera au jour terrible des vengeances ?

Dans ces temps heureux où toute l'Eglise n'était encore qu'une assemblée de saints, il était rare de trouver des fidèles qui, après avoir reçu les dons de l'Esprit-Saint, et confessé Jésus-Christ dans le sacrement qui nous régénère, retombassent dans le dérèglement de leurs premières mœurs. Ananie et Saphire furent les seuls prévaricateurs de l'Eglise de Jérusalem ; celle de Corinthe ne vit qu'un incestueux ; la pénitence canonique était alors un remède rare ; et à peine, parmi ces vrais Israélites, se trouvait-il un seul lépreux qu'on fût obligé d'éloigner de l'autel saint et de séparer de la communion de ses frères.

Mais depuis, la foi s'affaiblissant en commençant à s'étendre, le nombre des justes diminuant à mesure que celui des fidèles augmentait, le progrès de l'Evangile a, ce semble, arrêté celui de la piété ; et le monde entier, devenu chrétien, a porté enfin avec lui dans l'Eglise sa corruption et ses maximes. Hélas ! nous nous égarons presque tous dès le sein de nos mères : le premier usage que nous faisons de notre cœur est un crime ; nos premiers penchants sont des passions ; et notre raison ne se développe et ne croît que sur les débris de notre innocence. La terre, dit un prophète, est infectée par la

corruption de ceux qui l'habitent; tous ont violé les lois, changé les ordonnances, rompu l'alliance qui devait durer éternellement; tous opèrent l'iniquité, et à peine s'en trouve-t-il un seul qui fasse le bien : l'injustice, la calomnie, le mensonge, la perfidie, l'adultère, les crimes les plus noirs ont inondé la terre. *Mendacium, et furtum, et adulterium inundaverunt*<sup>1</sup>. Le frère dresse des embûches au frère, le père est séparé de ses enfants, l'époux de son épouse; il n'est point de lien qu'un vil intérêt ne divise; la bonne foi n'est plus que la vertu des simples; les haines sont éternelles, les réconciliations sont des feintes, et jamais on ne regarde un ennemi comme un frère; on se déchire, on se dévore les uns les autres; les assemblées ne sont plus que des censures publiques; la vertu la plus entière n'est plus à couvert de la contradiction des langues; les jeux sont devenus, ou des trafics, ou des fraudes, ou des fureurs; les repas, ces liens innocents de la société, des excès dont on n'oserait parler; les plaisirs publics, des écoles de lubricité; notre siècle voit des horreurs que nos pères ne connaissaient même pas; la ville est une Ninive pécheresse; la cour est le centre de toutes les passions humaines; et la vertu, autorisée par l'exemple du souverain, honorée de sa bienveillance, animée par ses bienfaits, y rend le crime plus circonspect, mais ne l'y rend pas peut-être plus rare; tous les états, toutes les conditions ont corrompu leurs voies; les pauvres murmurent contre la main qui les frappe; les riches oublient l'auteur de leur abondance; les grands ne semblent être nés que pour eux-mêmes, et la licence paraît le seul privilège de leur élévation; le sel même de la terre s'est affadi; les lampes de Jacob se sont éteintes; les pierres du sanctuaire se traînent indignement dans la boue des places publiques, et le prêtre est devenu semblable au peuple. O Dieu! est-ce donc là

<sup>1</sup> Os. IV, 2.

votre Eglise et l'assemblée des saints? est-ce là cet héritage si chéri, cette vigne bien-aimée, l'objet de vos soins et de votre tendresse? Et qu'offrait de plus coupable à vos yeux Jérusalem, lorsque vous la frappâtes d'une malédiction éternelle?

Voilà donc déjà une voie de salut fermée presque à tous les hommes: tous se sont égarés. Qui que vous soyez qui m'écoutez ici, il a été un temps où le péché régnait en vous: l'âge a peut-être calmé vos passions; mais quelle a été votre jeunesse? Des infirmités habituelles vous ont peut-être dégoûté du monde; mais quel usage faisiez-vous avant cela de la santé? un coup de la grâce a peut-être changé votre cœur; mais tout le temps qui a précédé ce changement, ne priez-vous pas sans cesse le Seigneur qu'il l'efface de son souvenir?

Mais à quoi m'amuse-je? Nous sommes tous pécheurs, ô mon Dieu! et vous nous connaissez; ce que nous voyons même de nos égarements n'en est peut-être, à vos yeux, que l'endroit le plus supportable; et, du côté de l'innocence, chacun de nous convient assez qu'il n'a plus rien à prétendre au salut. Il ne reste donc plus qu'une ressource; c'est la pénitence. Après le naufrage, disent les saints, c'est la planche heureuse, qui seule peut encore nous mener au port<sup>1</sup>; il n'y a plus d'autre voie de salut pour nous. Qui que vous soyez qui avez été pécheur, prince, sujet, grand, peuple, la pénitence seule peut vous sauver.

Or, souffrez que je vous demande où sont les pénitents parmi nous? où sont-ils? forment-ils dans l'Eglise un peuple nombreux? Vous en trouverez plus, disait autrefois un Père, qui ne soient jamais tombés, que vous n'en trouverez qui, après leur chute, se soient relevés par une véritable pénitence. Cette parole est terrible. Mais je veux que ce soit là une de ces

<sup>1</sup> Pœnitentiam ita amplexare ut naufragus alienjus tabulæ fidem. TERTULL. *De Pœnitentia*; *Oper.*, p. 122. (Paris, 1675.) *Concil. Trid. Sess. VI, c. 14.*

expressions qu'il ne faut pas trop presser, quoique les paroles des saints soient toujours respectables. Ne portons pas les choses si loin; la vérité est assez terrible, sans y ajouter de nouvelles terreurs par de vaines déclamations. Examinons seulement si, du côté de la pénitence, nous sommes en droit, la plupart, de prétendre au salut.

Qu'est-ce qu'un pénitent? Un pénitent, disait autrefois Tertullien <sup>1</sup>, est un fidèle qui sent, tous les moments de sa vie, le malheur qu'il a eu de perdre et d'oublier autrefois son Dieu; qui a sans cesse son péché devant les yeux; qui en retrouve partout le souvenir et les tristes images : un pénitent, c'est un homme chargé des intérêts de la justice de Dieu contre lui-même; qui s'interdit les plaisirs les plus innocents, parce qu'il s'en est permis de criminels; qui ne souffre les plus nécessaires qu'avec peine; qui ne regarde plus son corps que comme un ennemi qu'il faut affaiblir, comme un rebelle qu'il faut châtier, comme un coupable à qui il faut désormais presque tout refuser, comme un vase souillé qu'il faut purifier, comme un débiteur infidèle, dont il faut exiger jusqu'au dernier denier : un pénitent, c'est un criminel, qui s'envisage comme un homme destiné à la mort, parce qu'il ne mérite plus de vivre; ses mœurs par conséquent, sa parure, ses plaisirs même, doivent avoir je ne sais quoi de triste et d'austère, et il ne doit plus vivre que pour souffrir : un pénitent ne voit, dans la perte de ses biens et de sa santé, que la privation des faveurs dont il a abusé; dans les humiliations

<sup>1</sup> Il y a deux sortes de pénitence, l'une qui justifie le pécheur et ferme l'enfer, en remettant la colpa et la peine éternelle; l'autre qui ferme le purgatoire, en satisfaisant pour la peine temporelle que le sacrement de pénitence n'a pas toujours entièrement remise. La première est indispensable au salut; la seconde ne l'est pas, puisqu'elle peut s'accomplir après la mort, quoique plus durement; et c'est d'elle que Tertullien parle dans cette description de la pénitence canonique. Ce premier point du discours de Massillon porte donc sur un argument inexact : une simple distinction le renverse. TERTULLIEN, *De Pœnit.*, *passim*.



qui lui arrivent , que la peine de son péché ; dans les douleurs qui le déchirent , que le commencement des supplices qu'il a mérités ; dans les calamités publiques qui affligent ses frères , que le châtiment peut-être de ses crimes particuliers : voilà ce que c'est qu'un pénitent. Mais je vous demande encore , où sont parmi nous les pénitents de ce caractère ? où sont-ils ?

Ah ! les siècles de nos pères en voyaient encore aux portes de nos temples : c'étaient des pécheurs moins coupables que nous sans doute , de tout rang , de tout âge , de tout état , prosternés devant le vestibule du temple , couverts de cendre et de cilice ; conjurant leurs frères , qui entraient dans la maison du Seigneur , d'obtenir de sa clémence le pardon de leurs fautes ; exclus de la participation à l'autel et de l'assistance même aux mystères sacrés ; passant les années entières dans l'exercice des jeûnes , des macérations , des prières , et dans des épreuves si laborieuses que les pécheurs les plus scandaleux ne voudraient pas les soutenir aujourd'hui un seul jour ; privés non-seulement des plaisirs publics , mais encore des douceurs de la société , de la communication avec leurs frères , de la joie commune des solennités ; vivant comme des anathèmes , séparés de l'assemblée sainte ; dépouillés même pour un temps de toutes les marques de leur grandeur selon le siècle , et n'ayant plus d'autre consolation que celle de leurs larmes et de leur pénitence.

Tels étaient autrefois les pénitents dans l'Eglise. Si l'on y voyait encore des pécheurs , le spectacle de leur pénitence édifiait bien plus l'assemblée des fidèles que leurs chutes ne l'avaient scandalisée : c'étaient de ces fautes heureuses qui devenaient plus utiles que l'innocence même. Je sais qu'une sage dispensation a obligé l'Eglise de se relâcher des épreuves publiques de la pénitence ; et , si j'en rappelle ici l'histoire , ce n'est pas pour blâmer la prudence des pasteurs qui en ont

aboli l'usage, mais pour déplorer la corruption générale des fidèles qui les y a forcés. Les changements des mœurs et des siècles entraînent nécessairement avec eux les variations de la discipline. La police extérieure, fondée sur les lois des hommes, a pu changer; la loi de la pénitence, établie sur l'Evangile et sur la parole de Dieu, est toujours la même : les degrés publics de la pénitence ne subsistent plus, il est vrai; mais les rigueurs et l'esprit de la pénitence sont encore les mêmes, et ne sauraient jamais prescrire. On peut satisfaire à l'Eglise sans subir les peines publiques qu'elle imposait autrefois : on ne peut satisfaire à Dieu sans lui en offrir de particulières, qui les égalent et qui en soient une juste compensation.

Or, regardez autour de vous : je ne dis pas que vous jugiez vos frères; mais examinez quelles sont les mœurs de tous ceux qui vous environnent. Je ne parle pas même ici de ces pécheurs déclarés qui ont secoué le joug, et qui ne gardent plus de mesure dans le crime; je ne parle que de ceux qui vous ressemblent, qui sont dans les mœurs communes, et dont la vie n'offre rien de scandaleux ni de criant : ils sont pécheurs, ils en conviendraient; vous n'êtes pas innocent, et vous en convenez vous-même. Or, sont-ils pénitents? et l'êtes-vous? L'âge, les emplois, des soins plus sérieux vous ont fait peut-être revenir des emportements d'une première jeunesse; peut-être même les amertumes que la bonté de Dieu a pris plaisir de répandre sur vos passions, les perfidies, les bruits désagréables, une fortune reculée, la santé ruinée, des affaires en décadence, tout cela a refroidi et retenu les penchans déréglés de votre cœur; le crime vous a dégoûté du crime même; les passions d'elles-mêmes se sont peu à peu éteintes; le temps et la seule inconstance du cœur a rompu vos liens; cependant, dégoûté des créatures, vous n'en êtes pas plus vif pour votre Dieu; vous êtes devenu

plus prudent, plus régulier selon le monde, plus homme de probité, plus exact à remplir vos devoirs publics et particuliers; mais vous n'êtes pas pénitent. Vous avez cessé vos désordres; mais vous ne les avez pas expiés; mais vous ne vous êtes pas converti; mais ce grand coup qui change le cœur, et qui renouvelle tout l'homme, vous ne l'avez pas encore senti.

Cependant cet état si dangereux n'a rien qui vous alarme; des péchés qui n'ont jamais été purifiés par une sincère pénitence, ni par conséquent remis devant Dieu, sont à vos yeux comme s'ils n'étaient plus, et vous mourrez tranquille dans une impénitence d'autant plus dangereuse que vous mourrez sans la connaître. Ce n'est pas ici une simple expression et un mouvement de zèle; rien n'est plus réel et plus exactement vrai; c'est la situation de presque tous les hommes, et même des plus sages et des plus approuvés dans le monde: les premières mœurs sont toujours licencienses; l'âge, les dégoûts, un établissement fixent le cœur, retirent du désordre, réconcilient même avec les saints mystères: mais où sont ceux qui se convertissent? où sont ceux qui expient leurs crimes par des larmes et des macérations? où sont ceux qui, après avoir commencé comme des pécheurs, finissent comme des pénitents? où sont-ils? je vous le demande.

Montrez-moi seulement dans vos mœurs des traces légères de pénitence. Quoi? les lois de l'Eglise? Mais elles ne regardent plus les personnes d'un certain rang, et l'usage en a presque fait des devoirs obscurs et populaires. Quoi? les soins de la fortune? les inquiétudes de la faveur et de la prospérité? les fatigues du service? les dégoûts et les gênes de la cour? les assujettissements des emplois et des bienséances? Mais voudriez-vous mettre vos crimes au nombre de vos vertus; que Dieu vous tînt compte des travaux que vous n'endurez pas pour lui; que votre ambition, votre orgueil, votre cupi-

dité vous déchargeassent d'une obligation qu'elles-mêmes vous imposent ? Vous êtes pénitent du monde ; mais vous ne l'êtes pas de Jésus-Christ. Quoi enfin ? les infirmités dont Dieu vous afflige ? les ennemis qu'il vous suscite ? les disgrâces et les pertes qu'il vous ménage ? Mais recevez-vous ces coups avec soumission seulement ? et, loin d'y trouver des occasions de pénitence, n'en faites-vous pas la matière de nouveaux crimes ? Mais, quand vous seriez fidèle sur tous ces points, seriez-vous pénitent ? Ce sont les obligations d'une âme innocente de recevoir avec soumission les coups dont Dieu la frappe ; de remplir avec courage les devoirs pénibles de son état ; d'être fidèle aux lois de l'Eglise ; mais vous, qui êtes pécheur, ne devez-vous rien au delà ? Et cependant vous prétendez au salut ; mais sur quel titre ? Dire que vous êtes innocent devant Dieu, votre conscience rendrait témoignage contre vous-même ; vouloir nous persuader que vous êtes pénitent, vous n'oseriez, et vous vous condamneriez par votre propre bouche. Sur quoi donc pouvez-vous compter, ô homme qui vivez si tranquille ? *Ubi est ergo gloriatio tua* <sup>1</sup> ?

Et ce qu'il y a ici de terrible, c'est qu'en cela vous ne faites que suivre le torrent : vos mœurs sont les mœurs de presque tous les hommes. Vous en connaissez peut-être de plus coupables que vous — car je suppose qu'il vous reste encore des sentiments de religion, et quelque soin de votre salut ; — mais de véritables pénitents, en connaissez-vous ? Il faut les aller chercher dans les cloîtres et dans les solitudes : vous comptez à peine, parmi les personnes de votre rang et de votre état, un petit nombre d'âmes dont les mœurs, plus austères que celles du commun, s'attirent les regards et peut-être aussi la censure du public ; tout le reste marche dans la même voie. Je vois que chacun se rassure sur son voisin, que les

<sup>1</sup> *Rom.* III, 27.

enfants succèdent là-dessus à la fausse sécurité de leurs pères, que nul ne vit innocent, que nul ne meurt pénitent. Je le vois, et je m'écrie : O Dieu ! si vous ne nous avez pas trompés, si tout ce que vous nous avez dit sur la voie qui conduit à la vie doit s'accomplir jusqu'à un point ; si le nombre de ceux qu'il faudrait perdre ne vous fait rien rabattre de la sévérité de vos lois, où va donc se rendre cette multitude infinie de créatures qui disparaissent tous les jours à nos yeux ? où sont nos amis, nos proches, nos maîtres, nos sujets, qui nous ont précédés ? et quelle est leur destinée dans la région éternelle des morts ? que serons-nous un jour nous-mêmes ?

Lorsque autrefois un prophète<sup>1</sup> se plaignait au Seigneur que tous avaient abandonné son alliance dans Israël, il répondit qu'il s'était encore réservé sept mille hommes qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal : c'est tout ce qu'un royaume entier renfermait alors d'âmes pures et fidèles. Mais pourriez-vous encore aujourd'hui, ô mon Dieu ! consoler les gémissements de vos serviteurs par la même assurance ? Je sais que votre œil discerne encore des justes au milieu de nous ; que le sacerdoce a encore ses Phinées, la magistrature ses Samuels, l'épée ses Josnés, la cour ses Daniels, ses Esthers et ses Davids ; car le monde ne subsiste que pour vos élus, et tout serait détruit si leur nombre était accompli ; mais ces restes heureux des enfants d'Israël qui se sauveront, que sont-ils, comparés aux grains de sable de la mer, je veux dire, à cette multitude infinie qui se damne ?

Venez nous demander après cela, mes frères, s'il est vrai que peu seront sauvés. Vous l'avez dit, ô mon Dieu ! et par là c'est une vérité qui demeure éternellement<sup>2</sup>. Mais quand Dieu ne l'aurait pas dit, je ne voudrais, en second lieu, que voir un instant ce qui se passe parmi les hommes, les lois sur

<sup>1</sup> ELIE, III ; *Reg.* XIX, 18. — <sup>2</sup> Multi sunt vocati, pauci vero electi. MATTH. XX, 16. Voyez ci-dessus, p. 369, *note*.



lesquelles ils se gouvernent, les maximes qui sont devenues les règles de la multitude ; et c'est ici la seconde cause de la rareté des élus, qui n'est proprement qu'un développement de la première : la force des coutumes et des usages.

## DEUXIÈME PARTIE.

Peu de gens se sauvent parce que les maximes les plus universellement reçues dans tous les états, et sur lesquelles roulent les mœurs de la multitude, sont des maximes incompatibles avec le salut <sup>1</sup>. Sur l'usage des biens, sur l'amour de la gloire, sur la modération chrétienne, sur les devoirs des charges et des conditions, sur le détail des œuvres prescrites, les règles reçues, approuvées, autorisées dans le monde, contredisent celles de l'Évangile ; et dès là elles ne peuvent que conduire à la mort.

Je n'entrerai pas ici dans un détail trop vaste pour un discours, et trop peu sérieux même pour la chaire chrétienne. Je ne vous dis pas que c'est un usage établi dans le monde qu'on peut mesurer sa dépense sur son bien et sur son rang, et que, pourvu que ce soit du patrimoine de ses pères, on peut s'en faire honneur, ne mettre point de bornes à son

<sup>1</sup> La seconde et la troisième partie ne sont que le développement de ce syllogisme : la multitude se damne, parce que, d'une part, elle suit des maximes incompatibles avec le salut, et que, de l'autre, elle ignore ou rejette les obligations indispensables au salut ; or, presque tous les chrétiens vivent comme la multitude ; donc presque tous se damnent avec elle. Il aurait fallu dire : or presque tous les chrétiens vivent et meurent comme la multitude. Cet oubli des conversions à la mort donne au discours une force qui peut ébranler l'imagination échauffée, mais qu'un peu de réflexion ramène à sa juste valeur. Massillon aurait pu laisser à ses tableaux une bonne partie de la terreur qu'ils inspirent, en parlant des difficultés qui enchaînent un pécheur moribond. Mais il eût fallu pour cela distinguer les deux genres de pénitence qu'il avait confondus, et par conséquent détruire l'effet de sa première partie. Il fera, il est vrai, mention des réconciliations avec le Ciel à la dernière heure d'une vie mondaine, mais en passant, le plus brièvement possible, et en les appelant des *exceptions chimériques*. p. 395.

luxue, et ne consulter dans ses profusions que son orgueil et ses caprices. Mais la modération chrétienne a ses règles; mais vous n'êtes pas le maître absolu de vos biens, et, tandis surtout que mille malheureux souffrent, tout ce que vous employez au delà des besoins et des bienséances de votre état est une inhumanité et un vol que vous faites aux pauvres. Ce sont là, dit-on, des raffinements de dévotion; et, en matière de dépense et de profusion, rien n'est blâmable et excessif, selon le monde, que ce qui peut aboutir à déranger la fortune et altérer les affaires.

Je ne vous dis pas que c'est un usage reçu que l'ordre de la naissance ou les intérêts de la fortune décident toujours de nos destinées, et règlent le choix du siècle ou de l'Eglise, de la retraite ou du mariage. Mais la vocation du ciel, ô mon Dieu! prend-elle sa source dans les lois humaines d'une naissance charnelle? On ne peut pas tout établir dans le monde, et il serait triste de voir prendre à des enfants des partis peu dignes de leur rang et de leur naissance.

Je ne vous dis pas que l'usage veut que les jeunes personnes du sexe qu'on élève pour le monde, soient instruites de bonne heure de tous les arts propres à réussir et à plaire, et exercées avec soin dans une science funeste, sur laquelle nos cœurs ne naissent que trop instruits. Mais l'éducation chrétienne est une éducation de retraite, de pudeur, de modestie, de haine du monde. On a beau dire, il faut vivre comme on vit; et des mères, d'ailleurs chrétiennes et timorées, ne s'avisent pas même d'entrer en scrupule sur cet article.

Ainsi vous êtes jeunes encore : c'est la saison des plaisirs; il ne serait pas juste de vous interdire, à cet âge, ce que tous les autres se sont permis; des années plus mûres amèneront des mœurs plus sérieuses.

Vous êtes nés avec un nom : il faut parvenir à force d'intrigues, de bassesses, de dépenses; faire votre idole de votre

fortune : l'ambition , si condamnée par les règles de la foi , n'est plus qu'un sentiment digne de votre nom et de votre naissance.

Vous êtes d'un sexe et d'un rang qui vous met dans les bienséances du monde : vous ne pouvez pas vous faire des mœurs à part ; il faut vous trouver aux réjouissances publiques, aux lieux où celles de votre rang et de votre âge s'assemblent, être des mêmes plaisirs, passer les jours dans les mêmes inutilités, vous exposer aux mêmes périls. Ce sont des manières reçues, et vous n'êtes pas pour les réformer. Voilà la doctrine du monde.

Or, souffrez que je vous demande ici qui vous rassure dans ces voies ? quelle est la règle qui les justifie dans votre esprit ? qui vous autorise, vous, à ce faste qui ne convient ni au titre que vous avez reçu dans votre baptême, ni peut-être à ceux que vous tenez de vos ancêtres ? vous, à ces plaisirs publics que vous ne croyez innocents que parce que votre âme, trop familiarisée avec le crime, n'en sent plus les dangereuses impressions ? vous, à ce jeu éternel qui est devenu la plus importante occupation de votre vie ? vous, à vous dispenser de toutes les lois de l'Eglise ; à mener une vie molle, sensuelle, sans vertu, sans souffrance, sans aucun exercice pénible de religion ? vous, à solliciter le poids formidable des honneurs du sanctuaire, qu'il suffit d'avoir désiré pour en être indigne devant Dieu ? vous, à vivre comme étranger au milieu de votre propre maison , à ne pas daigner vous informer des mœurs de ce peuple de domestiques qui dépend de vous, à ignorer par grandeur s'ils croient au Dieu que vous adorez, et s'ils remplissent les devoirs de la religion que vous professez ? Qui vous autorise à des maximes si peu chrétiennes ? est-ce l'Evangile de Jésus-Christ ? est-ce la doctrine des saints ? sont-ce les lois de l'Eglise ? Car il faut une règle pour être en sûreté ; quelle est la vôtre ? L'usage : voilà tout ce que vous

avez à nous opposer. On ne voit personne autour de soi qui ne se conduise sur les mêmes règles; entrant dans le monde, on y a trouvé ces mœurs établies; nos pères avaient ainsi vécu, et c'est d'eux que nous les tenons; les plus sensés du siècle s'y conforment; on n'est pas plus sage tout seul que tous les hommes ensemble; il faut s'en tenir à ce qui s'est toujours pratiqué, et ne vouloir pas être tout seul de son côté.

Voilà ce qui vous rassure contre toutes les terreurs de la religion; personne ne remonte jusqu'à la loi; l'exemple public est le seul garant de nos mœurs; on ne fait pas attention que les lois des peuples sont vaines, comme dit l'Esprit-Saint : *Quia leges populorum vanæ sunt*<sup>1</sup>; que Jésus-Christ nous a laissé des règles auxquelles ni les temps, ni les siècles, ni les mœurs ne sauraient jamais rien changer; que le ciel et la terre passeront; que les mœurs et les usages changeront, mais que ces règles divines seront toujours les mêmes.

On se contente de regarder autour de soi; on ne pense pas que ce qu'on appelle aujourd'hui usage étaient des singularités monstrueuses avant que les mœurs des chrétiens eussent dégénéré; et que, si la corruption a depuis gagné, les dérèglements, pour avoir perdu leur singularité, n'ont pas pour cela perdu leur malice; on ne voit pas que nous serons jugés sur l'Evangile, et non sur l'usage; sur les exemples des saints, et non sur les opinions des hommes; que les coutumes qui ne se sont établies parmi les fidèles qu'avec l'affaiblissement de la foi, sont des abus dont il faut gémir, et non des modèles à suivre; qu'en changeant les mœurs, elles n'ont pas changé les devoirs; que l'exemple commun qui les autorise prouve seulement que la vertu est rare, mais non pas que le désordre est permis; en un mot, que la piété et la vie chrétienne sont trop amères à la nature pour être jamais le parti du plus grand nombre.

<sup>1</sup> JEREM. x, 3.

Venez nous dire maintenant que vous ne faites que ce que font tous les autres : c'est justement pour cela que vous vous damnez. Quoi ! le plus terrible préjugé de votre condamnation deviendrait le seul motif de votre confiance ! Quelle est , dans l'Ecriture , la voie qui conduit à la mort ? n'est-ce pas celle où marche le grand nombre ? Quel est le parti des reprouvés ? n'est-ce pas la multitude ? Vous ne faites que ce que font les autres ! Mais ainsi périrent , du temps de Noé , tous ceux qui furent ensevelis sous les eaux du déluge ; du temps de Nabuchodonosor , tous ceux qui se prosternèrent devant la statue sacrilège ; du temps d'Elie , tous ceux qui fléchirent le genou devant Baal ; du temps d'Eléazar , tous ceux qui abandonnèrent la loi de leurs pères. Vous ne faites que ce que font les autres ! Mais c'est ce que l'Ecriture nous défend : « Ne vous conformez point à ce siècle corrompu <sup>1</sup>, » nous dit-elle ; or , le siècle corrompu n'est pas le petit nombre de justes que vous n'imitiez point , c'est la multitude que vous suivez. Vous ne faites que ce que font les autres ! vous aurez donc le même sort qu'eux. Or , malheur à toi , s'écriait saint Augustin , torrent fatal des coutumes humaines ! ne suspendras-tu jamais ton cours ? entraîneras-tu jusqu'à la fin les enfants d'Adam dans l'abîme immense et terrible ? *Vae tibi , flumen moris humani ! quousque volves Ecce filios in mare magnum et formidolosum* <sup>2</sup> ?

Au lieu de se dire à soi-même : quelles sont mes espérances ? il y a dans l'Eglise deux voies : l'une large , où passe presque tout le monde , et qui aboutit à la mort ; l'autre étroite , où très-peu de gens entrent , et qui conduit à la vie. De quel côté suis-je ? mes mœurs , sont-ce les mœurs ordinaires de ceux de mon rang , de mon âge , de mon état ? suis-je avec le plus grand nombre ? Je ne suis donc pas dans la bonne voie ; je

<sup>1</sup> Rom. XII, 2. — <sup>2</sup> S. AUG. *Conf.* l. I, c. XVI ; *Oper.*, t. I, p. 78.



me perds : le grand nombre, dans chaque état, n'est pas le parti de ceux qui se sauvent. Loin de raisonner de la sorte, on se dit à soi-même : Je ne suis pas de pire condition que les autres ; ceux de mon rang et de mon âge vivent ainsi ; pourquoi ne vivrais-je pas comme eux ? Pourquoi, mon cher auditeur ? pour cela même : la vie commune ne saurait être une vie chrétienne ; les saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers ; ils ont eu leurs mœurs à part, et ils n'ont été saints que parce qu'ils n'ont pas ressemblé au reste des hommes.

L'usage avait prévalu au siècle d'Esdras qu'on s'alliât, malgré la défense, avec des femmes étrangères ; l'abus était universel ; les prêtres et le peuple n'en faisaient plus de scrupule. Mais que fit ce saint restaurateur de la loi ? suivit-il l'exemple de ses frères ? crut-il qu'une transgression commune fût devenue plus légitime ? Il en appela de l'abus à la règle ; il prit le livre de la loi entre les mains, il l'expliqua au peuple consterné, et corrigea l'usage par la vérité<sup>1</sup>.

Suivez de siècle en siècle l'histoire des justes, et voyez si Lot se conformait aux voies de Sodome, et si rien ne le distinguait de ses citoyens ; si Abraham vivait comme ceux de son siècle ; si Job était semblable aux autres princes de sa nation ; si Esther, dans la cour d'Assuérus, se conduisait comme les autres femmes de ce prince ; s'il y avait beaucoup de veuves à Béthulie, et dans Israël, qui ressemblaient à Judith ; si, parmi les enfants de la captivité, il n'est pas dit de Tobie seul qu'il n'imitait pas la conduite de ses frères, et qu'il fuyait même le danger de leur société et de leur commerce ; voyez si, dans ces siècles heureux où les chrétiens étaient encore saints, ils ne brillaient pas comme des astres au milieu des nations corrompues, et s'ils ne servaient pas de spec-

<sup>1</sup> *Esdr.* 1. 1, c. 9 et 10.

tacle aux anges et aux hommes par la singularité de leurs mœurs; si les païens ne leur reprochaient pas leur retraite, leur éloignement des théâtres, des cirques et des autres plaisirs publics; s'ils ne se plaignaient pas que les chrétiens affectaient de se distinguer sur toutes choses de leurs citoyens, de former comme un peuple à part au milieu de leur peuple, d'avoir leurs lois et leurs usages particuliers; et si, dès là qu'un homme avait passé du côté des chrétiens, ils ne le comptaient pas comme un homme perdu pour leurs plaisirs, pour leurs assemblées et pour leurs coutumes; enfin, voyez si, dans tous les siècles, les saints, dont la vie et les actions sont venues jusqu'à nous, ont ressemblé au reste des hommes.

Vous nous direz peut-être que ce sont là des singularités et des exceptions, plutôt que des règles que tout le monde soit obligé de suivre. Ce sont des exceptions, il est vrai; mais c'est que la règle générale est de se perdre; c'est qu'une âme fidèle au milieu du monde est toujours une singularité qui tient du prodige. Tout le monde, dites-vous, n'est pas obligé de suivre ces exemples. Mais est-ce que la sainteté n'est pas la vocation générale de tous les fidèles? est-ce que, pour être sauvé, il ne faut pas être saint? est-ce que le ciel doit beaucoup coûter à quelques-uns, et rien du tout aux autres? est-ce que vous avez un autre Evangile à suivre, d'autres devoirs à remplir, et d'autres promesses à espérer que les saints? Ah! puisqu'il y avait une voie plus commode pour arriver au salut, pieux fidèles qui jouissez dans le ciel d'un royaume que vous n'avez emporté que par la violence, et qui a été le prix de votre sang et de vos travaux, pourquoi nous laissiez-vous des exemples si dangereux et si inutiles? pourquoi nous avez-vous frayé un chemin âpre, désagréable et tout propre à rebuter notre faiblesse, puisqu'il y en avait un autre plus doux et plus battu, que vous auriez pu nous montrer pour nous encourager et nous attirer, en nous facilitant notre carrière? Grand Dieu!

que les hommes consultent peu la raison dans l'affaire de leur salut éternel !

Rassurez-vous après cela sur la multitude, comme si le grand nombre pouvait rendre le crime impuni, et que Dieu n'osât perdre tous les hommes qui vivent comme vous. Mais que sont tous les hommes ensemble devant Dieu ? La multitude des coupables l'empêcha-t-elle d'exterminer toute chair au temps du déluge, de faire descendre le feu du ciel sur cinq villes infâmes, d'engloutir Pharaon et toute son armée sous les eaux, de frapper de mort tous les murmureurs dans le désert ? Ah ! les rois de la terre peuvent avoir égard au grand nombre de coupables, parce que la punition devient impossible, ou du moins dangereuse, dès que la faute est trop générale. Mais Dieu, qui secoue les impies de dessus la terre, dit Job, comme on secoue la poussière qui s'est attachée au vêtement<sup>1</sup> ; Dieu, devant qui les peuples et les nations sont comme si elles n'étaient pas, il ne compte pas les coupables, il ne regarde que les crimes ; et tout ce que peut présumer la faible créature des complices de sa transgression, c'est de les avoir pour compagnons de son infortune.

Mais si peu de gens se sauvent parce que les maximes les plus universellement reçues sont des maximes de péché, peu de gens se sauvent parce que les maximes et les obligations les plus universellement ignorées ou rejetées sont les plus indispensables au salut : dernière réflexion qui n'est encore que la preuve et l'éclaircissement des précédentes.

### TROISIÈME PARTIE.

Quels sont les engagements de la vocation sainte à laquelle nous avons été tous appelés ? les promesses solennelles du baptême. Qu'avons-nous promis au baptême ? de renoncer

au monde, à la chair, à Satan et à ses œuvres : voilà nos vœux, voilà l'état du chrétien, voilà les conditions essentielles du traité saint conclu entre Dieu et nous, par lequel la vie éternelle nous a été promise. Ces vérités paraissent familières et destinées au simple peuple, mais c'est un abus ; il n'en est pas de plus sublimes, et il n'en est pas aussi de plus ignorées : c'est à la cour des rois, c'est aux grands de la terre qu'il faut sans cesse les annoncer, *regibus et principibus terræ*. Hélas ! ils sont des enfants de lumière pour les affaires du siècle, et les premiers principes de la morale chrétienne leur sont quelquefois plus inconnus qu'aux âmes simples et vulgaires ; ils auraient besoin de lait, et ils exigent de nous une nourriture solide, et que nous parlions le langage de la sagesse, comme si nous parlions parmi les parfaits.

Vous avez donc premièrement renoncé au monde dans votre baptême : c'est une promesse que vous avez faite à Dieu à la face des autels saints ; l'Eglise en a été le garant et la dépositaire, et vous n'avez été admis au nombre des fidèles, et marqué du sceau ineffaçable du salut, que sur la foi que vous avez jurée au Seigneur de n'aimer ni le monde, ni tout ce que le monde aime. Si vous eussiez répondu alors, sur les fonts sacrés, ce que vous dites tous les jours, que vous ne trouvez pas le monde si noir et si pernicieux que nous le disons ; qu'au fond on peut l'aimer innocemment ; qu'on ne le décrie tant dans la chaire que parce qu'on ne le connaît pas ; et que, puisque vous avez à vivre dans le monde, vous voulez vivre comme le monde ; si vous eussiez ainsi répondu, ah ! l'Eglise eût refusé de vous recevoir dans son sein, de vous associer à l'espérance des chrétiens, à la communion de ceux qui ont vaincu le monde ; elle vous eût conseillé d'aller vivre parmi ces infidèles qui ne connaissent pas Jésus-Christ, et où le prince du monde se faisant adorer, il est permis d'aimer ce qui lui appartient. Et voilà pourquoi, dans les premiers temps,

ceux des catéchumènes qui ne pouvaient encore se résoudre de renoncer au monde et à ses plaisirs, différaient leur baptême jusqu'à la mort, et n'osaient venir contracter au pied des autels, dans le sacrement qui nous régénère, des engagements dont ils connaissaient l'étendue et la sainteté, et auxquels ils ne se sentaient pas encore en état de satisfaire. Vous êtes donc obligé, par le plus saint de tous les serments, de haïr le monde, c'est-à-dire, de ne pas vous conformer à lui. Si vous l'aimez, si vous suivez ses plaisirs et ses usages, non-seulement vous êtes ennemi de Dieu, comme dit saint Jean, mais de plus vous renoncez à la foi donnée dans le baptême, vous abjurez l'Évangile de Jésus-Christ, vous êtes un apostat dans la religion et foulez aux pieds les vœux les plus saints et les plus irrévocables que l'homme puisse faire.

Or quel est ce monde que vous devez haïr? Je n'aurais qu'à vous répondre que c'est celui que vous aimez : vous ne vous tromperez jamais à cette marque. Ce monde, c'est une société de pécheurs dont les désirs, les craintes, les espérances, les soins, les projets, les joies, les chagrins ne roulent plus que sur les biens ou sur les maux de cette vie; ce monde, c'est un assemblage de gens qui regardent la terre comme leur patrie, le siècle à venir comme un exil, les promesses de la foi comme un songe, la mort comme le plus grand de tous les malheurs; ce monde, c'est un royaume temporel où l'on ne connaît pas Jésus-Christ, où ceux qui le connaissent ne le glorifient pas comme leur Seigneur, le haïssent dans ses maximes, le méprisent dans ses serviteurs, le persécutent dans ses œuvres, le négligent ou l'outragent dans ses sacrements et dans son culte; enfin le monde, pour laisser à ce mot une idée plus marquée, c'est le grand nombre. Voilà ce monde que vous devez éviter, haïr, combattre par vos exemples, être ravi qu'il vous haïsse à son tour, qu'il contredise vos mœurs par les siennes. C'est ce monde qui doit



être pour vous un crucifié, c'est-à-dire un anathème et un objet d'horreur, et à qui vous devez vous-même paraître tel<sup>1</sup>. »

Or est-ce là votre situation par rapport au monde ? ses plaisirs vous sont-ils à charge ? ses scandales affligent-ils votre foi ? y gémissiez-vous sur la durée de votre pèlerinage ? n'avez-vous plus rien de commun avec le monde ? n'en êtes-vous pas vous-même un des principaux acteurs ? ses lois ne sont-elles pas les vôtres ? ses maximes, vos maximes ? ce qu'il condamne, ne le condamnez-vous pas ? n'approuvez-vous pas ce qu'il approuve ? et quand vous resteriez seul sur la terre, ne peut-on pas dire que ce monde corrompu revivrait en vous, et que vous en laisseriez un modèle à vos descendants ? Et quand je dis vous, je m'adresse presque à tous les hommes. Où sont ceux qui renoncent de bonne foi aux plaisirs, aux usages, aux maximes, aux espérances du monde ? Tous l'ont promis ; qui le tient ? On voit bien des gens qui se plaignent du monde ; qui l'accusent d'injustice, d'ingratitude, de caprice ; qui se déchainent contre lui ; qui parlent vivement de ses abus et de ses erreurs ; mais, en le décrivant, ils l'aiment, ils le suivent, ils ne peuvent se passer de lui ; en se plaignant de ses injustices, ils sont piqués, ils ne sont pas désabusés ; ils sentent ses mauvais traitements, ils ne connaissent pas ses dangers ; ils le censurent, mais où sont ceux qui le haïssent ? Et de là jugez si bien des gens peuvent prétendre au salut.

En second lieu, vous avez renoncé à la chair dans votre baptême ; c'est-à-dire, vous vous êtes engagé à ne pas vivre selon les sens, à regarder l'indolence même et la mollesse comme un crime, à ne pas flatter les désirs corrompus de votre chair, à la châtier, à la dompter, à la crucifier : ce n'est pas ici une perfection, c'est un vœu<sup>2</sup>, c'est le premier de tous vos devoirs,

<sup>1</sup> *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo. Gal. vi, 14.* — <sup>2</sup> Ce paragraphe est singulièrement exagéré. Toute indolence n'est pas un crime, et le vœu

c'est le caractère le plus inséparable de la foi. Or, où sont les chrétiens qui là-dessus soient plus fidèles que vous ?

Enfin, vous avez dit anathème à Satan et à ses œuvres ; et quelles sont ses œuvres ? celles qui composent presque le fil, et comme toute la suite de votre vie : les pompes, les jeux, les plaisirs, les spectacles, le mensonge dont il est le père, l'orgueil dont il est le modèle, les jalousies et les contentions dont il est l'artisan. Mais je vous demande où sont ceux qui n'ont pas levé l'anathème qu'ils avaient prononcé là-dessus contre Satan ?

Et de là, pour le dire ici en passant, voilà bien des questions résolues. Vous nous demandez sans cesse si les spectacles et les autres plaisirs publics sont innocents pour des chrétiens. Je n'ai, à mon tour, qu'une demande à vous faire : sont-ce des œuvres de Satan ou des œuvres de Jésus-Christ ? car dans la religion il n'est point de milieu. Ce n'est pas qu'il n'y ait des délassements et des plaisirs qu'on peut appeler indifférents ; mais les plaisirs les plus indifférents que la religion permet, et que la faiblesse de la nature rend même nécessaires, appartiennent, en un sens, à Jésus-Christ, par la facilité qui doit nous en revenir de nous appliquer à des devoirs plus saints et plus sérieux. Tout ce que nous faisons, que nous pleurons, que nous nous réjouissons, il doit être d'une telle nature que nous puissions du moins le rapporter à Jésus-Christ, et le faire pour sa gloire.

Or, sur ce principe le plus incontestable, le plus universellement reçu de la morale chrétienne, vous n'avez qu'à décider. Pouvez-vous rapporter à la gloire de Jésus-Christ les plaisirs des théâtres ? Jésus-Christ peut-il entrer pour quelque chose dans ces sortes de délassements ? et, avant que d'y entrer, pourriez-vous lui dire que vous ne vous proposez dans cette

de renoncer aux dérèglements de la chair ne nous oblige pas aux austérités qu'indique ici l'orateur, et qu'il a décrites précédemment.

action que sa gloire et le désir de lui plaire? Quoi! les spectacles, tels que nous les voyons aujourd'hui, plus criminels encore par la débauche publique des créatures infortunées qui montent sur le théâtre, que par les scènes impures ou passionnées qu'elles débitent, les spectacles seraient des œuvres de Jésus-Christ? Jésus-Christ animerait une bouche d'où sortent des airs profanes et lascifs? Jésus-Christ formerait lui-même les sons d'une voix qui corrompt les cœurs? Jésus-Christ paraîtrait sur les théâtres en la personne d'un acteur, d'une actrice effrontée, gens infâmes, même selon les lois des hommes? Mais ces blasphèmes me font horreur! Jésus-Christ présiderait à des assemblées de péché, où tout ce qu'on entend anéantit sa doctrine, où le poison entre par tous les sens dans l'âme, où tout l'art se réduit à inspirer, à réveiller, à justifier les passions qu'il condamne? Or, si ce ne sont pas des œuvres de Jésus-Christ dans le sens déjà expliqué, c'est-à-dire, des œuvres qui puissent du moins être rapportées à Jésus-Christ, ce sont donc des œuvres de Satan, dit Tertullien. *Nihil enim non diaboli est, quidquid non Dei est... hoc ergo erit pompa diaboli*<sup>1</sup>. Donc tout chrétien doit s'en abstenir; donc il viole les vœux de son baptême lorsqu'il y participe; donc, de quelque innocence dont il puisse se flatter en reportant de ces lieux son cœur exempt d'impression, il en sort souillé; puisque, par sa seule présence, il a participé aux œuvres de Satan, auxquelles il avait renoncé dans son baptême, et violé les promesses les plus sacrées qu'il avait faites à Jésus-Christ et à son Eglise.

Voilà les vœux de notre baptême, mes frères : ce ne sont point ici des conseils et des pratiques pieuses, je vous l'ai déjà dit; ce sont nos obligations les plus essentielles. Il ne s'agit pas d'être plus ou moins parfait en les négligeant ou en les

<sup>1</sup> *De Spectaculis*, n° 24. TERTULL., *Oper.*, p. 83. (Paris, 1675.)

observant, il s'agit d'être chrétien ou de ne l'être pas. Cependant qui les observe ? qui les connaît seulement ? qui s'avise de venir s'accuser au tribunal d'y avoir été infidèle ? On est souvent en peine pour trouver de quoi fournir à une confession ; et, après une vie toute mondaine, on n'a presque rien à dire au prêtre. Hélas ! mes frères, si vous saviez à quoi vous engage le titre de chrétien que vous portez ; si vous compreniez la sainteté de votre état, le détachement de toutes les créatures qu'il vous impose ; la haine du monde, de vous-même et de tout ce qui n'est pas Dieu, qu'il vous ordonne ; la vie de la foi, la vigilance continuelle, la garde des sens, en un mot, la conformité avec Jésus-Christ crucifié qu'il exige de vous ; si vous le compreniez, si vous faisiez attention que, devant aimer Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces, un seul désir qui ne peut se rapporter à lui vous souille ; si vous le compreniez, vous vous trouveriez un monstre devant ses yeux. Quoi ! diriez-vous, des obligations si saintes, et des mœurs si profanes ! une vigilance si continuelle, et une vie si peu attentive et si dissipée ! un amour de Dieu si pur, si plein, si universel, et un cœur toujours en proie à mille affections ou étrangères ou criminelles ! Si cela est ainsi, ô mon Dieu ! qui pourra donc se sauver ? *Quis poterit salvus esse*<sup>1</sup> ? peu de gens, mon cher auditeur. Ce ne sera pas vous, du moins si vous ne changez ; ce ne seront pas ceux qui vous ressemblent ; ce ne sera pas la multitude.

Qui pourra se sauver ? Voulez-vous le savoir ? Ce seront ceux qui opèrent leur salut avec tremblement ; qui vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde. Qui pourra se sauver ? Cette femme chrétienne qui, renfermée dans l'enceinte de ses devoirs domestiques, élève ses enfants dans la foi et dans la piété, laisse au Seigneur la décision de

<sup>1</sup> MATTH. XIX, 25.



leur destinée, ne partage son cœur qu'entre Jésus-Christ et son époux, est ornée de pudeur et de modestie, ne s'assied pas dans les assemblées de vanité, ne se fait point une loi des usages insensés du monde, mais corrige les usages par la loi de Dieu, et donne du crédit à la vertu par son rang et par ses exemples.

Qui pourra se sauver? Ce fidèle qui, dans le relâchement de ces derniers temps, imite les premières mœurs des chrétiens; qui a les mains innocentes et le cœur pur; vigilant, « qui n'a pas reçu son âme en vain <sup>1</sup>, » mais qui, au milieu même des périls du grand monde, s'applique sans cesse à la purifier; juste, « qui ne jure pas frauduleusement à son prochain <sup>2</sup>, » et ne doit pas à des voies douteuses l'innocent accroissement de sa fortune; généreux, qui comble de bienfaits l'ennemi qui a voulu le perdre, et ne nuit à ses concurrents que par son mérite; sincère, qui ne sacrifie pas la vérité à un vil intérêt, et ne sait point plaire en trahissant sa conscience; charitable, qui fait de sa maison et de son crédit l'asile de ses frères, de sa personne la consolation des affligés, de son bien le bien des pauvres; soumis dans les afflictions, chrétien dans les injures, pénitent même dans la prospérité.

Qui pourra se sauver? Vous, mon cher auditeur, si vous voulez suivre ces exemples : voilà les gens qui se sauveront. Or, ces gens-là ne forment pas assurément le plus grand nombre. Donc, tandis que vous vivrez comme la multitude, il est de foi que vous ne devez pas prétendre au salut <sup>3</sup>. Car si en vivant ainsi vous pouviez vous sauver, tous les hommes presque se sauveraient; puisqu'à un petit nombre d'impies près, qui se livrent à des excès monstrueux, tous les autres hommes ne font que ce que vous faites. Or, que tous les hommes presque se sauvent, la foi nous défend de le croire. Il est donc de foi

<sup>1</sup> Ps. xxiii, 4. — <sup>2</sup> *Ibid.* — <sup>3</sup> Mais il est aussi de foi que vous vous sauverez si vous vous convertissez, ne fût-ce qu'à votre dernier soupir.



que vous ne devez rien prétendre au salut, tandis que vous ne pourrez vous sauver si le grand nombre ne se sauve.

Voilà des vérités qui font trembler ; et ce ne sont pas ici de ces vérités vagues qui se disent à tous les hommes, et que nul ne prend pour soi et ne se dit à soi-même. Il n'est peut-être personne ici qui ne puisse dire de soi : Je vis comme le grand nombre, comme ceux de mon rang, de mon âge, de mon état ; je suis perdu si je meurs dans cette voie. Or, quoi de plus propre à effrayer une âme à qui il reste encore quelque soin de son salut ? Cependant c'est la multitude qui ne tremble point ; il n'est qu'un petit nombre de justes qui opèrent à l'écart leur salut avec crainte ; tout le reste est calme. On sait en général que le grand nombre se damne ; mais on se flatte qu'après avoir vécu avec la multitude , on en sera discerné à la mort ; chacun se met dans le cas d'une exception chimérique ; chacun augure favorablement pour soi<sup>1</sup>.

Et c'est pour cela que je m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici assemblés. Je ne parle plus du reste des hommes ; je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre ; et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers ; que les cioux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblants à qui l'on va prononcer ou une sentence de grâce ou un arrêt de mort éternelle. Car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui : tous ces désirs de changement, qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort ; c'est l'expérience de tous les siècles ; tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau, sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujour-

<sup>1</sup> Voyez p. 380, *note*.

d'hui à rendre ; et sur ce que vous seriez si l'on venait vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sorti du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez ; je vous demande donc : Si Jésus-Christ paraissait dans le temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite ? croyez-vous que les choses du moins fussent égales ? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières ? Je vous le demande ; vous l'ignorez, je l'ignore moi-même. Vous seul, ô mon Dieu ! connaissez ceux qui vous appartiennent. Mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés ? les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien ; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ : qui sont-ils ? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir ; encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion ; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber ; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte, car ils en seront retranchés au grand jour : paraissez maintenant, justes ; où êtes-vous ? Restes d'Israël, passez à la droite ; froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu ! O Dieu ! où sont vos élus ? et que reste-t-il pour votre partage ?

Mes frères, notre perte est presque assurée, et nous n'y

pensons pas. Quand même dans cette terrible séparation, qui se fera un jour, il ne devrait y avoir qu'un seul pécheur de cette assemblée du côté des réprouvés, et qu'une voix du ciel viendrait nous en assurer dans ce temple, sans le désigner; qui de nous ne craindrait d'être le malheureux? qui de nous ne retomberait d'abord sur sa conscience, pour examiner si ses crimes n'ont pas mérité ce châtiment? qui de nous, saisi de frayeur, ne demanderait pas à Jésus-Christ, comme autrefois les Apôtres : Seigneur, ne serait-ce pas moi? *Numquid ego sum, Domine*<sup>1</sup>? et si l'on laissait quelque délai, qui ne se mettrait en état de détourner de lui cette infortune par les larmes et les gémissements d'une sincère pénitence?

Sommes-nous sages, mes chers auditeurs? Peut-être que parmi tous ceux qui m'entendent, il ne se trouvera pas dix justes; peut-être s'en trouvera-t-il encore moins : que sais-je? ô mon Dieu ! je n'ose regarder d'un œil fixe les abîmes de vos jugements et de votre justice; peut-être ne s'en trouvera-t-il qu'un seul. Et ce danger ne vous touche point, mon cher auditeur? et vous croyez être ce seul heureux dans le grand nombre qui périra? vous qui avez moins sujet de le croire que tout autre; vous sur qui seul la sentence de mort devrait tomber, quand elle ne tomberait que sur un seul des pécheurs qui m'écoutent.

Grand Dieu ! que l'on connaît peu dans le monde les terreurs de votre loi ! Les justes de tous les siècles ont séché de frayeur en méditant la sévérité et la profondeur de vos jugements sur la destinée des hommes ; on a vu de saints solitaires, après une vie entière de pénitence, frappés de la vérité que je prêche, entrer au lit de la mort dans des terreurs qu'on ne pouvait presque calmer, faire trembler d'effroi leur couche pauvre et austère, demander sans cesse d'une voix mourante

<sup>1</sup> MATTH. XXVI, 22.

à leurs frères : Croyez-vous que le Seigneur me fasse miséricorde? et être presque sur le point de tomber dans le désespoir, si votre présence, ô mon Dieu! n'eût à l'instant apaisé l'orage, et commandé encore une fois aux vents et à la mer de se calmer; et aujourd'hui, après une vie commune, mondaine, sensuelle, profane, chacun meurt tranquille! et le ministre de Jésus-Christ appelé est obligé de nourrir la fausse paix du mourant, de ne lui parler que des trésors infinis des miséricordes divines, et de l'aider, pour ainsi dire, à se séduire lui-même! O Dieu! que prépare donc aux enfants d'Adam la sévérité de votre justice?

Mais que conclure de ces grandes vérités? qu'il faut désespérer de son salut? à Dieu ne plaise: il n'y a que l'impie qui, pour se calmer sur ses désordres, tâche ici de conclure en secret que tous les hommes périront comme lui. Ce ne doit pas être là le fruit de ce discours; mais de vous détromper de cette erreur si universelle, qu'on peut faire ce que tous les autres font, et que l'usage est une voie sûre; mais de vous convaincre que, pour se sauver, il faut se distinguer des autres, être singulier, vivre à part au milieu du monde et ne pas ressembler à la foule.

Lorsque les Juifs, emmenés en servitude, furent sur le point de quitter la Judée et de partir pour Babylone, le prophète Jérémie, à qui le Seigneur avait ordonné de ne pas abandonner Jérusalem, leur parla de la sorte : Enfants d'Israël, lorsque vous serez arrivés à Babylone, vous verrez les habitants de ce pays-là qui porteront sur leurs épaules des dieux d'or et d'argent; tout le peuple se prosternera devant eux pour les adorer; mais pour vous alors, loin de vous laisser entraîner à l'impiété de ces exemples, dites en secret : C'est vous seul, Seigneur, qu'il faut adorer. *Te oportet adorari, Domine* <sup>1</sup>.

Souffrez que je finisse en vous adressant les mêmes paroles. Au sortir de ce temple et de cette autre sainte Sion, vous allez rentrer dans Babylone ; vous allez revoir ces idoles d'or et d'argent devant lesquelles tous les hommes se prosternent ; vous allez retrouver les vains objets des passions humaines, les biens, la gloire, les plaisirs, qui sont les dieux de ce monde, et que presque tous les hommes adorent ; vous verrez ces abus que tout le monde se permet, ces erreurs que l'usage autorise, ces désordres dont une coutume impie a presque fait des lois. Alors, mon cher auditeur, si vous voulez être du petit nombre des vrais Israélites, dites dans le secret de votre cœur : C'est vous seul, ô mon Dieu ! qu'il faut adorer. *Te oportet adorari, Domine.* Je ne veux point avoir de part avec un peuple qui ne vous connaît pas ; je n'aurai jamais d'autre loi que votre loi sainte ; les dieux que cette multitude insensée adore ne sont pas des dieux ; ils sont l'ouvrage de la main des hommes ; ils périront avec eux : vous seul êtes l'immortel, ô mon Dieu ! et vous seul méritez qu'on vous adore. *Te oportet adorari, Domine.* Les coutumes de Babylone n'ont rien de commun avec les saintes lois de Jérusalem ; je vous adorerais avec ce petit nombre d'enfants d'Abraham qui composent encore votre peuple au milieu d'une nation infidèle ; je tournerai avec eux tous mes désirs vers la sainte Sion. On traitera de faiblesse la singularité de mes mœurs, mais heureuse faiblesse, Seigneur, qui me donnera la force de résister au torrent et à la séduction des exemples ! et vous serez mon Dieu au milieu de Babylone, comme vous le serez un jour dans la sainte Jérusalem. *Te oportet adorari, Domine.* Ah ! le temps de la captivité finira enfin ; vous vous souviendrez d'Abraham et de David ; vous délivrerez votre peuple ; vous nous transporterez dans la sainte cité ; et alors vous régnerez seul sur Israël et sur les nations qui ne vous connaissent pas. Alors tout étant



détruit, tous les empires, tous les sceptres, tous les monuments de l'orgueil humain étant anéantis, et vous seul demeurant éternellement, on connaîtra que vous seul devez être adoré. *Te oportet adorari, Domine.*

Voilà le fruit que vous devez retirer de ce discours : vivez à part ; pensez sans cesse que le grand nombre se damne ; ne comptez pour rien les usages, si la loi de Dieu ne les autorise ; et souvenez-vous que les saints ont été , dans tous les siècles , des hommes singuliers. C'est ainsi qu'après vous être distingués des pécheurs sur la terre, vous en serez séparés glorieusement dans l'éternité. *Ainsi soit-il.*

---

## EXORDE DE L'Oraison FUNÈBRE

DE MONSIEUR LE DAUPHIN ET DE MADAME LA DAUPHINE,

prononcée le 24 mai 1712, à Paris, dans la Sainte-Chapelle,  
par le Père de La Rue <sup>1</sup>.

*Quare facitis malum grande contra animas vestras, ut intreat ex vobis vir, et mulier, parvulus.. de medio Judæ? — Pourquoi vous attirez-vous par vos péchés un tel malheur, que de voir enlever par la mort, du milieu de vous, l'époux, l'épouse et l'enfant? »*  
Paroles tirées du chap. XLIV de JÉRÉMIE.

Ce Dieu véritable et saint, qui tient en main la clef de la maison de David, qui ouvre et nul ne peut fermer, qui ferme et nul ne peut ouvrir, vient donc d'exercer à nos yeux ce pouvoir absolu auquel on ne résiste point ; et les menaces effrayantes qu'il faisait par ses prophètes à son peuple criminel, sont aujourd'hui changées en événements et en spectacles <sup>2</sup>.

Quels événements ! quels spectacles, Messieurs ! Son bras

<sup>1</sup> Le père Charles de La Rue, jésuite, né en 1643, mourut en 1725, âgé de quatre-vingt-deux ans. — <sup>2</sup> Sanctus et verus, qui habet clavem David ; qui aperit, et nemo claudit ; claudit, et nemo aperit. *Apoc.* III, 7.

s'est appesanti sur les princes aussi bien que sur les sujets. Une maison pareille à la maison de David, élevée par les mains de la sagesse, appuyée sur tant de colonnes qui semblaient la rendre inébranlable aux assauts de la fortune et aux injures des temps, Dieu, qui depuis tant d'années la tenait ouverte à la victoire, à la magnificence, à la joie, fermée en apparence à la douleur et au chagrin, par combien de coups imprévus, subits et réitérés, vient-il d'y étendre la solitude, et d'y introduire la mort !

On n'y voyait point cependant ni d'Amnon, ni d'Absalon, dignes du courroux de Dieu. L'obéissance et le respect, la concorde et l'affection y régnaient dans tous les cœurs. La France ne laisse pas d'y voir les révolutions qui autrefois étonnèrent la Judée ; et le monarque religieux y verse, sur sa famille innocente et désolée, les mêmes larmes que David sur ses enfants criminels et malheureux.

Depuis un an qu'il en répand sur un fils<sup>1</sup>, dont l'ambition la plus forte était de lui obéir, où en trouver encore assez pour pleurer un petit-fils<sup>2</sup>, que toutes les vertus chrétiennes et politiques disposaient à bien régner ; une princesse<sup>3</sup> qui régnait déjà par les charmes de sa douceur ; un tendre enfant<sup>4</sup>, qui, sous la fleur des traits engageants de sa mère, cachait le fruit des hautes qualités de son père et de ses aïeux ?

N'avez-vous donc donné, Seigneur, au règne d'un souverain qui nous a presque tous vus naître, et que nous révérons tous comme notre père commun ; n'avez-vous donné à son règne une étendue inconnue jusqu'ici à tous les rois, que pour

<sup>1</sup> Louis de France, Dauphin, l'élève de Bossuet, mort de la petite vérole, le 14 avril 1711, à l'âge de quarante-neuf ans. — <sup>2</sup> Louis de France, duc de Bourgogne, l'élève de Fénelon, mort le 18 février 1712, dans sa trentième année. — <sup>3</sup> Marie-Adélaïde de Savoie, morte le 11 février 1712, sept jours avant son mari. — <sup>4</sup> Louis de France, duc de Bretagne, arrière-petit-fils de Louis XIV, mourut le 8 mars de la même année, âgé de cinq ans. Il ne restait plus que le futur Louis XV, enfant de deux ans.

faire éclater de son temps des prodiges inouïs dans tous les règnes? N'avez-vous arrangé sous ses yeux, dans un ordre si brillant, la nombreuse postérité que vous paraissiez lui destiner, que pour lui enlever en vingt jours ce qui faisait l'appui de son trône pour tout un siècle? Une couronne portée depuis plus de douze cents ans par tant de rois, élevée avec tant d'éclat sur l'auguste front qui la soutient depuis soixantedix ans, n'a pour appui prochain qu'un enfant de deux ans! Par quel débordement de crimes avons-nous pu mériter cette effusion des vases de la colère et de la fureur de Dieu? *Ut intereat ex vobis vir, et mulier, parvulus... de medio Judæ?*

C'est à quoi nous réduit le déplorable trépas de très-haut, très-puissant et excellent prince Monseigneur Louis, Dauphin, précédé de celui de très-haute, très-puissante et excellente princesse Madame Marie-Adélaïde de Savoie, son épouse; et suivi de celui de Monseigneur Louis, aussi Dauphin, leur fils aîné.

## EXORDE DE L'ORAISON FUNÈBRE

DE LOUIS LE GRAND,

prononcée par Massillon, dans la Sainte-Chapelle, en 1715 <sup>1</sup>.

*Ecce magnus effectus sum, et præcessi omnes sapientia qui fuerunt ante me in Jerusalem... et agnovi quod in his quoque esset labor, et afflictio spiritus.* --- Je suis devenu grand; j'ai surpassé en gloire et en sagesse tous ceux qui m'ont précédé dans Jérusalem; et j'ai reconnu qu'en cela même il n'y avait que vanité et affliction d'esprit. *Eccles. i, 16, 17.*

Après avoir prononcé lentement ce texte, l'orateur se recueillit; puis ses yeux se fixèrent sur l'assemblée en deuil; il promena ensuite ses regards autour de l'enceinte funèbre; enfin, les ramenant sur le catafalque, il s'écria <sup>2</sup>:

Dieu seul est grand, mes frères, et dans ces derniers mo-

<sup>1</sup> Massillon avait alors cinquante-deux ans, et n'était pas encore évêque. —

<sup>2</sup> *Biogr. Univers.*

ments surtout où il préside à la mort des rois de la terre. Plus leur gloire et leur puissance ont éclaté, plus, en s'évanouissant alors, elles rendent hommage à sa grandeur suprême : Dieu paraît tout ce qu'il est ; et l'homme n'est plus rien de tout ce qu'il croyait être.

Heureux le prince dont le cœur ne s'est point élevé au milieu de ses prospérités et de sa gloire ; qui, semblable à Salomon, n'a pas attendu que toute sa grandeur expirât avec lui, au lit de la mort, pour avouer qu'elle n'était que vanité et affliction d'esprit ; et qui s'est humilié sous la main de Dieu, dans le temps même que l'adulation semblait le mettre au-dessus de l'homme !

Oui, mes frères, la grandeur et les victoires du roi que nous pleurons ont été autrefois assez publiées : la magnificence des éloges a égalé celle des événements ; les hommes ont tout dit, il y a longtemps, en parlant de sa gloire. Que nous reste-t-il ici, que d'en parler pour notre instruction ?

« Massillon, dit Châteaubriand, a fait quelques oraisons funèbres : elles sont inférieures à ses autres discours. Son éloge de Louis XIV n'est remarquable que par la première phrase : Dieu seul est grand, mes frères ! C'est un beau mot que celui-là prononcé en regardant le cercueil de Louis le Grand <sup>1</sup>. »

---

## FRAGMENT DU PETIT CARÊME DE MASSILLON,

prêché à la cour, en présence de Louis XV âgé de sept ans, en 1718 <sup>2</sup>.

Le Petit Carême de Massillon est entre les mains de tout le monde, et sa réputation est certainement au-dessus de son mérite : c'est le jugement des plus graves critiques <sup>3</sup>. L'harmonie en effet ne suffit pas à

<sup>1</sup> *Génie du christianisme*, t. III, c. III. — <sup>2</sup> Massillon venait d'être nommé évêque de Clermont ; il avait cinquante-quatre ans. — <sup>3</sup> « Il nous semble, dit Châteaubriand, qu'on a vanté trop exclusivement son *Petit Carême* : l'auteur y

l'éloquence. Cette double considération nous aurait empêché de lui assigner une place dans cette galerie de nos chefs-d'œuvre oratoires, n'était sa date. Il termine le plus grand de nos siècles littéraires, et commence le plus frivole; il appartient encore au premier par la perfection du goût et la pureté du langage; il ouvre le second par la légèreté de sa logique. Pascal, Bossuet, Bourdaloue, Fénelon ont disparu : Voltaire arrive avec son esprit; Jean-Jacques Rousseau avec ses paradoxes, Thomas avec ses échasses. La chaire elle-même va substituer l'antithèse à la force des pensées, la prétention au beau. Partout l'éloquence prendra un air académique, en attendant qu'elle devienne inculte et sauvage au temps de l'anarchie.

Le fragment que nous avons choisi est extrait du sermon sur les *Tentations des grands*. « On se ressentait encore, dit Laharpe, des maux affreux qu'avait produits, sous le dernier règne, la vanité des conquêtes. Massillon, prêchant sur l'ambition, croyait ne pouvoir pas inspirer à Louis XV trop d'horreur pour la guerre; et voici comment il lui peint un roi conquérant <sup>1</sup> :

Sa gloire, Sire, sera toujours souillée de sang. Quelque insensé chantera peut-être ses victoires; mais les provinces, les villes, les campagnes en pleureront. On lui dressera des monuments superbes pour immortaliser ses conquêtes; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois florissantes, mais la désolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté, mais les ruines de tant de murs sous lesquelles des citoyens paisibles ont été ensevelis, mais tant de calamités qui subsisteront après lui, seront des monuments lugubres qui immortaliseront sa vanité et sa folie. Il aura passé comme un torrent pour ravager la terre, et non comme

montre, sans doute, une grande connaissance du cœur humain, des vues fines sur les vices des cours, des moralités écrites avec une élégance qui ne bannit pas la simplicité; mais il y a certainement une éloquence plus pleine, un style plus hardi, des mouvements plus pathétiques et des pensées plus profondes dans quelques uns de ses sermons, tels que ceux sur *la mort*, sur *l'impénitence finale*, sur *le petit nombre des élus*, sur *la nécessité d'un avenir*, sur *la passion de Jésus-Christ*. »

<sup>1</sup> *Cours de littérature*, t. VII, p. 121. (Paris, an VII.)



un fleuve majestueux pour y porter la joie et l'abondance. Son nom sera écrit dans les annales de la postérité parmi les conquérants, mais il ne le sera pas parmi les bons rois ; et l'on ne rappellera l'histoire de son règne que pour rappeler le souvenir des maux qu'il a faits aux hommes. Ainsi son orgueil, dit l'Esprit de Dieu, sera monté jusqu'au ciel ; sa tête aura touché dans les nuées ; ses succès auront égalé ses désirs ; et tout cet amas de gloire ne sera plus à la fin qu'un monceau de boue, qui ne laissera après elle que l'infection et l'opprobre.

---

### LE PÊCHEUR MOURANT,

Conclusion de la première partie du sermon sur la mort du pécheur et sur la mort du juste , prêché par Massillon , le jour des Morts , dans ses Avents de 1700 à 1720 <sup>1</sup>.

Le pécheur mourant , ne trouvant plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent , dans tout ce qui se passe à ses yeux que des images qui l'affligent , dans la pensée de l'avenir que des horreurs qui l'épouvantent ; ne sachant plus à qui avoir recours , ni aux créatures , qui lui échappent , ni au monde , qui s'évanouit , ni aux hommes , qui ne sauraient le délivrer de la mort , ni au Dieu juste , qu'il regarde comme un ennemi déclaré dont il ne doit plus attendre d'indulgence ; il se roule dans ses propres horreurs ; il se tourmente , il s'agite pour fuir la mort qui le saisit , ou du moins pour se fuir lui-même ; il sort de ses yeux mourants je ne sais quoi de sombre et de farouche , qui exprime les fureurs de son âme ; il pousse du fond de sa tristesse des paroles entre-

<sup>1</sup> Le premier Avent de Massillon à Paris est de 1699 , et le dernier de 1720. Nommé évêque de Clermont le 7 novembre 1717 , sacré le 31 décembre 1718 , il fit en 1721 son entrée solennelle dans son diocèse , et ne reparut plus dans les chaires de la capitale que pour prononcer , à Saint-Denis , l'oraison funèbre de M<sup>me</sup> la duchesse d'Orléans , mère du régent , morte le 8 décembre 1722.

coupées de sanglots , qu'on n'entend qu'à demi , et qu'on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées ; il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux , et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance , la haine ou l'amour qu'ils expriment ; il entre dans des saisissements où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout , ou l'âme qui sent l'approche de son juge ; il soupire profondément , et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ces soupirs , ou le désespoir de quitter la vie. Enfin , au milieu de ces tristes efforts , ses yeux se fixent , ses traits changent , son visage se défigure , sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même ; tout son esprit frémit , et , par ce dernier effort , son âme infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue , tombe entre les mains de Dieu , et se trouve seule au pied du tribunal redoutable.

---

### PROSOPOPÉE DE FABRICIUS ,

Fragment du discours académique de Jean-Jacques Rousseau , écrit en 1749 ,  
couronné à Dijon en 1750 <sup>1</sup>.

Voici ce que Jean-Jacques Rousseau raconte lui-même de l'origine de ce discours , et de la folle exaltation qui l'inspira :

« Cette année 1749 , l'été fut d'une chaleur excessive. On compte deux lieues de Paris à Vincennes. Peu en état de payer des fiacres , à deux heures après midi j'allais à pied quand j'étais seul , et j'allais vite pour arriver plus tôt. Les arbres de la route , toujours élagués à la mode du pays , ne donnaient presque aucune ombre ; et souvent , rendu de chaleur et de fatigue , je m'étendais par terre , n'en pouvant plus. Je m'avisai , pour modérer mon pas , de prendre quelque livre. Je pris un jour le *Mercure de France* , et tout en marchant et le parcourant , je tombai sur cette question proposée par l'Académie de Dijon pour

<sup>1</sup> Né à Genève , le 28 juin 1712 , J.-J. Rousseau avait trente-sept ans quand il composa ce discours.

le prix de l'année suivante : *Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs*. A l'instant de cette lecture, je vis un autre univers et je devins un autre homme... Arrivant à Vincennes, j'étais dans une agitation qui tenait du délire. Diderot l'aperçut : je lui en dis la cause, et je lui lus la prosopopée de Fabricius, écrite au crayon sous un chêne. »

Socrate avait commencé dans Athènes, le vieux Caton continua dans Rome de se déchaîner contre ces Grecs artificieux et subtils, qui séduisaient la vertu et amollissaient le courage de ses concitoyens. Mais les sciences, les arts et la dialectique prévalurent encore : Rome se remplit de philosophes et d'orateurs ; on négligea la discipline militaire, on méprisa l'agriculture, on embrassa des sectes, et l'on oublia la patrie. Aux noms sacrés de liberté, de désintéressement, d'obéissance aux lois, succédèrent les noms d'Epicure, de Zénon, d'Arcésilas. « Depuis que les savants ont commencé à paraître parmi nous, disaient leurs propres philosophes, les gens de bien se sont éclipsés <sup>1</sup>. » Jusqu'alors les Romains s'étaient contentés de pratiquer la vertu ; tout fut perdu quand ils commencèrent à l'étudier.

O Fabricius ! qu'eût pensé votre grande âme, si, pour votre malheur, rappelé à la vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras, et que votre nom respectable avait plus illustrée que toutes ses conquêtes ? « Dieux ! eussiez-vous dit, que sont devenus ces toits de chaume et ces foyers rustiques qu'habitaient jadis la modération et la vertu ? Quelle splendeur funeste a succédé à la simplicité romaine ? quel est ce langage étranger ? quelles sont ces mœurs efféminées ? que signifient ces statues, ces tableaux, ces édifices ? Insensés, qu'avez-vous fait ? Vous, les maîtres des nations, vous vous êtes rendus les esclaves des hommes frivoles que vous aviez vaincus ! Ce sont des rhéteurs qui vous gouvernent ! C'est pour enrichir des architectes, des peintres,

<sup>1</sup> Postquam docti prodierunt, boni desunt. SENEC., *Ep.* xcv.

des statuaires et des histrions , que vous avez arrosé de votre sang la Grèce et l'Asie ! Les dépouilles de Carthage sont la proie d'un joueur de flûte ! Romains, hâtez-vous de renverser ces amphithéâtres ; brisez ces marbres ; brûlez ces tableaux ; chassez ces esclaves qui vous subjuguent , et dont les funestes arts vous corrompent. Que d'autres mains s'illustrent par de vains talents : le seul talent digne de Rome est celui de conquérir le monde , et d'y faire régner la vertu. Quand Cynéas prit notre sénat pour une assemblée de rois, il ne fut ébloui ni par une pompe vaine, ni par une élégance recherchée ; il n'y entendit point cette éloquence frivole, l'étude et le charme des hommes futiles. Que vit donc Cynéas de si majestueux ? O citoyens ! il vit un spectacle que ne donneront jamais vos richesses ni tous vos arts, le plus beau spectacle qui ait jamais paru sous le ciel : l'assemblée de deux cents hommes vertueux, dignes de commander à Rome et de gouverner la terre.

Voilà tout ce que nous pouvons citer d'un discours que les académies du *xviii<sup>e</sup>* siècle mirent au rang des chefs-d'œuvre de notre éloquence, et dans lequel la postérité n'a vu qu'un paradoxe revêtu de toutes les magnificences de la rhétorique. Laharpe, devenu raisonnable en devenant chrétien, le jugea ainsi, en 1803 :

« Le premier ouvrage de Rousseau est celui qu'il a le plus élégamment écrit, et c'est le moins estimable de tous... Ce discours, où l'on prétendait que les arts et les sciences avaient corrompu les mœurs, n'était qu'un sophisme continué, fondé sur cet artifice, si commun et si aisé, de ne présenter qu'un côté des objets, et de les montrer sous un faux jour. Il est ridicule d'imaginer que l'on puisse corrompre son âme en cultivant sa raison. Le principe d'erreur qui règne dans tout le discours consiste à supposer que le progrès des arts et la corruption des mœurs, qui vont ordinairement ensemble, sont l'un à l'autre comme la cause est à l'effet. Point du tout. L'homme n'est point corrompu parce qu'il est éclairé ; mais quand il est corrompu, il peut se servir, pour ajouter à ses vices, de ces mêmes lumières qui pouvaient ajouter à ses vertus... Ce sujet... pouvait être très-philosophique, mais

l'auteur ne voulait être que singulier. C'était le conseil que lui avait donné un homme de lettres célèbre, avec lequel il était fort lié. « Quel parti prendrez-vous ? » dit-il au Gènois qui allait composer pour l'Académie de Dijon. « Celui des lettres, » dit Rousseau. — « Non, c'est le pont aux ânes ; prenez le parti contraire, et vous verrez quel bruit vous ferez <sup>1</sup>. »

Ce succès d'un sophisme dut en effet encourager cet écrivain paradoxal, qui, en faisant imprimer son discours, mit en tête cet *avertissement* :

« Qu'est-ce que la célébrité ? Voici le malheureux ouvrage à qui je dois la mienne. Il est certain que cette pièce, qui m'a valu un prix et qui m'a fait un nom, est tout au plus médiocre... »

---

### EXORDE DE BRIDAINE,

improvisé à Saint-Sulpice, en 1751 <sup>2</sup>.

L'abbé Maury, parlant de l'éloquence apostolique, écrivait en 1777 :

« L'homme de ce siècle le plus justement célèbre en ce genre, M. Bridaine, était né avec une éloquence populaire, pleine d'images et de mouvements ; et nul n'a possédé à un plus haut degré que lui le rare talent de s'emparer d'une multitude assemblée. Il avait un si bel organe qu'il rendait croyables tous les prodiges que l'histoire nous raconte de la déclamation des anciens, et il se faisait entendre aussi aisément de dix mille personnes en pleine campagne, que s'il eût parlé sous la voûte la plus sonore. On remarquait dans tout ce qu'il disait des tours naturellement oratoires, des métaphores très-hardies, des pensées brusques, neuves et frappantes, tous les caractères d'une riche imagination, quelques traits, quelquefois même des discours entiers, préparés avec soin et écrits avec autant de goût que de chaleur. Je me souviens de lui avoir entendu répéter le début du premier sermon qu'il prêcha dans

<sup>1</sup> Cet homme de lettres fut Diderot. LAHARPE, *Cours de littérature*, t. XVI, p. 355. (Paris, an XIII.) — <sup>2</sup> Jacques Bridaine, né dans le diocèse d'Uzès, le 21 mars 1701, élevé au collège des jésuites d'Avignon, mourut le 22 décembre 1767, après avoir fait deux cent cinquante missions. Quelques provinces du Nord exceptées, il n'y a pas, pour ainsi dire, en France, de ville, de bourg, de village qui ait échappé à son zèle apostolique.



l'église de Saint-Sulpice, à Paris, en 1751. La plus haute compagnie de la capitale voulut l'entendre par curiosité. Bridainé aperçut dans l'assemblée plusieurs évêques, des personnes décorées, une foule innombrable d'ecclésiastiques; et ce spectacle, loin de l'intimider, lui inspira l'exorde qu'on va lire. Voici ce que ma mémoire me rappelle de ce morceau, dont j'ai toujours été vivement frappé, et qui ne paraîtra point indigne de Bossuet ou de Démosthène. »

A la vue d'un auditoire si nouveau pour moi, il me semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour vous demander grâce en faveur d'un pauvre missionnaire, dépourvu de tous les talents que vous exigez quand on vient vous parler de votre salut. J'éprouve cependant aujourd'hui un sentiment bien différent, et, si je suis humilié, gardez-vous de croire que je m'abaisse aux misérables inquiétudes de la vanité, comme si j'étais accoutumé à me prêcher moi-même ! A Dieu ne plaise qu'un ministre du Ciel pense jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous ! Car, qui que vous soyez, vous n'êtes tous comme moi que des pécheurs. C'est devant votre Dieu et le mien que je me sens pressé dans ce moment de frapper ma poitrine. Jusqu'à présent j'ai publié les justices du Très-Haut dans des temples couverts de chaume ; j'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés qui manquaient de pain ; j'ai annoncé aux bons habitants des campagnes les vérités les plus effrayantes de ma religion. Qu'ai-je fait, malheureux ? J'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu ; j'ai porté l'épouvante et la douleur dans ces âmes simples et fidèles que j'aurais dû plaindre et consoler. C'est ici, où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou sur des pécheurs audacieux et endurcis, ah ! c'est ici seulement qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi dans cette chaire, d'un côté, la mort qui vous menace, et de l'autre, mon grand Dieu qui vient vous juger. Je tiens

aujourd'hui votre sentence à la main. Tremblez donc devant moi, hommes superbes et dédaigneux qui m'écontez : la nécessité du salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour vous, l'impénitence finale, le jugement dernier, le petit nombre des élus, l'enfer, et par-dessus tout l'éternité ! L'éternité ! voilà les sujets dont je viens vous entretenir, et que j'aurais dû sans doute réserver pour vous seuls. Eh ! qu'ai-je besoin de vos suffrages, qui me damneraient peut-être sans vous sauver ? Dieu va vous émouvoir, tandis que son indigne ministre vous parlera ; car j'ai acquis une longue expérience de ses miséricordes ; alors, pénétrés d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous jeter entre mes bras en versant des larmes de componction et de repentir, et à force de remords vous me trouverez assez éloquent <sup>1</sup>. »

---

### DISCOURS SUR LE STYLE,

prononcé devant l'Académie française par M. de Buffon, le samedi 25 août 1753, jour de sa réception <sup>2</sup>.

Messieurs,

Vous m'avez comblé d'honneur en m'appelant à vous ; mais la gloire n'est un bien qu'autant qu'on en est digne ; et je ne me persuade pas que quelques essais, sans art et sans autre ornement que celui de la nature, soient des titres suffisants pour oser prendre place parmi les maîtres de l'art, parmi les hommes éminents qui représentent ici la splendeur littéraire de la France, et dont les noms, célébrés aujourd'hui par la voix des nations, retentiront encore avec éclat dans la

<sup>1</sup> *Essai sur l'éloquence*, intitulé *Discours sur l'éloq.*, etc. Voyez la première édition, qui est de 1777. — <sup>2</sup> Georges-Louis Le Clerc, comte de Buffon, né le 7 septembre 1707, mourut le 16 avril 1788, âgé de quatre-vingts ans. Il en avait alors quarante-six.

bouche de nos derniers neveux. Vous avez eu , Messieurs , d'autres motifs en jetant les yeux sur moi ; vous avez voulu donner à l'illustre compagnie à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir depuis longtemps <sup>1</sup>, une nouvelle marque de considération. Ma reconnaissance , quoique partagée , n'en sera pas moins vive. Mais comment satisfaire au devoir qu'elle m'impose en ce jour ? Je n'ai , Messieurs , à vous offrir que votre propre bien : ce sont quelques idées sur le style que j'ai puisées dans vos ouvrages. C'est en vous lisant , c'est en vous admirant qu'elles ont été conçues ; c'est en les soumettant à vos lumières qu'elles se produiront avec quelque succès.

Il s'est trouvé dans tous les temps des hommes qui ont su commander aux autres par la puissance de la parole : ce n'est néanmoins que dans les siècles éclairés que l'on a bien écrit et bien parlé. La véritable éloquence suppose l'exercice du génie et la culture de l'esprit. Elle est bien différente de cette facilité naturelle de parler qui n'est qu'un talent, une qualité accordée à tous ceux dont les passions sont fortes, les organes souples et l'imagination prompte. Ces hommes sentent vivement, s'affectent de même, le marquent fortement au dehors ; et , par une impression purement mécanique, ils transmettent aux autres leur enthousiasme et leurs affections. C'est le corps qui parle au corps ; tous les mouvements , tous les signes concourent et servent également. Que faut-il pour émouvoir la multitude et l'entraîner ? que faut-il pour ébranler la plupart même des autres hommes, et les persuader ? Un ton véhément et pathétique, des gestes expressifs et fréquents, des paroles rapides et sonnantes. Mais pour le petit nombre de ceux dont la tête est ferme, le goût délicat et le sens exquis , et qui, comme vous, Messieurs, comptent pour peu le ton , les gestes et le

<sup>1</sup> L'Académie des sciences. Buffon y avait été reçu dès 1733, dans la classe de mécanique.

vain son des mots , il faut des choses , des pensées , des raisons ; il faut savoir les présenter, les nuancer, les ordonner : il ne suffit pas de frapper l'oreille et d'occuper les yeux ; il faut agir sur l'âme , et toucher le cœur en parlant à l'esprit.

Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. Si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient ferme, nerveux et concis. Si on les laisse se succéder lentement, et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégants qu'ils soient , le style sera diffus , lâche et traînant.

Mais avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera ses pensées, il faut s'en être fait un autre plus général et plus fixe, où ne doivent entrer que les premières vues et les principales idées. C'est en marquant leur place sur ce premier plan qu'un sujet sera circonscrit, et que l'on en connaîtra l'étendue ; c'est en se rappelant sans cesse ces premiers linéaments qu'on déterminera les justes intervalles qui séparent les idées principales, et qu'il naîtra des idées accessoires et moyennes qui serviront à les remplir. Par la force du génie, on se représentera toutes les idées générales et particulières sous leur véritable point de vue ; par une grande finesse de discernement, on distinguera les pensées stériles des idées fécondes ; par la sagacité que donne la grande habitude d'écrire, on sentira d'avance quel sera le produit de toutes ces opérations de l'esprit. Pour peu que le sujet soit vaste ou compliqué, il est bien rare qu'on puisse l'embrasser d'un coup d'œil, ou le pénétrer en entier d'un seul et premier effort de génie ; et il est rare encore qu'après bien des réflexions on en saisisse tous les rapports. On ne peut donc trop s'en occuper ; c'est même le seul moyen d'affermir, d'étendre et d'élever ses pensées : plus on leur donnera de substance et de force par la méditation , plus il sera facile ensuite de les réaliser par l'expression.

Ce plan n'est pas encore le style, mais il en est la base ; il le

soutient, il le dirige, il règle son mouvement, et le soumet à des lois. Sans cela, le meilleur écrivain s'égare, sa plume marche sans guide, et jette à l'aventure des traits irréguliers et des figures discordantes. Quelque brillantes que soient les couleurs qu'il emploie, quelques beautés qu'il sème dans les détails, comme l'ensemble choquera ou ne se fera pas assez sentir, l'ouvrage ne sera point construit ; et en admirant l'esprit de l'auteur, on pourra soupçonner qu'il manque de génie. C'est par cette raison que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très-bien, écrivent mal ; que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination, prennent un ton qu'ils ne peuvent soutenir ; que ceux qui craignent de perdre des pensées isolées, fugitives, et qui écrivent en différents temps des morceaux détachés, ne les réunissent jamais sans des transitions forcées ; qu'en un mot, il y a tant d'ouvrages faits de pièces de rapport, et si peu qui soient fondus d'un seul jet.

Cependant tout sujet est un, et, quelque vaste qu'il soit, il peut être renfermé dans un seul discours. Les interruptions, les repos, les sections ne devraient être d'usage que quand on traite des sujets différents, ou lorsque ayant à parler de choses grandes, épineuses et disparates, la marche du génie se trouve interrompue par la multiplicité des obstacles, et contrainte par la nécessité des circonstances. Autrement, le grand nombre de divisions, loin de rendre un ouvrage plus solide, en détruit l'assemblage ; le livre paraît plus clair aux yeux, mais le dessein de l'auteur demeure obscur ; il ne peut faire impression sur l'esprit du lecteur ; il ne peut même se faire sentir que par la continuité du fil, par la dépendance harmonique des idées, par un développement successif, une gradation soutenue, un mouvement uniforme que toute interruption détruit ou fait languir.

Pourquoi les ouvrages de la nature sont-ils si parfaits ? c'est que chaque ouvrage est un tout, et qu'elle travaille sur un



plan éternel dont elle ne s'écarte jamais. Elle prépare en silence les germes de ses productions; elle ébauche, par un acte unique, la forme primitive de tout être vivant; elle la développe, elle la perfectionne par un mouvement continu et dans un temps prescrit. L'ouvrage étonne; mais c'est l'empreinte divine dont il porte les traits qui doit nous frapper. L'esprit humain ne peut rien créer; il ne produira qu'après avoir été fécondé par l'expérience et la méditation : ses connaissances sont les germes de ses productions. Mais s'il imite la nature dans sa marche et dans son travail, s'il s'élève par la contemplation aux vérités les plus sublimes, s'il les réunit, s'il les enchaîne, s'il en forme un tout, un système par la réflexion, il établira sur des fondements inébranlables des monuments immortels.

C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet, qu'un homme d'esprit se trouve embarrassé, et ne sait par où commencer à écrire. Il aperçoit à la fois un grand nombre d'idées; et comme il ne les a ni comparées, ni subordonnées, rien ne le détermine à préférer les unes aux autres; il demeure donc dans la perplexité. Mais, lorsqu'il se sera fait un plan, lorsqu'une fois il aura rassemblé et mis en ordre toutes les pensées essentielles à son sujet, il s'apercevra aisément de l'instant auquel il doit prendre la plume; il sentira le point de maturité de la production de l'esprit; il sera pressé de la faire éclore, il n'aura même que du plaisir à écrire : les idées se succéderont aisément, et le style sera naturel et facile; la chaleur naîtra de ce plaisir, se répandra partout, et donnera la vie à chaque expression. Tout s'animera de plus en plus : le ton s'élèvera, les objets prendront de la couleur, et le sentiment, se joignant à la lumière, l'augmentera, la portera plus loin, la fera passer de ce que l'on dit à ce que l'on va dire; et le style deviendra intéressant et lumineux.

Rien ne s'oppose plus à la chaleur que le désir de mettre

partout des traits saillants. Rien n'est plus contraire à la lumière, qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne nous éblouissent pendant quelques instants que pour nous laisser ensuite dans les ténèbres. Ce sont des pensées qui ne brillent que par l'opposition ; l'on ne présente qu'un côté de l'objet, on met dans l'ombre toutes les autres faces ; et ordinairement ce côté qu'on choisit est une pointe, un angle sur lequel on fait jouer l'esprit avec d'autant plus de facilité qu'on l'éloigne davantage des grandes faces sous lesquelles le bon sens a coutume de considérer les choses.

Rien n'est encore plus opposé à la véritable éloquence que l'emploi de ces pensées fines, et la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité. Ainsi plus on mettra de cet esprit mince et brillant dans un écrit, moins il aura de nerf, de lumière, de chaleur et de style ; à moins que cet esprit ne soit lui-même le fond du sujet, et que l'écrivain n'ait pas eu d'autre objet que la plaisanterie : alors l'art de dire de petites choses devient peut-être plus difficile que l'art d'en dire de grandes.

Rien n'est plus opposé au beau naturel que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires ou communes d'une manière singulière ou pompeuse ; rien ne dégrade plus l'écrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes, pour ne dire que ce que tout le monde dit. Ce défaut est celui des esprits cultivés mais stériles. Ils ont des mots en abondance, point d'idées ; ils travaillent donc sur les mots, et s'imaginent avoir combiné des idées parce qu'ils ont arrangé des phrases, et avoir épuré le langage quand ils l'ont corrompu, en détournant les acceptions. Ces écrivains n'ont point de

style , où , si l'on veut , ils n'en ont que l'ombre. Le style doit graver des pensées , ils ne savent que tracer des paroles.

Pour bien écrire , il faut donc posséder pleinement son sujet ; il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'ordre de ses pensées , et en former une suite , une chaîne continue , dont chaque point représente une idée ; et lorsqu'on aura pris la plume , il faudra la conduire successivement sur ce premier trait , sans lui permettre de s'en écarter , sans l'appuyer trop inégalement , sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir. C'est en cela que consiste la sévérité du style ; c'est aussi ce qui en fera l'unité et ce qui en réglera la rapidité , et cela seul aussi suffira pour le rendre précis et simple , égal et clair , vif et suivi. A cette première règle , dictée par le génie , si l'on joint de la délicatesse et du goût , du scrupule sur le choix des expressions , de l'attention à ne nommer les choses que par les termes les plus généraux , le style aura de la noblesse. Si l'on y joint encore de la défiance pour son premier mouvement , du mépris pour tout ce qui n'est que brillant , et une répugnance constante pour l'équivoque et la plaisanterie , le style aura de la gravité , il aura même de la majesté. Enfin , si l'on écrit comme l'on pense , si l'on est convaincu de ce que l'on veut persuader , cette bonne foi avec soi-même , qui fait la bienséance pour les autres et la vérité du style , lui fera produire tout son effet , pourvu que cette persuasion intérieure ne se marque pas par un enthousiasme trop fort , et qu'il y ait partout plus de candeur que de confiance , plus de raison que de chaleur.

C'est ainsi , Messieurs , qu'il me semblait , en vous lisant , que vous me parliez , que vous m'instruisiez. Mon âme , qui recueillait avec avidité ces oracles de la sagesse , voulait prendre l'essor et s'élever jusqu'à vous. Vains efforts ! Les règles , disiez-vous encore , ne peuvent suppléer au génie : s'il

manque , elles seront inutiles. Bien écrire , c'est tout à la fois bien penser, bien sentir et bien rendre ; c'est avoir en même temps de l'esprit , de l'âme et du goût. Le style suppose la réunion et l'exercice de toutes les facultés intellectuelles : les idées seules forment le fond du style ; l'harmonie des paroles n'en est que l'accessoire, et ne dépend que de la sensibilité des organes. Il suffit d'avoir un peu d'oreille pour éviter les dissonances ; de l'avoir exercée , perfectionnée par la lecture des poètes et des orateurs , pour que , mécaniquement , on soit porté à l'imitation de la cadence poétique et des tours oratoires. Or, jamais l'imitation n'a rien créé. Aussi cette harmonie des mots ne fait ni le fond, ni le ton du style , et se trouve souvent dans des écrits vides d'idées.

Le ton n'est que la convenance du style à la nature du sujet ; il ne doit jamais être forcé ; il naîtra naturellement du fond même de la chose , et dépendra beaucoup du point de généralité auquel on aura porté ses pensées. Si l'on s'est élevé aux idées les plus générales et si l'objet en lui-même est grand, le ton paraîtra s'élever à la même hauteur ; et si , en le soutenant à cette élévation, le génie fournit assez pour donner à chaque objet une forte lumière ; si l'on peut ajouter la beauté du coloris à l'énergie du dessin ; si l'on peut , en un mot, représenter chaque idée par une image vive et bien terminée, et former de chaque suite d'idées un tableau harmonieux et mouvant , le ton sera non-seulement élevé , mais sublime.

Ici, Messieurs, l'application ferait plus que la règle ; les exemples instruiraient mieux que les préceptes : mais il ne m'est pas permis de citer les morceaux sublimes qui m'ont si souvent transporté en lisant vos ouvrages ; je suis contraint de me borner à des réflexions. Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité. La quantité des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes , ne sont pas de sûrs garants de l'im-



mortalité. Si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets, s'ils sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent, et gagnent même à être mis en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme; le style est l'homme même. Le style ne peut donc ni s'enlever, ni se transporter, ni s'altérer. S'il est élevé, noble, sublime, l'auteur sera également admiré dans tous les temps; car il n'y a que la vérité qui soit durable et même éternelle. Or, un beau style n'est tel en effet que par le nombre infini des vérités qu'il présente. Toutes les beautés intellectuelles qui s'y trouvent, tous les rapports dont il est composé, sont autant de vérités aussi utiles, et peut-être plus précieuses pour l'esprit humain que celles qui peuvent faire le fond du sujet.

Le sublime ne peut se trouver que dans les grands sujets. La poésie, l'histoire et la philosophie ont toutes le même objet, et un très-grand objet, l'homme et la nature. La philosophie décrit et dépeint la nature; la poésie la peint et l'embellit; elle peint aussi les hommes, elle les agrandit, elle les exagère, elle crée les héros et les dieux. L'histoire ne peint que l'homme, et le peint tel qu'il est. Ainsi, le ton de l'historien ne deviendra sublime que quand il fera le portrait des plus grands hommes, quand il exposera les plus grandes actions, les plus grands mouvements, les plus grandes révolutions; et partout ailleurs il suffira qu'il soit majestueux et grave. Le ton du philosophe pourra devenir sublime toutes les fois qu'il parlera des lois de la nature, des êtres en général, de l'espace, de la matière, du mouvement et du temps, de l'âme, de l'esprit humain, des sentiments, des passions : dans le reste, il suffira qu'il soit noble et élevé. Mais le ton de l'orateur et du poète, dès que le sujet est grand, doit toujours être sublime, parce qu'ils sont les maîtres de joindre à la grandeur



de leur sujet autant de couleur , autant de mouvement , autant d'illusion qu'il leur plaît , et que , devant toujours peindre et toujours agrandir les objets , ils doivent aussi partout employer toute la force et déployer toute l'étendue de leur génie.

ADRESSE A MM. DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Que de grands objets , Messieurs , frappent ici mes yeux ! et quel style et quel ton faudrait-il employer pour les peindre et les représenter dignement ! L'élite des hommes est assemblée ; la sagesse est à leur tête. La gloire , assise au milieu d'eux , répand ses rayons sur chacun , et les couvre tous d'un éclat toujours le même et toujours renaissant. Des traits d'une lumière plus vive encore partent de sa couronne immortelle , et vont se réunir sur le front auguste du plus puissant et du meilleur des rois. Je le vois , ce héros , ce prince adorable , ce maître si cher. Quelle noblesse dans tous ses traits ! que de majesté dans toute sa personne ! que d'âme et de douceur naturelle dans ses regards ! Il les tourne vers vous , Messieurs , et vous brillez d'un nouveau feu ; une ardeur plus vive vous embrase ; j'entends déjà vos divins accents et les accords de vos voix. Vous les réunissez pour célébrer ses vertus , pour chanter ses victoires , pour applaudir à notre bonheur ; vous les réunissez pour faire éclater votre zèle , exprimer votre amour , et transmettre à la postérité des sentiments dignes de ce grand prince et de ses descendants. Quels concerts ! ils pénètrent mon cœur ; ils seront immortels comme le nom de Louis.

Dans le lointain , quelle autre scène de grands objets ! Le génie de la France qui parle à Richelieu , et lui dicte à la fois l'art d'éclairer les hommes et de faire régner les rois. La justice et la science qui conduisent Séguier , et l'élèvent de concert à la première place de leurs tribunaux. La victoire qui s'avance à grands pas , et précède le char triomphal de nos rois , où Louis-le-Grand , assis sur des trophées , d'une main

donne la paix aux nations vaincues, et de l'autre rassemble dans ce palais les Muses dispersées <sup>1</sup>. Et près de moi, Messieurs, quel autre objet intéressant ! La Religion en pleurs qui vient emprunter l'organe de l'éloquence pour exprimer sa douleur, et semble m'accuser de suspendre trop longtemps vos regrets sur une perte <sup>2</sup> que nous devons tous ressentir avec elle.

---

### DISCOURS SUR L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE,

qui a remporté le prix d'éloquence à l'Académie française, en l'année 1755, par Antoine Guénard, scolastique de la Compagnie de Jésus <sup>3</sup>.

L'Académie française, pour sujet du concours, avait proposé cette question : En quoi consiste l'esprit philosophique, conformément à ces paroles : *Non plus sapere quam oportet sapere ? Ep. ad Rom. XII, 3.*

Les siècles, de même que les hommes, ont un caractère qui les distingue. On se pique aujourd'hui de philosophie : voilà le goût dominant, et j'oserai dire la passion générale de notre siècle. Le sujet qu'on propose, intéressant par sa nature, devient donc par les circonstances plus intéressant encore ; et ce discours serait d'une utilité véritable si, dans un peuple d'esprits qui veulent être philosophes, il pouvait convaincre les uns qu'ils ne le seront jamais, et montrer aux autres comment ils le doivent être : deux connaissances aussi rares que nécessaires. Sans espérance de procurer un si grand avantage, essayons cependant de traiter la question relativement à ce double objet. Traçons d'abord les caractères qui distinguent l'esprit philosophique de toute autre sorte d'esprit, et posons ensuite, d'après l'Apôtre, les bornes qu'il ne doit jamais franchir.

<sup>1</sup> Ci-dessus, p. 338 et 340, notes. — <sup>2</sup> Celle de l'archevêque de Sens, Languet de Gergy, auquel l'orateur succédait. — <sup>3</sup> Antoine Guénard était alors âgé de vingt-huit ans, et n'était pas encore prêtre. *Notes hist.* N° 223.

## PREMIÈRE PARTIE.

Avant d'exposer en détail les propriétés essentielles de l'esprit philosophique, qu'il me soit permis de le définir en deux mots, *le talent de penser*. Cette notion me paraît juste et naturelle : ouvrons cette idée et développons ce qu'elle renferme.

Le premier trait que j'en vois sortir, c'est l'esprit de réflexion, le génie d'observation : caractère plus grand et plus singulier qu'il ne semble d'abord, et qu'on doit regarder comme la racine même du talent de penser, comme le germe unique de la vraie philosophie.

Assemblez autour de vous les maîtres et les docteurs ; dévorez tous ces volumes qui promettent la science de penser ; appelez au secours de votre intelligence toutes ces règles si vantées dans les écoles , qui séparent, dit-on, les ténèbres de la lumière : votre mémoire est enflée de ces richesses, et vous voyez sans doute le peuple ignorant sous vos pieds. Cependant si vous n'avez cette activité, cette force de raison qui fait réfléchir profondément, et qui, d'une seule idée, sait tirer, en la creusant, mille autres idées cachées dans la première ; si vous êtes dépourvus de ce génie d'observation dont le caractère est d'examiner sans cesse, d'étudier tous les objets qui passent devant lui, comparant tout ce qu'il voit, remontant d'une chose à l'autre par un raisonnement vif et naturel, saisissant rapidement ces rapports intimes et cachés qui enchaînent les différentes parties du monde physique ou moral ; si la nature vous a refusé cette grande qualité, ne vous flattez point d'être véritablement philosophes, et d'en avoir l'esprit : non, vous serez toujours peuple ; vous ne penserez jamais, malgré tous les secours de l'art, que d'une manière faible et commune. En vain posséderez-vous le pénible secret de captiver vos pensées dans une forme plus régulière ; en vain serez-vous remplis de cette philosophie morte, pour ainsi dire, qui n'est

point née de votre raison , mais qui vient d'un livre et d'un maître : tout cela vous laisse encore dans l'ordre du vulgaire.

Par quel endroit l'esprit philosophique s'élève-t-il donc au-dessus de la foule , au-dessus même de tous les philosophes ordinaires ? C'est par le coup d'œil observateur , qui découvre à tout moment dans les objets des propriétés , des analogies , des différences , un nouvel ordre de choses , un monde nouveau que l'œil du vulgaire n'aperçoit jamais ; c'est par le talent singulier , non de raisonner avec plus de méthode , mais de trouver les principes mêmes sur lesquels on raisonne ; non de compasser ses idées , mais d'en faire de nouvelles et de les multiplier sans cesse par une réflexion féconde : talent unique et sublime , don précieux de la nature , que l'art peut aider quelquefois , mais qu'il ne saurait ni donner , ni suppléer par lui-même.

Voilà le génie qui créa les sciences ; et lui seul pourra les enrichir , lui seul pourra les élever à la perfection. Que sont en effet toutes les sciences humaines ? un assemblage de connaissances réfléchies et combinées. Il n'appartient donc qu'aux génies inventeurs et toujours pensants d'ajouter à ce trésor public , et d'augmenter les anciennes richesses de la raison. Tous les autres philosophes , peuple stérile et contentieux , ne feront jamais que secouer , pour ainsi dire , et tourmenter les vérités que les grands génies vont chercher au fond des abîmes. Ils ont un art qui les fait parler éternellement , quand d'autres ont pensé pour eux , et qui les rend muets , quand il s'agit de trouver une seule idée nouvelle.

Au génie de réflexion , comme à son principe , doit se rapporter cette liberté et cette hardiesse de penser , cette noble indépendance des idées vulgaires , qui forme , selon moi , un des plus beaux traits de l'esprit philosophique.

Penser d'après soi-même : caractère plein de force et de grandeur ; qualité la plus rare peut-être et la plus précieuse



de toutes les qualités de l'esprit. Qu'on y réfléchisse, on verra que tous les hommes, à la réserve d'un très-petit nombre, pensent les uns d'après les autres, et que leur raison tout entière est en quelque sorte composée d'une foule de jugements étrangers qu'ils ramassent autour d'eux. C'est ainsi que les opinions bizarres des peuples, les dogmes souvent absurdes de l'École, l'esprit de corps avec tous ses préjugés, le génie des sectes avec toutes ses extravagances, se perpétuent d'âge en âge et ne meurent presque jamais avec les hommes, parce que toutes ces idées sortant de l'âme des vieillards et des maîtres, entrent aussitôt dans celle des enfants et des disciples, qui les transmettront de même à leurs crédules successeurs. Oui, je le répète, juger par ses propres yeux, être l'auteur véritable de ses pensées, c'est une qualité singulière et qui prouve la supériorité de l'intelligence.

Rien de plus commun que le défaut opposé, même dans les philosophes. Toute leur science ordinairement est-elle autre chose qu'un amas d'opinions empruntées, auxquelles ils s'attachent par faiblesse, comme le peuple à ses traditions? Il est aisé de compter les hommes fameux qui n'ont pensé d'après personne, et qui ont fait penser d'après eux le genre humain. Seuls, et la tête levée, on les voit marcher sur les hauteurs; tout le reste des philosophes suit comme un troupeau. N'est-ce pas cette lâcheté d'esprit qu'il faut accuser d'avoir prolongé l'enfance du monde et des sciences? Adorateurs stupides de l'antiquité, les philosophes ont rampé durant vingt siècles sur les traces des premiers maîtres; la raison, condamnée au silence, laissait parler l'autorité: aussi rien ne s'éclaircissait dans l'univers, et l'esprit humain, après s'être traîné deux mille ans sur les vestiges d'Aristote, se trouvait encore aussi loin de la vérité<sup>1</sup>.

Enfin parut en France un génie puissant et hardi, qui

<sup>1</sup> Jugement exagéré.

*has en tout l'air*



entreprit de secouer le joug du prince de l'École<sup>1</sup>. Cet homme nouveau<sup>2</sup> vint dire aux autres hommes que, pour être philosophe, il ne suffisait pas de croire, mais qu'il fallait penser. A ces paroles, toutes les écoles se troublèrent; une vieille maxime régnait encore : *Ipse dixit*, le maître l'a dit. Cette maxime d'esclave irrita tous les esprits faibles contre le père de la philosophie pensante; elle le persécuta comme novateur et comme impie, le chassa de royaume en royaume; et l'on vit Descartes s'enfuir<sup>3</sup>, emportant avec lui la vérité, qui, par malheur, ne pouvait être ancienne tout en naissant. Cependant, malgré les cris et la fureur de l'ignorance, il refusa toujours de jurer que les anciens fussent la raison souveraine; il prouva même que ses persécuteurs ne savaient rien, et qu'ils devaient désapprendre ce qu'ils croyaient savoir. Disciple de la lumière, au lieu d'interroger les morts et les dieux de l'École, il ne consulta que les idées claires et distinctes, la nature et l'évidence. Par ses méditations profondes il tira presque toutes les sciences du chaos; et par un coup de génie plus grand encore, il montra le secours mutuel qu'elles devaient se prêter, les enchaîna toutes ensemble, les éleva les unes sur les autres; et, se plaçant ensuite sur cette hauteur, il marchait, avec toutes les forces de l'esprit humain ainsi rassemblées, à la découverte de ces grandes vérités que d'autres, plus heureux, sont venus enlever après lui, mais en suivant les sentiers de lumière que Descartes avait tracés. Ce fut donc le courage et la fierté d'esprit d'un seul homme qui causèrent dans les sciences cette heureuse et mémorable révolution dont nous goûtons aujourd'hui les avantages avec une superbe ingratitude. Il fallait aux sciences un homme de ce caractère,

<sup>1</sup> D'Aristote. — <sup>2</sup> René Descartes, né en 1596, mort en 1650, inventeur de l'application de l'algèbre à la géométrie et d'une nouvelle méthode philosophique, qui parut en 1637 et 1641. — <sup>3</sup> Il se retira en Suède, où il mourut. C'est dans les Pays-Bas, où il vécut vingt-cinq ans, et non pas en France, qu'il fut ainsi persécuté.

un homme qui osât conjurer tout seul avec son génie contre les anciens tyrans de la raison , qui osât fouler aux pieds ces idoles que tant de siècles avaient adorées. Descartes se trouvait enfermé dans le labyrinthe avec tous les autres philosophes ; mais il se fit lui-même des ailes et s'envola , frayant ainsi de nouvelles routes à la raison captive.

Seconde propriété de l'esprit philosophique : ajoutons encore un trait qui achève de le caractériser.

Je le trouve dans le talent de saisir les principes généraux , et d'enchaîner les idées entre elles par la force des analogies : c'est véritablement le talent de penser en grand. Ce brillant caractère me frappe d'abord dans tous les ouvrages marqués au coin de la vraie philosophie. Je sens un génie supérieur qui m'enlève au-dessus de ma sphère, et qui, m'arrachant aux petits objets autour desquels ma raison se traînait lentement, me place tout d'un coup dans une région élevée, d'où je contemple ces vérités premières auxquelles sont attachées, comme autant de rameaux à leur tige, mille vérités particulières dont les rapports m'étaient inconnus : il me semble alors que mon esprit se multiplie et devient plus grand qu'il n'était.

Les philosophes d'un génie vulgaire sont toujours noyés dans les détails. Incapables de remonter aux principes d'où l'on voit sortir les conséquences, comme une eau vive et pure de sa source, ils se fatiguent à suivre le cours de mille petits ruisseaux , qui se troublent à tout moment, qui les égarent dans leurs détours, et les abandonnent ensuite au milieu d'un désert aride. Ces esprits étroits et rampants prennent toujours les choses une à une, et ne les voient jamais comme elles sont, parce qu'ils n'ont pas saisi l'ensemble qui montre clairement l'usage et l'harmonie des parties différentes : science confuse, amas de poussière, qui ne fait qu'aveugler la raison et la charger d'un poids inutile.

Jetons hors de notre âme cette foule de petites idées, et

voyons, s'il est possible, comme le vrai philosophe, par ces grandes vues qui embrassent les rapports éloignés et décident à la fois une infinité de questions, en montrant l'endroit où mille objets viennent se toucher en secret par un côté, tandis que, par un autre, ils paraissent s'éloigner à l'infini et ne pouvoir jamais se rapprocher. Il n'appartient qu'à ces génies rapides qui s'élancent tout d'un coup aux premières causes, de traiter les sciences, les arts et la morale d'une manière également noble et lumineuse. Ecartant avec dédain toutes ces minuties scolastiques qui remplissent l'esprit sans l'éclairer, ils vous porteront d'abord au centre où tout vient aboutir, et vous mettront à la main le nœud, pour ainsi dire, de toutes les vérités de détail, lesquelles, à le bien prendre, ne sont réellement vérités que pour ceux qui en connaissent l'étendue et les affinités secrètes. Aussitôt toutes vos observations s'éclairent mutuellement, toutes vos idées se rassemblent en un corps de lumière ; il se forme de toutes vos expériences un grand et unique fait, et de toutes vos vérités une seule et grande vérité, qui devient comme le fil de tous les labyrinthes. Nous le voyons, c'est un petit nombre de principes généraux et féconds qui a donné la clef de la nature, et qui, par une mécanique simple, explique l'ordre de l'architecture divine : voilà le sceau de l'esprit philosophique.

Rassemblons ici toutes ses qualités essentielles. Un esprit vaste et profond, qui voit les choses dans leurs causes et dans leurs principes ; un esprit naturellement fier et courageux, qui dédaigne de penser d'après les autres ; un esprit observateur, qui découvre des vérités partout, et les développe par une réflexion continuelle : telles sont les propriétés du sublime talent de penser ; tels sont les caractères qui distinguent l'esprit philosophique de toute autre sorte d'esprit.

Après avoir exposé ce qu'il est en lui-même, essayons de

montrer, suivant la parole de l'Apôtre, les écueils qu'il doit éviter et les bornes qu'il doit se prescrire relativement aux divers objets dont il s'occupe.

## DEUXIÈME PARTIE.

Sciences, beaux-arts, littérature, société, mœurs et religion : c'est de tous ces objets qu'il faudrait ici rapprocher l'esprit philosophique pour mettre dans tout son jour l'usage et l'abus de ce talent précieux, pour fixer les limites en deçà desquelles il est sagesse, au delà desquelles il devient déraison et folie. On verrait que partout il a besoin du conseil exprimé dans ces paroles, *non plus sapere, quam oportet*, et que l'oubli d'une règle si nécessaire à la raison humaine le conduit à mille excès dans tous les genres. On verrait que les qualités mêmes qui forment son caractère, qualités utiles et brillantes quand elles sont réglées, dégénèrent toujours, quand on les pousse trop loin, en défauts grossiers, ridicules et souvent dangereux. Mais il faut se hâter<sup>1</sup>, et je ne pourrais qu'indiquer en courant une foule de choses qui voudraient chacune un discours. Jetant donc à l'écart la plus grande partie de mon sujet, je m'attache à celle qui me paraît demander une attention particulière.

C'est par rapport aux ouvrages de goût, c'est par rapport à la religion surtout, que la sagesse défend de laisser à l'esprit philosophique une liberté trop étendue. Séparons de la foule ces deux objets importants.

Par rapport aux ouvrages de goût, si j'osais dire que le génie des beaux-arts est tellement ennemi de l'esprit philosophique qu'il ne peut jamais se réconcilier avec lui, combien d'ouvrages immortels, où brille une savante raison parée de

<sup>1</sup> Le programme de l'Académie excluait du concours les discours dépassant une demi-heure de lecture.



mille attraits enchanteurs , élèveraient ici la voix de concert , et pousseraient un cri contre moi ! Je l'avouerai donc : les grâces accompagnent quelquefois la philosophie et répandent sur ses traces les fleurs à pleines mains ; mais qu'il me soit permis de répéter une parole de la sagesse au philosophe sublime qui possède l'un et l'autre talent : Craignez d'être trop sage ; craignez que l'esprit philosophique n'éteigne , ou du moins n'amortisse en vous le feu sacré du génie. Sans cesse il vient accuser de témérité , et lier par de timides conseils la noble hardiesse du pinceau créateur. Naturellement scrupuleux , il pèse et mesure toutes ses pensées , et les attache les unes aux autres par un fil grossier qu'il veut toujours avoir à la main ; il voudrait ne vivre que de réflexions , ne se nourrir que d'évidence ; il abattrait , comme ce tyran de Rome , la tête des fleurs qui s'élèvent au-dessus des autres. Observateur éternel , il vous montrera tout autour de lui des vérités , mais des vérités sans corps , pour ainsi dire , qui sont uniquement pour la raison , et qui n'intéresseraient ni les sens , ni le cœur humain. Rejetez donc ces idées , ou changez-les en images : donnez-leur une teinture plus vive. Libre des opinions vulgaires , et pensant d'une manière qui n'appartient qu'à lui seul , il parle un langage vrai dans le fond , mais nouveau et singulier , qui blesserait l'oreille des autres hommes. Vaste et profond dans ses vues , et s'élevant toujours par ses notions abstraites et générales , qui sont pour lui comme des livres abrégés , il échappe à tout moment aux regards de la foule , et s'envole fièrement dans les régions supérieures. Profitez de ces idées originales et hardies , c'est la source du grand et du sublime ; mais donnez du corps à ces pensées trop subtiles ; adoucissez par le sentiment la fierté de ces traits ; abaissez tout cela jusqu'à la portée de nos sens.

Nous voulons que les objets viennent se mettre sous nos yeux ; nous voulons un vrai qui nous saisisse d'abord , et qui



remplisse toute notre âme de lumière et de chaleur. Il faut que la philosophie, quand elle veut nous plaire dans un ouvrage de goût, emprunte le coloris de l'imagination, la voix de l'harmonie, la vivacité de la passion. Les beaux-arts, enfants et pères du plaisir, ne demandent que la fleur et la plus douce substance de votre sagesse : *Non plus sapere, quam oportet*. C'est ainsi que j'appliquerais cette maxime à ceux qui joignent l'esprit philosophique au génie.

Mais si la nature, en vous accordant le talent de penser en philosophe, vous a refusé cette heureuse sensibilité qui saisit le beau avec transport et le reproduit avec force; si vous n'êtes qu'un esprit toujours réfléchissant, la règle devient plus sévère à votre égard, et vous bannit de l'empire du goût. Éloignez-vous : la raison, séparée des grâces, n'est qu'un docteur ennuyeux qu'on laisse tout seul au milieu de son école. Vous n'apportez que des vérités tranquilles, un tissu de réflexions inanimées : cela peut éclairer l'esprit; mais le cœur qui veut être remué, l'imagination qui veut être échauffée, demeurent dans une triste et fatigante inaction. Une poésie morte, des discours glacés, voilà tout ce que l'esprit philosophique pourra tirer de lui-même : il enfante, et ne peut donner la vie.

Quel est ce philosophe téméraire qui ose toucher avec le compas d'Euclide la lyre délicate et sublime de Pindare et d'Horace? Blessée par une main barbare, cette lyre divine, qui renfermait autrefois dans son sein une si ravissante harmonie, ne rend plus que des sons aigres et sévères : je vois naître des poèmes géométriquement raisonnés, et j'entends une pesante sagesse chanter en calculant tous ses tons. Nouveau délire de la philosophie ! Elle chausse le brodequin; et, montant sur un théâtre consacré à la joie, où Molière instruisait autrefois toute la France en riant, elle y va porter de savantes analyses du cœur humain, des sentences

profondément réfléchies , un traité de morale en dialogue.

Je pourrais, en parcourant tous les genres, montrer partout les beaux-arts en proie à l'esprit philosophique; mais il faut se borner. Plaignons cependant ici la triste destinée de l'éloquence, qui dégénère et périt tous les jours , à mesure que la philosophie s'avance à la perfection. Il est vrai que la passion des faux brillants et de la vaine parure a flétri sa beauté naturelle à force de la farder. Il est vrai que le bel esprit a ravagé presque toutes les parties de l'empire littéraire. Mais voici un autre fléau plus terrible encore; c'est la raison elle-même : je dis cette raison géométrique qui dessèche, qui brûle, pour ainsi dire , tout ce qu'elle ose toucher. Elle renouvelle aujourd'hui la tyrannie de ce faux atticisme qui calomniait autrefois l'Orateur romain, et dont la lime sévère persécutait l'éloquence, déchirant tous ses ornements, et ne lui laissant qu'un corps décharné, sans coloris, sans grâces et presque sans vie. Une justesse superstitieuse, qui s'examine sans cesse et compose toutes ses démarches; une fière précision qui se hâte d'exposer froidement ses vérités et ne laisse sortir de l'âme aucun sentiment, parce que les sentiments ne sont pas des raisons; l'art de poser des principes, et d'en exprimer une longue suite de conséquences également claires et glaçantes; des idées neuves et profondes qui n'ont rien de sensible et de vivant, mais qu'on emporte avec soi pour les méditer à loisir : voilà l'éloquence des orateurs formés à l'école de la philosophie.

D'où vient encore cette métaphysique distillée que la multitude dévore, sans pouvoir se nourrir d'une substance si déliée, et qui devient pour les intelligents eux-mêmes un exercice laborieux, où l'esprit se fatigue à courir après des pensées qui ne laissent aucune prise à l'imagination? Tous ces discours pleins, si l'on veut, d'une sublime raison, mais où l'on ne trouve point cette chaleur et ce mouvement qui

viennent de l'âme, ne sortent-ils pas manifestement de ce génie de discussion et d'analyse accoutumé à tout décomposer, à tout réduire en abstractions idéales, à dépouiller les objets de leurs qualités particulières, pour ne leur laisser que des qualités vagues et générales qui ne sont rien pour le cœur humain? Je le dirai : ce n'est pas corrompre l'éloquence, comme a fait le bel esprit; c'est lui arracher le principe même de sa force et de sa beauté. Ne sait-on pas qu'elle est presque tout entière dans le cœur et l'imagination, et que c'est là qu'elle va prendre ses charmes, sa foudre même et son tonnerre?

Lisons les anciens; nous trouvons des peintures vives et frappantes qui semblent faire entrer les objets eux-mêmes dans l'esprit; des tours hardis et véhéments qui donnent aux pensées des ailes de feu, et les jettent comme des traits brûlants dans l'âme du lecteur; une expression touchante des sentiments et des mœurs, qui se répand dans tout le discours, comme le sang dans les veines, et lui communique, avec une chaleur douce et continue, un air naturel et toujours animé; une variété charmante de couleurs et de tons, qui représente les nuances et les divers changements du sujet. Tous ces grands caractères de l'antique éloquence, pourrait-on les retrouver aujourd'hui dans ces discours si pensés, si méthodiques, si bien raisonnés, dont l'esprit philosophique est le père et l'admirateur? Défendons-lui donc de sortir de la sphère des sciences, et de porter dans les arts de goût sa tristesse et son austérité naturelle, son style aride et affamé : *Non plus sapere, quam oportet.*

Mais c'est dans la religion surtout que cette parole doit servir de frein à la raison, et tracer autour d'elle un cercle étroit d'où le philosophe ne s'échappe jamais.

Il est vrai que la Sagesse incarnée n'est pas venue défendre à l'homme de penser, et qu'elle n'ordonne point à ses disciples

de s'aveugler eux-mêmes ; aussi réprouvons-nous ce zèle amer et ignorant qui crie d'abord à l'impiété, et qui se hâte toujours d'appeler la foudre et l'anathème quand un esprit éclairé, séparant les opinions humaines des vérités sacrées de la religion, refuse de se prosterner devant les fantômes sortis d'une imagination faible et timide à l'excès, qui veut tout adorer, et, comme dit un ancien, mettre Dieu dans les moindres bagatelles. Croire tout sans discernement, c'est donc stupidité, je l'avoue. Mais un autre excès plus dangereux encore, c'est l'audace effrénée de la raison ; c'est cette curiosité inquiète et hardie, qui n'attend pas, comme la crédulité stupide, que l'erreur vienne la saisir, mais qui s'empresse d'aller au-devant des périls, qui se plaît à rassembler des nuages, à courir sur le bord des précipices, à se jeter dans les filets que la justice divine a tendus, pour ainsi dire, aux esprits téméraires : là vient ordinairement se perdre l'esprit philosophique.

Libre et hardi dans les choses naturelles, et pensant toujours d'après lui-même, flatté depuis longtemps par le plaisir délicat de goûter des vérités claires et lumineuses, qu'il voyait sortir, comme autant de rayons, de sa propre substance, ce roi des sciences humaines se révolte aisément contre cette autorité qui veut captiver toute intelligence sous le joug de la foi, et qui ordonne aux philosophes même, à bien des égards, de redevenir enfants. Il voudrait porter dans un nouvel ordre d'objets sa manière de penser ordinaire ; il voudrait encore ici marcher de principe en principe, et former de toute la religion une chaîne d'idées générales et précises que l'on pût saisir d'un coup d'œil ; il voudrait trouver, en réfléchissant, en creusant en lui-même, en interrogeant la nature, des vérités que la raison ne saurait révéler, et que Dieu a cachées dans les abîmes de sa sagesse ; il voudrait même ôter, pour ainsi dire, aux événements leur propre nature, et que des choses, dont l'histoire seule et la tradition peuvent être les garants,



fussent revêtues d'une espèce d'évidence dont elles ne sont point susceptibles, de cette évidence toute rayonnante de lumière qui brille à l'aspect d'une idée, pénètre tout d'un coup l'esprit, et l'enlève rapidement. Quelle absurdité ! quel délire ! Mais c'est une raison ivre d'orgueil, qui s'évanouit dans ses pensées, et que Dieu livre à ses illusions. Craignons une intempérance si funeste, et retenons dans une exacte sobriété cette raison qui ne connaît plus de retour quand une fois elle a franchi les bornes.

Quelles sont donc, en matière de religion, les bornes où doit se renfermer l'esprit philosophique ?

Il est aisé de le dire : la nature elle-même l'avertit à tout moment de sa faiblesse, et lui marque, en ce genre, les étroites limites de son intelligence. Ne sent-il pas, à chaque instant, quand il veut avancer trop avant, ses yeux s'obscurcir et son flambeau s'éteindre ? C'est là qu'il faut s'arrêter. La foi lui laisse tout ce qu'il peut comprendre ; elle ne lui ôte que les mystères et les objets impénétrables.

Ce partage doit-il irriter la raison ? Les chaînes qu'on lui donne ici sont aisées à porter, et ne doivent paraître trop pesantes qu'aux esprits vains et légers.

Je dirai donc aux philosophes : Ne vous agitez point contre ces mystères que la raison ne saurait percer ; attachez-vous à l'examen de ces vérités qui se laissent approcher, qui se laissent en quelque sorte toucher et manier, et qui vous répondent de toutes les autres. Ces vérités sont des faits éclatants et sensibles dont la religion s'est comme enveloppée tout entière, afin de frapper également les esprits grossiers et subtils ; on livre ces faits à votre curiosité : voilà les fondements de la religion. Creusez donc autour de ces fondements, essayez de les ébranler ; descendez avec le flambeau de la philosophie jusqu'à cette pierre antique, tant de fois rejetée par les incrédules, et qui les a tous écrasés ; mais lorsque, arrivés à une certaine profon-



deur, vous aurez trouvé la main du Tout-Puissant, qui soutient, depuis l'origine du monde, ce grand et majestueux édifice, toujours affermi par les orages mêmes et le torrent des années, arrêtez-vous enfin, et ne creusez pas jusqu'aux enfers. La philosophie ne saurait vous mener plus loin sans vous égarer : vous entrez dans les abîmes de l'infini; elle doit ici se voiler les yeux comme le peuple, adorer sans voir, et remettre l'homme avec confiance entre les mains de la foi. La religion ressemble à cette nuée miraculeuse qui servait de guide aux enfants d'Israël dans le désert : le jour est d'un côté, et la nuit de l'autre. Si tout était ténèbres, la raison, qui ne verrait rien, s'enfuirait avec horreur loin de cet affreux objet ; mais on vous donne assez de lumière pour satisfaire un œil qui n'est pas curieux à l'excès. Laissez donc à Dieu cette nuit profonde où il lui plaît de se retirer avec sa foudre et ses mystères.

Mais vous direz peut-être : Je veux entrer avec lui dans la nue ; je veux le suivre dans les profondeurs où il se cache ; je veux déchirer ce voile qui me fatigue les yeux, et regarder de plus près ces objets mystérieux qu'on écarte avec tant de soin. C'est ici que votre sagesse est convaincue de folie, et qu'à force d'être philosophe vous cessez d'être raisonnable. Téméraire philosophe ! pourquoi vouloir atteindre à des objets plus élevés au-dessus de toi que le ciel ne l'est au-dessus de la terre ? pourquoi ce chagrin superbe de ne pouvoir comprendre l'infini ? Ce grain de sable que je foule aux pieds est un abîme que tu ne peux sonder, et tu voudrais mesurer la hauteur et la profondeur de la sagesse éternelle ! et tu voudrais forcer l'Être qui renferme tous les êtres à se faire assez petit pour se laisser embrasser tout entier par cette pensée trop étroite pour embrasser un atome ! La simplicité crédule du vulgaire ignorant fut-elle jamais aussi déraisonnable que cette orgueilleuse raison qui veut s'élever contre la science de Dieu ?

Tel est cependant le génie des sages de notre siècle. Plus fière et plus indocile que jamais, la philosophie, autrefois vaincue par la foi, semble vouloir se venger aujourd'hui, et triompher d'elle à son tour. Hélas ! ses tristes victoires ne sont que trop rapides. Oserai-je le dire ? elle traite aujourd'hui Jésus-Christ et sa doctrine avec la même hauteur qu'elle a traité les anciens philosophes et leurs systèmes ; elle s'érige en juge souverain ; et, citant à son tribunal Dieu même et toutes ses vérités adorables qui furent apportées du ciel, elle entreprend, comme dit l'Apôtre, avec les principes et les éléments grossiers du siècle présent, de juger les objets invisibles et surnaturels du siècle à venir. Il faudrait que Dieu, pour se conformer à son goût, eût soumis tous ces mystères au calcul ; qu'il eût réduit en géométrie une religion touchante dans ses preuves comme dans sa morale, qu'il voulait, pour ainsi dire, faire entrer dans l'âme par tous les sens.

Verbe incarné, vous en qui sont cachés tous les trésors de la science et de la sagesse, vous qui frappez les superbes d'aveuglement, et qui révélez aux humbles les secrets de l'éternité, guérissez l'esprit humain de cette vaine philosophie qui le rend fier et savant contre vous ; ôtez-nous ces fausses lumières qui nous égarent, et remplissez-nous de cette foi simple et prudente qui donne aux enfants même la sagesse de Dieu.

---

## FRAGMENTS DES QUATRE MÉMOIRES A CONSULTER

POUR PIERRE-AUGUSTIN CARON DE BEAUMARCHAIS <sup>1</sup>,

accusé en corruption de juge et de calomnie, contre M. Goëzman, son juge rapporteur, qu'il accuse à son tour de subornation et de faux.

(1773 et 1774.)

La célébrité de cette éloquence spirituelle et moqueuse fit envie à l'auteur de *Zaïre* : au prix qu'elle coûta, un homme de bien n'en aurait pas voulu. Pour en apprécier la valeur littéraire et morale, il faut avant tout se rappeler que dans cette plaidoirie deux procès étaient confondus et menés de front : l'un judiciaire et fort simple, malencontreusement soumis au parlement Maupeou, qui le termina en condamnant Beaumarchais à un blâme infamant ; l'autre politique, immoral et désastreux, jugé par le siècle de Louis XV et de Voltaire, qui donna gain de cause au satirique plaideur, cassa ses juges et finit par briser toute justice.

De quoi s'agissait-il donc dans la partie litigieuse de cette déplorable cause qui, en amusant la France et Louis XV, ruina la magistrature, et préparait des tribunaux à Louis XVI ? de quinze louis exigés par la femme d'un juge rapporteur pour gagner un secrétaire qui ne les toucha pas ; et tout se réduisait à démontrer, chose aisée, que Beaumarchais les avait donnés, non pas pour corrompre un juge, mais pour obtenir une audience qui lui était due, indispensable et méchamment refusée. Mais il était facile aussi d'agrandir cette petite cause, en compromettant le juge par sa femme, le parlement par le juge, et de faire beaucoup de bruit en faisant beaucoup de scandale. Car le parlement de 1773 chancelait sous les coups d'une faction puissante. Établi le 24 janvier 1771 par un coup d'État nécessaire, mais blessant, il avait contre lui les magistrats dépossédés, leurs familles et leurs nombreux amis ; il était, d'ailleurs, sans considération personnelle. On n'y voyait que des créatures du pouvoir et des parvenus de fraîche date qu'on allait juger à

<sup>1</sup> Beaumarchais, né à Paris le 21 janvier 1732, d'abord horloger comme son père, puis musicien à la cour, puis homme d'affaires et de lettres, poète comique par instinct, orateur judiciaire par nécessité et dans ses propres causes, vécut jusqu'en 1793, et fut des premiers à souffrir de la révolution qu'il avait provoquée par ses satires contre la magistrature et la noblesse.

l'œuvre. Beaumarchais eut le triste talent de saisir l'avantage de sa cause ainsi appuyée sur les passions populaires : ses quinze louis devinrent l'occasion d'un immense scandale, et d'une première insulte publique à la justice, qui n'avait plus que vingt années à régner sur la France. Ignoré jusque-là, il devint tout à coup célèbre ; son malin génie s'accrut avec sa vogue : on le sent au ton de ses mémoires qui allèrent croissant en verve et en hardiesse <sup>1</sup>.

Ce n'est pas sans regret que la critique se voit obligée de laisser ces satires éloquentes, mais ruineuses, dans la galerie des monuments de l'art oratoire. Leur auteur, qui triompha de la magistrature en 1774, dans le sanctuaire même de la justice ; qui, l'année suivante, commença au théâtre ses triomphes sur la noblesse ridiculisée par *Figaro*, trouve ici sa place parmi les grands orateurs, comme les ravageurs d'États parmi les grands capitaines. Il faut que nous le citions, puisqu'il se trouve cité partout, et qu'il eut réellement du génie. Mais nous ne le citerons que par fragments, non-seulement à cause de la longueur de ses mémoires, mais aussi parce que la décence et le bon goût lui-même nous obligent à en supprimer bien des pages <sup>2</sup>.

## I.

### PREMIER MÉMOIRE,

PUBLIÉ EN 1773.

... Si c'est un malheur d'être engagé dans un procès dont le plus grand bien possible est qu'il n'en résulte aucun mal, au moins est-ce un avantage de justifier ses actions devant

<sup>1</sup> Et même en longueur. Le premier fut contenu dans trente-huit pages in-4° ; le second en eut soixante-deux ; le troisième soixante-quinze ; le quatrième quatre-vingt-dix-neuf ; et le plus long des quatre fut le plus goûté, bien qu'il fût le dernier, et qu'il n'offrit guère que la répétition des trois autres sous une forme nouvelle. — <sup>2</sup> M. Villemain disait, dans son cours de 1829 : « Ces mémoires si spirituels et si forts blessent en bien des choses. Peut-on avoir raison avec tant de bouffonnerie ? peut-on avoir une fierté si bien placée, et manquer si souvent de justice et de dignité ? peut-on défendre à ce point la cause de l'opinion générale, et cependant employer quelquefois des insinuations odieuses, des révélations que l'honnêteté défend ? Il faut donc regarder ce livre singulier comme un mélange du mémoire, du pamphlet, de la comédie, de la

un tribunal jaloux de l'estime de la nation , qui a les yeux ouverts sur son jugement ; devant des magistrats trop généreux pour prendre parti contre un citoyen parce que son adversaire est leur confrère , et trop éclairés sur leur véritable dignité pour confondre une querelle particulière, dont ils sont juges, avec ces grands démêlés où le corps entier de la magistrature aurait ses droits à soutenir ou son honneur à venger.

La question qui occupe aujourd'hui les chambres assemblées, est de savoir si la nécessité de répandre l'or autour d'un juge pour en obtenir une audience indispensable, et qu'on n'a pu se procurer autrement, est un genre de corruption punissable, ou seulement un malheur digne de compassion.

Forcé d'employer ma faible plume , au défaut de toute autre, dans une affaire où la terreur écarte loin de moi tous les défenseurs , où il faut des injonctions réitérées des magistrats pour qu'on me signe au palais la plus juste requête, détruisons toute idée de corruption par le simple exposé des faits...

Uniquement destiné à soulager l'attention de mes juges, ce mémoire sera l'historique exact et pur de tout ce qui tient à la question agitée... S'il n'a pas toute la méthode qui caractérise les ouvrages de nos orateurs du barreau, au moins il réunira le double avantage de ne contenir que des faits véritables, et de fixer l'opinion flottante du public sur le fond d'une affaire dont le secret de la procédure empêchera qu'il soit jamais bien instruit par une autre voie<sup>1</sup>.

satire, du roman ; il faut y voir, comme dans l'auteur même, une réunion de tous les contrastes , quelque chose de rare et d'équivoque, un talent admirable, mais plus digne de vogue que d'estime, une verve de plaisanterie qui nous entraîne, mais qui révolte quelquefois en nous un sentiment de décence et de vérité. » 1<sup>re</sup> Leçon.

<sup>1</sup> La procédure étant criminelle devait être secrète : Beaumarchais s'y prit de façon à la rendre publique , et cette hardiesse commença sa fortune.



*Faits préliminaires.* L'orateur raconte ici brièvement l'occasion de ses rapports avec M. Goëzman nommé, le 1<sup>er</sup> avril 1773, rapporteur d'un procès qu'il avait avec le comte de la Blache, neveu et légataire universel de M. Pâris Duverney ; puis il passe aux *faits positifs* qui vont remplir ce premier mémoire.

Le 1<sup>er</sup> avril, aussitôt qu'il fut chargé du rapport de mon procès, M. Goëzman devint un homme essentiel pour moi ; je n'eus plus de repos que je ne l'eusse entretenu. Je me présentai chez lui trois fois dans cette après-midi ; et toujours la formule écrite : « Beaumarchais supplie Monsieur de vouloir bien lui accorder la faveur d'une audience, et de laisser ses ordres à son portier pour l'heure et le jour. » Ce fut vainement ; la portière — car c'en était une — fatiguée de moi, m'assura le lendemain matin, à ma quatrième visite, que Monsieur ne voulait voir personne, et qu'il était inutile que je me présentasse davantage. J'y reviens l'après-midi ; même réponse.

Si l'on réfléchit que du 1<sup>er</sup> au 5 avril, jour auquel M. Goëzman devait rapporter l'affaire, il n'y avait que quatre jours pleins ; et que, de ces quatre jours si précieux, j'en avais déjà usé un et demi en démarches perdues ; si l'on sait qu'un ami de M. Goëzman <sup>1</sup> avait été deux fois chez lui sans succès pour m'obtenir l'audience, on concevra toute mon inquiétude.

J'appuie sur ces légers détails, parce qu'on me reproche au palais aujourd'hui de n'avoir pas écrit alors à M. Goëzman pour le voir. Eh ! grands Dieux, écrire ! une lettre ne pouvait-elle pas rester un jour entier sans réponse, et me faire perdre encore vingt-quatre heures, à moi qui comptais les minutes ? Et mes cinq courses, en aussi peu temps, ne valaient-elles pas bien une lettre ? Et ce que j'écrivais chez la portière, n'était-ce donc pas écrire ? Et croyez-vous qu'on ignorât mon empressement, lorsqu'à une de ces courses nous

<sup>1</sup> Le sieur Marin, auteur de la *Gazette de France*, alors favorable à Beaumarchais, et depuis un de ses plus ardents accusateurs.

vîmes, de mon carrosse, M. Goëzman ouvrir le rideau de son cabinet, au premier, qui donne sur le quai, et regarder à travers les vitres le malheureux qui restait à sa porte?...

Comme on ne peut tordre mes intentions et donner à mes sacrifices d'argent la tournure de la corruption, qu'en argumentant de ma négligence à rechercher M. Goëzman, et qu'on le fait réellement aujourd'hui, il m'est de la plus grande importance que la multiplicité, la vivacité, l'obstination même de mes démarches pour le voir, soient aussi constatées que leur inutilité. Nous compterons à la fin combien de fois j'ai assiégé sa porte pendant les quatre jours pleins qu'il a été mon rapporteur...

Ne sachant plus à quel parti m'arrêter, j'entrai en revenant chez une de mes sœurs, pour y prendre conseil, et calmer un peu mes sens. Alors le sieur Dairolles, logé dans la maison de ma sœur, se ressouvint qu'un nommé Lejay, libraire, avait des habitudes intimes chez M. Goëzman, et pourrait peut-être me procurer les audiences que je désirais. Il fit venir le sieur Lejay, l'entretint, en reçut l'assurance que, moyennant un sacrifice d'argent, l'audience me serait promptement accordée. Etonné qu'il s'ouvrit une pareille voie, et curieux de savoir quelle espèce de relation pouvait exister entre ce libraire et M. Goëzman, j'appris du sieur Dairolles que le libraire débitait les ouvrages de ce magistrat; que madame Goëzman venait assez souvent chez lui pour recevoir la rétribution d'auteur; ce qui avait mis assez de liaison entre elle et la dame Lejay. « Mais le vrai motif qui engage le sieur Lejay à répondre des audiences, ajouta-t-il, est que madame Goëzman l'a plusieurs fois assuré que, s'il se présentait un client généreux, dont la cause fût juste, et qui ne demandât que des choses honnêtes, elle ne croirait pas offenser sa délicatesse en recevant un présent. » Cela me fut dit chez ma sœur, devant plusieurs de mes parents et amis.

La demande étant portée à deux cents louis, je me récriai sur la somme, autant que sur la dure nécessité de payer des audiences...

Je résistais, je bataillais ; mais l'importance de voir M. Goëzman était telle, et le temps pressait si fort, que mes amis inquiets me conseillaient tous de ne pas hésiter... Pour trancher la question, l'un d'eux obligeamment courut chez lui, et remit à ma sœur cent louis que je n'avais pas...

Quelques heures après, le sieur Dairolles assura ma sœur que M<sup>me</sup> Goëzman, après avoir serré les cent louis dans son armoire, avait enfin promis l'audience pour le soir même. Et voici l'instruction qu'il me donna quand il me vit : « Présentez-vous ce soir à la porte de M. Goëzman. On vous dira encore qu'il est sorti ; insistez beaucoup ; demandez le laquais de Madame ; remettez-lui cette lettre, qui n'est qu'une sommation polie à la dame de vous procurer l'audience, suivant la convention faite entre elle et Lejay ; et soyez certain d'être introduit. »

Docile à la leçon, je fus le soir chez M. Goëzman, accompagné de M<sup>e</sup> Falconet, avocat, et du sieur Santerre. Tout ce qu'on nous avait prédit arriva ; la porte nous fut obstinément refusée. Je fis demander le laquais de Madame, à qui je proposai de rendre ma lettre à sa maîtresse ; il me répondit niaisement qu'il ne le pouvait alors, *parce que Monsieur était dans le cabinet de Madame avec elle*. « C'est une raison de plus, lui dis-je en souriant de sa naïveté, de porter la lettre à l'instant. Je vous promets qu'on ne vous en saura pas mauvais gré. » Le laquais revint bientôt, et nous dit *que nous pouvions monter dans le cabinet de Monsieur ; qu'il allait s'y rendre lui-même*, PAR L'ESCALIER INTÉRIEUR qui descend chez Madame. En effet, M. Goëzman ne tarda pas à nous y venir trouver. Qu'on me passe encore un détail minutieux, on sentira bientôt comment ils deviennent tous importants. Il était neuf heures

du soir lorsqu'on nous fit monter au cabinet ; nous trouvâmes le couvert mis dans l'antichambre et la table servie ; d'où nous conclûmes que l'audience retardait le souper.

La voilà donc ouverte à la fin, cette porte, et c'est au moment indiqué par Lejay ; l'agent n'écrit qu'un mot, j'en suis le porteur, la dame le reçoit, et le juge paraît. Cette audience si longtemps courue, si vainement sollicitée, on la donne à neuf heures, à l'instant incommode où l'on va se mettre à table. Sans insulter personne, on pouvait, je crois, aller jusqu'à soupçonner que les cent louis avaient mis tout le monde d'accord sur l'audience, et qu'elle était le fruit de la lettre que Madame venait de recevoir en présence de Monsieur. Aujourd'hui que l'on plaide, il se trouve que personne ne savait rien de rien, et que l'audience, au milieu de tant d'obstacles, se trouve octroyée par hasard en ce moment unique. J'en demande bien pardon ; il était sans doute excusable de s'y tromper...

Cette première audience fut insuffisante ; il en fallait une seconde, qui fut refusée.

Nous étions au dimanche, 4 avril : il ne restait plus qu'un jour pour solliciter ; mon affaire devait être rapportée le lendemain. Je priai le sieur Dairolles de savoir au vrai si je ne devais plus espérer d'être entendu, trouvant qu'on m'avait vendu bien cher l'unique faveur d'une courte audience.

On négocia de nouveau ; mais les difficultés qu'on nous opposa firent deviner à tout le monde qu'il n'y avait qu'un seul moyen de les résoudre. Autres débats : humeur de ma part ; représentations de celle de mes amis. L'avis qui prévalut fut que l'on saurait positivement de madame Goëzman si la seconde audience tenait à un second sacrifice, et qu'alors, au défaut de cent autres louis qui me manquaient, on lui laisserait une montre à répétition enrichie de diamants. Elle fut aussitôt remise à Lejay par le sieur Dairolles.

Enfin, je reçus la promesse la plus positive d'une audience pour le soir même ; mais le sieur Dairolles, en m'apprenant que la dame avait été encore plus flattée de ce bijou que des cent louis qu'elle avait reçus , ajouta qu'elle *exigeait* en outre quinze louis pour le secrétaire de son mari, à qui elle se chargeait de les remettre...

Ils furent remis, de mauvaise grâce à la vérité, puis portés à M<sup>me</sup> Goëzman, puis l'audience assurée de nouveau pour sept heures. Mais ce fut encore vainement que je me présentai...

Le lecteur, qui se fatigue à la fin de lire tant de promesses vaines , tant de démarches inutiles, jugera combien je devais être outré moi-même de recevoir les unes et de faire les autres.

Je revins chez moi la rage dans le cœur. Nouvelle course des intermédiaires. Pour cette fois , il ne faut pas omettre la curieuse réponse qu'on me rapporta : « Ce n'est point la faute de la dame si vous n'avez pas été reçu. Vous pouvez vous présenter demain encore chez son mari. Mais elle est si honnête, qu'en cas que vous ne puissiez avoir d'audience avant le jugement, elle vous fait assurer que tout ce qu'elle a reçu vous sera fidèlement remis. »

Madame Goëzman ne put obtenir cette seconde audience ; un ami de Beaumarchais alla inutilement , par deux fois , la demander lui-même au juge , qui la lui promit et ne la donna point.

Je perdis ma cause, et M. Goëzman, en sortant du conseil, dit tout haut à mon avocat, devant plusieurs personnes, qu'on avait *opiné du bonnet d'après son avis*. Le fait est cependant que plusieurs conseillers sont restés d'un sentiment contraire au sien.

Quelle cruauté ! n'est-ce pas tourner le poignard dans le cœur d'un homme après l'y avoir enfoncé ? Moins le propos



était fondé, plus il montrait de partialité dans le juge, et...<sup>1</sup>  
Laissons les réflexions, elles aigrissent mon chagrin et retardent mon ouvrage.

Il est temps de tenir parole : opposons la récapitulation de mes courses chez M. Goëzman au reproche de n'en avoir pas fait assez pour le voir, pendant les quatre jours pleins qu'il a été mon rapporteur ; d'où l'on induit que j'ai pu avoir intention de le corrompre.

|                                              |                                                                                                                                                     |    |
|----------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| 1 <sup>er</sup> avril.                       | Le jour qu'il a été nommé rapporteur, dans l'après-midi et soirée, trois courses inutiles. . . . .                                                  | 3  |
| 2 avril.                                     | Vendredi matin, une course inutile. . . . .                                                                                                         | 1  |
|                                              | Vendredi après midi, course inutile. . . . .                                                                                                        | 1  |
|                                              | Vendredi au soir, course inutile. . . . .                                                                                                           | 1  |
| 3 avril.                                     | Samedi matin, course inutile. . . . .                                                                                                               | 1  |
|                                              | Samedi soir, audience promise par M <sup>me</sup> Goëzman, et obtenue, <i>course inutile</i> . . . . .                                              | 1  |
| 4 avril.                                     | Dimanche au soir, audience promise par M <sup>me</sup> Goëzman, et non obtenue, <i>course inutile</i> . . . . .                                     | 1  |
| 5 avril.                                     | Lundi matin, jour du rapport, audience promise d'un côté par M. Goëzman, payée de l'autre à Madame, et non obtenue, <i>course inutile</i> . . . . . | 1  |
| Total des courses en 4 jours pleins. . . . . |                                                                                                                                                     | 10 |

Si l'on ajoute les deux qu'un ami de M. Goëzman a faites en même temps pour moi sur le même objet. . . . .

2

Et mes dix courses avant sa nomination. . . . .

10

Total des courses pour avoir audience. . . . .

22

UNE SEULE AUDIENCE OBTENUE.

En me lavant ainsi du reproche de négligence, je pense

<sup>1</sup> Ces points appartiennent au texte de Beaumarchais.

avoir beaucoup ébranlé le système de corruption : achevons de l'anéantir par un autre calcul et quelques réflexions fort simples.

Il m'en a coûté cent louis pour obtenir une audience de M. Goëzman. Qu'on suive cet argent à la trace, et qu'on juge si, de la distance où je suis resté du rapporteur, il était possible que j'eusse formé le projet insensé de le corrompre.

En cédant à la nécessité de sacrifier cent louis, je ne les avais pas (*une personne*) ; un ami me les a offerts (*deux*) ; ma sœur les a reçus de ses mains (*trois*) ; elle les a confiés au sieur Dairolles (*quatre*) , qui les a remis au sieur Lejay (*cinq*) , pour être donnés à M<sup>me</sup> Goëzman, qui les a gardés (*six*) ; enfin M. Goëzman, que je n'ai vu qu'à ce prix, et qui a tout ignoré (*sept*).

Voilà donc de M. Goëzman à moi une chaîne de sept personnes, dont il prétend que je tiens le premier chaînon comme corrupteur, et lui le dernier comme incorruptible. D'accord ; mais s'il est juge incorruptible, comment prouvera-t-il que je suis un client corrupteur ? A travers tant de personnes on se trompe aisément sur l'intention d'un homme. D'ailleurs un juge corrompu n'a plus besoin d'instructions ; et l'éloignement où se tient de lui son corrupteur est le premier égard qu'il lui doit, et le plus sûr moyen d'écarter tout soupçon de leur intelligence. Or, il est prouvé qu'après avoir payé, j'ai montré encore plus d'empressement de voir M. Goëzman qu'avant de donner les cent louis : donc je n'ai pas cru avoir gagné son suffrage en payant ; donc ce n'était pas son suffrage qu'on avait marchandé pour moi ; donc je ne voulais que des audiences ; donc je ne suis pas un corrupteur ; donc il a calomnié mon intention ; donc le procès est mal intenté contre moi ; donc<sup>1</sup>... ce qu'il fallait démontrer.

<sup>1</sup> Ces points appartiennent au texte de Beaumarchais.

J'avais perdu ma cause ; le mal était consommé. Le soir même du jugement , le sieur Dairolles rendit à ma sœur les deux rouleaux de louis et la montre enrichie de diamants. « A l'égard des quinze louis , dit-il , comme ils avaient été exigés par M<sup>me</sup> Goëzman pour être remis au secrétaire de son mari , elle s'est crue à bon droit dispensée de les rendre au sieur Lejay. »

L'intrigue des quinze louis commence. Beaumarchais trouve moyen de savoir que le secrétaire ne les a point reçus ; il les réclame auprès de la dame , qui d'abord les refuse nettement , puis s'embarrasse dans ses réponses au libraire , auquel elle veut donner le change et faire croire qu'on lui demande les cent louis et la montre qu'elle a déjà rendus , et finit par nier qu'ils aient passé par ses mains. Le juge trouve plus court de sauver l'honneur de sa femme et le sien , en dénonçant lui-même Beaumarchais comme coupable d'une tentative de corruption et d'une calomnie. Beaumarchais est mandé au parlement ; l'affaire est instruite ; les témoins sont appelés.

Voilà le fond de ce premier mémoire qui se termine par deux épisodes où l'auteur , faisant connaître le sieur d'Arnaud de Baculard et le gazetier Marin , -montre comment ces deux intrigants devinrent ses accusateurs après avoir été pour lui.

## II.

### SUPPLÉMENT

AU PREMIER MÉMOIRE. — NOVEMBRE 1773.

... Ce n'est pas le fond du procès que je vais examiner ; il est connu par mon premier mémoire. J'examinerai seulement la manière dont mes adversaires ont engagé l'affaire et l'ont soutenue contre moi jusqu'à ce jour...

La première partie de ce mémoire , en montrant de quel ridicule le conseil de madame Goëzman l'a forcée de se couvrir dans ses défenses , va porter ma justification au plus haut degré d'évidence.

La seconde , en éclairant le fond de la scène , nous met sur la trace du principal acteur , et découvre enfin la main qui fait jouer tous les ressorts de cette noire intrigue.

## PREMIÈRE PARTIE.

*Madame Goëzman.*

Avant d'entamer les confrontations de madame Goëzman avec moi, il est bon de dire un mot de son plan de défense, le meilleur de tous, s'il était aussi sûr qu'il est commode.

A mesure qu'il se présentait un témoin, madame Goëzman commençait par le reprocher, le récuser, l'injurier avant même qu'il eût parlé, puis le laissait dire...

Un seul témoin parut redoutable à madame Goëzman : autant elle avait été fière avec tous les hommes, autant elle fut modeste avec la dame Lejay ; soit qu'elle comptât moins sur les égards d'une personne de son sexe, ou que leur ancienne liaison lui donnât quelque inquiétude ; et cette différence est d'autant plus remarquable que la dame Lejay la charge expressément, dans sa déposition, d'avoir reçu cent louis pour une audience, d'en avoir exigé et retenu quinze autres ; d'avoir sollicité Lejay, en sa présence, de nier tout ce qui s'était fait entre eux, et de l'avoir voulu faire passer chez l'étranger, pendant qu'on accommoderait l'affaire à Paris ; d'avoir dit, en parlant de M. Goëzman, devant plusieurs personnes : *Il serait impossible de se soutenir honnêtement avec ce qu'on nous donne ; mais nous avons l'art de plumer la poule sans la faire crier.* » La dame Lejay même ajoutait verbalement que madame Goëzman leur avait dit, au sujet des quinze louis qu'elle se promettait bien de ne pas rendre : « Tout ce que je regrette, c'est de n'avoir pas aussi gardé la montre et les cent louis ; il n'en serait aujourd'hui ni plus ni moins ; » mais que, ne pouvant engager Lejay à vaincre son horreur pour un faux serment, elle lui avait dit enfin : « Je trouve un remède à vos répugnances : nous nierons hardiment ; puis le lendemain nous ferons dire une messe au Saint-Esprit, et tout sera réparé. »

Un pareil témoin méritait bien le démenti, la récusation,

l'injure et le reproche. Au lieu de l'apostrophe ordinaire, madame Goëzman rougit, se tait, rêve longtemps, se fait lire une seconde fois la déposition : on croit qu'elle veut la mieux comprendre afin de la mieux combattre. Elle rougit de nouveau, se trouble, demande un verre d'eau, et finit par dire... « Madame, je proteste devant qui il appartiendra que j'ai rendu les cent louis et la montre. A l'égard des quinze louis, cela ne regarde personne : c'est une affaire entre M. Lejay et moi. » Et cette étonnante explication est entièrement consignée au procès...

Je me réserve à faire mes observations sur cette conduite, quand j'aurai montré madame Goëzman dans toute sa force avec moi. On va la voir, en me parlant, prendre un ton bien différent ; mais ce rapprochement, loin de nuire à la vérité que nous cherchons, la montrera peut-être mieux à des yeux non prévenus que tous les arguments que j'emploierais pour la mettre au grand jour.

*Confrontation de moi à madame Goëzman.*

Madame Goëzman comparait au greffe, et, sommée d'articuler ses observations, si elle en avait à faire sur les dépositions de Beaumarchais, n'a autre chose à produire que des négations et des injures. Nous omettons ce premier dialogue entre les deux coaccusés : nous aurons bien assez de la séance du lendemain pour comparer la logique des interlocuteurs, et voir la cruelle politique de l'un se jouer de l'embarras de l'autre. Dans ce chef-d'œuvre de narration se trouvent de grandes inconvenances qu'il faudra supprimer ; et il faut bien avouer que le triomphe de Beaumarchais aurait été plus noble, que sa plaisante dialectique serait de meilleur goût, s'il avait ballotté Monsieur Goëzman comme il ballotte Madame. Mettre une pauvre femme au pied du mur est chose par trop aisée pour être bien glorieuse ; et si c'est de bonne guerre au palais, ce n'est pas d'excellent ton en littérature.

*Confrontation de madame Goëzman à moi.*

Je demande pardon au lecteur si mon ton est un peu moins grave ici qu'un tel procès ne semble le comporter. Je ne



sais comment il arrive qu'aussitôt qu'une femme est mêlée dans une affaire, l'âme la plus farouche s'amollit et devient moins austère : un vernis d'égards et de procédés se répand sur les discussions les plus épineuses ; le ton devient moins tranchant, l'aigreur s'atténue , les démentis s'effacent....

Madame Goëzman, au lieu de se trouver au greffe le lendemain à dix heures du matin , comme elle l'avait promis , eut bien de la peine à s'y rendre sur les quatre heures après midi. Je m'aperçus néanmoins que de nouveaux confortatifs avaient remonté son âme à peu près au même point de jactance et d'aigreur où je l'avais vue en commençant la veille avec moi. Mais j'avais lu ses défenses : les rires, les propos forcés, les éclairs de fureur , les tonnerres d'injures étaient devenus sans effet.

Pour prévenir un nouvel orage , je pris la liberté de lui dire : Aujourd'hui, Madame, c'est moi qui tiens l'attaque, et voici mon plan. Nous allons repasser vos interrogatoires et récolements ; je ferai mes observations ; mais chaque injure que vous me direz, permettez que je m'en venge à l'instant en vous faisant tomber dans de nouvelles contradictions. — De nouvelles, Monsieur ? Est-ce qu'il y en a dans tout ce que j'ai dit ? — Ah ! bon Dieu, Madame, elles y fourmillent ; mais j'avoue qu'il est encore plus étonnant de ne pas les apercevoir en relisant , que de les avoir faites en dictant.

Je pris les papiers pour les parcourir. — Comment donc ! est-ce que Monsieur a la liberté de lire ainsi tout ce qu'on m'a fait écrire ? — C'est un droit, Madame , dont je ne veux user qu'avec toutes sortes d'égards. Dans votre premier interrogatoire, par exemple , à seize questions de suite sur un même objet, c'est à savoir : *si vous avez reçu cent louis de Lejay pour procurer une audience au sieur de Beaumarchais*, je vois, au grand honneur de votre discrétion, que les seize réponses ne sont chargées d'aucun ornement superflu.

« Interrogée si elle a reçu cent louis en deux rouleaux, a répondu : *Cela est faux*. — Si elle les a serrés dans un carton de fleurs : *Cela n'est pas vrai*. — Si elle les a gardés jusque après le procès : *Mensonge atroce*. — Si elle n'a pas promis une audience à Lejay pour le soir même : *Calomnie abominable*. — Si elle n'a pas dit à Lejay : l'or n'était pas nécessaire, et votre parole m'eût suffi : *Invention diabolique*, etc., etc. » Seize négations de suite au sujet des cent louis.

Et cependant, au second interrogatoire, pressée sur le même objet, on voit que madame Goëzman a répondu librement « qu'il est vrai que Lejay lui a présenté cent louis ; *qu'il est vrai qu'elle les a serrés et gardés dans son armoire un jour et une nuit* ; mais uniquement par complaisance pour ce pauvre Lejay, parce que c'est un bon homme, qui n'en sentait pas la conséquence, qui d'ailleurs lui est utile pour la vente des livres de son mari ; et parce que cet argent pouvait le fatiguer dans des courses qu'il allait faire. » — Quelle bonté ! la somme était en or.

Comme ces réponses sont absolument contraires aux premières, je vous supplie, Madame, de vouloir bien nous dire auquel des deux interrogatoires vous entendez vous tenir sur cet objet important ? — A l'un ni à l'autre, Monsieur : tout ce que j'ai dit là ne signifie rien ; et je m'en tiens à mon récolement, qui est la seule pièce contenant vérité. — Tout cela s'écrivait.

Il faut convenir, lui dis-je, Madame, que la méthode de récuser ainsi son propre témoignage, après avoir récusé celui de tout le monde, serait la plus commode de toutes, si elle pouvait réussir. En attendant que le parlement l'adopte, examinons ce qui est dit sur ces cent louis dans votre récolement. Madame Goëzman y assure « qu'elle était à sa toilette lorsque Lejay lui a présenté les cent louis ; elle assure qu'elle l'a prié de les remporter, — mais sans indignation pourtant, —

et que, lorsqu'il a été parti, elle a été tout étonnée de les retrouver dans un carton de fleurs au coin de sa cheminée, et qu'elle a envoyé trois fois dans la journée dire à ce pauvre Lejay de venir reprendre son argent; ce qu'il n'a fait que le lendemain. »

Observez, Madame, que, d'un côté, vous avez rejeté les cent louis avec indignation; que, de l'autre, vous les avez serrés avec complaisance; et que, de l'autre enfin, c'est à votre insu que l'or est resté chez vous. Voilà trois narrations du même fait assez dissemblables : quelle est la bonne, je vous prie? — *Je vous l'ai déjà dit, Monsieur; je m'en tiens à mon récolement.* — Oserai-je vous demander, Madame, pourquoi vous rejetez les réponses de votre second interrogatoire, qui me paraît s'approcher davantage de la véritable vérité? — *Je n'ai rien à répondre : mes raisons sont dans mon récolement; vous pouvez les y lire.*

En effet j'y lus, non sans étonnement : « Madame Goëzman, interpellée de nous déclarer si son second interrogatoire contient vérité, si elle entend s'y tenir, et si elle n'y veut rien changer, ajouter ni retrancher, a répondu que son second interrogatoire contient vérité; qu'elle entend s'y tenir et n'y veut rien changer, ajouter ni retrancher, hors seulement que tout ce qu'elle y a dit est faux d'un bout à l'autre. » On y lit ensuite ces propres mots : « parce que ce jour-là Madame Goëzman prétend qu'elle ne savait ce qu'elle disait et n'avait pas sa tête à elle. » — Madame, lui dis-je en baissant les yeux pour elle, cette raison de vous démentir me paraît un peu bien singulière, etc. <sup>1</sup>... — Vous me croirez si vous voulez, Monsieur; mais en vérité il y a des temps où je ne sais ce que je dis, où je ne me souviens de rien : encore l'autre jour <sup>2</sup>... Et elle nous enfila une de ces petites histoires dont tout le mérite est de rassurer la contenance de celui qui les fait.

<sup>1</sup> Ces points appartiennent au texte. — <sup>2</sup> Même remarque.

Pour l'honneur de la vérité, il faut avouer qu'en parlant ainsi, l'éclair des yeux ne brillait plus; la physionomie était modeste, le ton doux; plus de jactance, plus d'injures...

Eh bien, Madame, je n'insisterai pas sur ce point, qui paraît vous mettre à la gêne et vous opprimer. Ce que vous ne débattrez pas aigrement vous sera toujours accordé par moi. La plus forte arme de votre sexe, Madame, est la douceur, et son plus beau triomphe est d'avouer sa défaite. Mais daignez au moins nous expliquer pourquoi vous avez nié dans votre premier interrogatoire, seize fois de suite, le séjour que les cent louis ont fait chez vous, et dont vous convenez dans votre récolement... Il ne paraît pas que vous eussiez alors la tête troublée... — Si j'ai nié, Monsieur, ce jour-là, que j'eusse reçu et gardé l'argent, c'est qu'apparemment je l'ai voulu ainsi; mais comme je l'ai déjà dit et le répète pour la dernière fois, je n'entends m'en tenir sur ce fait qu'à mon récolement; je suis fâchée que cela vous déplaie. — A moi, Madame? au contraire, on ne peut pas mieux répondre, et je vous jure que cela me plaît à tel point, qu'en l'écrivant, je serais désolé qu'on y changeât un mot.

Le ton, comme on voit, était déjà remonté d'un degré. Puisque votre dernier mot, Madame, est de vous en tenir sur ces cent louis à votre récolement, me permettez-vous de proposer encore une observation? — Ah! pardi, Monsieur, avec vos questions vous m'impatientez, vous êtes bavard comme une femme. — Sans adopter les qualités pour les dames ni pour moi, ne vous offensez pas si j'insiste, Madame, à vous prier de nous dire quelle personne vous avez envoyée, trois fois dans la journée, chez ce pauvre Lejay, pour qu'il vînt reprendre les cent louis, ces perfides cent louis qu'il avait furtivement glissés parmi vos fleurs d'Italie, pendant que vous aviez le dos tourné, et que vous ne pouviez au plus voir ce qu'il faisait que dans votre miroir de toilette? — Je



n'ai pas de compte à vous rendre. Ecrivez que je n'ai pas de compte à rendre à Monsieur, et qu'il ne me pousse ainsi des questions que pour me faire tomber dans quelques contradictions. — Ecrivez, Monsieur, dis-je au greffier : la réponse de Madame est trop ingénue pour qu'on doive la passer sous silence.

Cependant, pressée de nouveau par le conseiller-commissaire de répondre plus catégoriquement sur l'homme qui avait fait les trois commissions, elle lui dit avec un petit dépit concentré : Eh bien, Monsieur, puisqu'il faut absolument le nommer, c'est mon laquais que j'y ai envoyé : il n'y a qu'à le faire entrer.

Pendant qu'on écrivait sa réponse, M. de Chazal reprit très-sérieusement : Observez, Madame, que si votre laquais, interrogé sur ce fait, allait dire qu'il n'a pas été chez Lejay, cela tirerait à conséquence pour vous : voyez, rappelez-vous bien. — Monsieur, je n'en sais rien; écrivez, si vous voulez, que ce n'est pas mon laquais, mais un savoyard. Il y a cent crocheteurs sur le quai saint Paul, où je demeure; Monsieur peut y aller aux enquêtes, si le jeu l'amuse. — Ce qui fut écrit aussi. — Je n'irai point, Madame; et je vous rends grâces de la manière dont vous avez éclairci les cent louis : j'espère que la cour ne sera pas plus embarrassée que moi pour décider si vous les avez *rejetés hautement et avec indignation*, ou si vous les avez serrés discrètement et avec satisfaction.

Passons à un autre article non moins intéressant, celui des quinze louis. — N'allez-vous pas dire encore, Monsieur, que je conviens de les avoir reçus? — Pour des aveux formels, Madame, je n'ai pas la présomption de m'en flatter... Mais j'avoue que je compte assez sur de petites contradictions pour espérer qu'avec l'aide de Dieu et du greffier, nous dissiperons le léger brouillard qui offusque encore la vérité.

Alors je la priai de vouloir bien nous dire nettement et



sans équivoque, si elle n'avait pas exigé de Lejay quinze louis pour le secrétaire, et si elle ne les avait pas serrés dans son bureau quand Lejay les lui remit en argent. — Je réponds nettement et sans équivoque que jamais Lejay ne m'a parlé de ces quinze louis, ni ne me les a présentés.

— Observez, Madame, qu'il y aurait bien plus de mérite à dire : *je les ai refusés*, qu'à soutenir que vous n'en avez eu aucune connaissance. — Je soutiens, Monsieur, qu'on ne m'en a jamais parlé : y aurait-il eu le sens commun d'offrir quinze louis à une femme de ma qualité ? à moi qui en avais refusé cent la veille ! — De quelle veille parlez-vous donc, Madame ? — Eh ! pardi, Monsieur, de la veille du jour... Elle s'arrêta tout court en se mordant la lèvre. — De la veille du jour, lui dis-je, où l'on ne vous a jamais parlé de ces quinze louis, n'est-ce pas ?

— Finissez, dit-elle, en se levant furieuse, ou je vous donnerai une paire de soufflets<sup>1</sup>... J'avais bien affaire de ces quinze louis ! Avec toutes vos mauvaises petites phrases détournées, vous ne cherchez qu'à m'embrouiller et me faire couper : mais je jure en vérité que je ne répondrai plus un seul mot. — Et l'éventail apaisait, à coups redoublés, le feu qui lui était monté au visage.

Le greffier voulut dire quelque chose ; il fut rembarré d'importance. Elle était comme un lion de sentir qu'elle avait manqué d'être prise.

Le sage conseiller, pour apaiser le débat, me dit alors : Ce que vous demandez là vous paraît-il bien essentiel ? Madame a déjà fait écrire tant de fois qu'elle n'a pas reçu ces quinze louis ! Qu'importe qu'on les lui ait offerts ou non, dès qu'elle s'en offense ?

— Je ne sais, Monsieur, pourquoi Madame en est blessée.

<sup>1</sup> Ces points appartiennent au texte.

Ces mots *exigés pour le secrétaire*, que j'ai eu soin d'ajouter à ma phrase, devraient lui prouver que je n'entends point l'obliger à rougir ici sur une demande de quinze louis, qu'elle n'était pas censée alors faire pour elle-même. A la bonne heure : ne parlons plus des cent louis *rejetés la veille du jour... où on ne lui a jamais parlé de ces quinze louis*, puisque cela trouble la paix de notre conférence : mais je demande pardon et faveur pour ma question ; on ne connaît souvent la valeur des principes que quand les conséquences sont tirées. Je vous prie donc de vouloir bien au moins faire écrire exactement que *M<sup>me</sup> Goëzman assure qu'on ne lui a jamais parlé des quinze louis, ni proposé de les accepter.* — Ce qui fut écrit ; et elle se remit sur son siège.

Alors, certain de mon affaire, je priai le greffier de représenter à M<sup>me</sup> Goëzman la copie de la lettre que je lui avais écrite le 21 avril, telle qu'on l'a pu lire dans mon premier mémoire, et qui a été annexée au procès par Lejay, où l'on voit cette phrase entre autres :

« Je me garderais de vous importuner, si, après la perte de mon procès, lorsque vous avez bien voulu me faire remettre mes deux rouleaux de louis et la montre à répétition enrichie de diamants qui y était jointe, *on m'avait aussi rendu de votre part quinze louis que l'ami commun, qui a négocié, vous a laissés de surrogation.* »

N'est-ce pas là, Madame, lui dis-je, la copie de ma lettre qui vous fut apportée par Lejay, le 21 avril, et que vous confrontâtes ensemble avec l'original dont vous étiez si fort irritée ? M<sup>me</sup> Goëzman, après l'avoir lue, la rejette avec colère, et dit : Je ne connais point du tout ce chiffon de papier qu'on ne m'a jamais montré : je soutiens au contraire que la lettre que je reçus alors de Monsieur n'avait aucun rapport à cette copie, et qu'elle n'était qu'un autre chiffon qui ne signifiait rien, et que j'ai jeté au vent. — Ce que je fis écrire très-exactement,

— Avant d'aller plus loin, j'ai l'honneur d'observer à Madame que je lui tiens fidèlement ma parole de ne me venger de ses injures qu'en la forçant à se contredire. *Elle convient aujourd'hui qu'elle a reçu une lettre de moi*; et je vois, dans son premier interrogatoire, qu'elle y a nié onze fois de suite qu'elle eût reçu aucune lettre de moi.

Madame Goëzman, après avoir longtemps rêvé, répond enfin que « si elle a d'abord nié cette lettre, c'est qu'elle ne se souvenait plus alors d'un chiffon de papier qui ne signifiait rien, n'était de nulle importance, et qu'elle a jeté au vent. »

Sa réponse écrite, je lui observe qu'il s'en faut de beaucoup que cette lettre lui ait paru d'aussi peu d'importance qu'elle veut le faire entendre, et qu'elle l'ait jetée au vent comme un chiffon inutile, puisque, dans son second interrogatoire, que j'ai sous les yeux, elle s'en explique à peu près en ces termes :

« Tout ce dont M<sup>me</sup> Goëzman se souvient, c'est qu'elle a reçu une lettre du sieur de Beaumarchais, et qu'en la lisant elle s'est mise dans une si grande colère, croyant y voir qu'il répétait les cent louis et la montre *avec les quinze louis*, qu'elle a envoyé chercher Lejay sur-le-champ, pour savoir de lui s'il n'avait pas rendu la montre et les cent louis qu'on lui redemandait *avec les quinze louis*; que Lejay, de retour chez elle, en lui montrant la copie de la lettre du sieur de Beaumarchais, l'avait assurée qu'elle se trompait à la lecture; qu'il ne s'agissait dans cette lettre *que des quinze louis*, et non de tout le reste qu'il avait rendu devant de bons témoins; qu'alors, en y confrontant la présente copie, qu'elle reconnaît bien pour être celle de la lettre du sieur de Beaumarchais, elle avait vu qu'elle était littérale, et avait déchiré la lettre après. »

Sommes-nous quittes, Madame? Comptons, vous et moi : je vois ici deux, trois, quatre bonnes contradictions.

D'abord vous n'avez jamais reçu de lettres de moi; ensuite

vous en avez reçu une , mais qui n'était de nulle importance, un chiffon qui ne signifiait rien ; puis tout à coup voilà ce chiffon transformé en une lettre fort irritante, et qui produit une scène entre vous et Lejay, et cette lettre était, selon vous, alors conforme à la copie qu'on en présentait. Cependant aujourd'hui vous assurez que vous ne connaissez point cette copie , ce chiffon de papier, et qu'il n'a nul rapport à la lettre que vous avez reçue de moi. Cela vous paraît-il assez clair, assez positif, assez contradictoire ?

Mais n'en parlons plus : aussi bien n'était-ce pas de cela qu'il s'agissait quand la querelle s'est élevée entre nous. — Et de quoi donc s'agissait-il, Monsieur (me regardant avec inquiétude) ? — Vous nous avez bien certifié tout à l'heure, Madame, que *jamais Lejay ne vous avait parlé de ces quinze louis, ni ne vous les avait présentés le lendemain de cette veille...* sur laquelle notre débat a commencé. Ainsi vous ignoriez parfaitement, quand ma lettre vous est parvenue le 21 avril, qu'il y eût eu quinze louis déboursés par moi, pour le secrétaire, en sus des cent louis donnés pour l'audience ? — *Certainement, Monsieur.* — Cela va bien, Madame. Mais comment arrive-t-il que ces quinze louis ne fussent pas du tout de votre connaissance, et qu'ils en fussent en même temps, si bien qu'on vous les voit rappeler deux ou trois fois, comme chose très-familière, dans l'aveu de tout ce qui se passa le 21 avril, que nous venons de lire, et qui est entièrement de vous ? On y voit que, dans ma lettre, ce n'est pas la demande *des quinze louis* qui vous étonne et vous met en fureur, mais seulement celle que vous croyez que je vous fais des cent louis et de la montre que vous aviez rendus ; on y voit que Lejay ne dit pas, pour vous calmer : Ce sont des fripons à qui je ferai bien voir qu'ils n'ont jamais donné *ces quinze louis qu'ils redemandent* ; mais qu'il vous apaise en vous disant au contraire : Vous vous êtes trompée, Madame, en lisant cette lettre qui vous irrite si

fort : voyez donc qu'on ne vous y demande point les cent louis et la montre que j'ai bien rendus devant témoins, *mais seulement les quinze louis* dont M. de Beaumarchais veut être éclairci, parce qu'il sait que le secrétaire ne les a pas reçus; qu'alors, confrontant la copie avec la lettre, et reconnaissant qu'il n'y est en effet question que des quinze louis, votre fureur s'apaise et que tout finit là.

Si ce détail, que je n'aurais pu raccourcir sans le rendre obscur, si vos réponses, vos suites, vos aveux, vos contradictions combinées avec les dires de Lejay, ne prouvent pas clair comme le jour que vous avez les quinze louis, il faut jeter la plume au feu, et renoncer à rien prouver aux hommes..

Dans la seconde partie de ce mémoire, intitulée : *Monsieur Goëzman*, et divisée en *preuves morales* et en *preuves physiques*, Beaumarchais s'évertue à démontrer, d'abord par des conjectures, puis par des faits, que la déclaration du libraire Lejay, qui se rétracte et l'accuse de mensonge et de calomnie, est l'œuvre de M. Goëzman; que le magistrat l'a composée; que le libraire n'a fait que la transcrire. Il y a trop d'acéribité dans le ton.

### III.

#### ADDITION AU SUPPLÉMENT DU PREMIER MÉMOIRE,

servant de réponse à Madame Goëzman, accusée; au sieur Bertrand d'Airolles, accusé; aux sieurs Marin, gazetier de France, et d'Arnaud Baculard, conseiller d'ambassade, assignés comme témoins. — Décembre 1773.

« Ecrivez, Monsieur, que je ne me mêle ni des audiences de mon mari, ni des affaires de son cabinet, mais seulement de mon ménage, etc. »

(*Confrontation entre Madame Goëzman et moi.*)

Eh bien! Madame, il est donc décidé que je vous trouverai toujours en contradictions. Vous ne vous mêlez, dites-vous, ni du cabinet, ni des audiences de monsieur votre mari; et, sur les audiences de ce même cabinet, vous nous donnez un mémoire bien long, bien hérissé de textes, d'ordonnances, de



passages latins , de citations savantes <sup>1</sup> , le tout renforcé des plus mâles injures. Vous nous argumentez, dans cinquante-quatre mortelles pages, comme un docteur ès-lois, sans vous soucier pas plus de répondre à mes mémoires que s'ils n'existaient point ou ne traitaient pas l'affaire à fond.

Mais à qui parlé-je aujourd'hui ? est-ce à Madame ? est-ce à Monsieur ? Qui des deux a plaidé ? Ce ne peut être vous , Madame : vous ne vous piquez certainement pas d'entendre un mot des choses qu'on y traite. Ce ne peut pas être Monsieur non plus : l'ouvrage serait plus conséquent ; il irait au fait ; on n'y rebattrait pas des objets combattus d'avance par mon supplément, qui était entre ses mains plus de douze jours avant la publication de ce mémoire.

Quoi qu'il en soit, il me convient mieux, Madame, de vous adresser la parole. Indépendamment du respect et des égards qui vous sont dus personnellement, le souvenir que je parle à une femme contiendra la juste indignation que j'aurais peine à maîtriser autrement. Ce n'est pas que tous ceux qui m'ont fait l'honneur d'écrire contre moi, ne doivent trouver ici le juste salaire de leurs soins obligeants. En m'éloignant le moins possible du fond de la question, dont chacun cherche à me distraire , je ne laisserai pas, chemin faisant, que de répondre à tout le monde : et l'on doit me savoir gré de ma civilité...

Six mémoires à la fois contre moi ! C'était assez d'un seul pour mes forces ; et je me vois accablé sous les boucliers des Samnites. Mais c'est une plaisante ruse de guerre que de dire, comme le comte de la Blache <sup>2</sup> : Cette affaire dérangera sa

<sup>1</sup> A la fin de sa confrontation avec madame Goëzman , Beaumarchais avait déjà dit : *L'on m'annonce une femme ingénue, et l'on m'oppose un publiciste allemand !* C'est que derrière madame était monsieur, lui dictant ses réponses et lui faisant signer les mémoires rédigés par lui. — <sup>2</sup> Légataire universel de M. Paris Duverney, et l'auteur du premier procès dont M. Goëzman avait été rapporteur. Ci-dessus, p. 439 et 440.

fortune; il faut gagner sur le temps, plaider longuement, surtout le consumer en menus frais, et le désoler comme un essaim de frelons; six réponses lui coûteront dix à douze mille francs d'impression, dans le temps que tous ses biens sont saisis, et qu'il n'a pas dix à douze écus de livres au monde. Est-ce là votre projet, Messieurs? il est sans doute très-bon contre moi; mais croyez qu'il ne vaut rien pour vos défenses; et j'écrirai que vous ne vous défendez seulement pas; et je le répéterai jusqu'au tronçon de ma dernière plume: j'y mettrai l'encrier à sec; et quand je n'aurai plus de papier, j'irai jusqu'à disputer vos mémoires aux chiffonnières, et j'en griffonnerai les meilleurs endroits, qui sont les marges; j'emploierai le crédit de mon libraire pour en obtenir de l'imprimeur; et si je n'en trouve aucun traitable sur mes mémoires, je vendrai les premiers pour payer les derniers.

Enfin, vous n'aurez ni trêve ni repos de moi, que vous n'ayez répondu *catégoriquement* à tous les faits graves dont je vous charge devant le parlement et la nation, ou que vous n'ayez passé condamnation sur tous les chefs; car, de vous amuser à critiquer la légèreté de mon style, et donner ma gaieté pour un manque de respect à nos juges, c'est se moquer du monde: il est bien question de cela!...

Faut-il pour vous plaire que je sois, comme Marin, toujours grave en un sujet ridicule, et ridicule en un sujet grave?...

Voulez-vous que d'une voix de sacristain, comme ce grand indécis de Bertrand, j'aille vous commenter l'*Introibo*, et prendre avec lui le ton du psalmiste pour finir par chanter les louanges de Marin, après avoir discerné ses intérêts de ceux du gazetier dans son épigraphe: *Judica me, Deus, et discerne causam meam... ab homine iniquo*, etc. ?

Irai-je montrer une avidité, une haine aveugle et révoltante, en imitant le comte de la Blache qui vous suit partout,

vous, Monsieur Goëzman, vous défend dans tous les cas, vous écrit dans tous les coins, et qu'on peut appeler, à juste titre, votre homme de lettres?

Serait-il bienséant que, d'un ton boursoufflé, j'allasse escaler les cieux, sonder les *profondeurs de l'enfer*, enjambe le *Tartare*, pour finir, comme le sieur d'Arnaud, par ne savoir ce que je dis, ni ce que je fais, ni surtout ce que je veux? Eh! Messieurs, laissez-moi mon style, et tâchez seulement de réformer le vôtre...

Il faut pourtant une fin, Messieurs; car toutes vos intrigues, vos cabales, vos criailleries, vos mémoires, vos efforts pour me rendre odieux aux puissances, aux ministres, au parlement, au public, ne sont pas le fond de l'affaire. Je vous vois, je vous suis dans vos marches ténébreuses. Je sais que vous me donnez partout pour un émissaire des mécontents, chargé de ridiculiser le système actuel; mais cela ne prendra pas, je vous en avertis...

Allez, Messieurs, entassez noirceurs sur noirceurs, dénigrez, calomniez, déchirez. Tourmenté sous le fouet des Furies, Oreste embrassait la statue de Minerve, et moi j'embrasse celle de Thémis: il demandait à la sagesse d'expier ses crimes, et moi à la justice de me venger des vôtres.

Calmons nos sens; quittons la figure, et débattons froidement, si je puis, tous les écrits livrés à mon examen.

Pour commencer, remettons sous les yeux de mes juges un tableau succinct de tout ce que contiennent mes mémoires, et rendons à mes défenses, par la brièveté d'un résumé, la force que leur étendue a peut-être énervée...

Dans ces mémoires j'ai dit en substance :

Désolé de ne pouvoir obtenir l'audience de mon rapporteur, j'ai dû au seul hasard l'intervention du sieur Lejay, que je n'ai jamais vu, pour arriver à madame Goëzman, que je n'ai jamais

vue, et pénétrer enfin jusqu'à M. Goëzman, que je n'ai fait qu'entrevoir.

Prisonnier et souffrant, deux objets seuls m'intéressaient, la promesse des audiences et le prix qu'on y attachait : le zèle de mes amis a fait le reste.

J'ai dit et prouvé qu'il n'y aurait pas eu moins d'absurdité à moi d'espérer corrompre un rapporteur incorruptible, à travers sept intermédiaires, qu'il n'y a eu de cruauté à lui de le supposer en me dénonçant.

J'ai dit et prouvé, qu'après avoir sacrifié cent louis pour obtenir une audience, je n'avais que plus vivement recherché celui à qui je la demandais : démarches, comme on sait, très-superflues pour qui se fût flatté d'avoir corrompu le juge en payant sa femme.

J'ai dit et prouvé que, quand j'aurais voulu le corrompre, dès qu'il soutient être resté incorruptible, le mal n'ayant pas eu son effet, l'intention non prouvée ne serait jamais un délit punissable dans les tribunaux.

J'ai dit et prouvé que je n'avais eu qu'une seule et unique audience de M. Goëzman; et je reviendrai encore sur la preuve de ce fait qui m'est de nouveau contesté.

J'ai dit et prouvé que madame Goëzman avait reçu cent quinze louis; qu'elle en avait depuis rendu cent, mais en avait réservé quinze.

J'ai dit et prouvé que M. Goëzman était l'auteur des déclarations de Lejay, qu'il avait minuté la première et dicté la seconde; enfin qu'il avait fait un faux, puis une dénonciation calomnieuse au parlement contre moi.

J'ai dit ensuite, sans le prouver, que mon exposé était en tout conforme aux dépositions des témoins et aux interrogatoires des accusés; mais la preuve est au procès.

Ensuite j'ai prouvé, sans avoir besoin de le dire, que le sieur Marin avait tenu une conduite peu honnête en toute cette

querelle, où il s'était immiscé sans y être appelé; que le sieur d'Arnaud, vivement sollicité, avait trop légèrement accordé une lettre à Monsieur Goëzman, dont il n'avait pas senti les conséquences alors, et qu'il a démentie depuis.

Que me reste-t-il à faire? bien prouver ce que je n'ai fait qu'avancer; me taire sur ce que je crois avoir bien prouvé; surtout répliquer en bref à une foule de mémoires dont aucun ne répond au mien.

Je commencerai par le vôtre, Madame, dont j'aurai bientôt fait l'analyse. Si j'en retranche les injures, les mots *atroces*, *infâmes*, *misérables*, *monstre horrible*, etc., etc., etc., je l'aurai déjà resserré d'une bonne douzaine de pages. En faisant évanouir, par une seule remarque, cette fameuse liste de votre portière et ces preuves victorieuses qu'elle fournit contre moi, j'en aurai au moins gagné encore une vingtaine d'autres; cinq ou six à passer pour l'honnête éclaircissement des honnêtes motifs de l'honnête rapport que M. Goëzman a fait au parlement de mon procès contre M. de la Blache, absolument étranger à votre défense; sept ou huit autres pour votre naissance, votre éducation, vos mœurs, et la notice de toutes les places qu'a manquées M. Goëzman, de toutes les recommandations qui n'ont pu avoir de succès pour lui, les baptêmes, les billets d'enterrement de sa famille, les ouï-dire sur sa noblesse, etc.; neuf ou dix encore pour les pièces justificatives, qui ne sont justificatives que de faits inutiles à la question, ou même absolument contraires aux choses qu'il entend prouver, etc. Alors il nous restera quelques pages au plus sur l'affaire...

Vous entamez ce chef-d'œuvre par me reprocher l'état de mes ancêtres. Hélas! Madame, il est trop vrai que le dernier de tous réunissait à plusieurs branches de commerce une assez grande célébrité dans l'art de l'horlogerie. Forcé de passer condamnation sur cet article, j'avoue avec douleur que



rien ne peut me laver du juste reproche que vous me faites d'être le fils de mon père... Mais je m'arrête ; car je le sens derrière moi qui regarde ce que j'écris, et rit en m'embrassant.

Tel est le préambule de cette troisième défense, où Beaumarchais, faisant face à tous ses ennemis ensemble, change de ton avec chacun d'eux, les harcèle et les culbute l'un après l'autre, en s'écriant : A vous, Monsieur Baculard ! à vous, Monsieur Marin ! à vous, Monsieur Bertrand ! « Il se bat, dit Voltaire, contre dix ou douze personnes à la fois, et les terrasse comme *Arlequin sauvage* renversait une escouade du guet. » Son mémoire se termine par une grave dénonciation contre Monsieur Goëzman, déposée par écrit chez le procureur général, le 15 décembre 1773. Ce magistrat si vertueux, ayant consenti à être le parrain d'une petite fille, née de parents pauvres, ayant promis de subvenir à son entretien, et ne voulant être lié ni par sa parole, ni par sa signature, n'avait pas craint de se jouer du temple de Dieu, de la religion et des lois, en signant sur le registre baptistaire *Louis du Gravier* au lieu de *Louis Goëzman*, et en ajoutant un faux domicile à ce faux nom.

#### IV.

##### QUATRIÈME MÉMOIRE A CONSULTER

pour Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais, accusé de corruption de juge, contre Monsieur Goëzman, juge, accusé de subornation et de faux ; Madame Goëzman et le sieur Bertrand, accusés ; les sieurs Marin, gazetier, d'Arnaud Baculard, conseiller d'ambassade, et consorts ; et réponse ingénue à leurs mémoires, gazettes, lettres courantes, cartels, injures et mille et une diffamations. — Février 1774.

*Sunt quoque gaudia luctus. (OVIDE.)*

Et les chagrins aussi sont mêlés de plaisir.

... Beaucoup de gens graves, en s'expliquant sur mes écrits, ont trouvé que, dans une affaire où il allait du bonheur ou du malheur de ma vie, le sang-froid de ma conduite, la sérénité de mon âme et la gaieté de mon ton annonçaient un défaut de sensibilité peu propre à leur en inspirer pour mes malheurs.

Tout sévère qu'est ce reproche , il a je ne sais quoi d'obligeant qui me touche et m'engage à me justifier...

Il est impossible d'être plus malheureux que moi, sous toutes sortes d'aspects ; mais , en écrivant , je me sauve de moi-même pour m'occuper de ceux qui pourront m'estimer et me plaindre , si je parviens à les instruire de mes maux sans les ennuyer de leur récit.

Dès lors je suis comme Sosie : ce n'est plus le *moi* souffrant et malheureux qui prend la plume ; c'est un autre *moi* courageux , ardent à réparer les pertes que la méchanceté m'a causées dans l'opinion de mes concitoyens ; qui brûle d'intéresser les âmes sensibles , en peignant à grands traits l'iniquité de mes ennemis ; qui s'efforce d'exciter la curiosité des indifférents , en égayant un sujet aride. J'aspire à m'envelopper de la bienveillance publique , à en opposer la protection tutélaire à la haine de ceux qui me persécutent ; enfin j'oublie mes maux en écrivant , et je suis comme un esclave qui ne sent plus le poids de ses chaînes à l'instant qu'il voit compter l'argent de sa rançon.

D'ailleurs je me donne les airs d'avoir aussi ma philosophie... Peut-être ne me saura-t-on pas mauvais gré de montrer ici sur quel autre fondement j'établis la paix intérieure d'un homme si cruellement tourmenté que cette paix paraît factice aux uns , et du moins fort extraordinaire aux autres.

Si l'Être bienfaisant qui veille à tout m'eût honoré de sa présence un jour , et m'eût dit : Je suis celui par qui tout est ; sans moi tu n'existerais. point. Je te douai d'un corps sain et robuste ; j'y plaçai l'âme la plus active. Tu sais avec quelle profusion je versai la sensibilité dans ton cœur , et la gaieté sur ton caractère. Mais pénétré que je te vois du bonheur de penser , de sentir , tu serais aussi trop heureux si quelques chagrins ne balançaient pas cet état fortuné. Ainsi tu vas être accablé sous des calamités sans nombre ; déchiré par mille

ennemis ; privé de ta liberté, de tes biens ; accusé de rapines, de faux, d'imposture , de corruption, de calomnie ; gémissant sous l'opprobre d'un procès criminel ; garrotté dans les liens d'un décret ; attaqué sur tous les points de ton existence par les plus absurdes *on dit* , et ballotté longtemps au scrutin de l'opinion publique , pour décider si tu n'es que le plus vil des hommes , ou seulement un honnête citoyen.

Je me serais prosterné, et j'aurais répondu : Être des êtres, je te dois tout, le bonheur d'exister, de penser et de sentir. Je crois que tu nous as donné les biens et les maux en mesure égale ; je crois que ta justice a tout sagement compensé pour nous , et que la variété des peines et des plaisirs , des craintes et des espérances, est le vent frais qui met le navire en branle et le fait avancer gaiement dans sa route.

S'il est écrit que je doive être exercé par toutes les traverses que ta rigueur m'annonce , tu ne veux pas apparemment que je succombe à ces chagrins : donne-moi la force de les repousser, d'en soutenir l'excès par des compensations ; et, malgré tant de maux, je ne cesserai de chanter tes louanges *in cithara et decachordo*.

Si mes malheurs doivent commencer par l'attaque imprévue d'un légataire avide sur une créance légitime , sur un acte appuyé de l'estime réciproque et de l'équité des deux contractants , accorde-moi pour adversaire un homme avare, injuste et reconnu pour tel <sup>1</sup> ; de sorte que les honnêtes gens puissent s'indigner que celui qui, sans droit naturel, vient d'hériter de quinze cent mille francs, m'intente un horrible procès , et veuille me dépouiller de cinquante mille écus, pour éviter de me payer quinze mille francs au nom et sur la foi de l'engagement de son bienfaiteur.

Fais qu'aveuglé par la haine, il s'égare assez pour me sup-

<sup>1</sup> Le comte de la Blache. Ci-dessus, p. 440.

poser tous les crimes, et que, m'accusant faussement au tribunal du public *d'avoir osé compromettre les noms les plus sacrés*, il soit enfin couvert de honte, quand la nécessité de me justifier m'arrachera au silence le plus respectueux.

Fais qu'il soit assez maladroit pour prouver sa liaison secrète avec mes ennemis, en écrivant contre moi dans Paris des lettres de Grenoble à celui qui l'aura aidé à me dépouiller de mes biens<sup>1</sup>, de façon que je n'aie qu'à poser les faits dans leur ordre naturel pour être vengé de ce riche légataire par lui-même.

S'il est écrit qu'au milieu de cet orage je doive être outragé dans ma personne, emprisonné pour une querelle particulière...; s'il est écrit que l'usurpateur de mon bien profite de ma détention pour faire juger notre procès au parlement, et si je suis destiné de toute éternité à tomber à cette époque entre les mains d'un rapporteur inabordable, j'oserais désirer que l'autorité, qui n'est jamais formaliste sur rien, le devînt assez contre moi pour qu'il me fût interdit de sortir de prison, pour solliciter ce rapporteur, sans être suivi d'un homme public et sermenté, dont le témoignage pût servir un jour à me sauver des misérables embûches de mes ennemis et de la fameuse liste du portier de l'hôtel Goëzman.

Si, pour les suites de ce procès, je dois être dénoncé au parlement comme ayant voulu corrompre un juge incorruptible, et calomnier un homme incalomniale, suprême Providence, ton serviteur est prosterné devant toi; je me sou mets : fais que mon dénonciateur soit un homme de peu de cervelle, qu'il soit faux et faussaire; et puisque ce procès criminel doit être de toute iniquité, comme le procès civil qui y a donné lieu, fais, ô mon maître! que celui qui veut me perdre se trompe sur moi, me croie un homme sans force, et s'abuse dans ses moyens.

<sup>1</sup> M. Goëzman, rapporteur du procès. Ci-dessus, p. 440 et 444.

S'il se donne un complice, que ce soit une femme de peu de sens ; si elle est interrogée, qu'elle se coupe, avoue, nie ce qu'elle a avoué, et y revienne encore...

Si mon dénonciateur suborne un témoin<sup>1</sup>, que ce soit un homme simple et droit que l'horreur des cachots n'empêche pas de revenir à la vérité dont on l'aura un moment écarté.

Si *l'incorruptible* fait faire une déclaration à ce pauvre honnête homme, qu'il en fabrique la minute, qu'il la confie à ce témoin, qu'il change le sens de la copie qui lui reste en y commettant des faux très-grossiers, qu'il n'y ait ni suite ni plan dans sa conduite, afin que tout puisse un jour servir à le confondre dans ses vues iniques, comme mon ennemi *son homme de lettres*<sup>2</sup>, et qui écrit d'une façon si modérée.

Telle eût été ma prière ardente ; et si tous ces points m'avaient été accordés, encouragé par tant de condescendance, j'aurais ajouté : Suprême bonté, s'il est encore écrit que quelque intrus doive s'immiscer dans cette horrible affaire, et prétendre à l'honneur de l'arranger en sacrifiant un innocent et me jetant moi-même dans des embarras inextricables, je désirerais que cet homme fût un esprit gauche et lourd ; que sa méchanceté maladroite l'eût depuis longtemps chargé de deux choses incompatibles jusqu'à lui, la haine et le mépris publics. Je demanderais surtout qu'infidèle à ses amis, ingrat envers ses protecteurs, odieux aux auteurs dans ses censures, nauséabond aux lecteurs dans ses écritures, terrible aux emprunteurs dans ses usures, colportant les livres défendus, espionnant les gens qui l'*admettent*, écorchant les étrangers dont il fait les affaires, désolant, pour s'enrichir, les malheureux libraires, il fût tel enfin dans l'opinion des hommes qu'il suffît d'être accusé par lui pour être présumé

<sup>1</sup> Le libraire Lejay. -- <sup>2</sup> Le comte de la Blache. Page précédente.



honnête, et son protégé pour être à bon droit suspecté : *donne-moi* MARIN.

Que si cet intrus doit former le projet d'affaiblir un jour ma cause en subornant un témoin dans cette affaire, j'oserais demander que cet autre *argousin* fût un cerveau fumeux, un capitain sans caractère, girouette à tous les vents de la cupidité, pauvre hère, qui, voulant jouer dix rôles à la fois, dénué de sens pour en soutenir un seul, allât, dans la nuit d'une intrigue obscure, se brûler à toutes les chandelles, en croyant s'approcher du soleil, et qui, livré sur l'escarpolette de l'intérêt à un balancement perpétuel, en eût la tête et le cœur étourdis au point de ne savoir ce qu'il affirme ni ce qu'il a dessein de nier : *donne-moi* BERTRAND.

Et si quelque auteur infortuné doit servir un jour de conseiller à cette belle ambassade, j'oserais supplier ta divine providence de permettre qu'il y remplit un rôle si pitoyable, que, bouffi de colère et tout rouge de honte, il fût réduit à se faire à lui-même tous les reproches que la pitié me ferait supprimer : heureux encore, quand une expérience de soixante-quatre ans et demi ne lui aurait pas appris à parler, que cet événement lui apprît au moins à se taire ! *donne-moi* BACULARD.

Que si, pour achever d'exercer ma patience et me mieux tourmenter, quelque magistrat d'un beau nom doit se déclarer le protecteur, le conseil et le soutien de mon ennemi, j'oserais demander qu'il fût choisi entre mille, d'un caractère léger, et tel que ses imputations n'obtinsent pas plus créance contre moi que ses outrages publics ne doivent m'ébranler ni me nuire. Je sais que mon désir est difficile à satisfaire ; mais rien n'est impossible à ta puissance <sup>1</sup>...

<sup>1</sup> Ce magistrat, dont Beaumarchais laisse deviner le nom qu'il remplace par des points, est M. le président de Nicolaï. Ci-après, p. 471 et 472.

Enfin si, dans la foule des maux prêts à m'accabler; si, dans la nécessité d'un procès aussi bizarre, cet Être bienfaisant m'eût laissé le choix du tribunal, je l'aurais supplié qu'il fût tel que, tout près encore de la naissance de ses augustes fonctions<sup>1</sup>, il pût sentir que l'expulsion d'un membre vicié l'honorerait plus aux yeux de la nation, que cent jugements particuliers où les murmures des malheureux balancent toujours l'éloge que les heureux sont tentés de donner. Je l'aurais demandé ainsi, parce que j'aurais cru n'être point exposé à voir sortir de ce tribunal un jugement équivoque sous les yeux d'un peuple éclairé, plein de sagacité, d'esprit et de feu, et qui, toujours plus prompt à blâmer qu'à prodiguer la louange, rendrait chaque magistrat attentif et sévère sur sa façon de prononcer.

Eh bien ! dans mon malheur, tout ce que j'aurais ardemment désiré, ne l'ai-je pas obtenu ?

Après ce début, qui serait plus admirable si l'originalité et la finesse n'y brillaient pas aux dépens de la convenance, Beaumarchais arrive à son quatrième combat avec de nouveaux moyens de défense que l'on peut réduire à trois.

I. M. Goëzman accuse Beaumarchais d'avoir voulu le corrompre; et cet incorruptible magistrat est convaincu de faux dans l'acte le plus solennel, le plus indispensable de la vie chrétienne et civile. On se rappelle la dénonciation qui a terminé le troisième mémoire<sup>2</sup>: l'orateur l'amplifie avec une chaleur qui serait plus persuasive s'il était plus chrétien. On sent trop la rhétorique dans les exclamations d'un philosophe sur la dignité du baptême.

II. La haine de ses adversaires est telle qu'un d'eux, M. de Nicolaï, président du parlement, l'a outragé violemment, sottement et publiquement, au sortir même de l'audience, en présence de la cour, devant un millier de témoins. Cette seconde partie du mémoire est un récit habile et dramatique, où Beaumarchais s'étend d'abord sur la politesse et la bienveillance dont le parlement a usé envers lui dans son interro-

<sup>1</sup> Le parlement Maupeou n'avait alors que trois ans d'existence. Ci-dessus; p. 437. — <sup>2</sup> Ci-dessus, p. 463.

gatoire, afin de se concilier ses juges et de mieux faire ressortir la pétulance du président son ennemi.

III. La troisième partie est consacrée au gazetier Marin, qui s'est servi de la *Gazette d'Utrecht* pour calomnier ses antécédents, et faire croire qu'il s'était autrefois rendu coupable en Espagne de crimes dignes du dernier châtement. Les fragments que nous allons citer montrent quelque chose de ce manque de goût auquel l'orateur s'est laissé entraîner par le désir d'être populaire. Il s'agit de savoir si Marin n'est pas lui-même l'auteur de l'article Paris de la *Gazette d'Utrecht*. — Il est de lui, et voici mes preuves.

Premièrement, l'article de ce procès y est toujours mal fait, lourdement ruminé, pesamment écrit : vous conviendrez que c'est là déjà une forte présomption contre Marin. Deuxièmement, cet article dit toujours beaucoup de mal de moi : ma preuve se renforce contre Marin. Troisièmement, l'article dit toujours du bien de Marin, vante à l'excès la noblesse et la beauté de son style, la distinction avec laquelle il remplit les places qui lui ont été confiées : la preuve est complète. Il n'y a plus moyen d'en douter : c'est Marin qui a fait l'article, puisque l'article dit du bien de Marin...

Avancez, Marin; suivons votre article : *Quoique l'on puisse lire les mémoires du sieur de Beaumarchais qu'avec mépris, il s'en est cependant vendu plus de dix mille exemplaires en deux jours.* Je n'entends pas cette phrase : elle sera toujours louche à moins d'y restituer quelques mots oubliés à l'impression. Pour qu'elle ait le sens commun, voici comment elle a dû être faite : « Quoique l'on (ne) puisse lire les mémoires du sieur de Beaumarchais qu'avec mépris (pour Marin), il s'en est cependant vendu plus de dix mille exemplaires en deux jours. » Cela est clair, voilà qui s'entend ; car le mépris que mes mémoires auraient inspiré pour moi les eût laissés moisir au grenier du libraire, au lieu que le mépris dont ils ont couvert Marin a rendu tout le monde avide de les lire : *Il s'en est vendu plus de dix mille en deux jours.* Ou bien, malgré le dégoût qu'on

avait d'entendre parler de Marin dans ces mémoires, *il s'en est cependant vendu*, etc. Cette version est bonne aussi, mais les gens de lettres préfèrent la première, comme plus sûre et plus naturelle : « Quoiqu'on ne puisse lire les mémoires du sieur de Beaumarchais qu'avec mépris pour Marin, il s'en est cependant vendu dix mille exemplaires en deux jours. » On y rêverait cent ans que voilà le vrai sens de la phrase, ou elle n'en a aucun. Mais pourquoi répètent-ils tous sans cesse que je fais vendre mes mémoires, et m'entends à ce sujet avec Ruault, libraire, rue de la Harpe, pour débiter mes sottises ? Les ingrats qu'ils sont ! ils décrivent mon affaire de finance, comme s'ils n'y avaient pas un bon intérêt. Eh ! si je ne faisais pas vendre mes mémoires, qui donc ferait vendre les leurs ? *Mais le sieur Marin était irréprochable...* Vous voyez bien, lecteurs, qu'il n'y a que Marin au monde qui puisse écrire de pareils contes sur Marin. « Il va le poursuivre au criminel, pour obtenir une réparation éclatante de toutes les calomnies du sieur de Beaumarchais. »

Cela va bien. Marin avait déjà dit dans sa requête imprimée qu'en le montrant au doigt, j'avais insulté la majesté du trône, berné le gouvernement, injurié la magistrature, bravé les tribunaux, outragé les citoyens ; car

Qui méprise *Marin*, n'estime point son roi,  
Et n'a, selon *Marin*, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Mais gardez-vous bien d'en croire ce monsieur-là : à son compte, il n'y aurait pas un seul bon Français dans la capitale...

Ah ! Monsieur Marin, que vous êtes loin aujourd'hui de cet heureux temps où, la tête rase et nue, en long habit de lin, symbole de votre innocence, vous enchantiez toute la Ciotat <sup>1</sup>

<sup>1</sup> « La Ciotat, petite ville de Provence, où le petit Marin fredonnait, pour de petits gages, sur un petit orgue, dans une petite église. » Note de l'auteur.

par la gentillesse de vos fredons sur l'orgue, ou la claire mélodie de vos chants au lutrin ! Si quelque prophète arabe, abondant sur la côte, et vous voyant un si joli enfant... de chœur, vous eût dit : « Petit abbé, prenez bien garde à vous, mon ami ; ayez toujours la crainte de Dieu devant les yeux, mon enfant, sinon vous deviendrez un jour... » tout ce que vous êtes devenu enfin ; ne vous seriez-vous pas écrié dans votre tunique de lin, comme un autre Joas :

Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction,  
Détournez loin de moi sa malédiction,  
Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie.  
Faites que *Marin* meure avant qu'il vous oublie.

Il a bien changé, le Marin ! et voyez comme le mal gagne et se propage quand on néglige de l'arrêter dans son principe. Ce Marin qui d'abord, pour toute volupté,

Quelquefois à l'autel,  
Présentait au *vicaire* ou *l'offrande* ou le sel,

quitte la jaquette et les galoches, ne fait qu'un saut de l'orgue au préceptorat, à la censure, au secrétariat, enfin à la gazette ; et voilà mon Marin les bras retroussés jusqu'au coude, et pêchant le mal en eau trouble : il en dit hautement tant qu'il veut ; il en fait sourdement tant qu'il peut. Il arrête d'un côté les réputations qu'il déchire de l'autre : censures, gazettes étrangères, nouvelles à la main, à la bouche, à la presse, journaux, petites feuilles, lettres courantes, fabriquées, supposées, distribuées, etc., etc., encore quatre pages d'*et cætera* ; tout est à son usage. Ecrivain éloquent, censeur habile, gazettier véridique, journalier de pamphlets ; s'il marche, il rampe comme un serpent ; s'il s'élève, il tombe comme un crapaud...

Arrêtons-nous ; le bon goût l'exige, et l'honneur de Beaumarchais n'y perdra pas.



Le parlement rendit son arrêt le 26 février 1774. M. Goëzman fut mis hors de cause : arrêt humiliant pour un magistrat, et qui le forçait à quitter sa charge. M<sup>me</sup> Goëzman et Beaumarchais furent condamnés au *blâme*. Cette peine dégradante consistait à entendre à genoux, en présence de la cour de justice, cette sentence du parlement : « La cour te blâme et te déclare infâme. » Beaumarchais en fut exempté par la bienveillance de Louis XVI, qui, à peine monté sur le trône, le fit passer en Angleterre chargé d'une affaire de confiance et d'une commission secrète.

---

## EXORDE ET CONCLUSION

du

NÉMOIRE PRODUIT EN 1777,

au conseil d'État du roi, par Trophime-Gérard, comte de Lally-Tolendal, capitaine de cavalerie au régiment des cuirassiers, dans l'instance en cassation de l'arrêt du 6 mai 1766, qui a condamné à mort le feu comte de Lally, son père, lieutenant général des armées du roi, etc. <sup>1</sup>.

La cause de l'infortuné est celle de tous les hommes; la cause de l'innocent est celle de tous les siècles : je viens aujourd'hui présenter l'une et l'autre au tribunal de l'univers. Citoyen du monde, destiné à nommer ma patrie le lieu qui m'offrira un asile; retenu jusqu'ici dans celle que j'habite par les bontés de ses maîtres et par l'espoir qu'elles m'ont donné d'y remplir le plus sacré de mes devoirs, j'adresse le récit de mes malheurs à l'humanité tout entière, mais surtout à l'Europe qui les a plaints, à la France qui les a produits, à son roi qui peut les réparer, à la postérité qui doit les juger.

Guerriers, magistrats, citoyens, hommes, qui que vous soyez, pourvu que vous soyez justes, vous plaidez avec moi

<sup>1</sup> Le comte de Lally-Tolendal avait alors vingt-cinq ans accomplis. Il était né à Paris, le 5 mars 1751; il a vécu jusqu'en 1830. Son malheureux père était né le 15 janvier 1702. *Biographie universelle*, t. XXIII et LXIX, *Supplément*.

pour la fidélité noircie , pour la vertu calomniée , pour l'humanité outragée.

Vous surtout , fils religieux et soumis , qui remplissez avec ardeur les devoirs d'un titre si sacré ; vous , pères tendres et sensibles , qui goûtez avec transport les délices d'un nom si doux , vous plaidez avec moi pour un père opprimé sans avoir pu se défendre de l'oppression , pour un fils malheureux avant même d'avoir pu sentir le malheur.

Un étranger <sup>1</sup> , sans autre appui que son mérite , sans autres sollicitations que ses services , parvient aux premiers grades militaires de France. Toute sa vie a été une épreuve continue de fidélité et même de dévouement pour les intérêts de la France , de haine et presque de fanatisme contre les ennemis de la France. Il est choisi <sup>2</sup> , à cinquante-quatre ans , pour aller à six mille lieues , régir les possessions de la France , et détruire les possessions rivales de celles de la France. On l'envoie <sup>3</sup> , avec des promesses qui ne sont point exécutées , avec des pouvoirs qui sont méconnus ; et cependant , dénué de tous moyens , traversé par mille manœuvres , abandonné d'un côté , trahi de l'autre , il crée d'abord des ressources et des succès , il remporte des victoires , il fait des conquêtes pour la France <sup>4</sup>. Réduit bientôt à se défendre , il lutte seul contre la disette et la rébellion ; il immole son repos , sa fortune , sa santé ; il brave la pauvreté , la faim , le poison , l'assassinat , pour servir la France. Obligé enfin de succomber sous la nécessité , il est tourmenté par une moitié de ses vainqueurs , admiré par l'autre , à l'instant même de sa

<sup>1</sup> La famille des Lally était originaire d'Irlande , où se trouvait leur baronnie de Tullendally ou Tollendal. Le comte Thomas-Arthur était cependant né en France , à Romans , dans le Dauphiné. — <sup>2</sup> Il fut nommé pour commander l'expédition de l'Inde , contre les Anglais , au mois de mai 1756. — <sup>3</sup> Il s'embarqua le 20 février 1757 , et aborda à Pondichéry , le 28 avril 1758 , avec quatre vaisseaux chargés de troupes : on lui en avait promis six. — <sup>4</sup> *Biogr. univ.*, t. XXIII , p. 245-248.

chute<sup>1</sup>; et à son retour, il est diffamé, calomnié, accusé en France<sup>2</sup>. Il invoque la justice du ministère contre ses calomniateurs, c'est-à-dire, contre un ramas de subalternes coupables qui ne cherchent à flétrir sa réputation que parce qu'il a, le premier, dénoncé leurs prévarications; et, pour toute réponse, le ministère, qui voudrait éviter la honte d'être criminel, mais qui ne se sent pas le courage d'être juste, le presse de quitter la France. Il se refuse avec indignation à ce projet révoltant d'une fuite déshonorante; il demande des fers et des juges : le ministère lui donne sur-le-champ des fers<sup>3</sup>. Quinze mois après, le hasard lui donne des juges, et l'on imagine de le poursuivre comme *ayant pu* voler et trahir la France. Ces premiers juges sont trouvés incompetents : une commission est créée, et l'on se hâte de la rendre aussi incompetente que le tribunal qu'elle remplace; on ne travaille qu'à lui faire perdre de vue ce qu'elle doit examiner, et à lui faire examiner ce qu'elle ne peut entendre; on lui prépare enfin une instruction formée par tout ce qu'il y a de plus vil et de plus coupable en France<sup>4</sup>. On assemble d'abord cette commission quatre ou cinq fois, dans le cours de deux ans, pour ôter à cet étranger captif jusqu'à la faculté de défendre cette vie qu'il a tant de fois exposée pour la France. On l'assemble ensuite deux fois par jour, pour ne pas laisser aux parents de ce captif le temps de produire les pièces justificatives; et pour lui ravir ainsi jusqu'aux faibles moyens de justification que laissent à un accusé ce qu'on appelle les lois criminelles de

<sup>1</sup> Il fut obligé de livrer Pondichéry aux Anglais, le 16 janvier 1761. *Biogr. univ.*, t. XXIII, p. 251. — <sup>2</sup> Amené prisonnier à Londres, le 23 septembre 1761, il apprit qu'on calomniait sa conduite en France, et il obtint du ministère anglais la permission de venir se justifier à Paris. — <sup>3</sup> Il fut renfermé à la Bastille, le 5 novembre 1762. — <sup>4</sup> Lally aurait dû être jugé par un conseil de guerre : il le demanda en vain; il fut réduit à discuter ses opérations militaires avec un de ses palefreniers, en présence des gens de robe qui devaient le juger.

France. Enfin on lit rapidement à cette commission des dépositions fausses, des pièces fabriquées, des extraits infidèles ; on écarte d'elle tout ce qui est suspect de vérité ; on fait décider par cette commission de judicature qu'un général d'armée a mal ordonné une bataille, a mal soutenu un siège, a mal capitulé ; on lui fait forger un délit, dresser un arrêt, prononcer une condamnation. Et ce général d'armée, après avoir inutilement démontré son innocence, après avoir inutilement confondu ses calomniateurs dans le secret d'une procédure impénétrable, après avoir inutilement imploré la justice contre la vexation, la tyrannie, la fureur dont il a été victime pendant toute cette procédure, est tiré du fond de la prison, où il languit depuis quatre ans dans la misère, dans les tourments et dans l'opprobre, pour subir le dernier supplice ; et cet étranger, dévoué presque en naissant au service de la France, meurt à soixante-cinq ans sur un échafaud dressé dans la capitale de la France<sup>1</sup>, vainement défendu dans ses derniers moments par les murmures impuissants de tous les guerriers de France<sup>2</sup>, mais insulté, outragé, bourrelé arbitrairement par le despotisme sanguinaire d'un juge de France<sup>3</sup>!... Hommes justes, fils religieux et soumis que j'ai invoqués tout à l'heure, telle est la faible annonce de l'horrible tragédie que je vais développer à vos yeux ! Voilà ce père opprimé dont la cause doit être plaidée par vous ! voilà la première victime sur laquelle j'appelle vos regards et votre intérêt !

Et moi — car il faut bien parler de mes maux personnels, puisque, ces maux, les seuls adoucissements qu'ils aient reçus font partie de mes droits et même de mes preuves — et moi, seconde victime, pas plus innocente que la première, il est vrai,

<sup>1</sup> Condamné le 6 mai 1766, il fut exécuté le 9. — <sup>2</sup> La veille de l'exécution, le maréchal de Soubise se jeta aux genoux de Louis XV, en lui demandant, *au nom de l'armée, au moins la grâce du général Lally*. — <sup>3</sup> Ces points appartiennent au texte.

mais peut-être plus à plaindre, parce qu'à tous mes autres supplices a été ajouté le supplice de vivre, quel tableau, grand Dieu ! à offrir que celui de ma destinée !

Condamné, pendant mes premières années, à m'ignorer moi-même jusqu'à l'instant fixé par la prudence de mes parents ; à peine sorti de la plus tendre enfance, je désirais, je cherchais, j'appelais les auteurs de mes jours, tandis que ma mère expirait dans une terre étrangère, et que mon père était jeté dans une prison cruelle. Instruit de mon sort, lorsqu'il m'importait le plus de l'ignorer, je n'ai appris le nom de ma mère que plus de quatre ans après l'avoir perdue ; je n'ai appris celui de mon père qu'un jour, un seul jour avant de le perdre. J'ai couru pour lui porter mon premier hommage et mon éternel adieu, pour lui faire entendre du moins la voix d'un fils parmi les cris de ses bourreaux, pour l'embrasser du moins sur l'échafaud où il allait périr, et peut-être aurais-je eu le bonheur d'y périr avec lui ; j'ai couru vainement. On avait craint la clémence ou plutôt la justice du souverain ; on avait hâté l'instant du supplice : je n'ai plus trouvé mon père, je n'ai vu que la trace de son sang<sup>1</sup>. Aussitôt j'ai été atteint des éclats de la foudre que l'erreur et le crime venaient de lancer sur cet innocent. Mon existence a été impitoyablement attaquée, quoique irrévocablement scellée. Les titres les plus sacrés qui déposent de l'état des citoyens ont été calomniés ou ensevelis, parce qu'ils renfermaient un nom qu'on voulait proscrire, ou qu'on n'osait avouer ; et je me suis vu, pendant quelques instants, seul dans la nature, déjà haï par le crime

<sup>1</sup> Elevé au collège d'Harcourt, où il n'était connu que sous le nom de *Trophime*, il apprit tout à coup que le célèbre général qu'on allait exécuter était son père. Il s'échappa, courut, comme il le dit, au lieu du supplice, de là à l'église où venaient d'être portés les restes de l'héroïque et malheureux comte, et tomba évanoui à la porte. Des passants l'aperçurent, le relevèrent et le ramenèrent au collège. Il avait alors quinze ans.



qui tremblait d'être dévoilé, méconnu par la politique qui craignait de déplaire, oublié même, abandonné par l'amitié qui ne songeait qu'à pleurer, ou qui, en pensant à moi, ne faisait que répandre quelques larmes de plus; objet d'horreur, d'effroi, d'indifférence ou de pitié<sup>1</sup> !... Hommes justes, pères tendres et sensibles que j'ai encore invoqués, telle est l'ébauche imparfaite des horreurs au milieu desquelles j'ai traîné ma déplorable vie : voilà ce fils malheureux qui ose croire que sa cause deviendra la vôtre. Sans doute, à ce seul récit, votre cœur s'est déjà ému ; toutes les puissances de votre âme se sont soulevées en ma faveur ; vous haïssez, vous détestez déjà mes bourreaux : connaissez, chérissez avec moi mes bienfaiteurs.

Un roi vint à mon secours<sup>2</sup>. Un roi dont la religion pouvait être surprise, parce qu'il était homme, mais dont rien n'a jamais pu étouffer la sensibilité, parce qu'il était bon, daigna étendre vers moi sa main protectrice, et me tirer de l'abîme où tout conspirait à m'engloutir. Une voix, une seule voix s'était élevée jusqu'à lui : une seule parente avait réclamé pour les restes misérables de son parent immolé<sup>3</sup>. Fidèle dans tous les temps au sang, à l'amitié, à la vérité, à la vertu ; choisie par mon père pour être, *après sa mort*, la dépositaire de ses derniers sentiments et de ses intentions dernières, elle avait porté les vœux de la nature jusqu'au cœur du souverain lui-même : ce vœu fut exaucé. *J'aurai soin de cet enfant ; je m'en charge* : telle fut la promesse formelle qu'un roi gémissant, lors même qu'il était encore trompé, traça de sa propre main<sup>4</sup>. Bientôt cet engagement qu'il avait d'abord cru n'accorder qu'à l'humanité, il sut qu'il le devait à la justice. Désabusé, mais trop tard, il baigna de ses larmes l'arrêt qui avait fait

<sup>1</sup> Ces points appartiennent au texte. — <sup>2</sup> Louis XV. — <sup>3</sup> Mademoiselle de Dillon, fille du général et sœur de lord Dillon, cousine issue de germain du père de l'auteur de ce mémoire. — <sup>4</sup> Lettre à Mademoiselle à Dillon.

répandre sur un échafaud les dernières gouttes d'un sang qu'il avait vu couler au champ de l'honneur. Il s'écria qu'il *avait été trompé*, et que ce ne serait pas lui qui en répondrait. Il reprocha publiquement cette funeste erreur à un de ceux qui en avaient été les principaux artisans <sup>1</sup>. Il pleura enfin *ce pauvre Lally*, et dès lors ses bontés redoublèrent pour ce qui existait encore de ce malheureux sur la terre. Il voulut que toutes mes demandes lui fussent *adressées directement*; il marqua lui-même la personne <sup>2</sup> qui devait lui présenter mes vœux et m'annoncer ses bienfaits, et les cris de l'infortune acquirent encore une nouvelle force en passant par l'organe de la vertu. Sous son nom, l'on m'avait enchaîné, l'on m'avait enseveli dans une nuit profonde, éloigné de tout ce qui avait appartenu à mes parents, inconnu au monde entier : par son ordre, ces chaînes barbares furent brisées, ou du moins leur poids fut allégé; cette nuit cruelle fut dissipée, ou du moins son horreur fut adoucie. Lui-même écrivit pour qu'il me fût permis de connaître, de bénir, de voir ma bienfaitrice, et je pus enfin pleurer mon père en sûreté, en attendant qu'il me fût possible de le venger. Sous son nom, les premiers fondements de mon existence avaient été ébranlés : par son ordre, ils furent à jamais consolidés. Des lettres patentes, dressées sous ses yeux, annulèrent celles qui avaient voulu me proscrire, attestèrent mon extraction qu'on avait cherché à obscurcir, me rendirent un nom dont on m'avait dépouillé. Lui-même se fit remettre une portion des biens de mon père, et la déposa pour m'être restituée un jour. Lui-même voulut me placer au service sous ses yeux. J'eusse oublié, j'eusse chéri mes malheurs, s'ils n'eussent frappé que

<sup>1</sup> Au duc de Choiseul, qui s'était joint au maréchal de Soubise pour demander grâce. (P. 478, note 2.) Le roi, en relevant le maréchal qui était à ses genoux, regarda fixement le ministre, et lui dit : « C'est vous qui l'avez fait arrêter ! il est trop tard : ils l'ont jugé ! ils l'ont jugé ! » — <sup>2</sup> M. le prince de Beauvau.

sur moi. Je goûtais du moins le seul adoucissement dont ils fussent susceptibles : je pouvais jouir, je jouissais de tant de bontés , en calculant dès lors l'heureuse influence qu'elles devaient avoir tôt ou tard pour la gloire de mon père. Je rapportais tout à ce père si injustement sacrifié : j'étais comblé des bienfaits de mon maître , je ne méritais rien , je ne pouvais rien mériter par moi-même, et l'on ne cultive pas avec tant de complaisance le rejeton dangereux d'une souche infecte et empoisonnée.

Je l'ai perdu , ce roi qui *avait soin* de moi<sup>1</sup> ; je l'ai perdu lorsque déjà j'approchais de l'âge où , libre de mes actions et sûr de son aveu , j'allais entreprendre le grand ouvrage de la réhabilitation de mon père ; mais, en apprenant sa perte, je n'ai eu que des larmes à répandre et point de craintes à concevoir. La même sensibilité, la même bienfaisance sont assises sur le trône, et me promettent les mêmes succès. Non, je ne changerai point de patrie, et, en demandant justice à tout l'univers, j'ai du moins la consolation de penser que la France sera la première à me la rendre.

Déjà le monarque auguste qui préside au bonheur de ce grand royaume avait été instruit , au commencement de son règne , de mes malheurs et de mes droits. Déjà je lui avais écrit *que je devais le jour à un homme juste , égorgé par la calomnie avec le glaive des lois ; que j'osais le lui dire, que j'oserais un jour lui demander de le prouver*, et il avait daigné me répondre *par les assurances de la même protection spéciale et suivie dont le feu roi m'honorait*. Déjà, voyant que la loi du dépôt avait été violée , et que les ordres réitérés de son aïeul, pour assurer ma fortune , n'avaient pas été accomplis , il les avait renouvelés ; et , pour cette fois, ils n'avaient pas été infructueux, parce que l'exécution en avait été confiée à des

<sup>1</sup> Louis XV était mort le 10 mai 1774.

ministres vertueux et sensibles , qui honorent et chérissent l'humanité tout à la fois. Déjà, enhardie par le spectacle tant désiré d'un roi juste environné d'une administration non moins juste elle-même, la vérité avait osé se montrer de toutes parts : des dépositaires plus fidèles que ceux à qui ma fortune avait été remise, s'étaient hâtés de m'annoncer, de me communiquer, de me remettre une foule de pièces autrefois confiées à leur religion, également précieuses pour mon père et pour moi. Prêt à demander justice pour ce père infortuné, j'ai porté de nouveau mes vœux au pied du trône. Mon maître *a approuvé mes projets* ; il a voulu qu'on *me le mandat de sa part* : c'est *de sa part* que je suis autorisé à *me pourvoir devant les tribunaux*. Qui pourrait prétendre à me les fermer, quand la bienfaisance, quand l'équité royale elle-même me les a ouverts ?

Voudrait-on m'en éloigner, parce que je n'y traîne pas après moi le cortège imposant d'une nombreuse famille ? et serait-on jaloux de donner au monde l'idée d'une législation où les droits, dès qu'ils seraient seuls, ne seraient rien, où les considérations seraient tout, et où l'on dirait : Ce n'est qu'un malheureux de plus ?

Oui, sans doute, je suis seul dans l'univers, et je ne connais d'égal à mes peines que mon courage. La mort m'a enlevé successivement mère, père, et jusqu'au dernier parent de mon nom. S'il m'en reste encore quelques-uns<sup>1</sup>, ce sont de ceux auxquels je ne tiens plus que par les faibles nœuds d'une alliance souvent importune, quand elle unit à des malheureux. Impuissants ou indifférents, ils forment des vœux ou attendent des succès ; et je n'ai pour moi que moi, je n'ai pour ma cause que la sainteté de ma cause. Mais parce que ma voix s'élève seule, doit-elle être étouffée ? parce qu'en

<sup>1</sup> Il restait en Irlande une branche de son nom, les Lally de Miltower.



moins de quatre-vingts ans, les huit derniers rejetons de ma famille sont tous morts au service de France, ne puis-je obtenir justice pour l'un d'eux assassiné au sein de cette même France? parce que le sang des miens a été presque entièrement épuisé par le fer des ennemis, ne puis-je prétendre à venger celui qui a injustement coulé sous le fer du bourreau?

Lally prévient ici trois objections qu'on va faire à sa demande. On lui opposera *l'honneur de la justice; le laps de temps et la prescription; les nuages répandus sur son état, et le voile du mystère qui est resté longtemps étendu sur son existence*. Il termine ainsi sa réponse à la troisième de ces difficultés :

Je n'avais à présenter aujourd'hui que l'acte de ma naissance; si je produis ceux qui établissent, qui attestent et mon état de fils légitime, et le mariage de mon père, c'est qu'il en est parmi eux où sont gravées en traits de feu et son infortune et son innocence. Ames justes, âmes sensibles, lisez et frémissiez.

« Jugé, condamné, innocent, je déclare que Trophime-Gérard de Lally de Tolendal est mon fils légitime... Comme l'iniquité monstrueuse sous laquelle je succombe m'a seule empêché de faire connaître son état en France, j'espère que ce billet, joint à mon contrat de mariage et à mon codicille, qu'il aura un jour, le prouvera décidément, et qu'il n'y aura pas deux victimes. La crainte de le perdre m'empêche de parler aujourd'hui. *Je lui recommande ma mémoire, et je meurs sans reproche.* LALLY <sup>1</sup>. »

Juges de mon père; car il en est parmi eux qui sont peut-être plus à plaindre encore que moi, et c'est à ceux-là que je m'adresse; je leur crie, à ceux-là, du fond de mon cœur : Pardonnez si, en arrachant le bandeau qui a été mis sur vos yeux, je les oblige à se fixer sur le tombeau dans lequel vous

<sup>1</sup> La pièce originale avait été déposée chez un notaire de Paris.



avez précipité un innocent. Je fais mon devoir, et vous connaissez le vôtre. Sans doute la vérité ne pouvait pas se faire voir alors, puisque vous, vous ne l'avez pas vue. L'ordre des choses avait été absolument interverti. Les ministres des lois s'étaient vus transformés en juges des combats. Des sièges, des batailles, étaient devenus la matière de vos discussions. Le bruit des armes retentissait de toutes parts dans le sanctuaire de la justice. Du milieu de ce tumulte, parmi tant d'objets confus, le seul cri qui pût pénétrer jusqu'à vous était celui d'une cabale acharnée et d'un public prévenu; la seule idée qui pût frapper distinctement vos esprits était celle de l'Inde perdue. Vous avez cru que c'était à l'homme chargé de son salut à répondre de sa perte. Une voix seule pouvait imposer silence à toutes ces clameurs, pouvait ordonner à la lumière de sortir du sein des ténèbres, et d'éclairer votre erreur. Cette voix s'est fait entendre, et les clameurs ont redoublé, et la lumière a fui, et vous avez été aveuglés plus que jamais. La main destinée à vous conduire vous a égarés. On s'est armé contre vous de vos vertus mêmes. C'est votre équité, c'est votre sagesse, c'est votre sensibilité qu'on a sollicitées contre un innocent. Le fanatisme à la patrie, ce *crime de la vertu* dont parle l'immortel d'Aguesseau, voilà votre mobile, votre guide, peut-être votre excuse, lorsque vous avez signé l'arrêt de mort de cet innocent. Ah! sans doute, aujourd'hui que cette illusion cruelle va être dissipée, vous serez les premiers à déchirer cet arrêt. Vous pleurerez avec moi, et ce ne sera ni les larmes dangereuses de l'orgueil, ni les larmes stériles de la compassion qu'on vous verra répandre. Vous savez, juges intègres, qu'il n'a pas été donné à l'homme de ne pas se tromper; mais vous savez aussi qu'une erreur reconnue nécessite un hommage public; vous savez que c'est la seule ressource qui reste à l'honnêteté séduite pour con-

server encore des droits à l'estime, et pour montrer que , si elle a été égarée, du moins elle n'a pas voulu l'être.

Pour vous, machinateurs ténébreux, si la vengeance divine laisse encore subsister quelques restes de votre monstrueuse peuplade; vous qui, sans paraître dans le procès, ou en y paraissant sous le voile dangereux d'une modération perfide, avez été les moteurs, les instigateurs, les artisans secrets d'une catastrophe à jamais effrayante; vous qui, convaincus autant que moi-même de l'innocence d'un malheureux commandant, avez employé, pour le noircir et pour le perdre, tout ce que le mensonge a de plus artificieux, tout ce que la calomnie a de plus noir, tout ce que la brigue et le crédit ont de plus imposant; vous qui avez fait trafic de l'iniquité, tour à tour vendant et achetant le crime, également habiles à corrompre tous ceux qui pouvaient l'être et à tromper tous ceux que vous ne pouviez corrompre, goûtez en paix, s'il se peut, une impunité qui vous a coûté si cher. Je dévoue vos cœurs aux remords, et vos noms à l'oubli. Mais songez que je mets mon silence au prix du vôtre. Je déclare que je ne veux rien voir du procès de mon père que ce qui est dans le procès. Mais après une déclaration aussi formelle, si vous osiez encore persécuter sa mémoire; si, trop peu assouvis par l'effusion de son sang, vous veniez encore troubler ses cendres, sachez que j'ai sondé l'abîme d'horreurs dont il a été la victime; que j'en ai pénétré toute la profondeur; qu'il n'en est pas un seul parmi vous dont je ne puisse dévoiler, et dont je ne dévoilerai les forfaits à la face de l'univers. Sachez que ni menaces, ni dangers, que la mort même, ne pourront pas m'arrêter. Il est aisé de concevoir qu'un être qui croit n'exister que pour venger son père tiendrait bien peu à cette existence, du moment où il ne pourrait la consacrer à l'accomplissement de ses devoirs. Mon dernier cri serait un cri en faveur de l'inno-

cence ; il s'adresserait au ciel , si les hommes ne voulaient pas l'entendre ; tôt ou tard nous serions vengés , et la postérité , rapprochant un jour le trépas du père de celui du fils , dirait : « L'un a péri pour n'avoir pas voulu trahir son roi , l'autre a péri pour n'avoir pas voulu trahir son père. »

Il est temps d'entrer en matière. J'ai payé l'hommage que je devais à la reconnaissance ; j'ai tracé le récit que je devais à la vérité ; j'ai écarté les objections que je pouvais attendre de l'injustice et de la mauvaise foi ; j'ai prouvé mes droits ; j'ai établi ma qualité ; j'ai parlé de moi une seule fois , pour n'en plus jamais parler : soyons désormais tout entier à la justification d'un père.

Prouvons qu'il n'a pas été coupable.

Prouvons qu'eût-il été le plus coupable des hommes , il a été mal jugé.

Prouvons que , d'après l'état du procès , il ne pouvait pas être bien jugé.

Telles sont les trois parties de ce mémoire , qui remplit deux volumes in-4<sup>o</sup> <sup>1</sup>. Voici le triste récit qui termine cet appel à la justice d'un monarque qui devait subir lui-même une injustice plus déplorable encore. L'arrêt du 6 mai est porté : on intercède en vain auprès du roi , qui n'ose faire grâce.

Triste condition des princes , premières victimes des injustices qu'on leur surprend ! Louis XV , juste , sensible et trompé , se croyait obligé de *faire taire* son cœur et de *laisser agir* ses magistrats. Il pleurait la mort de mon père , et n'osait lui conserver la vie ! J'en atteste ceux qui l'ont vu pendant ces trois funestes jours , surtout pendant le dernier. Plus d'une fois il parut hors de lui ; plus d'une fois il demanda coup sur coup *quelle heure il était* , et , après chaque réponse , poussa un profond soupir , levant les yeux au ciel et se frappant le

<sup>1</sup> La première partie a 343 pages ; la seconde en a 422 , et la troisième , 96.

front. Ceux qui ont assisté à son *coucher*, le vendredi 9 mai , ne l'oublieront sûrement jamais. Hélas ! il ignorait quels nouveaux chagrins allaient fondre sur lui , lorsqu'il reconnaîtrait son erreur... Mânes de mon roi , devenu mon bienfaiteur , je ne vous reproche rien. *Les cruels ! comme ils vous avaient trompé !*

Mon père était instruit du sort qui l'attendait ; il en avait informé ses compagnons d'infortune. Du haut de sa tour , il avait exprimé aux uns , par un geste terrible , que sa tête allait tomber sous la hache du bourreau ; passant auprès des autres , environné de satellites , il avait feint de répéter une chanson anglaise , pour leur annoncer son sort. Il avait fait *ses derniers adieux* ; il avait écrit *ses intentions dernières* ; il avait *recommandé sa mémoire à son fils*.

Cependant , par une fatalité commune à tous les infortunés , que l'espoir n'abandonne jamais , et d'après le délai même qu'on avait mis à l'exécution de l'arrêt , il s'était laissé persuader qu'un nouvel incident était survenu , et qu'il y avait encore un interrogatoire à subir. Le jeudi 8 mai , à onze heures du soir , on le transfère de la Bastille à la Conciergerie ; on le met dans un cachot d'où l'on fait sortir le malheureux chevalier de la Barre , victime dévouée au même glaive que lui. Pour éloigner de son esprit la connaissance de son malheur , on lui avait laissé tous ses effets , son étui de mathématiques , son nécessaire , enfin tout ce qu'on enlève d'ordinaire à un criminel condamné. L'avidité des satellites qui l'environnaient ne tarda pas à l'éclairer sur sa destinée. A peine est-il arrivé qu'on l'entoure. L'un lui enlève ses boucles de souliers , un autre détache celle de son col : dans un instant il se voit dépouillé. Il demande raison de ces procédés ; on lui dit que c'est l'usage. Il interroge ses gardes ; on ne lui répond rien. Il voit que le coup est porté , et il l'attend avec courage.

Le lendemain , après avoir pris une faible nourriture , il entend ouvrir sa prison ; il va au-devant de son sort. On lui annonce qu'il faut descendre à la chapelle. Comme il allait partir , un geôlier s'aperçoit qu'il lui reste encore sa montre ; il s'approche de lui , lui donne un coup de genou dans le ventre , la lui enlève et la passe à un de ses camarades , qui s'écrie d'un ton insultant : *Monsieur le comte, c'est moi qui l'ai, et je vous la garde.* Tranquilles spectateurs de toutes ces indignités , les gardes savaient apparemment qu'on était dégagé pour mon père de tous les égards qu'on doit au dernier coupable.

Arrivé à la chapelle , il promène ses regards sur ce qui l'environne. Il voit des hommes armés , des greffiers , un confesseur , sept bourreaux ; on lui ordonne de se mettre à genoux. *A genoux ! mon arrêt ! et un confesseur !* Il ne prononce que ces trois mots , et obéit. Tout était consterné autour de lui. Le greffier qui lisait pouvait à peine articuler ; lui seul écoutait avec tranquillité. Mais à peine a-t-il entendu prononcer ces mots : *Trahir les intérêts du roi* , CELA N'EST PAS VRAI , s'écrie-t-il en levant la main au ciel , JE N'AI JAMAIS TRAHI LES INTÉRÊTS DU ROI. Il ne dit plus un mot pendant qu'on lut le reste de l'arrêt. Il semblait , dans ce premier moment , que l'idée de paraître criminel le rendît insensible à l'idée de mourir ; il semblait que la douleur de paraître infidèle envers son maître , qu'il avait toujours si tendrement chéri , fût le seul supplice qui s'offrit à ses regards.

Après la lecture de l'arrêt , ses yeux rencontrent encore celui qui devait l'exécuter. Son cœur se soulève à cet aspect : *Moi , mourir de la main d'un bourreau !* Puis , après s'être livré quelques moments à son indignation , après avoir demandé sur *quelles têtes frappait la foudre , puisqu'elle épargnait celle de ses assassins* , il se retourne vers son confes-



seur<sup>1</sup>, et lui adresse ces mots avec une tranquillité subite : *Monsieur, dans un instant je recevrai vos conseils ; mais j'ai besoin qu'on me laisse à moi seul pendant quelques minutes ; il faut que je me remette du coup que l'on vient de me porter.* En disant ces paroles, il promenait la main sur son cœur. On l'observe ; il s'aperçoit que ses mouvements sont épiés ; il dissimule quelque temps, paraît calme, demande à sortir, et en rentrant se précipite sur la pointe d'un compas qu'il se plonge tout entier dans le sein. On accourt, on ouvre ses vêtements. *Il n'est plus temps, s'écrie-t-il, tout est fini...* Religion sublime, il n'y avait que vous qui pussiez lui en faire un crime : la vertu toute seule l'eût admiré<sup>2</sup> !

Le coup n'avait pas atteint le cœur ; la pointe du compas, quoique enfoncée de *quatre pouces*, avait été *émoussée sur une côte*, parce que mon père avait été obligé de se ployer pour se frapper sans être vu. On retire le fer de la plaie ; on le remet tout ensanglanté entre les mains de son confesseur. Cet homme vertueux fait parler cette vérité tout à la fois terrible et consolante dont il est le ministre. Mon père court se prosterner au pied de l'autel, et levant les yeux vers le ciel : *Mon Dieu, vous me le pardonnerez, puisque vous n'avez pas voulu que je périsse sous le coup.* Dès cet instant, la paix et la consolation descendirent dans son âme ; sa tranquillité égala son courage ; la victime que l'on mène à l'autel ne tend pas au couteau du sacrificateur une tête plus docile que mon père n'offrit la sienne à tous les opprobres dont on se plut à le charger ; et il eût pu dire comme ce fier guerrier dévoué aux proscriptions ministérielles d'un règne à jamais effrayant : *Je ne suis plus Saint-Preuil ; mais je suis un agneau.*

Un moment de fièvre avait suivi le coup qu'il s'était donné. On avait obtenu de lui qu'il se jetât sur un lit. Son confesseur

<sup>1</sup> M. Aubry, curé de Saint-Louis dans l'Isle. -- <sup>2</sup> Voyez p. 494, note.

s'était dépouillé d'une partie de ses vêtements pour le couvrir. Etendu sur ce lit de douleur, il s'entretenait avec ce vénérable ministre. On lui annonce ses commissaires; il détourne la tête pour ne pas les voir. Eux-mêmes semblent redouter ses regards : ils restent à dix pas derrière lui. *Il n'y a plus de grâce à espérer, dit l'un d'eux; avouez que ce sont MM. de Gadville et de Chaponnay qui vous ont conseillé tout ce que vous avez fait.* — *J'ai assez dit la vérité ici-bas,* répond mon père, sans tourner la tête; *je ne songe plus qu'à l'aller dire là-haut, où elle sera écoutée.* Puis, s'adressant à son consolateur : *Dites à ces messieurs qu'ils se retirent, je n'ai pas besoin de leur ministère; je dois et je veux les croire honnêtes; mais un honnête homme peut se tromper... Il est triste que j'en sois la victime!* Voilà les emportements, voilà les fureurs, voilà les blasphèmes auxquels ce malheureux s'est livré.

Le chapelain de la prison vient, selon l'usage, dire le salut. Mon père se prosterne de nouveau devant les autels; lui-même entonne les prières; sa voix seule était assurée parmi toutes celles qui se faisaient entendre.

Une heure après que ses commissaires étaient sortis, entre un bourreau qui tourne autour de lui, les yeux baissés, voulant et n'osant lui parler. Il était dans cet instant plus calme que jamais : il faisait la controverse avec le curé de Saint-Louis, comme s'il eût été sur les bancs de l'école, et non sur les bords de l'échafaud. *Me voulez-vous quelque chose?* dit-il à cet homme dont il aperçoit l'embarras. Le bourreau, les larmes aux yeux, lui présente un bâillon... *Mais on ne veut donc pas,* dit mon père, *que je puisse parler, même à mon confesseur?... Allons, faites ce qui vous est ordonné. Je suis innocent devant les hommes, mais je suis trop coupable devant Dieu. J'ai voulu attenter à mes jours, il faut que j'expie ce scandale... Je vous en demande pardon à tous.* Le bourreau lui répond en sanglotant : *Monsieur le comte, j'ai eu des ordres*

*réitérés, et je ne puis qu'obéir; on vous l'ôtera quand vous sortirez. Apparemment qu'on a eu de nouveaux ordres, puisqu'on ne l'a pas ôté.*

Dans la vérité, l'exécuteur, moins inhumain que ceux qui le faisaient agir, avait résisté au premier commandement qu'il avait reçu; il avait représenté que *jamais il n'avait entendu parler d'une pareille peine*. On lui avait répondu : *Faites comme vous pourrez, mais il faut que cela soit.*

Une soif ardente dévorait mon père; il demande un verre d'eau : on le lui refuse. Des besoins naturels se font sentir; il demande à les satisfaire : on le lui refuse. Son confesseur lui avait promis, de la part des magistrats, qu'il partirait le soir pour le lieu de son supplice, et qu'un carrosse l'y conduirait : à quatre heures on vient lui annoncer qu'il faut partir, et partir dans un tombereau ! On venait d'arrêter un voiturier qui passait par hasard vis-à-vis de la prison; malgré sa réclamation, on l'avait forcé de prêter son tombereau à cet infâme ministère; on avait, sur la place même, charpenté à la hâte une planche pour servir de banc. On craignait la clémence du souverain; on tremblait que la victime n'échappât; on était déjà ivre du sang qu'on allait répandre. Mon père ne peut tenir à ce dernier affront; il fait un effort pour s'écrier, et fixant sur son confesseur des regards d'étonnement et de reproche, il lui adresse ces mots mal articulés : *J'étais payé pour m'attendre à tout de la part des hommes; mais vous, Monsieur, vous me trompez!* Ce ministre respectable, non moins confondu que mon père, lui répond à l'instant : *Monsieur le comte, ne dites pas que je vous ai trompé, dites que nous avons été trompés tous les deux.* Mon père regarde encore une fois cet appareil d'ignominie, et, portant ses yeux vers le ciel : *Allons, il faut boire le calice jusqu'à la lie!* et il entre dans ce tombereau réservé aux assassins, aux parricides et aux sacrilèges.

Français, *nation généreuse*, c'est ainsi que vous appelait mon père; noblesse guerrière, l'honneur de cette nation, vous l'avez vu, cet homme qui était devenu par choix un de vos compatriotes et un de vos membres; cet homme toujours digne de suivre vos exemples, digne quelquefois d'en servir lui-même, vous l'avez vu promener au milieu de votre capitale, avec un appareil dans lequel une cruauté ingénieuse semblait s'être exercée à rassembler tout ce qu'un homme peut essayer de duretés et de honte, repaissant les regards d'une populace prévenue qui insultait à son malheur, et d'ennemis acharnés qui venaient s'abreuver de son sang; vous l'avez vu, et — obligés, malgré vous, de reconnaître sous ce fardeau d'ignominie celui que votre roi lui-même avait couvert de gloire après une bataille qui avait sauvé la France — pour un instant vous n'avez plus reconnu votre patrie. Vous avez cherché cette douceur de mœurs, cette magnanimité, cette hospitalité si vantée, ce respect si ancien pour les défenseurs de l'État, source de l'héroïsme des sujets et de la grandeur du souverain. Vous avez demandé si c'était un triomphe qu'on prétendait remporter sur cette classe d'hommes qui cimentent de leur sang les fondements de la sûreté publique; si c'étaient tous les guerriers qu'on prétendait insulter dans la personne d'un seul, qui, eût-il été coupable, ne devait pas être traité par des juges de France comme il ne l'eût pas été par les plus mortels ennemis de la France dans le temps où ils avaient mis sa tête à prix. Si vous avez tous frémi alors, si tous vous avez plaint mon père dans un moment où peut-être il paraissait coupable à quelques-uns de vous, aujourd'hui que son innocence éclate de toutes parts, vous ne refuserez pas sans doute de joindre votre voix à la mienne dans une cause qui est la vôtre; vous réclamerez pour vos droits violés, pour votre honneur blessé, pour votre sûreté compromise par le jugement de mon père; vous réclamerez pour sa mémoire elle-



même; vous montrerez que, s'il est un pays où les services d'un étranger ne soient payés que par l'envie, où ce nom seul soit un titre d'exclusion à la justice, où il faille se faire respecter des lois au lieu de les respecter, et où l'on ne puisse les invoquer que quand on peut leur commander, ce pays n'est pas celui que vous habitez.

Mais moi, au nom de ces mêmes lois, je demanderai raison, justice, vengeance de tous les supplices qu'on a ajoutés à celui auquel mon père était condamné. On a osé dire qu'on avait voulu le punir d'avoir attenté à ses jours ! Mais depuis quand peut-on faire subir une peine sans avoir signifié un arrêt, sans avoir instruit un procès ? Mais, aux yeux de l'humanité, quel était le crime d'un homme qui voulait se dérober à une mort ignominieuse qu'il ne méritait pas ? Malheur à qui ne concevrait pas ce dernier effort de l'homme outragé ! c'est qu'il n'en aurait jamais eu le germe au dedans de lui<sup>1</sup>. Mais si c'eût été un crime, à qui était-ce à en répondre ? Pourquoi vos infâmes satellites, si ardents à lui enlever tout ce qui pouvait exciter la cupidité, n'ont-ils pas songé à écarter de ses mains tout ce qui pourrait devenir nuisible ? A qui eût-ce été à répondre de tous les effets de son ressentiment, si une force surnaturelle n'en avait pas triomphé ; si, lorsqu'il s'est vu outragé, insulté, lorsqu'il s'est cru trompé par tout l'univers, même par le ministre de la religion, il se fût porté aux derniers excès, et s'il n'eût plus reconnu des hommes dans ceux qui le traitaient comme une bête féroce ?

M'accusera-t-on de sentir ou de peindre trop vivement ? Eh bien ! qu'on écoute le jugement porté il y a dix-sept siècles sur le traitement qu'a éprouvé mon père. Heureusement pour

<sup>1</sup> Est-il nécessaire de faire remarquer que la douleur et l'indignation troublent ici la morale du jeune orateur ? Il oublie que, la loi naturelle qui régit l'humanité tout entière condamnant le suicide, la tentation de se donner la mort pour se dérober à l'opprobre ne peut être un mouvement de vertu.



l'humanité, de tels exemples sont rares. J'en ai cherché vainement dans les proscriptions de Sylla, parmi les cruautés de Tibère. Enfin j'en ai trouvé un... Laissons parler l'écrivain qui le rapporte. « Caligula est le seul monstre qui ait imaginé de fermer avec une éponge la bouche des suppliciés, pour leur ôter la faculté de proférer une seule parole. Avait-on jamais privé un mourant du pouvoir de se plaindre ? Il craignait que dans ces derniers moments la douleur ne s'exprimât avec trop de liberté. Tyran farouche ! permets au moins à tes victimes de rendre le dernier soupir ! laisse une issue à leur âme ! qu'elle sorte par une autre voie que par des blessures <sup>1</sup>... » Non, ce prodige de cruauté, qui, dans le plus abominable des siècles, sous le plus cruel des tyrans et le plus corrompu des sénats, excita encore un étonnement universel, n'a pas été ordonné par le premier tribunal d'une nation généreuse et d'un roi bienfaisant. Deux hommes, deux hommes seuls l'ont ordonné, et tous deux étaient alors simples particuliers. Leurs fonctions étaient remplies, le jugement était clos, l'arrêt était signifié, l'échafaud était prêt, mon père n'existait plus pour eux ; il n'existait plus pour aucun de ses juges, il était mort civilement : et deux hommes seuls, sans droit, sans pouvoir, sans mission, ont pris sur eux de prononcer et d'exécuter clandestinement un jugement différent de celui de leur cour, de manquer à une parole donnée par l'homme du roi et portée par le ministre de la religion, de renverser toutes les lois reçues, de rappeler un malheureux à la vie pour lui infliger une nouvelle mort, pour lui en infliger mille plus cruelles que celle qu'on lui préparait ! et, de ces deux hommes, le premier était celui qui, sollicité d'accorder un court délai aux juges pour s'instruire et à l'accusé pour se défendre, avait répondu que, *s'il pouvait doubler encore les séances, il les doublerait ;*

<sup>1</sup> Sénèque. *De ira*, lib. III, c. 19.

le second était celui qui avait déclaré que, *si mon père lui échappait d'une façon, il ne lui échapperait pas de l'autre....* Je me tais. Mais, ô vous, qui frémissiez sans doute à la simple lecture de ces horribles détails, jugez ce qui doit se passer dans le cœur d'un fils obligé de s'en pénétrer, obligé de filtrer, pour ainsi dire, le calice d'amertume dont on a abreuvé son père, de fouiller dans ses plaies pour en montrer toute la profondeur; et si, malgré la loi que je m'étais imposée, si, malgré mon profond respect pour un tribunal dont j'implore encore l'équité en éclairant son erreur, je me sens quelquefois poussé malgré moi au delà des bornes que je m'étais prescrites; si tout mon sang se soulève à la vue d'un père, d'un malheureux vieillard couvert de cicatrices, accablé de cruautés, chargé d'opprobres, traîné à un supplice injuste comme le plus méprisable des malfaiteurs, privé dans ses derniers instants d'une faculté qu'on laisse au plus vil criminel, traité en esclave, tandis que son palefrenier a été érigé en juge de ses opérations; enfin, à la vue de mon père bâillonné, si mon indignation s'allume, si mon cœur laisse couler quelques gouttes du poison brûlant qu'on y a versé et qui déborde de toutes parts, que celui qui ose me condamner prononce la peine que je mérite.

Suivons-le, cet infortuné, jusqu'au dernier soupir. Comme il allait au supplice, un homme décoré d'un cordon rouge fend la presse, s'approche le plus qu'il peut de mon père, et le suit jusqu'à ce qu'il en ait été aperçu. Mon père le voit et détourne ses regards. On a ignoré son nom et ses motifs. Était-ce un ami désolé, qui venait faire ses adieux? était-ce un ennemi déchiré de remords, qui venait demander son pardon? Mon père eût-il détourné les regards si c'eût été un ami?

Parvenu au lieu du supplice, on le mande à l'hôtel de ville; il refuse d'y aller. — *Le Ciel*, dit-il, *me fait la grâce de*

*leur pardonner : si je les voyais une fois de plus, je n'en aurais pas le courage.*

Arrivé au pied de l'échafaud, on lui lit encore son arrêt : à ces mêmes mots, d'*avoir trahi les intérêts du roi*, il repousse le lecteur avec une indignation mêlée de dédain, et marche à la mort sans vouloir entendre le reste. Il était déjà sur le second échelon; il descend tout à coup, et s'adressant au seul ami qui lui restât alors dans ce monde : — *Eh quoi! Monsieur, est-ce que vous allez m'abandonner? Et mon corps... — Moi, vous abandonner! s'écrie ce ministre respectable, ah! Monsieur, je ne vous quitterai qu'après vous avoir fait rendre les honneurs de la sépulture; et je vous réponds qu'ils vous seront rendus. — Pardon, Monsieur, mon doute était un crime; je n'ai pas dû moins attendre de vous...* Ministre véritablement digne de la religion dont vous étiez l'organe, c'est vous qui avez adouci pour mon père les horreurs de la mort, et pour moi le supplice de la vie; c'est à vous seul qu'il a dû et sa consolation dernière, et ces tristes honneurs que la haine lui eût enviés. Que votre nom vive à jamais dans les cœurs sensibles; et soyez éternellement l'exemple et l'honneur du sacerdoce et de l'humanité!

Tous deux sont montés sur l'échafaud. Mon père en fait le tour, promène ses regards sur l'assemblée, les reporte vers le ciel. Ses yeux disaient au peuple ce que sa voix enchaînée murmurait avec peine à ceux qui l'environnaient : *Je meurs innocent. — Qu'on m'ôte ces liens*, dit-il à l'exécuteur. — *Monsieur le comte, ils doivent servir à vous attacher les mains derrière le dos. — On peut me couper la tête sans me lier les mains : j'ai vu plus d'une fois la mort d'aussi près. — Monsieur le comte, c'est l'usage. — Si c'est l'usage, faites.* Il se met à genoux, il demande la posture la plus commode pour l'exécution, et s'y place. On attache ses mains; on découvre cette tête blanchie au milieu des travaux et des périls de la guerre; on couvre ses

yeux du bandeau fatal. On ne le frappait pas : — *Qu'attend-on encore*, dit-il à l'exécuteur. — *M. le comte, il n'est pas temps d'exécuter l'arrêt.* Son confesseur l'avertit qu'il est encore des vœux qu'il faut offrir au Ciel à haute voix. On lui ôte enfin cet affreux bâillon. — *En ce cas*, dit-il au bourreau, *attends que j'aie fini; et surtout ne frappe pas que je ne te le dise.* Il commence d'une voix ferme cette prière qu'on ne lui laisse pas achever. On le frappe; le coup porte à faux; mon père tombe sur le visage; un bourreau saisit sa tête, un autre son corps, un troisième la hache. La moitié des spectateurs étouffe dans ses sanglots, et, du milieu d'un groupe de ses ennemis qui étaient venus jouir de leur triomphe, on entend sortir ce cri : *Plût à Dieu qu'on l'eût manqué vingt fois !*

O mon père ! si vous m'avez laissé de grands malheurs à pleurer, de grands devoirs à remplir, vous m'avez aussi laissé de grands exemples à suivre et de grandes vertus à retracer. Votre courage instruit le mien, et la mort, mille morts ne m'empêcheront pas de réclamer contre l'injustice de la vôtre. La France entière retentira de mes cris ; j'irai jusqu'au trône ; j'embrasserai les pieds de l'auguste monarque qui y fait asseoir avec lui l'incorruptible équité ; je m'écrierai : « Sire, grâce et justice ! grâce pour un infortuné obligé de se plaindre à Votre Majesté de la première cour de son royaume ; justice pour un homme vertueux, immolé par la calomnie au sein de ce même royaume.

« Mon père, Sire, a versé sur un échafaud les restes d'un sang presque épuisé par soixante ans de combats ; et le même coup qui l'a frappé a ébranlé jusque dans ses fondements la sûreté publique, a porté l'alarme jusque dans les consciences les plus pures, a semé le découragement jusque parmi les serviteurs les plus zélés de Votre Majesté. Oui, Sire, je mérite de ma patrie, je sers mon roi lorsque je venge mon père.

« Jusqu'à son dernier jour, l'auguste aïeul de Votre Ma-

jesté a gémi sur l'odieux arrêt, source de tant de malheurs : il a dit *que ce ne serait pas lui qui en répondrait, qu'on l'avait trompé*. Ceux qui l'ont entendu existent.

« Mais, Sire, un discours se borne à quelques témoins, il se perd en peu de temps : l'arrêt de mon père a été envoyé à six mille lieues ; il passera jusqu'à la postérité la plus reculée.

« Les bontés dont ce prince a daigné me combler par la suite, celles que Votre Majesté a daigné me perpétuer, n'assurent pas encore le triomphe complet de l'innocence, parce que la compassion peut accorder à un malheureux ce que l'équité doit à un opprimé.

« L'injustice subsistera tant que le jugement injuste ne sera pas anéanti.

« C'est ce jugement, Sire, que je viens aujourd'hui dénoncer à Votre Majesté, en même temps qu'à l'univers. Je n'implore aucune faveur ; je demande seulement qu'il ne me soit pas fait un déni de justice. Que les lois m'écoutent, et qu'elles s'arment de toute leur rigueur. Que la prison dans laquelle mon père a gémi si longtemps s'ouvre, s'il le faut, pour me recevoir, et que je n'en sorte que pour éprouver le même sort que lui, si je ne démontre pas et son innocence et l'iniquité de son arrêt.

« Qu'on ne me demande plus par combien de moyens je combats cet arrêt funeste, combien de contraventions aux lois j'articule contre lui. Il existe un moyen perpétuel et constant depuis la première ligne de la procédure jusqu'à la dernière : et cette procédure, dans toutes ses circonstances, dans son ensemble, n'est elle-même qu'une seule contravention perpétuelle et constante à tout ce qu'on connaît sous le nom de lois, de justice et d'humanité.

« Enfin, Sire, j'apporte à Votre Majesté trois grandes vérités : elles sont démontrées, elles sont invincibles. Que



Votre Majesté elle-même daigne en tirer trois conséquences qui sont nécessaires, qui sont infaillibles.

« *Mon père n'était pas coupable.* Donc j'ai le droit de demander une réparation pour sa mémoire.

« *Mon père, eût-il été le plus coupable des hommes, a été mal jugé.* Donc j'ai le droit de demander un autre jugement.

« *Mon père, d'après l'état du procès, ne pouvait pas être bien jugé.* Donc j'ai le droit de demander, ou que d'autres juges me soient nommés, ou que le procès soit rappelé à son véritable état.

« J'attends avec confiance cette justice éclatante du maître que je sers. La promesse qu'il a daigné me faire d'une *protection spéciale* ne sera pas une vaine promesse. La voix de l'infortune qui s'élève avec celle de l'innocence ne s'élèvera pas en vain. Votre Majesté sait que le sang de l'homme juste crie jusqu'au ciel, quand il n'est pas écouté sur la terre : elle croira que ce serait le répandre une seconde fois que de ne le pas venger. Elle arrachera des fastes de la France un arrêt que les nations étrangères n'ont cessé de lui reprocher jusqu'à ce jour ; un arrêt dans lequel tout le monde a vu une peine, et dans lequel personne n'a encore vu un crime ; un arrêt, enfin, monument d'injustice et d'ingratitude pour un général qui ne devait pas s'attendre à ce prix de ses services, monument d'inquiétude et d'effroi pour tous ceux qui courent la même carrière que lui. Le jugement vengera l'innocence outragée, rassurera l'innocence alarmée. Les défenseurs de l'État, n'étant plus troublés par la crainte de voir travestir en délits jusqu'à leurs services, se livreront avec sécurité à ces transports de zèle qui ont toujours distingué les guerriers français pour leur souverain ; et, si les vœux de la reconnaissance peuvent appeler les faveurs de l'Être suprême sur les rois, qui en sont l'image par leurs bienfaits plus encore que par leur puissance, quel degré de gloire et de prospérité ne

sera pas réservé à un monarque pour lequel cet Être suprême sera sollicité, tout à la fois, par un fils arraché au plus grand des malheurs, par toute une portion de ses plus fidèles sujets arrachée au plus grand des dangers, par la vertu même arrachée à l'ignominie, par l'humanité entière intéressée à la conservation de ses droits, au maintien de ses lois et à la proscription de tout ce qui tend à violer les uns et à abuser des autres. »

Dix commissaires, pris dans le conseil d'Etat privé du roi, examinèrent l'affaire. D'Aguesseau les présida en qualité de doyen, et Lambert, maître des requêtes, fut le rapporteur.

Un premier arrêt, daté du 21 avril 1777, ordonna *l'apport des charges et procédures du greffe du parlement de Paris au greffe du Conseil*. Un second arrêt du même conseil, *cassa*, le 25 mai 1778, *l'arrêt rendu par le parlement de Paris, le 6 mai 1766*, contre Thomas-Arthur de Lally, *etc.*, *et tout ce qui a suivi cette condamnation*. Un troisième arrêt du 21 décembre de la même année nomma le jeune comte de Lally *curateur à la mémoire de son père*, et envoya la cause au parlement de Normandie.

Ce mémoire, produit au conseil d'Etat du roi, en 1777, fut signifié, en 1779, par le comte de Lally, en *qualité de curateur à la mémoire de son père*, au procureur général du parlement de Rouen; et, en 1783, au procureur général du parlement de Dijon, lorsque le procès passa à cette cour, après la cassation des huit arrêts du parlement de Rouen, qui avait reçu l'intervention du sieur Duval d'Eprémesnil. Publié à Rouen en 1779, à Dijon en 1783; lacéré et brûlé par le bourreau, le 23 août 1783, en vertu d'un arrêt du parlement de Bourgogne, ce même plaidoyer fut reproduit, en 1786, au conseil d'Etat du roi, avec la demande en cassation formée contre l'arrêt du parlement de Dijon.

---

## PÉRORAISON DU PLAIDOYER

présenté en 1780 , au parlement de Rouen , par le comte DE LALLY-TOLENDAL , capitaine de cavalerie dans le régiment des cuirassiers, curateur à la mémoire du feu comte DE LALLY son père. — Contre M. DUVAL D'ÉPRÉMESNIL, conseiller au parlement de Paris, neveu, par son père, du feu sieur DUVAL DE LEYRIT.

La sentence du conseil d'Etat , qui avait cassé l'arrêt de mort porté en 1766 , ne suffisait pas à la piété filiale de l'orateur ; il voulut de plus que l'innocence de son père fût juridiquement reconnue par une seconde sentence déclarant en termes exprès qu'il n'avait pas été coupable du crime de lèse-majesté. Tel était l'objet du renvoi au parlement de Normandie ; et l'affaire allait être jugée selon les désirs du jeune comte, quand Duval d'Eprémesnil intervint , comme neveu de défunt sieur Duval de Leyrit , qui avait été un des principaux accusateurs du général exécuté. Cet avocat , déjà célèbre par son éloquence , prétendit qu'on ne pouvait revenir sur cette cause sans noircir la mémoire de son oncle <sup>1</sup>. Voici les dernières pages de la réponse du comte de Lally.

..... Sans avoir reçu de moi l'ombre d'une offense, sans droit, sans nécessité, sans utilité, sans pitié pour des malheurs qu'il n'a pas même d'intérêt à prolonger, sans respect pour la vérité qu'il n'a pas même d'intérêt à obscurcir, sans égard pour la mémoire de son oncle qu'il a abandonnée autrefois , qu'il compromet aujourd'hui , et que la crédulité elle-même ne peut pas regarder comme le mobile réel d'une entreprise impossible, gratuitement , publiquement, M. d'Eprémesnil vient troubler une réclamation sacrée qui ne pouvait lui porter aucun préjudice. Il publie , il imprime , il répand une diffamation que sa demande, même fondée, ne l'eût pas autorisé à mettre au jour. Il représente le père comme un lâche, comme un traître, comme le criminel le plus odieux qui ait jamais existé. Il représente le fils comme un factieux , comme un incendiaire, comme un sacrilège, comme un athée. Enfin, Messieurs, pour sentir combien mes demandes sont, je ne dis

<sup>1</sup> Ce plaidoyer a 314 pages in-4°.

pas seulement justes, mais excessivement modérées, rappelez-vous ce trait par lequel mon adversaire a fini, ce trait qui est encore du nombre de ceux qui n'ont jamais eu d'exemple : cette évocation de l'ombre de mon père ; ce discours qu'on m'a fait adresser par elle, et que je regarde comme la mesure de ce que la cruauté d'un homme peut inventer, et de ce que la sensibilité d'un autre peut souffrir.

Et vous avez voulu parler des droits de la nature ! et vous êtes père ! Que dis-je ? le cri public annonce de toute part que vous devez réclamer ce titre auprès de vos juges, que vous devez fixer leurs regards, appeler leur intérêt sur cet enfant que le Ciel vous a donné. Ah ! je serai peut-être le premier à répandre des larmes, si cette scène s'exécute. Je le respecte, cet enfant, son âge, sa candeur, les vertus dont ses traits offrent le présage. Je n'ai pu, sans émotion, le voir à vos côtés pendant toutes nos audiences. Je suis loin d'avoir osé contre vous ce que vous avez osé contre moi, quoique vous fussiez l'agresseur ; mais je vous jure que je n'aurais jamais eu le courage de plaider devant lui, si son enfance ne lui eût épargné le chagrin de me comprendre. Je change les positions pour un instant. Je suppose, ce qu'à Dieu ne plaise ! que vous descendiez aujourd'hui au tombeau, que votre fils soit dans un âge raisonnable, et que je poursuive contre lui la réparation des outrages dont vous avez accablé mon père et moi : croyez que je lui demanderais pardon, à votre fils, de la nécessité cruelle à laquelle je serais réduit. Croyez que je lui dirais : « Votre père a eu des vertus, votre père a eu des époques glorieuses dans sa vie. Plus d'une fois il a ravi, dit-on, l'admiration publique. Il a été une cause, et c'était la cause d'une mère, dans laquelle il a fait couler les larmes de tous ceux qui l'écoutaient. Il a été une autre cause, et c'était la cause de la patrie, dans laquelle il a enflammé d'un enthousiasme héroïque, dans laquelle il a élevé au-dessus d'eux-

mêmes et les magistrats et les citoyens dont il était environné. Mais il a eu un instant de passion; et cette passion a produit sur lui ce qu'elle produit sur tous les hommes : elle l'a rendu cruel et injuste. Il a calomnié mon père, il m'a calomnié moi-même. Je puis vous sacrifier mon injure; mais je ne puis ni ne dois vous sacrifier celle de mon père. Je dois prouver que mon père était innocent; tâchez de prouver que le vôtre n'était pas coupable; tâchez de prouver que, s'il a cherché à tromper les autres, du moins il était trompé lui-même; que, si sa bouche a dit le mensonge, du moins son cœur n'a pas connu la vérité.» Voilà, Monsieur, ce que je dirais à votre fils. Mais faire une recherche barbare des injures les plus sanglantes pour vous en accabler en sa présence! mais vous prodiguer devant lui les noms d'*imposteur*, de *lâche*, de *prévaricateur*, de *traître*! mais vous haïr davantage, mais le haïr lui-même, parce qu'il vous défendrait! mais mettre mon orgueil et ma joie à le désespérer, à le déchirer! mais, pour goûter cette joie coupable, offenser jusqu'aux premiers sentiments, renverser jusqu'aux premières lois de la nature, abattre d'une main sacrilège la barrière qui sépare les vivants et les morts, vous faire sortir de votre tombeau, pour dire à ce malheureux enfant : *Ne m'imites pas, mon fils, ne me défendez pas!*... j'aimerais mieux mille fois y descendre moi-même!

Ah! Messieurs, je vous demande justice, et vous me la devez. Qui de vous n'a pas senti tout ce que je devais éprouver? qui de vous n'a pas frémi de tous les chagrins qui sont venus fondre sur moi? Eh! que parlé-je de chagrins? A peine ai-je pu me garantir des remords, depuis ce moment affreux. Cette ombre que l'on a évoquée, pour l'insulter avec tant d'inhumanité, je n'ai plus cessé de la voir. Elle est restée attachée à mes pas, plaintive, désolée, me demandant vengeance et accusant ma faiblesse. Le jour, la nuit, à cet instant plus que jamais, sa douleur me poursuit, son aspect me



déchire, ses reproches m'accablent. Je l'entends qui me crie : « Mon fils ! et tu étais présent, et j'ai été outragé à ce point ! tu as pu l'écouter, et tu as pu le laisser achever, ce discours impie que l'on a prêté à ton père ! tu ne t'es pas élevé dès le premier mot ! tu n'a pas imposé silence à la voix qui blasphémait la nature et la vérité ! Moi, t'exhorter à *ne pas m'imiter* ! Ah ! j'eus des défauts sans doute, et c'est le partage de l'humanité : mais dis, crois-tu pouvoir jamais être plus attaché à tes devoirs, plus fidèle à ta patrie, plus idolâtre de ton roi, plus prodigue de ton sang pour l'une et pour l'autre, que ton père ne l'a été ? Moi, t'exhorter à *ne pas me défendre* ! tu sais si c'est là ce que j'ai demandé, ce que j'ai attendu de toi en mourant ! Tu as lu mes derniers écrits, tu as entendu ceux qui ont reçu mes dernières paroles ; tu sais si, dans le fond de mon cachot, si, à la face des autels témoins de ma condamnation, si, en descendant de l'horrible tombereau dans lequel ils m'avaient garrotté, si, à l'aspect de l'échafaud qui allait recevoir mon sang, si, en posant le pied sur le funeste échelon, j'ai tracé une seule ligne, proféré un seul mot, fait un seul geste qui ne fût un garant de mon innocence ! Ma voix, ma voix fût restée libre, lorsqu'on me traînait au supplice, si elle eût parlé le langage qu'on ose me faire tenir, quand je n'existe plus pour les confondre. Les cruels ! ils ont voulu m'ôter l'honneur ; ils ont réussi à m'ôter la vie, et ils ne veulent pas même me laisser reposer en paix au sein de la mort que je leur dois. Ils viennent m'arracher à mon lugubre asile, pour me faire dévorer encore de nouvelles insultes ; et, ne sachant plus quels tourments inventer, ils ont fini par forcer ma bouche à me calomnier, après l'avoir empêchée autrefois de me défendre. Et tu l'as souffert ! Qu'est devenue ta tendresse ? qu'est devenu ton courage ? n'ai-je plus de vengeur ? n'ai-je plus de fils ?... » Arrêtez, ombre chère et sacrée, arrêtez ! Oui, vous avez un fils, et il est toujours le même,

pénétré de vos vertus et brûlant de les imiter, convaincu de votre innocence et ne respirant que pour la défendre. Mon père, mon malheureux père! vous m'avez donné, vous m'avez laissé une vie d'amertume et de désespoir : eh bien ! je le jure par vous, j'en atteste le Ciel, je ne changerais pas ma douloureuse existence contre l'existence la plus brillante qui m'enlèverait à votre défense. Croyez que tous les supplices qui peuvent accabler l'humanité se sont rassemblés sur votre fils, dans l'instant où vous avez été si cruellement outragé; croyez que j'ai remporté la victoire la plus difficile peut-être qu'il soit donné à l'homme de remporter; mais croyez surtout que je n'ai pu la remporter que pour vous. Non — et je le dis sans crainte devant des magistrats qui sont hommes avant d'être juges — non, mon respect pour les lois et pour leurs ministres, quelque profond qu'il soit, n'eût pas suffi à lui seul pour me contenir : mais j'ai songé que je les invoquais pour vous; j'ai songé qu'il était inutile à votre cause qu'on vît se déployer, dans toute son étendue, la barbarie de vos ennemis; et je me suis immolé moi-même, dans l'espoir que le sacrifice de la nature tournerait au profit de l'innocence. Hélas ! nous avons encore tous les deux, vous plus d'un outrage à essuyer, et moi plus d'un supplice à souffrir. Les rumeurs publiques portent tous les jours jusqu'à moi les menaces de la haine et de la vanité. Des voyages se font, des conseils se tiennent, des pièces prétendues victorieuses se tirent de l'oubli ou du néant. Toutes les passions réunies ont conjuré contre la vérité. Eh ! qui sait si elles ne parviendront pas à répandre encore sur elle quelques nuages pendant quelques instants ? Sans doute il est un art de faire paraître l'innocence même coupable, puisque vous avez péri sur un échafaud. Mais rassurez-vous, ô mon père ! l'heure de la justice approche... Guerriers, jurisconsultes, citoyens, vous qui m'avez encouragé dans ma défense, vous qui m'avez soutenu dans mes

peines , vous que l'on m'a fait un crime d'intéresser, vous que l'on va se faire une gloire de séduire, écoutez la prière que je vous adresse. Il me serait affreux que vos suffrages me fussent enlevés un seul instant. Il me serait affreux que mon père fût, un seul instant, noirci dans votre esprit. Vous allez entendre son accusateur : si vous sentez s'élever au dedans de vous un seul doute ; si, peu instruits de la vérité de quelque fait, vous êtes ébranlés par l'illusion du roman, je vous en conjure par vos vertus , par celles de mon père , par nos malheurs, par notre sang qui a longtemps coulé dans les combats avant de couler sur les échafauds, par cette ombre défigurée que l'on a traînée ignominieusement, que l'on a chargée d'opprobres à vos yeux et aux miens, par ce nom chéri qui subjugue, qui entraîne tous les cœurs français, par le nom de votre roi qui a proscrit l'arrêt de notre condamnation , suspendez votre opinion jusqu'à ce que nos juges aient prononcé. Rappelez-vous, opposez à chaque imprécation de notre cruel ennemi, ces paroles sacramentelles qui lui sont échappées à lui-même, ces paroles si terribles pour lui, et si consolantes pour nous : LA VÉRITÉ EST AU PROGÈS. Et vous, juges intègres, souffrez que je tombe à vos pieds sans vous adresser aucune prière, elle vous offenserait ; mais pour y attendre en silence, et dans une sécurité parfaite, la décision de mon sort. Non, vous ne vous rendrez pas complices des entreprises que l'on ose former contre cette vérité. Non, vous ne renverserez pas de fond en comble toutes les règles de l'ordre judiciaire. Vous ne prononcerez pas un arrêt qui serait un signal de ralliement pour une armée de calomniateurs, et qui m'ôterait jusqu'à l'espoir d'un jugement. Pour complaire à une portion d'hommes aveuglés par l'intérêt personnel et par l'esprit de parti, vous ne rejetterez pas les vœux de tout le militaire français, de toute la noblesse, de tous les citoyens éclairés qui sont encore alarmés par l'arrêt du malheureux

Lally, ceux de la France entière qui demande à être purgée de la honte de cette condamnation. Vous ne tromperez pas l'attente de l'Europe qui a les regards fixés sur vous. Vous ne vous baignerez pas dans le sang innocent que vous vous êtes chargés de venger, et que vous n'avez pas eu le malheur de répandre. Enfin, vous n'étendrez pas jusque sur le fils le supplice injuste du père. Vous ne me condamnerez pas au bannissement; au malheur affreux de renoncer à mes amis qui m'ont consolé, à ma patrie que je chéris, à mon roi que j'adore; à la triste nécessité de promener aux yeux des nations étrangères la seconde victime d'un double déni de justice; au tourment insupportable de déposer ainsi perpétuellement contre mon propre pays, et de faire dire à tous ceux qui me verraient : « Ce peuple qui, considéré dans chacun de ses individus, est si bon, si honnête, si généreux, une fois réuni en corps, une fois dominé par l'esprit de corps, aime mieux oublier ses vertus que de réparer ses erreurs. Il n'a pas de lois qui sachent protéger l'innocence; mais il en a qui admettent la délation contre un homme mort depuis treize années, contre un homme immolé en vertu d'un arrêt que son souverain a déclaré illégal et injuste, contre un homme qu'on ne peut plus entendre aujourd'hui et que l'on a craint d'entendre autrefois, contre un homme que l'on somme de répondre du fond de son tombeau et que l'on a envoyé au supplice avec un bâillon qui lui fermait la bouche ! »

Je persiste dans mes conclusions.

Le comte de Lally perdit deux fois sa cause aux parlements de Rouen et de Dijon. L'affaire revint, en 1786, au conseil d'Etat, où elle demeura inachevée, la révolution française étant survenue. L'opinion publique a réhabilité la mémoire du malheureux général, et Louis XVIII a sanctionné les jugements des deux rois ses prédécesseurs, en permettant au fils du comte décapité d'ajouter à ses armes cette devise : INCONTAMINATIS FULGET HONORIBUS.

---

## DISCOURS

## SUR LA CONTRIBUTION DU QUART,

prononcé par Mirabeau <sup>1</sup>, à l'Assemblée Nationale, dans la séance  
du 26 septembre 1789.

Les dépenses de l'Etat augmentaient, et ses ressources diminuaient à mesure que croissait l'anarchie. Un premier emprunt de trente millions, consenti par l'Assemblée Nationale, n'en avait rapporté que trois; un second de quatre-vingts millions, autorisé trois semaines après, n'en produisit que six. Le ministre des finances, qui, comptant sur son habileté, avait jusque-là rassuré les esprits qu'effrayait le danger d'une banqueroute publique, vit bien qu'il n'y avait plus d'espoir que dans un aveu franc et explicite des besoins du trésor : ils s'élevaient à quatre cent cinquante millions. Il confessa donc sa détresse, en proposant à l'Assemblée la contribution du quart des revenus de chaque particulier. Cette demande exorbitante et cette déclaration tardive lui firent perdre le reste de sa popularité. Cependant ses calculs étaient appuyés par le comité des finances, qui avait en même temps reconnu l'urgence de la mesure proposée. Plusieurs députés faisaient au rapporteur de ce comité des questions sur les détails; Mirabeau monta à la tribune.

## MESSIEURS,

Demander des détails sur des objets de détail, c'est s'éloigner de la question. Il y a déjà trois jours que le ministre des finances vous a peint les dangers qui nous environnent, avec l'énergie que réclame une situation presque désespérée; il vous demande les secours les plus urgents; il vous indique des moyens; il vous presse de les accepter. Votre comité des finances vient de vous soumettre un rapport parfaitement conforme à l'avis du ministre : c'est sur cet avis et sur ce rapport qu'il s'agit de délibérer.

<sup>1</sup> Honoré-Gabriel de Riquetti, comte de Mirabeau, avait alors quarante ans.  
*Notes hist.* N° 224.



Mais telle est ici la fatalité de nos circonstances : nous avons d'autant moins le temps et les moyens nécessaires pour délibérer que la résolution à prendre est plus décisive et plus importante. Les revenus de l'Etat sont anéantis, le trésor est vide, la force publique est sans ressorts; et c'est demain, c'est aujourd'hui, c'est à cet instant même que l'on a besoin de votre intervention.

Dans de telles circonstances, Messieurs, il me paraît impossible, soit d'offrir un plan au premier ministre des finances, soit d'examiner celui qu'il nous propose.

Offrir un plan n'est pas notre mission, et nous n'avons pas une seule des connaissances préliminaires indispensables pour essayer de se former un ensemble des besoins de l'Etat et de ses ressources.

Examiner le projet du premier ministre des finances, c'est une entreprise tout à fait impraticable. La seule vérification de ses chiffres consumerait des mois entiers; et si les objections qu'on pourrait lui faire ne portent que sur des données hypothétiques, les seules que la nature de notre gouvernement nous ait permis jusqu'ici de nous procurer, n'aurait-on pas mauvaise grâce de trop presser des objections de cette nature, dans des moments si pressés et si critiques?

Il n'est pas de votre sagesse, Messieurs, de vous rendre responsables de l'événement, soit en vous refusant à des moyens que vous n'avez pas le loisir d'examiner, soit en leur en substituant que vous n'avez pas celui de combiner et de réfléchir. La confiance sans bornes que la nation a montrée dans tous les temps au ministre des finances que ses acclamations ont rappelé, vous autorise suffisamment, ce me semble, à lui en montrer une illimitée dans les circonstances. Acceptez ses propositions sans les garantir, puisque vous n'avez pas le temps de les juger; acceptez-les de confiance dans le ministre, et croyez qu'en lui déférant cette espèce de dictature provisoire,

vous remplissez vos devoirs de citoyens et de représentants de la nation.

M. Necker réussira , et nous bénirons ses succès , que nous aurons d'autant mieux préparés que notre déférence aura été plus entière et notre confiance plus docile. Que si , ce qu'à Dieu ne plaise ! le premier ministre des finances échouait dans sa pénible entreprise, le vaisseau public recevrait sans doute une grande secousse sur l'écueil où son pilote chéri l'aurait laissé toucher ; mais ce heurtement ne nous découragerait pas : vous seriez là , Messieurs ; votre crédit serait intact ; la chose publique resterait tout entière...

Acceptons de plus heureux présages ; décrétons les propositions du premier ministre des finances , et croyons que son génie, aidé des ressources naturelles du plus beau royaume du monde et du zèle fervent d'une assemblée qui a donné et qui doit encore de si beaux exemples, saura se montrer au niveau de nos besoins et de nos circonstances.

Ce discours entraîna l'Assemblée ; on allait adopter par acclamation le décret suivant : « L'Assemblée Nationale , vu l'urgence des circonstances, décrète un secours extraordinaire du quart des revenus de chaque citoyen ; et renvoie , pour le mode , au pouvoir exécutif. » L'orateur reprit :

En énonçant mon avis , je n'ai point entendu , Messieurs, rédiger ma proposition en décret. Un décret d'une importance aussi majeure ne peut être imaginé et rédigé au milieu du tumulte. J'observe que le décret, tel qu'il vient de vous être proposé, ne peut pas être le mien, et je désapprouve la sécheresse de ces mots : *renvoie , pour le mode , au pouvoir exécutif*. Encore une fois , Messieurs , *la confiance* illimitée de la nation dans le ministre des finances justifiera la vôtre ; mais il n'en faut pas moins que l'émanation du décret que vous avez à porter soit expressément provoquée par le ministre. Je vois encore un nouvel inconvénient dans la rédac-

tion du décret : il faut bien se garder de laisser croire au peuple que la perception et l'emploi de la charge que vous allez consentir ne seront ni sûrs, ni administrés par ses représentants. En demandant, Messieurs, que votre délibération soit prise sans aucun délai, je demande aussi que la rédaction du décret soit mûrement réfléchie; et je me retirerai de l'assemblée pour me livrer à ce travail, si vous me l'ordonnez.

Tout le monde l'invite à se retirer. Il reparaît un moment après, avec le projet de décret suivant : « L'Assemblée Nationale, délibérant sur le discours lu par le premier ministre des finances à la séance du 24, où le rapport du comité des finances, frappée de l'urgence des besoins de l'Etat, et de l'impossibilité d'y pourvoir assez promptement si elle se livre à un examen approfondi et détaillé des propositions contenues dans ce discours; considérant que la confiance sans bornes que la nation entière a témoignée à ce ministre l'autorise et lui impose en quelque sorte l'obligation de s'abandonner entièrement à son expérience et à ses lumières, a décrété et décrète d'adopter textuellement les propositions du premier ministre des finances, relatives aux mesures à prendre actuellement pour subvenir aux besoins instants du trésor public, et pour donner les moyens d'atteindre à l'époque où l'équilibre entre les revenus et les dépenses pourra être rétabli d'après un plan général et complet d'imposition, de perception et de dépense; autorise en conséquence le premier ministre des finances à lui soumettre les projets d'ordonnances nécessaires à l'exécution de ces mesures, pour recevoir l'approbation de l'Assemblée, et être ensuite présentés à la sanction royale. »

M. d'Eprémesnil<sup>1</sup>, en combattant ce projet de décret, témoigna sa surprise d'y trouver l'éloge de M. Necker; Mirabeau répondit :

Il me semble que j'ai rarement été inculpé de flagornerie<sup>2</sup>. Lorsque, dans l'arrêté dont l'Assemblée m'a chargé de lui présenter le projet, j'ai rappelé la confiance sans bornes que la nation a montrée au premier ministre des finances, c'est un

<sup>1</sup> Duval d'Eprémesnil, qui avait fait échouer Lally-Tolendal au parlement de Rouen et de Dijon. Ci-dessus, p. 511 et 512. — <sup>2</sup> Mirabeau était un des adversaires les plus constants du ministère.

fait que j'ai raconté , ce n'est pas un éloge que j'ai donné. Je me suis rigoureusement conformé à l'esprit de la décision que l'Assemblée Nationale paraissait adopter, je veux dire l'acceptation de confiance d'un plan que les circonstances ne nous laissent pas le loisir d'examiner, et la déclaration que cette confiance dans le ministre nous paraissait autorisée par celle que lui avaient montrée nos commettants.

Lorsque je me suis retiré pour préparer ce que l'assemblée avait bien voulu me charger de rédiger, on a beaucoup dit que j'allais *rapporter de l'éloquence, et non un décret*. Lorsque je reviens, on accuse mon projet de décret *de sécheresse, d'aridité, de malveillance*. Les amis du ministre insinuent que je veux le compromettre en sauvant de toute responsabilité, dans une occasion si délicate, l'Assemblée Nationale. D'un autre côté, on semble croire que je veux faire manquer les mesures du gouvernement, en spécifiant dans le décret de l'assemblée qu'elle accepte le plan du ministre, de confiance en l'homme et sans discuter son projet.

La vérité ne se trouve jamais qu'au milieu des assertions exagérées; mais s'il est difficile de répondre à des imputations contradictoires, il me sera très-facile de mettre à leur aise ceux qui font de grands efforts pour tâcher de me deviner.

Je n'ai point l'honneur d'être l'ami du premier ministre des finances; mais je serais son ami le plus tendre, que, citoyen avant tout et représentant de la nation, je n'hésiterais pas un instant à le compromettre plutôt que l'Assemblée Nationale. Ainsi l'on m'a deviné, ou plutôt, on m'a entendu; car je n'ai jamais prétendu me cacher. Je ne erois pas, en effet, que le crédit de l'Assemblée Nationale doive être mis en balance avec celui du premier ministre des finances; je ne crois pas que le salut de la monarchie doive être attaché à la tête d'un mortel quelconque; je ne crois pas que le royaume fût en péril quand M. Necker se serait trompé; et je crois que le salut public



serait très-compromis si une ressource vraiment nationale avait avorté, si l'assemblée avait perdu son crédit et manqué une opération décisive.

Il faut donc, à mon avis, que nous autorisions une mesure profondément nécessaire, à laquelle nous n'avons, quant à présent, rien à substituer; il ne faut pas que nous l'épousions, que nous en fassions notre œuvre propre, quand nous n'avons pas le temps de la juger.

Mais, de ce qu'il me paraîtrait profondément impolitique de nous rendre les garants des succès de M. Necker, il ne s'ensuit pas qu'il ne faille, à mon sens, seconder son projet de toutes nos forces, et tâcher de lui rallier tous les esprits et tous les cœurs.

Personne n'a le droit de me demander ce que je pense individuellement d'un plan sur lequel mon avis est que nous ne devons pas nous permettre de discussion. Cependant, afin d'éviter toute ambiguïté et de déjouer toutes les insinuations qui ne tendent qu'à aiguïser ici les méfiances, je déclare que j'opposerais à ce plan de grandes objections, s'il s'agissait de le juger. Je crois que, dans les circonstances infiniment critiques qui nous enveloppent, il fallait créer un grand moyen sans la ressource du crédit; qu'il fallait, en s'adressant au patriotisme, craindre ses réponses, craindre surtout cet égoïsme concentré, fruit de la longue habitude du despotisme, cet égoïsme qui désire de grands sacrifices à la sûreté publique, pourvu qu'il n'y contribue pas; qu'on devait redouter cette multitude d'incidents qui naissent chaque jour, et dont les mauvais effets circulent dans le royaume longtemps après qu'ils ont pris fin autour de nous; que, les circonstances ne promettant pas un retour de confiance assez prochain pour en faire usage immédiatement, se servir du crédit des ressources volontaires, c'était exposer de très-bonnes mesures à être usées quand les sujets d'alarmes ne subsisteront plus; qu'en un mot



c'était d'une contribution forcée qu'il fallait attendre des succès. Et qu'on ne dise pas que ce genre de contribution était impossible. Car de deux choses l'une : ou nous pouvons encore compter sur la raison des peuples et sur une force publique suffisante pour effectuer une mesure nécessaire à leur salut , ou nous ne le pouvons plus. Dans le premier cas , si la contribution était sagement ordonnée, elle réussirait ; dans le second, peu nous importerait qu'elle échouât, car il serait prouvé que le mal serait à son dernier période.

Mais cette opinion , comme toute autre, n'est pas une démonstration ; je puis avoir tort, et je n'ai pas même le temps de m'assurer si j'ai tort ou raison. Forcé de choisir en un instant pour la patrie , je choisis le plan que, de confiance pour son auteur, elle préférerait elle-même ; et je conseille à l'Assemblée Nationale de prendre le parti qui me paraît devoir inspirer à la nation le plus de confiance, sans compromettre ses véritables ressources.

Quant à la prétendue sécheresse du décret que je propose, j'ai cru jusqu'ici que la rédaction des arrêtés du corps législatif ne devait avoir d'autre mérite que la concision et la clarté. J'ai cru qu'un arrêté de l'Assemblée Nationale ne devait pas être un élan de rhéteur ou même d'orateur ; mais je suis loin de penser qu'il faille négliger en cette occasion les ressources de l'éloquence et de la sensibilité. Malheur à qui ne souhaite pas au premier ministre des finances tous les succès dont la France a un besoin si éminent ! Malheur à qui pourrait mettre des opinions ou des préjugés en balance avec la patrie ! Malheur à qui n'abjurerait pas toute rancune, toute méfiance, toute haine sur l'autel public ! Malheur à qui ne seconderait pas de toute son influence les propositions et les projets de l'homme que la nation elle-même semble avoir appelé à la dictature ! Et vous, Messieurs, qui, plus que tous autres, avez et devez avoir la confiance des peuples, vous devez plus par-

ticulièrement sans doute au ministre des finances votre concours et vos recommandations patriotiques. Ecrivez une adresse à vos commettants, où vous leur montriez ce qu'ils doivent à la chose publique, l'évidente nécessité de leurs secours et leur irrésistible efficacité, la superbe perspective de la France, l'ensemble de ses besoins, de ses ressources, de ses droits, de ses espérances, ce que vous avez fait, ce qu'il vous reste à faire, et la certitude où vous êtes que tout est possible, que tout est facile à l'honneur, à l'enthousiasme français... Composez, Messieurs, publiez cette adresse; j'en fais la motion spéciale : c'est, j'en suis sûr, un grand ressort, un grand mobile de succès pour le chef de vos finances. Mais, avant tout, donnez-lui des bases positives; donnez-lui celles qu'il vous demande, par une adhésion de confiance à ses propositions, et que, par votre fait du moins, il ne rencontre plus d'obstacles à ses plans de liquidation et de prospérité.

M. de Lally-Tolendal proposa d'adopter le plan de M. Necker, et de renvoyer la rédaction du décret au comité des finances. Cette motion fit naître des contestations très-vives sur ces deux manières d'approuver le plan du ministre. « Les moments étaient chers, dit Laharpe, et on les perdait en difficultés de détails. Mirabeau avait déjà parlé trois fois; il était quatre heures du soir; rien ne se décidait; et, de lassitude, comme il arrive souvent après une longue discussion, on était prêt à renvoyer encore l'affaire au comité; il reprend la parole une quatrième fois, et ramasse toutes ses forces pour emporter le décret... Ce discours est, dans son genre, un des plus admirables monuments de l'éloquence française. »

### MESSIEURS,

Au milieu de tant de débats tumultueux, ne pourrais-je donc pas ramener à la délibération du jour par un petit nombre de questions bien simples?

Daignez, Messieurs, daignez me répondre.

Le premier ministre des finances ne vous a-t-il pas offert le tableau le plus effrayant de notre situation actuelle ?

Ne vous a-t-il pas dit que tout délai aggravait le péril ? qu'un jour, une heure, un instant pouvaient le rendre mortel ?

Avons-nous un plan à substituer à celui qu'il nous propose ? *Oui !* a crié quelqu'un dans l'assemblée. Je conjure celui qui répond *oui* de considérer que son plan n'est pas connu ; qu'il faut du temps pour le développer , l'examiner , le démontrer ; que, fût-il immédiatement soumis à notre délibération , son auteur a pu se tromper ; que, fût-il exempt de toute erreur , on peut croire qu'il s'est trompé ; que, quand tout le monde a tort , tout le monde a raison ; qu'il se pourrait donc que l'auteur de cet autre projet, même en ayant raison, eût tort contre tout le monde, puisque, sans l'assentiment de l'opinion publique, le plus grand talent ne saurait triompher des circonstances... Et moi aussi je ne crois pas les moyens de M. Necker les meilleurs possibles ; mais le Ciel me préserve, dans une situation si critique, d'opposer les miens aux siens ! Vainement je les tiendrais pour préférables : on ne rivalise pas en un instant une popularité prodigieuse, conquise par des services éclatants, une longue expérience, la réputation du premier talent de financier connu ; et, s'il faut tout dire, des hasards, une destinée telle qu'elle n'échut en partage à aucun autre mortel.

Il faut donc en revenir au plan de M. Necker.

Mais avons-nous le temps de l'examiner, de sonder ses bases, de vérifier ses calculs?... Non, non, mille fois non. D'insignifiantes questions, des conjectures hasardées, des tâtonnements infidèles, voilà tout ce qui, dans ce moment, est en notre pouvoir. Qu'allons-nous donc faire par le renvoi de la délibération ? Manquer le moment décisif ; acharner notre amour-propre à changer quelque chose à un ensemble que nous n'avons pas même conçu, et diminuer, par notre inter-

vention indiscretè , l'influence d'un ministre dont le crédit financier est et doit être plus grand que le nôtre... Messieurs, certainement il n'y a là ni sagesse ni prévoyance... ; mais du moins y a-t-il de la bonne foi ?

Oh ! si des déclarations moins solennelles ne garantissaient pas notre respect pour la foi publique, notre horreur pour l'*infâme mot de banqueroute*, j'oserais scruter les motifs secrets, et peut-être, hélas ! ignorés de nous-mêmes, qui nous font si imprudemment reculer au moment de proclamer l'acte d'un grand dévouement certainement inefficace s'il n'est pas rapide et vraiment abandonné. Je dirais à ceux qui se familiarisent peut-être avec l'idée de manquer aux engagements publics, par la crainte de l'excès des sacrifices, par la terreur de l'impôt... : Qu'est-ce donc que la banqueroute, si ce n'est le plus cruel, le plus inique, le plus inégal, le plus désastreux des impôts ?... Mes amis, écoutez un mot, un seul mot.

Deux siècles de déprédations et de brigandages ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir. Il faut le combler, ce gouffre effroyable. Eh bien ! voici la liste des propriétaires français. Choisissez parmi les plus riches, afin de sacrifier moins de citoyens. Mais choisissez ; car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse pour sauver la masse du peuple ? Allons, ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit. Ramenez l'ordre dans vos finances, la paix et la prospérité dans le royaume. Frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes, précipitez-les dans l'abîme ; il va se refermer... Vous reculez d'horreur... Hommes inconséquents ! Hommes pusillanimes ! Eh ! ne voyez-vous donc pas qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce qui est plus odieux encore, en la rendant inévitable sans la décréter, vous vous souillez d'un acte mille fois plus criminel, et, chose inconcevable ! gratuitement criminel ; car enfin, cet horrible sacrifice ferait du moins disparaître le déficit. Mais croyez-vous, parce que vous n'aurez pas



payé, que vous ne devrez plus rien? croyez-vous que les milliers, les millions d'hommes qui perdront en un instant par l'explosion terrible, ou par ses contre-coups, tout ce qui faisait la consolation de leur vie et peut-être leur unique moyen de la sustenter, vous laisseront paisiblement jouir de votre crime? Contemplateurs stoïques des maux incalculables que cette catastrophe vomira sur la France, impassibles égoïstes, qui pensez que ces convulsions du désespoir et de la misère passeront comme tant d'autres, et d'autant plus rapidement qu'elles seront plus violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans pain vous laisseront tranquillement savourer les mets dont vous n'aurez voulu diminuer ni le nombre ni la délicatesse?... Non, vous périrez; et, dans la conflagration universelle que vous ne frémissiez pas d'allumer, la perte de votre honneur ne sauvera pas une seule de vos détestables jouissances.

Voilà où nous marchons... J'entends parler de patriotisme, d'élans du patriotisme, d'invocations au patriotisme. Ah! ne prostituez pas ces mots de patrie et de patriotisme. Il est donc bien magnanime l'effort de donner une portion de son revenu pour sauver tout ce qu'on possède! Eh! Messieurs, ce n'est là que de la simple arithmétique; et celui qui hésitera ne peut désarmer l'indignation que par le mépris que doit inspirer sa stupidité. Oui, Messieurs, c'est la prudence la plus ordinaire, la sagesse la plus triviale, c'est votre intérêt le plus grossier que j'invoque. Je ne vous dis plus comme autrefois : Donnez-vous les premiers aux nations le spectacle d'un peuple assemblé pour manquer à la foi publique? Je ne vous dis plus : Eh! quels titres avez-vous à la liberté? quels moyens vous resteront pour la maintenir, si dès votre premier pas vous surpassez les turpitudes des gouvernements les plus corrompus; si le besoin de votre concours et de votre surveillance n'est pas le garant de votre constitution?... Je vous



dis : Vous serez tous entraînés dans la ruine universelle ; et les premiers intéressés au sacrifice que le gouvernement vous demande , c'est vous-mêmes.

Votez donc ce subside extraordinaire , et puisse-t-il être suffisant ! Votez-le , parce que si vous avez des doutes sur les moyens — doutes vagues et non éclaircis , — vous n'en avez pas sur sa nécessité et sur notre impuissance à le remplacer , immédiatement du moins. Votez-le , parce que les circonstances publiques ne souffrent aucun retard , et que nous serions comptables de tout délai. Gardez-vous de demander du temps ; le malheur n'en accorde jamais.... Eh ! Messieurs , à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal , d'une risible insurrection , qui n'eut jamais d'importance que dans les imaginations faibles ou les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi , vous avez entendu naguère ces mots forcenés : *Catilina est aux portes de Rome , et l'on délibère !* Et certes , il n'y avait autour de nous ni Catilina , ni périls , ni factions , ni Rome... Mais aujourd'hui la banqueroute , la hideuse banqueroute est là ; elle menace de consumer , vous , vos propriétés , votre honneur... et vous délibérez !

Des cris d'enthousiasme attestèrent la victoire de Mirabeau ; et l'assemblée adopta à l'instant même le décret suivant rédigé par l'orateur :

« Vu l'urgence des circonstances , et ouï le rapport du comité des finances , l'Assemblée Nationale accepte *de confiance* le plan de M. le premier ministre des finances. »

---

## DISCOURS

DE L'ABBÉ MAURY, DÉPUTÉ DE PICARDIE,

prononcé à l'Assemblée Constituante, dans la séance du dimanche 17 octobre 1790, pour la défense du clergé d'Alsace accusé d'insubordination et de faux <sup>1</sup>.

L'Assemblée Nationale, dans ses séances du 4 au 11 août 1789, avait décrété l'abolition des dîmes. Le clergé d'Alsace, fondé sur une clause spéciale du traité de Westphalie, qui lui garantissait l'entière et perpétuelle possession de ses biens et rentes domaniales, fit valoir ses droits à l'exception, dans un mémoire que l'abbé d'Eymar <sup>2</sup>, alors secrétaire du comité ecclésiastique, présenta à la chambre le 22 septembre suivant. La question fut ajournée.

Un second décret, porté le 2 novembre de la même année, dépouilla le clergé français de ses biens; et celui de Strasbourg, s'appuyant sur l'ajournement prononcé en sa faveur à l'occasion des dîmes, fit distribuer à ses fermiers un écrit en allemand, intitulé *Avertissement sérieux*, par lequel il prévenait les acquéreurs de biens nationaux du maintien de son domaine.

Cet écrit fut saisi par M. Diétrick, maire de Strasbourg, qui le dénonça, en 1790, au comité ecclésiastique et au comité d'aliénation. La commission qui l'examina y vit un double crime: l'un de révolte contre l'autorité de l'Assemblée Constituante; et l'autre de faux, dans la manière dont l'ajournement du 22 septembre y était rendu et interprété. Son rapporteur, M. Chasset, monta donc à la tribune le 17 octobre 1790; pérorâ sur les dangers de pareilles insubordinations; lut une traduction française de l'écrit allemand dénoncé; la compara avec les termes de l'ajournement consigné dans le procès-verbal du 22 septembre 1789; y montra une falsification du texte et de la pensée de la chambre.

Il importe, pour l'intelligence du discours suivant, de bien comprendre en quoi cette altération pouvait consister. Au dire du rapporteur, l'ajournement dont se prévalait le clergé d'Alsace n'avait pas porté — comme va le prétendre l'abbé Maury — sur une exception à faire pour le maintien de ses possessions, mais uniquement sur la lecture de son mémoire. L'abbé d'Eymar l'avait commencée; et, dès les

<sup>1</sup> L'abbé Jean Sifrein Maury avait alors quarante-trois ans. *Notes hist.* N° 225.

— <sup>2</sup> Député d'Alsace aux Etats généraux de 1789.

premiers mots, plusieurs membres de l'assemblée, y voyant une protestation contre leurs décrets, avaient refusé de l'entendre; une contestation s'était élevée à ce sujet, et la chambre l'avait terminée par un ajournement indéfini.

Telle était donc l'interprétation de M. Chasset, qui termina son rapport par un projet de décret en deux articles : le premier déclarait que la loi d'expropriation s'étendait sur tous les biens possédés en France par le clergé, sans exception pour ceux de l'Alsace; et le second appelait la vengeance publique sur la conduite des chapitres de Strasbourg, conduite qu'il nommait *criminelle*.

« Le jour pour faire passer ce décret était bien choisi, dit un journal du temps, l'*Ami du Roi*; c'était un dimanche, jour où les membres du côté droit étaient ordinairement en petit nombre. Par malheur survint M. l'abbé Maury qu'on n'attendait pas. S'étant informé de l'objet qui causait la fermentation de l'assemblée, dans le mouvement d'une juste indignation, il est sauté à la tribune, et, quoiqu'il n'eût pu prévoir le sujet de la délibération, quoiqu'il n'ait pas eu un moment à réfléchir, il a prononcé le discours suivant, l'un des plus éloquents qu'il ait encore fait retentir dans cette tribune<sup>1</sup>. »

La question qui est soumise dans ce moment à votre décision ne sera pas difficile; c'est une simple question de fait.

Toutes les fois qu'une proposition est faite à cette assemblée dans les formes ordinaires de nos délibérations, vous n'avez que trois manières de la juger : il faut ou l'écarter par la question préalable, ou la décider par un décret, ou la suspendre par un ajournement. Cette dernière forme suppose que vous manquez de temps ou d'une instruction suffisante pour prononcer définitivement. La question alors reste entière; et il faut nécessairement la discuter avant de la décréter.

Ces principes sont clairs et incontestables; appliquons-les

<sup>1</sup> « Nous le donnons, ajoute le journal, tel qu'il a été improvisé et dicté sur-le-champ par M. l'abbé Maury lui-même. » — En comparant ce discours avec celui qu'on lit dans les colonnes du *Moniteur*, on y trouve de notables différences, qui montrent que l'orateur remania son improvisation avant de la livrer au public. Nous indiquons en note quelques-unes de ces variantes, qui ajouteront à l'intérêt dramatique de la discussion et même à la clarté du discours.

au rapport que vous venez d'entendre. Je lis, dans votre procès-verbal du mardi 22 septembre 1789, *qu'on vous a présenté un mémoire du clergé d'Alsace, et un extrait des délibérations des chambres ecclésiastiques de Strasbourg et de Weissembourg, par lequel le clergé qui les compose déclare ne pouvoir adhérer aux arrêtés du 4 août et jours subséquents, n'ayant pas donné à cet égard des pouvoirs suffisants à ses députés, et supplie l'assemblée de prendre en considération les motifs déduits dans le mémoire. Un membre voulait faire rejeter cette adresse, comme contenant une protestation; un autre prétend que cette réserve ne regarde que les princes de l'Empire; un autre, que le clergé d'Alsace devait confondre ses intérêts dans ceux de la nation; un autre, qu'il n'y a point de protestation prononcée. Après la discussion, ON A DEMANDÉ L'AJOURNEMENT, ET IL A ÉTÉ DÉCIDÉ QU'IL AURAIT LIEU.*

Or, voici comment je raisonne sur ce récit, consigné dans votre procès-verbal. Vous voyez qu'on a épuisé, à l'occasion de ce mémoire du clergé d'Alsace, toutes les formes de délibération. Un membre voulait le faire juger et rejeter au fond. Avez-vous accueilli sa demande? Non, le décret définitif n'a pas été même mis aux voix. Un autre demandait que la proposition fût mise à l'écart par la question préalable. Avez-vous écouté cette motion? Non; vous en avez entendu le motif, et vous n'en avez pas même discuté l'injustice. Enfin, un autre a demandé l'ajournement, et vous avez prononcé que l'ajournement aurait lieu. Il est donc démontré que les raisons, les prérogatives, les exceptions et les oppositions du clergé d'Alsace ont été ajournées. Il est de principe que l'ajournement est suspensif. Vous n'avez donc rien décidé sur les droits du clergé d'Alsace.

Ici on interrompt l'orateur; on lui dit que le procès-verbal a été rédigé par l'abbé d'Eymar, qui l'a falsifié, et qu'à tous égards un

procès-verbal ne prouve rien, parce qu'on est assuré que l'assemblée n'a jamais voulu ajourner la question <sup>1</sup>.

La voie de l'inscription de faux contre le procès-verbal, répond l'abbé Maury, est ouverte à tout le monde. Si quelqu'un est tenté d'y recourir, qu'il se lève et qu'il s'explique. Une seule voix aura plus de poids que toutes ces tumultueuses réclamations, qui ne prouvent autre chose que l'embarras ou plutôt l'impossibilité de me répondre... Personne ne se montre ? Je conclus de ce silence que je peux poursuivre, et je me hâte de fortifier mon assertion par quelques raisonnements que je recommande à l'attention de mes adversaires.

Quand vous avez délibéré sur le mémoire du clergé d'Alsace, il est bien manifeste que vous avez voulu décider quelque chose. Or, si vous n'avez pas ajourné la pétition, apprenez-moi, de grâce, ce que vous avez décrété. Permettez à mon respect pour cette assemblée de ne pas vous croire aussi absurdes que vous le seriez, si vous adoptiez l'étrange commentaire de M. Chasset.

Votre procès-verbal atteste un ajournement, et il faut bien que cette décision littérale de votre procès-verbal existe, ou que cette auguste assemblée ait rendu un décret digne des petites-maisons. Du reste, ne craignez rien pour votre gloire ; je vais la défendre contre les sophismes de votre rapporteur.

Je sais bien, Messieurs, qu'aujourd'hui la réclamation du clergé d'Alsace ne vous embarrasserait guère ; vous avez fait

<sup>1</sup> Cette interruption est ainsi relatée dans le *Moniteur*. *M. Muguet* : « Par qui ce procès-verbal a-t-il été rédigé ? Par M. l'abbé Eymar. » — *M. l'abbé Maury* : « L'inscription de faux contre le procès-verbal est donc ouverte ? » — *M. Muguet* : « Non ; mais c'est une observation qu'il était très-bon de faire. » — *M. l'abbé Maury* : « Le procès-verbal est donc authentique ; on a donc présenté un mémoire dans lequel l'Alsace demandait à n'être pas confondue avec le clergé de France et réclamait une exemption établie sur le traité de Westphalie. On ajourna la question sans décider que cette demande n'était pas fondée, etc. »



de si étonnants progrès dans la conquête des biens d'autrui que le suprême moyen de la question préalable étoufferait bientôt la voix du téméraire qui oserait plaider ici la cause de la justice au tribunal de la force. Mais, dans le mois de septembre 1789 — souffrez que je vous le rappelle avec respect — votre éducation législative n'était pas si avancée ; vous aviez encore alors la circonspection et la réserve que vous commandait l'incertitude de votre renommée. Depuis ce temps votre gloire a parfaitement dissipé vos scrupules, et vous n'avez montré dans l'invasion des biens du clergé que la morale des conquérants. Je suppose que, le 23 du même mois de septembre, un bénéficiaire d'Alsace eût écrit dans cette province que l'Assemblée Nationale avait ajourné les réclamations des ecclésiastiques contre votre décret, et je demande si, à cette époque, on aurait osé lui faire un crime de s'être prévalu d'un décret d'ajournement rendu la veille <sup>1</sup>... Vous dites oui, et moi je dis non ; et la raison est de mon avis. Très-certainement vous n'auriez pas osé contredire cette assertion. Or, le clergé d'Alsace est aujourd'hui dans la même situation où l'a placé votre décret du 22 septembre. Vous ne crûtes pas pouvoir juger alors le fond de la question, vous ne vous en êtes plus occupés ; elle reste donc entière, et votre ajournement vous condamne à l'examiner avant de prononcer.

Cette réclamation est fondée sur les clauses du traité de Westphalie <sup>2</sup>, qui, en réunissant l'Alsace à la couronne, garantit aux corps ecclésiastiques et aux bénéficiaires de cette province toutes leurs possessions. Je n'examine pas dans ce moment le mérite de cette garantie : cette discussion appartient au fond de la cause ; mais je dis que cette considération vous a paru à vous-mêmes du plus grand poids. Vous n'auriez assu-

<sup>1</sup> *M. Lavie* : « Oui ! » — *M. l'abbé Maury* : « Ah ! oui... Non. Ils auraient bien raisonné ; et s'ils avaient bien raisonné alors, ils ont donc bien raisonné aujourd'hui. » *Le Moniteur*. — <sup>2</sup> Signé à Munster, en 1648. *Notes hist.* N° 94.

rément pas accueilli les réclamations du clergé, des bénéficiers de nos anciennes provinces contre vos décrets relatifs au clergé. Pourquoi avez-vous donc fait une distinction en faveur de l'Alsace? pourquoi avez-vous ajourné l'examen de ses titres? J'entends dire autour de moi que le décret du 22 septembre n'a rien de commun avec le fameux décret de spoliation du clergé du 2 novembre suivant. Votre décret d'ajournement sur le mémoire du clergé d'Alsace a prononcé une exception provisoire en faveur de ce clergé, et l'exception étant une fois établie, elle embrasse manifestement tous les décrets subséquents, relatifs aux propriétés ecclésiastiques.

Cette seule réponse suffit pour repousser le raisonnement puéril de M. de Lameth <sup>1</sup>; je l'avertis seulement que je vais m'en faire un nouveau titre pour le confondre. Car si vous avez ajourné les réclamations du clergé d'Alsace contre le décret du 4 août qui supprimait la dîme, vous êtes tenus, à bien plus forte raison, d'ajourner et d'examiner ses oppositions contre la confiscation de ses propriétés foncières. Le traité de Westphalie, sur lequel il se fonde et qu'il vous a dénoncé, lui garantit plus littéralement encore ses domaines que ses dîmes.

Lorsque M. l'évêque de Spire s'est élevé contre vos décrets <sup>2</sup>, lorsque plusieurs autres bénéficiers de l'Empire ont revendiqué avec lui leurs possessions en Alsace, leur mémoire vous a été transmis par le ministre des affaires étrangères; vous l'avez renvoyé à votre comité féodal; vous en avez ajourné la discus-

<sup>1</sup> M. Alexandre Lameth : « M. l'abbé Maury s'est appuyé sur l'ajournement du 22 septembre. Mais quand cet ajournement aurait été celui de la question, par votre décret du 2 novembre vous avez mis à la disposition de la nation tous les biens du ci-devant clergé de France, et vous n'avez fait aucune exception en faveur de l'Alsace. La question aurait donc alors été décidée. On voudrait, en vous faisant ajourner aujourd'hui cette même question, jeter la terreur, arrêter les ventes, et empêcher le succès de la mesure des assignats. » Une grande partie de l'assemblée applaudit. *Le Moniteur*. — <sup>2</sup> En 1770,

sion , et vous avez joint cet ajournement à celui que vous ne doutiez certainement pas alors d'avoir prononcé en faveur du clergé d'Alsace.

Lorsque le cardinal de Rohan vous a écrit en vous adressant sa démission <sup>1</sup>, vous avez entendu la lecture de sa lettre avec l'attention la plus menaçante et la plus sévère; vous l'avez interrompue vingt fois par les murmures les plus bruyants; vous avez répondu majestueusement par de longs éclats de rire à la touchante sensibilité avec laquelle il vous parlait de ses créanciers, auxquels il avait délégué ses revenus. Mais, à l'endroit de cette lettre où M. le cardinal de Rohan vous rappelait l'ajournement de la grande question relative au clergé d'Alsace, vous n'osâtes point contredire ce fait dont vous ne doutiez pas alors plus que lui; et je vous rends grâces, dans ce moment, de ne vous être point avilis alors par des huées et par des éclats de rire, qui conviennent toujours mal à des spoliateurs en présence de leurs victimes.

Vous avez donc ajourné la demande du clergé d'Alsace; vous avez reconnu votre ajournement, et je vous invite à faire quelques réflexions sur les inconvénients très-graves qu'il y aurait à dépouiller le clergé catholique dans une province où vos décrets ont conservé les possessions du clergé luthérien. Cette manière si différente de traiter les deux religions est d'autant plus digne d'éveiller votre prudence que le maire de Strasbourg, qui ose provoquer aujourd'hui vos rigueurs avec un si fanatique acharnement, est lui-même luthérien.

Passons maintenant à l'examen des autres articles du décret qui vous est proposé par votre comité ecclésiastique, ou plutôt anti-ecclésiastique. — *Les députés du côté gauche murmurent;*

<sup>1</sup> Il se démit de sa charge de député, par une lettre adressée à la chambre, le 31 août 1790.

*Durand-Maillane, avocat d'Arles, réclame et demande le rappel à l'ordre.*

Si on me fâche, je n'appellerai pas simplement ce comité anti-ecclesiastique, je l'appellerai anti-chrétien, et je demanderai d'être admis à la preuve. Est-ce bien ce comité, ou un comité des recherches, un comité de l'inquisition que nous venons d'entendre? Il faut être nourri des maximes des Néron, des Phalaris et des Tibère pour n'être pas révolté des principes atroces que le rapporteur vient de nous débiter, dans cette tribune, avec un sang-froid qui ajoute infiniment à leur barbarie. Quoi! Messieurs, on ose vous proposer de fonder une procédure criminelle sur une traduction anonyme que personne n'avoue, et dont on ne nous désigne pas même l'auteur; sur une traduction dans une langue dont M. Chasset ne sait pas un seul mot, et que nous n'entendons pas nous-mêmes. Ah! la toute-puissance de cette assemblée n'est que trop connue dans le royaume; mais elle ne va pourtant pas jusqu'à créer des crimes imaginaires, jusqu'à fabriquer des délits illusoires, pour motiver des poursuites trop réelles. Voilà donc jusqu'où peut s'avilir, voilà donc jusqu'où peut s'aveugler l'esprit de persécution dans un comité dont les membres sont dispensés de rougir. C'est vous, implacables calomniateurs, qui êtes les véritables ennemis de l'Assemblée Nationale; c'est vous qui voulez faire distiller dans nos décrets le venin de la haine dont vos âmes sont remplies. Et vous osez vous asseoir parmi les législateurs de la France! vous osez, dans votre superbe délire, nous inviter à devenir les complices de vos absurdes fureurs! Je ne vous dénonce pas aux tribunaux, puisque vous êtes inviolables; mais je vous dénonce à l'opinion, qui nous doit une justice exemplaire de votre audace et de vos lâches persécutions; je vous dénonce à la France entière, dont vous profanez la confiance et dont vous déshonorez le caractère national.



Eh ! quel est donc le délit que M. Chasset impute au clergé d'Alsace ? Les bénéficiers de Saint-Pierre-le-Vieux de Strasbourg ont écrit à quelques citoyens, tentés d'acquérir des biens ecclésiastiques dans cette province, qu'ils les invitaient à *faire de sérieuses réflexions sur leur projet*, parce que l'Assemblée Nationale avait prononcé un ajournement sur cette question relativement à l'Alsace. Est-on rebelle, est-on factieux, est-on l'ennemi de l'Etat, est-on criminel de lèse-nation, quand on invite les acquéreurs de nos biens à faire *de sérieuses réflexions* ? Eh bien ! je vais me rendre coupable de ce grand crime sous les yeux de la France entière. J'invite donc hautement tous ceux qui sont tentés de s'approprier nos dépouilles à faire de sérieuses et de très-sérieuses réflexions ; et je me livre à toutes les poursuites criminelles que mérite une pareille déclaration dans ma bouche. Ce n'est pas seulement à mes concitoyens, c'est au corps législatif lui-même que j'adresse cette invitation. Oni, c'est vous, Messieurs, que je somme dans ce moment de faire de sérieuses réflexions sur la spoliation du clergé et sur la vente de nos biens. Les véritables falsificateurs de nos décrets sont ceux qui en étendent arbitrairement les dispositions, ceux qui en dénaturent le sens, ceux qui en exagèrent la rigueur, et qui préparent à des acquéreurs de mauvaise foi des moyens invincibles de dépossession, en fondant leur propriété sur des commentaires de pure imagination. Les coupables auxquels j'impute cette grande infidélité nationale ne sont pas inconnus.

Si l'on vous eût proposé, le 2 du mois de novembre dernier, comme on l'aurait dû pour se conformer à la discussion, de décréter si la nation était ou n'était pas propriétaire des biens ecclésiastiques, jamais cette révoltante confiscation n'eût été prononcée. Mais on nous déclara qu'on voulait simplement consacrer le principe, que l'on ne pensait point à nous dépouiller de nos biens, et encore moins à les aliéner ; et on



surprit ainsi la bonne foi de plusieurs membres de cette assemblée, en faisant passer un décret qui déclare que les biens ecclésiastiques sont à la disposition de la nation, mais qu'elle n'en disposera que d'après les renseignements et le vœu des provinces<sup>1</sup>. Est-ce là, Messieurs, un titre de propriété? est-ce avec une pareille clause, que quelqu'un d'entre vous croirait et voudrait devenir propriétaire? Ce mot de propriété est-il donc assez indifférent pour qu'on puisse le suppléer par une périphrase? Avez-vous été assez modérés envers le clergé pour vous flatter que, dans un temps calme, on interprétera vos décrets contre nous pour en augmenter encore la rigueur? Croira-t-on sérieusement à une propriété que vous n'avez pas osé vous attribuer vous-mêmes? Un mari a les biens de sa femme à sa disposition : en est-il pour cela le véritable propriétaire? Avez-vous consulté les provinces, comme vous vous y êtes engagés par votre décret? Cette condition dirimante a-t-elle été remplie?

Voilà, Messieurs, de sérieuses réflexions que les bénéficiers d'Alsace auraient pu suggérer à leurs concitoyens. Je les divulgue hautement dans cette assemblée, et je vous déclare que je les répandrai dans tout le royaume. L'avidité serait-elle assez hardie pour ne pas s'arrêter, pour ne pas réfléchir du moins sur le bord de l'abîme où l'on se flatte de nous avoir précipités? Mais que m'importe son audace, qui sera d'autant moins dangereuse qu'elle aura moins calculé les dangers de l'avenir? Je le répète, Messieurs, faites-y vous-mêmes de

<sup>1</sup> On avait d'abord voulu décréter que les biens ecclésiastiques appartenaient à l'Etat; mais cette question de propriété souleva de grandes oppositions. Mirabeau, tournant la difficulté, proposa de substituer au mot *appartiennent* cette autre expression : *sont à la disposition de l'Etat*. On répondit alors aux opposants qu'on pouvait se servir des biens du clergé, en fût-il réellement propriétaire, puisque, dans les cas urgents, ces biens avaient déjà été souvent employés au service de l'Etat; et la majorité fut acquise au décret de spoliation, grâce à cette périphrase plus douce, qui ne devait rien changer dans la pratique.

sérieuses réflexions. Oui, réfléchissez, il en est temps. L'Europe vous observe; la France commence à vous juger, et si l'opinion publique vous échappe, quel sera le sort de tant de décrets qui partent de cette assemblée pour porter chaque jour la désolation dans toutes nos provinces? L'enthousiasme ne règne qu'un moment; la raison, la justice, la vérité sont éternelles <sup>1</sup>.

Je conclus donc à ce que l'Assemblée Nationale, faisant droit sur l'ajournement prononcé le 22 septembre 1789, au sujet de la demande du clergé d'Alsace, mette à l'ordre du jour, vendredi prochain, la discussion des titres particuliers qui doivent établir une exception en faveur du clergé de cette province, relativement aux biens ecclésiastiques; et que, sur le surplus des conclusions du comité, elle déclare qu'il n'y a lieu à délibérer.— Je demande d'avance la parole pour défendre le clergé d'Alsace, avec le traité de Westphalie à la main.

« L'éloquence foudroyante de M. l'abbé Maury, dit l'*Ami du Roi* après avoir rapporté ce discours, triompha de la fureur des ennemis du clergé. La délation calomnieuse du maire luthérien, le rapport insidieux et l'érudition allemande de M. Chasset, les sophismes puérils de M. de Lameth, la bile de M. Rewbel, la haine universelle contre le clergé, toutes les passions furent forcées de céder à l'empire de la raison, du sentiment, de l'éloquence, portés à leur plus haut degré. » Ce jugement historique a besoin d'être modifié, ou du moins expliqué. L'abbé Maury avait combattu pour obtenir deux choses : 1<sup>o</sup> la confirmation de l'ajournement relatif aux biens du clergé d'Alsace, dans le sens contesté par M. Chasset, et par conséquent le maintien des droits de propriété garantis par le traité de Westphalie ; 2<sup>o</sup> le rejet de l'accusation projetée contre les chapitres de Strasbourg, auteurs de l'*Avertissement sérieux*. Il n'obtint que la seconde ; et, dans une pareille assemblée, ce fut incontestablement un triomphe. On déclara donc qu'il n'y avait pas lieu

<sup>1</sup> A ces mots, le côté gauche couvrit la voix de Maury par de tels murmures et de tels éclats de rire que l'orateur, tout intrépide qu'il était, fut obligé de descendre de la tribune. C'est de sa place qu'il prononça sa conclusion. — *Le Moniteur, le Journal de Paris.*

à délibérer sur l'ajournement proposé par M. l'abbé Maury ; que les biens du clergé d'Alsace tombaient , comme tous ceux du royaume , sous le décret du 2 novembre 1789 ; mais que la conduite des chapitres de Strasbourg *ne pouvait être considérée que comme répréhensible.*

---

## DÉBATS DE L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE,

SUR L'OBLIGATION DE PRÊTER SERMENT A LA CONSTITUTION CIVILE DU CLERGÉ ;

DISCOURS DE L'ABBÉ MAURY,

dans la séance extraordinaire du 27 novembre 1790.

L'Assemblée Constituante ayant décrété une nouvelle division du royaume, cette mesure administrative en avait entraîné une autre dans l'ordre judiciaire : les parlements avaient disparu avec les anciennes provinces , et l'érection des nouvelles cours de justice avait été déterminée par les chefs-lieux des départements et des districts. On avait, en outre, confié le choix des juges au suffrage des citoyens. Il parut alors aux régénérateurs de la France que le culte religieux devait être soumis à ce remaniement général des juridictions ; et cette troisième réforme fut appelée la Constitution civile du clergé. L'assemblée commença le 29 mai 1790 ses débats sur ce projet ; un décret, rendu le 12 juillet, supprima les anciens évêchés, en créa de nouveaux, agrandit ou rétrécit arbitrairement les anciennes juridictions ecclésiastiques ; détruisit les chapitres et les collégiales ; réserva au corps législatif la suppression, l'érection et la réunion des cures, et livra enfin à des assemblées populaires l'élection des évêques et des curés , devenus, aux yeux de la loi, de simples fonctionnaires publics.

Dès le commencement des débats , les évêques et les ecclésiastiques siégeant à la chambre <sup>1</sup> avaient protesté contre un projet qui dépassait manifestement les pouvoirs de l'assemblée. Ils avaient même refusé de prendre part à la discussion, afin qu'on ne supposât pas qu'ils en reconnaissent la légitimité ; et, quand le décret du 12 juillet fut rendu, ils publièrent un mémoire intitulé : *Exposition des principes sur la Consti-*

<sup>1</sup> Trois exceptés, à savoir : Talleyrand-Périgord, évêque d'Autun ; Gobel, évêque de Lydda, et l'abbé Grégoire.

*tution civile du clergé.* Ils y déclaraient que leur conscience leur défendait d'accepter une réforme ecclésiastique émanée du pouvoir civil, et qui menait droit au schisme. Ils en appelèrent d'abord à un concile, dont la convocation leur fut refusée; puis ils s'adressèrent au pape, seul revêtu de l'autorité nécessaire pour créer des évêchés et donner des pouvoirs aux nouveaux élus.

Cependant les articles du fatal et sacrilège décret avaient été mis à exécution avec une ardeur proportionnée à la résistance du clergé. De nouveaux pasteurs furent installés dans les nouveaux évêchés, et les anciens, seuls légitimes, refusèrent d'abandonner leurs églises à des *intrus*, déclarant qu'ils seraient martyrs plutôt qu'apostats. Le côté gauche de l'assemblée s'irrita, et voulut en finir. Une séance extraordinaire, convoquée subitement dans la soirée du vendredi 26 novembre et continuée le jour suivant, prit les députés opposants au dépourvu. Elle fut dramatiquement ouverte par une députation du directoire de Nantes, qui, admise à la barre, demanda que son évêque fût traduit devant les tribunaux, comme rebelle aux décrets de l'assemblée, et qu'on procédât immédiatement à l'élection de son successeur. Le comité ecclésiastique, les trois comités d'aliénation, des rapports et des recherches, l'oreille ouverte depuis trois mois aux dénonciations qui leur arrivaient de tous les coins de la France, avaient réuni tous les griefs imaginables; et leur rapporteur, M. Voidel, les recueillit dans une longue accusation contre le clergé.

Ministres de la religion, s'écria-t-il en finissant, cessez de vous envelopper de prétextes. Avouez votre faiblesse: vous regrettez votre antique opulence; vous regrettez ces prérogatives, ces marques de distinction et de prétendue prééminence, tous ces hochets de la vanité qui dégradaient la maison du Seigneur. Songez que la révolution a fait de nous des hommes; que nous ne prostituerons plus notre admiration, et que nous n'encenserons plus les idoles de l'orgueil; qu'il faut enfin que tous les citoyens de l'empire courbent la tête devant la majesté des lois. A force de vertu, forcez-nous au respect; vous n'avez plus que ce moyen de l'obtenir. Oubliez vos antiques erreurs; renoncez à vos préjugés; ne pensez plus à ces biens qui vous avaient perdus.



L'orateur conclut, au milieu des applaudissements, en proposant de décréter que les évêques, les *ci-devant archevêques* <sup>1</sup> et les curés seraient tenus de prêter serment à la Constitution civile du clergé, sous peine d'être dépossédés en cas de refus ; et que tout titulaire qui, supprimé par les décrets de l'assemblée, persisterait à exercer les fonctions attachées à son ancien titre, serait puni comme perturbateur du repos public.

M. de Cazalès se leva pour représenter à la chambre la gravité d'une question qui pouvait mettre le trouble et la division dans tout le royaume ; il demanda qu'on ajournât la suite du débat à deux jours, afin qu'on eût au moins quelque temps pour y réfléchir. Sa voix se perdit au milieu des murmures, et Barnave n'eut pas de peine à faire rejeter cette demande, en déclarant qu'il n'y avait pas un moment à perdre si l'on voulait *éviter la douloureuse nécessité de sacrifier des victimes au repos public*. Alors l'évêque de Clermont, François de Bonnal, essaya vainement de se faire entendre pour montrer la nécessité de l'intervention de l'Eglise dans une question de discipline ecclésiastique, et pour repousser l'injure faite au clergé par le rapporteur, qui, dans l'opposition des évêques, n'avait vu que le regret de leurs anciennes richesses. « Nous pouvons vous sacrifier nos biens, s'écria-t-il, mais non pas notre conscience. Qu'on nous permette de nous assembler en concile ; que l'Eglise parle, et chacun de nous obéira. » Il n'eut pour réponse que des éclats de rire.

Le comte de Mirabeau paraît à la tribune ; il vient confirmer les accusations faites au nom des quatre comités ; sa harangue est une longue et violente réfutation de la doctrine des évêques dans leur *Exposition des principes sur la Constitution civile du clergé*. Ne pouvant reproduire tout son discours, qui dura plus d'une heure, rappelons au moins les phrases suivantes, qui échauffèrent l'éloquence de son adversaire.

C'est au moment, Messieurs, où vous faites si glorieusement intervenir la religion dans cette sublime division du plus beau royaume de l'univers ; et où, plantant le signe auguste du christianisme sur la cime de tous les départements de la France, vous confessez, à la face de toutes les nations et de

<sup>1</sup> La constitution supprimait le titre d'archevêque, et conservait celui de métropolitain.



tous les siècles, que Dieu est aussi nécessaire que la liberté au peuple français; c'est ce moment que nos évêques ont choisi pour vous dénoncer comme violateurs des droits de la religion, pour vous prêter le caractère des anciens persécuteurs du christianisme, pour vous imputer, par conséquent, le crime d'avoir voulu tarir la dernière ressource de l'ordre public et éteindre le dernier espoir de la vertu malheureuse!...

Le prétexte politique de cette espèce d'insurrection sacerdotale, c'est, Messieurs, que la même puissance qui a changé l'ancienne distribution du royaume ne pouvait rien changer à l'ancienne démarcation des diocèses sans le concert de la puissance spirituelle. Ils disent que, le corps législatif n'ayant nul caractère pour restreindre ou pour étendre la juridiction des évêques, ceux-ci ont besoin d'une nouvelle institution pour se remettre au cours de leurs fonctions.

J'avouerai volontiers que la théologie n'entra jamais dans le plan de mes études; mais, sur le point dont il s'agit ici, j'ai eu des entretiens avec des ecclésiastiques instruits et d'une raison exacte et saine. En sondant leurs réflexions dans les principes qui appartiennent aux seuls procédés d'un bon esprit et d'une logique inflexible, j'ai acquis le résultat que je vais mettre sous vos yeux.

Le premier des quatre articles qui servent de base aux *libertés de l'Eglise gallicane*, énonce que *les évêques tiennent immédiatement de Dieu la juridiction spirituelle qu'ils exercent dans l'Eglise* : paroles qui ne signifient rien du tout, si elles ne signifient que les évêques reçoivent dans leur inauguration la puissance de *régir* les fidèles dans l'ordre spirituel, et que cette puissance est essentiellement illimitée. Car elle est le fond et l'essence de l'épiscopat, et ne saurait par conséquent connaître d'autres bornes que celles de l'univers entier. Un caractère divin qui perdrait son existence au delà d'une circonférence donnée, serait un caractère chimérique et illusoire. Un

pouvoir fondé sur une mission divine et absolue ne se peut ni restreindre ni circonscrire; en sorte que chaque évêque est solidairement, et par l'institution divine, le pasteur de l'Eglise universelle.

Le discours de Mirabeau avait terminé la séance du vendredi; Péthion ouvrit celle du lendemain par ces paroles :

Il ne s'agit pas ici d'entrer dans des discussions théologiques, dans ces disputes éternelles qui obscurcissent la raison. La théologie est à la religion ce que la chicane est à la justice.

Cet exorde fut suivi de raisonnements, à la même hauteur de logique et de convenance, pour prouver que les opposants étaient hommes et citoyens avant d'être prêtres, et qu'en leur qualité de fonctionnaires publics ils devaient obéir à la loi plutôt qu'au pape. On l'applaudissait encore, quand l'abbé Maury prit la parole<sup>1</sup> :

MESSIEURS,

Le calme profond avec lequel nous avons entendu hier le rapport et la discussion d'une cause dans laquelle le clergé de France vous est dénoncé avec tant de rigueur, nous donne droit d'espérer que vous voudrez bien écouter aujourd'hui, avec la même attention et la même impartialité, les faits et les principes que nous venons invoquer dans ce moment

<sup>1</sup> Son discours, publié le lendemain dans les colonnes du *Moniteur*, parut quelques jours après aux bureaux de l'*Ami du Roi*, en 75 pages in-8°, revu, modifié, augmenté par l'orateur, qui y fit entrer des réponses à des objections faites après coup. C'est ainsi qu'on y trouve une réfutation des paradoxes de M. Camus, dont le discours avait clos la séance et précédé immédiatement le décret qui la termina. Mais l'abbé Maury tint à éclairer l'opinion publique par une réfutation complète des arguments de ses adversaires. C'est cette seconde édition que nous allons suivre. Nous nous servirons cependant çà et là du *Moniteur* dans nos notes, pour mieux faire ressortir la marche du discours, en indiquant les interruptions qui en déterminèrent la fougue et les écarts.

pour notre légitime défense. Nous avons besoin que votre neutralité la plus manifeste nous réponde ici de votre justice. On nous dit de toute part que nous venons mettre en question un parti pris irrévocablement; que notre sort est fixé par les conclusions de vos comités; que le décret est proclamé d'avance; que nous nous élevons inutilement contre une détermination invariablement adoptée, et que la majorité de l'Assemblée Nationale est impatiente de prononcer le fatal arrêt de suprématie qui doit reléguer tous les ecclésiastiques du royaume entre l'apostasie et la proscription, entre l'indigence et le parjure.

La solennité de cette discussion nous place déjà, devant vous, dans une situation d'autant plus périlleuse qu'à l'infériorité ordinaire du nombre ce combat vient encore ajouter l'inégalité particulière des armes. Nos adversaires nous attaquent avec des principes philosophiques, et ils nous invitent à leur opposer les moyens que la théologie nous fournit. Hélas! Messieurs, cette science divine aurait dû être toujours étrangère, sans doute, à cette tribune; mais puisqu'elle y est interrogée aujourd'hui, vous pardonneriez du moins à la nécessité qui nous obligera de vous parler son langage pour éclairer votre justice.

Remontons d'abord à l'origine de cette contestation. Cette chaîne de faits doit nous conduire à l'époque où vos délibérations ont excédé vos pouvoirs, et ont signalé votre incompetence.

L'orateur commence donc par établir l'état de la question, en rappelant que les députés ecclésiastiques avaient refusé dès le début de prendre part à des délibérations schismatiques; qu'ils avaient demandé la convocation d'un concile, et que leur demande ayant été rejetée, il ne leur était resté qu'une voie canonique à suivre, le recours au chef de l'Eglise, seul juge compétent dans une question de discipline religieuse; que le roi lui-même, en sanctionnant à la fin du mois d'août les décrets du 12 juillet, les avait soumis à l'approbation de Pie VI; que

la réponse de Rome n'étant pas encore arrivée , mais ne pouvant manquer d'être bientôt connue, la sagesse, la modération, la décence même faisaient à l'assemblée un devoir de l'attendre. La conclusion de cet exposé était celle-ci : donc , l'opposition du clergé est une affaire de conscience et non pas de caprice et de mauvais vouloir sacerdotal, comme MM. Voidel et Mirabeau l'ont prétendu.

S'il faut en croire nos adversaires, — car nous en avons , et beaucoup, parmi nos juges, — ce refus de notre adhésion est purement arbitraire. C'est une aveugle jalousie de puissance qui nous égare, et nous compromettons , sans aucun véritable intérêt, la tranquillité publique dans tout le royaume. Il nous importe donc, Messieurs, d'écarter d'abord cette objection tant rebattue dans le rapport amical et conciliatoire de M. Voidel, renforcé de toute la théologie de M. de Mirabeau. Nous sommes impatients de vous révéler cet intérêt vraiment noble, puisqu'il est fondé sur le devoir, cet intérêt national, cet intérêt religieux , qui commande aujourd'hui notre résistance. — *Murmures dans l'assemblée.*

Si les murmures qui m'interrompent dans ce moment me décèlent d'avance votre opinion, où est donc votre impartialité judiciaire? S'ils m'avertissent au contraire de prouver ce que j'avance, ils sont prématurés; car il faut bien que j'énonce ma proposition avant d'en fournir la preuve. La justice et l'humanité vous prescrivent cette patience de discussion que le seul ordre naturel des idées me donnerait le droit d'attendre de vous, si la bienséance ne suffisait pas pour vous forcer d'écouter du moins les victimes que l'on veut vous faire immoler, sans leur montrer une colère qui pénètre d'horreur quand elle est jointe à l'autorité suprême. Je vais donc prouver que nous ne sommes pas sans intérêt dans l'opposition légale et suspensive que nous avons manifestée. — *Nouveaux murmures.* — Eh ! Messieurs, vous renverserez d'un souffle tous ces obstacles qui vous irritent. La toute-



puissance que vous avez usurpée ne doit donc pas nous empêcher d'élever devant vous les barrières de la raison, puisque vous avez d'avance la certitude de les franchir.

Oui, Messieurs, il est un intérêt noble que nous pouvons avouer hautement, un intérêt que la loi sacrée du dépôt met pour nous au rang des devoirs, un intérêt qui se lie à la perpétuité de la foi dans cet empire, l'intérêt de la stabilité de nos places et de l'inamovibilité de nos titres. C'est une dette que nous avons contractée envers nos successeurs, lorsque nous avons reçu notre institution canonique. Je le répète donc avec toute l'intrépidité de la conviction la plus intime, et en portant à tous mes adversaires le défi de me répondre, je ne dis point par des murmures insignifiants, mais par des raisons plausibles : il est de l'intérêt de la religion, il est de l'intérêt des peuples eux-mêmes, que les ecclésiastiques n'obtempèrent point, sans le concours de la puissance spirituelle, à vos nouveaux décrets relatifs au clergé.

L'intérêt de la religion est, sans doute, que la chaîne apostolique des pasteurs se perpétue dans ce royaume, auquel sa primogéniture dans l'ordre de la foi donne un rang si éminent parmi les autres empires chrétiens. Or, comment s'y perpétuerait-elle si le ministère pastoral était amovible; s'il reposait sur des bases toujours vacillantes; si les liens sacrés de famille spirituelle entre le pasteur et le troupeau étaient dissolubles au gré des puissances temporelles; si l'on pouvait exclure arbitrairement des églises les évêques et les curés qu'une institution canonique et régulière y a placés? Que deviendrait enfin la discipline de l'Eglise chrétienne, si vous pouviez, sans consulter aucune de ses règles, renverser un siège épiscopal que votre seule autorité n'a point établi, et destituer ainsi des ministres de la religion que vous n'avez jamais institués?

Ici l'orateur, remontant à l'origine du pouvoir ecclésiastique, prouve par la tradition, c'est-à-dire, par l'autorité des conciles et des saints Pères,



par la pratique constante de tous les siècles depuis la prédication des Apôtres , par le témoignage des historiens gallicans , entre autres de Fleury et de Bossuet, que l'Eglise a seule le droit d'ériger des chaires épiscopales et d'en limiter la juridiction ; que ce pouvoir canonique n'a jamais été partagé ni exercé par les princes ; puis il revient ainsi au désordre social qui naîtrait de l'innovation décrétée par la chambre.

Si la puissance civile est autorisée à prononcer ainsi , arbitrairement et sans la participation de l'Eglise , la suppression des cures et des évêchés , toutes ces magistratures sacrées deviennent amovibles ; les pasteurs ne sont plus unis à leurs troupeaux par cette sainte alliance qui les attachait les uns aux autres, comme un père à ses enfants ; leurs titres ne sont plus que des commissions révocables à volonté. Je ne vois plus dans l'ordre pastoral que des cosmopolites sans patrie , sans domicile fixe , sans famille spirituelle ; et je demande si les peuples doivent bénir une innovation qui , en rendant l'existence légale des ministres du culte toujours précaire et incertaine , les prive des secours , des conseils , des exemples d'un pasteur qui ne peut plus se dévouer à son ministère lorsqu'il est incertain de son état ?

Il est évident, Messieurs, que si vous pouvez abolir aujourd'hui cinquante-trois évêchés dans le royaume , sans aucune forme légale et par un acte absolu de votre volonté toute-puissante, vous aurez la faculté de supprimer arbitrairement, et en un instant et sans contradiction, tous les titres de bénéfice que vous conservez encore dans l'empire. Vous expulserez donc, à votre gré, tous les pasteurs qui auront le malheur de vous déplaire, et vous n'aurez pas même besoin de les accuser pour les proscrire. Ne vous êtes-vous donc proposé que de déplacer le despotisme en France, et de vous l'approprier au lieu de l'anéantir ? Eh ! par quelle inconcevable contradiction voudriez-vous nous soumettre à ces dépositions arbitraires, après avoir mis la stabilité de tous les autres états sous la

garantie tutélaire de la loi? Quoi! vous avez décrété qu'un sous-lieutenant d'infanterie ne pourrait pas être destitué de son emploi, sans le jugement préalable d'un conseil de guerre; et vous prétendez refuser la même inamovibilité et les mêmes garanties judiciaires à vos pasteurs! Par où ont-ils donc mérité cette exhérédation de la loi? On ne cesse d'abuser ici, contre nous, des principes d'une liberté qui nous sera toujours précieuse, pourvu qu'elle ne dégénère point en licence. Eh bien! c'est cette liberté légale que nous invoquons. C'est la conséquence immédiate de la parité de vos décrets que nous réclamons dans cette assemblée, en demandant que l'on ne puisse pas ériger ou supprimer nos titres sans recourir aux formes canoniques. Les formes de la loi sont la protection ou plutôt la propriété commune de tous les citoyens. Comment voulez-vous que nous renoncions au seul bouclier qui puisse nous défendre, et que nous reconnaissons la légitimité de ces despotiques dépositions qui feraient de tous vos pasteurs des mercenaires livrés, de leur propre avou, à la merci de toutes les haines, de tous les caprices, de tous les changements administratifs qui compromettraient chaque jour leur existence légale?...

Vous n'exigerez pas sans doute sérieusement que nous nous arrêtions à la misérable difficulté dont on a osé se prévaloir dans cette tribune, pour écarter l'invincible ascendant de ces principes de droit public, quand on a dit que le corps constituant était affranchi de toutes les règles. Si les règles n'existent plus lorsque cette prétendue autorité, que vous vous arrogez sans titre et sans mission, se déploie dans un Etat, comment avez-vous pu être constitués vous-mêmes? Si vous nous ramenez à l'origine de la société, si vous supposez que nous sortons des forêts de la Germanie, où est donc l'acte de cette convention qui vous a constitués corps constituant? Non, ce n'est pas de la nation française, c'est de vous seuls que vous tenez cette

prétendue et extravagante mission. Ne voyez-vous pas qu'à force d'étendre votre autorité, vous la sapez par ses fondements? Nous vous déclarons que nous ne reconnaissons pas, que nous ne reconnâtrons jamais cette autorité constituante dans la réunion des députés des bailliages, que le roi seul a convoqués sans prétendre abdiquer sa couronne pour la recevoir de vos mains. Nous répétons surtout que si vous étiez un corps constituant, vous auriez le droit de définir, de diviser et de déléguer tous les pouvoirs, mais que vous ne pourriez en retenir aucun, parce que la réunion des pouvoirs est l'essence du despotisme et que le despotisme n'a jamais pu être institué légalement. Vous ne serez plus dangereux, Messieurs, le jour où vous déclarerez à la nation que cette autorité despotique vous est dévolue. Il nous suffira que vous manifestiez franchement vos prétentions pour établir invinciblement la nullité radicale de tous vos décrets. — *Violents murmures.*

Pardonnez, Messieurs, si ma raison ne fléchit pas ici devant la logique des murmures. Je n'entends pas la langue que vous me parlez en tumulte, lorsque vous n'articulez aucun mot. C'est ainsi qu'on arrête un opinant, je le sais bien; ce n'est pas ainsi qu'on le réfute. Si vous voulez me répondre, voici les assertions que je vous somme de combattre : vous n'êtes point un corps constituant ; si vous prétendez l'être, vous n'êtes plus un corps constitué ; si vous l'étiez en effet, votre mission se bornerait à décréter une constitution, sans vous autoriser à exercer aucun pouvoir politique, sous peine de vous dénoncer aussitôt vous-mêmes à la nation comme une assemblée de tyrans. — *Nouveaux et plus violents murmures.*

Je vous avertis que la conséquence naturelle de vos bruyantes et indécentes clameurs, c'est que vous êtes réduits à la nécessité de m'interrompre continuellement, parce que vous sentez l'impossibilité de me répondre.

Examinons à présent si vous avez, comme corps législatif,

le droit de vous affranchir, à notre préjudice, de ces formes légales que vous ne pouvez méconnaître en votre prétendue qualité de corps constituant.

Tout ce qui protège les droits des citoyens ne peut leur être refusé par des législateurs. On ne peut, en effet, nous dépouiller, au nom de la loi, d'une prérogative que la loi nous avait accordée pour assurer son propre empire. Or, les formes légales sont les garants de nos droits. Vous ne pouvez donc pas nous en contester le recours. C'est à vous à décréter les lois; mais ce n'est point à vous à les appliquer, à les faire exécuter, et encore moins à vous soustraire vous-mêmes à leur joug honorable et à nous apprendre à les fouler aux pieds. Tout homme qui sait calculer les conséquences des principes politiques, doit abjurer une patrie où les législateurs sont magistrats, et où les mêmes représentants du peuple qui ont fixé la législation, prétendent influencer sur l'administration de la justice.

Mais que dis-je, Messieurs? ce n'est pas seulement à cette monstrueuse confusion de pouvoirs que l'on vous invite, on veut que vous exerciez avec le ministère judiciaire tous les pouvoirs publics, le pouvoir ecclésiastique, le pouvoir exécutif, et je dirais le pouvoir judiciaire, si cette autorité était au nombre des pouvoirs politiques. Mais il est de l'essence des pouvoirs politiques d'être indépendants les uns des autres, et l'autorité judiciaire dépend essentiellement du pouvoir législatif qui dirige ses décisions, et du pouvoir exécutif qui les fait observer; d'où il résulte qu'elle n'est point un troisième pouvoir politique, mais une simple partie intégrante du pouvoir exécutif. Je dénonce dans ce moment à la nation tout entière cette scandaleuse coalition de tous les pouvoirs que vous prétendez exercer; je vous la dénonce à vous-mêmes comme la violation la plus manifeste de vos décrets. S'il est vrai que vous puissiez supprimer de plein droit les cures et les évêchés du royaume, et qu'une loi générale opère ces extinc-



tions particulières, vous agissez à la fois en législateurs, en pontifes, en juges, et il ne manque plus à votre magistrature universelle que le ministère des huissiers.

Ah ! si l'on disait, à cinq cents lieues de Paris, qu'il existe dans le monde une puissance à laquelle sont dévolues les fonctions de pontifes, de législateurs et de juges, ce ne serait pas, sans doute, dans cette capitale ; ce serait dans le divan de Constantinople ou d'Ispahan que l'on croirait devoir en chercher le modèle. C'est dans ces malheureuses contrées, où le sceptre de fer du despotisme tient la raison, la justice, la liberté honteusement asservies, que l'on voit d'imbéciles sultans s'ériger tour à tour, par le fait, en législateurs, ou plutôt en lois vivantes, en califes et en cadis ; mais ce ne sera pas dans une nation qui parle de liberté que les principes constitutifs du despotisme seront opposés, avec succès, à une classe entière de citoyens qui réclament la protection ordinaire des lois.

Admettez-nous donc, Messieurs, à l'ancien droit commun du royaume, aux prérogatives de cette nouvelle constitution, qui n'a pu légitimer contre nous seuls le despotisme. Le dernier des citoyens, retiré dans son humble cabane, ne doit pas en être chassé sans un jugement légal. Telle est la forme sacrée des voies de droit auxquelles on ne substitue que des voies de fait ; et ce sont aussi des voies de fait que vous prenez pour écarter, par la force, des titulaires qui n'ont pas encore été jugés. Si l'on supprime aujourd'hui un seul évêché, sans suivre les formes reçues dans l'Eglise, il n'y aura pas dans le royaume un seul prélat qu'une nouvelle loi ne puisse déposer demain ; et il est de principe qu'une loi ne saurait jamais être légitimement dirigée contre un seul individu.

Pendant cette vigoureuse sortie contre la confusion des pouvoirs usurpés et violemment exercés par la chambre, plusieurs voix s'étaient élevées pour rappeler l'orateur à l'ordre. Mais le président, M. de Lameth, jouissant des répulsions provoquées par une éloquence sans ménagement.



ments, s'était contenté de dire avec malice : « Quelques murmures que l'on fasse entendre pour ôter la parole à M. l'abbé Maury, quelque chose qu'il fasse pour la perdre, je vous préviens que je la lui maintiendrai tant que l'assemblée, par une délibération expresse, n'en aura pas décidé autrement. » Vint le moment où le fougueux champion du clergé, concentrant son attaque sur le comité ecclésiastique, fit peser sur lui l'odieux et la responsabilité de tous ces abus de puissance arbitraire, et s'écria que la bureaucratie de l'assemblée avait remplacé la bureaucratie du ministère. Alors M. de Lameth, forcé par les réclamations de plus en plus violentes, interrompit l'orateur. « Il est de mon devoir, lui dit-il, de vous rappeler que la satire du comité ecclésiastique n'est pas à l'ordre du jour. » — « Et moi, s'écria M. Lucas, député du Bourbonnais, je demande que l'on vote des remerciements au comité ecclésiastique. » Le baron de Menou, maréchal de camp, député de Touraine, lança une plaisanterie qu'il fallut expier : « Je demande, dit-il ironiquement, qu'on n'interrompe pas M. l'abbé Maury. En parlant contre la chose publique, il lui fait plus de bien que ceux qui parlent pour elle <sup>1</sup>. »

L'orateur, à ce mot, reprit :

Vous prétendez, vous, monsieur de Menou, en votre qualité de théologien de notre comité militaire, que je fais l'apologie du comité ecclésiastique, et que je sers ainsi la chose publique sans le vouloir. Sans le vouloir ! J'ignore si votre théologie vous a appris à mieux deviner mes intentions que votre logique ne vous a enseigné l'art de réfuter mes raisonnements. Eh bien ! je continue donc à servir la chose publique à votre gré...

Lorsque l'Assemblée Nationale a rendu ses décrets, sur quelque matière que ce puisse être, elle les présente à la sanction du roi, qui est chargé de leur exécution ; et notre ministère législatif est dès lors consommé. Si notre comité ecclésiastique s'était contenté de nous communiquer ses projets incendiaires, nous les aurions jugés, sans pouvoir lui faire un crime des hérésies, ou même des persécutions qu'il

<sup>1</sup> *Le Moniteur.*

nous proposait d'adopter. Mais ses entreprises ont été la source principale des troubles qui agitent la France ; et je ne saurais m'élever avec assez de force contre cette bureaucratie de nos comités, plus redoutable, plus despotique mille fois que la bureaucratie des ministres. Nos comités sont établis pour nous seuls ; ce sont des sections particulières de cette assemblée, que la nation ne connaît point. Nos comités ne devraient jamais correspondre avec les provinces ; et cependant ce sont eux qui, souvent à notre insu, gouvernent le royaume et en règlent les destinées. Votre comité ecclésiastique, où je ne vois pas un seul évêque, où l'on trouve à peine un petit nombre de curés connus par la haine qu'ils ont vouée au clergé, exerce tous les jours une prérogative qui n'appartient pas à l'Assemblée Nationale elle-même. — *Murmures.*

Non, Messieurs, vos prétentions ne sont pas plus des droits que vos murmures ne sont des raisons. Non, vous n'êtes pas autorisés à correspondre individuellement et législativement avec les citoyens. C'est à la nation tout entière que vous devez parler, si vous ne voulez pas que vos relations extérieures soient, aux yeux de toute l'Europe, des certificats authentiques de tyrannie. Votre comité ecclésiastique ne cesse pourtant d'exciter la fermentation la plus dangereuse dans toutes les parties de l'empire, en correspondant sans mission avec les bénéficiers, avec les corps ecclésiastiques, avec les municipalités et les départements. C'est lui qui ose leur transmettre des ordres que vous n'avez pas le droit de donner. C'est lui qui, par l'organe d'un chef de bureau, qu'il appelle fastueusement son président, a écrit aux corps administratifs : *Osez tout contre le clergé, vous serez soutenus ! — Cris et tumulte.*

Vous avez beau m'interrompre, vous ne perdrez pas un mot de ma censure. Vous demandez à répondre ? Vous avez en effet grand besoin d'une apologie. Attendez donc que l'accusation soit entière ; car je n'ai pas encore tout dit, et il faut

tout dire aujourd'hui , pour n'y plus revenir. Je veux tirer enfin de vous la justice que me promet l'opinion publique , en révélant à cette assemblée l'esprit dont vous êtes animés.

C'est votre comité ecclésiastique , Messieurs , qui a usurpé le pouvoir exécutif , et qui s'est fait modestement roi de France , en préjugeant à son profit la vacance du trône pour toute la partie des décrets qui nous concerne. C'est lui qui a écrit dans toutes nos provinces des lettres aussi fastueuses que barbares , dans lesquelles , manquant aux lois les plus communes de la décence , il a adopté les formules les plus hautaines des chancelleries allemandes. C'est lui qui s'est érigé en mandataire de l'Assemblée Nationale ; qui s'est chargé de faire exécuter vos décrets sans vos ordres ; qui a prévenu la réponse du Saint-Siège , que vous sembliez attendre avec tant de modération ; lui qui a provoqué les persécutions et les soulèvements populaires qui vous sont dénoncés ; lui qui s'est emparé de toutes les autorités , qui a aggravé la rigueur de vos décrets , en enjoignant aux municipalités de fermer les églises des chapitres , d'interdire aux chanoines l'habit canonial , l'entrée du chœur et les fonctions de la prière publique.

Qu'il parle donc maintenant , ce comité , et qu'il nous dise en vertu de quel droit il a donné de pareils ordres ; qu'il nous dise quel est le décret qui l'a institué pouvoir exécutif , et qui l'a autorisé à renouveler les horreurs des Huns , des Visigoths et des Vandales , en condamnant à la solitude d'un vaste désert ces sanctuaires d'où les lévites sont bannis comme des criminels d'Etat , et autour desquels les peuples consternés viennent observer , avec une religieuse terreur , les ravages qui attestent votre terrible puissance , comme on va voir , après un orage , les débris d'une enceinte abandonnée qui vient d'être frappée de la foudre !

Je bénirai à jamais , Messieurs , le jour où il m'a été enfin permis de soulager mon âme du poids d'une si accablante

douleur , en vous dénonçant ces entreprises , ces abus d'autorité , ces excès de rigueur ajoutés à tant d'autres rigueurs , ce luxe de persécution qui a dicté ces paroles par lesquelles la haine , fatiguée de la multitude de ses victimes et après avoir épuisé toutes les vengeances , semble encore implorer au loin contre nous de nouveaux oppresseurs , en promettant impunité et protection à tous ses complices : *Osez tout contre le clergé , vous serez soutenus !*

Il me semble , dans ce moment , Messieurs , qu'on n'est plus si pressé de me répondre. Je continue donc , faute d'interlocuteurs , à servir seul la chose publique , et je laisse là votre comité , pour discuter les moyens de l'un de ses principaux oracles.

M. de Mirabeau , en nous lisant hier une dissertation théologique dans la cause du clergé , a solennellement abjuré les principes qu'il professait , il y a trois ans , dans son ouvrage très-peu lu sur *la Monarchie prussienne*. « C'est à l'Eglise , disait-il alors , c'est à l'Eglise , dont la hiérarchie est de droit divin , à régler la manière de juger ses causes , et en qui réside la puissance d'ordonner sur chacune. Car vouloir régler les droits de la hiérarchie chrétienne établie par Dieu même , comme dit le concile de Trente , c'est assurément le plus grand attentat de la puissance politique contre la puissance religieuse. »

Voilà quelle était alors l'opinion de ce même adversaire , qui dénonce aujourd'hui au peuple , comme des ennemis de la nation , tous les ministres du culte qui professent encore la même doctrine. On dirait qu'il n'affecte de louer la religion que pour s'autoriser à flétrir le clergé. A Dieu ne plaise cependant que je veuille rapprocher ici les principes édifiants que M. de Mirabeau a posés en faveur du christianisme , des conséquences qu'il en a tirées. Il ne nous est permis de scruter les intentions de personne ; et , sans examiner les motifs de



tant de figures de rhétorique , nous nous emparons , au nom de la religion , de tous les hommages qui lui ont été rendus dans cette tribune. Nous pourrions peut-être observer , en résumant tout ce que nous avons entendu , qu'il est des hommes qui ont perdu le droit de louer publiquement la vertu et de s'ériger en censeurs du vice ; mais écartons les personnalités , et discutons la doctrine de M. de Mirabeau.

Cet orateur a parfaitement saisi le grand principe nécessaire à sa cause , quand il a dit que chaque évêque , exerçant son autorité de droit divin , jouissait de la même juridiction dans toutes les églises , et qu'il était ainsi l'évêque universel partout où il remplissait les fonctions épiscopales. Mon intention est de rapporter fidèlement la pensée , et même les expressions de M. de Mirabeau. Si je me trompe dans une citation si importante , il est présent , je le supplie de me redresser.

Mirabeau se lève pour répondre à cette interpellation , et l'orateur poursuit ainsi :

Puisque vous voulez bien , Monsieur , répondre à ma question , je vous supplie de déclarer si vous n'avez pas dit que chaque évêque , jouissant d'une juridiction illimitée , était , en vertu de son ordination , évêque universel de toutes les églises ; et que cette proposition était la citation textuelle du premier des quatre fameux articles du clergé de France , en 1682 <sup>1</sup>. Voilà , Monsieur , ce que j'ai cru entendre : je vous prie de me dire si ma mémoire ne m'a point trompé.

« Non , Monsieur , répond Mirabeau , ce n'est point là ce que j'ai dit : ces ridicules paroles ne sont jamais sorties que de votre bouche. Voici ce que j'ai dit : j'ai avancé que chaque évêque tenait sa juridiction de son ordination ; que l'essence d'un caractère divin était de n'être circonscrit par aucunes limites , et , par conséquent , d'être universel , suivant le premier article de la déclaration du clergé , en 1682. Voilà , Monsieur ,

<sup>1</sup> Cf-dessus , p. 535.



ce que j'ai dit. Mais je n'ai jamais prétendu que l'ordination fit d'un évêque un évêque universel.» — Cette explication est suivie des bruyants applaudissements des tribunes.

Eh bien ! nous sommes d'accord. C'est bien à ces mêmes assertions, monsieur de Mirabeau, que je vais répondre ; et j'espère qu'il me sera facile de vous faire expier dans un instant les applaudissements dont les tribunes viennent de couvrir votre naïve explication.

Voici d'abord le premier article de la déclaration du clergé, de 1682, que vous invoquez : *L'Eglise n'a aucun droit direct ni indirect sur le temporel des rois*. Voulez-vous entendre le second ? *L'autorité de l'Eglise est supérieure à celle du Pape, non-seulement dans les temps de schisme, mais encore dans l'ordre commun, conformément à la décision du concile de Constance*. Voici le troisième : *Le Pape est soumis aux Canons ; et c'est dans la charge éminente qu'il a reçue de veiller à leur exécution, qu'il trouve le principe et l'exercice de la prééminence du Siège apostolique*. Le quatrième enfin prononce que *les décrets du Souverain Pontife ne sont irréformables que lorsqu'ils sont acceptés par le consentement de l'Eglise universelle*. Vous voyez qu'il n'y a rien de commun entre votre proposition et ces quatre fameux articles. Il n'est pas même question de la juridiction épiscopale dans les quatre propositions de l'Eglise gallicane. Vous avez donc cité à faux pour en imposer à cette assemblée ; et la vérité a le droit de vous donner, à vous, ou plutôt à votre écrivain, le démenti le plus authentique.

Mais c'est à vous que je reviens, et je vais vous prouver, 1<sup>o</sup> que vous avez réellement dit ce que je vous ai attribué, et que les matières ecclésiastiques vous sont si peu familières qu'en croyant le désavouer, vous venez de le confirmer de la manière la plus incontestable ; 2<sup>o</sup> que ce que vous avez dit est absolument insoutenable en principe, et que vous n'entre-

prendrez pas même de me répliquer, sans vous engager plus avant dans le piège où vous êtes pris. Il ne s'agit plus ici d'une erreur de mémoire ou d'un défaut de bonne foi. Raisonnons, et voyons si votre logique est plus sûre et plus ferme que votre érudition.

Vous reconnaissez formellement nous avoir dit que chaque évêque tenait sa juridiction spirituelle de son ordination, et que ce pouvoir divin n'était circonscrit par les limites d'aucun diocèse. Or, si la juridiction d'un évêque, si sa puissance spirituelle n'est limitée par aucune circonscription diocésaine, chaque évêque a donc partout la même autorité; chaque évêque a le droit d'exercer partout une juridiction commune à tous les territoires et égale sur tous les territoires; chaque évêque est donc dans l'Eglise un évêque universel. Je ne vous ai donc pas cité à faux, puisque vous venez de répéter, avec la plus édifiante simplicité, ce que vous aviez dit d'abord et ce que je vous avais fait dire. La seule différence qu'il y ait entre votre nouvelle version et la première, c'est que vous venez, je ne sais pourquoi, de délayer dans une longue phrase ce que, d'après vos maîtres, vous aviez d'abord exprimé dans un seul mot, *évêque universel*.

Il est donc vrai que vous avez réellement dit ce que je vous ai attribué, et si votre phrase signifie autre chose, elle ne peut plus avoir aucun sens. Je ne dirai point alors, en discutant votre réponse, que *ces ridicules paroles ne sont sorties que de votre bouche*; mais je dirai, et cette assemblée dira comme moi, que votre proposition n'a pu sortir que d'une tête absurde.

Remerciez à présent les tribunes des applaudissements flatteurs qu'elles vous ont prodigués, lorsque vous avez eu la charité de me dénoncer à leur savante improbation par votre désaveu. Si vous êtes tenté de répliquer, parlez; je vous cède la parole. — Vous ne dites rien? — Cherchez tranquil-

lement quelque subtilité dont je puisse faire aussitôt une justice exemplaire. — Vous ne dites plus rien ? — Je poursuis donc ; et, après vous avoir restitué ces mêmes paroles que vous avez trouvées si concluantes dans votre bouche et si ridicules dans la mienne , j'attaque directement votre argument. Je vais vous mettre en état de juger vous-même des principes théologiques qui vous ont fait tant d'honneur dans les tribunes.

Le caractère épiscopal est d'institution divine. C'est la puissance de l'ordre que l'évêque reçoit par sa consécration ; mais la juridiction épiscopale émane de la mission de l'Eglise. C'est l'Eglise qui indique à chaque pasteur la portion du troupeau qu'elle lui confie. Un évêque *in partibus*, à qui l'Eglise n'a pu donner aucune juridiction actuelle, n'en a réellement aucune, quoiqu'il ait la plénitude du caractère épiscopal ; et cependant il résulterait de votre système, qui n'admet aucune circonscription diocésaine, qu'un évêque *in partibus* aurait la même autorité spirituelle dans cette capitale que M. l'archevêque de Paris. Jugez du principe par la conséquence.

Mais je vais vous parler un autre langage ; et, par une comparaison à votre portée théologique, je veux éclaircir cette doctrine que vous avez si mal comprise, lorsque vous l'avez professée avec tant de confiance dans cette tribune.

Un juge est investi du droit de juger , qu'il reçoit du corps législatif et du roi. S'il prétendait juger les différends étrangers à son ressort et choisir à son gré ses justiciables, tous ses jugements seraient nuls, parce qu'ils excéderaient les bornes de sa juridiction. Il en est de même dans le gouvernement ecclésiastique. Le pouvoir de l'ordre est de droit divin ; mais l'exercice de ce pouvoir, c'est-à-dire, la juridiction est déterminée par l'Eglise, qui assigne à tous les pasteurs du premier et du second ordre leur territoire et leur troupeau. C'est l'Eglise seule qui a fait ce partage. C'est l'Eglise seule qui délègue la juridiction à chaque évêque,

après qu'il a reçu le pouvoir radical de l'ordination. Chaque diocèse a ainsi un pasteur : s'il en avait plusieurs, il n'en aurait aucun. Il est donc faux que chaque évêque soit un évêque universel. Voilà cependant le principe qu'il faut admettre pour autoriser la puissance temporelle à créer, à supprimer, à réunir arbitrairement des diocèses sans l'intervention de l'Eglise, comme l'Assemblée Nationale prétend en exercer le droit. Je demande maintenant à M. de Mirabeau si je n'ai pas été exact dans ma citation, et si je ne suis pas à l'abri de toute réplique dans mes raisonnements. Puisqu'il s'obstine à se taire devant vous, je prends acte de son silence, comme d'un témoignage non équivoque de son adhésion forcée à mes principes.

L'orateur prouve ici par l'histoire que « jamais cette dénomination d'*évêque universel* n'a souillé les canons de la discipline ecclésiastique ; » que l'Eglise au contraire s'est toujours élevée pour réprimer l'ambition des patriarches de Constantinople, qui prétendaient au titre d'*évêques œcuméniques*. Puis il passe ainsi de la théologie de Mirabeau aux dénominations de M. Voidel<sup>1</sup> :

Je demande maintenant, Messieurs, si nous sommes des hommes à système quand nous professons cette doctrine. Je demande si on a le droit de censurer nos principes, lorsque nous démontrons ainsi quels sont les véritables perturbateurs de l'ordre public, dans la querelle que l'on suscite aujourd'hui à l'Eglise de France. Eh ! à quels agresseurs nous livre-t-on pour engager devant vous un pareil combat ? C'est au nom d'un comité des recherches, c'est-à-dire, d'un comité qui

<sup>1</sup> Tel est l'ordre du discours original rapporté par le *Moniteur*. Mais dans l'édition qu'il donna lui-même de son discours remanié et amplifié, l'abbé Maury plaça entre les réfutations du comte de Mirabeau et de M. Voidel une longue réponse à M. Camus, qui, comme nous l'avons dit dans notre préambule, ne parla qu'après lui, et mit fin aux débats. La longueur de cette discussion surajoutée et son défaut de vérité historique nous ont empêché de la rapporter.



s'est humblement institué lui-même le légataire universel de l'inquisition et du despotisme, d'un comité qui ne nous a jamais donné que de fausses alarmes, qui ne nous a jamais parlé qu'avec le délire de la peur et la partialité de la calomnie, que l'on ose dévouer aujourd'hui tout le clergé de France aux préventions de cette assemblée, ou plutôt aux fureurs du peuple ! Ah ! ce comité des recherches, si digne d'être un jour recherché lui-même, ne pourrait nous humilier que par ses éloges ; et toutes ses dénonciations sont à nos yeux des titres de gloire. Les accusations vagues, les injures en épithètes que le rapporteur s'est permises dans cette tribune, ne méritent pas l'honneur d'être confondues en détail : il nous suffit d'en prendre acte et de les dénoncer à la nation, qui tôt ou tard en fera justice. Le diffamateur qui s'est flatté, sans doute, d'échapper par son obscurité à l'opinion publique, mérite d'être cité dès ce moment à son tribunal, quand il honore tous les évêques du royaume de ses outrages ; et je lui rends grâces, en leur nom, d'une dénonciation dont il doit seul rougir.

Ce monsieur Voidel nous a dit que M. de Laurencie, évêque de Nantes, déjà poursuivi à la barre, au nom de son département, était revenu dans son diocèse après six mois d'absence ; qu'on l'avait sommé d'exécuter les décrets relatifs à la nouvelle constitution du clergé ; qu'il avait refusé d'y concourir sans l'intervention de ses supérieurs dans la hiérarchie ; qu'il n'avait pas cru pouvoir reconnaître la nouvelle démarcation de son diocèse en vertu de votre seule autorité, ou de la sienne propre ; que le peuple, irrité contre le prélat, voulait attenter à sa vie ; que M. l'évêque de Nantes aurait été infailliblement la victime de cette insurrection populaire si, après avoir été défendu par le corps administratif, il ne s'était pas évadé à neuf heures du soir ; et que, pour expier cette coupable évasion, réprouvée par tous nos comités qui ont rigoureusement prescrit la résidence aux évêques, il devait être rappelé



à Nantes , mis en état d'arrestation , et solennellement déposé par la simple élection de son successeur. Je raconte, ou plutôt je répète, Messieurs, ce qu'on nous a dit.

La postérité ne le croira pas sans doute, je m'y attends ; mais vous le croirez, vous qui l'avez entendu. A Dieu ne plaise que je croie avoir besoin , dans ce moment , d'exciter votre intérêt en faveur de M. l'évêque de Nantes par les justes hommages que je me plairais, en toute autre circonstance , à rendre devant vous à un prélat honoré, jusqu'à ce jour , de l'amour et de l'estime de ses diocésains ! On ne loue pas l'innocence accusée , on la venge ; mais comment la venger de l'adresse scandaleuse qui vous a été présentée ? Les applaudissements incroyables qui ont si souvent interrompu cette lecture, qu'il eût fallu arrêter d'une autre manière, me ferment la bouche dans ce moment. Non , je ne dirai rien de cette pièce étrange : vous l'avez jugée ; mais je dirai à votre rapporteur : Est-ce bien sérieusement que vous faites un crime à M. l'évêque de Nantes de s'être éloigné d'une ville où le peuple égaré demandait sa tête ? est-ce au prix de sa vie que nos casuistes du comité des recherches prétendent l'obliger à la résidence ? faut-il que son sang coule au milieu d'un peuple bourreau qui semble en être altéré ? Ah ! ne vous plaignez pas de ceux qui épargnent un grand crime à la multitude trompée ! Tremblez plutôt au moment où vos victimes ne fuiront plus devant le fer des assassins, au moment où vos principes de liberté vous condamneront à faire des martyrs ; car je vous prédis que vous n'en ferez pas longtemps.

Le même réformateur du clergé , rapporteur ordinaire de votre comité des recherches , a découvert que M. l'archevêque de Paris, membre de cette assemblée, était absent depuis plus d'un an de cette capitale , et qu'il gouvernait tranquillement son diocèse du haut des montagnes de la Savoie. Puisque c'est encore le devoir sacré de la résidence qui réveille le zèle apos-

tolique du dénonciateur , M. Voidel , j'observerai que l'on a quelquefois reproché aux évêques de quitter leur diocèse pour séjourner dans cette capitale, mais que l'on n'aurait pas soupçonné qu'un archevêque de Paris se retirât, par goût, à Chambéry pour s'affranchir de la résidence. Ce reproche, remarquable à tant d'autres égards , l'est surtout par sa nouveauté. Ici , Messieurs , je pourrais être impunément généreux envers M. Voidel : il n'est personne parmi vous qui ne suppléât dans ce moment aux tristes réflexions que suggère cet épisode de son rapport. Quoi ! M. l'archevêque de Paris, ce prélat si régulier, si doux, si exact à tous ses devoirs, et dont les ennemis du bien public n'ont que trop bien calculé le caractère pacifique et la trop facile résignation ; ce bienfaiteur du peuple, que ses pieuses largesses ont encore plus appauvri que vos décrets ; ce représentant de la nation qui, dès le mois de juin 1789, a été lapidé impunément en plein jour, au milieu de Versailles, à l'issue de l'une de nos séances, entre l'Assemblée Nationale et le Trône, sans qu'il se soit permis de rendre aucune plainte contre ses bourreaux, sans qu'aucun procès-verbal ait constaté un attentat si mémorable, sans qu'il vous ait dénoncé cette proscription effrayante qui a donné à l'Europe entière de si terribles doutes sur la liberté de nos opinions ; ce prélat qui, durant trois mois entiers , a pris part à nos délibérations, après une pareille catastrophe, et qui, ne trouvant plus de protection suffisante dans les tribunaux, s'est vu obligé, malgré son inviolabilité, de demander à cette assemblée un congé qu'il a obtenu, et d'aller chercher sa sûreté dans une terre étrangère ; c'est ce même homme que vous osez accuser de s'être éloigné de son diocèse ! C'est cette retraite, c'est cet exil involontaire qui lui a fait verser tant de pleurs, que vous lui reprochez ! Et sans respect pour ses vertus, pour ses malheurs, pour son silence du moins, qui devrait vous être si précieux, vous le traduisez devant nous comme le prévaricateur des lois

de la résidence ! Ah ! Messieurs, qu'il nous soit permis de nous environner , aux yeux des peuples, de ces inculpations glorieuses auxquelles sont réduits les dénonciateurs des ministres de la religion ! Non, nous ne leur répondrons plus ; nous répéterons seulement les accusations qu'ils intentent, et le clergé de France sera vengé !

Certes, il faut pourtant l'avouer, et le tableau de cette séance en fournit la preuve : nos adversaires ont ici de grands avantages sur nous. Ils préparent de loin et en silence le rapprochement des griefs qu'ils veulent nous imputer. Quand ils ont ramassé dans les ténèbres les armes que la calomnie leur présente dans toutes les parties de cet empire, plusieurs comités, qui ne sont jamais gênés dans leurs opinions par la présence de nos partisans, se réunissent à notre insu, pour tracer le plan du combat qu'ils doivent nous livrer. Un rapporteur est choisi pour servir d'organe à ces conseils clandestins, où chacun apporte en tribut ses moyens de nuire. L'orateur, ainsi renforcé par cette conspiration mystérieuse, se renferme alors pour nous *travailler en constitution*. Il donne l'ordre à ses coopérateurs, qui se disposent à soutenir l'attaque. Dès que les agresseurs sont prêts, le jour du combat est choisi ; on nous annonce tout à coup une séance extraordinaire dont l'objet nous est inconnu. La foudre nous frappe avant l'éclair. La délibération s'ouvre par un long et perfide rapport, renforcé à chaque page par ces violentes déclamations qui commandent aux tribunes la manœuvre législative des applaudissements. Les orateurs préparés en faveur du décret s'emparent alors de la parole, et nous lisent, avec toute la véhémence d'une inspiration soudaine, leurs discours composés à loisir. Si nous demandons l'ajournement pour préparer notre défense, ajournement qu'on ne refuse jamais dans les tribunaux ordinaires pour les plus légers intérêts, un délai de deux jours nous est refusé. Nous n'avons pas même le temps

de la réflexion, seule puissance qui nous reste à invoquer en défendant nos droits. Que dis-je? si nous paraissions sur l'arène, nous ne pouvons le plus souvent être entendus. Il faut recevoir, comme une grâce, la liberté d'improviser à la tribune, comme je le fais à présent, après une foule de lecteurs qui ont écrit leurs plaidoyers dans la tranquille solitude du cabinet. Inspirés par nos premiers mouvements, nous nous élançons au combat; nous nous livrons à une discussion cent fois interrompue. Mais je m'arrête, Messieurs, vous savez comment on nous écoute, et l'Europe sait comment on nous juge.

L'abbé Maury rappelle ici les motifs de la conduite du clergé, qui ne peut reconnaître et par conséquent jurer une constitution canonique sans l'agrément d'un concile ou du pape. Il est vrai, ajoute-t-il, que, le 4 février précédent, les députés ecclésiastiques ont d'avance prêté serment à la constitution que la chambre allait faire, mais ils n'ont voulu et n'ont pu s'engager qu'à l'acceptation des lois civiles; et dès lors ils ont fait leurs réserves à l'égard des décrets dont la sanction appartiendrait à l'Eglise<sup>1</sup>.

Si le nouveau serment qu'on nous demande aujourd'hui n'ajoute rien au premier, il est inutile; s'il en étend les obligations, il est vexatoire; et nous vous déclarons avec douleur, mais avec fermeté, que nous braverons l'indigence et la mort plutôt que de déroger aux premiers serments dont l'exécution serait incompatible avec les nouveaux engagements que votre comité des recherches prétend nous faire contracter. Remarquez, Messieurs, que les serments semblent se multiplier

<sup>1</sup> Le 4 février 1790, Louis XVI vint à l'assemblée, y prit l'engagement de maintenir et de défendre la nouvelle constitution qu'on allait faire, et promit d'élever son fils dans les principes de ce nouvel ordre de choses. Après le départ du monarque, on décréta que tous les députés prêteraient à l'instant même un serment civique ainsi formulé : « Je jure d'être fidèle à la nation, à la loi et au roi, et de maintenir de tout mon pouvoir la constitution décrétée par l'Assemblée Nationale et acceptée par le roi. »



parmi nous à mesure que l'esprit de la religion s'éteint dans le royaume, comme on ne parle jamais tant de fanatisme que lorsqu'il n'y a plus de foi, et de despotisme que lorsqu'il n'y a plus d'autorité. Il semble, en effet, que l'on veuille faire dans la nation une cérémonie purement verbale de cet acte religieux qui est le plus ferme lien des sociétés humaines. Une inquiétude vague exige tyranniquement que la liberté s'établisse dans le royaume par les mêmes précautions que l'on prendrait pour y naturaliser le despotisme.

Quoi ! cette constitution qui devait assurer le bonheur de tous les Français, cette constitution qui, en remplissant tous les vœux des peuples, ne semblait appeler dans ce sanctuaire que des bénédictions et des actions de grâces, a-t-elle donc besoin que chacun de vos décrets, soutenu par des coups d'autorité, aille chercher dans le ciel un garant qu'il ne saurait trouver dans la reconnaissance de la nation ? Pourquoi n'osez-vous donc plus vous fier à l'opinion de vos concitoyens ? pourquoi tant de serments pour nous lier à nos intérêts ? Craignez-vous que nous ne puissions pas être heureux par vos nouvelles lois sans en avoir fait à Dieu la promesse la plus solennelle ? Louis XI exigeait sans cesse des serments de ses sujets, Henri IV ne leur en demandait point ; il ne tourmentait pas la conscience de ses peuples : il était juste et bon, il se confiait à la sienne. Ah ! laissez, laissez aux tyrans ces ombrageuses inquiétudes du remords qui voudraient, à force de serments, s'associer la religion même pour complice ! Le serment est superflu quand on fait des heureux ; le serment est insuffisant quand on ne fait que des victimes.

Les ministres de la religion sont d'autant plus autorisés à juger, je ne dis pas seulement vos lois, mais encore vos intentions, avec la plus légitime méfiance, qu'il ne resterait plus de morale publique dans le royaume s'ils donnaient jamais aux peuples l'exemple du parjure. Nous confronterons donc vos



décrets avec nos consciences. On veut nous faire opter ici entre les lois de l'Eglise, que nous ne pouvons pas enfreindre, et les modiques restes de nos fortunes, tristes débris qui ont échappé à votre avidité lorsque vous nous avez fait si indécemment notre part, en confisquant nos biens, et que vous regardez peut-être à présent comme des dons de votre munificence. Mais nous nous souviendrons, Messieurs, qu'au moment même où l'on veut nous placer dans cette alternative, on vous a proposé de suspendre, par un décret, toutes les ordinations dans le royaume. Nous ne scruterons pas, dans cette tribune, des motifs qui ne sauraient échapper ni à nos amis, ni à nos ennemis. Nous nous abstiendrons de caractériser une persécution qui renouvellerait pour l'Eglise cette époque de désastre et de gloire où les pontifes de la religion, dévoués au ministère du martyre, étaient obligés d'aller se cacher au fond des cavernes pour imposer les mains à leurs successeurs. Ces tableaux, malheureusement trop prophétiques, paraîtraient peut-être de calomnieuses exagérations aux yeux de ceux de nos adversaires qui ne sont pas dans le secret du parti auquel ils servent d'instruments.

Mais si l'avenir ne peut pas être appelé en témoignage, nous reporterons vos regards sur le passé qui éclaircira tous vos doutes. J'observe, Messieurs, qu'on ne vous a jamais demandé directement aucune destruction. Le grand art de la majorité de cette assemblée consista toujours à apprivoiser les esprits par des décrets préparatoires qui n'annonçaient rien de sinistre, mais qui n'en conduisaient que plus sûrement au terme caché où l'on voulait arriver. L'histoire des délibérations relatives à nos biens nous fournirait des exemples mémorables de ce système dont je vous révèle ici la savante perfidie. On voulait d'abord consacrer simplement le principe, pour déclarer que les possessions ecclésiastiques étaient à la disposition de la nation : c'était une simple reconnaissance métaphy-

sique de cette souveraineté nationale<sup>1</sup> ; il n'était question ni de la propriété de nos biens , ni encore moins de leur aliénation. Mais, après vous avoir arraché ce décret vague, qui ne signifiait rien , on l'a commenté pendant six mois avec toutes les subtilités de l'esprit d'invasion et de conquête, et ensuite on a mis tous les domaines de l'Eglise à l'encan. Voulez-vous d'autres exemples de ces dispositions provisoires, qui ont été le prélude des subversions les plus étonnantes et les plus imprévues ? Eh bien ! écoutez. On vous invita, dans le mois de septembre 1789, à suspendre la nomination des bénéfices consistoriaux ; et au bout de trois mois tous les bénéfices furent supprimés. On vous proposa , dans le mois d'octobre, de suspendre la rentrée des cours souveraines ; et bientôt toutes les cours souveraines furent anéanties. On vous demanda, dans le mois de novembre, de suspendre provisoirement l'émission des vœux religieux ; et ce décret provisoire a été suivi d'une loi constitutionnelle qui abroge et proscriit à jamais tous les vœux solennels. Telle est la marche que vous avez suivie dans cette session. Il ne m'appartient pas de juger maintenant des motifs de M. de Mirabeau ; mais j'ose lui demander confidemment si je les ai bien devinés. Est-ce encore une autre préparation législative pour vous conduire à la proscription de la religion catholique dans ce royaume, est-ce encore le même artifice que l'on a voulu employer dans cette partie du rapport où, après vous avoir proposé de suspendre, c'est-à-dire, de défendre les ordinations, on s'est permis de flétrir, du ton le plus auguste, tout le corps épiscopal ?

Quels que soient vos principes religieux, Messieurs, le corps législatif doit sentir la nécessité d'environner les premiers pasteurs de la considération publique. Législateurs d'un jour, législateurs de quelques journaux serviles, vous regardez

<sup>1</sup> Voyez le discours précédent, p. 530, *note*.

comme de bons Français tous ceux que la révolution a enrichis, tandis que vous dénoncez comme de mauvais patriotes tous les citoyens qu'elle a ruinés! (*Violents murmures.*) Vous aurez beau m'interrompre, en répondant par des murmures à mes raisons, comme si mes raisons étaient des injures. Eh! que craignez-vous, pour vous abaisser aux menaces? Le règne de la justice n'est pas encore arrivé; mais le moment de la vérité est venu, et vous allez l'entendre. Nous dirons donc que lorsque vous vîntes inviter le clergé, au nom d'un Dieu de paix, à prendre place dans cette assemblée, parmi les représentants de la nation, il ne devait pas s'attendre à s'y voir livré, du haut de cette tribune, au mépris et à la rage des peuples. Nous dirons qu'il y a autant de lâcheté que d'injustice à attaquer des hommes qui ne peuvent opposer aux outrages que la patience, et à la fureur que la résignation. Nous dirons à nos détracteurs que si le tombeau dans lequel ils croient nous avoir ensevelis ne leur paraît pas encore assez profond pour leur répondre de notre anéantissement, ce seront leurs injures, ce seront leurs persécutions qui nous en feront sortir avec gloire pour reconquérir l'estime et l'intérêt de la nation, et que la pitié publique nous vengera bientôt du mal que nous a fait l'envie. — *Cris : A l'ordre!*

Vous demandez qu'on me rappelle à l'ordre! Eh! à quel ordre me rappellerez-vous? je ne m'écarte ni de la question, ni de la justice, ni de la décence, ni de la vérité. Les orateurs qui m'ont précédé dans cette tribune n'ont pas été rappelés à l'ordre quand ils ont insulté, sans pudeur et sans ménagement, nos supérieurs dans la hiérarchie; je ne dois donc pas être rappelé à l'ordre quand je viens décerner au corps épiscopal une juste et solennelle réparation. Tous les vertueux ecclésiastiques du royaume s'empresseront de ratifier cet hommage public de respect, d'attachement et de confiance que nous devons à nos évêques. Nous avons vécu sous leur gouverne-

ment paternel que l'on ose vous dénoncer comme un gouvernement despotique, et nous vous déclarons que nous avons toujours chéri leur autorité douce et bienfaisante, qu'il est bien plus facile de calomnier que d'imiter. Nous désavouons hautement les éloges insultants que l'on a prodigués au second ordre du clergé, en déprimant le premier : le piège est trop grossier pour nous tromper. Nous ne nous séparerons jamais de nos chefs et de nos guides; nous nous ferons gloire de partager tous leurs malheurs; et l'on ne parviendra plus à nous diviser par des manœuvres dont une expérience trop récente nous a révélé tous les dangers. Nous souhaitons, Messieurs, que vos prétendus décrets régénérateurs de l'Eglise de France ne fassent pas déchoir vos pasteurs de la gloire, qui leur appartient depuis trois siècles, d'être, par leur science et leur régularité, le premier clergé de l'univers. L'Europe et la postérité confirmeront ce témoignage incontestable que je leur rends en votre présence. Que dis-je? leur conduite, dans ce moment de crise et de terreur, va vous apprendre à les connaître. L'intérêt n'a pu les émouvoir; mais la foi est en péril, l'honneur parle: il suffit, tout danger personnel disparaît.

Vous verrez, par l'exécution même du fatal décret que vous êtes prêts à prononcer, si vous ne devez pas regarder comme des ennemis de la patrie les fanatiques persécuteurs qui oppriment et tourmentent, sans intérêt, de faibles pasteurs accoutumés à prier pour ceux qui les insultent, et dont la patience a dû vous apprendre, dans la séance d'hier au soir, ce qu'ils savent souffrir et endurer en silence, quand ils défendent les intérêts de la religion. Nous imiterons avec enthousiasme le bel exemple de fermeté sacerdotale que vient de donner à toute la France le brave et bon clergé de Quimper. La religion a dû infiniment gagner à tous ces débats, qui ont achevé d'en démontrer politiquement la nécessité. Qu'on ose donc nous vexer en nous demandant des serments contraires



à nos principes ! Nous retrouverons cette énergie de courage qui ne compte plus pour rien le sacrifice de la fortune et de la vie, quand il faut s'immoler au devoir. Prenez-y garde, Messieurs, il est dangereux de faire des martyrs ; il est dangereux de pousser à bout des hommes qui ont une conscience, des hommes qui sont disposés à rendre à César ce qui appartient à César, mais qui veulent aussi rendre à Dieu ce qu'ils doivent à Dieu, et qui, en préférant la mort au parjure, vous prouveront, par l'effusion de leur sang, que s'ils n'ont pas été assez heureux pour se concilier votre bienveillance, ils savent du moins mériter et forcer votre estime.

Je conclus donc à l'ajournement de la motion qui vous a été adressée au nom de quatre de vos comités, jusqu'à ce que le roi ait reçu et nous ait fait transmettre officiellement la réponse du Souverain Pontife, seul juge compétent que nous puissions reconnaître en matière de discipline ecclésiastique, spécialement lorsqu'il s'agit d'ériger ou de supprimer des sièges épiscopaux, dans l'Eglise de France, sans l'intervention d'un concile national.

Cette éloquente et vigoureuse réclamation fut sans effet : l'ajournement fut rejeté ; le décret passa, et le sacrilège serment fut solennellement exigé dans la séance du 26 décembre suivant. Ce fut l'abbé Grégoire qui ambitionna le triste honneur de monter le premier à la tribune pour y donner l'exemple du parjure : les feuilles révolutionnaires le proclamèrent aussitôt un parfait modèle des vertus évangéliques. Soixante-deux députés ecclésiastiques eurent la faiblesse de l'imiter ; et la France se remplit de prêtres apostats, dont on sait l'édifiante histoire. Les évêques demeurés fidèles à l'Eglise, au nombre de quatre-vingt-seize, furent ou proscrits ou martyrs ; leurs troupeaux passèrent à des pasteurs *intrus*, et le schisme national dura jusqu'au Concordat de 1801. Pie VII, à la demande du premier consul, adopta une nouvelle circonscription des évêchés, et conféra l'institution canonique à de nouveaux titulaires.



## NOTES HISTORIQUES.

---

N° 1, p. 2. — Jacques-Bénigne Bossuet, né à Dijon dans la nuit du 27 au 28 septembre 1627, y fit ses études d'humanités au collège des Jésuites; et, sa rhétorique achevée, vint à Paris au mois de septembre 1642 pour y faire sa philosophie, au collège de Navarre. Il avait reçu la tonsure dès l'âge de huit ans. Orateur à seize, il étonna l'hôtel de Rambouillet par un sermon improvisé à onze heures du soir, précocité merveilleuse qui fit dire à Voiture qu'il n'avait jamais ouï prêcher ni si tôt ni si tard.

Le jeune orateur soutint sa thèse de bachelier à la Sorbonne, le 25 janvier 1648, en présence du vainqueur de Rocroi, auquel il l'avait dédiée. Devenu docteur, en 1652, il fit une retraite à Saint-Lazare, sous la direction de saint Vincent de Paul, reçut ensuite les Ordres sacrés, fut nommé archidiaire de l'église de Metz, et alla s'établir dans cette ville, où il demeura pendant six ans. C'est de son séjour à Metz que datent ses premiers sermons. Il avait trente et un ans lorsqu'il parut pour la première fois dans les chaires de Paris. Il y prêcha le carême de 1659 aux Minimes de la place Royale; celui de 1661 dans la chapelle des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, et l'avent de la même année à la cour; et, pendant les huit années qui suivirent, Paris et Versailles ne cessèrent plus d'entendre, à toutes les fêtes, la voix du grand prédicateur. En 1669, il fut nommé à l'évêché de Condom, au moment où Bourdaloue venait le remplacer dans les chaires de la capitale et de la cour. Depuis lors, il n'y reparut qu'à de longs intervalles.

Il faut distinguer trois époques dans la vie oratoire de ce grand homme. La première, passée à Metz, va de 1652 à 1659. La seconde dura dix ans: c'est le temps de ses prédications de carême et d'avent à Paris et à la cour. La troisième, qui commence à son oraison funèbre de la reine d'Angleterre, en 1669, finit à celle du grand Condé, en 1687: c'est l'époque de la maturité de son talent comme orateur et surtout comme écrivain. Il monta dans les chaires à vingt-cinq ans; il en descendit à cinquante-neuf. Le reste de sa vie fut occupé par l'éducation du Dauphin, par les travaux de l'épiscopat, par ses controverses religieuses avec les protestants et par les ouvrages qu'il publia pour la défense de l'Eglise. Il fut reçu à l'Académie française le 8 juin 1671; la même année il se démit de l'évêché de Condom, dont il ne pouvait concilier les fonctions avec celles qui le retenaient à la cour. Nommé à l'évêché de Meaux en 1681, il en prit possession le 8 février de l'année suivante. Il mourut le 12 avril 1704; et le père de La Rue prononça son oraison funèbre dans la cathédrale de Meaux, le 21 juillet suivant.

Bossuet n'avait point destiné ses sermons à l'impression ; il paraît même qu'il en faisait peu de cas. On ne les publia que plus de soixante ans après sa mort , à l'aide de manuscrits épars , couverts de ratures et de variantes qui les rendaient presque indéchiffrables. Des dix oraisons funèbres qu'il a prononcées , quatre demeurèrent dans ses cartons , à l'état de notes ou de canevas. Nous verrons qu'il y prit les principales idées , le plan même de son éloge funèbre de la duchesse d'Orléans , en se copiant ou plutôt en se perfectionnant lui-même. (*Notes* 63, 68 et 74.)

N° 2 , p. 14. — *Ces lâches , qui avaient vendu aux ennemis de l'Etat les places que le roi leur avait confiées* , furent le maréchal d'Hocquincourt , Charles de Mouchy , et ses complices , à la tête desquels figura la duchesse de Châtillon. Ce guerrier , mécontent de la cour , voulut , au mois de novembre 1655 , livrer au gouvernement espagnol des Pays-Bas les villes de Ham et de Péronne confiées à sa garde. Mazarin , instruit de son projet , se hâta de négocier avec lui , l'or à la main , en même temps qu'il faisait avancer l'armée de Turenne pour soutenir ses offres. Le maréchal , donnant alors le spectacle d'une vénalité sans pudeur , reçut tour à tour et publiquement les envoyés de Paris et de Bruxelles , prêt à livrer les deux places au parti qui le paierait le mieux. Les Espagnols lui promettaient la lieutenance générale des Pays-Bas et quatre cent mille écus ; Mazarin n'en offrait que deux cent mille ; et Hocquincourt se décidait pour le plus offrant , quand le cardinal ministre lui fit annoncer que la duchesse de Châtillon , arrêtée par ses ordres , allait payer sa trahison. Le maréchal , qui aimait mieux la duchesse que son honneur et sa patrie , accepta l'or de Mazarin ; son fils fut nommé gouverneur de Péronne , la duchesse fut élargie ; et au commencement de décembre 1655 , Louis XIV alla visiter les deux places rendues à son autorité.

N° 3 , p. 30. — Paul Pellisson-Fontanier , né à Béziers , en 1624 , d'une famille calviniste , s'était fait avocat. Il débutait à Castres avec beaucoup de succès quand la petite vérole le désigna et l'affaiblit tellement qu'il fut contraint de renoncer sur-le-champ à l'éloquence parlée. Sa plume lui restait : il fit l'*Histoire de l'Académie française* , et vint à Paris , en 1652 , avec son manuscrit , qui lui ouvrit les portes de cette compagnie célèbre. Il y fut reçu le 17 novembre 1653. Le surintendant des finances , Fouquet , le fit son premier commis et son secrétaire en 1657 , et le roi le nomma conseiller d'Etat en 1660. La ruine de Fouquet entraîna celle de Pellisson ; il fut arrêté à Nantes avec son protecteur , au mois de septembre 1661 , et sa détention à la Bastille dura presque cinq années. C'est là qu'il composa et fit paraître clandestinement ses quatre mémoires. On ne tarda pas à y reconnaître le secrétaire du surintendant. Alors commença une surveillance qui fut poussée jusqu'à le laisser sans papier , sans encre et sans plumes. Mais on lui permit la lecture de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise : il écrivit sur les marges de ces livres , avec des bouts de plomb qu'il détachait des vitraux de sa chambre. L'araignée qu'il apprivoisa , comme on le sait , fut la

seule compagne de sa triste et longue solitude. Il sortit de la Bastille quand le procès fut terminé; Louis XIV lui pardonna ses plaidoyers, le prit pour historiographe de ses conquêtes, et lui assigna une pension de 6,000 livres. Les pieuses méditations et les études qu'il avait faites sur les saints Pères, dans sa prison, l'avaient amené à la foi catholique. Rendu à la liberté, il continua pendant cinq ans à chercher la lumière, et abjura l'hérésie dans l'église souterraine de Chartres, le 8 octobre 1670. Il prit même le sous-diaconat; et tout le reste de sa vie fut consacré à des œuvres de zèle, à la composition de traités de polémique religieuse et même de livres de piété. Il composait un ouvrage sur l'Eucharistie quand la mort le surprit, le 7 février 1693.

N° 4, p. 30 et 43. — Nicolas Fouquet, vicomte de Melun et de Vaux, marquis de Belle-Ile, était né en 1615. Maître des requêtes à vingt ans, à trente-cinq procureur général au parlement de Paris, il succéda le 8 février 1653 au marquis de Vieuxville dans la charge de surintendant des finances; mais seulement en partie, le roi lui ayant donné pour collègue le comte Abel de Servien, marquis de Sablé et de Bois-Dauphin, baron de Meudon, commandeur et garde des sceaux. Servien fut chargé des dépenses, Fouquet des recettes, avec dépendance et responsabilité mutuelles, expliquées par un *règlement* du 24 décembre 1654. Au bout de six ans le comte de Servien mourut, et l'administration du trésor fut concentrée dans les mains de Fouquet, pour plus grande facilité des affaires, ainsi qu'il est dit dans ses lettres de *provision*, datées du 21 février 1659. Cette facilité profita, sans contredit, au trésor royal, ou du moins à la cour, qui ne manqua jamais d'argent; mais elle perdit le ministre. Il fit une fortune scandaleuse, et ses dépenses sans mesure le rendirent suspect. Mazarin, en mourant, l'avait recommandé à la surveillance du roi, qui introduisit Colbert dans les bureaux des finances, et se servit de lui pour contrôler, jour par jour, les actes du surintendant. Cet examen confirma les soupçons de Louis XIV, qui prit en secret la résolution de perdre ce grand coupable. Voulant l'éloigner de Paris, pour le séparer de ses nombreux et puissants amis, il l'invita à le suivre à Nantes; et c'est là qu'il le fit subitement arrêter, dans la matinée du 5 septembre 1661.

N° 5, p. 31. — D'Olivet, dans sa liste des œuvres de Pellisson, dit que les quatre mémoires écrits en faveur de Fouquet furent imprimés en 1661: c'est chose impossible, au moins pour les trois derniers, puisque le premier mémoire suppose un édit royal du mois de novembre 1661, et enregistré seulement le 3 décembre. Le *Discours au roi* a 59 pages; la *Seconde défense* en a 68; les premières *Considérations sommaires* en ont 31; les secondes, 26: on ne compose pas et l'on n'édite pas en trois semaines 184 pages in-4° avec marges chargées de citations. Aucun des trois anciens exemplaires que nous avons retrouvés ne porte ni date, ni nom d'imprimeur. Il est dit, dans le *Discours au roi*, que Sa Majesté a établi le bon ordre dans les finances *depuis un an*: ces mots n'indiquent-ils pas le mois de mars 1662? Louis XIV ne s'était

1693  
1661  
1662

occupé des finances que depuis le 10 mars 1661. Tout porte d'ailleurs à croire que cette première défense, écrite pour le roi, lui fut présentée manuscrite avant d'être livrée au public, ce qui a pu en retarder encore l'impression. La mettre vers le mois de mars 1662, n'est-ce pas en reculer la date autant que possible?

N° 6, p. 33 et 35. — Fouquet, en sa qualité de procureur général du parlement de Paris, n'aurait pu être jugé que par ce parlement lui-même, et Louis XIV, méditant sa perte, lui destinait un tribunal extraordinaire. Il fallut donc, avant de le faire arrêter, pourvoir à cet embarras : Colbert s'en chargea, et recourut, dit-on, à une ruse indigne de lui et du grand monarque qu'il servait. Il engagea le surintendant à se démettre de cette charge, sous prétexte qu'il se devait tout entier aux finances, et que le roi attendait ce sacrifice pour lui conférer le grand cordon de ses ordres et le faire son premier ministre. Fouquet y avait été pris; et, quand on l'arrêta, sa place de procureur était vendue. Il avait même, pour gagner les bonnes grâces du monarque, donné au trésor les quatorze cent mille livres qu'il avait retirées de la vente de cette charge. Cette première difficulté levée, il en restait une autre. Car, d'après les coutumes du royaume et les privilèges de sa surintendance, le coupable ne devait répondre de son administration qu'au roi lui-même. C'est ce privilège irrévocable, ou du moins révoqué d'une façon insuffisante, que Pellisson fait valoir dans son argumentation sur l'incompétence des juges donnés à son ami.

N° 7, p. 33. — Pièces officielles concernant le procès de Fouquet. 1° *Edit du roi portant création d'établissement d'une chambre de justice pour la recherche des abus et malversations commises dans les finances de Sa Majesté, depuis le mois de mars de l'année 1635. Donné à Fontainebleau, au mois de novembre 1661, vérifié au parlement, chambre des comptes et cour des aydes, et enregistré en ladite chambre de justice, le 3 décembre 1661, jour de son établissement.* « Cette chambre, dit le monarque, est établie pour être procédé par les officiers de nos cours souveraines, qui seront par nous nommés, contre les crimes de péculat et de malversation au fait de nos finances, en quelque sorte et manière et par quelque personne que ce puisse être. » On faisait remonter l'enquête à 1635, parce que c'était l'époque de la première échéance d'une rente créée sur les tailles de 1634, sous le ministère de Richelieu, rente dont les remboursements mal définis par la loi, et par suite arbitrairement exécutés, avaient amené dans les finances une confusion toujours croissante au profit des spéculateurs sans conscience. des grands seigneurs intrigants et de quelques administrateurs du trésor. La surintendance s'était renouvelée sept fois depuis le commencement de ce désordre : le nombre des inculpés devait donc être considérable. 2° Le précédent édit fut suivi d'une lettre de *Commission contenant les noms des juges et officiers qui composent la chambre de justice.* Elle est datée du 15 novembre 1661. 3° Le 2 décembre suivant, parut une *Déclaration portant règlement pour l'exécu-*



tion de l'édit du mois de novembre. C'était une instruction sur la marche à suivre dans les procédures. La chambre siégea pour la première fois le 3 décembre 1661, et son premier acte fut l'enregistrement de ces trois pièces.

N° 8, p. 34. — L'édit qui créait la chambre de justice et la *déclaration* qui réglait l'ordre des procédures, ne faisaient mention expresse ni du surintendant ni de son privilège. Il y était seulement dit en général : « Nous avons dérogé et dérogeons par ces présentes... à tous édits, déclarations, arrêtés et lettres qui pourraient avoir été expédiés depuis le mois de mars 1635, portant révocation de l'établissement des chambres de justice et décharge en faveur de nos officiers comptables et autres, de toutes recherches contre eux pour le fait de nos finances, etc. »

N° 9, p. 38. — Foucquet ne voyait guère parmi ses juges que des ennemis personnels, qui avaient, disait-il, juré sa perte. Il mettait en tête le président lui-même, Pierre Seguier, le procureur-général, Denis Talon, et le marquis de Louvois, fils de Michel Le Tellier, l'un de ses dénonciateurs les plus ardents.

N° 10, p. 39. — Nicolas Foucquet était né de Marie de Maupeou, fille de Gilles de Maupeou, seigneur d'Ableiges, intendant et contrôleur général des finances. En apprenant l'arrestation de son fils, cette pieuse et charitable dame, qui avait longtemps pleuré sur son inconduite et sur ses prodigalités si peu chrétiennes, se jeta, dit-on, à genoux, leva les mains au ciel, et s'écria, baignée de larmes : « C'est à présent, mon Dieu, que j'espère de son salut ! » Elle adressa au roi plusieurs supplices dont nous avons retrouvé quelques copies manuscrites.

N° 11, p. 40. — Parmi les papiers saisis chez le surintendant s'en trouvait un rédigé depuis quinze ans et caché derrière une glace, dans lequel Foucquet indiquait à sa femme ce qu'elle aurait à faire dans le cas où Mazarin le ferait arrêter. Il fallait que ses partisans, qu'il nommait, se fortifiassent à Belle-Ile, au Mont-Saint-Michel et dans quelques autres places dont on était sûr ; de plus, il fallait susciter de toutes parts des embarras au cardinal, en publiant des manifestes, en excitant contre lui les parlements et le clergé, afin de l'intimider et de l'obliger à lâcher sa proie. Le surintendant avait expliqué ce projet par le besoin de se précautionner contre l'inimitié d'un redoutable ministre disposé à le perdre dès qu'il le pourrait, et à ne pas le perdre à demi : sa liberté, disait-il, sa vie même avaient été menacées.

N° 12, p. 41. — On jugera des dépenses reprochées à Foucquet par ce seul relevé des sommes comptées à Vatel pour les frais de bouche, en 1659, dans l'espace de sept mois :

|                                                          |                      |
|----------------------------------------------------------|----------------------|
| Du mois de juin au 22 août, reçu. . . . .                | 418,820 liv.         |
| Du 22 août à la fin de septembre. . . . .                | 139,467 liv. 9 sols. |
| Du 1 <sup>er</sup> octobre à la fin de décembre. . . . . | 127,389 » »          |
| De plus, donné par Pellisson. . . . .                    | 12,000 » »           |
| Item. . . . .                                            | 48,300 » »           |
| Total. . . . .                                           | 446,176 liv. 9 sols. |



N° 13, p. 41. — L'immense fortune laissée par Mazarin n'aurait peut-être pas été plus facile à défendre que celle de Fouquet. Les calculs les plus exagérés l'avaient évaluée à cent soixante millions; les plus modérés à quarante, somme énorme dans un temps où les revenus de l'Etat ne s'élevaient guère qu'à cinquante millions par année. Ce ministre, à son lit de mort, eut de grandes inquiétudes à ce sujet, et fit offrir tous ses biens à la couronne par manière de restitution. Le roi les refusa et fit dire au malade, pour calmer sa conscience, qu'il lui donnait en pur don, à lui et à ses héritiers, tout ce qu'il avait acquis pendant son ministère. De plus, après la mort du cardinal, il imposa silence à ceux qui demandaient une enquête sur son administration. Il y avait donc beaucoup d'adresse dans cet argument de Pellisson; et cet orateur y revient dans sa seconde défense.

N° 14, p. 42. — Un an avant la surintendance de Fouquet, la France épuisée d'argent ne put défendre Casal, Dunkerque et Barcelone, qui furent pris par les Espagnols. Voici ce que le comte de Brienne dit à ce sujet dans ses mémoires : « En 1652, nous aperçûmes avec chagrin que, sans un puissant secours, nous perdriions la ville de Barcelone et ensuite la Catalogne. Le cardinal ne trouvant point dans les caisses de l'épargne l'argent qu'il fallait pour prévenir ce mal..., Barcelone se perdit faute de moyens pour être conservée. Dunkerque eut le même sort... La même chose arriva à Casal pour avoir été négligée depuis la mort du feu roi Louis XIII, quoique les ministres de Mantone nous avertissent souvent du mauvais état de la place; que les magasins des vivres avaient été épuisés pour faire subsister la garnison, qui, depuis un très-long temps, n'avait pas été payée; que les canons, n'ayant point d'affûts, étaient hors d'état de servir, et les poudres réduites en pâte, parce qu'on avait négligé de les rebattre, et qu'il était à craindre que les Espagnols ne s'en emparassent. » (*Collection de M. PETITOT; 2<sup>e</sup> série, t. XXXVI, p. 200-217.*)

N° 15, p. 44. — Dans son élégie pour Fouquet, la Fontaine a dit, en parlant de la fortune :

Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,  
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,  
Il est bien malaisé de régler ses desirs :  
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.

N° 16, p. 43. — Vaux-le-Vicomte changea de nom et s'appela Vaux-les-Villars, quand le maréchal duc de Villars l'acheta. Cette terre et ce château, situés près de Melun, n'avaient coûté que vingt mille livres à Fouquet, qui en fit la plus splendide campagne d'alors, Versailles n'étant pas encore embelli. Ce que dit Pellisson de la pensée qu'eut son ami d'abattre ses palais, à l'exemple du consul Valérius Publicola, pour faire taire l'envie, n'était guère de nature à toucher Louis XIV, s'il est vrai que le surintendant avait fait bâtir deux fois le palais de Vaux, afin de le rendre plus magnifique. Cette demeure, dont les jardins furent dessinés par Lenôtre, avait coûté dix-huit millions, qui en vau-

draient aujourd'hui plus de quarante : c'était le tiers des revenus annuels de la France. Le surintendant, dont la perte était déjà résolue, l'avait hâtée par une fête donnée à la cour, dans ses jardins de Vaux, en 1661. C'est là que *les Fâcheux* de Molière furent représentés pour la première fois ; Pellisson en avait fait le prologue. Louis XIV s'y trouva et fut tellement indigné de la magnificence royale affectée par un simple particulier, qu'il l'aurait fait arrêter à l'instant même s'il n'avait craint un éclat qui pouvait être dangereux au milieu des créatures et des puissants amis achetés par l'or du coupable. On comprend à peine l'imprudence du surintendant qui avait étalé de toutes parts ses armes et son ambitieuse devise représentant un écuireuil avec ces mots : *Quo non ascendam ? OÙ ne monterai-je point ?* Les courtisans ne manquèrent pas de faire remarquer au roi que l'écuireuil était poursuivi par une couleuvre. N'était-ce pas une blessante allusion aux poursuites de Colbert, sur les armes duquel ce reptile était figuré ?

N° 17, p. 46. — En tête des illustres amis qui restèrent à Fouquet étaient le grand Condé, Turenne, la Fontaine, M<sup>lle</sup> de Scudery, la Sapho de l'époque, qui se servit d'un ramoneur pour faire passer une lettre à Pellisson renfermé dans la Bastille ; M<sup>me</sup> de Sévigné, qui nous a laissé dans ses lettres de nombreux détails sur le procès et l'éloquence de l'accusé, etc. On a prétendu que la cour s'était alarmée de ses rapports trop intimes avec le prince de Condé, rebelle pendant sept ans, et dont le retour en France était de trop fraîche date pour rassurer contre des soupçons de cette nature.

N° 18, p. 48. — Ce Pierre de La Brosse, pendu à Vincennes le 30 juin 1278, avait été d'abord simplement barbier et chirurgien de Philippe le Hardi. Les lettres dans lesquelles il avait, dit-on, découvert au roi de Castille les projets du roi de France, alors en guerre avec l'Espagne, ont pu n'être en effet qu'une invention de ses ennemis. Mais ce favori tout-puissant fut en outre accusé d'avoir empoisonné, en 1276, Louis, fils aîné du monarque, et d'avoir, pour détourner les soupçons qui pesaient sur lui, calomnié la reine Marie de Brabant, seconde femme de Philippe, en faisant croire à ce malheureux père qu'elle avait fait périr l'héritier de la couronne, né de sa première femme, pour assurer le trône à son propre fils. Quoi qu'il en soit de l'innocence du chambellan, l'argument de Pellisson a de la valeur ; car il s'appuie sur l'opinion populaire, qui fut favorable au condamné. Nangis termine ainsi l'histoire de son procès : *Cujus mortis causa, apud vulgus incognita, magnam cunctis qui audierunt admirationem et murmurationis materiam ministravit.* (DUCHESNE, *Hist. franc.* t. V, p. 536.)

N. 19, p. 49. — Enguerrand de Marigny, sire de Longueville, est le plus ancien surintendant des finances dont notre histoire nationale fasse mention. Il exerça cette charge de 1301 à 1315, sous Philippe le Bel et Louis X, surnommé le Hutin et roi en 1314. Dans un procès au sujet d'un moulin, il avait favorisé le comte d'Harcourt contre Charles de Valois, qui lui en voulut, et qui nourrit ses projets de vengeance jusqu'à la mort du roi

Philippe, son frère. Ce prince, devenu tout-puissant sous le règne de Louis, son neveu, accusa l'insolent favori et le fit condamner à mort, sans lui avoir laissé la liberté de répondre. L'arrêt fut exécuté le 30 avril 1315. Ces images de cire, dont parle Pellisson, étaient de petites figures employées dans les opérations magiques. On prétendait que les imprécations, déchargées sur elles, passaient sur ceux qu'elles représentaient. La femme et la sœur de Marigny s'étaient, dit-on, servies de ce moyen pour *envouster le roi, messire Charles et autres barons*. *Envouster*, venu d'*ex voto*, voulait dire enchanter ou ensorceler. Charles de Valois, le plus grand capitaine de son temps, mourut le 16 décembre 1325. (Voyez VILLARET, *Hist. de France*, t. VIII, année 1315, p. 12 et suiv.)

N° 20, p. 49. — Gérard de la Guette, successeur de Marigny, fut établi surintendant des finances en 1316, durant le règne de Philippe le Long, dont la mort, arrivée le 3 janvier 1322, fut suivie de la perte de son favori. Les Etats généraux avaient été assemblés pour la réforme des finances, en 1319, à la Chandeleur, et le 14 juin 1321. (SISMONDI, *Hist. des Français*, t. IX, p. 265.) Charles IV, dit le Bel, à peine roi, fit rendre compte à Gérard, en 1322, de l'administration des finances, et trouva dans le trésor un déficit de douze cent mille livres, somme à peu près équivalente à trente millions d'aujourd'hui. On accusa le surintendant de les avoir volées ; il fut mis à la question sur un cheval de bois, et la violence du supplice le fit expirer dans sa prison quelques jours après.

N° 21, p. 49. — Charles le Bel confia les finances, en 1322, à Pierre de Remy, sire de Montigny, successeur de Gérard de la Guette. Le nouveau surintendant profita, pour s'enrichir, des troubles qui survinrent en France après la mort du monarque son bienfaiteur, au sujet de la régence disputée par Philippe de Valois et Edouard III, roi d'Angleterre. Il prit dans le trésor royal douze cent mille livres, ce qui équivaut, comme nous l'avons déjà dit, à près de trente millions de notre monnaie actuelle. Philippe de Valois, à peine déclaré régent, ayant examiné l'état des finances, soupçonna le surintendant et le fit comparaître devant un parlement qu'il présida lui-même. L'accusé, soumis à la question, avoua son vol et fut pendu le 25 avril 1328. Son corps fut exposé au gibet de Montfaucon, qu'il venait de faire réparer en pressant, dit-on, les ouvriers de se hâter le plus qu'ils pourraient. Ils eurent fini tout juste à temps pour lui.

N° 22, p. 50. — On ignore les noms des surintendants des finances sous le règne de Jean II, roi en 1350, fait prisonnier, en 1356, à la bataille de Maupertuis, par Édouard, prince de Galles, dit le prince Noir, et sous celui de Charles V, premier Dauphin de France, qui succéda à son père en 1364, et qui mourut en 1380.

N° 23, p. 37, 40 et 51. — Voici la liste des surintendants des finances dont Pellisson rappelle ici la fin tragique. Sous Charles VI, Jean ou Gérard de Montaigu, surintendant depuis 1381, fut jugé et condamné à

avoir la tête tranchée, le 17 octobre 1409. — Sous le même roi, Pierre des Essars, surintendant en 1410, se démit de sa charge en 1412; ce qui ne l'empêcha pas d'être accusé de trahison, et d'être exécuté le 1<sup>er</sup> juillet 1413. — Sous Charles VII, Pierre de Gyac, devenu surintendant, on ne sait trop quelle année, finit par être jeté dans une rivière avec une pierre au cou, vers le mois de janvier 1426. — Camus, de Beaulieu, son successeur, sous le même Charles VII, fut assassiné à Poitiers, presque en présence du monarque. — Vint ensuite le célèbre Jacques Cœur, surintendant depuis 1444 jusqu'à la sentence du 19 mai 1453, qui, après l'avoir déclaré digne de mort, le condamna à une restitution de quatre cent mille écus et à un bannissement perpétuel, peine que Charles VII commua, en permettant au coupable de se retirer dans le couvent des Cordeliers de Beaucaire. (Voyez Jacques BRESSON, *Hist. financière de la France*, t. I, p. 121-140.)

N° 24, p. 51 et 42. — Jean de Semblançay fut chargé des finances en 1515, et François I<sup>er</sup> le vénérât au point de l'appeler son père, titre qu'il méritait. Ce fut la mère du roi, Louise de Savoie, qui compromit ce malheureux ministre, en le forçant à lui donner, en 1521, trente mille écus destinés à l'armée d'Italie, le jour même où cette somme allait partir pour le Milanais, et qui ensuite, pour se disculper elle-même, le fit poursuivre et condamner, en 1522, à être pendu, comme coupable de péculat et de la perte de Milan. Louise de Savoie fut donc le premier instrument de sa mort; le second fut le secrétaire même du surintendant, nommé Gentil, ex-président du parlement, dont la princesse se servit pour ourdir sa criminelle intrigue.

N° 25, p. 52. — La Vieuville était surintendant des finances depuis 1623; Richelieu le fit arrêter, en 1624, et conduire au château d'Amboise, d'où il s'échappa et passa en Angleterre. Il fut condamné à mort par contumace. Le cardinal Mazarin obtint son pardon sous Louis XIV, et lui rendit, en 1649, l'administration du Trésor, qu'il garda jusqu'à sa mort arrivée en 1653. Fouquet lui succéda. (Note 4.)

N° 26, p. 52. — François d'O, seigneur de Fresnes, fut nommé surintendant des finances par Henri III, en 1579; il mourut le 24 octobre 1594. Il fut un des soutiens de la ligue formée contre Henri IV, qui, devenu roi, le maintint dans sa charge, malgré les murmures du royaume indigné de son luxe et de ses prodigalités sans mesure.

N° 27, p. 52. — Charles de Lorraine, duc de Mayenne, chef de la ligue, vaincu par Henri IV aux journées d'Arques et d'Ivry, se réconcilia en 1599 avec son roi devenu catholique. Le monarque le voyant tout en sueur au retour d'une promenade où il l'avait fatigué, lui dit en souriant : « Mon cousin, voilà la seule vengeance que je voulais tirer de vous, et le seul mal que je vous ferai de ma vie. »

N° 28, p. 54. — Le 6 août 1652, un mois après la journée du faubourg Saint-Antoine, parut une déclaration du roi transférant auprès de lui à Pontoise le parlement de Paris, dont Fouquet était procureur général,



La puissante compagnie s'y opposa ; mais plusieurs présidents et conseillers obéirent. (*Note 6.*)

N° 29, p. 69. — Henriette-Marie de France, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, sœur de Louis XIII, femme de Charles I<sup>er</sup> roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, mère de Charles II, naquit le 25 novembre 1609, et fut mariée le 11 mai 1625, n'ayant pas encore seize ans accomplis. Ses enfants furent, 1<sup>o</sup> Charles que nous venons de nommer ; 2<sup>o</sup> le duc d'York, qui régna, après son frère, sous le nom de Jacques II ; 3<sup>o</sup> le duc de Gloucester ; 4<sup>o</sup> Henriette-Marie, qui épousa, en 1642, Guillaume de Nassau, prince d'Orange ; 5<sup>o</sup> Elisabeth, qui mourut en 1650 ; 6<sup>o</sup> Henriette-Anne, mariée à Philippe, duc d'Orléans.

N° 30, p. 70. — Cette princesse avait fondé le monastère de Chaillot après la mort de son mari, et s'y était retirée avec sa fille Henriette-Anne. C'est dans l'église de ce couvent, témoin de ses dernières larmes, qu'elle avait choisi le lieu de sa sépulture. Louis XIV voulut qu'elle fût inhumée à Saint-Denis avec les rois ses ancêtres ; mais, par respect pour la dernière volonté de sa tante, il fit porter son cœur à Chaillot. (*Note 76.*)

N° 31, p. 71. — Henri VII, mort en 1509, avait laissé un fils qui fut le coupable Henri VIII, et deux filles dont l'aînée, nommée Marguerite, épousa un Stuart, Jacques IV, roi d'Ecosse. Le trône d'Angleterre, occupé successivement par les enfants d'Henri VIII, Edouard VI, Marie la Catholique et la trop célèbre Elisabeth, morts tous trois sans postérité, échut, en 1603, au roi d'Ecosse Jacques VI, fils de l'infortunée reine Marie Stuart, petit-fils de Jacques V et arrière-petit-fils de ce Jacques IV, qui avait épousé une héritière de la couronne d'Angleterre.

N° 32, p. 73. — On dit qu'Henriette de France, semblable en tout à Henri le Grand, joignait beaucoup de grâces extérieures aux qualités morales qui firent de son père un prince aimable et un héros : elle fut noble, ferme, bonne, fine et enjouée comme lui.

N° 33, p. 73 et 78. — Louis XIII, en accordant sa sœur à un prince hérétique, et le pape, en donnant la dispense nécessaire à cette alliance, avaient exigé, dans le contrat de mariage, des conditions qui garantissaient les intérêts de l'Eglise, l'honneur de la France et la religion de la princesse. Aux termes des conventions signées par les deux rois, la fille de Henri IV devait avoir et eut d'abord, en effet, une liberté complète relativement au culte ; elle eut sa chapelle, des chapelains et des officiers à son choix, et les prisons d'Angleterre durent s'ouvrir aux catholiques détenus pour le seul fait de la religion. Les favoris du roi, ennemis de l'Eglise romaine, intriguèrent et finirent par faire chasser de Londres les prêtres, les officiers catholiques et même les dames d'honneur que la reine avait auprès d'elle ; et plusieurs catholiques furent même emprisonnés. A la même époque, les calvinistes de France appelèrent les Anglais à leur secours, et Charles I<sup>er</sup> leur envoya des troupes qui furent vaincues par Louis XIII, à l'île de Ré, en 1627. Le monarque français



renvoya à la reine sa sœur tous les prisonniers anglais et tous les canons tombés entre ses mains. Henriette tira si bon parti de cette générosité, et de la paix conclue par son entremise, que le roi son mari comprit ses torts et lui rendit toute la liberté qui lui était due. Ses épreuves avaient duré dix-huit mois ; elle profita de son ascendant pour protéger et étendre la foi catholique. Saint François de Sales avait prédit son futur apostolat lorsqu'elle n'avait encore que huit ans. Il dit à sa gouvernante qu'il croyait lire sur les traits de cette jeune princesse que Dieu la destinait à soutenir la gloire de son Eglise.

N° 34, p. 75. — Henriette avait amené à Londres le vénérable Pierre de Bérulle, son confesseur, fondateur de l'Oratoire, et douze prêtres de cette congrégation alors très-fervente. Obligée de les renvoyer en France, au temps de la persécution soulevée contre elle par les seigneurs hérétiques, elle fit venir à leur place douze capucins français, quand le roi son mari lui eut rendu la liberté religieuse stipulée dans son contrat de mariage.

N° 35, p. 76. — Henri VIII demeura un ardent catholique tant qu'il fut chaste. Il avait poussé le zèle jusqu'à réfuter lui-même les erreurs de Luther, dans un livre qu'il dédia à Léon X ; et ce pape l'honora du titre de Défenseur de la Foi. Séduit par Anne de Boulen ou Boleyn, qui devint mère de la fameuse Elisabeth, ce malheureux prince rompit avec le Saint-Siège et se fit déclarer par son parlement, en 1531, *Protecteur et chef suprême de l'Eglise d'Angleterre*, afin de pouvoir répudier Catherine d'Aragon, tante de Charles-Quint, sa femme légitime depuis dix-huit ans. Devenu l'arbitre de la foi et des mœurs, il épousa successivement après Anne Boleyn, à laquelle il fit trancher la tête, Jeanne Seymour, morte en couche ; Anne de Clèves, répudiée au bout de six mois ; Catherine Howard, décapitée comme la mère d'Elisabeth ; Catherine Parr, enfin, qui fut aussi sur le point de subir le triste effet des passions d'un roi que l'impudicité avait rendu cruel jusqu'à la brutalité.

N° 36, p. 77. — Henri VIII s'était contenté du schisme. (Note 35.) Sous Edouard VI, son fils et son successeur en 1547, roi à dix ans, mort à seize, les parlements firent passer l'Angleterre du schisme à l'hérésie, en lui imposant un symbole de foi tiré des erreurs de Zwingle, de Luther et de Calvin, mélange monstrueux qui forma l'Eglise anglicane. Marie, fille de Henri VIII et de Catherine d'Aragon, devenue reine en 1553, rétablit le catholicisme ; et les parlements travaillèrent avec elle à refaire ce qu'ils avaient détruit. Elisabeth, autre fille de Henri VIII, née d'Anne Boleyn, ayant pris le sceptre en 1558, proscrivit de nouveau les croyances et le culte catholiques ; et son parlement poussa la complaisance jusqu'à lui donner le titre aussi ridicule qu'impie de *Souveraine gouvernante de l'Eglise d'Angleterre pour le spirituel et pour le temporel*. Alors se forma la religion anglicane telle qu'elle est aujourd'hui. C'est le calvinisme mitigé par de nombreux restes de la discipline et des cérémonies de la religion catholique. Bossuet nommera plus bas quelques-unes de ces *mille sectes bizarres* qui ont inondé l'Angle-

terre à la suite du schisme de Henri VIII. (Voyez ci-après les *Notes* 44 et 45.)

N° 37, p. 77. — Après l'exécution de Charles I<sup>er</sup>, arrivée en 1649, la chambre des Communes se déclara souveraine, abolit la royauté, et changea la monarchie en république. En 1653, le 26 décembre, Olivier Cromwel s'empara de l'autorité et fut proclamé souverain sous le titre de protecteur. (*Note* 47.) Il mourut en 1658, et son fils Richard recueillit sa puissance et son titre. (*Note* 48.) Dès 1659, le nouveau protecteur fut contraint par l'armée de remettre le pouvoir à un parlement qui ne put lui-même se maintenir au delà d'une année. Un second parlement assemblé le 10 avril 1660, par le célèbre général Monck, rétablit l'ancien ordre politique, et fit reconnaître, au mois de mai suivant, Charles II pour roi. Il ne restait donc plus qu'à ramener l'Angleterre au catholicisme, et l'on put espérer ce retour au moment où Bossuet parlait ainsi. (Voyez les projets de conversion de Charles II, *Notes* 57 et 67.)

N° 38, p. 77. — Son fils étant devenu roi (*Note* 58), Henriette partit pour Londres vers la Toussaint de l'année 1660, et revint en France à la fin de janvier 1661. C'est dans cette traversée que son vaisseau fut jeté sur des sables, où il manqua périr, et que sa fille Henriette fut attaquée en mer par la rougeole. La reine retourna en Angleterre au mois d'août 1662, avec l'intention d'y rester ; mais sa mauvaise santé l'obligea de repasser en France, où elle arriva le 25 juillet 1663.

N° 39, p. 78. — L'Angleterre et la Hollande étaient en guerre depuis 1663, et la flotte hollandaise, presque toujours victorieuse, était venue brûler les vaisseaux anglais jusque dans la Tamise. La peste de 1665 et l'incendie de Londres, en 1666, avaient achevé de mettre Charles II dans un grand embarras. Louis XIV était l'allié des Hollandais soutenus aussi par le Danemark. Henriette provoqua et facilita un rapprochement entre son fils et son neveu, qui couvrirent de son nom une négociation entamée à l'insu de leurs ministres. Les deux rois adressaient leurs lettres à la reine, Louis XIV comme à sa tante, Charles II comme à sa mère ; et cette princesse les faisait passer à leur destination, sous enveloppe, comme venant d'elle-même. Il en résulta un premier traité secret entre les deux rois, et déposé entre les mains de la reine Henriette, leur unique confidente. La réconciliation devint publique par le triple traité de paix que l'Angleterre signa à Breda, le 26 janvier 1667, avec la France, le Danemark et la Hollande.

N° 40, p. 81. — Charles I<sup>er</sup>, condamné dans la salle de Westminster, le 27 janvier 1649, fut décapité le 30, sur la place de Whitehall.

N° 41, p. 81. — La postérité n'a pas mis Charles I<sup>er</sup> *au rang des grands princes*. Lingard, qui rend hommage à l'héroïsme de ses derniers instants, juge sévèrement sa conduite pendant tout le temps qu'il fut sur le trône. Le comte de Maistre adopte le jugement de David Hume, qui est plus modéré. Le voici : « Charles I<sup>er</sup> mérita plutôt le titre de *bon* que celui de *grand*. Quelquefois il nuisit aux affaires en déférant mal à propos à l'avis des personnes d'une capacité inférieure à la sienne. Il

était plus propre à conduire un gouvernement régulier et paisible qu'à éluder ou repousser les assauts d'une assemblée populaire. Mais, s'il n'eut pas le courage d'agir, il eut toujours celui de souffrir. Il naquit, pour son malheur, dans des temps difficiles ; et, s'il n'eut point assez d'habileté pour se tirer d'une position aussi embarrassante, il est aisé de l'excuser, puisque même après l'événement, où il est communément aisé d'apercevoir toutes les erreurs, c'est encore un grand problème de savoir ce qu'il aurait dû faire. » (*Considérations sur la France*, c. xi.)

N° 42, p. 81. — Bossuet, dans son *Histoire des variations des Eglises protestantes*, parle en ces termes de l'asservissement misérable du peuple anglais et de son clergé aux successeurs de Henri VIII : « La religion n'a plus été (en Angleterre) qu'une politique : on y a fait tout ce qu'ont voulu les rois. La réformation d'Edouard, où l'on avait changé toute celle de Henri VIII, a changé elle-même en un moment sous Marie ; et Elisabeth a détruit, en deux ans, tout ce que Marie avait fait. Les évêques, réduits à quatorze, demeurèrent fermes avec cinquante ou soixante ecclésiastiques ; mais, à la réserve d'un si petit nombre dans un si grand royaume, tout le reste fut entraîné par les décisions d'Elisabeth, avec si peu d'attachement à la doctrine nouvelle qu'on leur faisait embrasser, qu'il y a même de l'apparence, de l'aveu de M. Burnet, que si le règne d'Elisabeth eût été court, et si un prince de la communion romaine eût pu parvenir à la couronne avant la mort de tous ceux de cette génération, on les aurait vus changer avec autant de facilité qu'ils avaient fait sous l'autorité de Marie. » Livre X, p. 22 et 23. (Versailles, 1816.)

N° 43, p. 82. — Les Bretons trouvés par César dans l'île appelée *Britannia*, du nom de ses premiers habitants, étaient, comme les Gaulois nos ancêtres, de la race des Celtes. Les Saxons vinrent s'établir en Angleterre au milieu du v<sup>e</sup> siècle, les Merciens au milieu du vi<sup>e</sup>, les Danois à la fin du vii<sup>e</sup>, et les Normands en 1066. En nommant *les Merciens, les Danois et les Saxons*, Bossuet a sacrifié l'ordre chronologique à l'harmonie de sa phrase.

N° 44, p. 84. — La querelle de l'épiscopat et les chicanes sur la liturgie ne furent pas, en effet, le principe des troubles qui amenèrent la ruine de la royauté ; mais ce fut à leur occasion que la première révolte éclata. L'Eglise anglicane avait conservé la hiérarchie ecclésiastique, le service divin et public avec les anciennes cérémonies en usage sous Henri VIII. Elle avait donc, comme aujourd'hui, ses évêques et une liturgie qui, en beaucoup de choses, se rapprochait de la liturgie catholique et romaine. (*Note 36.*) C'était du paganisme aux yeux des sectateurs plus fidèles de Zwingle et de Calvin, qui ne voulaient plus ni de prélats, ni de culte superstitieux. De là deux sectes, celle des Anglicans ou Episcopaux, qui dominaient en Angleterre, et celle des Presbytériens, nommés aussi Puritains, qui remplissaient l'Ecosse où avaient régné les Stuarts, ancêtres de Charles I<sup>er</sup>. Le culte presbytérien y était en vigueur. Ce prince, pour établir l'uniformité religieuse dans toute l'é-

tendue de ses Etats , donna , en 1633 , quelques évêques à l'Ecosse , qui d'abord se laissa faire. Mais en 1637 , voulant compléter son œuvre de réformation , il fit publier à Edimbourg la liturgie anglicane ; et la révolte commença. Les rebelles levèrent une armée , marchèrent sur Londres et forcèrent le roi , déjà en désaccord avec ses Chambres , à convoquer , en 1640 , le parlement qui , neuf ans après , devait le condamner à mort et abolir la royauté. Ainsi , dans cette grande lutte , les Episcopaux se rangèrent naturellement du côté du souverain qui soutenait leur Eglise ; et les Presbytériens ou Puritains , d'abord moins nombreux , ayant rassemblé sous leurs drapeaux tout ce que l'Angleterre avait d'ambitieux et de mécontents , finirent par triompher du trône et de l'épiscopat.

N° 43 , p. 84. — Les Luthériens admettaient la présence réelle , non par transsubstantiation comme les Catholiques , mais par *impanation* , c'est-à-dire , avec la substance du pain qu'ils ne croient pas détruite après les paroles de la consécration. Les Calvinistes , allant plus loin , ont nié la présence réelle , puisqu'ils disent que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ est reçu dans l'Eucharistie , non réellement , mais seulement par la foi. Les Sociniens , nommés aussi Unitaires , parce qu'ils ne reconnaissent qu'une personne en Dieu , allèrent jusqu'à rejeter tous les mystères du christianisme. Ils sont tombés dans le déisme en tirant les dernières conséquences du système de ce libre examen qui soumet tout à la raison individuelle , et réduit ainsi la religion en philosophie. Les Anabaptistes furent ainsi nommés parce qu'ils rebaptisaient les adultes , ne croyant pas à la validité du baptême reçu avant l'âge de raison. Ils sont célèbres par les horribles excès qu'ils commirent en Allemagne , et particulièrement à Munster , en 1534 , d'où leur est venu le nom de Munstériens. Les Indépendants faisaient profession de rejeter toute espèce d'autorité ecclésiastique. Pendant les guerres civiles d'Angleterre , sous Charles 1<sup>er</sup> , ils devinrent le parti le plus formidable dans ce royaume , et passèrent de l'indépendance religieuse à l'indépendance civile. Là fut pour les successeurs de Henri VIII la conséquence politique de son schisme , protestation d'indépendance ecclésiastique. Les Trembleurs , ou Quakers , doivent leur origine à l'humeur mélancolique d'un cordonnier du comté de Leicester , qui , sachant à peine lire , chercha des inspirations dans la méditation de la Bible , se livra à tous les transports de son imagination , eut des visions , des extases , devint apôtre d'une nouvelle église sans culte extérieur , sans liturgie , sans ministres , sans prières. Toute la religion , à son avis , devait consister dans la méditation et l'illumination intérieure. Lorsque ses disciples étaient rassemblés , chacun rentrait profondément en lui-même , et observait attentivement les opérations du Saint-Esprit sur son âme. Le quaker dont l'imagination était la plus vive , sentant le premier l'inspiration , se mettait à pérorer. Bientôt toute l'assemblée se sentait émue , s'échauffait et tremblait : c'était à qui parlerait le plus haut et le plus longtemps. Les Chercheurs , aussi d'origine anglaise , conve-



naient de la vérité de la religion de Jésus-Christ , mais ils ne savaient où la trouver. On verra plus de détails sur ces sectes, difficiles à définir en quelques lignes, dans le *Dictionnaire des hérésies* de Pluquet , et dans le *Dictionnaire de théologie* de Bergier.

N° 46, p. 85. — Muntzer se fit chef en Allemagne d'une secte d'Anabaptistes, nommés les Enthousiastes, qui le proclamèrent un autre Gédéon, destiné à rétablir le règne du Christ par l'épée, en achevant l'œuvre d'émancipation commencée par Luther, trop timide dans ses réformes. Pour rendre tout chrétien à la liberté promise par le Rédempteur, il fallait briser le joug des rois et des seigneurs, aussi bien que celui des papes et des évêques. Ce fanatique marchait à la tête de trente à quarante mille paysans, saccageant tout. Les princes allemands l'attaquèrent; et sept mille de ses sectateurs périrent dans un combat qui finit ses triomphes. Pris et convaincu de duperie, il fut décapité en 1525. Mais il eut des successeurs : le plus célèbre, Jean de Leyde, relevant son drapeau, se nomma *Roi de Jérusalem et d'Israël*, se rendit maître de Munster, en 1534, et y exerça des cruautés inouïes. Surpris, en 1536, par l'évêque de la malheureuse cité qu'il avait inondée de sang, il fut condamné au dernier supplice. Il avait fait croire à ses adeptes qu'il établirait sa puissance sur les débris de tous les trônes du monde chrétien.

N° 47, p. 87. — Olivier Cromwel naquit le 25 avril 1599, devint membre du parlement en 1628, leva un régiment de cavalerie dont il obtint le commandement quand la guerre s'engagea, en 1640, entre le parlement et le roi, et se distingua dans toutes les victoires remportées par les troupes rebelles. En 1649, il fut l'âme du parlement régicide, qui, après l'exécution de Charles 1<sup>er</sup>, abolit la monarchie pour lui substituer une république qui dura près de cinq ans. Un autre parlement, composé de *Saints* choisis par son conseil, lui déféra, le 26 décembre 1653, le titre de *protecteur*, qui équivalut à celui de roi. Toutes les puissances étrangères plièrent devant lui, la France comme l'Espagne. Il mourut âgé de 58 ans, le 3 septembre 1658. Voyez dans l'histoire de Lingard, t. XI, ch. iv, les traits caractéristiques qui peuvent servir de commentaire au portrait que Bossuet trace avec l'énergie de Tacite et l'imagination des prophètes. Jamais peintre ne fut à la fois plus vrai, plus profond et plus pittoresque. Chaque mot a la valeur d'une phrase; et la concision produit la force sans nuire à la clarté. C'est une esquisse à la façon de celles de Job et d'Isaïe, qu'on saisit à la première lecture, qu'on goûte et qu'on comprend davantage à mesure qu'on l'étudie.

N° 48, p. 88. — Richard Cromwel fut proclamé *protecteur* à Londres, le 4 septembre 1658, le lendemain de la mort de son père, dont il n'avait ni l'énergie, ni les talents politiques. Dès le 22 avril de l'année suivante, il fut forcé par le parlement à signer sa démission. Il se retira d'abord en France, puis à Genève, où il vécut dans l'obscurité. Revenu en Angleterre en 1680, sous le nom de Clark, il y vieillit



inconnu, jusqu'à l'âge de 86 ans. Né en 1626, il mourut en 1712. (Voyez, *Note* 37, le rétablissement de la royauté en 1660.)

N° 49, p. 89. — Charles 1<sup>er</sup> ayant appris que Sir John Hotham, gouverneur de Hull, ville maritime dans le comté d'York, penchait vers son parti, envoya, le 23 avril 1642, son fils le duc d'York et son neveu à Hull, comme en partie de plaisir; et ces deux jeunes princes y furent reçus avec honneur. Le lendemain matin le roi arriva aux portes de la ville, comptant y être reçu avec la même facilité; mais le gouverneur, effrayé par une lettre anonyme qui le menaçait, ordonna de lever les ponts-levis, au moment où le monarque allait entrer. L'année suivante, Hotham et son fils voulurent réparer leur infidélité, comme le dit Bossuet; mais le parlement, instruit de leur projet, les fit arrêter et décapiter. (Voyez Lingard, t. X, ch. II.)

N° 50, p. 91. — La reine ayant échappé à la vigilance de Batten, amiral anglais parlementaire, était débarquée au port de Burlington, dans le comté d'York, le 22 février 1643. Batten, furieux d'avoir manqué sa proie, jeta l'ancre dans la rade deux jours après, dans la nuit du 24, et tira plus de cent coups de canon sur les maisons des quais où la reine était logée. Effrayée, elle quitta son lit, et alla chercher un abri derrière une colline; elle y fut couverte de la terre soulevée par les boulets. Lingard remarque, pour l'honneur de sa patrie, que cette brutalité du marin parlementaire fut hautement blâmée par tous les gentilshommes de son parti. (T. X, chap. III.)

N° 51, p. 91. — Le roi attendait la reine à Oxford; elle fut arrêtée pendant quatre mois dans le comté d'York par les troupes ennemies qui lui rendaient le passage impossible. Elle employa ce temps à gagner les cœurs par son affabilité, à stimuler la loyauté de ses sujets par ses discours et ses exemples. Elle put envoyer, le 20 mai, un convoi considérable de munitions à son royal époux dont ce secours ranima les troupes; et le 13 juillet de la même année 1643, la fille de Henri IV arriva elle-même à Oxford à la tête d'un puissant renfort en hommes, en artillerie et en munitions de guerre. Le prince Rupert, neveu de Charles 1<sup>er</sup>, venait de prendre, en trois jours, la ville et le château de Bristol. (Lingard, t. X, ch. III.)

N° 52, p. 93 et 127. — Henriette-Anne, future duchesse d'Orléans, quinze jours après sa naissance, demeura prisonnière à Exeter, où le comte d'Essex, en prenant cette place, avait espéré saisir la reine. Au bout de deux ans environ, la jeune et royale captive fut délivrée par l'adresse de la comtesse de Morton, sa gouvernante, qui, pour tromper ses gardes, la déguisa en petit paysan, sous le nom de Henri. Un orgueil enfantin fit regimber la petite-fille de Henri le Grand contre cet oubli de sa dignité: elle protesta, en répétant à toute occasion qu'elle n'était pas un paysan, mais bien la princesse Henriette.

N° 53, p. 93. — La reine avait pris la fuite à la fin de juin 1644. Le vaisseau qui la portait fut découvert et poursuivi à coups de canon jusqu'à l'île de Jersey, où elle put cependant aborder. Le lendemain,

quelques navires français bien armés, venus de Dieppe et de Cherbourg, s'offrirent pour protéger son passage. Survint une bourrasque qui lui fit perdre un de ses vaisseaux. La tempête passée, les Anglais revinrent attaquer sa flottille; et la fille de Henri IV, voyant les voiles de son navire déchirées par les boulets, craignant de ne pouvoir échapper à la fureur de ses sujets révoltés, se laissa emporter par un sentiment d'exaltation suprême, que le monde appelle de l'héroïsme, mais que la religion condamne. Elle fit appeler le capitaine, et lui commanda de lui ôter la vie, de quelque manière que ce fût, quand il ne pourrait plus la défendre, et puis elle se disposa à mourir avec un sang-froid merveilleux. Dans la suite, elle ne parla qu'avec douleur de cette résolution, et s'en humilia comme de l'emportement d'une païenne, qui avait oublié sa confiance en Dieu. Jetée par les vents sur les côtes de la Basse-Bretagne, elle mit pied à terre avec les officiers de son bord, qui furent pris pour des corsaires. Les paysans s'armèrent et les poursuivirent. L'erreur dissipée, on entoura de respect la reine malheureuse, qui fut royalement conduite à Brest.

N° 54, p. 94. — Au Louvre, où elle habita, Henriette n'oublia pas le roi son mari; elle lui envoya des secours d'hommes et d'argent; elle agit auprès de toutes les puissances de l'Europe pour sa défense, et, dès 1645, une ambassade allait à Londres, au nom du roi de France et d'Anne d'Autriche, sa mère, pour fléchir le parlement anglais. Mais les embarras de la régence, puis la guerre de la Fronde, qui, après de longs malaises, éclata à Paris en 1648, empêchèrent la cour de France d'appuyer ses négociations par les armes. La reine d'Angleterre souffrit elle-même beaucoup des fureurs civiles qui désolaient Paris; elle se vit insultée au Louvre par les Frondeurs, et réduite à la pauvreté jusqu'à manquer du nécessaire. Le cardinal de Retz étant allé la voir et l'ayant trouvée dans la chambre de sa fille, depuis duchesse d'Orléans, elle lui dit: « Vous voyez, je viens tenir compagnie à Henriette: la pauvre enfant n'a pu se lever aujourd'hui, faute de feu. » La postérité aura peine à croire, ajoute le cardinal après avoir rapporté ce fait, que la petite-fille de Henri IV ait manqué d'un fagot pour se lever, au mois de janvier, dans le Louvre! La misère et plus encore un mouvement de délicatesse à l'égard d'Anne d'Autriche, qui lui faisait une pension onéreuse à la France épuisée, obligèrent la reine d'Angleterre à demander l'aumône, suivant son expression, au parlement régicide. Elle pria le cardinal Mazarin d'écrire à Cromwel pour réclamer le paiement de son douaire; et l'usurpateur le refusa en termes insultants.

N° 55, p. 95. — Après la désastreuse bataille de Naseby, gagnée par Cromwel, le 14 juin 1645, Charles I<sup>er</sup> se vit assiégé dans Oxford, sans espoir de secours extérieurs. Son parti était ruiné; tôt ou tard, il fallait tomber au pouvoir des rebelles; il aima mieux se livrer lui-même, espérant gagner ses sujets par cet acte de confiance. Il pria le commandant des troupes anglaises, qui formaient le blocus, de le prendre sous sa protection et de le conduire à Londres; et, sur le refus de cet officier,

il sortit de la ville à minuit, le 27 avril 1646, et joignit, le 5 mai, le comte de Leven, qui commandait les troupes écossaises. Les officiers auxquels il s'était rendu voulurent d'abord le sauver, mais à des conditions qu'il rejeta, puis le livrèrent à l'armée anglaise, le 30 janvier 1647, moyennant une somme de 400,000 livres sterling, dont la moitié leur fut payée sur-le-champ.

N° 56, p. 95. — Le parlement voulut, en effet, garder des mesures. Au commencement de décembre 1647, après un débat de trois jours et une nuit, une résolution, enlevée par une majorité de quarante-six voix, déclara que le roi avait été arrêté sans le consentement des Communes; que les offres du souverain fournissaient une base suffisante pour l'organisation future du royaume, et qu'il fallait songer à la réconciliation. Mais, dès le lendemain, les chefs de l'armée, qui se trouvaient à Londres, investirent la Chambre, firent emprisonner une partie des défenseurs du monarque et forcèrent les autres à s'éloigner. Le parlement, réduit à une cinquantaine de membres choisis et déterminés à procéder sans ménagements, accusa Charles Stuart de haute trahison, et le livra à la cour de justice qui devait le condamner. (*Note 40.*)

N° 57, p. 95. — Nous avons déjà vu que la princesse Henriette-Anne, future duchesse d'Orléans, était à Paris depuis 1644 (*Notes 52 et 54*); que sa sœur aînée, Henriette-Marie, était en Hollande depuis son mariage conclu en 1642 (page 90). Le prince de Galles, Charles, fils aîné de la reine, s'était réfugié à la Haye, auprès du prince d'Orange son beau-frère; il y apprit la mort du roi son père, et vint à Paris, au mois de mars 1649. Le duc d'York, qui avait aussi quitté l'Angleterre en 1649 et s'était retiré avec son frère en Hollande, était à Paris quand son père fut exécuté. Elisabeth, seconde fille de la reine, et le duc de Gloucester, le plus jeune de ses fils, étaient demeurés au pouvoir des rebelles: Charles I<sup>er</sup> eut la consolation de les voir la veille de sa mort; il les mit sur ses genoux, leur donna des conseils adaptés à leur âge, et les bénit en pleurant avec eux. (*Note 29.*)

Henriette de France fit tout ce qu'elle put pour rendre ses enfants catholiques. Elle réussit auprès d'Henriette duchesse d'Orléans et du duc d'York, Jacques II, qui abjura l'hérésie en 1671, et qui, devenu roi en 1685, aima mieux perdre, trois ans après, son trône que sa foi. (*Note 78.*) Charles promit de se faire catholique dès qu'il serait Charles II, et ne tint pas parole. (*Notes 78 et 67.*) Le duc de Gloucester et Henriette-Marie, princesse d'Orange, firent aussi à leur mère des promesses que la politique leur fit oublier.

N° 58, p. 97. — Charles I<sup>er</sup> avait fait plus d'une faute: celle qu'il se reprocha le plus dans sa prison fut la faiblesse qu'il avait eue de consentir à la condamnation du comte de Strafford, gouverneur d'Irlande, son loyal et dévoué conseiller, exécuté le 12 mai 1641, par ordre des Chambres, qui commençaient leurs empiètements sur l'autorité du monarque. Il dit avant de mourir que la sentence portée contre lui, injuste dans les décrets des hommes, ne l'était pas dans les décrets de

Dien. « J'ai permis, ajouta-t-il, qu'un jugement inique ôtât la vie au vice-roi d'Irlande; et je la perds aujourd'hui par un jugement non moins injuste que le sien. » Quand la reine Henriette apprit la mort de son infortuné mari, elle chargea madame de Motteville, venue pour la consoler, de dire à la reine régente de France que le roi son seigneur ne s'était perdu que pour n'avoir jamais su la vérité; qu'elle lui conseillait d'écouter ceux qui la lui diraient, de travailler à la découvrir, et de croire que le plus grand des maux qui pouvaient arriver aux rois était de l'ignorer.

N° 59, p. 98. — Charles II, proclamé roi par les Ecossais dès 1649, se rendit en Ecosse en 1650, et y fut couronné le 1<sup>er</sup> janvier 1651. Cromwel le battit à Worcester, le 13 septembre suivant, et l'obligea à repasser la mer. Après douze années d'exil en Hollande, en Allemagne et en France, il fut déclaré roi à Londres, le 8 mai 1660, par l'influence du célèbre Monk qui, ayant créé un nouveau parlement, fit voter le rétablissement de la monarchie, et en fit porter la nouvelle au fils aîné de Charles I<sup>er</sup>, qui se trouvait à la Haye. Ce prince arriva à Londres, et y fut reçu avec enthousiasme le 29 du même mois.

N° 60, p. 100. — La reine d'Angleterre mourut le 10 septembre 1669, d'une dose d'opium qu'elle avait absolument refusée, et que ses médecins lui firent prendre, en la trompant. Elle était à Colombes, près Paris, passant l'automne dans une maison de campagne, et n'ayant pas d'autre maladie que des insomnies accompagnées d'un dégoût général. Après avoir pris, à son insu, le fatal remède, elle s'était couchée à neuf heures du soir, et les médecins en s'approchant de son lit, à minuit, la trouvèrent expirante. Elle avait soixante ans.

N° 61, p. 101. — Louis Bourdaloue, né à Bourges, le 20 août 1632, cinq ans après Bossuet, fit ses études, dans sa ville natale, au collège des jésuites, et entra dans leur ordre, le 10 novembre 1648, n'ayant pas encore seize ans accomplis. Il commença à prêcher à trente-trois ans, en 1666, après avoir professé la rhétorique, la philosophie et la théologie morale. Il arriva à Paris en 1669, préparé par de fortes études et par trois années d'essais oratoires dans les provinces. Dès son début à l'église de la maison professe des jésuites, qui était celle de Saint-Louis, rue Saint-Antoine, on vit accourir autour de sa chaire tout ce que la capitale avait de lettrés. C'est là que M<sup>me</sup> de Sévigné entendit, en 1670, le célèbre discours sur la Passion, qui, remis plusieurs fois sur le métier, devint le chef-d'œuvre de Bourdaloue et de la logique oratoire. Dans une lettre écrite à sa fille, le Jeudi-Saint, 26 mars 1671, elle lui avait dit : « Je veux demain aller à la Passion du père Bourdaloue ou du père Mascaron; j'ai toujours honoré les belles passions. » Le lendemain, au soir, elle lui écrivit : « J'ai entendu la Passion de Mascaron, qui, en vérité, a été très-belle et très-touchante. J'avais grande envie de me jeter dans le Bourdaloue; mais l'impossibilité m'en a ôté le goût; les laquais y étaient dès le mercredi, et la presse était à mourir. Je savais qu'il devait redire celle que, M. de Grignan et moi, nous entendî-



mes l'année passée aux Jésuites; et c'était pour cela que j'en avais envie; elle était parfaitement belle, et je ne m'en souvenais que comme d'un songe. » Six jours après, le mercredi de la semaine de Pâques, 1<sup>er</sup> avril, revenant de Saint-Germain, où elle avait vu la reine et causé avec les courtisans, elle rendait compte à sa fille de toutes les nouvelles du jour et jetait dans sa lettre cette exclamation comme entre parenthèses : « Ah ! Bourdaloue ! il fit, à ce qu'on m'a dit, une Passion plus parfaite que tout ce qu'on peut imaginer : c'était celle de l'année passée, qu'il avait rajustée, selon ce que ses amis lui avaient conseillé, afin qu'elle fût inimitable. »

Ce mot d'*inimitable* convient, en effet, à la Passion que nous avons reproduite, au moins à sa première partie. La seconde, toute belle qu'elle est, n'a ni la même chaleur de logique, ni la même gradation d'idées, ni la même perfection d'ensemble. Bourdaloue a, dans ses sermons sur les mystères, trois autres Passions qui ne peuvent soulever de doutes sur l'application de cet éloge.

Nul prédicateur, pas même Bossuet, ne l'égalait dans l'estime de son siècle et de la cour de Louis XIV, où il prêcha plus souvent qu'aucun autre. Tous les mémoires du temps attestent cette préférence. Elle était fondée, non pas sur l'élévation des idées et la poésie des images qui manque à cet orateur, mais sur la solidité de l'instruction, sur la fécondité des applications morales, sur la régularité du discours et la perfection logique de l'ensemble, et même, tout nous porte à le croire, malgré le préjugé contraire, sur la vivacité du débit. On n'est pas populaire à ce point quand on prêche froidement et les yeux fermés, comme on l'a dit de ce grand homme, en se fondant sur un de ses portraits, qui fut pris lorsqu'il venait d'expirer.

N° 62, p. 123. — La princesse Henriette-Anne, fille de Charles I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, et de la reine Henriette-Marie de France, était née à Exeter, le 16 juin 1644 (ci-dessus, p. 92). Elle expira, âgée de 26 ans et deux mois, le 30 juin 1670, neuf mois et demi après sa mère, morte le 10 septembre de l'année précédente. (Note 60.)

N° 63, p. 126. — Comparons ici Bossuet avec lui-même. Dans l'oraison funèbre d'un pieux officier, Henri de Gornay, il avait ainsi développé le même texte pour montrer la commune faiblesse des hommes, qui sont tous égalés par la naissance, par les infirmités de la vie et par la mort : « Il y a beaucoup de raison de nous comparer à des eaux courantes, comme fait l'Écriture sainte. Car de même que quelque inégalité qui paraisse dans le cours des rivières qui arrosent la surface de la terre, elles ont toutes cela de commun qu'elles viennent d'une petite origine, que, dans le progrès de leur course, elles roulent leurs flots en bas par une chute continuelle, et qu'elles vont enfin perdre leurs noms avec leurs eaux dans le sein immense de l'Océan, où l'on ne distingue point le Rhin, ni le Danube, ni ces autres fleuves renommés d'avec les rivières les plus inconnues, ainsi tous les hommes commencent par les mêmes infirmités; dans le progrès de leur âge, les années se poussent



les unes les autres comme des flots ; leur vie roule et descend sans cesse à la mort par sa pesanteur naturelle ; et enfin, après avoir fait, ainsi que des fleuves, un peu plus de bruit les uns que les autres, ils vont tous se confondre dans ce gouffre infini du néant, où l'on ne trouve plus ni rois, ni princes, ni capitaines, ni tous ces autres augustes noms qui nous séparent les uns des autres, mais la corruption et les vers, la cendre et la pourriture qui nous égalent. » (*Œuvres*, t. XVII, p. 605.) On voit sans peine que Bossuet, en remaniant son idée dans la maturité du talent, lui a donné plus de force et de majesté, en la réduisant à sa juste mesure. Le mot d'abîme vaut mieux que celui de néant, qui n'est pas juste ; et les infirmités sortent de la comparaison, qui n'admet que l'écoulement des années. (Voyez les *Notes* 68 et 74.)

N° 64, p. 128. — Un an avant la conclusion du mariage de Louis XIV, en 1659, avec Marie-Thérèse, infante d'Espagne, la reine mère avait songé à mettre Henriette-Anne sur le trône de France. (*Note* 137.) Louis l'avait trouvée, dit-on, trop jeune ; et plus tard il parut s'en repentir. Anne d'Autriche voulut que la petite-fille de Henri IV eût au moins la seconde place à la cour, et lui fit épouser, le 31 mars 1661, son autre fils. Henriette, née le 16 juin 1644, n'avait pas alors dix-sept ans accomplis. De son union avec Philippe, duc d'Orléans, union qui dura neuf ans, naquirent Marie-Louise, qui épousa Charles II, roi d'Espagne, et Anne-Marie, qui fut femme de Victor-Amédée II, roi de Sardaigne. C'est du second mariage de Philippe, frère de Louis XIV, avec Charlotte-Elisabeth de Bavière, en 1671, qu'est venue la branche d'Orléans.

N° 65, p. 128. — On raconte qu'au moment où Boileau venait de publier son *Lutrin*, Henriette l'ayant aperçu dans la foule des courtisans, le regarda finement avec un léger sourire, lui fit signe du doigt d'approcher, se pencha à la hâte vers son oreille et lui dit tout bas :

Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort.

Elle conçut l'idée de mettre Bérénice en scène, et voulant avoir un chef-d'œuvre, elle engagea, à la fois et secrètement, Corneille et Racine à traiter ce sujet dramatique ; et les deux grands poètes rivalisèrent sans savoir qu'on les mettait aux prises. Les deux tragédies parurent sur la fin de 1670 : Henriette n'était plus là pour les juger ; le public donna la préférence à celle de Racine. Bossuet lui-même venait de céder à l'ascendant de cette princesse. Ce grand homme était arrivé à l'âge de quarante-deux ans sans avoir fait imprimer autre chose que sa *Réfutation du catéchisme du sieur Paul Ferry, ministre de la religion prétendue réformée*, éditée à Metz, en 1653, par ordre de ses supérieurs ecclésiastiques. Henriette d'Angleterre triompha de sa modestie, et obtint de lui la publication de l'*Oraison funèbre* de la reine sa mère, dès 1669. La sienne fut prononcée et imprimée quelques mois après ; et Bossuet ne recula plus devant l'édition de ses œuvres.

N° 66, p. 129. — Depuis l'oraison funèbre de sa mère, Henriette

avait donné sa confiance à Bossuet, qui en profita pour l'amener à des idées plus chrétiennes et plus sérieuses. Il l'entretint régulièrement trois fois la semaine pendant cette dernière année de sa vie, complétant son éducation religieuse et littéraire par des leçons de morale et d'histoire.

N° 67, p. 130 et 123. — Au mois de mai 1670, Louis XIV annonça qu'il allait en Flandre pour faire voir à la reine les villes que l'Espagne venait de lui céder; et la duchesse d'Orléans fut du voyage. Quand la cour vint à Calais, Madame passa à Douvres, prétextant tout à coup une visite au roi son frère, qui s'y trouvait. Elle y arriva le 14 septembre et en repartit le 22, rapportant un traité dont les articles demeurèrent inconnus. Le premier était que Charles II ferait publiquement profession de la foi catholique, dès qu'il lui paraîtrait prudent de se prononcer, et qu'après il s'allierait avec Louis XIV pour faire la guerre à la Hollande. Le roi de France s'engageait à soutenir le monarque converti, en cas d'insurrection occasionnée par son retour à l'Eglise romaine. Henriette avait en ordre de cacher à son mari, non-seulement le but de son voyage, mais son départ même. Ce secret donna lieu aux conjectures; et il se trouva des gens qui imaginèrent que la duchesse, fatiguée des mauvais traitements du duc, avait profité de la mission politique qui lui était confiée pour traiter avant tout ses propres affaires, et obtenir de Charles II la permission de se séparer de son mari et de fixer sa résidence en Angleterre. (Voyez Lingard, *Hist. d'Angl.* t. XII, ch. II; et la Note 78.)

N° 68, p. 131 et 150. — Bossuet, dans son *Oraison funèbre* de M<sup>me</sup> Yolande de Monterby, avait déjà tiré parti de ce texte de David et de cette pensée, qui est de saint Augustin : *Non est longum quod aliquando finitur.* (*Opér.*, t. III, part. II, p. 529.) L'idée mère de ces deux discours est la même : « Tout le temps est perdu, auquel nous n'aurons pas attaché quelque chose de plus immuable que lui, quelque chose qui puisse passer à l'éternité bienheureuse. » (*Œuvres* de Bossuet, t. XVII, p. 599.) En comparant ces deux éloges d'une religieuse qui a blanchi dans le cloître et d'une jeune princesse enlevée au milieu des illusions de la cour, on trouvera la distance de l'ébauche au chef-d'œuvre, de la considération philosophique à l'inspiration oratoire qui donne aux idées la vie, le mouvement et les couleurs. Ce rapprochement et ceux que nous avons indiqués (*Notes* 63 et 74) montrent que ce discours, dont la marche est si lyrique, fut plus que tout autre peut-être le fruit de la méditation, du travail et des essais. Jamais écrivain ne s'est plus souvent copié que Bossuet; mais ce fut toujours en se perfectionnant.

N° 69, p. 133. — Cent ans plus tard, le 10 mai 1766, un orateur célèbre de son temps, le père Elisée, de l'ordre des Carmes, prononça à Lunéville l'oraison funèbre de Stanislas I<sup>er</sup>, roi de Pologne, tristement brûlé comme on sait. Il imita Bossuet et s'écria : « Fallait-il que le cours d'une vie si belle fût interrompu par un accident aussi imprévu que terrible ! O jour ! ô moment affreux ! où nous entendîmes retentir autour de nous de longs sanglots entrecoupés de cette triste parole : *Le*

*feu a pris aux vêtements du roi ; sa vie est dans le plus grand danger ! Le roi est dangereusement malade !* A la première nouvelle de cet accident affreux, qui de nous ne se sentit pas frappé comme si la mort eût menacé le plus tendre des pères ? Tout était en alarme : on ne voyait que l'image de la douleur ; on courait vers le palais pour s'informer de l'état du prince, etc. » Le cri de Bossuet : *Madame se meurt ! Madame est morte !* fit frissonner son auditoire et nous émeut encore à la lecture. Celui du père Elisée : *Le roi se brûle !* nous fait sourire. Un critique de l'époque crut que cette différence tenait uniquement à la bizarrerie de notre langue. (*De l'Éloquence du barreau*, par M. GIER, p. 118.—Paris, 1768.) Il est bien vrai qu'un mot mal choisi est fatal, et que l'image du feu prenant à la robe de chambre d'un vieillard de quatre-vingt-huit ans, n'a pas la dignité poétique demandée par un grand mouvement d'éloquence. Mais il faut de plus ajouter que la contrefaçon du sublime court toujours le danger d'être ridicule.

N° 70, p. 133. — La mort de la jeune duchesse d'Orléans fut accompagnée de sinistres soupçons qui la rendirent doublement tragique. Madame était à Saint-Cloud, légèrement indisposée depuis quelques jours. Le dimanche 29 juin, elle prit, vers six heures du soir, une tasse d'eau de chicorée, ressentit aussitôt des douleurs affreuses et se fit transporter dans son lit, en disant qu'elle était empoisonnée. Les médecins qui accoururent perdirent la tête, et le lendemain au matin, à trois heures, elle n'était plus. Des bruits d'empoisonnement circulèrent ; il y eut des enquêtes secrètes dont le résultat ne fut pas publié. L'opinion des historiens est partagée : ceux qui, d'après quelques mémoires du temps, croient à l'existence du crime, en accusent, non pas le duc d'Orléans, mais des courtisans que la jeune princesse avait fait disgracier.

N° 71, p. 135. — Madame aimait beaucoup le roi, son beau-frère, qui l'aimait tendrement : Bossuet la justifie en montrant le devoir et l'estime là où la malice des courtisans avait vu de la faiblesse et du scandale. C'est avec une égale délicatesse et non moins d'habileté que, ne pouvant parler de l'amour d'Henriette pour le duc, son mari, qu'elle n'aimait pas, n'en étant pas aimée, il parle de sa passion pour la gloire militaire de ce prince.

N° 72, p. 135. — Autant le duc d'Orléans était frivole à la cour, où il passait ses jours dans la mollesse, autant il était brave à la tête des armées. Les soldats disaient de lui : Il craint plus que le soleil ne lui brûle le teint qu'il n'a peur de la poudre et des coups de mousquet.

N° 73, p. 135. — Bossuet fait allusion aux chagrins que causait à Henriette la froideur de son mari, ainsi qu'aux efforts qu'elle faisait, depuis neuf mois, pour gagner l'estime et le cœur du duc par une conduite plus grave et plus chrétienne. Car cette jeune princesse, environnée d'adulateurs, n'avait pas toujours été assez prudente.

N° 74, p. 136. — Bossuet s'était déjà servi de cette énergique pensée

de Tertullien , dans son *Oraison funèbre* du P. Bourgoing , supérieur général de la congrégation de l'Oratoire , prononcée le 4 décembre 1662 , discours qu'il ne fit pas imprimer. « Se peut-il , mes frères , que nous ayons tant d'attache à cette vie et à ses plaisirs , si nous considérons attentivement combien est dure la condition avec laquelle on nous l'a prêtée ? La nature , cruelle usurière , nous ôte tantôt un sens et tantôt un autre. Elle avait ôté l'ouïe au P. Bourgoing , et elle ne manque pas tous les jours de nous enlever quelque chose comme pour l'intérêt de son prêt , sans se départir pour cela du droit , qu'elle se réserve , d'exiger en toute rigueur la somme totale à sa volonté. Et alors où en serons-nous ? que deviendrons-nous ? dans quelles ténèbres serons-nous cachés ? dans quel gouffre serons-nous perdus ? Il n'y aura plus sur la terre aucun vestige de ce que nous sommes. La chair changera de nature , le corps prendra un autre nom ; même celui de cadavre , dit Tertullien , ne lui demeurera pas longtemps ; il deviendra un je ne sais quoi , qui n'a point de nom dans aucune langue : tant il est vrai que tout meurt en nos corps , jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait nos malheureux restes. *Post totum illud ignobilitatis elogium , caducæ carnis in originem terram , et cadaveris nomen ; et de isto quoque nomine perituræ in nullum inde jam nomen , in omnis jam vocabuli mortem.* (OEuvres de Bossuet , tom. XVII , p. 587 et 588.) Le grand orateur , quand il eut huit ans de plus , jugea qu'une simple et énergique traduction vaudrait mieux que cette paraphrase. (Voyez les *Notes* 63 et 68).

N° 75 , p. 141. — Les rois d'Ecosse , aïeux paternels d'Henriette-Anne , demeurèrent catholiques jusqu'au fils de l'infortunée Marie Stuart , Jacques VI , que la noblesse écossaise , infectée des erreurs de Calvin , fit élever dans l'hérésie , et qui monta sur le trône d'Angleterre , en 1603 , sous le nom de Jacques I<sup>er</sup>. (Voyez la *Note* 31.)

N° 76 , p. 142. — Henriette-Anne accompagna sa mère au monastère de la Visitation , à Chaillot. La pieuse reine n'y négligea rien pour former sa fille aux vertus chrétiennes ; elle se plaisait , les jours de fêtes , à voir la petite princesse servir humblement les religieuses à leur réfectoire. (Voyez la *Note* 30.)

N° 77 , p. 143. — Marie , princesse catholique , fille de Henri VIII et de Catherine d'Aragon , ne régna sur l'Angleterre que cinq ans , depuis le 19 juillet 1553 jusqu'au 17 novembre 1558. Elle mourut âgée de quarante-trois ans. (Voyez les *Notes* 31 et 36.)

N° 78 , p. 143. — Le duc d'York ayant déclaré , en 1669 , à son frère Charles II , qu'il voulait embrasser la religion catholique , ce monarque en fut ému et lui dit , sans hésiter , qu'il avait la même intention ; puis il consulta secrètement , ajoute-t-on , trois lords , en se plaignant , les larmes aux yeux , de sa malheureuse position qui l'obligeait à professer une religion qu'il n'approuvait pas. Ceux-ci lui conseillèrent de faire part de son intention à Louis XIV et de solliciter l'aide puissante de ce roi , en cas d'insurrection. Ce fait , rapporté par Lingard , t. XII , ch. III , explique le voyage d'Henriette à Douvres , au mois de mai 1670 , et le



langage de Bossuet plein de mystère et de délicatesse. La politique retint Charles II dans la profession de l'erreur. (Voyez la *Note* 67.)

N° 79, p. 143. — Henriette était préparée par la grâce divine qui, depuis dix mois, l'avait ramenée à des idées plus chrétiennes et qui se servit de la mort pour achever sa conversion. Quand l'abbé Feuillet, chanoine de Saint-Cloud, vint, sur les onze heures du soir, l'aider à bien mourir, elle lui dit : « Vous voyez, Monsieur, en quel état je suis réduite ! » L'abbé lui répondit avec une sévérité que Dieu rendit profitable : « En très-bon état, Madame ! Vous confesserez à présent qu'il y a un Dieu que vous avez très-peu connu pendant votre vie. » La princesse s'écria : « Il est vrai, mon Dieu, que je ne vous ai pas connu ! » et le chanoine, lui représentant sans détour les engagements de son baptême violés par l'amour des grandeurs, du luxe et des plaisirs, conclut en disant que, sa vie n'ayant été qu'un péché, il fallait employer le peu de temps qui lui restait à faire pénitence. Trois heures lui restaient. A minuit elle s'écria : « Mon Dieu, ces grandes douleurs ne finiront-elles pas bientôt ? » Sur quoi M. Feuillet lui dit avec son zèle ferme et inflexible : « Quoi, Madame, vous vous oubliez ! il y a tant d'années que vous offensez Dieu, et il n'y a encore que six heures que vous faites pénitence ! Au reste, ajouta-t-il, quoique vous deviez être dans la disposition de souffrir davantage, je puis vous assurer que vos peines finiront bientôt. — A quelle heure, demanda la princesse, Jésus-Christ est-il mort ? » On lui répondit : A trois heures. « Peut-être, reprit-elle, Dieu me fera-t-il la grâce de mourir à pareille heure ! » Plus tard, se sentant défaillir, elle dit au chanoine : « Monsieur Feuillet, c'en est fait à ce coup. — Eh bien ! Madame, lui répondit l'abbé, n'êtes-vous pas bien heureuse d'avoir accompli en si peu de temps votre course ? » Ce rigide consolateur prononça l'oraison funèbre de sa pénitente au service célébré pour elle à Saint-Cloud. En tête de son discours, imprimé en 1686, l'orateur mit la *Relation de ce qui s'est passé à la mort chrétienne de son A. R. M<sup>me</sup> Henriette-Anne d'Angleterre*.

N° 80, p. 147. — Embrassant Monsieur, la princesse mourante lui dit avec douceur : « Hélas ! vous ne m'aimiez plus, il y a longtemps ; mais cela est injuste : je ne vous ai jamais manqué. » Monsieur parut fort touché, dit M<sup>me</sup> de Lafayette dans ses mémoires ; et tout ce qui était dans la chambre l'était tellement qu'on n'entendait plus que le bruit que font des personnes qui pleurent.

N° 81, p. 147. — Bossuet, évêque de Condom depuis un an, ne put venir au lit de la malade qu'à ses derniers instants. Il y trouva l'abbé Feuillet et un père capucin, confesseur ordinaire de la princesse. La présence et les paroles touchantes du prélat la consolèrent beaucoup.

N° 82, p. 149. — L'orateur fait ici allusion au précieux souvenir que Madame lui laissa en mourant. Tandis que le pieux prélat la soutenait par l'espérance d'une vie meilleure, sa première femme de chambre s'étant approchée pour lui rendre quelque service, elle lui dit en anglais, afin de n'être pas comprise de Bossuet : « Donnez à M. de



Condom, lorsque je serai morte, l'émeraude que j'avais fait faire pour lui. » Le grand évêque porta cette bague toute sa vie, en mémoire d'une princesse qui lui avait montré tant d'estime et de confiance. L'émeraude fut estimée cent louis. Il est à croire qu'elle ornait sa main quand il prononçait cette phrase : on a même prétendu qu'il l'indiqua par son geste.

N° 83, p. 153. — Jules Mascaron, né à Marseille, au mois de mars 1634, mourut évêque d'Agen au mois de novembre 1703. Il était entré, à seize ans, dans la congrégation des prêtres de l'Oratoire; à l'âge de vingt-deux ans il professa la rhétorique au Mans. C'est à Angers, en 1663, qu'il parut pour la première fois en chaire. L'année suivante il prêcha le carême à Saumur, avec un tel succès qu'on accourut des villes voisines pour l'entendre. Les protestants y vinrent eux-mêmes, malgré les défenses de leurs ministres qu'alarma cet enthousiasme universel; et l'un d'eux, le savant Tannegui Lefèvre, écrivit à Bohérel son ami : « On m'accuse d'être sans pudeur et d'une foi douteuse, à cause de mon assiduité aux sermons de Mascaron pendant ce carême. Mais ce Mascaron n'est pas des prédicateurs qui courent les foires et les rues : rien de plus élégant que lui... Jamais auditoire ne fut plus nombreux que le sien; toute la fleur de notre jeunesse (protestante) s'y est portée. Quelques-uns des nôtres y viennent le cœur serré et la tête voilée; j'y suis venu aussi, je le confesse, mais non pas sottement comme eux, et les yeux cachés sous mon manteau... Je l'ai souvent, bien souvent dit, malheur, deux fois malheur à ceux qui prêcheront ici après Mascaron ! »

Mascaron prêcha six fois l'avent à la cour, en 1666, 1668, 1671, 1679, 1683, 1694; et six fois le carême, en 1667, 1669, 1670, 1673, 1677, 1684. Nommé à l'évêché de Tulle en 1671, il fut sacré l'année suivante. Transféré, en 1678, à l'évêché d'Agen, sur trente mille calvinistes que renfermait son nouveau diocèse, il en convertit vingt-huit mille. Il avait soixante ans lorsqu'il prêcha sa dernière station à la cour; et Louis XIV lui dit : « Il n'y a que votre éloquence qui ne vieillit point. » Outre l'*Oraison funèbre* de Turenne, qui fut son chef-d'œuvre, il a prononcé celles d'Anne d'Autriche, d'Henriette d'Angleterre, du duc de Beaufort et de Pierre Segnier : ce sont les seuls discours de cet orateur qui aient été imprimés.

N° 84, p. 161. — Esprit Fléchier était né à Pernes, petite ville du diocèse de Carpentras, le 10 juin 1632, deux mois avant Bourdaloue. Nommé à l'évêché de Lavaur en 1683, et deux ans après à celui de Nismes, il gouverna d'abord ces deux diocèses sous le titre de vicaire général, et ne fut sacré qu'en 1692. Sa mort arriva le 16 juin 1710.

Une demoiselle lui ayant demandé son portrait, il le traça lui-même. Voici ce qu'il y dit modestement de sa manière d'écrire :

« Pour son style et pour ses ouvrages, il y a de la netteté, de la douceur, de l'élégance; la nature y approche de l'art, et l'art y ressemble à la nature. On croit d'abord qu'on ne peut ni penser ni dire autrement; mais, après qu'on y a fait réflexion, on voit bien qu'il n'est pas facile

de penser ou de dire ainsi. Il y a de la droiture dans le sens , de l'ordre dans le discours et dans les choses , de l'arrangement dans les paroles et une heureuse facilité , qui est le fruit d'une longue étude. On ne peut rien ajouter à ce qu'il écrit sans y mettre du superflu , et l'on ne peut rien en ôter sans y retrancher quelque chose de nécessaire. Enfin, votre ami vaudrait encore mieux s'il pouvait s'accoutumer au travail , et si sa mémoire, un peu ingrate, mais non pas infidèle, le servait aussi bien que son esprit. Mais il n'y a rien de parfait au monde , et chacun a ses endroits faibles. » Il y avait bien quelque faiblesse dans ce portrait, tracé par Fléchier lui-même.

N° 85, p. 163. — Ce vœu de l'orateur était celui de la France et de son roi , qui, depuis 1672, luttaient contre la Hollande, l'Espagne, l'Allemagne et le Danemark, sans autres secours que celui de la Suède. On venait d'ouvrir des conférences pour la paix, qui ne fut pourtant conclue qu'au mois d'août 1679. Cette paix, dite de Nimègue, mit la France à la tête des nations de l'Europe ; et c'est alors que Louis XIV reçut le nom de *Grand*. Ce ne fut qu'à force de victoires, pendant sept ans, qu'il obligea tant de peuples alliés contre lui à céder à la France une partie des Flandres et toute la Franche-Comté. (Voyez la *Note* 144.)

N° 86, p. 164. — Turenne était né le 11 septembre 1611, de Henri de la Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon, et d'Elisabeth de Nassau, fille de Guillaume I<sup>er</sup>, prince d'Orange, fondateur de la république hollandaise et l'un des hommes les plus célèbres d'alors. (Voyez la *Note* 109.) Le berceau de Turenne fut donc environné de tous côtés par le calvinisme. C'était la religion de sa mère ; et son père, d'ailleurs grand capitaine, était si zélé pour l'erreur qu'il projeta, en 1585, de réunir tous les calvinistes de France dans une république, sous la protection de l'Electeur Palatin ; et qu'en 1621 les chefs de la Réforme, dans une assemblée tenue à la Rochelle, le nommèrent généralissime de leurs armées. Il refusa cependant cette dignité périlleuse, et mourut deux années après.

N° 87, p. 165. — Deux ans après la mort de son père, en 1625, sa mère, cédant à ses vives instances, l'envoya faire son apprentissage de la guerre sous son oncle maternel, Maurice de Nassau. Il demeura cinq ans au service de la Hollande, avec son frère aîné, Frédéric-Maurice, qui l'y avait précédé. Il revint en France avec un grade de commandant ; Richelieu le lui conserva, et, peu de temps après, le fit colonel d'un régiment d'infanterie.

N° 88, p. 165. — Turenne était né avec les apparences d'une constitution si délicate que son père le crut incapable de jamais porter les armes. Un soir, lorsqu'il n'avait encore que dix ans, voulant prouver sa force et sa vocation, il échappa à la vigilance de son gouverneur, et passa toute une nuit d'hiver sur les remparts de Sedan. Le lendemain matin, on l'y trouva endormi sur l'affût d'un canon.

N° 89, p. 166. — Turenne aida puissamment le comte d'Harcourt à battre devant Quiers, ou Chieri, quatre-vingt mille Espagnols avec un corps de huit mille hommes ; à ravitailler Casal en 1639, et à en faire

lever le siège en 1640 ; à faire capituler Turin la même année , après trois mois d'un siège sans exemple dans l'histoire. On y vit la citadelle, au pouvoir des Français, assiégée par les Piémontais, maîtres de la ville ; et la ville assiégée par les Français qu'assiégeaient les Espagnols. Fléchier aurait pu parler des exploits de Turenne , en 1634 , dans la Lorraine , et , en 1638 , dans le Hainaut ; mais il prend son guerrier au moment où il devient l'oracle des conseils de guerre et l'âme des armées. Jusque-là son importance dans les combats n'avait été que secondaire. A partir de 1639 , on voit les généraux en chef se le disputer , et le charger des opérations les plus importantes. Il avait alors vingt-huit ans.

N° 90 , p. 166. — Collioure et Perpignan , capitale du Roussillon. La première de ces places fut enlevée aux Espagnols au mois d'avril , et la seconde au mois d'août 1642. Louis XIII assistait à ces conquêtes.

N° 91 , p. 166. — Turenne était retourné des Pyrénées en Italie lorsque arriva , au mois de novembre 1643 , le désastre de Dutlingen , où l'armée française fut surprise par les Impériaux. ( *Note 181.* ) C'était au début du règne de Louis XIV , et six mois après la bataille de Rocroi. Turenne fut envoyé en Allemagne pour y seconder le duc d'Enghien chargé d'y rétablir la fortune de la France ; et ces deux héros se virent alors pour la première fois dans le même camp. Le vainqueur de Rocroi commanda en chef. ( Voyez dans son *Oraison funèbre* , p. 308 et 309 , les combats de Fribourg et la prise de Philisbourg , en 1644 , où Turenne , à la tête d'un renfort de sept mille hommes ; l'aida de son action et de ses conseils. )

N° 92 , p. 166. — Ce ne fut qu'après la mort de Richelieu et de Louis XIII que la reine régente , Anne d'Autriche , le fit maréchal de France , en 1644 ; il avait alors trente-trois ans. Il fut nommé colonel général de la cavalerie en 1657 , et maréchal général des armées en 1660 , à l'époque du mariage de Louis XIV , après la paix des Pyrénées , due surtout à ses exploits.

N° 93 , p. 166 et 173. — Turenne fut surpris par le général bavaois Merci , le 2 mai 1645 , à Marienthal , où il avait établi son quartier général ; et son armée fut obligée de battre en retraite. Trois choses contribuèrent à cet échec : 1° la complaisance de Turenne , qui , après deux ou trois refus , avait fini par permettre à sa cavalerie de se disperser pour chercher des fourrages dans les petites villes d'alentour ; 2° l'imprévoyance du major général russe , Conrad Rosen , alors au service de la France , qui , placé aux avant-postes et averti de l'arrivée des Bavaois , se replia sur l'armée au lieu de les arrêter , ce qui lui aurait été facile ; 3° enfin , l'épouvante de l'infanterie française , qui , au moment de l'action , se débanda et se réfugia dans un bois , où Rosen , qui la commandait , fut pris. Turenne , à la tête de sa cavalerie , avait enfoncé l'aile droite des ennemis , encloué leurs canons et pris douze étendards. Sa retraite fut honorable ; et les Bavaois , étonnés de sa fermeté , n'osèrent le poursuivre.

N° 94, p. 166 et 525. — La paix de Munster, en Westphalie, fut conclue le 24 octobre 1648. Elle ajoutait à la France la possession de l'Alsace, des villes de Brisach sur le Rhin, de Metz, de Toul, de Verdun et de Pignerol. Turenne, depuis sa défaite à Marienthal, avait marché de triomphes en triomphes. Il assista, en 1645, à la bataille de Nordlingue, où périt Merci (*Note 186*); et Condé avoua qu'il lui devait sa victoire. Il termina la campagne de la même année par la prise de Trèves; et ses succès fatiguèrent tellement les ennemis, en 1646, 1647 et 1648, qu'il partagea les honneurs de la paix de Munster avec le vainqueur de Rocroi et de Lens.

N° 95, p. 167. — Fléchier parle ici des troubles de la Fronde, qui éclatèrent à Paris par la journée des Barricades, le 26 août 1648. Turenne, à son retour de Westphalie, où la paix avait été conclue (*Note 94*), trouva son frère aîné à la tête des Frondeurs, et se retira en Hollande, ne pouvant se résoudre à combattre un parti composé des siens. Il rentra bientôt en France, croyant que le calme y était rétabli. Mais la guerre civile s'étant rallumée en 1650 par l'emprisonnement de Condé, Turenne se mit à la tête des révoltés, que soutenaient des troupes espagnoles, marcha sur le Havre pour délivrer le noble prisonnier, et fut battu à Réthel par l'armée du roi. A l'élargissement de Condé, au mois de février 1651, il rentra dans le devoir et devint l'appui de la cour contre les rebelles. (Voyez les *Oraisons funèbres* de Michel Le Tellier et de Condé, p. 275 et 311, *Notes 154, 155 et 191.*)

N° 96, p. 168. — En 1652, les ducs de Beaufort, de Nemours, de Rohan-Chabot, ayant réuni une armée de quinze mille hommes afin de forcer la cour à éloigner Mazarin des affaires, voulurent s'emparer du pont de Gergeau dans l'Orléanais. Le jeune roi Louis XIV, revenant de Poitiers avec la régente et le cardinal ministre, devait y passer pour se rendre à Gien. Turenne, qui escortait la cour, arrêta ces quinze mille rebelles à la tête du pont, n'ayant que quinze hommes à leur opposer; et Anne d'Autriche, en le remerciant, lui dit qu'il avait sauvé l'État.

N° 97, p. 168. — Fléchier fait ici allusion à deux victoires remportées par Turenne sur Condé, dans la même campagne. Le prince, qui combattait à la tête des révoltés en Guienne, était venu tout à coup, au mois de mars 1652, prendre le commandement des quinze mille hommes qui menaçaient la cour. (*Note 96.*) L'armée royale était partagée en deux corps, l'un de sept mille hommes sous les ordres du maréchal d'Hocquincourt, l'autre de quatre mille confié à Turenne. Condé, après avoir surpris et battu le premier à Bléneau, dans le Gâtinais, accourait sur Gien où se trouvait la cour. Turenne vint lui barrer la route, et le força à reculer, bien qu'il eût quatre fois moins de monde que son terrible adversaire. La régente lui dit alors: « Monsieur le maréchal, vous venez de placer une seconde fois la couronne sur la tête du roi. » Condé se dirigea sur Paris, et y entra le 11 avril. Turenne, qui le suivait, vint camper devant la capitale, le battit, le 2 juillet, dans le faubourg Saint-Antoine, et l'y aurait fait prisonnier si Mademoiselle, fille du duc



d'Orléans, duchesse de Montpensier, l'une des héroïnes de la Fronde, n'avait fait tirer le canon de la Bastille sur les troupes royales.

N° 98, p. 168. — Le duc de Lorraine, allié de l'Espagne, était venu à la tête de dix mille aventuriers pour soutenir les Frondeurs; il campait à Villeneuve-Saint-Georges, auprès de Paris. Turenne l'ayant tourné pendant la nuit, manœuvra si bien que, sans avoir besoin de tirer l'épée, il l'obligea à capituler et à retourner sur-le-champ en Flandre. C'était le 14 juin, trois semaines avant la journée du faubourg Saint-Antoine : l'orateur intervertit donc ici un peu l'ordre des faits.

N° 99, p. 169. — La cour rentra à Paris, quatre ans après la journée des Barricades, le 20 octobre 1652; et une amnistie générale termina la guerre civile.

N° 100, p. 169. — Cette phrase semble calquée sur celle de Bossuet qui, six ans auparavant, avait dit de Cromwel : *« qu'il ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance. »* (P. 87, et Note 126.)

N° 101, p. 169. — Dans l'exorde de son oraison funèbre du duc de Mercœur, prononcée le 27 avril 1602, saint François de Sales avait dit : *« J'imiterai les cosmographes, qui, en leurs mappemondes, ne marquent que des points pour des villes, des lignes pour des montagnes, et laissent à l'imagination son office pour se représenter le reste. »*

N° 102, p. 169. — Arras étant assiégé par le prince de Condé et l'archiduc Léopold, Turenne força les lignes espagnoles, le 25 août 1654. Ce fait d'armes fut si brillant que plusieurs princes d'Allemagne et les plus grands généraux de l'Europe lui écrivirent pour l'en féliciter.

N° 103, p. 170. — Il enleva aux Espagnols, soutenus par le vainqueur de Rocroi, Landrecies, Condé et Saint-Ghislain, en 1655; La Capelle, en 1656, Saint-Venant et le fort de Mardick en 1657. Cette bataille en pleine campagne, à cette époque, ne peut être que celle des Dunes, dont l'orateur parlera de nouveau, quatre lignes après.

N° 104, p. 170. — En 1656, pendant le siège de Valenciennes que les Espagnols occupaient, Condé surprit, pendant la nuit du 16 juillet, les retranchements du maréchal de La Ferté qui fut fait prisonnier, et dont le corps d'armée fut tellement battu que, sur seize mille hommes, il n'en échappa que deux mille : tout le reste fut tué ou pris. La nouvelle de ce désastre subit porta la terreur et la confusion dans l'autre corps d'armée, commandé par Turenne. Le vicomte eut peine à retenir ses soldats qui commençaient à fuir; il parvint cependant à les mener sous les murs du Quesnoy, où sa position et sa contenance épouvantèrent don Juan et ses Espagnols, qui vinrent pour l'attaquer, et se retirèrent après quelques escarmouches. La droite de son armée était appuyée à un bois, la gauche aux murs de la ville, et le front était défendu par une petite rivière. Ce campement fit un honneur extraordinaire au vicomte de Turenne. Le Tellier, secrétaire d'Etat, lui écrivit en ces termes : *« Par votre prudence, Monseigneur, et par une conduite vigoureuse, vous avez rétabli la réputation des armes du roi. En vérité il n'y*



a rien de plus beau que votre campement près du Quesnoy, après la déroute de Valenciennes. D'avoir ainsi fait tête aux ennemis, fort orgueilleux, jusque dans leur pays même, et de les avoir obligés à se retirer quoique victorieux, c'est un coup qui n'appartient qu'aux grands maîtres dans l'art militaire. » Voici cependant comme le vicomte parle lui-même de cette action tant admirée, dans une lettre à la vicomtesse de Turenne, datée du camp devant le Quesnoy : « L'armée des ennemis est venue tout proche d'ici ; ils y ont demeuré deux jours, après quoi ils ont marché vers Condé. »

N° 103, p. 170. — Au siège de Saint-Venant, en 1637, Turenne fit couper sa vaisselle d'argent et la fit distribuer aux soldats qui ne recevaient plus de solde. On voit que l'orateur tient plus ici à l'harmonie de ses phrases qu'à l'ordre chronologique : ce siège eut lieu en 1637 et la prise de Dunkerque en 1658.

N° 106, p. 170. — La paix des Pyrénées, conclue le 7 novembre 1659, fut l'œuvre de Turenne ; il avait déconcerté les projets de Condé et fatigué les Espagnols. Quand arriva, le 6 juin 1660, l'entrevue de Louis XIV et de Philippe IV qui donnait sa fille aînée en mariage au monarque français, le roi d'Espagne demanda qu'on lui présentât Turenne, et dit en le voyant : « Voilà un homme qui m'a fait passer de bien mauvaises nuits ! » Cette paix valut à la France le Roussillon, l'Alsace, une partie de l'Artois et du Luxembourg ; mais il fallut rendre aux Espagnols une partie des conquêtes de Turenne dans les Flandres. (Voyez l'*Oraison funèbre* de Condé, p. 312, et les *Notes* 138 et 196.)

N° 107, p. 170. — Ce fut surtout dans les Pays-Bas que Turenne opéra pendant les cinq années qui précédèrent et amenèrent la paix de 1660. Voilà pourquoi Fléchier ne dit qu'un mot des hauts faits de son héros sur les bords du Rhin, où il ne combattit même pas à cette époque. Il s'y était signalé auparavant sous les ordres de Condé ; il y fit des prodiges plus tard, de 1672 à 1675, quand la France lutta contre les puissances du Nord réunies ; et l'orateur reviendra à ces derniers exploits de Turenne dans la seconde et la troisième partie de son discours. Cette phrase et la suivante sont donc jetées là sans beaucoup de logique.

N° 108, p. 172. — Turenne avait six mille Anglais dans son armée, et la flotte britannique bloquait le port de Dunkerque ; car cette conquête était imposée à Louis XIV par Cromwel, qui menaçait de se tourner du côté des Espagnols si la France ne l'aidait pas contre l'Espagne. (Voyez l'*Oraison funèbre* de Condé, p. 310, et les *Notes* 115 et 189.)

N° 109, p. 173. — Le calme impassible de Turenne eut quelque chose du flegme hollandais : il descendait des princes de Nassau par sa mère ; et c'est en Hollande qu'il reçut les premières leçons de l'art des combats. (Notes 86 et 87.)

N° 110, p. 174. — Turenne parlait lui-même plus modestement de ses échecs. Au temps de sa rébellion contre la cour, en 1650, il commandait une armée espagnole qui fut battue à plate couture par les

troupes royales près de Réthel. Quelqu'un lui ayant demandé comment il avait perdu cette bataille, il répondit : « Par ma faute. » (*Note 93.*)

N° 111, p. 174. — Commencée en 1672, cette guerre, où la France n'eut que la Suède pour alliée, dura contre la Hollande et l'Espagne jusqu'en 1678, contre l'Autriche et les autres puissances du Nord jusqu'en 1679. La paix de Nimègue la termina, deux ans et demi après la mort de Turenne. (*Note 85.*)

N° 112, p. 175. — Fléchier fait de Turenne le héros de cette guerre; Condé disparaît. C'est qu'en effet le vainqueur de Rocroi, déjà infirme, eut moins de part que Turenne aux combats livrés alors par la France contre l'Europe presque entière. C'est lui cependant qui conseilla et dirigea le fameux passage du Rhin, le 12 juin 1672, qui battit à Senef l'arrière-garde du prince d'Orange, et qui, après la mort de Turenne, sauva l'Alsace envahie par Montécuculli. (Voyez son *Oraison funèbre*, p. 313, 317 et 318; *Notes* 198, 199, 200, 201 et 202.)

N° 113, p. 175. — Turenne n'avait que douze mille hommes lorsqu'il passa le Rhin, en 1673, pour aller attaquer l'Electeur de Brandebourg, qui en avait vingt-cinq mille, et qui, mis en fuite, demanda une trêve de trois mois. Dans sa campagne de 1674, campagne célèbre par la victoire d'Entzheim et par une suite d'opérations merveilleuses, il ne disposa que de vingt-deux mille soldats pour en arrêter soixante mille. (*Note 124.*)

N° 114, p. 178. — La fortune de Turenne était fort médiocre. Il avait épousé une riche héritière, qui, quelques années après, mourut sans enfants. C'était la fille du duc de La Force, sous lequel il avait servi avec le grade de colonel. Il voulut rendre la dot que sa femme lui avait apportée; et il fit tant d'instances que, pour apaiser ses scrupules, le duc se vit enfin obligé de la reprendre.

N° 115, p. 179. — Après la bataille des Dunes, 14 juin 1658, où il avait triomphé de don Juan et de Condé, Turenne écrivit à sa femme : « Les ennemis sont venus à nous; ils ont été battus. Dieu en soit loué ! J'ai un peu fatigué toute la journée; je vous donne le bonsoir, et je vais me coucher. » (Voyez les *Notes* 104 et 108.)

N° 116, p. 180. — Pendant sa campagne de 1673, Turenne s'avança dans l'intérieur de l'Allemagne beaucoup plus que ses instructions ne portaient, et l'on fut quelque temps à Versailles sans avoir de ses nouvelles. D'envieux courtisans profitèrent des inquiétudes de Louis XIV et de ses ministres pour accuser le maréchal, qui, pendant ce temps-là, battait les Allemands. Il revint à la cour répondre à ses calomniateurs par des triomphes.

N° 117, p. 181. — Dans une lettre écrite d'Ypres à sa femme, le 10 décembre 1658, Turenne trouve que les réformateurs sont allés trop loin, et qu'avec des controverses pleines d'aigreur on ne peut instruire des gens de bonne foi. Dans une autre lettre, datée d'Amiens le 12 février 1660 : « On voit, dit-il, par toutes les sectes qui abondent en Angleterre, que, par trop d'indépendance d'esprit... on a si fort défi-

guré la religion que chaque personne fait une secte à sa mode. » Dans une troisième lettre, du 11 juin de la même année, il parle avec éloge du livre de Nicole et d'Arnauld : *la Perpétuité de la foi de l'Église catholique, touchant l'Eucharistie*, livre qui avait paru dès 1659, sous un autre titre, et qui n'était encore qu'un simple essai. Il profita alors, pour s'éclairer, du repos que lui donnait la paix des Pyrénées, conclue à la fin de 1659. (Note 106.)

N° 118, p. 181. — Bossuet, qui n'était encore que simple ecclésiastique, composa pour Turenne son livre de l'*Exposition de la foi catholique*. Le héros, après son abjuration, suivit, à Saint-Thomas-du-Louvre, l'Avent qu'il y prêcha en 1668; et le zélé prédicateur tournait toujours une partie de son sermon à l'instruction de cet illustre prosélyte. (Voyez le cardinal de Bausset, *Histoire de Bossuet*, t. I, p. 112-122.)

N° 119, p. 181. — La seconde femme (Note 114) et la sœur du vicomte de Turenne, ferventes calvinistes, firent tout ce qu'elles purent pour le retenir dans l'erreur. Sa sœur mourut en 1662, et sa femme en 1666, deux ans avant son abjuration, qui fut faite entre les mains de l'archevêque de Paris, le 23 octobre 1668.

N° 120, p. 182. — Les protestants ne manquèrent pas de dire que sa conversion était intéressée; qu'il voulait se faire élire roi de Pologne, épouser la duchesse de Longueville, etc. Voltaire, dans son *Siècle de Louis XIV*, adopta cette calomnie, malgré les représentations du président Hénault qui lui prouva le contraire. Mais Voltaire ne respectait rien, pas même les gloires de sa patrie, quand il pouvait injurier l'Église. N'a-t-il pas essayé de salir aussi la mémoire de Jeanne d'Arc?

N° 121, p. 183. — Ce fut Turenne qui détermina Bossuet à imprimer, en 1671, le livre qui l'avait convaincu, afin que cette *Exposition de la foi catholique* procurât à d'autres les lumières qu'il y avait trouvées.

N° 122, p. 184. — Cet illustre neveu de Turenne était le cardinal de Bouillon, fils du duc de Bouillon, frère aîné du vicomte. Décoré de la pourpre en 1669, il encourut plus tard la disgrâce de Louis XIV, et alla finir ses jours à Rome, doyen du sacré collège.

N° 123, p. 185, 172 et 159. — On se demande comment l'orateur n'a pas tenu compte des accusations d'inhumanité qui pesèrent sur Turenne, précisément à cette époque de sa vie, et dont sa mémoire reste entachée aux yeux de plusieurs historiens. En 1674, devenu par la retraite des Impériaux maître du Palatinat, pays neutre, il y fit vivre ses troupes à discrétion et de telle sorte que, dans un mois, il n'y resta plus rien : c'était le moyen d'empêcher les ennemis d'y revenir et de s'y fixer après son départ. Presque tous les paysans furent contraints d'émigrer et d'aller chercher leur subsistance dans les pays voisins. Mais, pour s'en venger, ils mutilèrent d'une horrible façon tout ce qu'ils purent surprendre de soldats isolés : aux uns ils crevaient les yeux, aux autres ils arrachaient le cœur et les entrailles et les pendaient ensuite le long des chemins. Ce spectacle journalier irrita l'armée : cinq bourgs et vingt-cinq villages furent livrés aux flammes. Tout ce qu'on peut

dire en faveur de Turenne, c'est que, dans les premiers moments de la fureur, il ne fut pas maître de ses troupes, et moins encore de quelques régiments anglais qui servaient sous ses ordres et qui commencèrent l'incendie; qu'il usa de toute son énergie pour arrêter ces cruautés et qu'il fit mettre à mort les plus coupables. L'électeur Palatin, son neveu, réduit au désespoir, lui envoya un trompette avec une lettre qui le provoquait en duel. Le héros était trop sage et trop chrétien pour chercher sa justification dans le hasard ou l'adresse d'un combat singulier. Sa réponse fut pleine de convenance; il pria l'électeur de mieux examiner les faits. On dit que le prince allemand ne tarda pas, en effet, à se convaincre de l'innocence de son oncle et se réconcilia avec lui. Du reste, à cette circonstance près, tout le monde est d'accord sur la modération et la charité chrétienne de ce grand général que ses troupes aimèrent tendrement. Pendant l'hiver de 1673, cédant à la fatigue, il s'était endormi sur la route que suivait son armée; des cavaliers s'arrêtèrent, lui firent un abri de leurs manteaux, et attendirent son réveil. Ils voulaient, disaient-ils, conserver leur général, leur père, qui seul pouvait les ramener dans leur pays.

N° 124, p. 185. — Il s'agit ici de la campagne de 1674 et du combat d'Entzheim en Alsace, où Turenne avec vingt-deux mille hommes en alla attaquer soixante mille et les vainquit, le 24 octobre. Pour les atteindre, il avait fait trente lieues en trois jours. Cette victoire fut suivie d'une seconde à Mulhausen, le 29 décembre, et d'une troisième à Turckheim, le 5 janvier 1675. Chassés de quartiers en quartiers, réduits à vingt mille hommes, les Impériaux furent forcés à repasser le Rhin : ce fut la fin de cette campagne, la dernière que Turenne termina.

N° 125, p. 187. — Les Impériaux, poussés à bout, ne trouvèrent plus qu'un homme capable d'être opposé à Turenne; c'était le célèbre Raimond de Montécuculli, né dans les environs de Modène en 1608. Ces deux généraux passèrent plus de trois mois à s'observer et à se suivre dans leurs marches et dans leurs campements, devinant et déjouant mutuellement leurs projets.

N° 126, p. 187. — Voilà une seconde imitation de la phrase empruntée au portrait de Cromwel : elle va même jusqu'à la copie. (Voyez p. 169, et *Note* 100.)

N° 127, p. 187. — Le succès paraissait doublement infaillible, et parce que Turenne avait manœuvré de façon à obliger Montécuculli à accepter le combat qu'il éloignait depuis trois mois, et parce que l'armée française, ayant opéré, le 7 juin, le passage du Rhin par surprise, se trouva tout à coup pleine de confiance en face d'un ennemi déconcerté. Les Impériaux battant en retraite, étaient parvenus le 26 juillet près du village de Salzbach, où ils s'établirent sur un plateau, à cinq lieues de Bade. Dès le lendemain, Turenne y arrive, dresse ses batteries pour l'attaque, et ordonne dans son camp les prières des Quarante-Heures, en attendant le signal du combat.

N° 128, p. 188. — Madame de Sévigné a fait le récit de cette mort,



arrivée le 27 juillet 1673, d'une manière moins brillante, mais bien autrement pathétique. « M. de Turenne, dit-elle, voulait se confesser; et, en se cachotant, il avait donné ses ordres pour le soir, et devait communier le lendemain dimanche, qui était le jour qu'il croyait donner la bataille. Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé; et comme il avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf: « Mon neveu, demenez là; vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître. » M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit: « Monsieur, venez par ici, on tire du côté où vous allez. » — « Monsieur, lui dit-il, vous avez raison, je ne veux point du tout être tué aujourd'hui, cela sera le mieux du monde. » Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit: « Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là. » M. de Turenne revint, et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporte le bras et la main qui tenaient le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le voit point tomber; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf; il n'était pas encore tombé, mais il était penché le nez sur l'arçon; dans ce moment le cheval s'arrête, le héros tombe entre les bras de ses gens; il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il était mort, et qu'il avait une partie du cœur emportée. On crie, on pleure; M. d'Hamilton fait cesser ce bruit, et ôter le petit d'Elbeuf qui s'était jeté sur ce corps, qui ne voulait pas le quitter, et qui se pâmait de erier. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie, on le garde à petit bruit, un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente; ce fut là où M. de Lorges, M. de Roye et beaucoup d'autres pensèrent mourir de douleur. Mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil: tous les officiers avaient pourtant des écharpes de crêpe; tous les tambours en étaient couverts; ils ne battaient qu'un coup; les piques traînantes et les mousquets renversés; mais ces cris de toute une armée ne se peuvent pas représenter sans que l'on en soit tout ému. » (*Lettre* du 28 août 1673, à sa fille.) « On dit que les soldats faisaient des cris qui s'entendaient de deux lieues; nulle considération ne les pouvait retenir; ils criaient qu'on les menât au combat, qu'ils voulaient venger la mort de leur père, de leur général, de leur protecteur, de leur défenseur; qu'avec lui ils ne craignaient rien, mais qu'ils vengeraient bien sa mort; qu'on les laissât faire, qu'ils étaient furieux, et qu'on les menât au combat. Ceci est d'un gentilhomme qui était à M. de Turenne, et qui est venu parler au roi; il a toujours été baigné de larmes, en racontant ce que je vous dis et les détails de la mort de son maître. » (*Lettre* du 2 août 1673, à la même.) « Cette nouvelle arriva lundi, 29 juillet, à Versailles. Le roi en a été affligé comme



on doit l'être de la mort du plus grand capitaine et du plus honnête homme du monde; toute la cour fut en larmes, et M. de Condom pensa s'évanouir. On était prêt d'aller se divertir à Fontainebleau, tout a été rompu; jamais un homme n'a été regretté si sincèrement; tout ce quartier où il a logé, et tout Paris, et tout le peuple était dans le trouble et dans l'émotion; chacun parlait et s'attroupait pour regretter ce héros. » (*Lettre du 31 juillet, à M. de Grignan.*)

N° 129, p. 190. — Un siècle plus tard, la révolution française confirma tristement tout ce que dit ici Fléchier de la vanité de ces grandeurs et de ces monuments funèbres. Lorsqu'en 1793 la fureur démagogique brisa toutes ces royales tombes, le cercueil de Turenne fut épargné par une distinction qui se tourna en ignominie. La science s'en empara, et fit déposer le squelette du héros dans les musées du Jardin des Plantes, parmi les curiosités du règne animal. En 1796, on réclama au Conseil Législatif, et il fut accordé aux restes du grand homme de passer au Musée des Monuments, où son cercueil figura parmi les antiques. Ils y restèrent jusqu'à l'avènement de Napoléon I<sup>er</sup>, qui, le 23 septembre 1800, les fit conduire solennellement dans l'église des Invalides.

N° 130, p. 191. — Après son abjuration, Turenne voulut finir sa vie dans la retraite, et n'y plus penser qu'à son salut éternel. Pour le décider à reprendre le commandement des armées, en 1672, il fallut toute l'autorité de Louis XIV, qui lui représenta les besoins de la France dans une guerre difficile et dangereuse. En partant pour l'Allemagne et faisant ses adieux au cardinal de Retz, qui s'était pieusement retiré à l'abbaye de Saint-Denis, après une vie toute militaire et fort peu édifiante (*Note 136*), il lui avait dit : « Monseigneur, je ne suis point un *diseur*, mais je vous prie de croire sérieusement que, sans ces affaires-ci où peut-être on a besoin de moi, je me retirerais comme vous; et je vous donne ma parole que, si j'en reviens, je ne mourrai pas sur le coffre, et que je mettrai, à votre exemple, quelque temps entre la vie et la mort. » (*Lettre de M<sup>me</sup> de Sévigné à sa fille, 2 août 1675.*)

N° 131, p. 192. — Ces trois paix dues à Turenne sont : 1<sup>o</sup> la paix de Westphalie, conclue à Munster, en 1648, et dont ce héros partagea les honneurs avec le vainqueur de Rocroi et de Lens; 2<sup>o</sup> la paix intérieure, rendue à Paris et au royaume, après la journée du faubourg Saint-Antoine, en 1652; 3<sup>o</sup> la paix des Pyrénées, qui ramena Condé dans sa patrie, en 1660. On ne peut attribuer à Turenne la paix de Bréda, conclue, en 1667, entre la France, l'Angleterre et le Danemark : il n'eut qu'une action indirecte sur les puissances maritimes. Au moment où Fléchier prononçait cette oraison funèbre, on venait d'ouvrir à Nimègue les conférences qui n'amenèrent la paix générale qu'en 1679, trois ans après la mort du héros.

N° 131 *bis*, p. 236. — Cet éloge nous donne la date de ce discours de Bourdaloue. Louis XIV, prétendant que la cour d'Espagne ne remplissait pas toutes les conditions de la paix de Nimègue, conclue avec elle

en 1678, avait fait investir la ville de Luxembourg au mois de février 1682. Les Turcs menaçaient alors la Hongrie, où le protestantisme les avait appelés, et le bruit se répandit en Europe que le roi de France, en renouvelant la guerre, voulait profiter de l'embarras de la maison d'Autriche attaquée par les infidèles, et de plus empêcher les Espagnols de la secourir. Ce prince ordonna subitement la levée du siège. Ses scandales domestiques avaient cessé depuis un an.

N° 132, p. 239. — Marie-Thérèse d'Autriche naquit, le 20 septembre 1638, de Philippe IV, roi d'Espagne, et d'Isabelle de France, fille de Henri IV et sœur aînée d'Henriette, reine d'Angleterre. Elle épousa Louis XIV en 1660. (Voyez *Notes* 139 et 140.)

N° 133, p. 239. — La couronne d'Espagne était passée à la maison d'Autriche, en 1504, par Philippe I<sup>er</sup>. Ce prince, fils de l'empereur Maximilien I<sup>er</sup>, avait épousé Jeanne la Folle, fille unique et héritière de Ferdinand le Catholique, roi d'Aragon et de Navarre, et d'Isabelle, reine de Castille et de Léon. Son fils, Charles I<sup>er</sup>, depuis empereur sous le nom de Charles-Quint, lui succéda sous la régence de Ferdinand, son aïeul, et puis sous celle du cardinal Ximénès.

N° 134, p. 240. — Bossuet compte la descendance immédiate de la maison d'Autriche depuis Rodolphe I<sup>er</sup> de Habsbourg, qui fut couronné empereur en 1273, et qu'on considère comme le fondateur de la monarchie autrichienne. Ses Etats héréditaires figuraient à peine sur la carte de l'Europe, et cependant il parvint par son courage, son talent et sa persévérance à jeter les fondements de cette puissance colossale que les princes de sa maison ont possédée dans la suite. Toutes les familles souveraines d'Europe s'étaient liées à la sienne, et l'on a calculé que Louis XIV descendait de lui par plus de cinquante alliances. (*Journal des savants*, mars 1752, p. 171.)

N° 135, p. 241. — En 1683 on comptait, en effet, sept cents ans depuis Hugues Capet, roi en 987 et fondateur de la dynastie capétienne. La branche des Bourbons remonte à lui par Robert de Clermont, cinquième fils de saint Louis. Le royaume de France, qui avait en l'empire sous Charlemagne et ses fils, le perdit en 911, à la mort de Louis IV, dit l'Enfant, dernier prince en Allemagne de la race carlovingienne. La couronne impériale devint alors élective.

N° 136, p. 241. — Marie-Thérèse descendait de la maison de Bourgogne par Marie, fille de Charles le Téméraire, qui avait épousé, en 1477, Maximilien I<sup>er</sup> d'Autriche, père du roi d'Espagne Philippe I<sup>er</sup>. (*Note* 133.)

N° 137, p. 241. — Louis XIV aimait Marie de Mancini, nièce du cardinal Mazarin, qui essaya de la faire arriver au trône de France. La reine d'Angleterre, tante du roi, avait nourri quelque temps l'espoir de lui faire épouser sa fille Henriette-Anne, depuis duchesse d'Orléans. (*Note* 64.) Christine de France, autre fille de Henri IV et femme de Victor-Amédée duc de Savoie, était venue à Lyon avec sa fille Marguerite-Yolande pour y négocier son mariage avec le jeune monarque son

cousin, qui s'y trouvait et n'en voulut pas quand il l'eut vue. La cour de Lisbonne fit aussi tout ce qu'elle put pour donner une reine à la France. De son côté, l'Infante d'Espagne était héritière d'une trop belle couronne pour manquer de prétendants : l'Autriche avait demandé sa main pour l'archiduc Léopold.

N° 138, p. 242. — La France et l'Espagne, fatiguées l'une et l'autre d'une guerre de 25 ans, commencèrent, vers le milieu de l'an 1659, à traiter sérieusement de la paix : elle fut enfin conclue, le 7 novembre, dans l'île des Faisans, sur la rivière de Bidassoa, par le cardinal Mazarin et Don Louis de Haro, plénipotentiaires, l'un de France et l'autre d'Espagne, après vingt-quatre conférences, dont la première avait commencé le 13 août. C'est ce qu'on nomme la paix des Pyrénées. (*Notes* 106, 195 et 196.) Le traité contenait cent vingt-quatre articles ; par le vingt-troisième il était stipulé que Sa Majesté très-chrétienne épouserait l'Infante Marie-Thérèse, fille aînée de Sa Majesté Catholique, mais à condition que l'Infante renoncerait, comme avait fait Anne d'Autriche, à la couronne d'Espagne. Ce traité fut enregistré au parlement le 12 février 1660 ; et le 21 du même mois il fut publié solennellement à Paris. Louis XIV avait quitté Versailles dès le 27 janvier pour se rendre sur les frontières de l'Espagne. Il passa l'hiver dans le midi de la France et arriva à Saint-Jean-de-Luz le 8 mai. Philippe IV vint à Fontarabie avec l'Infante. La première entrevue des deux rois eut lieu dans l'île des Faisans, le 2 juin. On se rappelle les vers de La Fontaine sur les deux chèvres qui se rencontrent au milieu d'un pont sans vouloir se céder le pas :

Je m'imagine voir, avec Louis le Grand,  
Philippe quatre qui s'avance  
Dans l'île de la Conférence.

N° 139, p. 243. — L'Infante fut épousée par procureur, au nom du roi, à Fontarabie, le 3 juin 1660 ; et le 9 du même mois le roi l'épousa en personne, à Saint-Jean-de-Luz, en présence des deux cours. Enfin la jeune reine fit son entrée à Paris avec une magnificence vraiment royale, le 26 août de la même année, et y fut reçue comme un ange de paix au milieu des acclamations et des témoignages d'une joie universelle.

N° 140, p. 244. — Au mois de février 1678, Louis XIV, accompagné de la reine et de toute sa cour, se trouvait à Metz, où ses forces étaient réunies. Il envoya tout à coup quatre corps d'armée investir Ypres, Namur, Mons et Luxembourg. Le gouverneur espagnol des Pays-Bas se hâta de faire partir de Gand une partie de sa garnison pour renforcer celle d'Ypres. C'était ce qu'attendait Louis XIV, qui arrive à l'improviste le 4 mars devant Gand avec soixante mille hommes ; et la capitale de la Flandre se rend huit jours après. Ypres se rendit le 25.

N° 141, p. 245. — Du Quesne avait bombardé Alger le 30 août 1682, et le feu avait consumé une partie de la ville. Mais une première leçon

n'ayant pas suffi, ce repaire de pirates fut de nouveau bombardé par le même amiral, le 26 et le 27 juin de l'année suivante. La fureur des Algériens fut telle qu'ils attachèrent aux bouches de leurs canons les esclaves français, et envoyèrent leurs membres épars à la flotte ennemie. Mais réduits enfin à demander grâce, ils consentirent pour préliminaires de la paix à renvoyer sans rançon tous les chrétiens, sans exception, qu'ils tenaient dans les fers. Six cents captifs, délivrés par là, allèrent en différentes contrées, et même chez nos ennemis, publier la bienfaisance de Louis XIV.

N° 142, p. 248. — Jean Racine était né le 21 décembre 1639; il mourut le 21 avril 1699, âgé de 60 ans. Il avait été reçu à l'Académie française le 12 janvier 1673. « Le remerciement de mon père, dit Louis Racine, fut fort simple et fort court, et il le prononça d'une voix si basse que M. Colbert, qui était venu pour l'entendre, n'en entendit rien, et que ses voisins même en entendirent à peine quelques mots. Il n'a jamais paru dans les recueils de l'Académie, et ne s'est point trouvé dans ses papiers après sa mort. » Fléchier, qui fut reçu le même jour, fut au contraire bien entendu et très-applaudi. « Racine, qui en cette occasion, dit d'Alembert, s'éclipsa devant le prédicateur, se dédommagea, quelques années après, du peu de succès qu'il avait eu à sa réception. Il fut chargé de recevoir Thomas Corneille à la place de son illustre frère. L'auteur de *Phèdre*, alors plus aguerri en présence du public, parut en ce moment tout ce qu'il était. Le discours qu'il fit est un des plus beaux qui aient été prononcés dans l'Académie. On le lit encore tous les jours, et on ne lit plus celui de Fléchier. » (*Eloge de Fléchier.*)

N° 143, p. 248. — Racine avait envoyé cette harangue au trop célèbre Arnauld, qui lui répondit de Bruxelles le 7 avril 1685: « J'ai à vous remercier, Monsieur, du *discours* qu'on m'a envoyé de votre part. Rien n'est assurément plus éloquent; et le héros que vous y louez en est d'autant plus digne de vos louanges que l'on dit qu'il y a trouvé de l'excès. » Louis XIV eut, en effet, le bon esprit de trouver quelque chose à redire à cette profusion d'encens. « Quand je lui eus récité mon discours, dit Racine lui-même, il me dit devant tout le monde: Je vous louerais davantage, si vous ne me louiez pas tant. » Nous avons supprimé ces louanges, dont le style, d'ailleurs poli mais un peu lent, ne fait pas pardonner l'exagération.

N° 144, p. 252. — La maison de Gonzague est d'origine italienne: saint Louis de Gonzague lui appartient. Elle se divisa en plusieurs branches; celle des ducs de Mantoue et de Montferrat, la plus ancienne, vint s'établir en France, quand le duché de Nevers lui échut en 1564, époque à laquelle mourut sans enfants le dernier duc de Clèves, dont le grand-père d'Anne, Louis de Gonzague, prince de Mantoue, avait épousé la sœur. De ce mariage était né Charles de Gonzague-Clèves, premier du nom, qui, accumulant plusieurs héritages, devint à la fois, par sa mère duc de Nevers et de Réthel, et par son père duc de



Mantoue et de Montferrat. Il avait épousé Catherine de Lorraine, fille de Charles, duc de Mayenne et de Guise, qui le rendit père de trois fils et de trois filles, de Louise Marie, née en 1612 et depuis reine de Pologne, d'Anne, dont Bossuet fit l'éloge funèbre, née en 1616, et de Bénédicté, abbesse d'Avenai, qui naquit en 1617.

Anne devint princesse Palatine en épousant, le 14 avril 1645, le prince Édouard, cinquième fils de Frédéric V, comte Palatin du Rhin, roi de Bohême en 1619 et détrôné en 1620. Elle fut mère d'un prince mort à sept mois, et de trois filles. Anne, l'aînée, épousa en 1664 Henri-Jules de Bourbon, fils du grand Condé. Louise-Marie, la seconde, fut princesse de Salms; et la troisième, Bénédicté-Henriette, fut mariée en 1668, à Jean Frédéric de Brunswick, duc de Hanovre.

Rien de plus illustre que cette généalogie vantée par Bossuet dans son exorde. La mère d'Anne venait de la maison de Lorraine, que les ducs de Guise, de Mayenne et de Joyeuse avaient rendue si célèbre au temps de la Ligue. Son aïeule maternelle, Henriette de Clèves, duchesse de Nevers, descendait des Courtenai, qui faisaient remonter leur origine aux rois de France par Louis le Gros, mort en 1137, et qui avaient donné des empereurs à l'Orient, lorsque Constantinople fut soumis aux Latins. Marguerite, sa bisaïeule, était une Paléologue. Eléonore de Gonzague mariée à l'empereur Ferdinand II en 1622, morte en 1633, était sa tante; et l'une de ses nièces, nommée Eléonore de Gonzague aussi, épousa, en 1631, un autre empereur d'Allemagne, Ferdinand III. La famille des Gonzague de Mantoue tenait à toutes les maisons régnantes. Elle avait donné deux archiduchesses à l'Autriche; et nulle autre n'a fourni plus de cardinaux à l'Eglise. Il est impossible d'énumérer ici toutes ses illustres alliances; Moréri en a fait une des études les plus intéressantes de son *Dictionnaire historique*.

N° 143, p. 232. — L'abbaye de Faremoutier ou Faremoustiers, dans le diocèse de Meaux, fut fondée par saint Colomban vers 617 : sainte Fare en fut la première abbesse et lui donna son nom. La règle de saint Benoît y fut introduite dès la fin du VII<sup>e</sup> siècle. Françoise de la Châtre, dont parle Bossuet, était fille de Claude de la Châtre, maréchal de France, et de Jeanne Chabot. Elue en 1603, elle rétablit la discipline dans son monastère et mourut en 1643. Sa sœur Anne avait été abbesse de Faremoutier avant elle.

N° 146, p. 233. — Louise-Marie, sœur aînée d'Anne de Gonzague, fut mariée par procureur à Paris, dans la chapelle du Palais-Royal, le dimanche 6 novembre 1645, à Ladislas-Sigismond IV, roi de Pologne, et fut couronnée à Cracovie, le 15 juillet de l'année suivante. Depuis elle épousa, le 30 mai 1649, par dispense du pape Innocent X, un second roi de Pologne, Jean Casimir, frère de Ladislas. Cette princesse avait beaucoup d'esprit et de piété. Elle mourut d'apoplexie à Varsovie le 10 mai 1667, sans avoir laissé de postérité.

N° 147, p. 233. — Bénédicté de Gonzague-Clèves, née en 1617, devint abbesse en 1625, n'ayant pas encore fait ses vœux, et âgée de neuf ans.



L'abbaye des Bénédictines d'Avenai, située dans la vallée d'Aure, sur la Marne, fut fondée en 660 par saint Gombert, maire du palais, et par son épouse sainte Berthe, qui en fut la première abbesse.

N° 148, p. 255. — Le prince Edouard était protestant : la princesse Anne l'engagea à se faire instruire; il reconnut les erreurs qu'il avait héritées de ses ancêtres. Sa conversion fut suivie de celle de la princesse Louise-Hollandine, sa sœur, qui se sépara avec beaucoup de foi de sa mère, hérétique ardente, pour faire librement profession de la religion catholique, et qui devint abbesse de Maubuisson, où sa mémoire fut vénérée. Ce chef catholique de la maison Palatine était Philippe-Guillaume de Neubourg, qui avait succédé au mois de mai 1683 dans le Palatinat au beau-père et au beau-frère d'Anne, et qui vécut jusqu'en 1699. Une nièce de cette princesse, Elisabeth-Charlotte, fille du comte Palatin Charles-Louis, se fit aussi catholique et épousa, en 1671, le duc d'Orléans, veuf d'Henriette d'Angleterre. (Voyez *Note* 64 et p. 261.)

N° 149, p. 259. — Gustave-Adolphe, roi de Suède, était mort en 1632. Charles-Gustave, monta sur le trône en 1654, et dès l'année suivante conquit la Pologne en moins de trois mois. Jean-Casimir, qui avait épousé Louise-Marie de Gonzague, veuve du roi son frère (*Note* 146), forcé de fuir de ses Etats, y rentra l'année suivante, lorsque le conquérant s'éloigna de la Pologne pour faire la guerre en Prusse. Mais Charles-Gustave reparut bientôt, et une bataille de huit jours, sous les murs de Varsovie, remit la Pologne entre ses mains. Menacé par le Danemark, que soutenait la Hollande, il fit intrépidement passer la mer à ses troupes, d'île en île, sur les glaces, et vint tout à coup assiéger Copenhague; mais le besoin de subsides l'ayant forcé à faire un voyage en Suède, il y mourut subitement, loin de son armée, le 13 février 1660.

N° 150, p. 261. — « Il ne tenait qu'au prince de Condé d'unir la destinée de son fils, Henri-Jules de Bourbon, duc d'Enghien, à celle d'une petite-fille de Henri IV, Mademoiselle d'Alençon. Il préféra les liens de l'amitié à ceux du sang; le duc épousa la princesse Anne de Bavière, fille aînée d'Anne de Gonzague. Le roi et la reine de Pologne adoptèrent la jeune princesse leur nièce, la marièrent comme leur fille unique, et la dotèrent des duchés d'Oppeln et de Ratibor, en Silésie, évalués à plus d'un million d'écus, et de plusieurs autres millions en argent et en pierres. Louis XIV, de son côté, agit en père; il fit un don considérable au duc d'Enghien; il voulut qu'on exprimât dans le contrat de mariage tous les sentiments d'estime et de considération dont il était pénétré pour M. le prince. Il assista au repas nuptial avec les reines et toute la maison royale. Ce mariage devait avoir encore des suites fortunées. Il eût conduit les jeunes époux au trône de Pologne, si la reine Louise-Marie — morte en 1667, sans enfants — eût été moins haïe. Elle remua en vain les ressorts les plus puissants en leur faveur; ses intrigues furent regardées comme un attentat à la liberté de la nation, et on lui fit un crime d'avoir osé pour un étranger ce qu'il ne lui aurait pas été permis de tenter pour son propre fils. Rien n'écarta plus dans la suite le duc

d'Enghien du trône, que ces efforts prématurés pour l'y placer. » (Désormeaux, *Hist. de Louis II, prince de Condé*, t. IV, p. 206-208.) De ce mariage naquirent quatre princes et six princesses. (Note 213.)

N° 151, p. 261. — Une des quatre princesses nées du mariage du fils de Condé et de la fille d'Anne de Gonzague, baptisée à Versailles le 25 juillet 1683, fut tenue sur les fonds baptismaux par le Dauphin et la Dauphine: voilà une des distinctions accordées *par le premier des mortels*, Louis XIV, au vainqueur de Rocroi, l'homme que *le monde admirait le plus après lui*; et la princesse Palatine, morte le 6 juillet 1684, *avec un peu plus de vie l'aurait vue*. Un grand don fut fait le 24 juillet de la même année 1685, à Louis III de Bourbon, l'aîné des petits-fils du grand Condé et d'Anne de Gonzague. Car ce jeune prince, qui n'avait alors que seize ans, fut pourvu, en survivance, de la charge de grand-maître de la maison du roi, et du gouvernement de Bourgogne, par lettres du 26 du même mois, registrées au parlement le 9 août suivant, c'est-à-dire, le jour même où Bossuet prononçait cette oraison funèbre.

N° 152, p. 262. — Ce fut à la suite d'une disgrâce fort sensible à un cœur comme le sien, et qu'elle essuya à la cour en 1660. Le cardinal Mazarin, qui, dans le temps où il fut obligé de quitter les affaires et le royaume, avait intérêt à s'attacher la princesse Palatine, lui avait fait assurer la charge honorable de surintendante de la maison de la reine future, mais il changea de dispositions quand il fut rétabli dans toute son autorité; et voulant faire tomber cet honneur sur une de ses nièces, il sut engager le roi à demander à la princesse la démission de sa charge. Anne mécontente s'éloigna de la cour et se retira à la campagne pendant trois ans. C'est dans ces circonstances qu'elle parut vouloir rendre son cœur à Dieu.

N° 153, p. 273. — Michel Le Tellier, père de François-Michel Le Tellier, marquis de Louvois, célèbre ministre de Louis XIV, né le 19 avril 1603, avait été procureur du roi au Châtelet de Paris, en 1631, et intendant de l'armée du Piémont en 1640. Mazarin le fit nommer secrétaire d'État au département de la guerre, en 1643. Il devint, en 1677, chancelier et garde des sceaux, et mourut en 1685, âgé de quatre-vingt-deux ans.

N° 154, p. 275. — Au mois de septembre 1650, Turenne, alors rebelle et vainqueur des troupes royales, se dirigeait vers la capitale à la tête d'une armée espagnole, pour délivrer le grand Condé, le prince de Conti et le duc de Longueville, prisonniers à Vincennes. L'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas, qui l'accompagnait, voulant rendre le parti de la régente et de Mazarin impopulaire et s'assurer par là les sympathies des Parisiens, envoya un trompette porter publiquement des propositions de paix au conseil royal chargé de gouverner Paris en l'absence de la reine et de son premier ministre. En même temps furent affichés dans les rues de la capitale, au nom de Turenne, des placards où l'on représentait au peuple français que Mazarin et ses gens se jouaient du repos public et de la fortune des particuliers, sacrifiant tout à leur

ambition et à leurs caprices. Le peuple de Paris et des campagnes saisit avec enthousiasme l'idée d'un accommodement qui allait finir ses malheurs. Il paraît même que Gaston, duc d'Orléans, y fut pris, et se laissa éblouir par l'honneur qui lui reviendrait du rôle important et populaire qu'il allait remplir. Le conseil royal qu'il présidait s'aperçut de l'artifice, et se trouva fort embarrassé. C'est alors que Michel Le Tellier opina pour qu'on remerciât l'archiduc de sa bonne volonté et qu'on lui demandât des conférences où ses propositions seraient discutées à l'amiable : c'était donner satisfaction au peuple et faire passer l'embarras du côté des Espagnols, qui ne songeaient nullement à poser les armes. Le trompette de l'archiduc s'en retourna donc chargé d'annoncer à son maître l'arrivée d'un plénipotentiaire qui le suivait et demandait une entrevue. Il n'y eut ni réponse ni entrevue, et la ruse devint manifeste. — *Mémoires* de madame de Motteville p. 74 ; de Montglat, p. 229 ; d'Omer Talon, p. 103 ; du cardinal de Retz, p. 138, à l'année 1650. (Edition de Petitot.)

N° 155, p. 275. — Il importait souverainement à la régente et à Mazarin de tenir Condé dans une prison qui ne dépendît que d'eux. Au donjon de Vincennes il était entre les mains du duc d'Orléans, du cardinal de Retz et des autres rivaux de Mazarin, qui pouvaient l'élargir, en faisant leur paix avec lui, et se servir contre la cour de son influence et de son épée. On le transporta d'abord à Marcoussis, puis au Havre ; et ce fut Le Tellier qui, dans l'absence de Mazarin, triompha à Paris des difficultés qu'opposèrent dans le conseil les prétentions et les intrigues de ceux qui voyaient leurs espérances s'éloigner avec l'illustre captif. *Mémoires* du cardinal de Retz, année 1650, p. 152 et suiv.

N° 156, p. 278. — Jean-François-Paul de Gondy, cardinal de Retz, né en 1614, avait eu pour précepteur saint Vincent de Paul, dont il oublia les leçons. Engagé sans vocation dans les ordres sacrés, et devenu, en 1643, coadjuteur de l'archevêque de Paris, son oncle, il ne songea qu'aux intrigues politiques et aux combats. Cette dignité *trop chèrement achetée* puisqu'elle fut le prix de ses intrigues, est celle d'archevêque de Paris, qui lui échut à la mort de son oncle, le 21 mars 1654. Il était alors prisonnier à Nemours ; ses amis *soufflèrent le feu*, comme il le dit lui-même dans ses *Mémoires*, il y eut du scandale, et malgré les protestations de la cour, du fond de sa prison, il prit par procureur possession de l'archevêché. Il y renonça en 1662, quand Mazarin ne fut plus ; il devint la même année abbé de Saint-Denis, et vécut dans une retraite édifiante jusqu'à sa mort, arrivée le 24 août 1679. Il avait été fait cardinal en 1652. (Note 130.)

N° 157, p. 279. — Le cardinal de Retz s'étant échappé, le 3 août 1654, des prisons de Nantes, où il avait été transféré, demeura hors de France jusqu'à la mort de Mazarin. C'est pendant sa prison et son exil de sept ans et demi qu'il *menaçait encore le favori victorieux de ses tristes et intrepides regards*.

N° 158, p. 279. — Le clergé de Paris se plaignit hautement de l'ar-

restation de son archevêque ; et Innocent X menaça d'excommunication les auteurs de l'emprisonnement d'un prince de l'Eglise. Mazarin demanda des juges au pape pour faire le procès au cardinal de Retz. Une congrégation de cardinaux fut nommée à cet effet ; mais rien ne fut conclu avant la mort du ministre. C'est Michel Le Tellier qui, en 1662, termina tout, en faisant offrir l'abbaye de Saint-Denis à l'illustre exilé qui l'accepta, se démit de son archevêché et revint en France.

N° 159, p. 279. — Mazarin mourut chrétiennement, mais avec une fermeté d'âme qui sentit l'ostentation. On raconte, dit le P. Daniel, que, quelques jours avant sa mort, il se fit raser, qu'il mit du rouge sur ses joues et sur ses lèvres ; qu'il se farda si bien avec de la céruse et du blanc d'Espagne, que jamais on ne lui avait vu un visage si frais et si vermeil. Il se fit ensuite porter dans le jardin, pour prendre l'air, afin d'enterrer, comme il le disait lui-même, *la Synagogue avec honneur*. Sa maladie fut la suite des travaux excessifs auxquels il s'était livré dans l'île des Faisans pour la conclusion de la paix signée le 7 novembre 1659, et jurée par Louis XIV et Philippe IV le 2 juin de l'année suivante. Il expira le 9 mars 1661, âgé de cinquante-trois ans et demi. Il n'était pas prêtre. Louis XIV commença alors à régner par lui-même.

N° 160, p. 281. — François de Salignac de la Motte-Fénelon naquit le 6 août 1651, fit à l'université de Cahors son cours d'humanités et de philosophie ; et, comme Bossuet, dès l'âge de quinze ans, révéla son talent oratoire par un sermon dont le succès fut prodigieux. Nommé précepteur du duc de Bourgogne le 19 août 1689, reçu à l'Académie française en 1693, sacré archevêque de Cambrai par Bossuet, le 10 juin 1695, il vécut jusqu'au 7 janvier 1715. Sa vie est trop connue pour que nous en rappelions autre chose que ces dates. Il a beaucoup prêché et laissé peu de sermons ; car, suivant la méthode qu'il a développée dans ses admirables *Dialogues sur l'éloquence*, il se contentait de canevas fortement conçus et si bien médités que ses improvisations étaient faciles et pleines de vivacité, beaucoup plus que s'il avait récité des discours appris. La postérité y a perdu des chefs-d'œuvre ; mais jamais homme ne songea moins à sa gloire que cet illustre et pieux écrivain.

N° 161, p. 281. — Un chrétien, nommé Constance, grec ou vénitien d'origine, devenu premier ministre du roi de Siam, engagea le prince son maître à rechercher l'alliance du roi de France ; ce qui donna lieu à trois ambassades successives dont la distinction est nécessaire à la date et à l'intelligence de ce discours. Les premiers envoyés siamois partirent en 1680, et ne parvinrent pas jusqu'en Europe. Les seconds arrivèrent heureusement à Paris le 28 décembre 1684, et se rembarquèrent à Brest le 7 mars de l'année suivante, avec une brillante ambassade française à la tête de laquelle étaient le chevalier de Chaumont, l'abbé de Choisy et le comte de Forbin, qui tous les trois ont écrit la relation de leur voyage. Un vaisseau de guerre appelé *l'Oiseau*, et *la Maligne*, frégate de trente-trois canons, les emportèrent avec une foule de jeunes gentilshommes et dix missionnaires dont six étaient jésuites



et ont laissé des noms dans l'histoire. C'étaient les pères de Fontaney, Tachard, Gerbillon, Lecomte, Bouvet et Visdelon, qui avaient été reçus à l'Académie royale des sciences, et se rendaient en Chine, en qualité de mathématiciens. Cette ambassade française, arrivée à Siam après six mois de navigation, y resta depuis le 24 septembre 1685 jusqu'au 22 décembre suivant, remit à la voile, emmenant trois nouveaux mandarins siamois, et rentra à Brest le 18 juin 1686. Les trois mandarins firent leur entrée solennelle à Paris, au mois de septembre suivant, et Louis XIV leur donna audience dans la grande galerie de Versailles. « On y avait élevé un trône magnifique, dit l'abbé de Choisy; ils firent une très-belle harangue, que l'abbé de Lyons, missionnaire, expliqua en français; ils marquèrent au roi des respects qui allaient jusqu'à l'adoration; en s'en retournant, ils ne voulurent jamais tourner le dos, et allèrent à reculons. » Ils restèrent en France jusqu'en 1687, et furent de retour à Siam au mois d'octobre de cette même année. Louis XIV les avait fait reconduire par cinq vaisseaux de guerre, chargés d'une nouvelle ambassade, de quatorze missionnaires et de soldats qui devaient discipliner les troupes siamoises et occuper deux places confiées à la France. Dès l'année suivante une conjuration renversa Constance et son maître, et l'entreprise n'aboutit à rien. Les éditeurs de Fénelon se sont évidemment trompés en supposant qu'il parla devant des mandarins siamois le 6 janvier 1683. Il est vrai qu'on en vit à Paris au mois de janvier en 1683; mais l'orateur fait allusion, p. 291, à la révocation de l'édit de Nantes, qui ne parut que le 23 octobre 1687. Il faut donc nécessairement reculer la date de ce discours jusqu'à l'époque de la troisième ambassade siamoise, qui, du reste, fut la plus solennelle. (*Relation de l'ambassade de M. le chevalier de Chaumont à la cour du roi de Siam*, Paris, 1686; *Mémoires* de l'abbé de Choisy; *Mémoires* du comte de Forbin, *Collection* Petitot, t. LXIII et LXXIV; *Voyage de Siam*, par le P. TACHARD, Paris, 1686.)

N° 162, p. 286. — Le P. Alexandre de Rhodes, né à Avignon, en 1591, partit en 1618 pour les missions du Tong-King et de la Cochinchine, où il baptisa plus de cinquante mille infidèles. Revenu en Europe, après vingt-cinq ans de durs travaux apostoliques, il refusa la dignité d'évêque qu'Innocent X voulut lui conférer en le sacrant lui-même, et vint en France, où il réunit les douze premiers lévites qui furent le noyau du célèbre séminaire des Missions Etrangères de Paris, dont l'idée fut le fruit de son zèle. Il alla ensuite évangéliser la Perse, et y mourut en 1660.

N° 163, p. 287. — Dans son voyage à Rome, le P. Alexandre de Rhodes avait proposé au souverain Pontife de former un clergé indigène pour les Eglises d'Orient; et ce projet, encouragé par Innocent X, recevait alors sa première exécution. Siam, par l'avantage de sa position géographique et par le zèle non interrompu de ses missionnaires, a conservé son importance évangélique: c'est encore aujourd'hui l'un



des premiers établissements du séminaire des Missions Etrangères et une station fréquentée par les apôtres de l'Asie.

N° 164, p. 302. — Tous les évêques alors résidant à Paris et toutes les compagnies souveraines eurent ordre d'assister à cette cérémonie funèbre, qui fut célébrée avec une pompe extraordinaire. Ce fut Louis XIV lui-même qui choisit l'orateur. Plusieurs autres éloges funèbres du héros furent prononcés dans différentes églises. Celui de Bourdaloue est resté, et serait plus connu si Bossuet ne l'avait pas éclipsé par un chef-d'œuvre.

N° 165, p. 303. — Cette pensée et cette expression de Bossuet rappellent son improvisation de 1660 en présence du prince de Condé. Il eut alors comme un premier aperçu de la grande idée qui, vingt-sept ans plus tard, devait dominer l'oraison funèbre du héros.

N° 166, p. 303. — Le prince de Condé mourant avait dit à son fils, alors duc d'Enghien, et à son neveu, le prince de Conti, en les tenant embrassés : « Vous ne serez jamais ni grands hommes, ni grands princes, qu'autant que vous serez gens de bien, fidèles à Dieu et au roi. » Le discours de Bossuet est le développement de cette dernière parole du héros chrétien. (Voyez la Note 219.)

N° 167, p. 303. — Louis II de Bourbon, prince de Condé, était né à Paris, le 8 septembre 1621, de Henri II de Bourbon, prince de Condé, et de Charlotte-Marguerite de Montmorenci. Il eut un frère, Armand de Bourbon, prince de Conti, né en 1629, qui fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, mais qui préféra la politique et les camps, et mourut en 1666, après avoir passé les dernières années de sa vie dans les exercices d'une piété fort austère. Le prince de Condé eut aussi une sœur, née en 1619, Anne-Geneviève de Bourbon-Condé, duchesse de Longueville, femme célèbre, dans sa jeunesse, par sa beauté, son esprit et ses intrigues politiques, et, dans la maturité de l'âge, par sa retraite à Port-Royal-des-Champs, dont elle protégea les erreurs, et chez les Carmélites de la rue Saint-Jacques, où elle mourut en 1679. Elle eut une fâcheuse influence sur ses deux frères, qui l'aimaient beaucoup : c'est elle qui les entraîna dans la révolte contre l'autorité royale, au temps des guerres de la Fronde.

N° 168, p. 304. — Le moment de la vie d'Alexandre le plus beau aux yeux de Condé, qui s'enthousiasmait en lisant son histoire, est celui où le héros macédonien crie à ses troupes qui veulent l'abandonner : « Allez, ingrats ; fuyez, lâches ; je dompterai l'univers sans vous ! Alexandre trouvera des sujets et des soldats partout où il trouvera des hommes. » (Désormeaux, *Histoire de Condé*, t. IV, p. 518, citant Saint-Evremont.) Au sortir du collège, se sentant déjà l'âme d'un conquérant, il avait pris pour devise un texte de l'Ecriture sainte dans le genre de ceux que Bossuet lui applique. Le voici : *Sicut catulus leonis exurgit ; non dormitabit donec comedat prædam et sanguinem vulneratorum bibat.* (Voyez le livre des Nombres, xxiii, 24.)

N° 169, p. 305. — La bataille de Rocroi, dont va parler Bossuet, eut lieu

le 19 mai 1643. Louis XIV, né le 5 septembre 1638, n'avait donc que quatre ans accomplis, et n'était roi que depuis cinq jours quand cette grande victoire affermit son trône. Remarquez que Condé, ayant encore son père, n'a ici que le titre de duc d'Enghien.

N° 170, p. 305. — Louis XIII mourant avait mis le duc à la tête de l'armée destinée à couvrir la Champagne et la Picardie. Mais comme c'était la première fois que le héros allait commander en chef, le prudent monarque lui avait donné pour modérateur le maréchal de l'Hôpital, qui voulut et ne put pas l'empêcher d'attaquer les Espagnols habitués à vaincre, occupant une position redoutable, supérieurs en nombre et commandés par d'habiles généraux. L'armée française n'avait que quinze mille hommes de pied et sept mille cavaliers; l'armée ennemie montait à vingt-sept mille combattants, l'élite des troupes espagnoles, et son infanterie, la plus belle et la mieux disciplinée de l'Europe, passait pour invincible depuis les fameuses journées de Pavie en 1525, de Saint-Quentin et de Gravelines en 1558.

N° 171, p. 305. — Ce mot de l'orateur n'est que la traduction du sentiment commun inspiré par la vue du héros, non-seulement à Rocroi, mais partout. « Sa taille, au-dessus de la médiocre, dit l'un de ses historiens, était aisée, fine, pleine d'élégance et d'agilité; il avait le front large, le nez aquilin, les yeux grands, bleus, extraordinairement vifs et perçants, la tête belle, une forêt de cheveux. Le bas de son visage ne répondait point, à la vérité, à la beauté de ses autres traits; sa bouche était trop grande et ses dents sortaient trop; mais il y avait en général quelque chose de si grand, de si noble, de si fier, répandu dans son air, son regard et toute sa physionomie, qu'il n'y avait personne à qui sa présence n'imposât. On disait de lui qu'il avait la tête d'un aigle et le cœur d'un lion. » (Désormeaux, t. I, p. 23.)

N° 172, p. 305. — La ville de Rocroi, située au milieu d'une plaine qu'environnaient d'épaisses forêts et des marais impénétrables, était assiégée depuis huit jours par don Francisco de Mellos, qui avait assis son camp dans ce bassin défendu de toutes parts. Le duc d'Enghien, impatient de secourir la place prête à succomber, ne pouvait atteindre l'armée ennemie qu'en passant par des défilés longs, difficiles et bien gardés. Mais, ayant trompé la vigilance du général espagnol par une manœuvre habile, subite et hardie, il pénétra dans la plaine et rangea, le 18 mai au soir, ses troupes en bataille devant l'ennemi qui le laissa faire, croyant que le duc n'avait que douze mille hommes à sa suite, tandis qu'il en avait vingt-deux mille, et comptant bien qu'une victoire aisée allait lui livrer à la fois une place importante et toute une armée prise comme dans un piège.

N° 173, p. 305. — Cette phrase rappelle le mot du prince à l'un de ses officiers, la veille de ce combat: « Paris ne me reverra que vainqueur ou mort. »

N° 174, p. 306. — A l'aile gauche de notre armée, la cavalerie, que commandait le maréchal de l'Hôpital, fut mise en déroute par les régi-

ments d'infanterie espagnole que commandait don Francisco de Mellos, qui, après l'avoir dissipée, se précipita sur une partie de l'infanterie française et la tailla en pièces. La bataille était regardée comme perdue quand le duc d'Enghien accourut, rallia les fuyards et ramena la victoire de son côté.

N° 175, p. 306. — Ces vieilles bandes espagnoles, réservées pour le coup décisif, étaient commandées par le valeureux comte de Fuentes ou de Fontaines, qui, tourmenté par la goutte, se faisait porter sur un brancard. Il laissa approcher la cavalerie française à une distance de cinquante pas, et fit tout à coup ouvrir son bataillon qui couvrait une batterie de dix-huit canons chargés à cartouches. Cette horrible décharge, soutenue par un feu terrible de mousqueterie, força trois fois la cavalerie française à reculer en désordre.

N° 176, p. 306. — Le général Bek commandait six mille hommes à une lieue du champ de bataille, et ne put arriver à temps.

N° 177, p. 306. — On trouva le comte de Fontaines percé de coups auprès de son brancard brisé; et le prince, en considérant le cadavre de ce grand capitaine, s'écria : « Si je n'avais vaincu, je voudrais être mort comme lui. » Des dix-huit mille hommes de l'infanterie espagnole, près de neuf mille furent tués; sept mille furent pris avec toute l'artillerie et trois cents étendards. Telle était la fierté de ces bandes jusque-là invincibles qu'un de leurs officiers captif, interrogé par un officier français sur leur nombre, lui répondit froidement : « Il n'y a qu'à compter les morts et les prisonniers. » Le combat avait duré six heures; il n'y eut parmi les Français que deux mille hommes environ tués ou blessés.

N° 178, p. 307. — La régence d'Anne d'Autriche, mère du roi enfant, avait été proclamée le 18, veille du combat, quatre jours après la mort de Louis XIII, dix-huit mois après celle de Richelieu, auquel Mazarin allait succéder. Une régente espagnole, un premier ministre italien déplurent aux Français, et le parlement, en cassant le testament de Louis XIII pour donner à la reine une puissance absolue, accrut les mécontentements. La victoire de Rocroi était indispensable à l'établissement d'une autorité nouvelle et impopulaire. Le duc, en revenant à Paris, pouvait devenir le maître des affaires; on le lui fit entendre; il aima mieux poursuivre ses conquêtes sur l'ennemi que se mettre à la tête des intrigues.

N° 179, p. 307. — Thionville, le plus solide rempart des Espagnols sur la Moselle, se rendit le 10 août 1643, après plus de deux mois de siège. Là, comme à Rocroi, le vainqueur usa de clémence. Un dernier effort allait lui livrer la place; mais voulant éviter les horreurs qui ne manquent jamais dans une ville prise d'assaut, il engagea les officiers espagnols à visiter ses travaux de siège. Ceux-ci voyant la place minée, à leur insu, jusqu'au centre, s'abandonnèrent à sa générosité, et livrèrent Thionville, emmenant 1,200 hommes, presque tous malades ou blessés, reste d'une garnison composée de 2,800 défenseurs. Quatre ans

auparavant, le 7 juin 1639, Feuquières, général français, battu devant Thionville qu'il assiégeait, avait été fait prisonnier par Piccolomini.

N° 180, p. 308. — Les frontières de la Flandre, qui était soumise aux Espagnols, avaient été le théâtre de la première campagne du duc, en 1643; l'Allemagne sera le théâtre de la seconde, en 1644. L'orateur passe ainsi rapidement de l'une à l'autre.

N° 181, p. 308. — Fribourg, capitale du Brisgaw, s'était rendu presque sans résistance, le 28 juillet 1644. François de Merci, général bavarois, s'était posté devant cette ville située au pied des montagnes de la Forêt Noire, qui s'ouvrent en croissant. Derrière son camp était Fribourg; à droite s'élevaient des rochers escarpés; à gauche s'étendait un bois épais et marécageux; et en face coulait un ruisseau. On ne pouvait arriver là que par un défilé de plusieurs lieues, à travers des montagnes inaccessibles. Il était impossible de choisir une position plus forte. A la prise de Fribourg se joignait la défaite d'une armée pour exciter la confiance des Bavares et enflammer les Français du désir de venger l'honneur de leur drapeau. Dix mois auparavant, le 22 novembre 1643, Merci avait pris tous les officiers généraux, près de six mille soldats, tous les canons et tous les bagages d'une armée française, commandée par Rantzaw, qui se laissa surprendre à Dutlingen. (Voyez *Note 91.*)

N° 182, p. 308. — Merci au contraire surprit une fois Turenne, à Marienthal, en 1645. (*Note 93.*) Bossuet parle ici de Turenne, non-seulement pour relever le mérite du comte de Merci, mais aussi pour rappeler à ses auditeurs le nom du grand capitaine, qui allait devenir le rival de Condé, et qui, commandant sous lui devant Fribourg, l'aida puissamment par la sagesse de ses manœuvres.

N° 183, p. 309. — C'est le résultat de la première action. Le 3 août 1644, sept jours après la honteuse reddition de Fribourg, à cinq heures du soir, Condé força les retranchements de l'ennemi, escalada une montagne et s'empara d'une redoute, tandis que Turenne marchait au camp des Bavares par un défilé. La nuit vint, et Merci voyant les Français sur sa tête et en face, ayant d'ailleurs perdu six mille hommes dès ce premier combat, profita des ténèbres, évacua silencieusement la petite plaine où son camp venait d'être forcé, et, par une manœuvre extrêmement habile, se porta sur une montagne voisine. Le jour arrivé, le prince aperçut avec étonnement son ennemi mieux placé que la veille, et lui envoyant des boulets d'une hauteur inaccessible. C'est le 3 août 1644 que Condé voyant ses troupes indécises en présence d'un retranchement qui leur paraissait inexpugnable, y jeta son bâton de généralissime, et que les Français s'élancèrent comme la foudre pour relever ce gage de la victoire.

N° 184, p. 309. — Condé aurait voulu attaquer Merci dès le 4, pour l'empêcher de fortifier les sentiers qui menaient jusqu'à lui. Mais il fallut absolument donner aux troupes françaises un jour et une nuit de repos; et les Bavares profitèrent de ce temps pour rendre leur position



plus forte, en roulant des rochers et en abattant des forêts entières. Le prince, après avoir passé vingt-quatre heures dans le camp qui avait appartenu à l'ennemi, préparait un assaut, quand une faute de l'un de ses officiers engagea le 5, dès huit heures du matin, un combat meurtrier des deux côtés, et qui dura jusqu'à huit heures du soir, sans résultat. Le duc d'Enghien eut sa cuirasse faussée en plusieurs endroits et le fourreau de son épée rompu par une balle; un boulet avait emporté le pommeau de sa selle. Cette seconde attaque, infructueuse par la précipitation de l'officier qui l'avait commencée sans en avoir l'ordre, coûta aux Français deux à trois mille hommes, et douze cents aux Bava-rois. Le prince, tandis que ses troupes réparaient leurs forces, médita une troisième opération qui devait obliger l'armée ennemie à descendre de ses hauteurs pour combattre sans l'avantage de sa position, ou à mourir de faim. Le 9, à la pointe du jour, il décampe et va s'emparer du seul défilé qui pût servir de route aux convois de Merci et lui apporter des vivres. Merci devina sa pensée et se sauva à travers les montagnes. Le duc le poursuivit avec une audace incroyable, l'atteignit et l'aurait écrasé, si ce prudent capitaine, après avoir repoussé l'avant-garde des Français, n'avait pris la fuite. Il n'échappa toutefois à cette quatrième attaque qu'en abandonnant son artillerie et ses bagages. De quinze mille soldats qu'il avait eus sous les murs de Fribourg, il n'en sauva que six mille. L'armée française, qui était de vingt mille hommes, fut réduite à quatorze mille. Il y eut, comme le dit Bossuet, quatre attaques différentes; mais il n'y eut que trois combats, l'ennemi ayant prévenu le troisième par une retraite habile. Jamais on ne vit en huit jours, d'une part, tant d'intrepidité dirigée par un coup d'œil d'aigle, et, de l'autre, tant d'art et de prudence. La retraite fut aussi glorieuse que la victoire; mais le résultat de tant d'efforts surhumains allait être la conquête des places fortes qui couvraient le Rhin : Merci était désormais hors d'état de les défendre.

N° 185, p. 309. — Le prince arriva devant Philisbourg le 25 août 1644, et cette place capitula le 12 septembre. Les Impériaux la reprirent le 17 septembre 1676 : les Français, n'ayant plus de poudre, furent obligés de la rendre après soixante-dix jours de tranchée ouverte. Cette perte avait été en effet glorieusement réparée par les victoires qui amenèrent la paix de 1679 signée entre l'empereur et Louis XIV, qui fut l'arbitre des conditions du traité. (Voyez Note 131.)

N° 186, p. 309. — Condé attaqua Merci le 3 août 1645, dans les plaines de Nordlingue, lui tua quatre mille hommes et fit beaucoup de prisonniers. Le héros bava-rois, couvert de blessures, expira le lendemain, et fut enterré près du champ de bataille avec cette épitaphe sur sa tombe : *Sta viator, heroem calcas.* (Voyez Note 208.)

N° 187, p. 310. — Cette place est Lerida, en Catalogne. Condé avait fait ouvrir la tranchée, le 27 mai 1647, par un régiment précédé de vingt-quatre violons, pour se conformer à je ne sais quel usage espagnol, et non par forfanterie, comme on le lui reprocha.



Les premiers travaux du siège furent heureux et rapides; mais on trouva des obstacles invincibles quand il fallut continuer la tranchée dans le roc sur lequel la ville était assise. Condé avait trop peu de troupes pour affamer la place; et, d'ailleurs, Mazarin se plaisait à le laisser manquer de tout. Une armée espagnole, supérieure de beaucoup à la sienne, allait fondre sur ses soldats épuisés, quand il se résolut à la retraite, préférant les intérêts de la France à la gloire de n'avoir jamais reculé devant aucun obstacle.

N° 188, p. 310. — Dès la bataille de Rocroi Condé n'avait voulu qu'un simple chapeau garni de longues plumes blanches, qui servaient dans la mêlée à rallier ses escadrons autour de lui.

N° 189, p. 310. — C'est au siège de Dunckerque, en 1646, qu'il proféra cette mémorable parole. Tandis qu'il visitait les travaux de la tranchée, un capitaine était tombé à ses pieds percé d'une balle; quelques minutes après, un boulet de canon avait emporté la tête d'un de ses domestiques qui le suivait. Les morceaux épars du crâne avaient frappé le prince avec tant de force qu'il en fut blessé au cou et au visage. (*Note 207.*)

N° 190, p. 311. — Condé, après avoir remporté, le 20 août 1648, dans les plaines de Lens, sa mémorable victoire sur les Espagnols commandés par l'archiduc Léopold, revint à Paris où la guerre civile, dite de la Fronde, avait éclaté le 26 du même mois par la journée des Barri-cades. (*Note 95.*) Sa gloire et la confiance qu'inspiraient ses triomphes le rendaient l'arbitre de la fortune des partis: celui qui l'aurait pour chef devait être vainqueur. On le sollicita de se mettre à la tête des révoltés contre l'autorité de la régente et du premier ministre; mais il demeura fidèle à la cour, malgré les mauvais procédés de Mazarin dont il avait été victime sous les murs de Lerida. (*Note 187.*) La régente ayant été obligée de se réfugier à Saint-Germain-en-Laye, le 6 janvier 1649, Condé fit le lendemain le blocus de la capitale avec sept à huit mille hommes, et, réduisant les Frondeurs aux abois, il les obligea à demander eux-mêmes la paix, qui leur fut accordée avec une amnistie générale, le 1<sup>er</sup> avril de la même année.

N° 191, p. 311. — La scène changea l'année suivante, et le prince, qui avait perdu son meilleur conseiller par la mort de Henri de Bourbon, son père, arrivée le 26 mars 1646, se laissa subjuguer par sa sœur, la fameuse duchesse de Longueville. (*Note 167.*) On l'aigrit contre le cardinal Mazarin, en même temps qu'on aigrissait le cardinal contre lui. Le double effet de cette manœuvre fut de la part du duc une hauteur devenue insupportable au ministre; et de la part du ministre le dessein de prévenir les tentatives du duc contre lui, en se rendant, à tout prix, maître de sa personne. Il le fit donc arrêter, le 18 janvier 1650, avec son frère le prince de Conti et son beau-frère le duc de Longueville. Leur prison, d'abord à Vincennes, puis au Havre, dura près de treize mois. Condé, alors âgé de trente ans, ne put pardonner cet affront, et se mit à la tête des rebelles dès qu'il fut élargi. Vint la jour-

née du faubourg Saint-Antoine , où Turenne , fidèle à la cour, le battit et manqua le faire prisonnier, le 2 juillet 1652. (*Note 97.*) Le 21 octobre suivant, une amnistie générale fut publiée ; Condé n'en profita point ; cinq jours auparavant il s'était donné à l'Espagne ; il combattit pendant sept ans contre la France. Bossuet, en parlant ici des faveurs plus méritées que souhaitées par le duc, fait allusion au refus qu'on lui fit de la charge d'amiral en 1646, refus qui l'avait profondément blessé.

N° 192, p. 311. — Cette réserve majestueuse de Bossuet, en rappelant les sept années de rébellion du prince, fut imitée par le fils du héros lorsqu'il fit représenter, dans une galerie de Chantilly, l'histoire militaire de son glorieux père. Quand le peintre arriva aux exploits de Condé en Flandre, à la tête des armées espagnoles auxquelles son épée avait rendu le courage et la fortune, le duc d'Enghien lui ordonna de représenter la muse de l'histoire arrachant les feuillets d'un livre qu'elle tenait à la main, et d'écrire, sur ces pages lacérées, le nom seul des lieux où son père s'était distingué pendant cette triste époque. Au milieu de ce tableau, le héros debout imposait silence à la renommée qui, la trompette à la bouche, publiait des exploits dont il s'était repenti.

N° 193, p. 312. — En 1652. Cet archiduc était Léopold-Guillaume, fils de l'empereur Ferdinand II, frère de l'empereur Ferdinand III, alors régnant. Léopold était grand maître de l'ordre Teutonique, évêque de Strasbourg et de quatre autres villes, et gouverneur des Pays-Bas soumis à Philippe IV, roi d'Espagne. Condé venait d'être déclaré par la cour de France criminel de lèse-majesté ; Mazarin confisquait ses biens ; les Espagnols pouvaient seuls le soutenir. Tout fut employé, promesses et menaces, pour l'amener à céder la préséance au prince autrichien. Après avoir répondu froidement que les princes du sang de France ne le cédaient qu'aux rois ; que tout ce qu'il pouvait faire était de consentir à l'égalité, à condition que l'archiduc lui ferait les honneurs des pays qu'il gouvernait et lui céderait la préséance dans un lieu tiers, il ajouta : « Je donne vingt-quatre heures pour se décider ; si je ne reçois pas d'ici là une réponse telle que je l'exige, je sortirai de Namur et des Pays-Bas ; je m'exposerai à tout plutôt que de consentir que les droits dus à ma naissance soient avilis et dégradés. » La fierté autrichienne et castillane fut obligée de plier ; et le prince français fut traité à Bruxelles comme un roi. Il eut sa maison indépendante, ses représentants dans toutes les cours de l'Europe ; ses conventions avec l'Espagne prenaient la forme de traités ; ses conquêtes en France devaient lui appartenir, à trois lieues des frontières. On se tromperait si l'on regardait cet illustre transfuge comme un serviteur des Espagnols ou comme un ennemi de sa patrie ; il n'était que l'ennemi de Mazarin qu'il voulait abattre. Mais sa vengeance, qui l'avengla, l'entraîna jusqu'à dévaster la France sous prétexte de renverser un ministre.

N° 194, p. 312. — Charles, qui fut depuis Charles II, et son frère le duc d'York, fils de Charles 1<sup>er</sup> exécuté en 1648, étaient venus cher-

cher un asile dans les Pays-Bas , en 1656. Ils furent reçus à Bruxelles avec beaucoup d'indifférence ; personne ne fit attention à eux. Condé les traita comme des rois ; son exemple et ses paroles finirent par leur obtenir les honneurs et les égards dus à leur dignité et à leur infortune. Le duc d'York avait succédé à son frère Charles II sous le nom de Jacques II, en 1685, deux ans avant ce discours.

N° 195, p. 312. — Le procès de Condé avait été fait en 1654, et l'arrêt porté contre lui par le parlement de Paris, en présence du roi, l'avait retranché de la famille des Bourbons, l'avait privé de son nom, de ses honneurs, de ses biens, de la vie même; de plus, sa postérité était déclarée déchue du droit de succéder à la couronne. Les plus grands seigneurs de France, ses partisans, avaient été proscrits avec lui. Tout ce que pouvait accorder Louis XIV au prince rebelle était de consentir à son retour en France, sans charges, sans gouvernements, avec les seuls privilèges de sa naissance. L'Espagne voulait une grâce complète; elle l'obtint. Le duc se trouvait à Bruxelles, et c'est de là qu'il écrivit au plénipotentiaire espagnol, don Luis de Haro : « Vous avez mes intérêts et ceux de mes amis à ménager ; mais si vous êtes dans la nécessité d'abandonner l'un ou l'autre de ces objets, ne balancez point ; sacrifiez-moi. » Les articles du traité de paix portèrent que le prince serait rétabli dans tous ses titres et tous ses biens ; on lui permettait en outre de recevoir un million d'écus de l'Espagne, sans compter les subsides qui lui étaient dus et qui montaient à plus de cinq millions. ( Voyez *Notes* 106 et 138. )

N° 196, p. 312. — Le plénipotentiaire espagnol ne pouvant obtenir de Mazarin le rétablissement de Condé tel que le demandaient la reconnaissance de Philippe IV et la dignité du prince, avait été jusqu'à menacer la France de donner au héros la souveraineté de Cambrai, d'Aire et de Saint-Omer, ou le duché de Luxembourg. A la même époque, 1659, le roi de Pologne, Casimir V, envoya proposer au duc, qui se trouvait à Bruxelles, de lui céder sa couronne qu'il avait peine à défendre contre Gustave-Adolphe (*Note* 149) ; il répondit qu'il ne l'accepterait qu'avec le bon plaisir du roi de France, son maître légitime. Casimir ayant abdiqué, la diète de Varsovie, tenue en 1669, allait élire le prince français ; Louis XIV vit son avantage dans une autre élection demandée par ses alliés, et lui dit un jour : « Mon cousin, je vous prie de ne plus penser à la couronne de Pologne ; il y va de l'intérêt de mon Etat. » Condé se soumit de bonne grâce et écrivit à ses amis de ne plus s'occuper de lui. En 1674, la Pologne songea une troisième fois à le faire roi.

N° 197, p. 313. — Henri-Jules de Bourbon, duc d'Enghien, était né en 1643, quand son père battait les Espagnols à Rocroi. Condé prit un soin spécial de son éducation ; il surveillait ses maîtres, se faisait rendre compte de ses progrès et lui donnait lui-même des leçons. Il l'emmena avec lui lorsqu'il passa au service de l'Espagne, et, se souvenant des jésuites de Bourges, ses anciens maîtres, il confia son fils à ceux de Namur pendant ses guerres et son exil dans les Pays-Bas.

N° 198, p. 313. — Le fameux passage du Rhin eut lieu en 1672, le 12 juin. Ce fut le prince de Condé qui donna l'idée et le plan de cette glorieuse manœuvre, et qui la dirigea dans une barque, ne pouvant passer le fleuve à cheval et à la nage, à cause de la goutte qui le tourmentait. Il eut le poignet cassé d'un coup de pistolet; le fils unique de sa sœur, le jeune de Longueville, fut tué, et le duc d'Enghien courut de grands dangers. Le monarque vint consoler le héros de la mort de son neveu, et donna à son fils le commandement d'un corps d'armée. On comprend facilement le silence de l'orateur sur les exploits de Condé dans cette circonstance; il fallait laisser à Louis XIV toute la gloire d'une opération militaire encouragée par sa présence, et la plus belle de son règne.

N° 199, p. 313. — La journée de Senef, village du Brabant, est du 11 août 1674. Condé avait déjà eu un cheval tué sous lui, quelques instants auparavant. Quand il revint à la cour après ce combat, le roi vint le recevoir sur le grand escalier de Versailles; et dès qu'il aperçut le monarque, le héros, ne pouvant monter que fort lentement à cause de sa goutte, s'écria: « Sire, je demande pardon à Votre Majesté de la faire attendre si longtemps. — Mon cousin, lui répondit Louis XIV, ne vous pressez pas. Quand on est aussi chargé de lauriers que vous l'êtes, on a de la peine à marcher vite. » La bataille de Senef fut la dernière de Condé, qui, après la mort funeste de Turenne, en 1675, chargé d'arrêter les progrès de Montécuculli (Notes 125 et 128), y parvint sans combat, et demanda sa retraite (Notes 262 et 203). La goutte l'avait rendu presque perclus des mains et des jambes. (Note suivante.)

N° 200, p. 317. — Bossuet revient ici au combat de Senef en 1674. (Note précédente.) Les trois puissances alliées contre la France étaient l'Autriche, l'Espagne et la Hollande: le prince d'Orange, qui commandait leur armée, campait à Nivelles avec soixante-cinq mille hommes. Condé n'en avait que quarante-cinq mille; mais il établit son camp sur la hauteur de Piéton, à deux lieues de Charleroi, dans une position inattaquable. L'ennemi décampa et marcha sur Senef, en s'avancant vers la France, où il voulait pénétrer. Condé tomba le 11 août sur l'arrière-garde des alliés et la tailla en pièces. Après cette première victoire, le prince voulut défaire le reste de l'armée ennemie, qui l'attendait rangée en bataille sur une hauteur. Ce second combat fut horrible; il dura jusqu'à 11 heures du soir, au clair de la lune; plus de vingt-sept mille hommes restèrent sur le champ de bataille. Le lendemain les deux armées se retirèrent épuisées. Le succès du premier combat ne fut pas contesté; celui du second fut réclamé par les deux armées, qui se repoussèrent tour à tour sans résultat décisif. Quoiqu'il en soit, Condé par cette bataille préserva sa patrie d'une invasion imminente.

N° 201, p. 318. — Quelques jours après la journée de Senef, le prince d'Orange voulut emporter Oudenarde. Condé arriva au moment où les alliés se préparaient à monter à l'assaut. L'ennemi n'osa l'attendre, et



s'enfuit le 21 août, protégé par la nuit, puis par un épais brouillard, abandonnant douze mille sacs de farine, une énorme quantité de boulets et d'instruments de siège. L'épouvante et le désordre des alliés ne cessèrent que lorsqu'ils arrivèrent sous les murs de Gand.

N° 202, p. 318. — Ce fut le 15 mai 1674 que le roi emporta Besançon. Condé était alors à la tête de l'armée de Flandre, et Turenne de l'armée d'Allemagne qui combattait en Alsace et dans le Palatinat. Turenne ayant été tué d'un coup de boulet, le 27 juillet 1675, Louis XIV ordonna à Condé de passer de Flandre en Alsace avec un détachement ; et le héros n'eut presque besoin que de se montrer pour rendre le courage à nos troupes et déconcerter les projets de Montécuculli. Le monarque français fut l'arbitre de la paix signée à Nimègue, le 5 février 1679 ; et ce fut à cette époque que l'Europe lui donna le nom de Grand. Bossuet, attentif à rehausser sa gloire par celle des généraux qui font tout par ses ordres, dit ici qu'il *commanda* pour dire qu'il ordonna l'expédition commandée par Condé. Cette amphibologie est de l'art et non de la négligence de style. Condé disparaît ; il n'est même pas nommé.

N° 203, p. 319. — Condé arrivant en Alsace, en 1675, après la mort de Turenne, pour arrêter les progrès de Montécuculli et n'ayant pas les forces nécessaires pour l'attaquer, se contenta de rendre tous ses projets impossibles. Il le força à lever le siège d'Haguenau, le 22 août, rien qu'en se présentant ; puis, retranché dans son camp de Chatenoi, il y demeura deux mois, couvrant la Lorraine, la Franche-Comté et une partie de l'Alsace, sans que rien pût le déloger de ce poste. Quand Montécuculli assiégea Saverne, le prince envoya quatre mille chevaux pour dévaster le Brisgaw. Le général autrichien, fatigué par les manœuvres de Condé, leva le siège le 22 septembre et repassa le Rhin.

N° 204, p. 319. — Condé était trop bonillant et trop fier pour ne pas blesser quand il n'était pas sur ses gardes. Au temps des guerres de la Fronde il ne réprima pas assez son penchant à la satire.

N° 205, p. 320. — Le prince, voyant dans les plaines de Lens la première ligne de son aile droite fatiguée et effrayée par un échec, en fit tout à coup la seconde. Les deux lignes changèrent de place, en passant par les intervalles l'une de l'autre. Ce mouvement, exécuté avec la même précision et la même rapidité qu'une évolution ordinaire, fut regardé comme une des principales causes de la victoire. L'ennemi, présent à cette manœuvre, s'en aperçut à peine. Des dix-huit mille hommes de l'archiduc Léopold, quatre mille furent tués, six mille furent pris ; le reste déserta. Tous les étendards de l'ennemi, au nombre de cent vingt, tous ses canons, au nombre de trente-huit, son bagage et presque tous ses officiers généraux tombèrent au pouvoir de Condé. Bek, déjà nommé à la bataille de Rocroi, commandait en réalité dans cette journée ; l'archiduc n'avait que le nom et les honneurs de général. Ce combat eut lieu le 20 août 1648. (Voyez ci-dessus, p. 307.)

N° 206, p. 320. — Condé, alors au service de l'Espagne, faisait la revue de sa cavalerie auprès de Mons, quand il rencontra par hasard



un courrier qui portait , non pas à lui , mais à don Juan , gouverneur des Pays-Bas , la nouvelle de l'arrivée subite de Turenne sous les murs de Cambrai. Cette ville, prise au dépourvu , allait succomber ; sa garnison était trop faible. Le prince , sans attendre l'avis de don Juan , part à l'instant avec trois mille cavaliers , arrive à Valenciennes à onze heures du soir , y prend un guide , se remet en route , rencontre à deux heures du matin deux régiments français que le vigilant Turenne , prévenu de son arrivée , avait expédiés pour lui barrer la route ; il les trompe par un mouvement habile , et arrive à Cambrai. Le son des cloches annonce aux Français que le héros est entré. Il avait *traversé tout un grand pays trop promptement* pour être arrêté et avec trop de bonheur pour la France ; il fallut lever le siège ; et Cambrai fit frapper une médaille d'or avec cette inscription :

*Virgini sacrum , et Condæo liberatori , 1657.*

N° 207 , p. 321. — Le duc d'Enghien arriva le 16 septembre 1646 devant Dunckerque, occupé par les Espagnols, commença le lendemain les travaux du siège, qui dura vingt-cinq jours , puisque la place ne se rendit que le 11 du mois suivant. Les huit premiers jours furent employés à mettre l'armée en sûreté derrière des retranchements et à boucher les canaux que l'ennemi avait percés pour inonder la campagne. Ces travaux préliminaires achevés, la tranchée fut ouverte dans la nuit du 24 au 25 ; et , le 7 octobre , au bout de treize jours , la capitulation fut conclue, à condition que la place serait remise aux Français, si elle n'était secourue avant trois jours. A partir de là les hostilités cessèrent, et Dunckerque, pris dès le 7, s'ouvrit le 11. (*Note 189.*) Le jeune duc inventa , comme dit Bossuet, des moyens admirables pour triompher des difficultés qu'il trouva dans un terrain sablonneux et inondé ; il ménagea doublement ses troupes , en hâtant le siège que les armées espagnoles n'eurent pas le temps de troubler par leurs attaques , et en renvoyant une partie de ses soldats , qui , sans cette mesure , auraient souffert de la faim , à cause de la difficulté des approvisionnements. Le gouverneur des Pays-Bas soutint l'espoir des assiégés par de magnifiques promesses de secours faites jusqu'au dernier instant , et que la vigilance du héros l'empêcha de réaliser. Dunckerque fut reconquis par les Espagnols, le 16 septembre 1652 ; et Turenne, après sa victoire des Dunes, le reprit le 23 juin 1658, malgré la présence du prince de Condé, alors au service du gouverneur des Pays-Bas, qui ne voulut pas suivre ses conseils. ( Voyez *l'Oraison funèbre* de Turenne, p. 170 et *Notes hist.*, n° 108. )

N° 208 , p. 321. — A Nordlingue, Merci occupait un poste si favorable qu'il se crut assuré du succès ; sa mort n'arrêta pas le combat, qui fut opiniâtre. Condé , après sa victoire , fut trois jours à rassembler son infanterie dispersée. Il avait perdu presque autant de monde que l'ennemi ; quatre mille des siens , sur dix-huit mille , avaient été tués ou blessés. ( Ci-dessus , p. 309 et *Note 186.* )

N° 209, p. 323. — Le comte de Bussy écrivit à M<sup>me</sup> de Sévigné, le 31 mars 1687 : « Comme j'ai ouï parler de l'oraison funèbre qu'a faite M. de Meaux, elle n'a fait honneur ni au mort, ni à l'orateur ; on m'a mandé que le comte de Gramont, revenant de Notre-Dame, dit au roi qu'il venait de l'oraison funèbre de M. de Turenne. En effet, on dit que M. de Meaux, comparant ces deux grands capitaines sans nécessité, donna à M. le prince la vivacité et la fortune, et à M. de Turenne la prudence et la bonne conduite. » M<sup>me</sup> de Sévigné lui répondit le 25 avril suivant : « L'oraison funèbre de M. de Meaux est fort belle et de main de maître. Le parallèle de M. le prince et de M. de Turenne est un peu violent ; mais il s'en excuse en niant que ce soit un parallèle, et en disant que c'est un grand spectacle qu'il présente de deux grands hommes que Dieu a donnés au roi, et tire de là une occasion fort naturelle de louer Sa Majesté, qui sait se passer de ces deux grands capitaines, tant est fort son génie, tant ses destinées sont glorieuses. » Tant il est vrai qu'il faut aux chefs-d'œuvre le jugement de la postérité ! Bossuet en eut plus besoin que personne, au moins comme orateur. En parcourant les correspondances et les mémoires du xv<sup>e</sup> siècle, on est étonné d'y trouver si peu de traces de l'enthousiasme que ce grand homme devait exciter. (Note 61, p. 584.)

N° 210, p. 323. — Condé avait fait de fortes études au collège de Bourges ; et toute sa vie il étudia quand le repos des camps le lui permit ; rarement il passait un jour sans donner trois ou quatre heures à la lecture. A onze ans il composa un traité de rhétorique qu'il dédia à son frère ; à treize ans il avait achevé sa philosophie et soutenait ses thèses avec un grand succès ; il se livra ensuite à l'étude du droit ancien et moderne, de l'Ecriture sainte et des mathématiques. Son père ne voulait recevoir de lui que des lettres écrites en latin. Arrivé à Paris, en 1658, à l'âge de dix-sept ans, il y fit l'admiration de l'hôtel de Rambouillet, sanctuaire des muses d'alors. La Sorbonne le vit prendre de l'intérêt à ses disputes ; en 1648 il s'échauffa aux thèses soutenues par Bossuet. Il se distingua même dans la poésie française. Personne ne s'exprimait avec plus de netteté et d'énergie. Il devint un des oracles littéraires du grand siècle. Molière, Racine, Despréaux, La Fontaine, Pascal, Bourdaloue, Santeuil, Le Brun, mais surtout Corneille et Bossuet faisaient ses délices. Rien pour sa grande âme n'était au-dessus du pardon d'Auguste dans *Cinna*.

N° 211, p. 326. — Le P. Etienne de Champs, jésuite, qui devint son confesseur ordinaire, et qui l'assista à l'heure de la mort avec le P. François Berger. Condé s'était oublié, surtout pendant les troubles de la Fronde ; il avait même cessé de fréquenter les sacrements, tout en conservant la foi et beaucoup de respect pour les cérémonies de l'Eglise.

N° 212, p. 326. — Il se trouva à la cour de Louis XIV des esprits malveillants ou bornés qui ne virent dans la retraite du Grand Condé

que le dépit de ne pouvoir plus dominer, et dans sa conversion que l'affaiblissement de ses facultés morales.

N° 213, p. 326. — Le prince de Condé avait épousé, le 11 février 1641, Claire-Clémence, nièce du cardinal de Richelieu, fille du maréchal de Brezé. Des trois enfants nés de cette alliance, qui ne fut pas heureuse, deux étaient morts au berceau. L'ainé, Henri-Jules de Bourbon, duc d'Enghien, né à Paris, le 29 juillet 1643, avait accompagné son père à Chantilly, avec un fils et quatre filles, reste des dix enfants qu'il avait eus de son mariage, célébré le 11 décembre 1663, avec Anne de Bavière, seconde fille d'Edouard de Bavière et d'Anne de Gonzague, princesse Palatine. (*Note 150.*) Les voici par ordre d'âge : Marie-Thérèse, nommée Mademoiselle de Bourbon, née le 1<sup>er</sup> février 1666 ; Louis III du nom, né le 11 octobre 1668 ; Anne-Marie-Victoire, dite Mademoiselle de Condé, née le 11 avril 1675, tenue à Versailles sur les fonts baptismaux, le 25 juillet 1685, par le Dauphin et la Dauphine (*Note 151*) ; Anne-Louise-Bénédicté, appelée Mademoiselle de Charolais, née le 8 novembre 1676 ; Marie-Anne, qu'on appela Mademoiselle d'Enghien, née le 24 février 1680. Louis III de Bourbon avait donc neuf ans quand le héros, son grand-père, se retira à Chantilly : son éducation fut confiée au Père jésuite Etienne de Champs, confesseur ordinaire du Grand Condé. (*Note 211.*)

N° 214, p. 326. — Louis III de Bourbon, son petit-fils, venait d'épouser Mademoiselle de Nantes, fille légitimée de Louis XIV. Condé ayant appris, le 11 novembre 1686, que cette princesse venait d'être attaquée de la petite vérole, partit à l'instant de Chantilly pour Fontainebleau où elle se trouvait. Malgré son extrême affaiblissement et ses souffrances continuelles, il passa, chaque jour, plusieurs heures auprès du lit de sa petite fille. Louis XIV s'y présenta ; le duc, quoiqu'il ne pût marcher qu'avec l'appui d'un valet de chambre, trouvant des forces dans son zèle, courut au-devant de lui, le conjura de ne pas exposer le roi de France à la contagion ; et les efforts qu'il fit pour arrêter le monarque, l'épuisèrent au point qu'il alla tomber évanoui à quatre pas de la porte.

N° 215, p. 328. — Louis XIV subit à cette époque une opération difficile et douloureuse. Bossuet n'exagère pas la force d'âme de ce monarque, qui déguisa sa maladie à sa cour autant qu'il le put. Il commanda aux chirurgiens de ne pas l'épargner, et se remit entre leurs mains à Versailles, le 18 novembre 1686, sans rien en dire à sa famille. Deux heures après, il reçut son fils et son frère, et leur annonça en souriant qu'il venait d'être heureusement délivré de son mal.

N° 216, p. 328. — Condé, déjà sur son lit de mort, renvoya quatre fois de Fontainebleau à Versailles le duc d'Enghien, qui, partagé entre les devoirs de fils et de sujet, aurait voulu n'abandonner ni son père ni son roi. Il expédiait tous les jours jusqu'à cinq ou six courriers pour avoir des nouvelles de son père ; on essaya d'obtenir son retour. Le

prince répondit à ceux qui lui dépeignaient ses inquiétudes et sa douleur : « Croyez-vous que je doute de la tendresse de mon fils ? Je sais combien il désire d'être ici ; j'aurais aussi beaucoup de joie à le voir ; mais il faut sacrifier ses désirs à son devoir. Je le ferai avertir lorsqu'il en sera temps ; et ce sera peut-être plus tôt que lui et moi nous ne voudrions. » En même temps il serra en soupirant la main d'un de ses amis.

N° 217, p. 328. — Quelques instants après cette réponse de Condé, ses médecins entrèrent et trouvèrent son poulx fort mauvais. Il s'aperçut de leur inquiétude, et leur demanda s'il n'y avait point de danger. « Parlez hardiment, ajouta-t-il, et ne dissimulez rien. » L'un d'eux lui dit : « Monseigneur, il est temps de songer aux sacrements. — Voilà ce qui s'appelle parler, » répliqua le prince ; et aussitôt élevant la voix, il proféra l'acte de résignation chrétienne rapporté par Bossuet. Puis apercevant un de ses officiers consterné : « Eh bien ! Gourville, lui dit-il, l'arrêt est prononcé ; il faut nous séparer, mon ami. »

N° 218, p. 330. — Le duc d'Enghien, Henri-Jules de Bourbon, devenu duc de Condé par la mort de son père, était brave et avait de grandes qualités. Mais la gloire du héros auquel il succédait fit pâlir la sienne ; on le jugea même sévèrement. Il y a donc beaucoup d'habileté dans ce compliment dont la délicatesse dissimule les réticences.

N° 219, p. 332. — François-Louis de Conti, second fils d'Armand de Conti, frère du grand Condé, avait vingt-deux ans quand son oncle mourut. Ce jeune prince, dont Massillon a prononcé l'oraison funèbre, joignait à beaucoup de valeur et d'habileté les qualités les plus aimables. Mais son ardeur pour la gloire militaire l'avait entraîné avec quelques autres seigneurs à une désobéissance que Louis XIV ne put oublier. Il était allé, en 1685, sans l'agrément du roi, combattre les Turcs en Hongrie, sous les drapeaux de l'Autriche. On avait même intercepté une de ses lettres où il parlait assez légèrement du monarque et de son ministre, Le Tellier, marquis de Louvois. A son retour, après un an, la cour lui fut interdite. Condé, qui l'aimait tendrement, avait inutilement essayé d'obtenir sa grâce. Il voulut tenter un dernier effort, et, du bord de la tombe, il dicta une lettre que Louis XIV n'attendit pas pour consoler le héros par une grâce si vivement désirée. La nouvelle du pardon fut apportée de Versailles par le duc d'Enghien qui venait assister aux derniers instants de son père. Le prince de Conti, exilé jusque-là à Chantilly, arriva quelques jours après à Fontainebleau.

N° 220, p. 333. — Voici cette lettre que Condé essaya d'écrire et qu'il fut obligé de dicter ; sa main ne pouvait plus soutenir sa plume : « Sire, je supplie très-humblement Votre Majesté de trouver bon que je lui écrive pour la dernière fois de ma vie. Je suis dans un état où je ne serai pas longtemps sans aller rendre compte à Dieu de toutes mes actions ; je souhaiterais de tout mon cœur que celles qui le regardent fussent aussi innocentes que presque toutes celles qui regardent Votre Majesté. J'ai tâché de remplir tous les devoirs auxquels ma naissance et le zèle sincère que j'avais pour la gloire de Votre Majesté m'obligeaient.



Il est vrai que dans le milieu de ma vie j'ai eu une conduite que j'ai condamnée le premier, et que vous avez eu la bonté de me pardonner. J'ai ensuite tâché de réparer ma faute par un attachement inviolable à Votre Majesté, et mon déplaisir a toujours été depuis ce temps-là de n'avoir pu faire d'assez grandes choses qui méritassent les bontés que vous avez eues pour moi. J'ai au moins cette satisfaction de n'avoir rien oublié de ce que j'avais de plus cher et de plus précieux pour marquer à Votre Majesté que j'avais pour elle et pour son Etat tous les sentiments que je devais avoir... » — Condé demande ensuite la grâce de son neveu « qu'il conduit depuis un an, et qu'il a la satisfaction d'avoir mis dans des sentiments tels que le monarque peut les désirer. » — « Je me flatte peut-être un peu trop, dit-il en finissant, mais que ne peut-on pas espérer du plus grand Roi de la terre, de qui je meurs, comme j'ai vécu, très-humble et très-obéissant serviteur et sujet ?

« LOUIS DE BOURBON. »

N° 221, p. 335. — A la porte de Notre-Dame, au-dessus de deux grands palmiers figurant l'Immortalité et l'Espérance de la résurrection, on voyait la Mort qui arrachait au Temps les armoiries du héros et les cédait à la Renommée. La nef de la vaste cathédrale, tendue en deuil, était ornée de trophées chargés d'inscriptions, qui rappelaient la naissance et l'éducation du prince, de son fils et de son petit-fils, ses premières armes, ses principaux exploits, sa pieuse retraite à Chantilly, sa préparation à la mort et sa fin chrétienne couronnée par une bienheureuse immortalité. A l'entrée du chœur s'élevait un majestueux arc-de-triomphe, à deux faces. dont l'une représentait la vie héroïque du prince défunt, et l'autre sa mort religieuse. Il était surmonté par une Victoire appuyée sur le globe du monde, avec ces mots : *Sic transit*; et d'une autre figure couronnée d'étoiles, représentant la gloire éternelle indiquée par cette devise : *Manet in æternum*. Une urne funèbre dominait tout cet appareil. Le chœur entouré de seize tentes militaires, était appelé le *Camp de la douleur*, *Castrum doloris*, nom donné par la liturgie aux chapelles ardentes qui servent aux funérailles des princes. Des morts étaient couchés à l'entrée de ces seize pavillons et au pied des trophées qui en décoraient l'ouverture; et aux sommets, couronnés de drapeaux, étaient inscrits, au nombre de seize aussi, les principaux exploits du guerrier, depuis la bataille de Rocroi en 1643, jusqu'au siège de Saverne levé à son approche en 1675. Des palmiers, rangés tout autour de cette lugubre et mystérieuse enceinte, portaient seize médaillons en bronze des hommes illustres de la branche de Bourbon, depuis Robert de Clermont, cinquième fils de saint Louis, fait chevalier en 1270, jusqu'à Charles de Bourbon, duc de Vendôme, père d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, et de Louis de Bourbon, premier prince de Condé, que Louis XII arma chevalier, en 1509, sur le champ de bataille, après la victoire d'Agnadel remportée sur les Vénitiens. Les inscriptions latines de toute cette pompe furent faites par le P. jésuite Claude Ménestrier, célèbre dans ce genre



de composition. (Voyez une lettre de M<sup>me</sup> de Sévigné, du 10 mars 1687, et une relation de 48 pages in-4<sup>o</sup>, imprimée à Paris en 1687, chez Michallet, avec ce titre : *Honneurs funèbres rendus à la mémoire de très-haut, etc., Louis de Bourbon, prince de Condé, dans l'église métropolitaine de Notre-Dame de Paris.*)

N<sup>o</sup> 222, p. 363. — Jean-Baptiste Massillon naquit, le 24 juin 1663, à Hyères, en Provence. Elève des Oratoriens, il entra dans leur congrégation en 1681. L'oraison funèbre de Henri de Villars, archevêque de Vienne, qu'il prêcha au commencement de 1694, commença sa réputation oratoire. Il vint à Paris en 1696 pour y diriger le séminaire de Saint-Magloire; et c'est là qu'il composa ses premières conférences ecclésiastiques. Son premier carême à Paris date de 1699; le succès en fut immense, et la cour entendit son avent de la même année. Il reparut à la chapelle de Versailles pendant les carêmes de 1701, de 1704 et de 1718, époque de son *Petit-Carême* prêché devant Louis XV enfant. Nommé à l'évêché de Clermont en 1717, reçu à l'Académie française en 1719, il mourut le 18 septembre 1742.

N<sup>o</sup> 223, p. 421. — Antoine Guénard, né à Damblin, en Lorraine, le 25 décembre 1726, entra à Nancy au noviciat des jésuites en 1744, au mois d'octobre, y demeura deux ans, et alla ensuite à Pont-à-Mousson où, après avoir étudié la logique en 1747 et la physique en 1748, il professa successivement la cinquième et la quatrième. Professeur de troisième à Reims pendant l'année 1751, il revint à Pont-à-Mousson commencer sa théologie, qu'il interrompit au bout d'un an, je ne sais à quelle occasion : ce fut en 1752. On le retrouve à Langres régent de quatrième en 1753; surveillant et tout à la fois répétiteur de cinquième, au pensionnat de la même ville, en 1754, répétiteur de logique en 1755 : c'est alors qu'il concourut et qu'il fut couronné. Rendu aux études théologiques, il les continua à Pont-à-Mousson pendant trois ans. Ordonné prêtre en 1759, il fit sa troisième année de noviciat à Nancy en 1760, et revint, en 1761, à Pont-à-Mousson, où il fut appliqué aux missions diocésaines. La compagnie de Jésus, détruite en France au mois d'août 1762, subsista en Lorraine jusqu'à la mort du roi Stanislas, arrivée le 23 février 1766. Le P. Guénard, alors obligé de quitter les maisons de son Ordre, se livra au saint ministère et à l'étude. Il avait composé une réfutation des principes de l'Encyclopédie que la Terreur le força, bien malheureusement pour la religion et les lettres, à livrer aux flammes en 1793, en sorte que ce grand et modeste écrivain ne nous est connu que par le chef-d'œuvre oratoire de sa jeunesse, l'unique ouvrage qu'il ait fait imprimer. Il mourut au château de Bléville, près de Nancy, au commencement de 1806. Sa biographie a été tellement négligée que nous avons cru devoir profiter de cette occasion pour l'enrichir au moins par des dates.

N<sup>o</sup> 224, p. 509. — « La taille de Mirabeau, dit un de ses biographes, était de moyenne grandeur ; il avait plus d'embonpoint qu'on n'en a ordinairement à son âge ; sa tête était d'une grosseur remarquable, et il

affectait de la rendre plus apparente encore par la forme qu'il donnait à sa chevelure épaisse et hérissée : sa bouche, irrégulièrement fendue, donnait à sa physionomie le caractère du sarcasme et de l'ironie ; ses gestes étaient rares, mais justes, nobles, prononcés, véhéments quelquefois, et toujours en harmonie avec les intonations du discours. Sa laideur semblait donner à son débit plus de force et d'énergie ; son teint olivâtre, ses Jones profondément gravées de petite vérole, ses yeux enfoncés, ses formes athlétiques, paraissaient à la tribune s'embellir de tout l'éclat de son génie : tout en lui indiquait la force et le commandement. L'inspiration qui dictait ses paroles semblait animer sa personne tout entière : on oubliait de le regarder, on n'avait plus d'attention que pour l'écouter. » (Merilhon, *Œuvres de Mirabeau*, t. I, p. CLXIV ; Paris, 1834.) « Il semblait, dit Lacretelle, quelquefois tirer avantage de sa laideur même et de l'effroi qu'il inspirait quand on venait de le provoquer fortement dans l'Assemblée : *Je vais*, disait-il, *leur présenter la hure*. » Né d'une famille provençale, le 9 mars 1749, il mourut le 2 avril 1791.

N° 223, p. 521. — L'abbé Jean Sifrein Maury, né dans le Comtat-Venaissin, le 26 juin 1746, député de Péronne aux Etats-Généraux en 1789, cardinal *in petto* en 1791, décoré de la pourpre en 1794, fut membre du conclave qui élut Pie VII en 1799. Il eut, en 1810, le malheur de se laisser nommer à l'archevêché de Paris, en dehors de l'autorité pontificale, et d'administrer cette Église pendant quatre ans, sans pouvoirs et même contre la défense du pape. Mandé à Rome pour y rendre compte de sa conduite, il fut enfermé au château Saint-Ange, et y demeura six mois prisonnier. Il mourut le 11 mai 1817, réconcilié avec le vicaire de Jésus-Christ.

---

## TABLE DES MATIÈRES.

---

|                                                                                                                                                                           | Pag. |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------|
| AVANT-PROPOS . . . . .                                                                                                                                                    | v    |
| 1648. Péroration du discours prononcé par saint Vincent de Paul, dans l'assemblée tenue à Paris, pour l'œuvre des enfants trouvés. . . . .                                | 1    |
| 1656. 1 <sup>er</sup> Janvier. — La royauté de Jésus-Christ. Fragment d'un sermon pour la fête de la Circoncision, prêché à Metz, par Bossuet, âgé de 28 ans . . . . .    | 2    |
| Notes historiques, Nos 1 et 2.                                                                                                                                            |      |
| 1660. Janvier. — Improvisation de Bossuet, en présence du grand Condé, à Dijon. . . . .                                                                                   | 16   |
| 1660 - 1669. L'éloquence de saint Paul. Premier point du panégyrique de cet apôtre, prêché à Paris par Bossuet. . . .                                                     | 20   |
| 1661, 1663 et 1669. L'aveuglement des pécheurs. Fragment d'un sermon prêché par Bossuet à la cour. . . . .                                                                | 27   |
| 1662 et 1663. Extrait des mémoires de Pellisson, prisonnier à la Bastille; écrits en faveur du surintendant des finances, Nicolas Fouquet, marquis de Belle-Ile . . . . . | 30   |
| I. Discours au roi, ou première défense de M. Fouquet . .                                                                                                                 | 31   |
| II. Seconde défense de M. Fouquet . . . . .                                                                                                                               | 57   |
| Notes historiques, Nos 3-28.                                                                                                                                              |      |
| 1669. 16 Novembre. — Oraison funèbre de Henriette-Marie de France, reine de la Grande-Bretagne, prononcée par Bossuet, en présence de Monsieur, etc. . . . .              | 68   |
| Notes historiques, Nos 29-60.                                                                                                                                             |      |
| 1670. 4 Avril. — La puissance de Jésus-Christ dans sa Passion. Premier point d'un sermon prêché le vendredi-saint par Bourdaloue . . . . .                                | 101  |
| Notes historiques, N° 61.                                                                                                                                                 |      |
| 1670. 21 Août. — Oraison funèbre de Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, prononcée par Bossuet à Saint-Denis . . . . .                                        | 123  |
| Notes historiques, Nos 62-82.                                                                                                                                             |      |
| 1675. 30 Octobre. — Fragments de l'oraison funèbre de Turenne, prononcée par Mascaron, évêque de Tulle, dans l'église des Carmélites du faubourg Saint-Jacques. . . . .   | 153  |

Notes historiques, N° 83.

1676. 10 Janvier. — Oraison funèbre de très-haut et très-puissant prince, Henri de la Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne, prononcée à Paris dans l'Église de Saint-Eustache par Fléchier, abbé de Saint-Séverin . . . . . 161
- Notes historiques, N°s 84-131.
1681. 9 Novembre. — Exorde du discours sur l'Unité de l'Église, prononcé par Bossuet à l'ouverture de l'assemblée générale du clergé de France, à la messe du Saint-Esprit, dans l'église des Grands-Augustins. . . . . 192
1682. 29 Mars. — Sermon sur la Résurrection de Jésus-Christ, prêché à la cour, par Bourdaloue, le jour de Pâques. . . 201
- Notes historiques, N° 131 *bis*.
1683. 1<sup>er</sup> Septembre. — Première partie de l'oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France et de Navarre, prononcée à Saint-Denis, en présence de M<sup>gr</sup> le dauphin, par Bossuet . . . . . 238
- Notes historiques, N°s 132-144.
1685. 2 Janvier. — Eloge académique de Pierre Corneille, prononcé par Jean Racine . . . . . 248
- Notes historiques, N°s 142 et 143.
1685. 9 Août. — Fragments de l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague de Clèves, princesse Palatine, prononcée par Bossuet, en présence de M<sup>gr</sup> le prince de Condé, etc., dans l'église des Carmélites du faubourg Saint-Jacques. . . 251
- Notes historiques, N°s 144-152.
1686. 25 Janvier. — Fragment de l'oraison funèbre de très-haut et puissant seigneur messire Michel Le Tellier, chevalier, chancelier de France, prononcé par Bossuet dans l'église paroissiale de Saint-Gervais. . . . . 273
- Notes historiques, N°s 153-159.
1687. 6 Janvier. — Sermon pour la fête de l'Épiphanie, sur la vocation des Gentils, prêché par Fénelon dans l'église des Missions Etrangères, en présence des ambassadeurs de Siam . . . . . 281
- Notes historiques, N°s 160-163.
1687. 10 Mars. — Oraison funèbre de Louis de Bourbon, prince de Condé, premier prince du sang, prononcée par Bossuet, dans l'église de Notre-Dame de Paris. . . . . 301

## Notes historiques, Nos 164-221.

1693. 31 Mars. — Discours prononcé par M. l'abbé de Fénelon , pour sa réception à l'Académie française , à la place de M. Pellisson. . . . . 337
1695. L'union de la philosophie et de l'éloquence. Mercuriale prononcée par le chancelier d'Aguesseau , à l'ouverture des audiences du parlement . . . . . 345
1699. 1<sup>er</sup> Novembre. — Début de Massillon à la cour. Exorde du sermon qu'il prêcha à Versailles, pour la fête de Tous les Saints . . . . . 363

## Notes historiques, N° 222.

- 1696 - 1702. Une des dernières inspirations de Bossuet. Tableau de la rapidité de la vie. Extrait d'un sermon sur la joie du chrétien , prêché dans la cathédrale de Meaux. . . . . 365
- 1701 - 1704. Le petit nombre des élus. Sermon prêché par Massillon , d'abord à Saint-Eustache , puis à la cour. . . . 367
1712. 24 Mai. — Exorde de l'oraison funèbre de M<sup>gr</sup> le dauphin et de M<sup>me</sup> la dauphine, prononcée à Paris dans la Sainte-Chapelle par le père de La Rue. . . . . 400
1715. Exorde de l'oraison funèbre de Louis le Grand, prononcée par Massillon dans la Sainte-Chapelle. . . . . 402
1718. Fragment du Petit-Carême de Massillon, prêché à la cour en présence de Louis XV âgé de sept ans. . . . . 403
- 1700-1720. Le Pécheur mourant. Conclusion de la première partie du sermon sur la mort du pécheur et sur la mort du juste, prêché par Massillon le jour des Morts, etc. 405
1749. Prosopopée de Fabricius. Fragment du discours académique de Jean-Jacques Rousseau, couronné à Dijon en 1750. 406
1751. Exorde de Bridaine, improvisé à Saint-Sulpice. . . . . 409
1753. 25 Août. — Discours sur le style, prononcé dans l'Académie française par M. de Buffon, le jour de sa réception. 411
1755. Discours sur l'esprit philosophique, qui a remporté le prix à l'Académie française, par Antoine Guénard, scolastique de la Compagnie de Jésus. . . . . 421

## Notes historiques, N° 223.

- 1773 et 1774. Fragments des quatre mémoires à consulter pour Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais, accusé de corruption de juge et de calomnie, contre M. Goëzman, son



|                                                                                                                                                                                                                                                                                                | Pag. |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------|
| juge rapporteur, qu'il accuse à son tour de subornation et de faux. . . . .                                                                                                                                                                                                                    | 437  |
| I. Premier mémoire. . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                    | 438  |
| II. Second mémoire . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                   | 447  |
| III. Troisième mémoire. . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                | 459  |
| IV. Quatrième mémoire. . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                 | 465  |
| 1777. Exorde et conclusion du mémoire produit au conseil d'État du roi, par Trophime-Gérard, comte de Lally - Tolendal, etc., dans l'instance en cassation de l'arrêt du 6 mai 1766, qui a condamné à mort le feu comte de Lally, son père, lieutenant-général des armées du roi, etc. . . . . | 475  |
| 1780. Péroraison du plaidoyer présenté au parlement de Rouen, par le comte de Lally-Tolendal, etc., curateur à la mémoire du feu comte de Lally, son père, contre M. Duval d'Eprémèsnil, conseiller au parlement de Paris, etc. . . . .                                                        | 502  |
| 1789. 26 Septembre. — Discours sur la contribution du quart, prononcé par Mirabeau à l'Assemblée Nationale. . . . .                                                                                                                                                                            | 509  |
| Notes historiques, N° 224.                                                                                                                                                                                                                                                                     |      |
| 1790. 17 Octobre. — Discours de M. l'abbé Maury, député de Picardie, prononcé à l'Assemblée Constituante pour la défense du clergé d'Alsace, accusé d'insubordination et de faux. . . . .                                                                                                      | 521  |
| Notes historiques, N° 225.                                                                                                                                                                                                                                                                     |      |
| 1790. 27 Novembre. — Débats de l'Assemblée Constituante sur l'obligation de prêter serment à la constitution civile du clergé ; discours de l'abbé Maury . . . . .                                                                                                                             | 532  |
| NOTES HISTORIQUES. . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                     | 565  |



La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Echéance

The Library  
University of Ottawa  
Date Due

DEC 16 1988

NOV 02 1996

NOV 02 1996

DEC 16 1988



MAI 29 1996

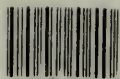
JUN 19 1996  
JUL 16 1996

AUG 12 1996  
SEP 09 1996

07 SEP 1996

OCT 05 1996

CE



a39003



002146347b

CE PQ 1283

.C3C 1854

C00 CAHOUR, ARSE CHEFS-D'OE

ACC# 1386192





